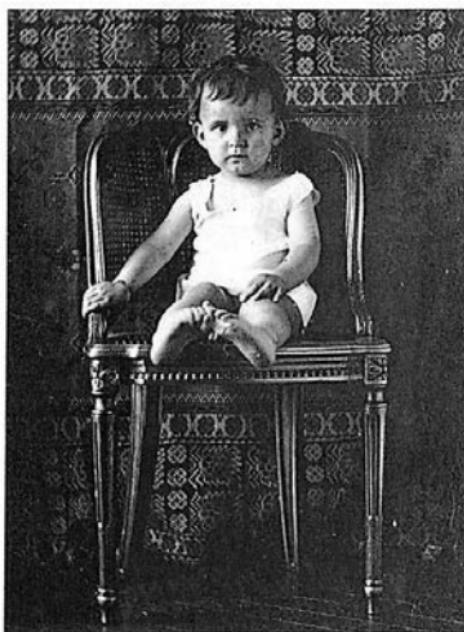


MAURICE GIRODIAS

UNE JOURNÉE SUR LA TERRE

II

L'ARRIVÉE



ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE

890000000000000
890000000000000

UNE JOURNÉE SUR LA TERRE

I

L'ARRIVÉE

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE

Une Journée sur la Terre

2. Les Jardins d'Eros.

Ce premier volume d'*Une Journée sur la Terre* a été publié en 1978 par les Editions Stock sous le titre *J'arrive*. La présente édition a été revue et substantiellement augmentée, les deux derniers chapitres étant inédits.

© E.L.A. La Différence, 103 rue La Fayette, 75010 Paris, 1990.

Droits pour la langue anglaise réservés à l'auteur.

MAURICE GIRODIAS
UNE JOURNÉE SUR LA TERRE

I

L'ARRIVÉE



ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE

PAQUEBOT CLEMENCEAU

LE 11 AOUT 1914 1914

PARIS

PARIS

AVANT-PROPOS

Un jour, il y a vingt-cinq ans, je me trouvais à la Foire du Livre à Francfort, en train d'expliquer à John Calder, éditeur à Londres, qu'il me fallait absolument dénicher cinq mille dollars dans les quarante-huit heures, faute de quoi j'allais « sauter » une fois de plus.

— Si tu comptes sur moi pour de l'argent, dit John, tu perds ton temps, vieux. Désolé... Mais pour toi, cinq mille dollars, c'est facile à trouver.

— Tu parles ! Je n'ai rien à vendre, il y a belle lurette que j'ai perdu ma vertu... Ah, c'était le bon temps... dis-je, m'égarant dans une courte rêverie sentimentale. Enfin, ça t'est égal de me laisser périr de désespoir sur un banc de Francfort-sur-le-Main ? Tu me dois ta fortune ! Souviens-toi de tout ce que j'ai fait pour toi, mauvais cœur. Tu n'as vraiment pas de solution ?

— Ecris tes Mémoires, suggéra-t-il.

— Ne sois pas idiot, John, c'est dans les deux jours qu'il me faut cet argent ! Sinon je n'aurai plus qu'à me faire sauter la cervelle, tu comprends ?

— Je parle sérieusement, protesta-t-il. Les Mémoires de Maurice Girodias : ce serait la curée à Francfort, tu es ici dans les circonstances rêvées, tous les Américains sont là avec leurs carnets de chèques. Il suffit d'annoncer le projet. Tu n'as pas besoin d'écrire une ligne — en tout cas pas tout de suite —, on t'offrira un contrat et tu encaisseras une belle avance. Cinq mille dollars, ce n'est pas rien.

— Tu crois ?

— Bien sûr ! Réfléchis : tu es l'homme du jour, ici. Tu as été truandé par les uns, tu as un peu truandé les autres ; ça, déjà, c'est un point en ta faveur, les gens aiment les crapules qui ont des malheurs... En plus, tu as eu des histoires de femmes à n'en plus finir... Il y a aussi cette entreprise démentielle, la Grande Séverine... Et, surtout, tu as fait à toi tout seul, en t'amusant et sans argent, dix fois plus de découvertes littéraires que les trois mille cornichons rassemblés à cette Foire. En cinq ou six ans, Beckett, Lolita, Miller, Genet, Burroughs !... Naked Lunch... Candy, dont on t'a barboté le copyright et qui s'est vendu par la suite à dix millions d'exemplaires aux Etats-Unis !... Il n'y a qu'à toi que ça arrive, des choses pareilles. L'Histoire d'O, Georges Bataille, Iris Owens, les traductions en anglais de l'œuvre de Sade, Alex Trocchi, Gregory Corso, Zorba, Franck Harris, Chester Himes... Enfin, l'humour de livres comme La Vie sexuelle de Robinson Crusoe : il faut du culot pour vendre de tels bouquins ! Et aux amateurs de livres cochons par-dessus le marché ! Des gens qui n'ont aucun humour.

— Ça oui, approuvai-je.

— Tu as désarmé l'opposition, les culs-bénis, en Angleterre et en Amérique. Tout le monde s'est senti ridicule, tout d'un coup, comme si le roi Pausole s'était retrouvé habillé alors qu'il croyait être à poil. La publication de chefs-d'œuvre, Lolita ou Naked Lunch, et même Sexus ou Ginger Man — interdits en Angleterre et en Amérique —, ça a démontré que la censure est profondément malfaisante sur le plan de la création, outre le fait que c'est une pratique humiliante pour le public adulte.

— John, tu as raison, mais...

— Laisse-moi terminer. Je disais donc : sans toi, on serait encore en train de se battre les flancs. Les censeurs en seraient encore à exécuter leur sale besogne, les écrivains à se jeter par la fenêtre, les lecteurs à se morfondre. Avec Olympia Press, tu as réussi en un temps record là où Roosevelt ou Churchill eux-mêmes auraient échoué en un siècle de vie publique : tu as foutu en l'air la censure anglo-saxonne.

— Vlan !

— Eh oui, mon vieux. Tu es un personnage. Pas seulement parce que tu as eu le culot de leur lancer un défi, mais parce que

la qualité de ce défi a permis de ridiculiser la censure une fois pour toutes... Sans réplique. Eh bien, tout ça peut devenir la matière d'un livre.

— *Ça prendra du temps, John. Veux-tu l'écrire pour moi ? Je te donnerais cinq pour cent.*

— *Tu plaisantes ! Non, il faut que tu l'écrives toi-même, et ça te prendra des années. Pour l'instant, tu t'en fous... Parle de ton projet, reste dans le vague, excite-les à fond, raconte-leur ce qui te passe par la tête, ils marcheront. Si tu joues bien le jeu, dans les quarante-huit heures tu auras tes cinq mille dollars, et peut-être même davantage.*

— *Tant qu'à faire, je préférerais davantage. Par qui je commence ?*

— *Laisse-moi agir. J'ai une heure libre entre mes rendez-vous, je vais t'arranger ça.*

— *Comment ?*

— *C'est facile. Tu connais leur mentalité de gobe-mouches, avec leurs best-sellers. Ils aiment se battre à coups de millions, et se voler les uns aux autres. Plus c'est gros, plus ils sont contents. Les enchères, ça leur fouette le sang ; c'est pour ça qu'ils sont éditeurs, que nous sommes tous éditeurs... Alors, c'est simple : je vais voir une vingtaine de types à leur stand — en choisissant les plus rêveurs, les vrais affamés —, et je leur demanderai de me prêter cinq mille dollars... Ils me répondront comme je t'ai répondu : « Voyons, John, tu veux rire ! » Et puis ils voudront savoir pourquoi moi, John Calder, j'ai besoin d'une petite somme comme ça, et je leur avouerai : « Parce que Girodias vient d'annoncer qu'il écrivait ses Mémoires. Il me faut cinq mille dollars cash pour signer une option sur les droits britanniques. Je ne veux pas rater une telle affaire. Etc... » La réaction est garantie : tu auras ton chèque dans les deux jours...*

— *OK, chef, dis-je, et je le regardai avec attendrissement s'éloigner au trot sur ses petites jambes d'ours en peluche.*

Inutile de le préciser, je fus bientôt couvert de contrats, avec plus de quinze mille dollars en poche, que je claquaï allègrement, avec cette volupté spéciale que donne la découverte d'une liasse de billets enveloppés de papier journal, abandonnée par quelque malfaiteur distrait sur une banquette de métro.

Je dépensai l'argent, puis j'écrivis des brouillons. Je les déchirai. Cette fichue première page ne venait pas.

Mon histoire n'est pas facile à écrire. Il m'a fallu des années pour m'y retrouver, ces années ont été les plus dures de ma vie. Ma vie me punissait-elle pour l'avoir tant malmenée jusqu-là ?... En tout cas, ce fut affreusement dur. La première partie de ces Mémoires vit lentement le jour. Puis, il y eut à nouveau des années de silence avant que n'en naîsse la seconde. Cette fois-ci j'étais en proie à l'urgence, j'écrivais à une folle allure. Et la seconde partie vit, elle aussi, le jour.

Cette idée de livre, née d'une simple plaisirterie, s'est mystérieusement transformée en un événement qui a révolutionné mon existence. Je me suis trouvé réduit en cendres à l'intérieur d'une cornue — et de ces cendres est sorti un livre écrit pour ceux qui reconnaissent aux fous et aux irréguliers le droit à la parole.

Car c'est à eux, finalement, que j'ai consacré l'essentiel de ma vie, et à la lutte contre la gangrène qui les rongeait : la censure. Aussi voudrais-je expliquer le « credo » de ce qui m'a si longtemps occupé.

L'histoire de la censure dans les temps modernes est un sujet tabou : on peut dire de la censure qu'elle s'est censurée elle-même. J'espère que ce que j'ai à en dire réveillera l'intérêt des chercheurs, des penseurs, et que la lacune existante sera un jour comblée.

Le mot lui-même, « censure », un petit mot venimeux qui se cache comme un serpent sous une pierre, mérite qu'on s'y arrête, à cause de son aspect humble, réducteur. « La censure, mal nécessaire », on connaît. Mais cette modestie révèle surtout l'absence d'un vocabulaire approprié pour définir tous les aspects d'un fait immense, d'une situation d'emprisonnement psychologique très facile à susciter. Entre la terreur de vivre et la terreur de mourir (et, accessoirement, la terreur de manquer), il n'existe qu'un espace de liberté aussi mince qu'une feuille de

papier à cigarette — espace que certains n'hésitent pas à appeler « notre libre arbitre ». Illusion pathétique ! Le pouvoir, le système se moquent de votre libre arbitre, soyez-en assuré. Leur seul objectif est de se maintenir en place grâce à vos terreurs diverses.

Il ne sert à rien de signer des pétitions vengeresses contre des actes de censure bénins ou extrêmes, depuis l'interdiction d'un livre jusqu'à l'élimination d'un peuple : ce genre de gestes ne sert qu'à démontrer l'impuissance du protestataire. En revanche, il faut reconnaître dans l'esprit de censure une composante essentielle de la nature humaine, voire de la Nature elle-même.

Car la notion de « la censure, mal nécessaire » n'a été inventée que pour déguiser sa fonction réelle dans le processus biologique universel qui fait qu'aucune forme de vie ne peut se manifester, et s'installer dans la durée, à moins d'avoir conquis sa place et défini sa fonction exacte dans un processus global de cannibalisation en chaîne, conditionnant ainsi la vie des espèces par leur transformation en aliments qui servent à la surdéfinition d'autres espèces — et ainsi de suite jusqu'au sommet de la chaîne alimentaire, jusqu'au triomphe du carnivore sacré, étape apparemment finale du processus : l'Homme... Il est vrai qu'il n'existe lui-même, cet être bien éphémère, qu'en tant que nourriture ordinaire pour la table des dieux, mais de ce mystère n'en disons ici pas davantage, nous risquerions de froisser quelques susceptibilités humaines.

Ce schéma s'applique particulièrement à l'insecte culturel, l'écrivain, qui se nourrit de l'esprit du temps aussi bien que du génie de tous ceux qui l'ont précédé pour fournir le suc nouveau que distille sa plume. Il génère ainsi une antidote synthétique à toutes ces nourritures diverses, une innovation qui se substitue à elles et les annule : entre le classicisme et l'avant-garde, une sorte de mouvement perpétuel de renouvellement des styles, des œuvres et des idées, le neuf ne cessant de censurer l'ancien.

Mais si l'écriture vit de contestation et de renouvellement, il faut ajouter que l'existence même de l'écrivain est conditionnée par celle de son âme damnée, l'éditeur, à la fois poisson-pilote et parasite. Or l'éditeur moderne est un homme d'affaires pragmatique, à la recherche de succès immédiat et d'argent facile. Certains vont jusqu'au brigandage : on a vu, par exemple, Samuel Roth

s'emparer par la ruse des droits de l'œuvre de James Joyce... Les éditeurs d'URSS pratiquent sans vergogne le piratage d'Etat au détriment d'œuvres étrangères, les Japonais et autres Orientaux ne sont pas en reste. Il s'agit là sans doute de cas extrêmes, mais qui n'illustrent pas moins l'existence de cet instinct de prédateurs qui caractérise le milieu de l'édition, et qui se manifeste de façon courante par le vol entre éditeurs des auteurs à succès, et par la copie servile des formules mises au point par la concurrence, pour peu qu'elles se révèlent rentables.

Il arrivait souvent, autrefois, que l'éditeur soit d'abord libraire, ou imprimeur. Publier un livre était pour cet artisan un acte d'amour, un hommage rendu à l'œuvre elle-même, et aussi à son auteur.

Au début du xx^e siècle l'éditeur n'était déjà plus un artisan, mais c'était encore un individu identifiable, et capable de prendre seul ses décisions professionnelles. La correspondance de Marcel Proust et de Gaston Gallimard est peut-être un modèle d'insincérité, mais elle montre que l'éditeur était tenu, par une sorte de statut non-écrit propre à la profession, de se soucier du destin de l'œuvre, et même de celui de son créateur. On imagine mal ce que serait aujourd'hui le parcours du combattant que devrait emprunter un Marcel Proust pour obtenir l'honneur de se faire publier.

Avec les modèles de conglomérats multimédiaques américains ou japonais, voire soviétiques, on en est arrivé à une perversion absolue du rôle de l'éditeur. Si cette évolution peut se justifier lorsqu'il s'agit de produits industriels de grande consommation, la dépersonnalisation qui en résulte ne peut que conduire au désastre lorsqu'on applique les mêmes méthodes à la création littéraire. Les neuf dixièmes du chiffre d'affaires de l'édition sont réalisés en France par cinq ou six groupes dont l'activité est essentiellement financière et administrative : ni Proust, ni Kafka, ni même Henry Miller n'auraient pu survivre dans cette jungle étouffante.

J'en parle en connaissance de cause, bien entendu, et cela d'autant plus que mon individualisme forcené d'éditeur amateur de défis m'a valu mille mésaventures, dont on trouvera plus loin le récit. Mais mon histoire personnelle n'a d'autre intérêt que de mettre en évidence un processus d'autodestruction de l'art et de

l'esprit dans lequel la société moderne est en train de s'enliser progressivement, et peut-être irréparablement.

Ce qui s'est passé au sein de l'édition française explique sans aucun doute l'appauvrissement de la création littéraire dans ce pays, et l'affaiblissement assez étonnant de l'image projetée par la culture française dans le monde. La France, enfermée dans sa forteresse hexagonale, a dédaigné le défi généreux de la francophonie, qui eût permis de créer une communauté linguistique mondiale ouverte à tous, et donné ainsi à la langue française non seulement sa seule chance de survivre, mais de s'enrichir. N'est-ce pas grâce au Commonwealth que l'anglais est devenu la première langue du monde ?... Hélas, la langue française ne peut être partagée, seulement octroyée... Le vieux réflexe colonialiste reste vivace !

On ne s'occupe donc que de l'Hexagone, de l'Etat, et de la politique nationale telle qu'elle est mise en scène jour après jour par l'Etat lui-même. Car si l'Etat a préféré ne pas devenir éditeur, comme c'est le cas dans les pays de l'Est, il s'est empressé, en revanche, de faire main basse sur tous les moyens audiovisuels, et en particulier la télévision. S'il ne possède pas nommément tous les réseaux, il les contrôle de très près, les nourrit de ses informations, les soumet à ses mots d'ordre, comme le ferait le premier Ceausescu venu. Et, comme Ceausescu, il dispose ainsi d'un formidable instrument d'abêtissement de la population. La télévision (et la radio à un moindre degré) ayant quasiment supplanté le livre et la presse écrite en à peine plus d'une génération, l'Etat français contrôle actuellement son public avec infiniment plus de précision et de malignité que Louis XIV... Si nous ne parlons plus ici de censure, ce que nous évoquons est bien pire, il s'agit d'endormir les esprits, de les noyer sous un flot de vulgarité quotidienne tel que le « libre arbitre » le plus obstiné y perdra toutes ses chances de survie. C'est la solution finale pour ce qui est de l'intelligence humaine.

Sous tous les régimes autoritaires, le contrôle de la sexualité individuelle est considéré comme un instrument privilégié par le pouvoir. Rationner la nourriture et les produits de première nécessité, c'est bien ; mais déstabiliser la vie sexuelle de chacun,

c'est mieux. Car l'érotisme porte au rêve, au désir d'évasion — et l'Etat se doit d'intervenir.

En 1939 la France partit en guerre contre la censure nazie — et pourtant, au lendemain de la guerre, l'une des initiatives du nouveau pouvoir fut d'engager des poursuites en correctionnelle pour obscénité contre les éditeurs des trois premiers livres de Henry Miller publiés en français, et cela à l'instigation de Jules Moch, l'homme fort du parti socialiste, SFIO, à l'époque. Ce même Jules Moch qui, deux ans plus tard, patronna une loi de censure tous azimuts dont les ravages se poursuivirent sous les présidences de Gaulle et Pompidou, avant que Giscard d'Estaing n'ait eu la bonne idée d'en débarrasser ses électeurs.

Autres temps, autres mœurs : devenu le maître de la télévision, l'Etat socialiste change de cap et, pour retenir l'attention défaillante du spectateur, introduit le porno à la télévision. Par doses homéopathiques, certes, tout juste suffisantes pour réveiller la victime... Une découverte qui va permettre de réduire le coût des programmes, l'onanisme étant par définition une activité en circuit fermé... Voici donc, pour vous servir, le PAF, Paysage Audiovisuel Français, mixage de comics japonais, de télé-porno, et de ces news-serpillières par quoi l'on prétend informer le citoyen de ce qui se passe dans le monde. Grands dieux ! Que pourrait-on attendre de bon de la pornographie d'Etat, serait-elle confectionnée par un maître queux présidentiel dans les souterrains de l'Elysée ? Le télensex serait-il la dernière chance de la démocratie, la dernière barrière contre les périls qui menacent si notoirement l'expérience humaine en ce monde — à commencer par la simple bêtise ?...

J'écris ces lignes au cours de ce merveilleux hiver de 1989, riche en prodiges de toutes sortes. On a vu les peuples esclaves de Yalta se libérer eux-mêmes, sans aucune aide extérieure, et surtout pas celle des Occidentaux, ébahis et quelque peu déconcertés par cette explosion pacifique inattendue. Après la liquidation à la sauvette de près d'un demi-siècle de Guerre Froide, ces événements bousculent profondément les idées reçues.

La meilleure preuve qu'on puisse en donner, c'est l'inquiétude

qu'un tel mouvement suscite à l'Ouest, au niveau des gouvernements, de leurs médias et de leurs services de renseignements : pour tous ces professionnels, quel coup sauvage ! Les gens de l'Est, en reniant si vite, si spontanément leurs maîtres politiques après un demi-siècle d'asservissement, contestent la validité de toute politique, y compris celle des Occidentaux, dont la corruption exemplaire n'est ignorée de personne. Plus significatif encore : la rapidité avec laquelle le chaman de l'Elysée a lancé le projet d'une confédération européenne, essayant, sous prétexte d'aider l'Europe de l'Est à se relever et à se réorganiser, de la faire entrer dans un cadre hautement politisé et dominé par les puissances d'argent, afin de prévenir toute velléité d'indépendance et d'innovation de la part de ces gens-là, pour leur épargner les dangers que constituerait un trop grand appétit de liberté, leur éviter une indigestion de bonheur.

Et pourtant, aussi fragmentaires et sélectives que soient les images que nous a livrées la télévision d'Etat, n'y découvre-t-on pas un tout autre message ? Cette formidable explosion n'est-elle pas, par bien des points, comparable au mouvement contestataire des années 60 en Amérique, par son pacifisme, sa candeur, son imprévu, et le sens d'une fraternité agissante qui anime les foules en délire, qui éclaire les visages extasiés ? La qualité, la force de cette révélation collective a fait que (sauf en Roumanie) l'ancien pouvoir s'est effacé sans un murmure, comme devant une évidence, ce qui montre le caractère proprement miraculeux d'une telle prise de conscience.

Comme les médias de l'Ouest ne croient évidemment pas aux miracles, on a évoqué tous les facteurs économiques, politiques et militaires qui expliqueraient la révolte. Pourtant ce soulèvement était le fait de jeunes qui n'avaient jamais connu d'autre régime, et pour qui les pays d'Occident n'étaient qu'une légende lointaine : il faut chercher ailleurs la source du mouvement, et l'on est en droit de se demander si le motif principal de la révolte n'a pas été... le puritanisme marxiste ! Dans les premiers temps de la révolution de 1917, en effet, les objectifs des jeunes insurgés étaient bien plus proches de l'idéologie anarchiste et libertaire que de celle de Marx et Lénine. En revendiquant le droit à l'amour libre, par exemple, ils visaient symboliquement le droit à toutes les libertés, morales autant que politiques, sexuelles autant

que civiles. Or telle n'était pas la vision ni de Marx, ni d'Engels, ni de Lénine, ni surtout de Staline : le prolétaire était destiné à souffrir et à manquer de tout, et la révolution du prolétariat se devait de rester pure et dure, les bienfaits de l'industrie étant réservés exclusivement à l'armée et à la préparation de l'affrontement final avec l'hydre du capitalisme... Ce qui était vrai en Union Soviétique était servilement copié par ses vassaux, mais chez eux les contestataires bénéficiaient d'un voisinage plus immédiat avec l'Europe de l'Ouest... Sans doute la révolte en cours à l'Est (au moment où j'écris) représente la dernière étape d'un raz-de-marée qui a pris naissance en Californie et à New York il y a trente ans.

Les puritains d'Angleterre et d'Amérique prétendaient s'attaquer « au vice », mais « le désir » dans son essence était visé. C'était Eros en personne, le bel Eros que l'on prétendait humilier et détruire. Lui que les Grecs célébraient autrefois en dressant, à Délos, de formidables sexes de marbre braqués sur l'infini. Une abstraction sans compromis ! Qu'on puisse faire du sexe mâle ainsi déployé un symbole à la fois métaphysique et religieux, qu'on lui ait donné une place dans la vie sociale d'alors au moins aussi considérable que les crucifixions dans les églises chrétiennes, voilà de quoi consterner les bien-pensants. Et si aujourd'hui cela nous gêne, ce n'est pas en raison de la verdeur du symbole, mais de deux mille ans d'anti-érotisme chrétien.

La révolution sexuelle des années 60 était bien trop confuse, trop improvisée pour pouvoir se consolider durablement. Le seul mouvement subsidiaire de l'époque qui reste aujourd'hui encore bien vivant, c'est l'écologie, dont l'utilité immédiate était indiscutable, et qu'on ne pouvait guère confondre avec la cause de la libération sexuelle... Si l'Eglise n'a plus qu'un impact sentimental sur des populations « acculturées », ces deux millénaires de domination chrétienne n'en ont pas moins privé durablement notre société moderne de sa dimension érotique, sans laquelle elle ne pourra jamais vraiment se trouver et s'accomplir.

Il nous reste à libérer le désir, l'imaginaire — et le sens du beau... Du pain sur la planche pour le xxi^e siècle !

1^{er} JANVIER 1990.

A Mars, Laurette et Lilla.

1

Une image me reste encore, le premier souvenir visuel qui ait marqué ma prise de conscience de l'environnement terrestre : une main large ouverte balaye le carré de ciel bleu pâle dessiné par une fenêtre. Un arc de cercle autoritaire qui décrit devant mes yeux la nature de mon grand-père, celle d'un bâtsisseur, d'un homme qui dirige les autres de haut et de loin.

Assis sur mon petit tabouret je le regarde d'en bas, ce personnage qui emplit mon horizon, un homme plein et fort, le teint coloré et la barbe poivre et sel, en manches de chemise et le col ouvert, le gilet déboutonné et barré par le feston d'or de la chaîne de montre.

J'ai tout juste deux ans, et ma famille, entité encore indéfinie si ce n'est dans la personne spectaculaire de mon aïeul, est en train de s'installer à la campagne dans cette grande maison qu'il vient de nous acheter.

« Nous », je l'apprendrai peu à peu, c'est mon père, un personnage énigmatique et lointain, au parler étrange, et ma mère, dont j'apprécie à ma façon le charme juvénile mais dont je ne comprends pas très bien la fonction. Mère de qui, mère de quoi ? D'autres personnalités subalternes s'ajouteront par la suite à ce décor humain, nurses, femmes de chambre, jardiniers. Paul Monfaucon, un ivrogne désinvolte qui fait fonction de valet et de chauffeur, et sa femme qui remplit celle de cuisinière, cette Camille dont la pure beauté paysanne s'est imprimée dans ma mémoire de façon indélébile.

Mais il me faut prendre de la distance, sinon cette histoire sera incompréhensible. Voici de qui, voici comment je suis né.

Mon père naquit en 1887 dans une banlieue de Manchester. Sa famille, juive et depuis longtemps installée dans la ville, occupait une belle maison en face de celle de l'évêque.

Manchester, avec sa voisine et rivale, Liverpool, était le carrefour des échanges entre l'Angleterre et son empire, une ville universelle, toujours en effervescence, devenue millionnaire grâce au commerce, et milliardaire grâce à la révolution industrielle. L'industrie, textile surtout, prospérait sur les rives brumeuses de la Mersey.

La rivalité avec Londres était intense. Elle avait été bénéfique aux arts, car les banquiers et les armateurs s'étaient tous crus obligés de devenir mécènes. Le théâtre de Miss Horniman et les Concerts Hallé avaient atteint une renommée universelle ; le *Manchester Guardian*, organe du libéralisme, était considéré comme le modèle du journalisme moderne.

Jackie Kahane était venu au monde dans une famille où l'argent et la religion avaient été heureusement transmutés en musique et en littérature. On attendait de lui qu'il devienne un savant ou un artiste ; plutôt un artiste, un musicien sans doute, cela irait bien avec son air rêveur et ses longues boucles cendrées...

Il était difficile de lutter contre l'environnement. Jackie était le onzième de douze enfants : d'abord neuf sœurs, à commencer par Emily, qui était déjà mariée et mère de famille ; et puis trois garçons, Louis, Jackie et Freddie.

Comment s'en tirer dans des conditions pareilles ? Le mur de jupons était infranchissable, la survie de l'espèce mâle était en péril. Louis réagit très vite en devenant un voyou incorrigible, et il disparut après avoir volé les boutons de manchettes en diamant de son père ; il devint soldat de fortune et finit par mourir pendant la guerre des Boers, du moins le croyait-on. Cela laissait Jackie et Freddie seuls contre toutes.

Jackie avait six ans quand son père mourut, et huit lorsque sa mère disparut à son tour. Elle était née à Bucarest, une femme belle et généreuse, mais le souvenir le plus vivace que Jackie conserva d'elle fut celui d'un univers rose et capitonné : la vision

qu'il avait eue de ses cuisses, aperçues d'en dessous, alors qu'il était encore un bébé vagissant...

Les leçons de piano sont lacinantes. Miss Pennyfeather a une âme de métronome dans un corps boursouflé de vieille fille ; elle est fière de son immense décolleté qui évoque une plate-bande de choux-fleurs roses. Jackie n'aime ni Miss Penny ni son odeur ni son corsage ni le piano. Freddie comprend fort bien son frère ; pour le tirer d'affaire, il lui apporte une grenouille verte aux cuisses athlétiques. Les deux garçons enferment l'animal sous le couvercle du piano et attendent l'ennemi. L'effet n'est pas garanti : il y a des blagues qui marchent, d'autres pas, c'est une question de chance et de balistique... En cette occasion, le succès sera foudroyant. L'animal bondit droit devant lui et sa tête se fiche dans la commissure mammaire. Miss Pennyfeather saute en l'air avec un cri étranglé et s'écroule sur le sol comme un sac de pommes de terre, terrassée par l'horreur. *Out !* C'est un grand moment. Solennellement, les deux frères se serrent la main au-dessus du corps prostré de Miss Pennyfeather.

Après l'abandon des leçons de piano, vient le temps du violon. Jackie a une bonne oreille, du goût pour la musique, mais il ne sera jamais un grand violoniste ; on se console en le faisant poser pour le photographe dans un costume de fille, son instrument à la main, contemplant l'objectif d'un œil équivoque. Peu après la séance de pose, on le retrouve dans la rue, avec ses frusques à rubans, disputant une partie sauvage de football avec son frère et une bande de garnements en guenilles. Le professeur montre la scène à Emily avec un air pincé.

« Vous avez vu ce qui leur sert de ballon ? », demande-t-il en ajustant sa redingote.

« Ciel ! », s'exclame-t-elle. « Ma tournure ! »

Depuis que les explorateurs ont mis en vogue les Hottentots d'Afrique Australe — dont les derrières proéminents exercent sur la mode une fascination aussi néfaste que subtile —, les dames distinguées se parent de ces fesses artificielles en caoutchouc.

« *Freddie ! Jackie !* »

Emily avait bien du mal à élever ses cadets. Jackie et Freddie comprenaient obscurément qu'ils ne parviendraient à sauver leur

future virilité que par l'union sacrée : peu de garçons ont eu autant de bonnes raisons d'être frères.

Les parents de cette nombreuse famille étant morts lorsque les deux cadets étaient à peine sortis du berceau, et la fortune familiale s'étant rapidement désagrégée, il se révéla impossible de les envoyer à Oxford comme prévu. Freddie abandonna l'école à quatorze ans et vendit des journaux dans les rues de Manchester ; Jackie en partit à dix-sept, et entra aussitôt dans le monde des affaires par la plus petite porte, en qualité de gratté-papier.

Des gloires anciennes il ne restait presque rien : seul survivait le culte des choses de l'esprit. Jackie dévorait systématiquement les classiques anglais, mais aussi Balzac et les symbolistes ; il apprenait le chinois et connaissait Keats par cœur. De l'amour il ne savait encore que ce qu'en disait son poète favori :

Forever shalt thou love and she be fair,

qui en traitait comme d'une chose implacable et merveilleuse, située dans le flou de l'avenir.

« Voyons, Jackie », grondait Emily, « où as-tu été toute la journée ? »

« Je t'avais dit que j'allais faire de la bicyclette. Avec Muriel... tu sais bien, Muriel Bradford... »

« Il est dix heures du soir, Jackie », protestait Emily. « Que vas-tu faire maintenant ? Comptes-tu l'épouser ? »

Jackie était abasourdi. Comment ? Lui, épouser Muriel, à dix-sept ans, avec un salaire de quinze shillings par semaine ! Emily avait-elle perdu la tête ? Et tout à coup, l'épouvantable réalité lui apparut. Il pensa à Muriel, à cet après-midi merveilleux... Oh, bien sûr, il ne l'avait pas touchée... Muriel... Sous le regard indigné de sa sœur, il rougit violemment. Et c'était la chaste Emily qui lui révélait sa sottise ! Un comble ! Il songea à l'air agacé, grognon de Muriel sur le chemin du retour, alors qu'il lui débitait l'*Ode au Rossignol* tout en pédalant... Il tira le Keats de sa poche et le jeta violemment par la fenêtre.

Après ces débuts malheureux, il parvint à s'affranchir de sa trop grande naïveté. Par ailleurs, il découvrit bientôt ce qui l'intéressait. Les affaires, par exemple. A vingt ans il s'associa

avec un garçon de son âge et se lança dans le commerce : la fabrication et la vente du velours. Il devenait ainsi l'égal des businessmen redoutables de Manchester qui avaient deux ou trois fois son âge, et se plaisaient à démontrer leur virilité par le nombre de whiskys qu'ils pouvaient ingurgiter sans s'écrouler sous la table.

Parmi ces condottieri, Jackie se tailla sa place. Il se fit une fortune enviable dont il aimait exhiber les signes extérieurs : sept bulldogs, cinquante paires de pantalons et la moitié d'un cheval de course dénommé Algernon. Algic pour les intimes.

Le goût de Balzac l'amena à s'éprendre de la femme de trente ans, sous les traits d'une dame de la meilleure société. Amours d'une haute tenue littéraire et qui durèrent jusqu'au jour où Jackie apprit la terrible vérité : la dame n'avait que vingt-quatre ans. Ce fut une catastrophe, et Jackie eut du mal à s'en relever, surtout auprès de ses amis du Swan Club, le lieu de rencontre de la jeunesse dorée de Manchester dont il était co-fondateur avec Gerald Cumberland, Walter Mudie, James Agate, Basil Dean, Lascelles Abercrombie et Harold Brighouse. Ces jeunes lions se destinaient tous à la littérature ou au théâtre.

Puis, un matin de printemps, Jackie partit à la découverte de ce Paris dont il rêvait depuis si longtemps — la cité d'air et de pierre qui avait enfanté François Villon et Baudelaire. Là, enfin, la réalité se révéla égale au rêve, et même supérieure. Réalité exprimée tout d'abord par ces Parisiennes prestes et coquettes, qui aimaien tant allumer la concupiscence dans le regard des mâles. On était loin des bas-bleus ! Ces jolies Parisiennes savaient-elles à quel point elles ressemblaient à leur ville ?

Il longe en fiacre les Tuilleries, où une brume légère flotte comme sur l'embarquement pour Cythère. Au Palais-Royal, déjeuner somptueux sous les arcades : cinq plats pour un shilling, vin compris, soit un franc vingt-cinq. Le Pont-Neuf, Cluny, le Luxembourg... l'émerveillement continue. La Comédie-Française, *Louise* à l'Opéra-Comique. Les Parisiens sont aussi décoratifs dans la salle que sur scène, mais ils sont surtout remarquables dans les cafés et les restaurants, mangeant et pérorant, buvant et gesticulant, la mine fleurie, l'œil égrillard, la moustache avantageuse, toutes les papilles en éveil... Voisin, Maxim's, Henry, tous les hauts lieux... Dans un bar, *l'Américain*,

Jackie se trouve tout à coup devant une femme irrésistible et il tombe amoureux d'elle dans la seconde même où on le présente. Quand ses lèvres effleurent le dos de sa main, il a déjà perdu la raison. Et quand il relève la tête, c'est pour trouver ses vœux instantanément exaucés : le gai sourire qui l'accueille lui ouvre une alcôve délicieuse et lui révèle du même coup les arcanes de la vie parisienne. Car c'est de M^e Lantelme qu'il vient de s'éprendre, l'une des comédiennes les plus célèbres du Boulevard ; elle est en outre la maîtresse en titre d'un homme tout-puissant à Paris, Edwards, le propriétaire du *Matin*. Ce que son public apprécie en elle, c'est la cocotte qui aime la gaieté, la grande vie, les beaux hommes et les très jeunes gens. Jackie est arrivé juste à temps.

Manchester parut bien lourde et grise après ces jours de printemps à Paris. On s'y méfiait des Français, ce peuple frivole et léger qui canonisait ses courtisanes. Les brouillards de la Mersey étaient aussi propices à la mélancolie que ceux de Hambourg, et les Allemands se sentaient chez eux à Manchester, entre cousins. Au Club des Garçons de Café Allemands du Lancashire, on donnait des cours d'instruction paramilitaire et l'on apprenait le maniement des armes. Aux Concerts Hallé, le grand chef d'orchestre Hans Richter refusait obstinément de jouer autre chose que du Beethoven.

Si la guerre qui couvait en Europe éclatait à ce moment-là, l'Entente Cordiale entre la France et la Grande-Bretagne serait probablement retournée par Londres, *in extremis*, au profit des Allemands. L'empereur Guillaume est peut-être dément, stupide et d'une vanité intolérable, mais il est le petit-fils de la reine Victoria. Les trois Grandes Puissances se sont partagé l'Afrique au cours du dernier quart du XIX^e siècle. Pour éviter une guerre ouverte sur ce terrain, on a confié la gestion de la portion centrale, le bassin du Congo, à Léopold II, prince de sang allemand et roi des Belges, et oncle de la reine Victoria.

Léopold s'est fait la tête d'un souverain humanitaire, mais c'est un flambeur et un affairiste effréné ; sans avoir jamais mis les pieds en Afrique, il fait du Congo sa propriété privée, y envoyant des équipes de malfrats pour mettre les nègres au travail. Le caoutchouc a pris une valeur extraordinaire depuis l'invention de

l'automobile ; aux Noirs qui refusent de travailler à la récolte du latex on coupe la main droite.

Le vaste bassin du Congo devient l'enjeu d'une intense rivalité internationale. Pendant que les empires russe, turc, austro-hongrois et chinois tombent en décomposition, la Prusse, le Japon et les Etats-Unis renforcent leur puissance. En Irlande, le mouvement nationaliste de John Redmond — qui demeure en toutes choses modéré et respectueux de la souveraineté britannique — se trouve soudain débordé par les ultras du Sinn Fein, qui ont l'audace d'exiger l'enseignement du gaélique dans les écoles. En Irlande du Nord, où vivent les descendants des colons anglais, Frederick Edwin Smith, avocat et membre conservateur de la Chambre des Communes, s'évertue à soulever la population contre les catholiques du Sud en grossissant la nature de leur revendication, qui n'était pourtant guère que symbolique. Smith, populairement connu sous le nom de Galloper Smith, n'est même pas Irlandais, il est originaire du Cheshire ; son but est de provoquer une crise qui permettra au Parti conservateur de reprendre le royaume en main et à lui-même de se rapprocher du pouvoir. Il forme des milices à Belfast, qui se muent bientôt en unités armées. Le Sinn Fein se trouve forcé par cette menace à se radicaliser — et à se militariser ; la guerre civile se prépare.

En Angleterre même, le mouvement féministe a mis en péril les traditions patriarcales et conservatrices. Les esprits forts de l'époque, George Bernard Shaw, Annie Besant, H.G. Wells, lancent l'idée socialiste par le canal de la Fabian Society.

Un demi-million de chômeurs parcourent le pays, répandant le chaos et la terreur. Seule une guerre pourrait rétablir l'ordre menacé ; on n'a jamais inventé de remède plus sûr à une situation de ce genre. Le principe est acquis, mais l'on ne sait pas encore qui combattra qui : l'Angleterre avec la France contre l'Allemagne, ou contre la France avec l'Allemagne ? L'Angleterre, protégée par sa flotte, ne risque d'y perdre que son surplus d'Irlandais et de chômeurs ; de toute façon ce sont la France et l'Allemagne qui fourniront la pietaille.

Partout on envisage le conflit armé comme un mal nécessaire. En France, en Allemagne, les jeunes gens s'entraînent ; ceux qui vont bientôt mourir parlent de la guerre avec enthousiasme, à la façon d'une partie de chasse.

Jackie avait déjà engagé sa guerre à lui, une guerre musicale. Opposé à la dictature teutonique exercée par le grand chef d'orchestre allemand qui faisait la pluie et le beau temps aux Concerts Hallé, Hans Richter, il avait monté avec quelques amis la Manchester Musical Society, qui remportait un franc succès avec des concerts de musique exclusivement française et anglaise.

En sa qualité de secrétaire de cette société, il écrivit une lettre au *Guardian*, protestant contre le monolithisme pro-germanique des Concerts Hallé. Il répondit lui-même dans une deuxième lettre, signée d'un nom d'emprunt, et qui dénonçait la première avec des arguments idiots. Il écrivit alors une troisième lettre sous son propre nom, pour réfuter les arguments de la deuxième. Toute la haute société mancunienne se plongea dans la controverse. Richter, assailli de toutes parts, ne se manifestait plus que par des cris de rage.

Cela finit par une scène terrible, Richter trépignant et lançant des imprécations, dans lesquelles le nom de Debussy sifflait comme un coup de fouet ; il renvoya ses décorations au roi et prit le premier bateau pour l'Allemagne.

Jackie fut le héros du moment, le Robin des Hautbois de Manchester. Ce fut alors que la passion choisit de frapper. Une passion impossible, car « elle » était mariée ; chaque nuit, Jackie guettait la lumière à sa fenêtre, le cœur battant. Il croyait triompher l'après-midi et se retrouvait le soir à deux doigts du suicide. Finalement « elle » lui proposa un marché. Qu'il s'éloigne pendant six mois ; si, à l'expiration de ce délai, ils étaient tous deux dans les mêmes dispositions, elle quitterait son mari pour suivre Jackie.

Les six mois furent longs, et cette attente le prépara à tout sauf au dénouement qui survint : Jackie découvrit qu'« elle » avait choisi de retourner à son mari, tandis que sa sœur venait d'épouser son propre cadet, Freddie.

Quelques jours plus tard, la guerre était engagée avec la France contre l'Allemagne. Jackie allait pouvoir mourir pour le seul amour qui lui restât au cœur, ce pays à peine entr'aperçu mais adopté pour toujours. Il se présenta au bureau de recrutement. A cause de la coupe sans défaut de ses vêtements, on fit de lui un officier ; à cause de Balzac, qu'il lisait en français,

on en fit un officier de liaison ; à cause de son monocle, un officier de cavalerie, lui qui savait à peine monter à cheval.

Il fut envoyé à Marseille, et d'abord attaché à une unité de lanciers du Bengale, pour être versé peu après dans l'Artillerie royale montée, dont les officiers étaient des centaures d'un snobisme sans pareil.

Les difficultés commencèrent aussitôt. L'alezan qu'on lui attribua était habitué à parader en tête de la colonne et, lors d'une revue de grand apparat, ce cheval hautain se dirigea de lui-même vers sa place habituelle. Géné par son sabre autant que par son monocle, Jackie tenta de maîtriser la bête qui, sentant l'éperon, partit au galop en pétaradant à tous les vents. La colonne s'arrêta. Les cavaliers, d'abord stupéfaits par cette démonstration d'artisanat équestre, applaudirent quand le cheval s'immobilisa enfin de lui-même, la tête pointée vers son écurie.

La guerre, en dépit de ces menues tribulations, se révélait presque trop douce sous le soleil de Provence. Marseille se remplissait de militaires exotiques. On y voyait aussi bien Galloper Smith arborant un uniforme de fantaisie, un havane planté dans son bec de rapace, que les maharajahs de Cachemire et de Kapurtala défilant dans les rues à la tête de leurs armées privées.

L'abondance de fleurs, de filles, d'odeurs, les mélodrames aux terrasses de café, les tramways ferraillants, la foule survitalisée de la Canebière, tout cela faisait souvent oublier que l'on était là pour mourir.

Ma mère, Marcelle Eugénie, naquit dans un village de troglodytes non loin d'Almería, sur la côte sud de l'Espagne ; la demeure de ses parents était la seule maison de pierre du lieu, construite sur une falaise aux flancs percés de cavernes où vivait la population locale.

Son père, Léon Girodias, y dirigeait la construction d'une ligne de chemin de fer ; c'était sa spécialité depuis sa sortie de l'école des Arts et Métiers à l'âge de vingt ans. Fils de veuve, pupille de la nation — triste honneur grâce auquel il avait évité sept ans de service militaire —, il avait connu dans son Berry natal une enfance d'une extrême pauvreté qui avait fait de lui un ambitieux.

Sa carrière avait commencé à l'étranger, car les bons postes en France métropolitaine étaient réservés aux jeunes gens riches. A Alger, où il avait été envoyé à la sortie de l'école, il fit connaissance, dans un bal, de Marceline Mangouin, dont la mère était une belle femme de la société locale, d'origine espagnole et veuve d'un sous-préfet de Constantine. Il décida sur-le-champ d'épouser Marceline ; un coup d'audace caractéristique car il était encore bien jeune, et en recherchant cette alliance il visait plus haut que sa condition. Mais de ce jeune homme sans fortune se dégageait une telle impression de force et de maturité que la mère, puis la fille, se laissèrent rapidement convaincre. Il avait vingt ans et elle vingt-deux. Commença alors une vie d'errance qui les retint loin de la métropole pendant trente ans.

La France s'était vouée à l'édification accélérée d'un double empire, colonial et industriel ; Léon appartenait à cette nouvelle race de pionniers intelligents et ambitieux que l'on expédiait outre-mer pour faire la fortune du pays en même temps que la leur. Après qu'il eut fait ses preuves en Afrique du Nord, en Espagne et au Portugal, les banques de Paris lui ouvrirent des crédits quasi illimités pour entreprendre la construction d'un réseau ferroviaire en Argentine, concurrent de celui que les compagnies anglaises avaient déjà mis en chantier. En deux ans il réussit non seulement à battre ses concurrents, mais à se lier d'amitié avec le directeur du projet britannique, dont il fit son assistant.

En remontant le fleuve Parana, au début du xvi^e siècle, l'explorateur anglais Sebastian Cabot, ébloui par les trésors en argent qu'il découvrit chez les Indiens, avait donné au pays le nom de ce métal lunaire. C'est dans ce même pays que, quatre siècles plus tard, mon grand-père et sa famille vinrent s'installer. Dans une grande hacienda en pleine brousse où l'on ne voyait guère que les Indiens de la pampa et quelques gauchos à la tête de troupeaux errant au rythme des saisons. Là naquit le quatrième enfant du couple, et son seul garçon, Maurice. Léon lui-même accoucha sa femme, qu'il appela dorénavant Mamita, et il dut couper le cordon ombilical avec un couteau de cuisine. La savane s'étendait à l'infini, parsemée de rares bouquets d'arbres, mais la maison familiale était entourée de jardins et de vergers entretenus par des jardiniers italiens.

Mamita s'était pliée peu à peu à cette vie d'aventure ; partout où Léon plantait sa tente, il fallait tout recommencer. On commandait une nouvelle cargaison de meubles dernier cri après avoir longuement étudié les catalogues de Paris ; on recréait dans les milieux les plus exotiques un décor bien français, parfumé d'odeurs de cuisine classique. Tandis qu'Hélène et Renée, les deux filles aînées, rêvaient de Paris en lisant les journaux illustrés et les romans à la mode de Gérard d'Houville, les deux cadets, Maurice et sa bien-aimée Marcelle, dite Trois-Pommes, parcourraient la pampa au galop de leur cheval, minuscules cavaliers accrochés l'un à l'autre, emportés dans une course vertigineuse.

Le soir, on avait l'habitude de se réunir dans la grande salle de séjour ouvrant sur la véranda et, là, on consultait le guéridon. Depuis que Mamita avait découvert *Le Livre des Esprits* d'Alan Cardec, la famille tout entière s'était lancée dans l'exploration des mondes parallèles — y compris Mademoiselle, une jeune fille pauvre de Montpellier qui avait la charge de l'éducation des enfants, et qui entraînait en transes à la moindre provocation.

On éteignait toutes les lampes ; les ombres extérieures envahissaient la maison, et seuls les cris des rapaces nocturnes perçaient le silence. On en arrivait vite à une étrange extase, et les mains écartées sur le guéridon tremblaient d'impatience et d'angoisse. La voix de Léon invoquait les esprits, leur enjoignant de se manifester. Et le premier coup, frappé par un doigt invisible, sonnait creux et sec, comme une chiquenaude sur une calebasse. Nuit après nuit les portes de l'au-delà s'ouvraient à cette famille bien française, perdue sous l'immensité du ciel austral.

Pour les enfants, c'était un jeu passionnant, qui donnait la chair de poule et faisait se dresser les cheveux tout droits sur leurs racines. Le dialogue incroyable qui se déroulait avec les hôtes mystérieux du guéridon se terminait le plus souvent lorsque Mademoiselle piquait sa crise avec un hurlement atroce. On allumait précipitamment, et l'on s'affairait autour de la malheureuse qui continuait de glousser comme une pintade possédée par un aigle.

C'était une affaire sérieuse. Léon avait une formation scientifique et matérialiste qui lui interdisait de croire à ces prodiges — et pourtant ils se renouvelaient chaque soir. Mamita,

elle, était une catholique dévote qui avait à cœur de donner à ses enfants une éducation chrétienne, mais « les esprits » prenaient le dessus. Elle se relevait la nuit pour corriger les livres de catéchisme à l'encre violette, remplaçant l'un après l'autre les dogmes et instructions de l'Eglise par les préceptes spiritualistes d'Alan Cardec. Mademoiselle ne savait plus ce qu'elle enseignait.

Léon, qui réclamait sans cesse des preuves aux esprits, s'était vu répondre : connais-toi toi-même. Ses explorations spirituelles l'avaient exercé à l'écriture automatique et à la lecture à distance, que cet individu formé dans le respect du rationalisme pratiquait comme un médium chevronné.

Des collègues ingénieurs venaient de loin pour vérifier ce don qu'il avait de lire des colonnes de chiffres dans des registres enfermés sous clé, sans commettre une erreur. Que son corps pût ainsi servir d'agent à une clairvoyance autre que la sienne, il y avait là un mystère qui le captivait sans qu'il fût capable de l'expliquer.

Il y avait heureusement, pour échapper à l'obsession des esprits, des vacances que l'on passait à parcourir le continent. On descendait à cheval, par petites étapes, vers les plateaux chaotiques et dénudés de la Terre de Feu. Ou bien, on remontait vers Iguaçu pour découvrir des chutes plus majestueuses encore que celles du Niagara, à la frontière de l'Argentine, du Brésil et du Paraguay, là où le paradis terrestre était encore inviolé par l'homme : un jardin dessiné par la nature, où les orchidées sauvages rivalisaient d'éclat avec les légions d'oiseaux et de papillons. Ou encore, on se lançait dans la traversée des Andes vers le Chili, à bord d'un tortillard qui suivait un itinéraire effrayant, contournant la masse inconquise de l'Aconcagua tel un jouet microscopique progressant au pied d'un cirque aux murailles géantes, rehaussées de neiges éternelles.

Quand les travaux d'Argentine furent terminés, Léon jugea qu'il était temps de mettre fin à ces trente années d'exil volontaire. A cinquante ans, il s'était constitué une fortune inébranlable ; ses succès répétés lui avaient assuré une réputation telle, dans les milieux de la haute finance, qu'il lui suffisait de paraître pour se voir ouvrir toutes les portes. Pour chaque franc

qu'il avait gagné, les banques en avaient amassé des millions ; il était temps de passer du côté du manche.

On commença par envoyer les enfants poursuivre leurs études en France, les filles dans des couvents où elles se morfondirent des mois durant, et Maurice à Jeanson-de-Sailly afin d'y préparer l'examen d'entrée à Polytechnique. L'existence de ce lycéen fortuné, que les jeunes filles de Passy pouvaient admirer au volant de sa voiture de marque, était sans nuages.

Deux ans plus tard, les parents les rejoignirent à Paris et s'installèrent dans un grand appartement avenue du Bois, à deux pas de l'Etoile.

Puis Hélène épousa un jeune officier, Edouard Laforgue, et le suivit bientôt à Dakar avec leurs deux nourrissons, Jacques et Mowgli. Renée, elle, s'était éprise d'un jeune boulevardier, Jules Gastu, et l'on parlait de mariage. Quant à la troisième, Marcelle, elle quitta le couvent transformée en jeune fille modèle ; ce n'était plus l'intrépide Trois-Pommes, dompteuse de chevaux sauvages dans la pampa, mais une jeune personne fine et charmante ; pourtant, elle préférait la campagne et la nature à la société parisienne où elle se sentait étrangère et gauche. En retrouvant son frère, lui-même métamorphosé en adulte, elle se rendit compte à quel point il lui avait manqué pendant ces années de séparation. Maurice avait hérité la nature solaire de son père, à dix-neuf ans il avait l'apparence et la solidité d'un homme d'expérience ; mais la gravité que lui conféraient ses lorgnons de banquier était démentie par l'éclat joyeux de son regard, que personne ne savait comprendre aussi bien que Marcelle.

Léon entreprit de faire la connaissance méthodique de Paris, de cette ville qu'il s'était juré de conquérir, et pour cela il la parcourait à pied, de l'octroi de Neuilly au château de Vincennes, de la basilique de Saint-Denis aux jardins maraîchers qui foisonnaient au-delà des barrières au sud de la capitale, des abattoirs de la Villette aux collines de Saint-Cloud. La nuit, vêtu d'une blouse, il jouait au portefaix et déchargeait des carcasses de bœufs aux Halles ; il lui arrivait de trinquer avec les journaliers et les vagabonds sur les hauteurs de Ménilmontant. Le jour, il battait le pavé le long des quais de la Seine, ou se mêlait aux miséreux et aux étudiants qui grouillaient dans les rues étroites du Quartier Latin. L'ampleur des coupes faites par le

baron Haussmann dans la chair vive du vieux Paris avait changé l'aspect et l'esprit de la ville ; Léon se disait qu'un jour les derniers vestiges de la cité ancienne disparaîtraient à tout jamais. Et ce n'était certes pas le Bal Bullier, ni les nouvelles avenues trop étroites, ni même les merveilles de la publicité électrique qui compenseraient la disparition des trésors du passé. Le paradoxe était insoluble et la marche du progrès inexorable. Un jour viendrait où les carrioles de livraison de la veuve Detourbe, fabricante de peinture au numéro 7 de la rue Saint-Séverin, à deux pas de l'impasse du Chat-qui-Pêche, ne seraient plus attelées à des percherons encombrants mais remplacées par des camions automobiles ; les riches odeurs de crottin seraient balayées des rues et les moineaux avec elles ; tilleuls, platanes et lilas seraient asphyxiés par les fumées du pétrole... Et pourtant, malgré ces considérations philosophiques, Léon n'aurait renoncé pour rien au monde à sa De Dion-Bouton, chef-d'œuvre de la mécanique moderne.

S'il se voyait ainsi condamné à une vie aussi plaisante que peu productive, c'était uniquement en raison des menaces de guerre. Léon prévoyait que l'année 1914 serait sans doute difficile, mais l'Entente Cordiale avait finalement déterminé les données de la guerre à venir : la France et l'Angleterre contre l'Allemagne et l'Autriche. Les Alliés étaient persuadés qu'une guerre rapide permettrait de chasser le Kaiser et de réduire la puissance industrielle et coloniale de l'Allemagne. Dès 1915, Français et Anglais resteraient seuls à la tête du monde civilisé, et ce serait pour lui le moment d'entrer en scène. Il fallait donc attendre.

Cette guerre inévitable finit en effet par éclater, et il acheta une grande maison près de Marseille pour y loger la famille. Marcelle se préparait à devenir infirmière, Renée venait de divorcer de Gastu et avait besoin de retrouver le calme auprès des siens, Hélène allait débarquer d'Afrique avec ses rejetons, son mari ayant été rappelé en métropole à la tête de ses tirailleurs sénégalais. Maurice avait encore un an à passer à Polytechnique. L'été avait commencé avec l'attentat de Sarajevo ; un mois plus tard, l'Europe entière était à feu et à sang.

Quatre mois passés en compagnie des centaures du Royal Horse Artillery avaient fait de Jackie un cavalier compétent, et il

attendait avec impatience son départ pour le front. Encore quelques jours, quelques semaines peut-être, qu'il employa à flâner le long de la rade de Marseille ou devant le petit port de Cassis, somnolant au fond de sa baie paisible.

Un après-midi, à l'heure de la sieste, trois officiers de Sa Majesté déambulent sur la crête de la falaise. Deux d'entre eux, qui connaissent bien la France et ses ressources, parlent de femmes, comme toujours. Le troisième, Jackie, s'efforce de ne pas entendre leurs propos qui l'agacent fort. A un coude du chemin, ils découvrent une crique de sable, non loin d'une villa provençale perdue dans un beau jardin touffu, coiffé de pins parasols. Sur la plage, une tache de couleur attire leurs regards vers une petite scène balnéaire qui n'appartient certes pas au monde de la guerre. Deux jeunes femmes sont assises à l'ombre de leurs parasols ; une troisième tient par la main deux bambins qui titubent en hurlant de joie dans les vagues mourantes. Le soleil darde un rayon sur le monocle de Jackie. Il arrache les jumelles de campagne du cou de son voisin et les ajuste fébrilement.

Elle a les pieds nus et de la lumière plein les cheveux... Sans bien savoir pourquoi, Jackie dit aux autres :

« Attendez-moi, si vous voulez, il faut que j'aille parler à cette fille. »

« Tu es fou, elles ne sont pas comme ça ! »

« Je sais », crie Jackie en se lançant dans les éboulis de rochers. « Ne m'attendez pas. Ce ne sont pas des filles pour vous, fichez-moi la paix ! »

Ils le suivent pourtant, en riant, trébuchant dans la descente à pic. Les trois femmes regardent le trio inquiétant qui s'approche ; mais ce sont des Britanniques, des officiers. Il n'y a pas de quoi s'affoler, nos alliés sont des gens bien élevés.

Le dialogue s'engage assez facilement grâce aux bambins, qui essayent les casquettes militaires en connasseurs.

« Comment lappelez-vous, celui-là ? », demande un des officiers. « C'est vrai ? Mowgli, comme dans Kipling ? »

« Oui », répond Hélène en riant. « Parce qu'on dirait qu'il est né dans la jungle, vous ne trouvez pas ? »

Jackie manœuvre de façon à s'isoler derrière les parasols avec la fille aux pieds nus. Elle ne connaît que quelques mots

d'anglais, qu'elle semble soudain incapable de prononcer. Quant à Jackie, il se rend compte avec effroi que jamais il n'arrivera à construire en français une phrase qui exprime... quoi ? L'ineffable.

Dans les yeux de la jeune fille il lit une interrogation qui le trouble. Il palpe la poche de sa vareuse, et il en tire un dictionnaire anglo-français qu'il feuille rapidement.

« *Mademoiselle* », dit-il au bout d'un moment, le souffle coupé par l'émotion, « *voulez-vous me marier* ? »

« Oh ! », dit Marcelle, contemplant avec stupeur ce grand nigaud, si gentil avec son drôle de monocle. « Vous marier ? Mais avec qui ? »

« Mon français est terrible aujourd'hui », se dit-il, très humble. « Me marier à vous. Moi marier vous... Vous, vous !... »

« Marcelle », dit-elle. « Et vous, votre nom ?... »

« Jackie ».

« Très bien, Jackie... Pour le mariage, ce sera oui. Vous êtes content, Jackie ? »

Au début de 1915, Vauquois fut au centre de la bataille de l'Est, au moment même où Maurice rejoignait les premières lignes, à sa sortie de Polytechnique. Sa guerre se termina là, à vingt ans, le premier jour, d'une balle en plein front, et ses parents recurent le parchemin officiel affirmant au nom de la Patrie que Maurice Girodias était mort au Champ d'Honneur.

Marcelle surmonta difficilement le choc, et sa mère se mit à déraisonner de façon inquiétante. Jackie proposa de différer le mariage jusqu'à son retour du front, ou à la fin des hostilités. L'idée d'infliger un deuil de plus à cette merveilleuse jeune femme lui paraissait insupportable, il ne pouvait se permettre de lui faire courir ce risque. Après son départ, la famille décida de regagner Paris. Mamita, les yeux noyés de larmes, tremblante sous ses voiles de deuil, allait implorer les esprits dans les séances de spiritisme, interrogeant les médiums et les clairvoyantes, suppliant les puissances des ténèbres de lui rendre son fils.

Jackie connut à Ypres toutes les tortures de la peur, toute l'horreur universelle de cette lutte aveugle dans la boue et le sang. Gazé, puis commotionné par une explosion, Jackie se

retrouva à l'hôpital en piteux état, mais c'était une garantie de survie ; une garantie qu'on ne le renverrait pas en première ligne. Il se maria à la fin de sa convalescence, en 1917, et partit pour l'Italie, loin du front.

Après s'être occupé quelque temps de trafic ferroviaire, il fut envoyé à Fiume, port croate occupé par les Alliés et revendiqué par l'Italie. D'Annunzio en avait fait l'objet d'une campagne si enflammée que les Alliés estimèrent plus simple de céder au chantage. Les troupes britanniques, françaises et américaines se virent chassées par le Poète Casqué, et Jackie fut de ceux qui eurent le privilège d'assister à son entrée théâtrale dans la ville à la tête d'une légion de patriotes, le poing sur la hanche. Un spectacle d'opéra-comique ; la guerre de l'Adriatique avait été gagnée par une troupe d'acteurs.

La famille de Marcelle avait loué une maison à Ligugé, près de Poitiers, pour y attendre la fin des hostilités. C'est là que les trois sœurs furent atteintes par l'épidémie de grippe espagnole qui venait d'envahir la France. Jackie était à Venise quand il reçut deux télégrammes lui annonçant la mort de Renée, puis d'Hélène. Quelques heures affreuses d'attente et un autre télégramme lui apprenait que sa femme était sauve.

Après la capitulation de l'Allemagne, il quitta l'Italie en liesse pour se faire démobiliser à Paris. Dans les vieilles cités médiévales qu'il traversait en voiture, Trévise, Padoue, Mantoue, Crémone, Pise et Livourne, où il s'embarqua, on dansait nuit et jour dans les rues. Jackie arriva en France juste avant la naissance de son premier enfant, un garçon prénommé Maurice. Pour Mamita, il ne faisait pas de doute que cette naissance était la réponse des Esprits à ses supplications. On lui avait rendu son fils... Ce malentendu bizarre devait par la suite dominer ma vie ; pendant mes premières années en tout cas, tout me portait à penser que mes grands-parents étaient mes vrais père et mère, et que ma vraie mère n'était qu'une sorte de sœur ainée.

A Paris la paix avait créé une effervescence extraordinaire. On enterrait un million et demi d'hommes tués pour des raisons qui commençaient déjà à paraître incertaines. Edouard, qui avait été blessé quelques jours après la mort de sa femme, décida de refaire sa vie, et il épousa l'infirmière-major de l'hôpital où il

achevait sa convalescence ; c'était une grande bringue hennisseante qui le dominait d'une demi-tête, Thadée, une femme à poigne qui saurait tenir en respect ses deux garnements, Jacques et Mowgli.

Paris était le théâtre de commerces et de trafics en tous genres, et Jackie se plongea dans le monde des affaires... Au bar du Chatham, ce gentleman avec un œillet à la boutonnière, qui a vendu avant le déjeuner un bateau de charbon qui vient de quitter Cardiff, c'est lui ; c'est encore lui, assis le même soir à la même table, qui le rachète trois fois plus cher, alors que sa pile de soucoupes lui arrive au niveau du nez et que le bateau est en vue de Cherbourg. Ces affaires de surplus militaires et de couvertures se traduisaient en général par un échange de bons mots et faisaient la fortune des barmen et des avocats. Vue de l'avenue du Bois, la vie paraissait merveilleusement limpide et facile ; on était à deux pas d'Armenonville, de Longchamp, du Pré-Catelan, et bien loin de Manchester. Se penchant le soir au-dessus du berceau tapissé de percale blanche, Jackie s'interrogeait brièvement sur l'identité de son occupant, qui gazouillait en le fixant d'un regard noir.

Depuis son retour Jackie se sentait souvent fatigué, et Marcelle (qu'il avait rebaptisée Mars) insista pour lui faire consulter un médecin. Afin de la rassurer, il finit par aller voir un spécialiste... et il apprit que la tuberculose s'était installée dans l'unique poumon qui lui restait. La seule cure connue à l'époque pour soigner la tuberculose, c'était l'air de la montagne. Il fut décidé que les grands-parents s'occuperaient du bébé pendant l'absence du couple, car Mars exigea de suivre son mari au sanatorium de Durtol, en Auvergne.

Presque un an plus tard, les deux tronçons de la famille se retrouvèrent sur un quai de la gare de Lyon. Jackie était guéri, mais encore faible, bouffi, vieilli, profondément changé.

Mars s'approcha de son fils qu'elle reconnaissait à peine, et que Léon tenait triomphalement dans ses bras.

« Maurice, c'est ta maman », répétaient les grands-parents.

« Voyons, mon petit, c'est ta mère, ta maman ! »

Mais l'enfant ne s'intéressait qu'à la locomotive luisante qui crachait encore quelques plumes de fumée blanche. A côté d'une machine aussi spectaculaire, qu'est-ce qu'une « maman » ?

Mais il est temps de revenir au début de ma chronologie personnelle, à ces premières images de notre installation à la campagne, dans la grande maison, en pleine nature.

Deux bonshommes face à face en haut d'une échelle double se débattent dans des flots de tissu : ils accrochent des tentures. Des rideaux légers valsent lentement devant les fenêtres.

Assis sur mon petit tabouret, je contemple d'en bas mon grand-père qui dirige tout le monde avec autorité. Le chapeau en arrière, le gilet déboutonné, il donne ses ordres aux déménageurs avec de grands gestes. Puis je vais me pencher à la fenêtre et je vois dans la cour les hommes affairés autour de montagnes de meubles, qui l'un après l'autre disparaissent à l'intérieur de la maison. Plus loin, j'aperçois de vastes étendues de gazon d'un vert qui me semble tirer sur le bleu, des pièces d'eau couvertes de plantes flottantes et fleuries, des arbres ; il est encore difficile de bien comprendre les détails de ce paysage entièrement nouveau pour moi.

Dans ma vie, il y a d'abord mon grand-père et ma grand-mère, c'est évident, et quant à ce père qu'on m'attribue sans me demander mon avis, on m'explique qu'il est malade, il bouge fort peu. Ma mère est une personne toujours très occupée. Elle m'a porté dans ses bras une fois ou deux, et elle a dû sentir que ça ne me plaisait pas tellement car elle m'a vite reposé. Je me sens mieux en compagnie de mon grand-père, qui est toujours en train de chanter, de faire des choses intéressantes et parfois spectaculaires.

Les saisons qui suivent cette arrivée dans la maison de Rozoy élargissent peu à peu ma connaissance de la nature qui m'entoure, dans les jardins et dans les bois. Notre demeure, grande et haute, s'appelle dans le pays le château du Fond-des-Forêts. Des châteaux, j'en ai vu de plus intéressants que celui-là dans mes livres d'images. Le nôtre n'a même pas de donjon ni de mâchicoulis, mais il s'élève en lisière d'une forêt pleine de grands arbres, de futaies, de jungles inexplorées, et c'est là que je passe le plus clair de mon temps. Au retour de mes pérégrinations, je me trouve parfois devant la silhouette prostrée de mon père, gisant comme une chaîne de montagnes grises sur l'une des chaises longues disposées pour lui tout autour de la maison. Dans le vent aigre de l'automne, disparaissant sous des monceaux de

couvertures, il dort. En été, au printemps, je le vois adossé contre des oreillers, en train de lire. Son état de faiblesse doit être extrême. Parfois nos regards se croisent, mais il est difficile de parler avec lui, pour une raison qui semble nous échapper à l'un et à l'autre.

Les seuls à qui je parle un peu sont mes grands-parents, qui viennent de Paris presque tous les samedis dans leur voiture pleine de cadeaux. Avec les autres, c'est le silence. Je ne parle guère aux domestiques, mais ils en ont pris leur parti et ils sont gentils avec moi. Quand des visiteurs étrangers essaient d'engager la conversation, mon silence semble rendre tout le monde nerveux. On me recommande la politesse, on attend de moi que je leur parle, mais de quoi et pour quoi faire ? Je n'ai rien à voir avec ces gens-là ; en fait, je ne suis pas sûr que leur existence soit souhaitable. Je découvre le pouvoir du silence, sur moi comme sur les autres. Je découvre que le mutisme d'un enfant dans une assemblée d'adultes jacassants peut créer la plus grande confusion dans leurs esprits et, finalement, les réduire aussi au silence. Les bois crépitent de mille bruits, chaque centimètre carré grouille de vie ; mais les arbres poussent en silence et, en dépit du vent qui siffler, c'est en silence que les nuages passent. Les grandes personnes devraient en prendre de la graine.

Il me serait difficile de dépeindre la majesté de mes domaines, de mes sous-bois, de mes sentiers perdus dans la forêt ; c'est un monde qui exclut la parole humaine et où l'on distingue à peine le jour de la nuit.

Mon temps était partagé entre la vie dans les bois et celle des rêves, et j'avais peine à tracer la frontière entre l'une et l'autre. Mes rêves étaient dominés par une soif inaltérable de mobilité ; je revisitais tous mes paysages familiers en planant à basse altitude. L'art de voler me donnait une sensation de liberté profondément satisfaisante ; je m'étonnais moi-même d'être seul à posséder ce don et je jouissais de la surprise et de l'admiration des membres de ma famille, pesamment assis autour de la table du dîner, alors que je m'élevais, d'abord insensiblement, au-dessus de ma chaise, puis, prenant mon essor dans une arabesque gracieuse, voletais par la porte-fenêtre vers le jardin, franchissais d'un léger coup de reins une haute rangée de sapins

et filais de là jusqu'à la rivière, me retournant sur mon lit d'air comme une plume douée de libre arbitre.

Par contraste, mes cauchemars étaient hantés par des images d'immobilité forcée : je m'enlisais dans le sol, j'étais enterré vivant, je ne pouvais ni fuir ni même bouger, et je me voyais mourir de terreur. Ces cauchemars se déroulaient, en général, dans un paysage blasé et ravagé, tandis que dans le ciel des batailles démoniaques mettaient aux prises des engins volants des plus bizarres, allant du train blindé au cuirassé aérien. La mort avançait de tous côtés. La mort ?... La mort, c'est être condamné à l'immobilité.

La mort avait laissé bien des marques aux alentours. Quelques années plus tôt, en septembre 1914, l'armée du maréchal von Kluck avait poussé son offensive jusqu'à notre maison, qui lui avait brièvement servi de quartier général jusqu'à ce que les Allemands fussent arrêtés au village de Varreddes, non loin du nôtre. C'était dans notre salon que les Allemands avaient perdu la bataille de la Marne. Il suffisait de gratter le sol pour retrouver le souvenir de ces temps maudits, armes rouillées et lambeaux d'uniformes — dans leurs champs, à l'époque des labours, les paysans butaient parfois sur un squelette au casque grouillant de vermine. Dix printemps avaient recouvert toute cette horreur d'humus fertile, mais il en faudrait bien davantage pour l'effacer de la mémoire humaine. Le dieu de la guerre hantait encore les vallées et les collines, colosse hideux, rongé par le vent et la pluie des saisons, qui exerçait sur mon imagination une fascination lugubre dont je ne parvenais pas à me défaire.

J'étais affronté à un dilemme troublant. D'une part, la nature multipliait les drames dans les champs et dans les basses-cours, bestioles mutilées, poulets décapités, et le dégoût que j'en ressentais m'amenaient tout naturellement au pacifisme bon teint. Et, d'autre part, la vue et le contact des armes provoquaient en moi une irrésistible excitation sensuelle. Le revolver que mon père avait rapporté de la guerre me semblait la chose à la fois la plus sinistre et la plus attirante au monde ; la pesanteur du métal, son dessin meurtrier, tous les rites et les mystères qui lui donnaient son pouvoir — le pouvoir d'arrêter la vie —, tout cela m'inspirait une sorte d'angoisse dangereusement plaisante qui contredisait mes instincts et me plongeait dans un grand désarroi.

J'avais quatre ans quand ma sœur Nicole vint au monde, puis ce fut Sylvie un an plus tard et, finalement, Eric, de sept ans mon cadet. Leur présence ne troubloit guère ma solitude, mais elle modifiait mon entourage, et je passais de plus en plus de temps dans les bois en clair-obscur. Clair comme le jour, obscur comme les rêves : je ne savais jamais très bien si j'étais éveillé ou endormi. Pourtant, ce n'était pas en rêve que je visitais la clairière nocturne où les lapins tenaient leur concile, groupés autour de leur roi, un grand noir au poil luisant et à l'œil rouge sang. Ce n'était pas en rêve que j'entendais le buisson de rhododendrons, masse d'ombres luisant sous la lune, s'emplir de la musique des violons. Ces maisons que je m'étais bâties dans les plus beaux arbres de la forêt, si nombreuses et si serrées que je pouvais passer de l'une à l'autre sans avoir besoin de voler, n'allez pas me dire que c'était un sortilège de la nuit, une illusion trompeuse !

Le plus beau de tous mes arbres, plus formidable encore que l'arbre à sept troncs dont les arches géantes se croisent dans une envolée d'ogives, c'est le hêtre pourpre qui s'élève près de la maison, prodige naturel qui fait l'étonnement de bien des experts forestiers. Nul autre que moi ne monte dans cet arbre colossal, cité animée dont je connais tous les dédales. L'escalade est lente et difficile à cause de la profusion des branches et du feuillage de cuivre rouge, mais je m'élève, peu à peu, au-dessus des arbres voisins et je découvre au loin, comme en survol, le damier irrégulier des champs cultivés. J'atteins la cime et j'embrasse maintenant du regard l'immensité de mon empire, les fleuves et les montagnes, les estuaires et les îles, et des villes profilées, à peine devinées dans le lointain assourdi par la vapeur montant des océans...

Pour me ramener sur terre, mes parents demandèrent à l'institutrice du village de venir consacrer deux heures par jour à mon éducation.

Il se tenait dans la cuisine, chaque jour aux aurores, un grand conseil où les domestiques échangeaient quelques ragots croustillants avant le réveil des maîtres ; le principal orateur était Grossard, le jardinier en chef, un grand flandrin efflanqué, au bagou intarissable. (« Hier j'veus en ai bouché un coin »,

aimait-il dire en préambule. « Eh ben aujourd'hui j'ves vous en boucher un autre ! ») Quand la nouvelle parvint à la cuisine que l'institutrice du village venait d'être engagée, Grossard déclencha de franches rigolades, car la pauvre créature s'appelait Madame Labite, un nom difficile à porter.

Ce fut donc à Madame Labite qu'échut la tâche de m'apprendre à lire et à écrire, à additionner et multiplier, et à ruser avec l'ordre établi. C'était une grosse femme rebondie de partout, boudinée dans une robe de tissu grenu dont la couleur orange jurait avec son teint violacé d'apoplectique. Elle soufflait sans cesse, en montant les escaliers, en marchant, et même assise. Elle était encombrée de seins énormes qui semblaient l'étouffer, et au sujet desquels mon grand-père avait fait quelques plaisanteries qui m'étaient demeurées incompréhensibles.

Devant sa troupe de petits paysans hilares, à l'école du village, il était facile à Madame Labite d'étaler sa masse charnue à l'abri d'un pupitre surélevé et de les écraser de sa position ; mais quand elle montait au château après la classe pour me donner mes leçons, elle trouvait une situation bien différente : un boudoir en guise de salle d'études, une chaise trop petite pour son derrière, et un élève unique et muet. Il y avait quelque chose de poignant dans cet échange quotidien ; elle faisait l'impossible pour éveiller mon attention, alors que celle-ci était entièrement occupée par sa présence physique et que mon esprit fuyait pour ne pas périr étouffé. Elle dut renoncer à me faire lire à voix haute et, bientôt, elle renonça à presque tout. Il y eut alors entre nous des rapports d'une grande douceur. Elle m'avait octroyé la responsabilité de mes études, car, même à six ans, c'était moi le patron ; il était tacitement convenu qu'elle ne se plaindrait pas de moi à mes parents et que je m'efforcerais en retour de ne pas trop étaler mon ignorance. Nous passions ainsi de longues heures assis à la même table, chacun rêvant ses rêves, le regard perdu au-dessus des arbres.

Cet hiver-là un drame éclata dans la maison du jardinier. Ernestine, la femme de Grossard, le quitta pour une raison qui parut surprendre tout le village : après vingt ans de mariage, voilà qu'elle ne pouvait plus supporter la vulgarité de son époux. Grossard, de braillard et vantard qu'il était, devint mélancolique

et furibond, frappé par cette perfidie inattendue. « Comme si les truies avaient le droit de choisir leurs cochons », hurlait-il à qui voulait l'entendre. Il devenait violent, dangereux, même à l'égard de ses plantes. Mon grand-père le surprit un dimanche, saoul perdu, titubant dans le vent, compissant les plants de fraisiers à grands jets circulaires.

Cependant, aux approches du printemps, il se calma ; selon mon grand-père, c'était le signe que la nature avait fait son œuvre et que le jardinier s'était trouvé une autre femelle. Mon grand-père voyait juste, mais il ne devinait pas, car la chose paraissait vraiment trop fantastique, que sa promise était Madame Labite.

Veuve depuis dix ans, Madame Labite fut lente à se décider. D'abord, la désertion d'Ernestine n'était pas oubliée et des histoires pareilles donnent à réfléchir ; ensuite, pour une maîtresse d'école, responsable en outre de l'éducation du fils du château, s'acoquiner avec un jardinier était une déchéance.

Grossard dut baisser le ton, modérer ses manières de rustre et raffiner son apparence ; on le vit bientôt la tignasse engluée de Gómina Argentina, ce qui mettait en valeur ses oreilles en feuille de choux. Son physique d'épouvantail à moineaux était riche en protubérances de toutes espèces. Mon grand-père disait qu'il y avait chez lui un côté chèvre-pied ; il y avait en tout cas quelque chose qui finit par vaincre les réserves de mon institutrice.

Dès lors, les choses se déroulèrent comme dans un livre d'histoire naturelle ; pour moi, ce fut une leçon sur les mœurs nuptiales des grandes personnes. Madame Labite rêvait plus que jamais pendant les heures que nous passions ensemble, mais son œil était brillant, elle ne se défendait plus contre son naturel langoureux. Un jour, elle arriva très en retard, avec des brins de paille dans son chignon refait à la hâte, sa large face épanouie. Pour un peu, elle aurait fait de moi son confident. Je m'efforçai de discerner comment elle avait pu atteindre à un tel bonheur. Et grâce à qui ? Grâce à Grossard qui, à la fin de mon cours, apparut en personne à la porte du boudoir de ma mère où je recevais mes leçons. C'était de sa part une audace inouïe ; et pourtant il s'avança, sûr de lui, vint se poster derrière la chaise de Madame Labite et plaqua sa main aux ongles noirs sur sa large

mamelle orange, pour bien marquer ses droits souverains. De mauve le teint de Madame Labite passa à l'aubergine ; elle me lança un coup d'œil inquiet mais ne dit rien.

L'idylle de Grossard et de Madame Labite alimentait les chroniques du village ; leurs échos parvenaient chez nous, à la table des maîtres comme à la cuisine, et j'entendis toutes sortes d'histoires ébouriffantes dont le sel m'échappait. D'après Mathilde, Madame Labite avait enseigné à Grossard l'art de se déshabiller complètement pour faire l'amour, un raffinement citadin qui faisait glousser. Camille, la cuisinière, affirmait qu'elle les avait surpris en pleine action, nus comme des vers, derrière une haie de framboisiers ; Paul Monfaucon, son mari, un jour qu'il cuvait son vin dans la remise à outils, avait été réveillé en sursaut quand ils étaient venus s'y aimer en cachette, et il avait assisté à toute la séance. Une autre fois, ils avaient semé la panique dans une basse-cour du village en se poursuivant tout nus et en brayant comme des ânes ; les poules avaient fui dans toutes les directions, et leur propriétaire était allé querir le garde-champêtre pour faire dresser un procès-verbal ; mais une fois la volaille rassemblée, le garde-champêtre n'avait su comment rédiger son acte d'accusation...

En fait, la seule chose que l'on reprochât aux deux amants, c'était leur manie de la nudité qui apparaissait comme une perversité dangereuse. « On n'a jamais vu ça ! », protestaient les paysans. « On sait bien que tout le monde fornique... mais à poil, ça, non, quand même pas ! Si les coqs et les poules en faisaient autant, de quoi que ça aurait-y l'air, hein, dans les poulaillers ? »

Rozoy-en-Multien était un village vieux de dix siècles, composé d'une centaine de maisons de pierre grise et de quelques fermes, disposées de part et d'autre d'une rue aux pavés usés. Rozoy avait connu la notoriété au XII^e siècle quand Thomas Becket y avait fondé l'église qui s'y dresse toujours — ce Thomas étant, d'après mon père, un saint anglais qui faisait de la politique. Depuis, rien ne s'y était passé, hormis bien sûr la Grande Guerre — le monument aux morts disait mal la peine et la terreur qu'elle y avait semées. Non seulement une vingtaine de garçons du pays y avaient laissé leur peau, mais quand les Allemands avaient poussé leur offensive jusqu'au plateau du Multien, tous les hommes valides avaient fui. Les vieux et les

femmes étaient restés, terrorisés par les troupes qui réquisitionnaient tout ; une récolte entière avait été perdue la première année.

Notre maison était à un bon kilomètre du village, et on ne l'apercevait de la route que de loin, à travers un grand portail, au milieu d'un bois en hémicycle. Nous ne faisions donc pas partie intégrante de la vie de Rozoy, dont l'axe se situait au milieu du village, entre la ferme de Belloye, cachée derrière ses hauts murs aveugles, et l'Auberge de la Chèvre-qui-Broute, de l'autre côté de la rue.

Amédée de Belloye, le maire, était fort laid. De son buste difforme sortait une face jaune et revêche ; debout, avec ses leggings crottés, il avait tout de la mante religieuse. Il vivait dans la crasse et la méchanceté et estimait que la mairie lui appartenait de droit divin.

Au-dessus de la porte de la Chèvre-qui-Broute se balançait une enseigne sur laquelle ma mère avait peint une chèvre blanche dans un pré fleuri ; car les propriétaires, les Chamite, étaient nos amis depuis notre arrivée à Rozoy et on se rendait des services en tous genres. Entre André et mon père, il y avait un lien spécial et difficilement explicable sinon par le fait qu'ils étaient l'un et l'autre des étrangers, des exilés volontaires. André et sa femme Marcelle étaient des Flamands du type le plus pur, et ils avaient tous deux une finesse de traits rare dans le pays. Le plus étonnant, c'étaient les idées d'André, qui avait créé une cellule du parti communiste dans son arrière-salle. Au début, cela avait fait rire tout le monde. Mais en quelques années, d'une chopine à l'autre, André réussira à retourner sa clientèle, sans jamais boire lui-même, ni perdre patience avec son auditoire, ni parler en mal du ci-devant de Belloye. Tout cela finira, un quart de siècle plus tard, par la victoire de Chamite sur de Belloye aux élections municipales — victoire que Karl Marx devra au cœur généreux de son disciple plus qu'à ses méditations sur la lutte des classes.

Entre André et mon père, la lutte des classes n'a jamais eu lieu. Certes ils ne partageaient pas les mêmes idées et ne parlaient pas le même langage, mais cela n'avait pas empêché une amitié solide de se nouer entre eux. Fondée sur quoi ? Sur quels signes, sur quels sentiments ?

Il y avait aussi Paul Gervais, qui nous avait vendu le

Fond-des-Forêts. Il habitait lui-même une grande propriété, au centre du village, qui descendait en escaliers jusqu'au cours capricieux de la Gergogne, et se prolongeait au-delà par une forêt immense où l'on trouvait encore des cerfs et des sangliers. Ce fut sa passion pour les échecs qui amena Paul Gervais à céder l'une de ses maisons : après deux parties avec mon père, l'accord fut conclu et le prix arrêté. Il en était résulté une autre amitié, également durable et solide, et captivante pour moi, car Gervais était un homme plein d'invention.

Il avait construit de ses propres mains l'une des premières machines volantes qu'on ait jamais réussi à faire voler ; des mois de travail acharné pour tenir l'air pendant trois minutes et se retrouver à l'hôpital, c'était son style. Il avait chassé le fauve en Afrique, participé aux premières courses automobiles, courtisé les cocottes les plus célèbres, et il savait tout fabriquer de ses mains. Il élevait des faucons pour la chasse et vivait entouré de chiens innombrables qui mangeaient à sa table et couchaient dans sa chambre et jusque dans son lit. Sa femme, une vieille dame aux cheveux de neige et à la langue acérée, était une châtelaine de romance gothique. Pour eux la chasse était sacrée, et ils avaient longtemps pratiqué la chasse à courre ; ce n'est pas par hasard qu'ils avaient baptisé leur fils ainé Hubert.

Il y avait chez eux un arsenal qui excitait tant ma convoitise que, pour mon huitième anniversaire, mon père me donna la carabine à laquelle j'avais si longtemps rêvé. J'étais en extase, et la famille s'assembla sur le perron pour me voir essayer mon premier fusil. Je le chargeai, j'épaulai comme l'on m'avait appris à le faire et clignai de l'œil en visant un nuage. Pan ! Une secousse au creux de l'épaule, un peu de fumée, une merveilleuse odeur de poudre qui me monta à la tête... J'étais dans le ravissement.

Plus tard dans la journée, je me retrouvai seul avec ma carabine et la réalité m'apparut : cette arme était faite pour tuer, elle n'avait pas d'autre usage pratique. Je décidai néanmoins de partir pour la chasse. J'emplis mes poches de cartouches. J'empruntai une gibecière à mon grand-père et me dirigeai d'un pas souple de chasseur vers la forêt toute proche ; j'étais le dernier des Mohicans, l'œil aux aguets.

Je fais une centaine de mètres et soudain, sur une branche

basse de tilleul qui barre le sentier au-dessus de ma tête, je vois un oiseau au poitrail écarlate qui me considère de son œil rond. J'épaule, je vise ce malheureux rouge-gorge, sans doute trop dégoûté de la vie pour penser à s'envoler, et j'appuie sur la détente. Le recul me fait tomber sur le derrière ; à côté de moi, l'oiseau mort.

C'est terrifiant. La tête en feu, les larmes aux yeux, je me force à contempler ce petit être si parfait, le plumage de son poitrail à peine marqué par la pénétration d'un plomb unique, gisant sur le dos, l'œil fixe, ses pattes fines comme des brindilles repliées — mon ami... J'ai tué l'être le plus beau, le plus innocent, le plus libre de la création. Un rouge-gorge demande justice.

Je lui creuse une tombe en sanglotant, j'improvise de modestes funérailles. Et je rentre à la maison en traînant mon arme maudite derrière moi. Je m'enferme dans ma chambre et me mets au travail : j'ai cent cartouches à vider de leur poudre et de leur plomb ; une heure après, j'ai rempli de poudre une boîte de fer, de quoi tuer cent oiseaux aussi précieux que mon ami, ma victime. Je prononce à haute voix le serment de ne plus jamais tuer de ma vie. Puis je craque une allumette et, solennellement, je l'approche de la boîte. Boum ! La conflagration n'est pas du tout ce que j'avais prévu. Aveuglé, le visage cuit, je me dirige en trébuchant à tâtons vers la salle de bains et je me plonge la figure dans l'eau froide. Le mélange de terreur et d'exaltation est tel que je ne sens rien de physique ; mais quand les éblouissements concentriques se dissipent et que je parviens à distinguer mon image dans le miroir, je suis saisi d'horreur. Je n'ai plus ni cils ni sourcils, et les boucles auburn dont ma grand-mère fait tant de cas sont calcinées au-dessus de mon front. La peau est rouge, luisante, et me brûle horriblement.

A ce moment, j'entends un bruit de pas qui s'approchent précipitamment, et l'on tambourine sur la porte. Il faut bien que j'aile ouvrir. En me voyant, ma mère pousse un cri, m'empoigne à bras-le-corps, m'étreint, puis elle m'entraîne vers la fenêtre et l'ouvre — la fumée est intolérable, nous toussons tous les deux, avec des hoquets qui nous grattent la gorge jusqu'aux poumons. Ma mère me ramène dans ma chambre, elle veut comprendre : la boîte en fer, la grande tache noire au plafond, la chevrotine épargnée un peu partout...

Comment lui expliquer ? Je découvre bientôt avec surprise qu'elle me comprend beaucoup mieux que je ne m'y attendais.

Ma mère s'amuse à illustrer une pièce de théâtre, *Chantecler* d'Edmond Rostand. Je retiens de l'histoire que le soleil brille spécialement pour chacun de nous, et je prends l'habitude de me lever très tôt pour l'attraper à son lever.

C'est un moment inégalable. Un jour en particulier, je me souviens d'avoir longuement déambulé dans le jardin potager en attendant son apparition et d'avoir été pris d'une sorte de frénésie en le voyant d'abord rougeoyer à travers les arbres, puis s'élever noblement dans l'azur délavé du matin.

Tous les règnes de la nature s'accordent pour célébrer l'événement, et la rosée scintille sur les baies. L'allégresse est communicative, mes poumons s'emplissent d'air jusqu'à éclater, c'est la joie que je respire, mieux que de l'oxygène. Je suis les sentiers au hasard ; ce jardin est inépuisable, il y pousse de quoi nourrir une ville entière, depuis les vergers jusqu'aux serres pleines de plantes tropicales.

Poursuivant ma promenade, les mains dans les poches, je découvre que celle de droite est percée et ma main, surprise, découvre le corps auquel elle appartient, étrangement étranger — ou bien est-ce familièrement familier, intimement intime ? Ce contact éveille une émotion qui m'emplit à la fois le cœur et le ventre, et je sens des frissons parcourir ma peau ; je me dirige lentement vers le soleil, je suis tout entier sous l'emprise de sa gloire irrésistible. Ma respiration se précipite, s'approfondit, et des vagues de plaisir irradient de ma main droite vers toutes les extrémités de mon corps. J'ai déjà connu cette sensation, mais jamais aussi forte, c'est à la fois déchirant et délicieux. Les rayons du soleil travaillent ma chair à travers mes vêtements, ils la malaxent, ils la mûrissent. Soudain ma respiration se fait haletante et je suis soulevé par plusieurs saccades de joie aiguë. Après quoi, je retire ma main de ma poche, humide, et curieusement odoriférante.

C'est donc « ça », Grossard et la maîtresse d'école ? Toutes ces histoires ? Est-ce bien « ça » qu'ils font ? Pourtant, je ne parviens pas à imaginer Grossard envahi par des émotions d'une telle subtilité ; il est bien trop grossier pour « ça » ! Se peut-il que

des gens si laids, si ridicules et répugnantes puissent éprouver des sensations aussi exquises que celles qui viennent de m'emporter ? Tout est plein de mystères.

Dans ma tête se développe lentement une question, puis deux, quinze — sur l'amour, sa nature, et son rapport avec le soleil. Il me faudra sans doute plusieurs vies pour répondre à tant de questions.

A vrai dire, j'en ai assez de Madame Labite, de ses odeurs fortes, de sa robe orange, de ses tasses monumentales et de son jardinier. Elle m'a appris à peu près tout ce qu'elle sait et j'ai remplacé le rêve éveillé par la lecture. C'est assez voisin, certes, mais la lecture propose les rêves d'un autre, que l'on digère dans sa tête et qui se transforment alors en rêves personnels. Il paraît que c'est mieux. Possible ! Du reste, il semble que la plupart des gens, bizarrement, préfèrent utiliser les rêves des autres plutôt que les leurs. Quant à moi, à mesure que je grandis, mes rêves s'effacent plus vite, ils se volatilisent pendant le jour ; c'est pourquoi je sens le besoin de les fixer dans ma mémoire, et j'essaie d'écrire des histoires. Mon père passe maintenant ses journées à écrire, l'air sévère. Il s'est aménagé un bureau où nul n'a le droit de le déranger, il a des rayons chargés de livres, des pipes de toutes les formes, un grand fauteuil devant la cheminée, même en été, et il couvre de grands cahiers de son écriture nette et minuscule. Je m'applique à l'imiter avec les moyens du bord ; en outre, j'illustre moi-même mes écrits, ce qu'il ne sait pas faire. C'est ma mère qui est son illustratrice, mais seulement de la couverture de ses livres ; à l'intérieur il n'y a que le texte, noir sur blanc, ce qui me semble tout à fait insuffisant.

Trois de ses livres ont déjà été publiés en Angleterre. L'un s'intitule *Laugh and Grow Rich*, un autre *The Gay Intrigue*, et le troisième *The Browsing Goat* — il paraît que c'est l'histoire de la buvette des Chamite, la Chèvre-qui-Broute.

Je bâti énormément. Plus dans les arbres — je préfère maintenant la véritable architecture, les habitations robustes et intéressantes. J'en ai commencé une, derrière la maison, qui me donne beaucoup de satisfaction ; au début, ce n'était qu'un tas de vieilles caisses défoncées, mais j'en ai fait une cabane solide, assez solide pour édifier un deuxième étage ; puis je m'aperçois que je peux en ajouter un troisième : ce n'est pas facile parce

qu'il n'y a pas d'escalier, bien entendu. Il me faut hisser les planches en grimpant par l'extérieur et redescendre cent fois pour chercher des clous, la scie ou ramasser le marteau ; mais ça marche, et je peux maintenant me tenir debout au troisième étage, ou presque. Ayant terminé le toit, je grimpe dessus et ça ne brinqueballe pas trop, ce qui m'incite à construire une loggia sur cette toiture. J'ai à présent une maison de quatre étages, sans escalier, il est vrai, alors que la maison de mes parents n'en compte que trois — quoiqu'elle soit beaucoup plus haute et pleine d'escaliers.

Je suis extrêmement fier de mon œuvre, que personne n'a encore admirée car ma tour s'élève hors du champ de vision des grandes personnes. Seul mon père aurait pu suivre mes travaux de son bureau, qui donne sur l'arrière de la maison, mais il ne regarde sans doute jamais par sa fenêtre. Je voudrais procéder à une inauguration publique. Toutefois, avant de lancer mes invitations, il me semble sage d'organiser une répétition en petit comité. Je convie à goûter mes deux sœurs, qui ont respectivement quatre et trois ans, ainsi que mon frère ; mais Eric, âgé d'un an et demi seulement, pose un problème de transport un peu spécial. Dommage que le beau temps ait tourné au gris ! Pourtant, s'il pleut, nous serons abrités par l'excellente toiture de la loggia, qui est presque imperméable.

Nicole n'est pas rassurée, mais Sylvie, de seize mois plus jeune et moins délicate, lui fait honte. On s'accroche aux planches, on s'agrippe comme l'on peut, on hisse le bébé d'étage en étage comme un paquet ; il se laisse faire, baveux et plein de philosophie. Le vent se lève et des gouttes d'eau commencent à tomber. Zut ! Mais nous sommes parvenus à bon port, tous assis en rang d'oignons — car le quatrième étage est trop bas de plafond pour que l'on puisse y être debout —, les jambes pendantes dans le vide. Je fais passer les Petits-Beurres Lu et m'efforce de rassurer mes sœurs par mes manières dégagées — en réalité, je n'en mène pas large moi-même, car la tour oscille dans le vent comme un métronome affolé. Seul le bébé reste impavide ; s'il pleurait, ce serait affreux. Des craquements se font entendre de toutes parts, le vent souffle de plus en plus fort, et j'ai l'estomac chaviré ; mes sœurs se mettent à sangloter. Et tout à coup, derrière sa fenêtre, à trois ou quatre mètres de ma tour

branlante, je vois mon père, la pipe à la main, la bouche ouverte de surprise et d'angoisse, qui me fixe dans les yeux, cependant que lentement, gracieusement, inexorablement, la tour, déracinée par la tempête, ploie puis se désagrége dans un vacarme de planches brisées.

Nous en sommes quittes pour la peur et quelques égratignures, mais le soir, mes parents décident qu'il est temps de me trouver une école où je pourrai vivre en compagnie d'autres galopins.

La mort de Paul Gervais, trois ou quatre ans après notre arrivée à Rozoy, avait été une perte cruelle pour mon père, qui se trouvait rejeté dans une plus grande solitude, ne lui laissant que l'écriture pour lutter contre l'ennui. Il y avait aussi les trop rares visites d'anciens amis d'Angleterre ou d'Amérique, mais on ne venait guère nous voir que par curiosité, j'imagine, pour découvrir ce qui avait bien pu advenir du mariage romantique de mes parents.

Il y eut des cousins lointains venus d'Algérie, les Jasseron, et d'autres, Roumains ceux-là, issus d'une sœur de mon père : Nick, qui me semblait être un adulte et dont je m'étais mis dans la tête qu'il pilotait des voitures de course ; et Teddy, qui n'avait que quatre ans de plus que moi, et qui boitait de façon prononcée. Mais il y avait surtout, Dieu merci, pendant les vacances d'été mes incomparables cousins français, Jacques et Mowgli, qui venaient passer chez nous le début de leurs vacances scolaires, avant d'aller au bord de la mer avec leurs parents.

L'arrivée de ces deux chenapans de génie mettait la joie dans la famille et semait la terreur au village. Pendant ces quatre semaines, je me plongeais avec eux dans des aventures scabreuses, que l'on me pardonnait car j'étais le plus jeune, et qu'on leur pardonnait à eux aussi, après un temps de réflexion, parce que mon père et ma mère les trouvaient irrésistibles. Quand les cousins surprirent Grossard et Madame Labite en flagrant délit amoureux, et s'enfuirent avec leurs vêtements, il fut bien difficile d'en faire une tragédie ; quand ils glissèrent une chouette morte dans le lit de tante Jeanne, la sœur de mon grand-père (une vieille fille pateline, dont les visites annuelles consternaient la famille), il fut difficile de leur reprocher avec toute la sincérité voulue ; quand ils se déguisèrent l'un et l'autre à

l'image de M. de Belloye et traversèrent le village dans ce costume en dansant le French Cancan, mon père dut présenter ses excuses au maire, mais au lieu de sermoncer les cousins, il serra la main de Mowgli et ouvrit une bouteille de champagne. Sur quoi Jacques, le cadet, remarqua que si son frère avait droit à une bouteille de champagne, il pensait avoir lui aussi mérité la sienne. Mon père goûta fort cet esprit d'initiative et la journée se termina dans une liesse générale comme je n'en avais jamais connue. Il était très tard quand ma mère nous demanda d'aider tante Jeanne à regagner sa chambre ; mais la vieille dame, la perruque de travers, le corset délacé, se mit en tête qu'elle aussi pouvait danser le French Cancan. On renonça à l'en dissuader. Mon père disparut un moment et revint habillé d'un costume de sorcière qu'il avait improvisé avec les falbalas de tante Jeanne, des araignées dessinées au stylo sur ses jambes de héron. Chacun à tour de rôle, nous remontions le gramophone à pavillon sur lequel des fox-trots succédaient aux Bateliers de la Volga. Cette orgie familiale fit beaucoup pour mon éducation.

A peu de temps de là, je fus invité par les parents de Jacques et Mowgli à passer le reste des vacances avec eux à Fouras-sur-Mer, en Charente-Maritime. Mes parents acceptèrent, les cousins hurlèrent de joie, et j'étais moi-même ébloui de bonheur.

Je me préparai à découvrir le vaste monde, avec pour commencer un long périple en voiture avec la famille Laforgue. Le premier soir, on fit halte à Ligugé, où la mère de Jacques et de Mowgli, ma tante Hélène, était enterrée ; Teddy était d'une fidélité émouvante envers sa mémoire, et sa nouvelle épouse, Thadée, le secondait dans ce culte. Après le dîner, je me retrouvai seul avec mes cousins dans la chambre d'hôtel que nous partagions.

Aussitôt la porte fermée, Mowgli sort de sa valise une bouteille de Cointreau et une boîte de havanes. Ça ne se présente pas trop mal, ce voyage... Et cette liqueur sirupeuse qui m'enflamme délicatement l'œsophage et la cervelle, eh bien ! j'en prendrais volontiers un autre verre, pas vrai, les gars ? Assis côté à côté sur le lit, les cousins m'apprennent à fumer le cigare. Mowgli a quatorze ans et de gros genoux poilus, et Jacques douze — peut-être est-ce le bon âge pour fumer, mais ces paquets de fumée puante dont je m'emplis la bouche ne m'apportent aucun

plaisir. Cependant, je ne veux pas jouer à la poule mouillée ; je persiste. Encore un verre de cette liqueur délicieuse, et le cigare passe mieux. Oh là là ! quelle fête ! Ma tête tourne dans tous les sens, et je contemple avec bonheur ces deux hommes du monde, ces deux gentlemen raffinés, mes cousins. Comme ils tirent bien sur leurs cigares, comme ils sirotent élégamment le Cointreau dans leurs verres à dents. Mowgli nous montre sa science des ronds de fumée. Mais il y a des années qu'il fume ; il ne se cache même plus car il paraît beaucoup plus vieux que son âge. « Dans les trente ans », précise-t-il sans hésiter — personne ne le contredit.

Trois heures plus tard on est encore là, pour la raison bien simple que l'on ne peut plus se lever. La seule idée de me mettre sur mes pieds me fait chavirer la tête... Il reste encore deux doigts de liqueur dans la bouteille ; pas question d'en laisser, on est des hommes ! Oubliant que je suis incapable de me tenir debout, je me lève soudain pour la prendre et je m'affale aussitôt, horriblement malade.

Quand l'oncle Teddy vient nous réveiller le lendemain matin, il trouve une scène de carnage qui lui tire une bordée de jurons. C'est un petit homme vif et rageur, un dur de la Coloniale, terrifiant avec sa moustache en croc et sa face de bulldog — mais un cœur d'or. Il a dû passer une nuit épuisante entre ses deux femmes, la morte et la vive ; bref, il n'est pas dans son assiette, et l'odeur épouvantable de la chambrée le fait vaciller. Ce foudre de guerre se précipite vers la salle de bains, se plie en deux au-dessus de la baignoire de zinc, et l'on entend ses hoquets déchirants, coupés d'imprécations. Ses fils volent mollement à son secours. Je me sens moi-même sur le point de rendre l'âme... Ah, ma première cuite, je m'en souviendrai ! Le Cointreau, merci bien, jamais plus ! La seule vue de la grosse bouteille carrée, prétexte et témoin de notre orgie alcoolique, me donne la nausée. Il faut un certain temps pour opérer une remise en ordre des gens et des choses. Le colonel hésite entre la discipline militaire et l'humour, puis il décide de ne voir que le côté drôle de la situation et, le pas incertain, la face verte, nous remontons en voiture.

Le soir même, nous arrivions à Fouras, perle de la Charente-Maritime, et prenions possession de la villa « Les Myosotis ». Cet univers balnéaire me fascina. Les Quatorze Juillet de Rozoy

étaient peu de chose à côté de la fête perpétuelle qui se déroulait sur l'esplanade de Fouras, chaque baraque de forain posant au promeneur une énigme captivante et insoluble.

La nuit, la façade du « Palais du Mikado — Grand Billard Japonais » se détachait avec un foisonnement de bouddhas, de masques, de théières, de dragons et de poupées de toutes les couleurs, éclairés par en dessous et baignant dans une lumière étrange. Dans la journée ce n'était qu'une baraque quelconque, et les forains vivaient leur vie sans horizon derrière ce décor délabré. Mais le soir venu le palais renaissait, ouvrant ses mystères dans une profusion d'escarboucles, de lampes d'Aladin et de pacotille. A côté, les trains fantômes aux squelettes ricanants, les Italiens étirant la guimauve, et les fous à moto, les boas constrictors, les fiers-à-bras, les dompteurs édentés, les monstres en carton...

Mes cousins s'amusaient de mon émerveillement avec un rien de condescendance. Leurs plaisirs étaient fort différents, et consacrés essentiellement à la poursuite des filles. Hélas, les années qui nous séparaient m'empêchaient de suivre leur exemple, mais j'allais néanmoins m'asseoir à leur table au café du Casino, lieu de rencontre nocturne de la jeunesse dorée.

Dorée, bronzée, cuivrée, trépidante, valsante, tanguante, emportée dans une farandole qui envahissait les rues et réveillait les bourgeois à l'aube. J'assistais en spectateur à cette fête, car j'étais trop petit pour y participer, personne ne voulait de moi comme compagnon. Mes cousins eux-mêmes oubliaient mon existence et, assis devant ma limonade, solitaire au milieu de la foule, je faisais durer le plaisir et ma tristesse. Si jeune, si seul. Mais que voulez-vous faire à huit ans, en culottes courtes ?

Je regardais les couples quitter le casino dans la nuit, et des grappes de fêtards qui s'entassaient dans des voitures de sport et démarraient en trombe à travers les rues. Quand le personnel commençait à empiler les chaises sur les tables et à balayer, je soupirais, demandais l'addition et regagnais à pas lents « Les Myosotis », me sentant l'âme d'un mondain dépravé sortant d'un lupanar de Hambourg. L'odeur des gauloises fumées par d'autres imprégnait mes vêtements ; je la respirais avec ferveur, essayant de la trouver délicieuse. Vous verrez, un jour viendra où ce sera moi qui conduirai le bal. A moi les femmes, le vin, le tabac ! A

moi les orgies princières ! En attendant, je voudrais bien trouver des pantalons longs, j'aurais l'air moins gamin.

La vie de la plage est parallèle à celle du casino, tout en étant son contraire. Les gens montrent leur peau au lieu de la cacher, adorent le soleil et oublient la lune. Les filles font la roue, les garçons paradent sur le plongeoir, tout le monde porte le bonnet de coutil blanc des marins américains.

Pour moi, l'océan est une découverte capitale, c'est l'élément qui manquait à ma vie. Un matin, je me roule dans les vagues comme un fou, et je suis soudain retourné par un remous, entraîné vers le fond dans un enchevêtrement de bras et de jambes — dont la plupart ne sont pas à moi. La vague passe, l'écheveau se défait, et je me retrouve les pattes en l'air entre deux filles qui rient à gorge déployée et s'élancent vers la plage. Mon cœur fait un bond, deux... Elles sont, comment dire, *fantastiques*. Mais elles ont deux fois mon âge, à quoi bon rêver. Enfin, pas tout à fait : l'une a un soupçon de poitrine dans son maillot de bain, l'autre pas encore. Treize ans ? Quatorze ans ? Ah, si j'avais des pantalons longs !

Elles font partie d'une famille fastueuse dont j'ai admiré le palais de toile sur la plage, superbe au milieu des tentes rondes du vulgaire. Je pose des questions à mes cousins qui m'interrogent à leur tour :

« Pour laquelle tu en pinces ? »

Ils me voient rougir violemment, ils changent de ton et me renseignent. Les parents habitent la plus belle villa de Fouras, ce sont des gens très riches, les filles ne sont pas sœurs, seulement amies, et toutes deux des aspirantes danseuses, elles font partie du corps de ballet de l'Opéra. « Des petits rats ! », dit Mowgli, du ton d'un connaisseur. Clara est celle qui a des seins, Arlette celle qui n'en a pas.

« Voilà, tu es renseigné. Mais tu sais, Clara ou Arlette, tu pètes plus haut que ton derrière, mon bonhomme ! Trouve-toi une greluche de ton âge, perds pas ton temps avec des danseuses de l'Opéra, c'est des mijaurées... Et suppose qu'elles s'intéressent à toi, petit gars, comment que tu t'y prendras avec ton sifflet à roulette ? »

Ils avaient raison sur toute la ligne, mes cousins, mais j'avais découvert cette chose rare, indéfinie : la grâce. Et la grâce ne

s'oublie pas une fois qu'on l'a entr'aperçue ! Arlette, Clara... Mon cœur battait double. *Mais que faire sans pantalons longs ?*... Je me contentais de les suivre sur mon petit vélo lorsqu'elles allaient se promener à bicyclette. Parfois je prenais mon élan et les dépassais dans une côte ; puis je freinais dans la descente et me laissais lentement doubler à mon tour, avec volupté. Elles riaient aux éclats, mais ne m'adressaient pas la parole. D'ailleurs, qu'avaient-elles à me dire ? J'étais ravi et désespéré.

Le soir, au casino, je guettais leur arrivée ; elles étaient toujours au milieu d'un groupe chic, inaccessible, qui ne se mêlangeait pas. Je les voyais danser, légères, exquises, souvent suivies par un projecteur admiratif ; la piste se vidait pour leur laisser le champ libre. J'assistais de loin, seul avec ma limonade, à ce spectacle vertigineux, et j'étouffais un sanglot intérieur.

Si Jacques et Mowgli étaient des danseurs accomplis, je n'étais moi-même vraiment pas doué. Au cours Salaberry, où j'allais deux fois par semaine, le professeur me conseillait de m'en tenir à la construction de châteaux de sable. Envers et contre tout, je m'obstinais. Je me fixai le but chimérique de participer au grand concours de tango organisé au casino de Fouras, le clou de la saison, et je me donnai deux semaines pour devenir le plus grand danseur du siècle. Si je parvenais à perfectionner mon style, pourquoi n'arriverais-je pas à révéler ma vraie personnalité aux deux belles ? Je me mis à travailler tous les pas au cours Salaberry, quadrille des Lanciers, one-step, tango, valse viennoise ; il ne s'agissait pas de confondre les figures !

Le grand soir arrive, et j'emprunte à Mowgli une paire de pantalons longs que j'ajuste comme je peux. Le cœur battant à tout rompre, j'attends le début du concours avec mes collègues du cours. Au dernier moment, désastre, ma partenaire désignée, une fille de dix ans, a un trac tel qu'elle en fait pipi dans sa culotte au moment d'entrer en scène ; elle est en pâmoison. Soudain je sens sur moi le sourire protecteur de Thadée, et je fonds d'angoisse.

Car ma tante a suivi les mêmes cours que moi, dans la section pour adultes, et je devine qu'elle va s'imposer comme partenaire sous prétexte de sauver mon numéro. C'est en effet ce qui arrive. Comment refuser ? On nous pousse déjà à travers le rideau. C'est pathétique, ma tante a presque le double de ma taille, des

bras de gendarme — tous les messieurs l'évitent quand elle apparaît au cours de danse. Ma vision est brouillée et je ne vois pas la salle, mais j'entends le vacarme que font mes cousins à leur table proche de la scène, l'orchestre ne parvient pas à couvrir leurs hurlements de rire. En piste ! Je suis emporté par ma tante dans une giration de gymnastique suédoise, sa conception toute militaire — *Olé* — du tango, *Olé !* Au dernier moment, elle a décidé d'inverser les rôles, vu ma taille, mais sans m'en informer, et ce sont deux cavaliers rivaux qui se bousculent rythmiquement sur la scène. La salle explose de joie, les cuivres éclatent de décibels, l'accordéon se contorsionne, et je cesse de lutter. Ma tête arrive au menton de ma tante ; les quelques poils vigoureux qui s'y trouvent me râpent le front dans les figures plongeantes, et son face-à-main se balance au bout de sa chaîne d'or comme un pendule meurtrier. *Olé... Couac...* Ouf !... L'orchestre s'est arrêté avant la fin du morceau, vaincu par l'hilarité. Thadée me force à saluer le public avec elle. Je le fais sans grâce, elle m'oblige à recommencer. C'est une ovation de toute la salle qui nous répond, et je sens que ma tante est à deux doigts de faire un discours de remerciements.

Je saute de la scène dans un mouvement de fuite, alors que ma tante en descend d'un pas ferme par l'escalier, et je me trouve soudain planté devant une table où, en compagnie de Jacques et de Mowgli, sont assises les deux belles amies, Arlette et Clara, dont les yeux pleurent encore de joie. Elles m'embrassent à pleine bouche. Ça y est ! D'une façon inattendue, j'ai gagné la partie ! En réalité, je n'ai rien gagné du tout, car je dois repartir dans deux jours. J'ai gâché toutes mes vacances loin d'elles.

« Ce que vous nous avez fait rire avec votre tante », dit Clara.
« Vous êtes merveilleux ! »

« Oui », renchérit Arlette. « Ah, quelle femme ! Et nous qui nous demandions ce qu'on pouvait bien faire au cours Salaberry ! Vous habitez Paris ? »

« Non, je... »

« Vous reviendrez à Fouras l'année prochaine ? »

« Euh, je, enfin, je... »

« Bien sûr qu'il reviendra l'année prochaine », décrète Mowgli. « Ce n'est pas un garçon qui abandonne facilement. »

Le jour même de ma naissance, mon père m'avait inscrit à Winchester, une *public school* de haute volée. Il voulait faire de moi un pur gentleman ; huit ans plus tard, ses ambitions étaient retombées à un bien modeste niveau. Le seul établissement scolaire de quelque substance dans les environs de Rozoy était le collège de Meaux, à une vingtaine de kilomètres. Mes parents m'emmènerent pour m'y inscrire quelques jours avant la rentrée. Je serai donc, finalement, un écolier français.

C'était une grande bâtie austère, un ancien couvent d'Ursulines qui s'élevait dans un coin retiré de la petite ville endormie ; le pissenlit poussait entre les pavés des rues avoisinantes.

Le collège était composé de trois hauts bâtiments entourant un cloître aux piliers frustes, qui encadrait lui-même une cour d'honneur plantée d'arbres en quinconce. L'intérieur était vétuste et terne ; couloirs, cours de récréation et salles de classe étaient immenses ; les dortoirs étaient percés de hautes fenêtres, le réfectoire ressemblait à une vaste halle barrée par deux rangées de tables, un décor qui n'avait sans doute guère changé en trois siècles. Le surveillant général, M. Cuche, un petit homme pète-sec qui se déplaçait en glissant sur des semelles de crêpe, nous fit les honneurs de la chapelle, qu'il considérait comme le haut lieu de son établissement, et il nous amena ensuite au bureau du principal, M. Papillard, un burgrave à la large barbe.

Le soir tombait quand nous nous retrouvâmes dans la cour. Pendant que mes parents écoutaient la péroration de M. Cuche, je suivais des yeux un vieux jardinier qui ratissait les feuilles mortes à gestes lents ; la fumée des encens végétaux montait d'un tas de cendres, derniers souvenirs de l'été. Je songeais à ce qu'allait être ma nouvelle vie ; j'essayais d'imaginer ce monde de mouvement, de jeux et de garçons auquel j'allais accéder.

Vu au repos, le collège semblait pétri de traditions et de discipline à l'ancienne. Mes parents se fièrent à cette apparence, mais la réalité était tout autre. Le collège était un dépotoir où se déversaient les gosses qui avaient été mis à la porte de toutes les écoles de Paris, ceux que l'on cachait, ceux dont les parents se cachaient, les enfants de l'amour et du scandale, plus un contingent disparate de fils de fermiers des environs — la direction de l'établissement fermait démocratiquement les yeux sur le passé des familles et sur le bas niveau scolaire des recrues.

Le jour de la rentrée, tout commença à l'aube et dans la fièvre. Mon père et ma mère semblaient un peu émus pendant le voyage ; désormais, ils ne me verraien à Rozoy qu'un week-end sur deux.

L'entrée du collège était encombrée d'une cohue de familles, de gosses qui s'interpellaient et reformaient des alliances interrompues par les vacances d'été. Le vacarme était inattendu, ahurissant. Avant de me quitter, car cette agitation lui était intolérable, mon père me serra la main et me donna le contenu de sa poche, une lourde poignée de pièces de monnaie. De l'argent ! Jusqu'à Fouras, je n'avais pas su ce que c'était, l'argent, et je fus un peu décontenancé de me trouver soudain à la tête de cette fortune métallique.

M. Cuche, surgissant tout à coup de la mêlée, salua ma mère, saisit ma valise et nous amena dans la cour où une centaine de garçons, séparés enfin de leurs familles, s'agitaient avec frénésie. Notre arrivée fit sensation et la main de ma mère se referma sur la mienne dans un réflexe d'anxiété inhabituel chez elle. Il était trop tard pour les regrets, elle allait perdre ce garçon à qui elle n'avait jamais réussi à adresser la parole.

« C'est le nouveau ! », annonça M. Cuche, levant la main pour imposer le silence. « Occupez-vous de lui. Toi, Genton, montre-lui où mettre ses affaires au dortoir. »

Genton était le préposé aux corvées pour la seule raison qu'il se trouvait être trop lent et trop myope pour les esquiver. Ma mère avait disparu en compagnie de Monsieur Cuche, et je fus soudain seul au milieu d'un cercle de garçons de mon âge d'où émanait une hostilité gouailleuse. Qu'est-ce qu'ils me voulaient ? Ces figures déjà marquées par la vie, ces corps maigres et violents de chats de gouttière, c'étaient là mes nouveaux compagnons. Ma casquette anglaise posée sur mes boucles auburn, mon blazer bleu marine bien coupé et mes bottines jaunes en cuir fin faisaient de moi un objet d'opprobre. Ces quolibets m'étaient incompréhensibles et bientôt je perdis pied.

Soudain, flash ! une image s'impose en moi... une gravure qui m'a frappé dans un recueil de contes orientaux : un jeune prince lance à la volée le contenu de sa bourse à une foule de mendians qui se jettent à ses pieds en une manifestation extravagante de gratitude. Sans réfléchir, je plonge la main dans ma poche et, copiant le geste du prince des Mille et Une Nuits, j'en extirpe la fortune métallique confiée par mon père, et je fais pleuvoir une grêle de monnaie autour de moi. C'est la curée ! Les garçons commencent par se disputer sauvagement mon argent, puis tout aussi violemment ils se retournent contre moi. Je suis enfoui sous une pyramide d'énergumènes hurlants, cognants, et je fais feu des quatre fers, si bien aveuglé par la rage que je ne vois même pas la masse humaine qui se défait. Soudain, la mêlée se désagrège pour se reformer en d'autres jeux. Je me retrouve seul, assis sur le derrière, mes vêtements en lambeaux, le visage sanglant et marqué de coups, le corps rompu, mais apparemment sans rien de cassé. Je me rends compte que Genton le myope est toujours là, adossé à un arbre. Impossible, il me considère à travers ses tessons de bouteille et dit :

« Prends ta valoche, faut que je t'amène au dortoir. Le surveil va m'engueuler si on n'est pas au réfectoire d'ici vingt minutes. Le père Cuche, c'est pas un cadeau, je t'assure. »

Pour ma part, je n'avais pas à me plaindre du père Cuche, pour la bonne raison qu'il avait deux filles, Yvette et Nadine, dix ans et neuf ans, qui étaient autorisées, par une dispense extraordinaire, à suivre les cours de ma classe. Elles étaient les seules filles dans ce collège de garçons et on les avait inscrites dans la classe de M. Lebert, un homme qui savait se faire respecter, paradoxa-

lement, grâce à son intelligence et à son humour. Et, de même, c'est en raison de mes bonnes manières et de mes jolis vêtements que M. Cuche fit de moi le chevalier servant de ses filles ; il leur interdit virtuellement de jouer avec les autres garçons, et me fit asseoir entre elles deux pendant les classes.

J'aimais Yvette, qui était jolie et douce, un peu moins Nadine, la cadette, qui était plus acidulée mais aussi beaucoup plus drôle. Après mon expérience de l'été, le sort me poussait encore sur la voie des amours doubles... Quelle étrange insistance ! Bien sûr, la situation était renversée : j'aurais pu tomber amoureux des filles Cuche si elles avaient été hors de ma portée, mais comme nous étions obligés de passer notre vie ensemble, je jouais au contraire le rôle du coq de village. Nadine s'était résignée à me voir préférer son ainée, que je trouvais « plus femme ». Cette attirance pour Yvette, je ne savais trop comment la lui montrer car Nadine était toujours aux aguets, le nez pointu. Notre temps se passait en jeux d'enfants sages, et nous vivions isolés parmi cette foule de garçons qui nous ignoraient. Je souffrais de cette situation, me sentant condamné par mes pairs, mais j'acceptais ce sacrifice en raison du devoir supérieur que j'avais contracté en tant que chevalier servant des filles Cuche.

Dans les tourbillons d'activité de la cour de récréation, alors que j'étais occupé assez sottement par une partie de marelle avec mes compagnes, je regardais à la dérobée, avec envie, les jeux barbares et hilarants des autres garçons. Quant à eux, tout en feignant l'indifférence, ils épiaient notre ménage à trois. Nous étions un trio d'explorateurs, aventurés en plein territoire cannibale.

Tout cela donna une coloration étrange à mes débuts scolaires. M. Lebert, lui aussi, me traitait comme un personnage privilégié, car ma mère lui avait rendu visite et ils s'étaient trouvés en sympathie. Il était le responsable adjoint de la bibliothèque municipale, chargé des manuscrits anciens et, en particulier, d'un exemplaire enluminé du *Roman de la Rose* qu'il avait promis de montrer à ma mère : j'étais donc le chouchou du professeur, comble d'infamie. Mon manque total d'expérience de la société m'empêchait de comprendre pourquoi j'étais mis en quarantaine par mes condisciples et je souffrais cruellement de cette situation, sans savoir comment y mettre fin.

Mon père venait me chercher le vendredi soir, tous les quinze jours, et me conduisait silencieusement à Rozoy, où je restais jusqu'au dimanche soir. Quelle transformation ! Les bois, les jardins, ma chambre même, tout semblait différent ; je me sentais comme un héros de la guerre venu passer une brève permission dans son village natal : personne au pays ne peut comprendre ce qu'est la vie au front.

Un vendredi, ce fut Paul Monfaucon qui vint me chercher au collège. L'estimable ivrogne m'annonça que mon père était malade et qu'on attendait des médecins de Paris, convoqués d'urgence par notre docteur local. Quand j'arrivai à la maison, j'y trouvai une atmosphère lourde d'angoisse ; mon père délirait, et mon grand-père me parla sur un ton solennel. André Chamite errait comme une âme en peine ; il avait assumé les fonctions d'infirmier et rasait chaque jour son ami moribond. Le surlendemain, il me reconduisit lui-même à Meaux, grave et muet, et me remit entre les mains de M. Cuche, qu'il avisa en aparté de la situation.

« Quelle tragédie », me dit M. Cuche quand André fut parti.
« Mais tu es un homme, il faut être brave. »

« Oui, m'sieur », répondis-je réglementairement, en songeant que ces condoléances anticipées n'étaient pas du meilleur goût.

« Mon pauvre petit », reprit-il, « Madame Cuche sera ravie de te garder quelques jours avec nous. Demain, au lieu d'aller en classe, tu iras te promener dans les jardins de Bossuet avec Yvette et Nadine. »

L'appartement des Cuche était au-dessus de la cour d'honneur, et mon déménagement s'opéra sous les quolibets de mes condisciples. Le lendemain, au moins, je n'aurais pas à souffrir de leur présence, c'était toujours ça de gagné. Quelle aubaine, cette balade en ville ! Ce n'était pas à eux que l'on proposerait une fête pareille ! Bizarrement, j'avais déjà accepté la mort de mon père, cela me touchait à peine.

Le lendemain, je partis donc avec les deux filles, tous trois sur notre trente et un, et le chien de la famille nous emboîta le pas. C'était un roquet stupide, méchant et affreux, connu des élèves sous le nom de Cucuche. Je tentai de le chasser, mais Nadine m'en empêcha. Je compris bientôt pourquoi, quand nous arrivâmes dans les jardins de l'évêché. Un écritau laborieux

expliquait que c'était dans cette charmante alcôve végétale que l'Aigle de Meaux avait composé ses plus pompeuses jérémades. Cela ne semblait pas troubler Nadine, qui, avec une badine, était en train de masturber Cucuche ; allongé sur le gravier, les pattes en l'air, le roquet grognassait de plaisir. Spectacle abject, fascinant — et vraiment inattendu... Assise à l'écart sur le banc de pierre, la figure rouge, Yvette regardait ailleurs, tandis que sa sœur, l'œil brillant d'une lueur maniaque, titillait méthodiquement sa victime affolée. Cucuche toussait, gémissait, secouait son derrière dans la poussière, son sexe pointu et violacé semblait croître à vue d'œil et, soudain, le roquet sauta en l'air en aboyant, marquant ainsi la fin de l'acte. J'étais à la fois excité et horrifié. Mais Cucuche n'était pas au bout de ses peines ; prise d'une sorte de rage lubrique, Nadine l'avait de nouveau empoigné et, le maintenant le dos au sol, elle le manipulait vigoureusement. Le chien se débattait avec désespoir, et Nadine dut appeler sa sœur au secours :

« Viens donc, gourde ! Tiens-lui les pattes à ce Cucuche ! »

« Tu es folle », protesta Yvette. « Voyons Nadine, fiche-lui la paix à ce chien, tu vas le tuer ! »

Le soir, avant le dîner, Cucuche se mit à vomir. Son maître le soumit à un examen et, comme il lui palpaît le ventre, le chien se retourna, râleur, et lui mordit la main, vicieusement.

« Crénom, qu'est-ce qu'il a, ce chien ? Une si mignonne petite bête... »

M. Cuche et son chien se confondirent en une seule créature dans les rêves qui m'assaillirent cette nuit-là... le dieu Toltèque Cuchucuche. Et le lendemain, un coup de téléphone de Rozoy nous apprit que mon père était hors de danger ; on me fit promptement réintégrer le dortoir.

J'y retrouvai ma place avec un certain plaisir. Dans son enclos de toile grise, le pion pionçait (je ne le connaissais que sous le sobriquet de Miss Goose). Au-dessus de ma tête, la haute fenêtre encadrait un rectangle de ciel que la lune commençait de traverser, voyageant parmi les nuages légers. Ah, la lune et ses travellings... Combien d'heures ai-je passées, la tête renversée en arrière, les yeux perdus, me soumettant à ses volontés poétiques, tentant de ne pas voir ce qu'il y avait autour de moi... Car la vie de dortoir n'était pas facile. Nous avions, pour nous soulager,

une chaise percée collective, toujours sur le point de déborder ; pour nous laver, une auge de zinc contre un mur, avec un tuyau percé de trous d'où jaillissaient des filets d'eau glaciale pendant quinze minutes tous les matins. Et puis les occupants étaient un peu spéciaux. Bourleton, par exemple, avec sa tête de Chinois maboule, qui jouait au somnambule, les mains étendues, les yeux blancs, un fantôme en chemise de nuit qui, au lieu de retourner se coucher après sa tournée nocturne, finissait invariablement dans le lit d'un des petits.

Le lendemain, à la récréation, Yvette me regarde d'une drôle de manière. Ce regard... ce regard me trouble soudain, me pénètre, m'enflamme, fait naître en moi le désir fou de la couvrir de baisers. Je l'empoigne à pleines mains et l'embrasse comme du bon pain. Dans la seconde qui suit, la douzaine de garçons qui jouent autour de nous, feignant comme toujours de ne pas nous voir, se ruent sur moi et je me retrouve sous une masse de démons qui cognent, bottent et pilonnent. Une seconde vague d'assaut transforme le carnage en hécatombe ! Et comme les nouveaux venus ne connaissent pas la raison de la bagarre, ils s'en prennent à la première vague d'assaut. Quand la cloche signale la fin de la récréation, mettant un terme à la bousculade, je constate que je ne m'en suis pas trop mal tiré, et c'est à ce moment que j'aperçois Yvette qui se tient à une prudente distance du champ de bataille, les yeux égarés, tortillant l'ourlet de son sarrau. En me voyant déchiré et couvert de horions, elle tourne les talons et s'enfuit.

Cela valait sans doute mieux ainsi. Il y avait un choix à faire, et je le fis sur-le-champ. Si je voulais être admis dans la société des garçons, je ne devais plus me ridiculiser en compagnie des filles Cuche, avec leurs amours canines et leur paternel sur ses semelles de crêpe. Je m'installai carrément à l'autre bout de la classe et, pendant la récréation, je coinçai Genton et m'évertuai à lui faire la conversation. Les yeux plissés derrière ses lunettes, il accueillit mes avances avec un sourire sardonique et évoqua la bagarre de la veille.

« Ça fait deux fois que tu te fais tabasser, si tu fais pas gaffe, tu vas te retrouver à l'infirmérie. »

« C'est quand même pas ma faute ! »

« Que ce soit ta faute ou pas, c'est comme ça, vieux. »

« Qu'est-ce que je peux faire ? »

« Tabasser quelqu'un d'autre. Commence par un petit ou un type miro comme moi, ou Lagrelée avec sa patte folle, quelqu'un de facile, quoi. Et après, tu tabasses un type un peu plus grand, pour t'exercer, et ainsi de suite. Bien sûr, va pas t'attaquer aux caïds comme Jaboure ou Dugraveau, ils te flanqueraient une pile. Mais si tu esquintes deux ou trois types, on te foutra la paix. »

« Tu crois ? »

« Oui... Autre chose : tes vêtements. Habille-toi donc comme tout le monde ! »

Sur le principe il avait raison, mais sa méthode me semblait par trop méprisable. J'allai consulter Brothier, un petit paysan rageur que j'avais vu tenir en respect une dizaine de garçons, seul, armé d'un couteau à cran d'arrêt. Comme Genton, Brothier était un solitaire et je dus lui offrir une boîte de roudoudou pour capter sa confiance. Son conseil fut simple :

« Vas-y au couteau, ballot. Un type en rogne qui a un surin à la main, on lui fout la paix. »

Ayant mûri mon plan, je retourne voir Brothier et lui loue son couteau au prix d'une bouteille d'encre violette et d'un sachet de réglisse. Vers la fin de la récréation, je m'approche du groupe des caïds. Jaboure, qui a du sang créole, me regarde avec une stupéfaction amusée et me dit :

« Tu voudrais-t-y que je te foute la tête dans le trou des waters, eh, petit ? Qu'est-ce que tu viens faire ici ? »

Dugraveau est plus direct :

« Allez, môme, sors-le-nous ton cigare à moustaches, qu'on rigole un peu. »

Il tend le bras vers ma bragette. Je sors ma main de ma poche, armée du couteau de Brothier, et je parviens à faire jouer la lame avec un déclic qui m'a l'air tout à fait professionnel. Dugraveau n'est pas un rouge-gorge, je peux y aller. D'un seul mouvement, je me fends et le pique à travers son pull décoloré. Un cercle se forme autour de nous. Dugraveau, ébahi, se penche sur son ventre pour examiner sa blessure marquée par une tache écarlate. Je rengaine le couteau, lui expédie une paire de claques,

puis, prenant mon élan, je lui décoche un coup de pied dans les parties.

Dugraveau s'effondre avec un beuglement, comme un sac de farine. Il a beau être énorme, il est stupide et lent — je me serais bien gardé de m'attaquer à Jaboure qui est beaucoup plus retors ; avec Dugraveau c'est facile, et néanmoins convaincant pour le public. Si personne ne vient me chercher des crosses dans les minutes qui suivent, je serai promu caïd. Je regarde dans la direction de Jaboure et le vois s'approcher de moi.

« Eh ben, dit-il, tu lui as fait son affaire à ce gros lard. J'aurais jamais cru ! »

Il palpe mon biceps de libellule en faisant semblant d'avoir très peur. Il a beau se moquer, il ne m'en laisse pas moins les honneurs de la guerre. Caïd ! Tout le monde me respectera dorénavant, même les grands.

Je ne m'habillai plus que d'une vieille blouse grise en lambeaux, je cessai de porter des chemises, de me laver, d'étudier mes leçons. Pendant la récréation, les mômes se réunissaient derrière les cabinets pour fumer des cigarettes ; afin d'écraser la concurrence, je rapportai des cigares volés à Mowgli (qui les avait lui-même volés à son père, qui les tenait sans doute de mon grand-père), et je me mis en devoir de les fumer au lit, en plein dortoir, à raison d'un centimètre ou deux tous les soirs. Ça me donnait des nausées épouvantables, mais je tenais le coup, le temps de tirer trois ou quatre bouffées, assez pour empuantir tous mes voisins et affirmer ainsi mon appartenance à une caste supérieure. Je cultivais également d'autres talents et j'avais le chic pour dessiner en quelques coups de craie, sur un mur, des génitoires mâles ou femelles. J'étais devenu l'égal des Jaboure, des Bourgarel, et il n'était plus question de Dugraveau.

Les filles Cuche avaient disparu de mon horizon et je m'étais choisi quelques proches confidents. Genton, d'abord, qui s'était révélé beaucoup plus malin qu'il n'en avait l'air ; et Jean Marcellin, un dur lui aussi, qui jouissait par ricochet du prestige de son frère Raymond, lequel jouait chez les grands le rôle de supercaïd que Jaboure remplissait à notre échelle mineure. Jean me présenta à Raymond, dont une seule poignée de main constituait une investiture définitive. Il était bon d'appartenir à l'aristocratie des truands.

Ces activités politiques ne m'empêchaient pas de taquiner la muse. Je me garderai de m'étendre sur la masse et l'intensité de ma production, sonnets et autres œuvres de toutes sortes — y compris une pièce de théâtre superbe mais inachevée, en alexandrins boitillants, et dont l'inspiration poétique était un hommage collectif à tous mes maîtres, Villon, Ronsard, du Bellay, Boileau et, bien sûr, Edmond Rostand. Je perdis le manuscrit un jour, et l'individu qui le trouva eut le mauvais goût de le déposer sur le bureau du nouveau professeur de français, un jeune esthète parisien qui s'appelait André de Richaud, dont on ne savait pas très bien comment il avait échoué à Meaux. La classe venait de commencer dans le bourdonnement habituel quand Richaud tendit haut le cahier qui contenait mon œuvre :

« Quelqu'un a perdu ceci », commença-t-il, « et... »

« C'est à moi, m'sieur », dis-je aussitôt, espérant qu'il me rendrait mon cahier sans l'ouvrir.

Bien sûr, il l'ouvrit et se mit à lire, en se tortillant une mèche de cheveux. Soudain, il gloussa. J'étais furieux, mais je ne pouvais pas l'empêcher de lire mes vers, d'abord à voix basse, ensuite dans un murmure indistinct et enfin en déclamant. Exhibés de la sorte, les défauts de ma prosodie étaient franchement embarrassants. Il dut s'en rendre compte car il arrêta sa lecture et me dit :

« Pardonnez mon indiscretion. Entre poètes, ces choses arrivent, vous savez. Je suis surpris, vraiment, c'est très bon, continuez d'écrire, un jour vous réussirez... »

La classe suivait la scène dans le plus grand silence. Je repris mon manuscrit et ne pus m'empêcher de dire à Richaud : « Merci, m'sieur. »

Dès la fin de la classe, je filai aux W.-C. des professeurs, parce qu'ils étaient plus dignes et mieux équipés que les nôtres. Je m'enfermai dans une cabine, déchirai mon manuscrit, tirai la chaîne... Adieu littérature.

Les Che-va-liers de la Lû-âne... Mon grand-père avait un curieux répertoire de rengaines qu'il chantonnait, apparemment sans penser à rien, en roulant dans la nuit, les rangées de peupliers filant de chaque côté. La voiture était vaste et

confortable, avec des fourrures et des coussins pour dormir quand on en avait envie. C'était une roulotte de luxe ; mon grand-père appartenait à la race des nomades, et il ne pouvait bien vivre que dans le mouvement.

Il s'ennuyait après le dîner, bâillait et partait faire un tour en voiture. Le lendemain matin, il se retrouvait à Amsterdam pour le petit déjeuner ; ou bien nous recevions une carte postale de Budapest quelques jours plus tard, ou d'Istanbul... Il aurait sans doute préféré partir seul, mais le plus souvent ma grand-mère se débrouillait pour l'accompagner — non par plaisir, car ces voyages incessants ne l'amusaient guère, mais parce que cette brave dame avait ses raisons à elle de ne pas laisser son mari voyager seul. J'étais le premier bénéficiaire de cette méfiance conjugale : il m'emmenait dans certaines de ces randonnées et je lui servais de couverture. J'étais en somme la duègne de mon grand-père, un rôle fort instructif ; j'apprenais à vivre comme lui, dans un mouvement perpétuel qui brassait les pensées et les émotions. L'œil fixé, en une sorte de rêve éveillé, sur la Vénus d'argent qui ornait le bouchon de son radiateur, il s'ouvrirait à toutes les impressions que la route faisait naître en lui ; c'était sa façon de penser, d'exister.

Les étapes étaient fastes, joyeuses, car le grand-père aimait manger, boire et, après m'avoir envoyé au lit, lutiner les demoiselles de l'endroit. Nous faisions halte dans des palaces, ou bien nous dévorions du fromage et des fruits, assis sur un rocher désert, en face d'un paysage de montagne ; à chaque repas, le grand-père avalait ses deux bouteilles de vin, ration exigée par son métabolisme de bâtisseur d'empires... Des moments brefs mais parfaits restent en ma mémoire : un lac entrevu à travers les pins, un col du Jura dans le calme du soir, l'ombre enveloppant un village au fond d'une gorge, notre arrivée dans une vieille cité fortifiée... Un soir, je m'étais endormi dans la voiture et, quand nous atteignîmes Pontorson, mon grand-père me porta jusqu'à l'hôtel dans ses bras ; j'eus la surprise de me réveiller le lendemain matin dans un lit inconnu — dont les draps, affirma le grand-père, avaient été tissés avec les moustaches du connétable du Guesclin.

Nous étions à quelques kilomètres du Mont-Saint-Michel, but de cette expédition improvisée. Nous y arrivâmes à la marée

montante et, comme nous nous engagions sur la longue jetée qui fend les flots jusqu'au pied du Mont, je fus saisi par un sentiment de déjà-vu si fort que j'en eus le frisson. Toute la journée, j'éprouvai la sensation de revivre en rêve ce que je connaissais si bien.

Le soir, en quittant le Mont, je me retournai et regardai longuement cette extraordinaire silhouette, ce jaillissement soudain de roc et de pierre pointant vers le ciel. Je gravai cette image dans ma mémoire et me jurai de résoudre un jour son énigme. Le visage de mon grand-père était coloré de vermeil par le soleil couchant.

Il y avait dans ma classe un type que l'on appelait le Persan : nettement plus vieux que nous, il avait de la barbe et il avait beau se raser tous les matins, ses joues gardaient des reflets bleus — une vision un peu déconcertante pour un élève de sixième. Il n'était aucunement gêné d'être si différent de ses condisciples. Il ne travaillait jamais, ne remettait jamais de devoirs et n'apprenait jamais de leçons ; il répondait à toutes les questions par un exquis sourire à la mode persane, j'imagine, en coulant un regard de gazelle langoureuse. Il avait un œil plein de rêves, un œil de conteur, l'œil de Shéhérazade. Le Persan n'avait qu'une seule activité, en classe, en récréation, au dortoir, partout où il disposait d'un auditoire suffisant ; il racontait des histoires extraordinaires et interminables, mêlant épisodes, digressions et rebondissements d'une épopée érotique qui se déroulait dans un lutanar fastueux, et dont il était le héros. L'invraisemblance des exploits qu'il s'attribuait ne gênait personne ; seul l'art comptait, l'art merveilleux des Orientaux d'envelopper les réalités humaines dans des costumes fabuleux.

Assis sur une marche d'escalier, le regard voilé, comme dans une transe visionnaire, il nous abreuvait d'une pluie d'images. En l'écoutant, je croyais assister à la naissance de la littérature — après tout, Homère a dû commencer comme ce Persan.

J'ai eu la chance d'avoir à Meaux deux professeurs de français intelligents, alors que je commençais à lire et à écrire, et j'ai appris à respecter la puissance du verbe. Hélas, on en faisait un bien mauvais usage. La plupart des gosses ne lisraient que des récits de guerre, dont la couverture montrait un héroïque poilu

en bleu horizon plongeant sa baïonnette dans la poitrine d'un sale Boche au faciès de criminel qui méritait bien de connaître une telle fin. Ce qui me paraissait plus grave, c'était le nationalisme cocardier des manuels approuvés par l'enseignement public, dans lesquels nous étions censés apprendre l'histoire de France. Visiblement on prenait les gosses pour des idiots. S'ils ne l'étaient pas au départ, ils le devenaient vite en s'imprégnant de ces littératures officielles ou populaires — et non seulement idiots, mais aveuglés par le mépris xénophobe qu'on leur enseignait depuis le berceau.

Chaque fois que j'ouvrais un manuel d'histoire, j'étais éccœuré par ces leçons de chauvinisme imbécile : la perfide Albion, la gifle du dey d'Alger, l'injuste fin de Napoléon et, par-dessus tout, l'incurable traîtresse des Allemands qui avaient succédé aux Anglais dans le rôle d'ennemis héréditaires. Dès ma neuvième année j'avais compris que tout cela était destiné à nous conditionner pour faire de nous les soldats d'une guerre future. Ce que mes livres d'histoire m'apprenaient de plus clair, c'était que rois et gouvernements n'avaient jamais cessé de livrer des guerres inutiles et que, de défaite en revanche, cet enchaînement de vanité stupide et de fausse fatalité ne s'arrêterait que si les victimes se révoltaient : les éternelles victimes, les humbles combattants, les pauvres crétins qui se font moucher du premier coup, comme mon oncle Maurice, à vingt ans.

M. Papillard n'était pas un principal comme les autres ; en dépit de sa grande barbe, c'était un moderne. Il rêvait de donner un cachet littéraire au collège de Meaux, et pour ce faire il décida de le rebaptiser « Collège Georges Courteline » — pour honorer la mémoire du seul homme célèbre sorti de ces murs austères.

La manœuvre était savante, mais non sans risques. Ce Courteline avait une réputation un peu olé olé, et certains conseillers municipaux regimbèrent — on se souvenait encore des *Gaietés de l'escadron*, à Meaux, et de pareilles horreurs ne s'effacent pas facilement. Cependant, Courteline était une gloire nationale, et il avait même été question de l'enterrer au Panthéon ; en outre, depuis Bossuet, la ville n'avait donné le jour à aucun personnage illustre.

Bref, affaire faite, on va changer le nom du bahut. On installe

une plaque de bronze dans l'entrée et l'inauguration est annoncée *urbi et orbi*. Papillard espère attirer l'attention de la presse de Paris, mais c'est rêver trop haut. Quant à nous, ses administrés, pour s'assurer notre participation, il nous offre une journée de liesse — pas de cours, et un festin digne de la Saint-Charlemagne. Double ration, et du pithiviers au dessert avec du mousseux en plus. En échange : tout le monde en uniforme, chaussures cirées, hein ! et pas de blagues, c'est compris ?

Dès le réfectoire les choses se gâtent. Papillard a mal calculé, il aurait dû prévoir la cérémonie avant le banquet, pas après. Les mômes ont passé la matinée à chahuter, à se battre et s'entre-déchirer, et ils arrivent au réfectoire sales et affamés. Nous avalons des bassines de fayots, nous sifflons des litres d'abondance, ce vin coupé d'eau dont on nous abreuve pour nous entraîner à devenir des ivrognes comme nos pères, et, longtemps avant que l'on débouche le mousseux, l'orgie va déjà bon train. Tout a commencé avec une platée de saucisses envoyée à toute volée à la figure de Gégène, le malheureux préposé au service. Et puis, sans provocation aucune, Brothier dégaine son surin, clac ! et le pique sauvagement dans le derrière de Bourleton. Celui-ci ne peut faire moins que de sauter en l'air avec un hurlement épouvantable et de retomber raide mort, ou presque, en plein milieu de la vaisselle. Allez, à l'infirmerie ! ça en fera un de moins pour le pithiviers. Il faut dire que personne ne nous surveille, car tous les pions assistent au banquet qui se déroule dans le salon des visites, en l'honneur de la veuve du grand écrivain. Le chaos est total.

Le premier de nos maîtres d'internat qui fait son apparition, c'est bien sûr Miss Goose, imprudent et myope, et il est bientôt forcé de fuir sous une grêle de projectiles alimentaires. Ses collègues arrivent par la cuisine et nous prennent à revers ; on nous encadre, on nous met en rangs et on nous promet des représailles physiques si le chahut n'est pas fini dans les cinq minutes. Trois ou quatre crétins, pris de boisson, montent sur une table pour protester. Aussitôt, les pions les attrapent par la peau du cou et les emmènent à l'écart, malgré leurs supplications hypocrites. « M'sieur, c'est pas moi, c'est... » Et vlan, tu l'auras pas volée celle-là, petit saligaud ! « Ouille, m'sieur, c'est pas... »

Et crac et vlan, tiens, ça t'apprendra à faire le mariolle. Ouille ! aïe !... Vlan crac vlan. Aïe.

Ouf ! Je me sens tout fier d'avoir échappé à cette humiliation. Les élèves forment maintenant un carré approximatif dans la cour d'honneur, avec au premier rang ceux dont les uniformes sont propres — je n'en suis pas. Les affreux sont plus ou moins dissimulés derrière les arbres.

Les notables apparaissent, repus, devisant par petits groupes. Ils ont la trogne enluminée comme sur un livre d'heures et ils s'ébrouent au soleil dans un grand concours de binocles, de bicornes, de képis et de décorations. C'est le moment des discours. Le sous-préfet, en grand uniforme, tire sur ses manchettes et en sort des feuillets qu'il déplie, compulse, vérifie, compte et recompte. Puis il se racle la gorge et se lance dans son allocution. Nous n'entendons que quelques mots épars, qui claquent plus fort que les autres : *Boubouroche !... Le train de 8 h 47 !... Le génie de la Frânce...* On ne perd rien à perdre le fil... Les notables, le maire, MM. Prunette, Papillard, Cuche, les profs et les pions, disposés concentriquement autour de l'orateur, l'écoutent avec déférence, tout en glissant des coups d'œil appréciateurs vers la veuve. Mme Courteline est une vieille dame pétillante sous son petit canotier en bataille, et on dirait qu'elle a envie de danser après ce bon repas. Elle reçoit les suffrages de tous les potaches. « Mince alors, ça doit être une fière baiseuse cette petite mère », dit Dugommier d'un ton de connaisseur.

Une fenêtre s'ouvre en face de nous au troisième, l'étage des dortoirs, et dans ce cadre s'inscrit la hure du reporter-photographe de notre organe local, *Les Annales du Meldois*. Son visage est comme masqué par ses lunettes noires et d'épaisses moustaches à volutes.

A cette vue les rangs vacillants de notre formation s'effrangent sous le choc d'une tempête de rigolade. Chacun veut être reconnu demain à la une du *Meldois*, et les deux cents gamins rivalisent d'ingéniosité pour être au premier plan. Certains font la roue, d'autres improvisent une pyramide humaine, les plus lestes grimpent dans les arbres pour prendre la pose. Jamais reporter-photographe n'a été à pareille fête.

Nous non plus ! Cuche et Papillard délèguent une brigade de pions qui essayent de nous reprendre en mains. Crac, vlan,

ouille, aïe, on entend sonner les taloches et les coups de tatane. Quelle dégelée ! Mais aussi, quelle belle fête ! Et maintenant, nous avons un patron digne de nous. Les snobs se vouent à Saint-Louis, à Charlemagne, voire à Jeanson-de-Sailly ou au Sacré-Cœur, mais nous, nous avons choisi pour patron le portraitiste immortel de M. Soupe. On abrège les discours, pendant que se poursuit le massacre des innocents, et la veuve Courteline, avant de disparaître avec son escorte chamarrée, nous envoie un petit salut complice de la main.

« Vive la Veuve ! » hurlent les gosses déchaînés. « Ah-U. Ah-U, Ah Ur-sûle. viens ici que je t'enc... Vive la veuve ! » Ouille aïe crac bang.

Dans mon pupitre, en plus de mes écrits politiques ou autres, je cache un trésor patiemment constitué, et qui me console de bien des choses : un cahier dans lequel j'ai collé les portraits de toutes les actrices de cinéma que j'admire. Le profil de Brigitte Helm, merveille de pureté teutonique. Les yeux verts de Louise Brooks sous une frange noire... Dita Parlo et sa petite bouche perverse... Pola Negri au corps voluptueux... Raquel Meller... Lilian Harvey... Joséphine Baker, dont les cuisses me font perdre la tête ! Ciseaux dans une main, pot de colle dans l'autre, je collectionne les femmes. Je scrute leur galbe, je les soumets à des concours, retire leurs maillots de bains et les dispose, nues et alanguies, autour de la piscine. J'allonge Joséphine Baker dans un hamac qui met en valeur sa chair sombre ; je fais danser la gigue à Louise Brooks ; je livre Pola Negri aux mains de deux masseurs splendides qui, malheureusement pour elle, sont des eunuques... De temps en temps, je plonge dans la piscine pour me rafraîchir un peu, mais, sous la surface, le corps irrésistible de Raquel Meller nage à ma rencontre, et elle m'enlace dans un ralenti sous-marin d'une sensualité si forte que je suis sur le point d'y céder, quand Simone Simon plonge à ma rescousse, et m'arrache gracieusement à la séductrice américaine... Ginger Rogers, son corps superbe de rousse-blonde nu comme le jour, danse avec la silhouette noire et blanche de Fred Astaire ; c'est un numéro plein de grands écarts qui me sont spécialement dédiés... Ah, le cinéma ! quelle invention magnifique, et comme mon pupitre serait triste sans ce harem inépuisable, grouillant,

gémissant, implorant mon attention, soumis à tous mes caprices... Les plus belles femmes du monde sont à moi et, croyez-moi, elles le savent !

Comment pourraient-elles ne pas le savoir, ni ressentir au tréfonds de leur corps les hommages que je leur adresse, nuit et jour, avec tant d'ardeur ! Les paupières closes, je les enlace et les possède plus intimement que je ne pourrais le faire dans ce que l'on appelle la réalité... Le cinéma est plus réel que cette réalité, ça je le sais depuis toujours.

Pendant les longs mois de convalescence que mon père avait passés sur sa chaise longue il avait écrit, pour passer le temps, quelques romans gais et légers comme l'air, des récits innocemment libertins qui lui venaient avec une grande facilité ; ils lui étaient inspirés soit par certaines de ses expériences passées, soit par les rêveries libertines par lesquelles il se consolait sans doute de sa situation d'invalidité.

De cette immobilité forcée naquirent ainsi des fictions d'une extrême agilité, des romans pleins de mouvement et de joie de vivre qui attirèrent l'attention d'un éditeur en vogue à Londres, Grant Richards. Mon père se trouva ainsi soudain, après avoir abandonné l'Angleterre à tout jamais, sur le point de devenir dans ce même pays un romancier à succès, un satiriste apprécié des connaisseurs. Et cela sous le pseudonyme qu'il s'était choisi, Cecil Barr, inspiré par le souvenir de certaines grandes beuveries amicales qui avaient eu pour cadre le bar de l'Hôtel Cecil.

C'est au moment même où se confirmait cette modeste réussite que Grant Richards fit faillite, sans crier gare. Un coup du destin que mon père semblait avoir pris avec philosophie ; mais qui avait dû le faire réfléchir... Ce n'est que bien plus tard que je me suis fait moi-même une idée sur ce qu'avait dû être cette réaction ; ayant acquis très jeune, sur le terrain, son expérience des affaires, il pensait sans doute que, s'il s'était trouvé à la place de Grant Richards, il ne se serait jamais laissé acculer à la faillite. On ne peut être un bon éditeur sans être efficace en affaires... Et c'est sans doute cet échec de Grant Richards qui le conduisit, par ces voies contradictoires, à concevoir le projet de monter sa propre maison d'édition.

Sa convalescence était terminée et il se sentait assez fort,

désormais, pour voyager et pour retrouver à Paris quelques amis fidèles, au premier rang desquels se trouvait Stuart Gilbert. Cet ancien juge britannique (il avait longtemps exercé cette fonction dans l'Inde coloniale), se trouvait être, fort paradoxalement, l'un des meilleurs connaisseurs de la nouvelle littérature. Or c'est une véritable révolution qui avait couvé sous la cendre pendant les années de guerre, et qui, avec le retour de la paix, n'avait cessé de concentrer ses effets à Paris. Pourquoi Paris ? Pour ces mêmes raisons qui faisaient que mon père lui-même avait abandonné son pays pour la France : un pays libéré de la tutelle religieuse, et où la règle puritaine chère aux Anglais apparaissait comme un épouvantail grotesque.

Quand il vient me chercher, ce vendredi soir, mon père est dans un drôle d'état. Il faut s'arrêter à chaque bistrot entre Meaux et Rozoy, et il y en a pas mal sur le parcours. J'attends dans la voiture qu'il finisse son numéro : il aime réciter des poèmes de Shelley aux paysannes de rencontre. Chaque fois, il a un peu de mal à démarrer, à garder sa droite, à éviter les poteaux télégraphiques. Je suis bientôt pris de terreur. Il est possédé, il ne voit pas du tout où il va — on pique droit sur un mur ! Ouf ! il l'aperçoit à temps... Et tout à coup, dans une embardée terrible, la voiture escalade le talus, hésite à se flanquer sur le côté puis revient brutalement à l'horizontale, et on repart en zigzaguant sur la route, comme dans un film de Laurel et Hardy lorsque le volant de leur Ford se détache du reste. Ma panique est telle que je m'apprête à sauter de la voiture en marche, mais on arrive enfin devant la grille de la propriété. La voiture s'arrête net, dans un hoquet mécanique qui me jette à bas de mon siège. J'ouvre la portière, bondis vers le portail et m'élançai sur l'allée de graviers qui conduit à la maison. Ma mère a tout deviné en entendant le vacarme sur la route ; elle allume la lampe du perron et je me précipite dans ses bras en sanglotant. C'est la première fois que nous nous trouvons dans cette pose classique, la mère et le fils. Elle me repousse au bout d'un moment en me disant :

« Monte te coucher. Il faut que je ramène mon cher mari, on se verra demain matin. »

Le lendemain, mon père ne quitte pas sa chambre ; il devait être dans un drôle d'état. Ma mère tente de m'expliquer la

situation. Deux ans plus tôt, démangé par l'envie de se lancer dans l'édition, il avait investi et perdu presque tout son argent dans une nouvelle maison qui publiait des livres d'art à Paris et qui était dirigée par un petit méridional, Henry Babou. Pendant ce temps, mon grand-père avait perdu le plus gros de sa fortune dans la crise internationale qui sévissait depuis un an. Nous envisagions de vendre le Fond-des-Forêts et de nous installer à Paris ; mon père, à peu près rétabli, voulait se lancer dans l'édition à son propre compte, avec les fonds qui lui restaient. Quant à moi, je resterais à Meaux jusqu'aux vacances et, à la rentrée, on m'inscrirait dans un lycée de Paris... J'avais onze ans, j'étais un grand garçon, je devais comprendre quel souci mon pauvre père se faisait, dans quel état tout cela le mettait, lui dont la santé était encore si fragile ; mais tout irait mieux dès que nous nous serions adaptés aux changements.

Quel discours ! J'en retins surtout que d'ici quelques mois j'habiterais Paris et que je pourrais aller tous les soirs au cinéma. Ça allait épater les copains ! Finis les films vaseux des Variétés, je laissais ça aux provinciaux. Moi, je rentrais à Paris, ma ville natale.

Je passai les deux jours qui suivirent à dresser l'inventaire de ce que ma vie avait été jusque-là. Depuis Meaux, depuis les vacances à la mer, j'avais déserté mes retraites secrètes dans la forêt. Une jungle épaisse de sureaux et de mûriers avait aboli toute trace de ma maison des sous-bois. La cabane de l'arbre aux sept troncs avait disparu, elle aussi ; il n'en restait plus que quelques planches cassées et des fils de fer tordus. Mon pauvre bulldog, Poulbot, me faisait penser à Socrate à l'heure de la cigüe ; ses yeux brillants dans sa belle gueule noire me disaient qu'il connaissait son sort : on allait le donner à un fermier des environs, et il savait d'avance qu'il en mourrait de chagrin. Nous n'avions depuis un an qu'un vieux jardinier qui ne faisait pas grand-chose et la roseraie avait déjà été reconquise par la nature. Le temps était gris, et les prés, au loin, étaient effacés par la brume.

De retour au collège, j'annonçai la nouvelle aux copains : « Je redeviens Parisien ! J'irai au cinéma tous les soirs ! » J'obtins un succès marqué, comme une personnalité locale appelée à de hautes fonctions gouvernementales...

C'était la saison des hennetons ; pour lutter contre leur prolifération, la municipalité offrait une prime d'un franc par kilo de hennetons morts ou vifs. Affolés par l'appât du gain, nous faisions des récoltes énormes de hennetons dans la campagne pendant la promenade du jeudi qui suivait les bains de pieds rituels, et en annulait d'ailleurs les effets. Nous vivions dans les hennetons. En classe, nous les attelions, six ou douze à la fois, à des traîneaux de papier et les lâchions dans toutes les directions... Cela enrageait les professeurs mais l'effet était bien joli. Le collège Georges Courteline suivait son destin, qui ne serait bientôt plus le mien.

A Pâques, M. Papillard institua un Prix de Camaraderie, attribué à la fin de l'année scolaire sur proposition des élèves eux-mêmes. Jaboure et Bourgarel présidèrent une réunion au cours de laquelle ils mirent leur auditoire en demeure de voter pour moi. C'était un hommage qu'on me devait à la veille de mon départ... le prix idéal pour le cancre incomparable que j'avais été pendant ces quatre années...

Dans la cour de récréation, on a dressé une estrade surchargée de plantes vertes et de chaises dorées. Les notables nous assènent des discours abracadabrant, coupés par le tintamarre des trains qui entrent dans la gare toute proche. L'air est lourd de poussière, picoté de hennetons volant en tous sens, et, quand M. Cuche clame mon nom et m'invite à recevoir le Prix de Camaraderie, je me sens porté vers la tribune sur les ailes de la Renommée, tout comme un héros mythologique. C'est le maître en personne, M. Prunette, qui me le remet en grande pompe. Je devine derrière moi les copains qui s'agitent. M. Prunette me serre la main et je me retourne alors vers ces bonnes têtes à claques, en brandissant le bouquin — c'est *Quentin Durward* de Walter Scott, que j'ai déjà lu il y a deux ans. J'entends les applaudissements des copains, auxquels les familles se joignent après un moment d'hésitation, puis le maire lui-même ainsi que les autres notables de la tribune. Jaboure, monté sur une chaise, entonne une chanson de ses Antilles natales, en hommage simultané à Joséphine Baker et à moi :

*Adieu foulards, adieu madras
Adieu, pays cher à mon cœur...*

Les classes de sixième, de cinquième et de quatrième reprennent en chœur :

*Doudou à moi, lui qu'a parti
Hélas ! hélas ! c'est pour toujours...*

Les édiles sont stupéfaits, mais attentifs. Je vois même un vieillard tendre son cornet acoustique vers les choristes, l'œil brillant, un sourire sur son visage plissé. Je ne quitte l'estrade qu'au dernier vers, après avoir embrassé une dernière fois la couverture de *Quentin Durward*. Je vois de loin mes parents ; ma mère a l'air gêné, mais mon père semble goûter le style de cette cérémonie d'adieu. Je me demande s'ils ont applaudi leur fils avec les autres parents ?

Je serre des douzaines de mains, échange des bourrades et des promesses de s'écrire. Des gosses galopent déjà sur le pavé de la rue des Ursulines, en direction de la gare ; d'autres s'entassent dans les voitures familiales. La nôtre attend, le toit chargé de bagages, et nous prenons la route de Paris.

Ce n'est pas à Paris que j'aboutis en fin de compte, après le collège Georges-Courteline, mais dans le faubourg prospère de Neuilly. Mon père avait d'abord loué un appartement de grand luxe à Auteuil, en bordure du Bois, mais il comprit vite que c'était une folie et la famille se replia vers une demeure plus modeste à Neuilly ; quelques mois plus tard, les fonds baissant toujours, nous nous retrouvâmes dans un rez-de-chaussée encore plus modeste, mais assez vaste, et toujours à Neuilly. J'étais à cinq minutes à pied du lycée Pasteur, où je devais entrer en classe de quatrième.

Les grands-parents avaient abandonné l'avenue du Bois et habitaient non loin de nous, dans un immense appartement où ils avaient emmagasiné leur mobilier venu de tous les horizons. L'oncle Pierre, le frère de ma grand-mère, avait pris pension chez eux, dans une chambre au fond d'un couloir, et il passait son temps en compagnie de la *Doctrine Secrète* de H.P. Blavatsky et d'autres monuments de la littérature ésotérique.

L'oncle Pierre avait vécu toute sa vie de vieux garçon dans l'ombre de son beau-frère ; il avait été son employé en Argentine, il était maintenant son locataire. Il avait adopté autrefois le goût des grands-parents pour le spiritisme puis la théosophie, mais il était allé beaucoup plus loin dans cette voie, apprenant à plus de soixante ans le sanskrit et l'hébreu afin de pouvoir lire les enseignements sacrés dans le texte.

Nous nous entendions bien, et j'allais souvent lui rendre visite dans son repaire d'alchimiste. C'était un petit homme replet, au teint basané, aux traits mauresques ; il avait cette particularité d'être né avec un pied-bot, dont il avait été guéri tout enfant par un coup de pied de cheval providentiellement bien ajusté, après quoi ses os brutalement dessoudés s'étaient mis à croître normalement. Personne ne trouvait rien d'extraordinaire à cette opération de chirurgie miraculeuse. Ce qui me fascinait le plus chez l'oncle Pierre, c'était son immersion totale, permanente, dans ses travaux de recherche. Il était le plus heureux des hommes et ne désirait absolument rien, sinon qu'on lui fiche la paix. Il nourrissait pour la philosophie une passion exclusive.

J'empruntais à mes grands-parents des livres d'Edouard Schuré, d'Annie Besant, de Leadbeater et de Blavatsky ; je me plongeais dans la littérature théosophique, qui me stimulait puissamment l'imagination. Cela m'a aidait à supporter le lycée Pasteur, qui n'était pas drôle. Les gosses étaient tirés à quatre épingle, presque tous des petits messieurs vivant dans des familles nanties ; rien à voir avec la société graveleuse mais enrichissante du collège de Meaux. Bien sûr, je n'étais plus l'esclave de la vie de pensionnaire, j'avais une chambre confortable pour moi seul, j'habitais aux portes de ce Paris que j'avais tant désiré ; et, pourtant, j'avais la nostalgie de mes affreux copains de Meaux et de mon ancienne vie de prisonnier.

Un matin, quelques semaines après la rentrée, alors que nous attendions dans le couloir l'arrivée du professeur d'anglais, j'avisai pour la première fois un type étrange, grand et dégingandé, avec un pied dans une pantoufle ; cela semblait indiquer un accident, ce qui expliquait son absence pendant un demi-trimestre. Je le regardai avec intérêt. Il était extraordinairement laid : le teint blaflard agrémenté de boutons violacés, un nez camard encadré de deux petits yeux jaunes en boutons de bottine qui lui donnaient l'air d'un chien intelligent, un long cou maigre avec une pomme d'Adam proéminente qui montait et descendait constamment. Tout cela était d'autant plus frappant qu'il avait une tête de plus que la plupart des élèves ; cette face insolite semblait planer au-dessus de l'humanité ordinaire. Il ne parlait à personne ; adossé au mur, la mine rêveuse, il serrait à deux bras contre son ventre, comme une fermière enceinte, une énorme

sacoche rebondie. Ça doit être un bûcheur, me dis-je, sûrement un cerveau, ça se voit tout de suite.

En entrant dans la classe il se dirigea sans hésiter vers la dernière rangée et chassa un gosse qui avait eu l'audace de s'asseoir à côté de lui. Il releva le rabat de son pupitre à la verticale et le coinça avec une règle de façon à masquer ses activités ; mais j'étais également assis au fond et je pouvais donc l'observer. Le professeur d'anglais, le père Delcour, un vieillard d'habitude colérique, suivait son manège dans un silence crispé ; après deux ou trois minutes, il commença son cours en s'efforçant visiblement d'ignorer la présence de ce garçon insolite. Je n'avais jamais eu l'occasion, dans toute ma carrière d'élève, de voir un professeur vraiment vicieux aussi magistralement réduit à l'impuissance par un cancre.

Le type ouvrit sa sacoche, qui se révéla être bourrée non pas de livres mais de provisions diverses. Eberlué, je le vis en tirer un demi-pain, une bouteille de vin blanc, un tire-bouchon, une boîte de sardines à l'huile et un ouvre-boîte, un saucisson de bonne taille, trois oignons, un verre, un quart de beurre, de la salade de pommes de terre, de la salade de betteraves, une assiette, des couverts, du sel et du poivre, une orange, une boîte de livarot et une tarte aux pommes dans un papier maculé. Il déboucha la bouteille, emplit son verre, ouvrit la boîte de sardines... tout cela d'une façon aussi bruyante que décontractée. Puis il commença à manger par énormes bouchées, assez salement, mastiquant méthodiquement, le menton graisseux, avec le regard perdu d'une vache en train de ruminer ; sa pomme d'Adam allait et venait, donnant à sa laideur une intensité pathétique.

J'étais dans le ravissement. Je demandai à mon voisin le nom de l'inconnu : « Gregor Louchine, il est Russe et complètement fou », répondit-il avec un ricanement stupide. Non, ce garçon n'est pas fou, me dis-je en le regardant récupérer sa salade de pommes de terre qui s'était répandue sur son pantalon ; il a de mauvaises manières de table, mais ça doit être pour cacher son jeu.

Devant moi, les fesses rondes de Pascalini s'agitaient en cadence ; il commençait à me fatiguer celui-là, avec son derrière monté sur balancier. Je faisais partie des deux ou trois types qu'il s'était juré de séduire. Je ne sais pas s'il y arriva avec les autres,

mais moi, je tenais bon ; je ne mangeais pas de ce pain-là. Ce n'était pas toujours facile, je dois le dire, car ses charmes étaient réels ; il avait non seulement un très joli derrière, mais des cheveux de fille qu'il portait assez longs, un teint de rêve et de longs cils dont il jouait en se retournant de trois quarts vers moi, sa fossette d'ingénue mise en valeur par un sourire subtil. Il portait des tricots ou des chemisettes qui n'auraient pas déparé une femme élégante ; mais le plus obscène, c'étaient ses shorts ultra-courts qui soulignaient son postérieur joufflu, ses longues jambes aux cuisses pleines, à la peau duveteuse, qui avaient la perfection, couleur mise à part, de celles de ma divine inspiratrice Joséphine Baker : et ça, c'était dur à avaler ! Quand je changeais de place il se débrouillait pour déménager lui aussi et s'installer juste devant moi, quitte à déloger par quelque ruse le titulaire de la place. Sa méthode de séduction était simple : pendant des heures entières, j'étais soumis à la fascination de ce balancier pédérastique. Je commençais à le voir apparaître dans mes rêves ; et, bien sûr, ces rêves allaient beaucoup plus loin que la réalité du cours d'anglais. J'étais sur la pente...

Le Russe avait achevé son repas ; il tira de sa poche un exemplaire du *Temps* plié en seize ; il le déploya et le parcourut distraitemment, avec la désinvolture d'un milliardaire se prélassant à son club. Apparemment, il ne lisait que la rubrique nécrologique. A la fin de la classe, il y eut la bousculade habituelle vers la sortie et je m'arrangeai pour lui parler :

« Gregor Louchine, c'est toi ? »

« Mmm... »

« Tu joues aux échecs ? »

« Mmm... »

« Oui ? Non ? Mmm ? »

« Je joue... mmm... Je joue mal. Je joue pas bien. »

C'était mal parti, mais je ne pouvais quand même pas l'attaquer avec des questions plus directes. Il me considéra un moment avec condescendance.

« Bon », dit-il enfin. « Si tu as envie de prendre une dérouillée, viens chez moi jeudi prochain. Voilà mon adresse. On fera une partie ou deux. »

Il ne reparut pas au lycée au cours des jours suivants, mais quand vint le jeudi, je décidai néanmoins de lui rendre visite

comme convenu. L'immeuble était quelconque. Ce fut son père qui m'ouvrit, un monsieur poivre et sel.

« Ah, c'est vous, Maurrice ? » me demanda-t-il avec un très fort accent russe, et il répéta mon nom comme pour se le mettre en mémoire. « Gregor ne se sentait pas bien ces jours derniers, alors il a préféré rester au lit, mais il vous attend. Vous savez, je crois qu'il s'ennuie dans ce lycée. »

Comment ne se serait-il pas ennuyé dans la grisaille de Pasteur ? Ici, j'avais l'impression d'être transporté à Samarkande, en plein XVI^e siècle. Tout était recouvert de tapisseries anciennes et de tentures de soie, avec des armes et des armures réunies en faisceaux, des icônes un peu partout et des lampes aux abat-jour à franges qui projetaient plus d'ombre que de lumière. La chambre de Gregor était dans le même goût, avec des miniatures orientales, d'épais rideaux vert bouteille et un grand lit d'acajou sur lequel il gisait, son pied enturbanné de pansements bien en évidence sur les couvertures.

Dieu merci, il ne fut pas question de notre partie d'échecs : je jouais à peine et cela aurait été une perte de temps. Et puis il y avait tant à dire ! Pour la première fois dans mes douze années d'existence, je rencontrais un être aussi passionné que moi de politique. Ou, plus exactement, d'anarchie. Retrouver cet acide très spécial chez un autre, c'était une émotion de choix. Cependant, ma nature me portait à préférer la pensée idéaliste, alors que Gregor était cynique et destructif — plus nihiliste qu'anarchiste. Il ne fondait aucun espoir sur la société, et le seul fait de songer à la réformer était pour lui un effort insurmontable. « Ces pignous n'ont que ce qu'ils méritent ! » Il souffrait tant de se sentir différent des pignous qui comptaient ladite société qu'il préférait passer son temps au lit.

« Veux-tu que je te joue un air ? », demanda-t-il soudain.

« Un air de quoi ? »

« De violon. C'est mon instrument. »

Sortant de dessous ses draps un violon et son archet, il joua une petite gigue. Ensuite, comme un gosse qui montre tous ces jouets à un nouveau copain, il se pencha vers sa table de nuit et prit dans le tiroir un gros revolver noir et luisant.

« Et ça, qu'est-ce que tu en dis ? », demanda-t-il gravement.

« Une arme redoutable... c'est avec ça que je me suis fusillé le pied. »

« Quoi ? »

« Mon pied ! Je me suis fait sauter le petit doigt. Il faut bien viser pour ne démolir que celui que l'on a choisi. »

« Excuse-moi, mais je ne comprends pas ! Pourquoi as-tu fait ça ? »

« Tu me demandes *pourquoi* ? Nous venons d'en parler pendant une heure ! Jamais ces salauds ne me forceront à tuer. Avec ça je serai réformé. »

« Tu n'as que seize ans ! Tu aurais pu attendre ! »

« Pourquoi attendre ? C'était un jour comme ça... j'avais tellement le cafard que j'avais envie de me faire péter le caisson. Et je me suis contenté d'un doigt de pied. Maintenant, c'est fait, il n'y a plus à y revenir. Tu pourrais être poli, au moins ! »

« Ah oui, la politesse fait la force des armées... C'est donc ça, ce gros pansement ? »

« Oui », dit-il en commençant à défaire la bande Velpeau.
« Tu veux voir ? »

Il faut dire que la société de Neuilly n'était guère faite pour un garçon comme lui, ni même pour un garçon comme moi. Il était totalement inassimilable et cela allait en empirant. Notre lieu de rendez-vous était un périmètre plus ou moins élastique autour du rond-point d'Inkermann ; là, saison après saison, nous poursuivions nos conversations éclectiques, tout en observant les bourgeois, jeunes et vieux, qui battaient la semelle sur les mêmes trottoirs... Quelle misère ! Nous éprouvions un plaisir morbide à les disséquer au passage, à extirper tout le venin bien-pensant de ces faces revêches, de ces sourires cauteleux. Nous étions au milieu de la forteresse ennemie, à la fois prisonniers et espions. A la sortie de la messe du dimanche, à l'église Saint-Pierre, nous regardions en ricanant les familles en grande toilette : les mères défilaient en tête, la robe ornée d'une vague fanfreluche, leurs jambes cylindriques chastement cachées par des bas de coton, traînant derrière elles leurs rejetons tous habillés pareil, disposés par ordre de taille et donc de naissance, à savoir un tous les ans. Venait ensuite le papa, cet homme de conscience, qui ne vivait que pour l'avenir de ses enfants, qui ne vivaient eux-mêmes que

pour l'avenir de leurs futurs enfants, et ainsi de suite jusqu'à la fin des temps.

Economiser. Réfléchir avant de parler. Ne fréquenter que les gens comme il faut. S'abstenir de toute lubricité, de tout modernisme, et ne jamais manger plus d'un gâteau à la pâtisserie. « C'est ça la France ! » disait Gregor. « Ce tas de merde, c'est ton pays. Tu peux en être fier, mon p'tit gars ! »

Je commençais à comprendre la géographie humaine du lycée Pasteur. Il y avait deux ou trois joyeux drilles dans ma classe, nous créâmes un noyau d'irrédentistes, qui n'était pas sans inquiéter les professeurs ; et, pourtant, c'était encore bien innocent. Nous suivions les filles dans la rue, mais elles étaient fagotées de façon si décourageante que nous ne poussions pas bien loin nos entreprises. Nous nous consacrons de préférence à des chahuts classiques, dirigés contre certains professeurs particulièrement ridicules, ou à des provocations mineures au détriment de la population locale. Nous faisions de notre mieux pour saboter les défilés du 14 juillet. Pendant quelques semaines, nous nous amusâmes à semer la panique sur les boulevards avec la Ford modèle T que nous avions acquise à bon compte chez un ferrailleur de Bezons. Nous étions onze copropriétaires de douze à quinze ans d'âge, à patrouiller dans notre véhicule, terrorisant les passants avec notre vaisseau fantôme monté sur roues. La scène finale fut mélodramatique : poursuivis dans le Bois de Boulogne par une Citroën pleine d'agents de police, nous zigzagâmes entre les arbres jusqu'au moment où notre machine se retourna dans un fossé, les quatre roues en l'air, et il fallut l'abandonner pour nous enfuir à travers les taillis, en hurlant de rire.

Par contraste avec ces jeux puérils, je m'étais fait de nouveaux amis d'un style plus austère. A première vue, la famille Delamare, avec ses cinq garçons, appartenait à la bourgeoisie la plus conventionnelle de Neuilly. Mais j'avais rencontré les deux fils ainés, Edouard et Claude, le premier plus vieux que moi et l'autre un peu plus jeune, à la Société Théosophique, et cela créa une curiosité réciproque, puis des liens d'amitié. A seconde vue, les Delamare devinrent beaucoup plus intéressants, plongés qu'ils étaient depuis plusieurs générations dans diverses écoles d'occultisme. Le père était industriel le jour et mage le soir ; et

même les trois frères cadets, âgés de quatre, six et huit ans, étaient élevés dans la plus stricte orthodoxie théosophique. On ne trouvait pas de jeux de cartes chez eux, mais un vaste choix de tarots ; à table, on jouait à interpréter les rêves des uns et des autres. Le moindre événement était immédiatement assimilé et analysé selon les doctrines occultistes, et, lorsqu'une dispute éclatait entre les garçons à propos des lois de karma, ou autres sujets du même ordre, c'était le père qui tranchait souverainement.

La Société Théosophique était pour nous un pôle d'attraction irrésistible. Près du Champ-de-Mars, le square Rapp est une impasse minuscule dans laquelle se font face un étrange immeuble fin de siècle, à la façade surchargée de faïences ouvragées, et une bâtie de pur style « renaissance occultiste », tout aussi surprenante ; là était le siège de la Société Théosophique. A l'intérieur, l'architecture austère, les grands portraits à demi abstraits de maîtres inconnus de la Grande Hiérarchie, l'atmosphère chargée d'encens et de bons sentiments mystiques, tout cela exerçait sur moi une attirance quasi surnaturelle et j'avais le secret espoir d'y trouver un jour une authentique révélation : la rencontre d'un esprit supérieur, ou quelque événement fabuleux qui changerait mon destin et me donnerait le don de vision intérieure. La même aspiration diffuse mais intense animait mes nouveaux amis Edouard et Claude ; nous la cachions sous des dehors sarcastiques, en nous moquant des vieilles bigotes qui constituaient l'essentiel des adeptes de la Société Théosophique. Cependant nos visites si fréquentes square Rapp trahissaient notre foi — la foi dans le surnaturel, dans un avenir miraculeux de la race humaine. Et c'était bien là ce que proposait la Société Théosophique, dont le système combinait des éléments cueillis un peu partout, dans la tradition maçonnique, dans l'occultisme occidental et, surtout, dans les doctrines hindouiste et bouddhiste. Grâce à cette synthèse hétéroclite la Société Théosophique avait dominé la renaissance occultiste à la fin du xix^e siècle, et elle prospérait encore après soixante ans d'existence.

Son succès, elle l'avait dû en premier lieu au talent de ses fondateurs : Helena Petrovna Blavatsky, une Russe pesant cent vingt kilos, une mystique véritable doublée d'une aventurière de

haut vol ; elle avait créé la Société Théosophique à New York, en 1875, avec un Américain, le colonel Olcott, qui avait un sens inné de l'organisation.

A la mort d'Helena Blavatsky, vingt ans plus tard, une autre femme exceptionnelle, Annie Besant, reprit le flambeau. Socialiste anarchisante, elle visait beaucoup plus loin que le programme libéral de la Fabian Society qu'elle avait contribué à fonder à Londres. Divorcée d'un clergyman, elle se lança alors dans le féminisme ; elle osa défendre publiquement l'idée de contrôle des naissances, crime inexpliable contre la Révolution industrielle, et elle fut en butte à une persécution sans merci, au point que les tribunaux lui retirèrent la garde de ses enfants pour motif d'immoralité. La société victorienne savait parer les coups. Peu après, elle rencontra Helena Blavatsky, devint mystique, et après avoir été portée à la tête de la Société Théosophique, elle en transporta le siège aux Indes. Là elle prit la tête du mouvement de libération indien, si bien qu'en 1917 elle fut élue présidente du Congrès national, en dépit de sa nationalité anglaise. Elle menait toujours de front l'organisation et la propagande de la Société ; vers la fin des années vingt, elle découvrit un jeune Hindou, Jiddu Krishnamurti, dont elle décida de faire le nouveau Messie. Krishnamurti enfant apprit son rôle de façon convaincante ; adulte, il envoya tout promener. Après la mort d'Annie Besant, en 1933, il annonça au monde qu'il n'était pas le Messie. Une annonciation à l'envers ! C'était nouveau. Mais comme Krishnamurti se reconnaissait toujours théosophe, son acte de renoncement, d'une rare humilité, sauva sans nul doute l'avenir de la Société Théosophique.

Edouard Delamare était expert en histoire théosophique, et ses jugements étaient d'un réalisme sans défaut.

« La théosophie, telle qu'on l'enseigne au square Rapp, est un ramassis de croyances mal comprises, comme n'importe quelle autre religion. Tu y trouves du mysticisme à la russe, des businessmen yankees, des fakirs, de l'orientalisme de pacotille ; on a même adapté à la sauce chrétienne les idées de karma et de réincarnation, c'est une vraie rigolade. Et pourtant, derrière tout ce fatras, il y a, comme on dit, des vérités éternelles... Mon père prétend que dans tous les grands mouvements messianiques il y a une imposture à la base, une trahison grossière, comme avec

Judas et saint Pierre lui-même, mais, selon lui, cet élément de tromperie fait partie de l'enseignement. Il faut apprendre à distinguer la vérité à travers les innombrables mensonges de la vie... Percer l'illusion... »

« Moi, je trouve ça plutôt démoralisant ! Pourquoi continuer à fréquenter cette bande de vieilles concierges, si c'est de la blague d'un bout à l'autre ? »

« Je n'ai pas dit ça !... C'est une imposture seulement pour les gens qui ont envie d'être trompés ; en réalité, on y trouve ce qu'on veut bien y trouver... Krishnamurti est un personnage entièrement respectable, et s'il n'est pas le plus grand prophète du mouvement théosophique, il en est quand même l'inspirateur. Ses livres sont là pour en témoigner. De même que ceux de Blavatsky. Il ne faut pas trop en demander, mon vieux ! On est au temps du mensonge, à la fin de l'ère des Poissons... Dès qu'on sera dans le Verseau, ça ira mieux. »

« Ah ! C'est quand, le Verseau ? »

« Attends encore un petit demi-siècle, on y est presque. »

Edouard exprimait là le point de vue de sa tribu, et je me pris à envier cette famille qui vivait si facilement dans les réalités spirituelles, alors que la mienne était vouée sur ce point à la mésentente la plus totale. Ma mère, soutenue par ses parents, ne voulait pas lâcher d'un pouce sa foi spiritualiste. Et mon père, soutenu par le libéralisme éclairé, par la tradition cartésienne qu'il avait faite sienne, par le positivisme et le scientisme de l'âge moderne, se mettait dans des colères glaciales dès que le débat reprenait. Quant à mes grands-parents, ils battaient complètement la campagne à mon sujet : ma grand-mère voyait en moi non seulement la réincarnation de son fils mais également l'avatar de quelque personnalité céleste... Il y avait des échanges insidieux ou éclatants chaque fois que les grands-parents venaient nous voir.

« Mon fils le Bodhisattva ! », ironisait mon père, au comble de l'exaspération. « Il est nul en latin, en mathématiques, en grec, en tout. Vous ne trouvez pas ça extraordinaire, Mamita ? »

La grand-mère faisait semblant de ne pas le comprendre, à cause de son accent qui devenait encore moins intelligible quand il se lançait dans ce genre de discours.

C'était reposant, quoiqu'un peu hallucinant aussi, de se

retrouver chez les Delamare à l'issue de ces confrontations. Comme la vie présente n'était pour eux qu'une étape parmi les centaines d'autres vies qui suivraient, rien n'avait vraiment d'importance ni d'urgence.

De son côté, mon père considérait l'immortalité de l'esprit et la réincarnation comme des croyances indignes de gens civilisés, et il était ulcéré à la perspective que les idées spiritualistes de sa belle-famille allaiant me faire rater ma seule et unique existence sur cette terre. Triste état de choses, en vérité.

Dès notre arrivée à Paris, en 1931, mon père chercha à réaliser son vieux rêve et à fonder sa propre maison d'édition. L'aventure de Sylvia Beach, l'éditrice de James Joyce, avait lancé une mode, et une demi-douzaine de petites maisons, en général éphémères, virent le jour à Paris pour publier en anglais les œuvres des expatriés. Ces éditeurs, c'était, en dehors de Robert McAlmon, Edward Titus (le mari d'Helena Rubinstein), Nancy Cunard, les Crosby, Gertrude Stein elle-même — tous des esthètes richissimes, des dilettantes. Mon père se trouvait dans une situation exactement inverse de celle des autres néophytes, il fallait que son activité d'éditeur lui rapporte de quoi vivre. De plus, étant désormais sans le sou, il devait se trouver un associé capable de financer l'entreprise. Dans son esprit, il fallait commencer par publier de la littérature gentiment salace, facile à vendre aux touristes, afin de créer une base solide. Au-delà de cette préoccupation alimentaire, son ambition était de découvrir et de publier tous les écrivains de qualité qui, dans les années à venir, seraient frappés d'interdiction dans leur pays d'origine. Un jour, proche ou lointain, viendrait la grande révélation, le livre du siècle... La raison d'être d'*Obelisk Press*, fut cette découverte à venir, cette terre promise...

Après *Ulysse*, le livre de D.H. Lawrence, *L'Amant de Lady Chatterley*, apparaissait comme un autre exemple de cette nouvelle littérature qui cherchait si obstinément à s'exprimer. Nous habitions encore à Rozoy quand mon père reçut un appel téléphonique de Lawrence, en quête d'un éditeur pour son livre et qui avait entendu parler de l'association de mon père avec Henri Babou. C'était en 1929, et cette association était déjà en train de s'écrouler. Mon père fut donc forcé de décliner l'offre.

Il trouva enfin, en 1931, un partenaire idéal à tous égards, Herbert Clarke, un Anglais bon vivant qui possédait une imprimerie à Paris, rue Saint-Honoré. Il ne demandait pas mieux que de financer le programme que mon père lui proposait et qui devait s'appuyer, dans un premier temps, sur ses productions personnelles, *Daffodil*, *Suzy Falls Off*, *Bright Pink Youth*.

Ce n'était pas très brillant, Obelisk Press, mais c'était un début, si tardif fût-il. Il y avait dix-sept ans que mon père avait abandonné toute activité productive — cinq sous l'uniforme, douze de maladie, de convalescence, d'attente. La tutelle financière de son beau-père avait été souvent pénible à supporter. Enfin, la délivrance était proche... Quelques jours avant de signer le contrat d'association, Clarke tomba malade et mourut brusquement. Son contremaître, Marcel Servant, racheta l'affaire, et ce fut avec lui que mon père se trouva associé, sous la contrainte des circonstances.

Il ne tarda pas à le regretter.

Son nouveau partenaire avait de l'édition une vision remarquablement étroite. Il était animé en outre par un désir de revanche sociale, longtemps réprimé ; et voilà que lui tombait entre les mains une victime inattendue, délectable, ce gentleman déraciné, presque caricatural dans sa perfection.

Mon père m'amena deux ou trois fois à ce qu'il appelait fièrement « son bureau », une pièce minuscule qu'il avait fait tapisser à ses frais en jaune vif, en hommage à *Daffodil*, son roman à succès ; j'y rencontrais ce personnage redoutable qu'était Marcel Servant. Jusqu'alors, en dépit de l'écroulement de la fortune familiale, mes parents avaient tout fait pour nous en adoucir les conséquences ; ils estimaient que la pauvreté est un état d'esprit plus qu'un état des finances. Et soudain, je découvais la réalité : le père Servant. Je me mis à souffrir pour mon malheureux progéniteur... Si seulement il trouvait la grande œuvre à laquelle il aspirait, un autre Lawrence, un autre Joyce...

En tout cas, mon père avait réussi un tour de force méritoire en créant sa maison d'édition à partir de rien... Enfin, à partir d'une idée passablement biscornue ! Le processus de cette opération me fascina et fit naître en moi un respect d'un genre nouveau pour les ressources dont il faisait preuve.

Les visites que je lui faisais à son bureau étaient régulièrement suivies par une expédition dans un salon de thé du voisinage. Une fois sorti de son bureau jonquille, mon père oubliait vite les vilaines manières de son associé et, d'un pas de jeune homme, il se hâtait vers des perspectives plus agréables. Le quartier de l'Opéra était truffé de bars où l'on parlait presque exclusivement l'anglais ; il y avait aussi des lieux plus féminins aux alentours de la rue de Rivoli, des salons de thé littéraires où les comtesses tenaient leur cour. Tous les grands noms de France et d'Europe y étaient représentés par de vieilles dames caparaçonnées d'armoiries, ou par de magnifiques créatures dont l'accent texan expliquait leurs titres acquis à prix d'or. Mon père éprouvait un plaisir mêlé de crainte à me présenter à ces nobles amies, se demandant si j'allais réussir mon baise-main ou bien renverser leur moka sur les froufrous qui drapaient leurs épaules. Ces parfums, cette volière satinée, frissonnante, susurrante, toute d'aigrettes, de voilettes et de confidences, c'était une drogue qui me montait à la tête et dont je voyais bien que mon père était l'esclave.

Ces mondanités lui étaient plus nécessaires et plus naturelles que sa fonction de *pater familias*. Ma mère semblait l'admettre de bonne grâce. Aucune femme au monde n'aurait suffi à satisfaire les penchants romanesques d'un tel mari, qui ne s'épanouissait que dans la diversité, et Mars avait la sagesse d'en prendre son parti. Elle était vouée par nature au devoir et à la continuité comme il l'était au plaisir et à la société ; ils avaient compris leurs différences et ils s'acceptaient l'un l'autre avec gratitude. Ils s'étaient même donné des surnoms de nature textile qui marquaient bien cette opposition de caractère : il l'appelait Finette et elle l'appelait Madapolam, un nom qui lui allait bien. Elle savait que les infidélités de son mari étaient indispensables à l'équilibre de leur union et en garantissaient la permanence. Bien sûr, il y avait des moments difficiles à passer, mais ils passaient.

Combien de fois ai-je assisté à des scènes comme celle-ci : Jack arrive une heure en retard pour le dîner, exubérant, en compagnie d'une jeune femme très élégante et d'une grande beauté. Mars pose son livre et accueille l'inconnue avec gentillesse, à croire que l'on n'attendait qu'elle pour se mettre à table. Du reste, le couvert de l'inconnue est déjà mis, détail dont

la dame elle-même comprendra vite le sens pour peu qu'elle ait un peu d'imagination. Mars s'intéresse vivement à la visiteuse et lui fait dire plus de choses sur elle-même que Jack ne lui en aurait tiré en cent ans d'existence commune : elle lui prépare le terrain. Les quatre enfants examinent la créature, chacun sous son angle de vision particulier. Nicole s'intéresse à la posture, aux vêtements. Les deux petits, Sylvie et Eric, échangent leurs observations dans leur code à eux, qui est assez démentiel. Quant à moi, je la dévisage discrètement en songeant qu'une brune aux yeux gris, c'est justement ce dont je rêve ces temps-ci — mon père a une chance extraordinaire. Mais est-ce simplement de la chance ? Non. C'est un amateur de femmes ; un amateur éclairé. Je l'observe en coin. Comment s'y prend-il ? Quel est son secret ?

Au dessert, la dame est conquise. Par ma mère, cette fois-ci. Elles se regardent avec compréhension, avec attendrissement ; j'en ai même vu qui versaient une larme ou deux en cet instant. Cela voulait dire : « Jamais je ne te prendrai ton mari. Je te l'emprunterai un peu, quelques après-midi, mais ça n'ira pas plus loin, je le jure. »

Une seule fois, à ma connaissance, les choses ont failli tourner au tragique. Vénus elle-même est entrée en scène, une Américaine extraordinairement belle, dont le nom est Hope, qui est d'ailleurs le patronyme d'une autre divinité de circonstance. Entre mon père et elle, c'est l'amour fou. Hope décide de quitter son mari, Jack sa tribu, pour partir ensemble le jour même. Tout de suite, Jack arrive à la maison pour annoncer la chose à Mars et prendre sa valise. Ils sont assis face à face dans le vestibule et il parle, il essaye d'expliquer le caractère définitif de ce qu'il ressent si violence depuis la veille. Elle ne dit rien mais ne le décourage nullement. Au bout d'un moment, il se tait à son tour, la regarde. Et comprend. Une fois de plus Mars a vaincu Vénus, comme il se doit.

Il s'était peu à peu établi entre mon père et moi une sorte de dialogue — muet du reste, comme l'étaient tous nos échanges, mais ce silence même le rendait encore plus intense. Je comprenais à demi-mot ce que mon père voulait m'enseigner : tout simplement l'amour des femmes. Cela seul, pensait-il,

pourrait me sauver d'une destinée mystico-ascétique, qui lui paraissait plus terrifiante que la mort... Le père du jeune Montaigne le réveillait avec des concerts de musique de chambre ; le mien avait choisi des harmonies plus charnelles. En fait, il essayait de m'initier à deux choses à la fois : le goût de la musique et celui des jolies filles. Pour ce faire, il m'emménait de temps en temps aux Concerts Pasdeloup, dans l'espoir d'éveiller en moi une oreille musicale, hélas, inexistante... Je m'y ennuyais ferme, à ses concerts, mais j'y allais quand même. Mon père, lui, écoutait, entendait, vivait avec la musique ; mais j'observais que cela ne l'empêchait pas de faire, mine de rien, un inventaire conscientieux des ressources féminines de l'auditoire. Je suivais subrepticement son regard, et je le voyais s'arrêter sur un beau profil perdu, se poser ailleurs sur une chevelure chatoyante, caresser au passage des épaules de nymphe. Il ne perdait pas son temps.

Les dames amoureuses de musique avaient pour lui un charme plus grand que les autres, elles avaient quelque chose d'ouvert, de troubant et de fragile, une attente langoureuse, une nostalgie charnelle. Elles étaient les complices du génie, et s'accomplissaient sous le tonnerre de son appel.

C'est après l'un de ces concerts que je fis la connaissance de Nadejda. Ce n'était pas fortuit, mon père avait rendez-vous avec elle dans un bar ténébreux, à une table située dans une sorte d'alcôve au fond de la salle ; quand nous arrivâmes, elle nous attendait déjà. Dès les premiers mots, je compris qu'elle lui avait demandé de m'amener ; elle m'attendait, en somme, comme à un premier rendez-vous. Mon Dieu, quelle merveilleuse créature ! Je ne savais déjà plus comment j'étais là, devant elle, devant son sourire. J'en étais étourdi, paralysé et, au lieu de rougir comme à mon accoutumée, je la regardai, les yeux écarquillés, incapable de dissimuler mon admiration muette. Sans doute avait-elle l'habitude d'être dévisagée de cette façon vorace car, de l'air le plus naturel du monde, elle continua de me parler tout en me faisant asseoir à côté d'elle. De temps à autre, elle disait quelques mots à mon père, puis se tournait de nouveau vers moi avec un sourire éclatant, s'offrant à mes regards avec un plaisir évident. La beauté de son visage était mise en valeur par

une crinière blond fauve qui tombait en masses légères sur une veste de velours cannelle, de la même couleur que ses yeux.

Coup sur coup, j'appris que Nadejda écrivait de la poésie, ce qui n'avait rien de surprenant ; qu'elle était une princesse authentique, ce qui allait de soi ; et que mon père était amoureux d'elle, ce qui était la conséquence inévitable des données précitées. Pour ma part, j'en étais déjà à lui donner mon adresse en échange de la sienne ! La semaine suivante, je devais aller en Angleterre pour passer les vacances d'été dans le Sussex, chez mon oncle Fred, le frère de mon père. Nadejda parut fascinée, et elle me parla du Sussex avec ferveur ; elle me fit répéter ma promesse de lui écrire, aussitôt installé, pour lui donner mes impressions.

J'osais à peine regarder mon père, en me disant qu'il devait être malade de jalouse. Or je m'aperçus qu'il la regardait avec le même appétit que moi, la même admiration éperdue, et qu'en plus il s'amusait énormément de notre conversation. Soudain, le silence se fit entre nous trois et autour de nous, comme si, un bref instant, la vie elle-même avait suspendu son cours. Pas une voix, pas un bruit, pas un souffle. Une minute de silence pour célébrer ce prodige : le père et le fils sont tombés amoureux de la même femme !

De l'incomparable Nadejda.

C'était mon premier voyage en Angleterre et j'allais l'entreprendre seul, en tout cas jusqu'à Newhaven où ma famille anglaise, que je ne connaissais pas, devait venir me chercher.

Voyager seul, c'était vraiment le fin du fin. Mon père m'accompagna à la gare et au moment de la séparation il me donna une grande poignée d'argent anglais. Pendant que le train prenait son élan en traversant les tristes banlieues au nord de Paris, je déversai cet argent inconnu, pièces et billets, sur un journal déployé et je me mis à l'étude.

Il y a douze pence dans un shilling, deux shillings dans un florin mais deux et demi dans la demi-couronne ; quant à la couronne elle-même, elle n'existe plus matériellement, non plus que le négligeable farthing. Puis il y a la livre, qui vaut vingt shillings, et la guinée qui en vaut vingt et un, mais qui, bien qu'usitée aux étalages, n'est pas représentée par un billet. Nous avons encore ces grosses pièces pesantes et de peu de valeur, le demi-penny, le penny et le double-penny, ces trois-là en bronze, puis le triple penny, qui est hexagonal et jaune, et ici le shilling, et le sympathique six pence, de l'argent pratique, ça, bien pris dans sa petite taille ; enfin, n'oublions pas cette monnaie secondaire, accident décimal, le billet de dix shillings...

Elle n'avait pas l'air simple, l'Angleterre. Pourquoi, par exemple, n'avait-elle pas adopté le système décimal ? Etais-ce pour ne pas concéder un avantage à la logique cartésienne et

donner ainsi une victoire morale aux Français ? Pour ne pas avoir à reconnaître les vertus de cette Révolution française, qui se targuait d'être avant tout la révolution de l'intelligence et de l'équité ? Ainsi, par orgueil insulaire, les Anglais se drapaient dans leur Moyen Age et refusaient le système décimal ? Incroyable ! Le temps que ces malheureux devaient passer à tout calculer, quel gaspillage ! Cela paraissait invraisemblable ! Et le plus gênant, c'était que l'Empire britannique comprenait la moitié de la population terrestre et que cette façon compliquée, imprécise et onéreuse de compter était imposée par cinquante millions d'Anglais à un milliard et demi d'humains ainsi qu'aux milliards d'êtres humains qui viendraient à leur suite... A quatorze ans, on s'étonne encore de ces choses. On voudrait comprendre.

Mais il n'y a rien à comprendre. C'est la logique des faux adultes, la logique d'*Alice au Pays des Merveilles* — livre, soit dit en passant, dans lequel j'avais appris le peu d'anglais que je connaissais. J'avais eu de la chance de commencer mon apprentissage par cet ouvrage exemplaire : il fallait avoir lu Lewis Carroll pour apprécier le système monétaire britannique.

Je tirai ensuite de ma poche deux passeports, l'un français puisque j'étais né en France, et l'autre britannique, car j'avais hérité cette nationalité de mon père. La loi anglaise me laissait libre de vivre dans cette situation ambiguë. Cependant, le service militaire n'existant pas en Grande-Bretagne, alors qu'il était obligatoire en France, et la loi française allait m'obliger, entre vingt et vingt et un ans, à choisir l'une des deux nationalités en répudiant l'autre. La preuve par neuf de ma citoyenneté, c'était donc le service militaire. En d'autres termes, mon appartenance à la patrie française exigeait que je meure pour elle. Comme mon oncle Maurice Girodias. Pouacre !... Ainsi, je n'avais le choix qu'entre deux styles de chauvinisme ! Je m'indignais à l'avance de la décision légale que je serais tenu de prendre six ans plus tard. L'Angleterre ou la France ? Le pays de mon père, qu'il avait quitté parce qu'il ne pouvait pas y respirer, ou la France dont la bourgeoisie venimeuse me donnait de l'eczéma rien que d'y penser ? Bah, je verrais bien ! Il fallait considérer le bon côté des choses, la nature, les paysages, les océans, les jeunes filles, les étoiles dans le firmament...

Et tout à coup, je regardai autour de moi. J'étais seul. Je saisissai ma valise et allai m'installer dans un compartiment modérément peuplé. Les autres voyageurs, élégamment assis sur les banquettes gris perle, étaient vêtus de tweed et fumaient du tabac parfumé ; dès le départ de Paris, j'étais déjà en Angleterre, socialement et linguistiquement. Les conversations que j'entendais me stupéfaient. Pourquoi ces contorsions de la glotte, qui n'avaient d'autre résultat que de rendre les mots incompréhensibles ? Etais-ce voulu ? La langue, elle, demeurait chair passive, neutre ; elle faisait la morte parmi tous ces remous subalternes. Les sons étaient produits par les molaires, par les sinus, le bout des lèvres, la luette, les amygdales et même les clavicules et la pomme d'Adam, tout sauf ce que les Français et les autres peuples latins considèrent comme les organes habituels du langage. L'anglais que j'entendais parler à Paris, je m'en rendais compte à présent, n'était qu'une sorte d'*esperanto*, presque du *pidgin english*, ce langage simplifié à l'usage des populations sous-développées d'Afrique et d'Orient. Les oreilles frustes des *natives* ne pouvaient évidemment pas comprendre l'accent d'Oxford, dont les hennissements acidulés et hautains étaient l'apanage des gentlemen de droit divin.

Le bateau sur lequel j'embarquai ressemblait à une sorte d'autobus flottant. Ce n'était pas le navire de Guillaume le Conquérant, mais il allait me permettre de faire le même voyage. Je songeai que, si la terre avait été plate, il n'y aurait pas eu tant de malentendus inutiles et meurtriers entre l'Angleterre et le Continent, car on se serait vu vivre de part et d'autre de ce fleuve salé ; mais une légère courbure a suffi à créer l'isolation et à transformer le Channel en océan politique.

Il y avait assez de mouettes et de vagues pour donner l'illusion du grand large ; je vis même un touriste en culottes de golf, agrippé au bastingage, qui avait réussi à se donner l'illusion du mal de mer... On perdit de vue les côtes de France, les embruns me frappèrent le visage et je pris enfin conscience de la traversée. Presque aussitôt apparut la ligne des forteresses crayeuses, telle que Guillaume l'avait découverte de sa barque amirale chargée de chevaux, d'hommes et d'étendards.

Sur les falaises pâles, l'armée innombrable des Saxons l'attend, repue de victoires, avec à sa tête Harold, le prince parjure,

assassin de son frère voleur de trônes. Les matelots se préparent au débarquement pendant que les chevaliers montent sur leurs palefrois, recommandent leur âme à Dieu et abaissent leur visière... Tandis que les touristes rassemblent leurs bagages, leurs sacs de golf et leurs paniers pleins de souvenirs de la Riviera...

Parmi la foule disparate qui attend les voyageurs du Continent, j'aperçois, aussitôt la douane passée, la haute silhouette non pas du roi Harold mais de l'oncle Fred. Il a une tête ou deux de plus que ceux qui l'entourent, le cheveu jaune et frisé, le teint brique, des épaules de déménageur, et il est vêtu tout de blanc comme un tennisman. A son côté, une femme plus âgée que lui, qui semble petite par comparaison mais ne l'est pas vraiment, la tante Nell, dont je sais obscurément quel rôle elle a joué dans le passé de mon père. Bien qu'elle approche de la cinquantaine, sa silhouette est encore vive, elle a la démarche d'une jeune fille, et ses yeux verts m'attirent immédiatement. J'attendais une sirène, une Mélusine, et je trouve une dame respectable et mûre. Sa figure à peine ridée a dû être très belle, mais le feu s'est retiré. Elle me serre dans ses bras, m'embrasse, me regarde longuement. Fred s'impatiente, prend ma valise et nous nous dirigeons vers sa voiture. C'est une Rolls Royce beige passablement ancienne, qu'il conduit avec la désinvolture d'un expert, affalé sur son siège, manœuvrant son volant d'un seul doigt. Naturellement, nous roulons à gauche, ce qui au début me donne légèrement mal au cœur. Nous suivons un labyrinthe de petites routes qui me ravissent et cela me conduit aussitôt à réviser ce que je pensais des Anglais avant de m'embarquer : il est vrai que leur argent est ridicule, mais c'est le revers de la médaille. Leur bon côté, c'est cet amour passionné de la nature.

Le Sussex tout entier est un jardin plein de surprises verdoyantes, de cascades de fleurs, de potagers poétiques dans lesquels j'aperçois des paysans qui travaillent en chapeau melon. Nous croisons un vieillard, assis droit sur son tricycle, une longue barbe tombant de son menton, qui pourrait être G.B. Shaw. Nous traversons des villages vétustes et douillets, où chaque maison, chaque porte, chaque arbre concourent à une harmonie lentement mûrie. La vie moderne n'a rien changé à cette hégémonie ancienne de la nature, et l'on voit à peine les

automobiles qui se cachent pudiquement derrière des haies fleuries et des bosquets. Les cottages, plissés par l'âge, ont l'air de vieux meubles dans un salon confortable, dont l'épais tapis de gazon incite à ôter ses chaussures.

Durant ce trajet paresseux, mon oncle et ma tante essaient de découvrir ce que je connais de la langue anglaise — ils ne parlent pas un mot de français — et je leur réponds de mon mieux dans la langue d'*Alice au Pays des Merveilles*, avec des fautes de prononciation qui semblent les amuser. Nous franchissons un portail et arrivons devant leur maison, qui est la quintessence de tout ce que j'ai vu sur la route.

Une longue façade à un étage, cachée sous la vigne vierge et coiffée d'un toit de chaume qui descend bas. Les fondations sont du XIII^e siècle, les murs du XVI^r, et le tout a été adapté sans trop de dommage aux exigences du XX^e. Mais les portes basses, qui forcent l'oncle Fred à se plier en deux dès qu'il se déplace, et les boiseries anciennes sont intactes ; sur une console, une armée de coupes et de trophées d'argent témoignent des hauts faits de mon oncle sur les terrains de golf.

Le golf est son passe-temps exclusif. Et s'il a choisi cette maison, c'est moins pour sa beauté que parce qu'elle est en bordure d'un club consacré à ce sport. Le terrain est l'un des plus poétiques du Sussex, vallonné, avec d'immenses perspectives boisées. Tout cela fait très romantique.

Le cœur léger, je m'installe au premier étage. Une hirondelle plonge dans ma chambre d'un coup d'aile, pousse un cri à la limite extrême de l'aigu, vire et disparaît. Impeccable. Les murs blancs sont entrecoupés de poutres taillées à la hache. Par ma fenêtre encadrée de verdure aérienne, j'examine le paysage. En face, une pièce d'eau à moitié masquée par des saules ; devant la maison, une pelouse d'un vert profond piquetée de buissons de roses ; à droite, un peuplier jaillit des buissons, miracle de verticalité, ses branches dressées en font un candélabre végétal pointé vers le centre du ciel, un long corps pur d'argent pâle frémissant sous la brise. Au-delà, les derniers gradins de fleurs d'un jardin en étages qui descend capricieusement. A gauche, la cuisine disparaît presque sous les taillis et les arbres, nous isolant ainsi de la seule maison voisine, qui abrite le club de golf. Ces deux maisons, avec la propriété du docteur Crawford, non loin

de là, ainsi que deux ou trois cottages qui ont l'air de remonter au temps des druides, constituent le hameau d'Ifield.

Le soir, quand les joueurs de golf, redevenus buveurs, célèbrent leurs victoires dans le whisky et leurs défaites dans la bière, Nell a coutume d'aller avec son basset, Blotto, faire une longue randonnée sur le terrain de golf déserté. Dès le premier jour, elle m'invite à l'accompagner, et nous partons, bras dessus, bras dessous, comme deux vieux amis.

Je lui parle de réincarnation et elle me répond qu'elle n'a jamais rien lu sur le sujet, mais il lui semble évident que la notion de répétition, qui domine tous les règnes de la nature, doit s'appliquer également au nôtre. Si chaque être humain est unique en son genre, cette individualité n'a pu se créer que par la répétition à l'infini de l'expérience de la vie. Une seule vie ne saurait suffire. Bien entendu, nous ne nous souvenons pas de nos vies passées, mais une plante réduite à une graine redevient plante sans avoir à consulter un manuel de botanique. Le tout est de savoir distinguer entre ce qui vit, ce qui meurt et ce qui se transforme.

Notre dialogue se poursuivit tous les jours de cet été miraculeux, à l'heure du coucher du soleil. Miraculeux, pas seulement en raison de ma rencontre avec Nell — avec qui je me découvrais des affinités que l'on trouve rarement entre un garçon de quatorze ans et une femme de cinquante —, mais en raison aussi d'autres circonstances peu communes qui marquèrent ces vacances anglaises.

A commencer par le temps : personne ne se souvenait d'un été aussi implacablement ensoleillé, et cette abondance de lumière et de chaleur répandait une euphorie inhabituelle. Une sorte de torpeur heureuse, dont les Anglais étaient d'ordinaire si privés qu'ils devaient aller la chercher, à prix d'or, dans le midi de la France, en Egypte, aux Indes, en Orient, loin de leur crachin et de leur brouillard coutumiers.

Le printemps avait été très humide, et la terre abreuvée de pluie était magnifiquement fécondée par la chaleur ; les fleurs brillaient dans les champs et dans la rocallie des jardins. Elles atteignaient une taille et un éclat inusités qui paraissaient tenir du miracle. Sous un ciel constamment radieux le gazon exhalait des vapeurs iridescentes qui noyaient les grands chênes dans un halo

de lumière liquide. Je ne fermai pas une seule fois ni mes persiennes ni mes fenêtres, et la vigne vierge se mit à pousser hardiment dans ma chambre.

Autre miracle : la découverte simultanée d'Helena Balvatsky et du monde des étoiles. Je me lançai dans l'étude de l'astronomie, sous un ciel nocturne palpitant de lumières, qui me mettait directement aux prises avec le problème de l'infini. Problème ? non : l'infini n'a rien d'ambigu, c'est mon intelligence qui est incapable de le comprendre, car elle, elle est finie... Et bien finie ! J'entrepris donc avec ardeur de développer les organes de la perception intuitive. Les dimensions suggérées par l'astronomie dépassaient l'idée même de dimension ; le secret était à l'intérieur, dans le non-dimensionnel. Je cherchais. Je ne trouvais rien, mais peu à peu l'habitude de cette recherche devint comme une seconde nature.

L'oncle Fred ne passait à Ifield que trois ou quatre jours par semaine. Le reste du temps il vivait à Londres. Il avait une garçonnière dans Jermyn Street, dont l'adresse exacte était inconnue de sa femme elle-même. Il dirigeait une agence de publicité florissante. A quatorze ans, il avait vendu des journaux dans les rues de Manchester, et maintenant ces mêmes journaux vivaient grâce à lui.

Fred me considérait visiblement comme une cause perdue : j'étais bien le fils de mon père, et pis. Le végétarisme que je pratiquais, mes croyances louches, mes rapports bizarres avec sa femme, mon goût pour l'astronomie, tout cela l'impatientait. Il aurait bien voulu me ramener dans le droit chemin, puisque mon père semblait y avoir renoncé ; mais comment s'y prendre ? dans laquelle de mes murailles pourrait-il ouvrir une brèche ? Il commença par l'astronomie.

Un soir que nous étions assis dans l'ombre fraîche de la terrasse du club, il attaqua, un highball à la main, sur le ton de la confidence :

« Tu n'as pas idée de ce qu'on trouve dans ces sacrés journaux ! Les gens gobent n'importe quoi. Tous les étés, le monstre du Loch Ness... et ça, encore, ce n'est rien. L'autre jour, j'ai lu l'article d'un type qui affirmait que la lumière des étoiles met des années à nous parvenir ! *Et même des siècles !* Pourquoi

écrire des âneries pareilles, alors qu'il suffit de regarder en l'air pour les voir, les étoiles, ça ne prend pas des années ! »

Je me demande ce que Camille Flammarion aurait pensé d'un tel propos ? Ça l'aurait sans doute ramené sur terre avec un bruit sec ! C'est en tout cas l'effet qu'elle me fit, cette observation astronomique. Et qu'en aurait pensé mon père lui-même, qui devait d'ailleurs arriver le lendemain pour passer le week-end avec nous ? Je résolus de ne lui en parler ni à lui, ni à Nell. Le royaume de l'oncle Fred, comme celui du roi Harold, était situé sur la Terre, et les étoiles avaient été contraires à Harold, qui négligeait trop ses astrologues. (J'ai lu par la suite que l'apparition prodigieuse de la comète de Halley dans le ciel de Normandie avait prédit à Guillaume sa victoire et la mort violente du roi Harold. Rarement les phénomènes célestes n'ont guidé l'histoire humaine aussi efficacement qu'à cette occasion.)

Il ne fut donc pas question d'astronomie quand mon père arriva le jour suivant. Entre lui et Nell les rapports semblaient détendus, faciles, comme entre frère et sœur.

De leur côté, les deux frères parlèrent de tourisme. Ils tentaient depuis quelque temps d'obtenir le soutien du gouvernement français pour mener une campagne publicitaire visant à stimuler le tourisme britannique en France. Les Américains, recroquevillés dans l'une de leurs crises périodiques d'isolationnisme, ne voulaient plus entendre parler de ce pays. Quant aux Anglais, ils traversaient une crise d'austérité due à la chute de leur monnaie, et le gouvernement décourageait les voyages en France, où la vie était plus chère. Or l'Italie et l'Allemagne faisaient une publicité intensive pour attirer les touristes anglais ; tout cela était devenu une affaire politique. Et voilà que Fred et Jack s'étaient mis en tête de renverser la situation !

Mon père fit le récit de ses démarches dans les administrations parisiennes pour tenter d'obtenir une aide officielle. Le ministre des Travaux publics, Paganon, lui avait dit tout cru que la France n'avait nul besoin des étrangers, et des Anglais moins que des autres. Jack était parti en claquant la porte. A la direction de la S.N.C.F. qu'il était en train de réorganiser, Paul Dautry avait trouvé l'idée intéressante, en avait parlé au Quai d'Orsay, et le ministre, Edouard Daladier, avait accordé un rendez-vous à

Jack. Mon père demanda à Fred de faire le voyage de Paris le moment venu pour assister à l'entretien.

« Qu'est-ce que je pourrai lui dire, à ce Daladier ? Je ne parle pas un mot de français ! »

« Aucune importance. C'est moi qui parlerai. Seule ta présence compte. Ça l'amusera de voir un authentique joueur de golf dans son bureau. »

Fred ne comprenait pas, mais il promit de venir à la rescoussse. Dans trois semaines. Pour écouter Jackie parler français avec le ministre des Affaires étrangères. Pourquoi pas ?

Fred éprouvait envers son ainé un mélange d'admiration, à cause de l'audace de ses activités, et de réprobation, car cette audace était tout sauf rentable. Fred était resté proche du pavé de Manchester ; il avait retenu les leçons de sa dure jeunesse et il estimait avoir droit au succès qu'il s'était taillé. Tandis que ce pauvre Jackie, avec son rejeton déliant, et son beau-père, et son associé, ces deux belles figures de Français !... Mais peut-être cette nouvelle entreprise donnerait-elle à Jackie son vrai départ dans la vie. Ah ! les choses étaient plus simples au temps de la grenouille de Miss Pennyfeather.

Plus tard dans la soirée, nous nous retrouvâmes seuls, mon père et moi, sur le grand canapé recouvert de chintz, et il me demanda soudain :

« Et Nadejda ? Tu as des nouvelles d'elle ? »

« Oui », dis-je en rougissant. « Deux ou trois lettres de Capri. »

« Ah », fit mon père, rougissant à son tour. « Tu as de la chance. Tu lui écris souvent ? »

J'aurais bien voulu ne pas rougir. Et j'aurais bien voulu qu'il ne me pose pas ce genre de questions. Lui qui se fichait de mes mauvaises notes de cancre invétéré, de quel droit se mêlait-il de ma vie privée ?

« De temps en temps », dis-je. « Elle m'a demandé de lui envoyer mes poèmes, mais ça fait des années que je n'écris plus de vers. Alors je lui ai dessiné le portrait de Blotto, au bas d'une lettre. »

« Ah oui, très bien », marmonna-t-il.

Jamais nous n'avions eu un dialogue aussi prolongé. Je

suffoquais d'émotion, d'indignation, de curiosité... mais pas de jalouse, ça, je voudrais qu'il le comprenne.

« Tu sais, Dad », dis-je, « Nadejda est épataante, mais... »

Je ne pus finir ma phrase, mais mon père avait compris. Il me regarda, à la fois soulagé et interloqué.

« *I think I must say goodnight* », dis-je en me levant, estimant préférable de le laisser à ses pensées.

Car j'avais les miennes également, et Nadejda n'en était pas le sujet principal ! Voici l'affaire : à mon arrivée, la tante Nell me remit une liste de noms et de numéros de téléphone.

« Voilà », me dit-elle. « Ce sont des jeunes filles du voisinage, toutes très bien, très gentilles, et elles voudraient faire ta connaissance. Le bruit a couru que mon neveu allait passer ses vacances ici, un jeune Français ! Pour la plupart, elles ne connaissent pas la France, mais l'idée de voir ici un French boy, ça les excite comme des puces, et elles ont toutes quelque chose à te proposer. Fanny joue très bien au tennis... »

« Oh, tu sais, le tennis, vraiment... »

« Annie Forman pourrait t'apprendre à jouer au golf... »

« Non, merci, le golf, non vraiment, ce n'est pas pour moi. »

« Lizzie est très mignonne, et c'est une nageuse émérite... Lizzie... »

« Ecoute », dis-je, « j'ai des tas de trucs à lire, j'ai du travail et, franchement, je ne m'intéresse pas aux filles. »

Sur quoi je rougis violemment.

« Comment ? », s'écria ma tante, déconcertée. « Tu préfères... autre chose ? »

« Mais non ! »

Comment lui expliquer ? J'avais dans la tête l'image des filles Cuche, transformées en jeunes filles anglaises.

« Je préfère les personnes plus âgées... »

« Dans quel groupe d'âge ? »

« Je plaisantais », dis-je, essayant de tirer mon épingle du jeu. « Mais s'il y a une astronome sur ta liste, avec un bon télescope, peut-être que... »

« Avec un télescope ? Non, je n'ai pas cet article-là, mon ami. Il faudra que tu te débrouilles tout seul. Après tout, tu es assez grand, je te fais confiance. »

Elle avait bien tort. Si elle avait insisté un peu, si elle m'avait

parlé de Lizzie Paxton, par exemple, dont la Morris Minor tomba en panne devant la grille du jardin quelques jours plus tard, alors que je cheminais sur la route de Crawley à la recherche de l'Impossible, le cours de ma vie entière en eût été peut-être changé...

Tout ça, disons-le franchement, pour quelques poils qui me poussaient au menton ! Il y avait des mois que je remettais au lendemain l'achat de mon premier rasoir, tant cette nécessité m'intimidait. Pourtant, peu après mon arrivée en Angleterre, il devint évident qu'il fallait en passer par là. Un matin donc, je partis pour la petite bourgade de Crawley, à trois milles d'Ifield, et je me forçai à entrer dans une boutique de la grand-rue dont la vitrine était garnie de coutellerie.

Une fois la porte refermée derrière moi, impossible de battre en retraite, et je dois présenter ma requête à la vendeuse, une fille de mon âge, fraîche et mignonne. Elle regarde mon visage rougissant d'un œil soupçonneux, comme pour s'assurer que je suis légalement autorisé à devenir le propriétaire d'un rasoir. Ai-je seulement une barbe à raser ? Encore une de ces scènes ridicules pour lesquelles je semble avoir un talent naturel. J'en suis malade d'humiliation. La petite garce ! Je regarde délibérément les deux mandarines dérisoires qui percent sous son chandail, comme pour lui demander de qui elle a eu l'autorisation d'acheter un soutien-gorge.

Elle finit par me donner un rasoir, je paie et je sors précipitamment, titubant à la fois de honte et de soulagement.

Je me mets à déambuler, mon rasoir à la main, dans les ruelles du village, furieux de ma timidité et de ma bêtise... et soudain, au coin d'une rue, je croise une jeune fille dont la vue me frappe pour le restant de mes jours. Mon champ visuel est envahi par cette présence irrésistible. Dans ses cheveux blonds, un ruban d'azur ; dans ses yeux qui sourient avec l'exubérance de ses seize ans, deux éclairs d'azur ; sa robe bleue très simple fait ressortir la fraîcheur dorée de sa peau, c'est un arc-en-ciel blond, rose, bleu — elle a même deux gros bleus qui ornent ses jambes nues... Tout cela, je le vois en l'espace d'une demi-seconde. J'enregistre encore les détails qu'elle a déjà disparu, portée par son sourire, enlevée à mon rêve... J'essaie de me souvenir de sa bouche... Et porte-t-elle des sandales ? C'est trop bête ! Je fais demi-tour et

me rue à sa poursuite. C'est elle, celle dont je rêve depuis toujours, l'élué de mon cœur... Elle a disparu, c'est incroyable, elle s'est volatilisée plus vite qu'elle ne m'est apparue ! Où ? Je me précipite dans une rue étroite... Non, c'est une impasse ! je rebrousse chemin, je cours comme un fou.

Où est-elle ? Mon Dieu, mon Dieu, je l'ai perdue... Mais je ne peux pas non plus rester là à attendre qu'elle me réapparaisse, qu'est-ce que les gens vont penser ? Tristement, je reprends la route de la maison et je passe le reste de la journée dans les tortures.

Le matin suivant, je retourne à Crawley, j'erre dans les mêmes ruelles, j'attends, je guette. Rien, bien sûr. Rien. Je me persuade que le lendemain, ou le jour d'après, je la reverrai — la loi des probabilités... Mais rien. Une semaine, deux, trois, et toujours rien. Mais rien. Ma tante ne me pose plus de questions au sujet de ces expéditions matinales ; je n'ai jamais osé lui en avouer la cause. Un soir, pourtant, elle me dit que je lis trop, que je suis trop sérieux, je ne m'intéresse donc pas aux jeunes filles ? Annie ? Fanny ? Lizzie ? Maurice, vraiment ?

Ma tante avait raison : j'avais à ma disposition des escouades de ces nymphes blondes et roses qui font la gloire du Sussex, comme la crème et le beurre font la fierté des Normands. Tout le voisinage connaissait la présence du French boy, et le French boy était le seul à ignorer que ses compatriotes avaient en Angleterre la réputation d'être de grands amoureux. Pour cette seule raison, cette raison idiote et tristement inexacte, ma tante recevait des coups de téléphone innombrables, des invitations pressantes et des visites de jeunes personnes piaillantes, en quête d'un partenaire pour le tennis, pour une promenade ou pour une danse. Mais je n'étais pas libre. J'avais bien autre chose en tête ! Mon cœur était pris, et j'en perdais le boire et le manger. En réalité, je ne me souvenais plus très bien d'elle. Sur son image, qui ne cessait de déboucher dans ma tête au coin de la rue, s'étaient superposées d'autres images également blondes, roses et bleues, de jeunes filles à qui ma tante cherchait à m'intéresser. Et cependant il n'y avait qu'Elle dans mon cœur. L'Inconnue. Chaque matin, ou presque, de ces trois mois, je fis religieusement les trois milles aller, trois milles retour, et jamais je ne la revis. Peut-être n'avait-elle jamais existé ?

En revanche, l'épouse du docteur, qui habitait la belle propriété voisine, une femme de trente ans aux formes florissantes, me portait un intérêt qui me plongeait dans le plus grand embarras. La passion romantique de cette matrone me semblait insolite, importune, parfaitement déplacée. French boy ou pas, je n'étais qu'un lycéen ignorant de quatorze ans ; qu'aurais-je bien pu apprendre à cette bourgeoise épanouie, dont le mari était de sucroît un ex-champion de boxe universitaire ? C'était idiot. Elle arrivait chez nous aux moments les plus imprévus, et ces confrontations étaient pour moi une épreuve nerveuse presque insupportable. Un jour que je lisais *Isis Dévoilée* de H.P. Blavatsky, installé sur une chaise longue que j'avais ingénieusement amarrée entre les arbres au-dessus de l'étang du jardin, elle apparut si brusquement de derrière un saule pleureur que je sautai de surprise, ce qui détruisit l'équilibre précaire de mon installation. Le tout s'effondra au ralenti et je me retrouvais debout dans la vase, l'eau jusqu'à la poitrine, brandissant à bout de bras *Isis Dévoilée* — j'avais au moins réussi à sauver mon bouquin de la noyade.

« Pardonnez-moi », dit Mrs. Crawford, « je voulais vous faire entendre un disque que des amis m'ont envoyé de Paris. C'est en français, des chansons modernes... »

Elle me parlait du haut de la berge, en disposant son phonographe portatif sur le gazon, pendant que je regagnais la terre ferme en halant ma chaise longue hors de l'eau. Elle remonta l'appareil et me fit signe d'écouter les mots que Lucienne Boyer ne semblait chanter que pour moi :

*Pâr-lez moi d'a-mour
Re-di-tes-moi des cho-ses ten-dres...*

« Oh, vous êtes tout mouillé ! » dit Mrs. Crawford, en me regardant ôter mes chaussures pleines d'eau. « Est-ce ma faute si vous êtes tombé ? Je suis vraiment désolée... »

*Vo-tre beau dis-cours
Mon cœur n'est pas lâs de l'en-ten-dre...*

Les Anglais sont fous, les Anglaises le sont encore plus : que ce soit dans le Sussex, à Brighton ou à Londres, deux villes que

j'ai eu l'occasion d'entrevoir, tous ces gens sont des maniaques délirants, avec des idées fixes, irréductibles, aussi aberrantes que leur système monétaire. (Il est vrai que, vus d'Angleterre, les Français ne sont pas mal non plus, avec leur politique, leur colonel de La Rocque et le reste... La folie est universelle !) Mrs. Crawford finit par abandonner la partie. Elle referme son phono, la mine déconfite, et s'éloigne avec son attirail en marmonnant.

Dans trois jours, c'est le départ. La chaleur a décrû et l'on voit apparaître des pull-overs au club. Pour la dernière fois, je prends la route de Crawley. J'erre longuement dans les rues, je regarde à l'intérieur des boutiques, j'entre à la poste et même dans la petite église. Je m'assis sur un banc, au milieu de la grand-rue. J'attends. Ce village m'est devenu si familier ; chaque mur patiné, chaque buisson, tout est chargé de souvenirs, lourd des émotions ressenties au cours de cette quête absurde. Combien de fois ai-je cru la reconnaître de loin ; il suffisait d'une robe bleue, d'un ruban... Chaque fois j'en avais le cœur en lambeaux...

Je suis presque soulagé, ce jour-là, de ne pas la voir ; ce serait atroce de la retrouver enfin, juste à la veille de mon départ ! Je reprends le chemin d'Ifield, engoncé dans un cocon de mélancolie presque sereine. Si je pouvais me convaincre qu'elle n'existe pas, que je l'ai rêvée...

Le lendemain matin, c'est le départ. Je vois l'oncle Fred sortir sa voiture du garage pendant que je m'efforce de fermer ma fenêtre, au prix d'un véritable massacre : j'éprouve un sombre plaisir à torturer cette belle vigne vierge et rebelle.

Sur la route, après quelques minutes de silence, Fred me sourit :

« Ne fais pas cette tête, mon vieux. Nous aussi nous sommes tristes de te voir partir. Mais tu n'as pas perdu ton été, avec tes dessins et ton astronomie... »

« Eh ! », coupe Nell. « On dirait la voiture de Lizzie Paxton. »

Elle agite joyeusement la main par la portière et se tourne vers moi.

« Tu as eu bien tort de ne pas vouloir lui parler. C'est bien la plus jolie fille du pays, tu sais, et si vivante... »

Et soudain, écrasé, j'entr'aperçois Lizzie, radieuse, éclatante de beauté, conduisant à tombeau ouvert sa Morris Minor de la

main gauche, qui nous salue comiquement d'un grand coup de chapeau de la main droite. Vous l'avez déjà deviné, bien sûr ! C'est elle ma blonde transcendante. A son côté, un jeune homme brun et bronzé nous sourit de toutes ses dents.

« Elle s'est enfin trouvé un garçon », ajoute Nell, implacable.
« Ils ont l'air si heureux ensemble, ça fait plaisir à voir. »

Avant mon départ, tante Nell voulut me faire visiter Londres, que j'avais à peine vue au cours d'un séjour de quelques heures en compagnie d'oncle Fred, un mois plus tôt. Dans un état de stupeur totale, je me laissai trimballer d'un taxi à l'autre — ces hautes boîtes noires qui virent sur elles-mêmes avec la souplesse des derviches, insectes mécaniques évidés pour permettre le transport à travers les boyaux urbains des hautes coiffures dont aiment se parer les notables mâles et femelles de la ville.

Ma tante m'expliquait que j'étais dans la Tour de Londres, en train de contempler les Joyaux de la Couronne ; dans Westminster Abbey, parmi les défunts célèbres ; dans Chelsea ; que cette brouillasse confuse qui laissait si mal passer la lumière, c'était un Turner, et ce couple de joueurs de golf pommadés, un Gainsborough. Deux trajets mouvementés en haut d'un autobus rouge me réveillèrent un peu. Bovril, Piccadilly. Nous passâmes une heure dans une cathédrale anglo-indienne en papier mâché à Russel Square ; la foule était habillée de tweed, dans des teintes vert d'eau et pastel comme les pâtisseries des Lyon's Corner Houses. Buckingham Palace, avec ses soldats écarlates de plomb et de plume, me tira de nouveau de ma léthargie. Ah, si Gregor avait été là, il aurait fait quelque chose ! Mais, seul avec ma tante, j'étais sans défense ; j'attendais le moment où mon esprit hébété se réveillerait et où mon infortune m'apparaîtrait dans toute mon horreur. J'avais perdu Lizzie...

Enfin, nous descendons Charing Cross Road, puis filons le long de la Tamise dans notre boîte mécanique, dont le pilote est un *golem cockney* dont je ne verrai jamais que le dos et la main tendue... Il en faudrait plus pour me tirer de ma torpeur que cette ville glabre, ces alignements de gothique éteint... Nous arrivons à la gare où règne une activité étourdissante. On l'a nommée Victoria, comme la mère des Anglais ; elle aussi a d'immenses jupons de verre où elle tient son peuple sous cloche,

gare-musée, cœur d'empire, plaque tournoyante d'où les foules rassemblées s'envolent en fumée, surchargée de fanfreluches en fer forgé et de pendentifs lumineux. Nell s'assied un moment à côté de moi dans le compartiment où elle m'a installé. Nous venons de passer ensemble une vie entière. Une de plus ; les courbes hors dimensions du karma nous ont rapprochés, et elles nous éloignent de nouveau. Pendant un temps, nous avons été liés plus étroitement qu'aucun couple humain ne l'a jamais été. Cela, nous le savons l'un et l'autre. J'oublie mon malheur et je dis adieu à ma tante, qui, elle aussi, reprend un vieux rêve en me quittant.

La période de réadaptation sera longue. Pour retraverser le miroir, le voyage de Londres à Paris fournira une chambre de décompression idéale. Cela permettra au processus du souvenir de se dérouler à une vitesse accélérée ; mais ce n'est là que la première phase, la prise de conscience de cet univers enclos que constitueront plus tard ces trois mois d'Angleterre. Désormais, la radieuse Lizzie Paxton luttera avec la princesse d'or et d'ivoire qui l'a précédée — Dieu sait laquelle des deux aura le dessus ! Peu importe : j'ai désormais deux amours jumeaux au lieu d'un seul. Lizzie pourra me trahir autant qu'elle voudra, je la retrouverai toujours, seule, éclatante, offerte à moi seul au coin d'une rue de village.

Cette image de la double Lizzie et du jeune étranger avec qui je la partage me donne une telle fièvre de volupté, là, dans le train de Dieppe, que je la vois soudain assise en face de moi avec son beau jeune homme brun. Convaincu que les autres voyageurs du compartiment voient aussi ce que je vois, je me précipite vers les toilettes et je m'y barricade avec mon hallucination. Sa présence est si réelle, si forte que mon imagination se trouve désarmée, envahie. Bousculée, violée, dépucelée. De tout l'été, je n'avais osé toucher à cette vision d'une sensualité trop pure pour être livrée aux pratiques brutales de la chair. Mais l'irruption de Lizzie Paxton dans ma cage métallique change d'un seul coup mon rêve vaporeux en symphonie lubrique. La

découverte des deux Lizzie marquera le début d'un esclavage sensuel délicieux, intolérable.

Au cours des mois qui suivirent, dans de rares moments de lucidité, je me disais qu'il était étrange que l'intensité de ma passion fût inversement proportionnelle à la matérialité du contact qui l'avait provoquée — un sourire-éclair, un jeune corps dansant entr'aperçu... C'était le triomphe de l'irréalisable. Et la confirmation quotidienne, constante, du fait que l'amour est affaire solitaire... Et bientôt mes parents commentèrent presque ouvertement les cernes que j'avais sous les yeux.

A la rentrée au lycée Pasteur, j'eus la surprise d'y retrouver une vieille connaissance de Meaux, Raymond Marcellin, le frère de mon ami Jean, qui était devenu étudiant en droit et pion à Pasteur. Raymond, ma vieille branche ! Ah, quels souvenirs ! Souvenirs anciens, lointains, et, en revoyant ce témoin du passé, je compris que j'avais bien changé depuis le collège de Meaux.

Chez les Delamare, je rencontrais une grande variété de gens, et notamment, un jour, Sacha Pitoëff, qui venait jouer aux échecs. Il était le fils de Georges et Ludmilla Pitoëff, tous deux émigrés de Russie, et dont la réussite à Paris avait quelque chose de rare et d'exemplaire. Par Sacha, je connus ses trois sœurs, toutes trois rousses — merveilleusement rousses.

Il n'y avait donc pas que les blondes, pas que les brunes. Les rousses, c'était autre chose, pas seulement une couleur de cheveux ou une qualité de peau, mais aussi une structure toute spéciale du visage et du corps. J'avais eu la révélation de la rousseur en voyant la reproduction du tableau de Renoir, *Portrait de Mme Irène Cahen d'Anvers*. Par la suite, faisant abstraction de la saisissante coloration de la peau et des cheveux, je crus déceler dans le visage de toutes les jolies rousses que je rencontrais (pas souvent, du reste, car elles étaient assez rares) la même finesse dans le dessin de l'arcade sourcilière, du nez, du profil, des pommettes, des attaches. Et dans la démarche, ce même mélange de souplesse et de lourdeur. Je ne parle pas des innombrables métisses, les rousses-blondes, les blondes-rousses et les rousses-brunes (et parfois même les rousses-rousses à l'éclat presque insupportable). Il y avait aussi les rousses-laides, exagérées jusqu'à la caricature par la méchanceté de leur destinée génétique. Il me semblait pourtant que, statistiquement,

la race des rousses se comportait mieux que l'ensemble des blondes et des brunes. Nadejda, par exemple, était à mes yeux une synthèse parfaitement réussie de blonde-rousse.

Mais revenons à mon père et à ses aventures professionnelles, qui avaient alors atteint une grande intensité dramatique. Obelisk Press était devenue une réalité concrète, et quelques auteurs honorables figuraient à son catalogue, parmi lesquels Cyril Connolly (un critique anglais dont le premier roman, *The Rock Pool*, avait effrayé les éditeurs par ses audaces pourtant bien modestes), ainsi que Peter Neagoe, James Hamley et d'autres victimes de la censure anglo-américaine. *The Young and Evil*, qui était l'œuvre de deux Américains, Charles Henri Ford et Parker Tyler, avait pour thème l'homosexualité chez les jeunes bohémiens de la nouvelle bourgeoisie. Il y avait encore les mémoires de Franck Harris, dont la première partie avait été publiée par l'auteur lui-même, et qu'Obelisk Press édita en quatre volumes sous le titre *My Life and Loves*, avec un cinquième en préparation. Cette œuvre singulière obtint un bon succès grâce au cynisme de sa formule. Harris, un matamore de la culture, écrivait avec une rare facilité, et souvent avec pénétration, sur tout et n'importe quoi, de Shakespeare aux reportages militaires. C'était un aventurier de vocation, un Irlandais affabulateur et un infatigable coureur de jupons ; il avait écrit ce livre à son image, entrelardant ses souvenirs politiques et littéraires de scènes de séduction dans le style cigarette-et-porte-jarretelles, qui devinrent un modèle du genre, car elles ne manquaient pas de puissance érotique en raison même de leur naïveté, de leur brio animal. Ce fut un best-seller, mais à l'échelle fort modeste de l'époque, car le tirage de chaque titre ne dépassait guère un millier d'exemplaires. Ces livres ne se vendaient pratiquement qu'en France, et le marché se divisait entre quatre ou cinq libraires à Paris, autant à Nice et à Cannes, et un encore à Juan-les-Pins. Le tiers du chiffre d'affaires total était réalisé par Brentano's, avenue de l'Opéra. Galignani et W.H. Smith, rue de Rivoli, étaient moins efficaces parce que plus pudibonds, de même que Tschann, à Montparnasse, parce que sa clientèle d'artistes était moins argentée que les touristes fastueux de la Rive Droite. En somme, c'était un tout petit

commerce, et le chef-d'œuvre des temps modernes ne pointait pas encore à l'horizon pour délivrer mon père de cette médiocrité.

Il passait un temps considérable à lire des masses de manuscrits qui lui étaient envoyés d'un peu partout par des agents littéraires et des auteurs en détresse. Obelisk Press était le dernier recours de malheureux qui avaient investi toute leur vie dans une œuvre unique, chargée de foi et de rêves, et qui avaient déjà essayé des refus de la part des éditeurs de Londres ou de New York. C'est donc à mon père qu'appartenait le triste privilège de leur donner le coup de grâce, en leur annonçant qu'il leur fallait renoncer à ce dernier espoir de publication. Une besogne affreuse, mais inévitable : l'éditeur est plus souvent bourreau qu'accoucheur. Mon père ne désarmait pas, se disant qu'un jour l'œuvre miracle surgirait sûrement de cette pile d'élucubrations lamentables. En attendant, il ouvrait, sans trop y croire, le dernier colis du père Bradley. Bill Bradley exerçait à Paris le métier d'agent littéraire, en dilettante, et il était de ceux qu'il ne fallait pas vexer, car il était homme à faire ou à défaire les réputations. Et donc, ce jour-là...

Par la suite, mon père devait se remémorer cette séance de lecture dominicale avec une grande netteté. L'événement se produisit au cours de l'été 1932, dans la maison de Rozoy, qui n'était toujours pas vendue et où la famille passait des vacances bon marché. Sous le grand hêtre pourpre, ce même arbre géant de mon enfance, où mon père avait installé sa chaise longue, pour la première fois de sa carrière d'éditeur néophyte, le dieu lui parlait — un grand dieu barbare, un sauvage surgi tout nu de la jungle urbaine, un Américain quasi clochard arrivé à Paris en traînant une valise de manuscrits impubliables. Son nom : Henry Miller, fils d'un petit tailleur allemand de Brooklyn. Il vivait des maigres subsides que lui envoyait irrégulièrement June, la femme qu'il avait laissée à New York, argent qu'elle-même tirait de ses admirateurs. Il n'appartenait à aucune école, il n'avait pas de maître, il avait appris tout seul à écrire. La force de ce livre que mon père découvrait, *Tropic of Cancer*, était d'abord de traduire la réalité — sa vie, son effort de libération totale, tels qu'il les voyait au moment même où il les décrivait. Le sujet du livre c'était lui et, à travers lui, c'était l'Amérique, c'était la vie

moderne. Que dire d'un livre pareil ? Magnifique, terrifiant, ce livre était bien plus qu'un chef-d'œuvre, il marquait le début d'une ère nouvelle. C'était l'histoire d'un homme sans précédent, le premier homme libre de la société contemporaine, tel que Freud lui-même aurait hésité à l'imaginer.

Sa lecture achevée, la tête incandescente, mon père téléphona à Bill Bradley et déclara qu'il serait fier de publier le premier livre d'Henry Miller.

Mon père et Miller appartenaient à des mondes si étrangers, à des types humains si différents que, malgré leur désir réciproque de communiquer, de nombreux écrans les séparèrent longtemps. Pour Miller, le flegme de mon père, son style gentleman-pornographe, c'était trop exotique pour être réel. Et pour mon père, ce type de Brooklyn, à la fois timide et goguenard, n'était pas à l'échelle de son propre livre. Ces difficultés mêmes donnèrent plus de solidité, plus de réalisme à leur association, comme en tout bon mariage de raison... Et pourtant il s'instaura bientôt entre eux un malentendu tragique. Mon père s'était verbalement engagé dans un accord (qui lui donnait les droits d'édition de *Tropic of Cancer* pour le monde entier) sans parler à Servant de cette addition inattendue au programme d'Obelisk Press. Le contrat qui liait mon père à Servant prévoyait la publication par Obelisk Press de trois livres par an, dont l'un écrit par mon père lui-même, qui faisait abandon de ses droits à l'association. Servant ne lisait pas l'anglais et se souciait comme d'une guigne de la littérature ; sa seule exigence était que mon père évite tout livre de vente lente ou problématique. Il était difficile de bâtir un catalogue présentable dans ces conditions, mais jusque-là, grâce aux livres interdits en Angleterre, les choses n'avaient pas trop mal marché. Or *Tropic of Cancer* transgressait les règles : ce livre ne se vendrait que s'il était découvert par de vrais connaisseurs, défendu par quelques critiques courageux et promu au rang d'œuvre littéraire de première importance. Alors, et alors seulement, il connaîtrait peut-être la gloire internationale d'*Ulysse*, et donc la fortune. Mais tout cela n'était qu'une spéculation, et il eût été malhonnête de le cacher à Servant. Plus il y pensait et plus mon père était nerveux, et non sans raison. Quand il se décida à en parler à Servant, celui-ci éclata aussitôt :

« Pourquoi publier ce livre si vous n'êtes pas sûr qu'il va se vendre comme les autres ? C'est un risque absurde ! »

« Enfin, voyons », dit mon père, ulcéré. « Il y a quand même des risques qu'il faut prendre pour découvrir de temps en temps un nouvel auteur... »

« Parlons-en, de votre nouvel auteur ! Cette espèce d'artiste qui n'est même pas fichu de dire bonjour en français et qui ne retire pas son chapeau en entrant dans les bureaux ! Ça peut faire un livre à succès, ça ? »

Servant ferrait sa victime avec volupté. Il y avait longtemps qu'il attendait de tenir mon père à sa merci et de lui rabattre son caquet d'éditeur intellectuel. Plus mon père s'énervait, moins il trouvait ses mots en français, et plus Servant le chargeait de sarcasmes, le sachant sans défense. Cette empoignade se termina par la défaite de mon père : Servant refusait de prendre le risque d'imprimer *Tropic of Cancer*.

S'ensuivit une série de dialogues misérables entre l'éditeur, mon père, qui n'était pas vraiment éditeur, et l'auteur, Miller, qui aurait été bien incapable de trouver dans le monde entier un autre éditeur. Dialogues de sourds et de désespérés. Miller s'entêtait à dire que c'était par peur de poursuites judiciaires que mon père retardait ainsi la publication de son livre, de saison en saison, mais qu'il n'osait pas l'avouer. Mon père tentait de lui expliquer qu'il avait des problèmes avec son associé, mais Miller ne pouvait croire qu'un homme aussi bien habillé que lui pût dépendre d'un type comme Servant, dont il préférait ignorer l'existence. Certes, les risques d'une action judiciaire contre *Tropic of Cancer* existaient, mais ils étaient faibles. La France était un pays libéré. C'était ce sens de la liberté, unique au monde, qui avait fait de la France le centre des modes et des idées. Toute la peinture moderne aboutissait dans les galeries de Paris parce que la France était la terre spirituelle des exilés — comme en témoignait la rencontre de mon père avec Henry Miller. Depuis les affaires lamentables des *Fleurs du Mal* et de *Madame Bovary* les tribunaux refusaient de se mêler d'affaires de livres libertins, par peur de se ridiculiser. Mais les milieux bien-pensants étaient actifs, et ils avaient des têtes de pont dans les ministères et à la Chambre. Si Victor Margueritte n'avait pas été poursuivi pour avoir écrit *La Garçonne*, le livre le plus

scandaleux de l'après-guerre, et qui m'avait fait passer, soit dit en passant, un ou deux bons après-midi, il avait été radié de l'Ordre de la Légion d'honneur. Ça n'a l'air de rien, mais il n'y a que le premier pas qui coûte.

En 1929, quand Franck Harris avait fait imprimer à ses frais la première moitié de *My Life and Loves* à Nice, où la colonie britannique était nombreuse, puissante et conservatrice, l'ambassade de Sa Majesté n'avait pas hésité à intervenir auprès de la Chancellerie et, à la surprise générale, le parquet de Nice avait entamé des poursuites correctionnelles contre Harris. Celui-ci avait répondu par des harangues intarissables, des pétitions et des protestations publiques, des campagnes de lettres couvrant la planète entière. Les tribunaux ne voulant pas toucher à cette affaire engagée en porte-à-faux, Harris fut acquitté — mais qu'un gouvernement étranger eût pratiquement pu se porter partie civile devant les tribunaux français, contre un auteur ou un éditeur, cela donnait à penser ! La loi était vague, les institutions caoutchouteuses, tout pouvait arriver. L'émergence d'Hitler et de Mussolini aux frontières communiquait à toutes ces choses-là une fragilité, une couleur de caricature. Quand parut l'extraordinaire roman de Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, le bruit courut que Denoël avait exigé des coupures et que Céline avait dû les accepter. La création presque simultanée de ces deux œuvres, le *Voyage* et *Tropic*, était saisissante, et cela aviva encore les difficultés entre Miller et mon père. Mais Miller commençait à mieux comprendre les problèmes, et il s'évertuait à convaincre son amie Anaïs Nin de prêter à mon père les fonds nécessaires à l'impression du livre ; il aurait dû paraître à la fin de 1932, mais ne sortit que pendant l'été 1934, grâce à ce sauvetage humiliant et laborieux.

Ce fut un grand moment pour l'éditeur autant que pour l'auteur, et le succès d'estime, venant des sommets comme une brise bienfaisante, de T.S. Eliot à Ezra Pound, fut beaucoup plus rapide que prévu.

La parution de *Voyage au bout de la nuit* avait déclenché un vacarme considérable dans les journaux comme dans les conversations, au point que même à la table familiale mes parents engageaient des débats passionnés en franglais, qui retardèrent en plus d'une occasion le départ de leur progéniture

pour l'école. Je réussis à m'emparer de l'exemplaire familial du *Voyage*, un gros volume aux tranches pelucheuses, et je me plongeai dans cette lecture. Formidable ! Ça, au moins, ça sonnait juste. La tristesse des banlieues, la crasse humaine à la puissance 10... Pan dans le mille !

Mon père m'avait donné à lire les épreuves de *Tropic of Cancer*. En dépit de mes lacunes de vocabulaire et de certaines zones d'incompréhension, cette lecture aussi m'avait fait une forte impression. Quand il se rendit compte que j'étais capable à mon âge de goûter cette littérature adulte, mon père, mû par l'orgueil patriarchal, me demanda de dessiner la couverture du livre de Miller. C'était là une idée démentielle. Mon père était intelligent, il savait que les plus grands artistes du monde vivaient à Paris, et il aurait pu y trouver mille candidats infiniment mieux qualifiés que moi pour ce travail. Je pense que ses conflits quotidiens avec son associé avaient affaibli son imagination, son esprit d'entreprise et même son jugement esthétique. J'acceptai la commande avec l'inconscience de mes quatorze ans et me mis à l'œuvre pendant mes vacances anglaises. Je ne disposais que de deux couleurs, le noir et une autre. En deux ou trois heures, je dessinai bravement la couverture de l'un des plus grands livres du siècle. L'encre de Chine avait bavé, on voyait un énorme crabe pustuleux assis au sommet d'une sphère (symbole), tenant entre ses pinces une silhouette humaine qui pendillait, avec des traînées de morve un peu partout. C'était absolument dégoûtant. Mon père considéra la chose avec ravissement et me complimenta en anglais, incapable de trouver les mots français pour célébrer un tel chef-d'œuvre. J'empochai modestement les cinquante balles que j'avais si facilement gagnées ; Picasso aurait peut-être dessiné cette couverture pour rien, et elle aurait été sûrement mieux réussie. Mais après tout, mon crabe n'était pas plus moche qu'un autre à la devanture de Brentano's.

Un jour, j'entraînai sournoisement Gregor Louchine du côté de l'Opéra et je m'arrangeai pour que notre déambulation nous mène devant la librairie Brentano's, à l'angle de la rue des Petits-Champs. Vivement impressionné par cette réalisation artistique de son camarade de classe, Gregor me flanqua des claques frénétiques dans le dos, en s'esclaffant bruyamment, ce qui était sa façon à lui d'exprimer ses félicitations.

Gregor et moi, nous étions devenus inséparables. Ma mère prétendait que Gregor était en réalité un personnage de dessin animé, un caniforme mâtiné de cervidé, et il y avait un peu de ça. Mais le plus étonnant, c'était sa voix de basse qui déraillait d'un registre à l'autre, de façon toujours inattendue, comme un disque rayé des chœurs de l'Armée rouge. Dans les endroits publics il s'amusait à effrayer les gens, jouant de sa laideur qu'il avait le pouvoir d'accentuer et d'aggraver par toutes sortes de moyens, jusqu'aux limites du tolérable. Il y avait des moments de silence chargés d'une telle menace que je sentais qu'il ne fallait pas le regarder. C'eût été trop affreux — le coup de disgrâce ! Et cela ne lui semblait sans doute pas suffisant car il se promenait avec un matériel de bruitage parfaitement étudié pour semer la panique dans le métro ou dans les salles de cinéma : vaches, canards, sirènes d'alarme, sans parler de divers appareils produisant des pétarades dégoûtantes. On pouvait trouver ça drôle, mais il fallait avoir l'estomac bien accroché pour supporter l'humour noir avec lequel il célébrait la laideur exceptionnelle dont le destin l'avait gratifié.

A Luna Park, il y avait une grosse fille en maillot de bain dans une baraque de forains, que l'on pouvait faire dégringoler du hamac dans lequel elle exposait ses chairs en atteignant une cible avec une balle de chiffon ; Gregor passait des heures entières à faire débouler la grosse fille, seul en face d'elle, avec une pyramide de boules devant lui, se dépensant sans compter jusqu'à ce que, prise de panique, couverte de bleus, la malheureuse se mit à l'invectiver sauvagement, tout en se hissant derechef dans son hamac. T'es pas contente ? Tiens, pan ! Avec un cri de rage et de désespoir, elle chavire une fois de plus, et son maillot de bain se fend de part en part, dévoilant son gros derrière. Gregor est aux anges, c'est sa façon à lui de faire la cour. Pas très brillant, hein ? Eh bien, détrompez-vous ! De guerre lasse la bonne femme finit par accepter de prendre un bock avec lui. Sur le chemin du café, il constate avec satisfaction qu'elle peut à peine marcher tant elle est contusionnée. Gregor se précipite dans une pharmacie, achète de la teinture d'iode, des

pansements et du sparadrap, qu'il lui offre cérémonieusement, comme des bijoux de prix. Il compte les bleus sur sa chair endolorie ; il la trouve adorable avec ses yeux au beurre noir, couverte d'horribles horions. C'est ainsi que débute l'une des grandes romances de notre époque.

Nous passions beaucoup de temps avec la vache portative de Gregor sur les tours de Notre-Dame, dans les rues du Marais, place des Vosges, au musée de Cluny et dans le ghetto de la rue des Rosiers. Un jour, il m'amena au Cimetière des Chiens qui se trouve dans une petite île de la Seine, vers Levallois-Perret, et dont je n'avais jamais entendu parler. Les cimetières ordinaires sont déjà des lieux étranges mais celui-là était encore plus troublant, sans doute parce qu'il faisait appel aux vrais sentiments. Perdre un mari ou un autre parent est une affaire de famille qui implique des monuments funéraires conçus en fonction d'impératifs sociaux ou ostentatoires. Mais perdre son chien est une tragédie purement personnelle, qui peut s'exprimer sans retenue, dans le lyrisme le plus outré, le plus passionné...

On se promenait dans les allées bien ratissées en admirant la grâce des tombes en miniature, ornées de photos colorierées dans des médaillons de fleurs artificielles, et même de balles ou d'os en caoutchouc attendant dans leur tiroir vitré l'heure du Jugement Dernier... Quand Fido bondirait hors de sa tombe pour batifoler entre les réverbères des Champs-Elysées : « A Fido pour l'éternité ! »

Heureux canins ! Ils ne connaissaient sans doute pas leur bonheur posthume, eux qui avaient su allumer dans le cœur humain le seul vrai amour, l'amour pur, sans méfiance ni réserve, sans jalousie ni faiblesse, qui satisfait tous les appétits et triomphe de tous les faux-semblants avec une bonne pâtée.

La Seine était en crue et l'eau avait grignoté les berges de l'île, amollissant les pourtours de la nécropole. Emporté par les remous d'eau bourbeuse, un petit cercueil flottait lentement vers le large, surmonté, ô surprise ! d'une minuscule croix de Saint-André.

« Vois-tu ce que je vois ? », demandai-je à Gregor...

« On dirait bien un chien russe... »

« Quelle coïncidence ! »

« Merci, vieux ! »

Nous étions allongés sur le gazon d'un petit tertre qui devait être truffé de toutous défunt. Gregor avait décidé de s'y reposer, et je ne me serais pas risqué à lui dire que l'endroit n'était pas destiné à cet usage.

« *To kalon !* », dit Gregor, embrassant de l'œil le paysage d'eaux visqueuses et d'usines difformes, et le petit reliquaire de bois précieux qui continuait bravement sa course vers l'estuaire de la Seine et, de là, Dieu sait vers quelle autre destination.

« *To kalon !* », répondis-je sobrement.

« Et celle-là, tu l'attendais ? », demanda-t-il en me désignant de la tête une petite dame russe, rondouillarde et sanglotante, qui arrivait dans notre direction en courant à toute allure parmi les tombes.

« C'est sûrement la maîtresse de ce chien ! Tu comprends ce qu'elle dit ? »

« “Reviens, petite âme, reviens !” Des choses comme ça. Lève-toi, il faut aller secourir cette malheureuse. Allons, secoue-toi un peu. »

Il se mit à parler à la dame, en russe, avec une sollicitude exagérée, dévorante, couvrant ses piaulements aigus de sa voix de faux-bourdon. Il lui montrait d'une main une barque défoncée qui était amarrée à la rive, et, de l'autre, il me désignait.

« Tu sais ramer, vieux ? », me hurla-t-il.

« Ah non, Gregor », répondis-je, effrayé. « Pas ça ! »

Mais comment le raisonner ? Il est déjà dans la barque. Je suis bien forcé de le suivre ; nous nous distribuons les rôles : il écope, je souque. Le courant nous entraîne dans la direction générale du cercueil qui s'éloigne inexorablement, et je parviens à donner quelques coups de rames pas trop mal orientés, si bien que nous nous rapprochons peu à peu de l'objectif. L'ennui c'est que la barque prend l'eau et que Gregor n'écope pas très efficacement. Ce n'est pas un travail pour lui. Notre expédition prend un tour sinistre : allons-nous donc périr pour sauver le cadavre d'un chien inconnu ?

« Tu sais nager, vieux ? »

Autant lui poser la question de but en blanc.

« Non ! et toi ? » répond-il, l'air inquiet.

« C'est bien ce que je pensais... »

Mes avirons ne tiennent pas dans leurs dames. Nous ne

naviguons plus, mais nous partons mollement à la dérive en nous enfonçant peu à peu. Gregor a définitivement renoncé à écoper ; il sifflote en attendant la fin. Il y a maintenant un attroupement à notre point d'embarquement ; un type en képi crie des mots indistincts et souffle de tous ses poumons dans un sifflet à roulette, pendant que le cercueil s'éloigne... Tout va mal, tout va très mal !

« Il ne manquait plus que ça ! », dit Gregor. « On a la police à nos trousses, tu vois le type avec son sifflet ? Rame plus vite, veux-tu ? Ce sera de ta faute si on se fait pincer. »

Je m'escrime de toutes mes forces pour rapprocher notre épave de la rive, et nous finissons par nous échouer enfin dans un cloaque immonde, au pied de la berge. Mais peu importe, nous sommes sauvés ! Gregor me félicite avec une grêle de claques dans le dos. Il faut fuir ventre à terre, une fois de plus, sinon nous allons nous faire ceinturer par le propriétaire du sifflet de l'île aux chiens morts.

Mes sorties avec Gregor se terminaient toujours comme ça, il fallait avoir les nerfs solides. Nous partions avec un objectif sérieux en tête, souvent de nature culturelle, et soudain un incident survenait, dont Gregor tirait immédiatement parti pour nous plonger dans d'incroyables complications. Qui nous amenaient en général à deux doigts de l'incarcération.

Ces émotions creusaient l'appétit extravagant de Gregor. A dix-sept ans, il était immense et cadavérique, paraissant beaucoup plus vieux que son âge, et il avait une capacité d'absorption qui tenait de la magie. Ses besoins alimentaires étaient d'autant plus embarrassants pour moi que mon régime végétarien me réduisait à l'omelette et au céleri rémoulade. Nous entrions dans un restaurant après de longues pérégrinations au cours desquelles Gregor en inspectait méthodiquement une bonne demi-douzaine : il fallait combiner le bon marché avec l'abondance ; ensuite venait l'allure des serveuses ; et, bien sûr, l'odeur de l'endroit était prise en considération.

Gregor choisissait son menu après de longues et fastidieuses délibérations. Il avalait bruyamment sa nourriture et, son dessert achevé, il commandait une autre portion de saint-honoré, avec en supplément de la glace à la vanille et de la crème au chocolat ; ensuite il réclamait un demi-reblochon, une assiettée de frites, du

bœuf en daube, remontant ainsi le cours du repas, pour terminer par un potage. Son appétit fantastique faisait l'admiration des restaurateurs les plus blasés, et certains lui offraient même des suppléments à l'œil après son double repas. Il aurait fini la soupe du chien ; je ne l'ai jamais vu faiblir.

To kalon. C'était le grand problème philosophique de sa vie : la beauté. Ou, plus précisément, l'inverse de la beauté, la laideur. Son épouvantable laideur ne cessait de l'étonner ; même au bout de dix-sept ans, avoir une pareille tête sur ses épaules, il n'y était pas encore habitué, il ne s'y habituerait jamais.

Il s'était pourtant adapté à cette injustice de la nature avec beaucoup de philosophie, un peu grimaçante peut-être, mais conforme à la tradition socratique la plus pure. Je veux dire qu'il s'appliquait à poursuivre des amours ancillaires multiples, compensant la qualité par la quantité, d'autant qu'il était bâti comme un âne.

« De nous deux, c'est moi le plus favorisé », déclarait-il. « A quoi ça te sert d'être beau gosse ? Ça te rend con et prétentieux, comme Alcibiade. Monsieur ne veut pas tremper son biscuit n'importe où, alors il ne le trempe nulle part. Monsieur aspire à la Vénus de Milo, rien de moins, mais d'ici qu'il lui pousse des bras à la promise, on a le temps de voir venir !... Pendant ce temps, moi, je me tape toutes les bonniches de Neuilly, du Vésinet, du Kremlin-Bicêtre, haha ! partout où je vais. Elles ne sont pas regardantes et moi non plus. On se met réciproquement un oreiller sur la figure, et fouette cocher ! En plus, vieux, crois-moi si tu veux, mais un type vraiment laid comme moi, ça les excite. Ça leur fait un truc spécial. Je connais une cuisinière bretonne au Vésinet, quand elle me voit tout nu elle s'évanouit. Ce n'est pas tout le monde qui pourrait en dire autant, hein, p'tit gars ? »

L'audience de mon père et de l'oncle Fred aux Affaires étrangères avait été remise en raison des remue-ménage politiques, et elle n'eut lieu qu'en octobre. Le brave Daladier avait perdu la présidence du Conseil, mais il conservait la Guerre et le Quai d'Orsay. Il était l'homme fort du régime, sur qui le pays comptait pour flanquer une volée à ces dictateurs de carton qu'étaient Hitler et Mussolini. Autant dire Laurel et Hardy...

Oncle Fred arriva la veille coiffé d'un melon insolite, vêtu en businessman de haut vol.

D'après les fragments de récits que je recueillis plus tard, l'audience du Quai d'Orsay se déroula d'étrange façon.

« Monsieur le ministre », commença mon père, le regard fixé sur un détail de la tapisserie des Gobelins devant laquelle trônaient son interlocuteur. Levant les yeux vers Daladier et son directeur de cabinet, il comprit aussitôt son erreur et se reprit.

« Monsieur le président », corrigea-t-il.

Le directeur esquissa un mince sourire, et Daladier acheva son geste resté en suspens : craquant une allumette, il alluma sa gauloise et en tira une bouffée rapide. C'était un homme compact, assez petit, rougeaud ; son air à la fois absent et grognon donnait une apparence d'autorité à son silence.

Jack se lança dans un discours méthodique ; il l'avait longuement préparé... Le tourisme est une ressource importante pour la France, qui n'a jamais été totalement exploitée... Il ne

suffit pas d'avoir le palais de Versailles, encore faut-il le faire savoir... Dans le monde moderne, la publicité est devenue une science, un art, parce qu'elle est une nécessité moderne du commerce. Or le tourisme est un produit commercial comme un autre. Les gouvernements italien et allemand l'ont si bien compris qu'ils ont placé la propagande touristique sous l'autorité centrale, et ils inondent l'Angleterre d'affiches et de dépliants : la France va-t-elle se laisser battre par la concurrence ?

« *La concurrence* », corrigea le directeur du cabinet.

« *La concurrence* », reprit Jack, qui avait toujours peine à reconnaître le sexe des mots français.

Il décrivit les services impressionnantes que pourrait rendre son frère, F.E. Kahane, grand spécialiste des campagnes de publicité à l'échelle nationale... Daladier et son collaborateur considéraient oncle Fred d'un air spéculatif. Un grand gaillard à l'apparence fort sérieuse en effet, mais pourquoi ne disait-il rien ? Fred leur souriait avec bonne volonté, mais leurs têtes d'employés des pompes funèbres ne lui inspiraient guère confiance. Et ces gauloises puaient, comment pouvait-on fumer des saloperies pareilles dans un ministère ? Le ministre lui-même donnait l'exemple ! Le directeur de cabinet fixait lui aussi le visage de Daladier, observant sa manière de tirer sur sa cigarette ; c'était sans doute à ce genre de signes qu'il devinait la pensée de son patron. Ayant lu l'oracle, il le traduisit en langage clair.

« Monsieur le président vous remercie de l'exposé fort intéressant que vous venez de faire, Messieurs, et il en prendra tous les détails en considération, mais il vous serait reconnaissant de bien vouloir lui faire connaître l'importance de la prévision budgétaire... »

« *Combiènn* ? » coupa Daladier, avec un accent méridional si fort que Jack ne comprit pas immédiatement.

« Dix millions », dit-il enfin.

Sur la face de Daladier passa un léger sourire, presque rêveur. Le directeur se leva pour marquer la fin de l'audience. Jack et Fred en firent autant, et Daladier se leva à son tour en allumant une autre gauloise. Après la poignée de main du ministre, les deux frères descendirent les escaliers majestueux en s'interro-

geant sur les résultats possibles de cette entrevue. Oui, vraiment, les choses étaient plus simples du temps de Miss Pennyfeather.

Quelques jours plus tard, Daladier reprenait la présidence du Conseil. Pour sauver le pays, une fois de plus.

Raoul Dautry, le patron de la S.N.C.F., n'était pas un politicien et il comprenait toute l'importance du tourisme ; de nouveau il appuya mon père auprès du Quai d'Orsay. On reconvoqua Jack et Fred, on se mit à discuter sérieusement, à faire des plans, à parler d'argent. Mon père passait son temps dans les couloirs du Palais Bourbon ou des Affaires étrangères, et dans les restaurants fréquentés par la gent politique. Il se faisait des amis auprès des huissiers à chaîne, des maîtres d'hôtel favoris des ministres, des pimbèches dans les bureaux ; d'une manière systématique, méticuleuse, obstinée, il faisait avancer son affaire. Tout aurait marché comme sur des roulettes, s'il n'y avait pas eu les jeux misérables de la politique...

Stavisky avait été percé à jour. Au propre et au figuré. Après l'affaire des bons de Bayonne, le parti radical, épine dorsale de la Troisième République, se trouvait sérieusement en péril ; à Neuilly, on voyait les escouades des Jeunesses Patriotes de Taittinger, le béret sur l'oreille, avec imperméables bleu marine et cannes plombées, embusquer les troupes de choc du parti communiste, ou se faire embusquer à leur tour, ce que ces salopards méritaient bien. On collait des affiches, on lacérait des affiches. Le colonel de La Rocque, à la tête de ses légions bedonnantes, croyait incarner l'avenir de la France, mais il n'était pas le seul. Il y avait aussi Charles Maurras et Maurice Pujo qui, malgré leur grand âge, voulaient encore effacer 89 et ramener « le Roy en son Royaume » : *L'Action française*, *Gringoire*, les comtesses douairières et les lycéens de Janson-de-Sailly, toute la France des bonnes sœurs se précipitait dans la mêlée. Ah, *la gueuse, on la pendra !* scandaient les lycéens de ma classe, de leurs voix qui n'avaient pas encore mué. La gauche n'avait qu'à bien se tenir !... Dans sa retraite dorée au Portugal, le comte de Paris peaufinait ses Edicts et ses Proclamations en se passant la langue sur ses petites moustaches de chat.

La lecture des journaux était plutôt joyeuse. *Le Figaro*, *L'Excelsior* et *Le Temps* ne savaient plus où donner de la

manchette. On découvrit Stavisky suicidé dans un chalet de Megève ; les photos de presse montraient des agrandissements de la blessure qui trouait sa tempe droite. Suicide suspect ! On enquêta et le conseiller Prince, chargé de l'affaire, se retrouva bientôt suicidé à son tour sous les roues d'un train. Personne ne posa plus de questions.

En dépit de cette situation peu favorable, Jackie et Freddie arrivèrent miraculeusement à leurs fins. Mon grand-père n'en revenait pas de la tournure qu'avait prise cette histoire de fous... Il avait lui-même assez souffert dans les ministères, assez compté sur la parole d'hommes politiques en place un jour et disparus le lendemain, il avait assez pataugé dans ces sables mouvants pour apprécier à sa juste valeur la victoire de son gendre. Ce garçon si curieux, auquel il ne pouvait s'habituer, avec son accent ridicule et son ignorance incurable de la France, avait réussi. L'affaire était pratiquement dans le sac : le ministre avait dégagé les crédits et il ne manquait plus qu'une signature. Encore deux jours à attendre...

Au matin du jour dit, tiré à quatre épingles, Jackie hèle un taxi : « Au Quai d'Orsay ! »

« Impossible, mon prince », répond le vieux Russe en le regardant dans son rétroviseur. « C'est révolution dans Champs-Elysées. Prenez métro. »

Une heure plus tard, fourbu après cette marche forcée et démoralisé par ce qu'il avait vu en chemin, Jack écoute le directeur du cabinet du ministre.

« Rien ne va plus, mon cher, c'est la révolution ! Le gouvernement est démissionnaire, et Dieu sait comment ça va s'arranger... Et si j'invoque Dieu, moi dont vous connaissez les opinions, vous pouvez vous douter que ma foi en César est bien diminuée, ce matin... »

C'était un chic type, pour un homme politique, doublé d'un fonctionnaire astucieux, et il s'était donné un mal de chien pour secouer l'inertie de son administration. Il y avait encore des Français de cette trempe, des petits hommes rougeauds et rondouillards mais pleins d'allant, comme à Verdun. Il amena mon père devant la fenêtre d'où l'on découvrait partiellement la place de la Concorde, au loin, grouillant de monde, avec des cars d'agents de police et de gardes mobiles massés sur les quais. En

effet, cela ressemblait fort à la révolution, et Jack pensa avec un pincement au cœur qu'il avait rendez-vous avec Nadejda pour déjeuner — fêter la signature et bien d'autres choses.

« Comprenez-moi », dit-il. « Si je regrette de perdre cette affaire, ce n'est pas à cause de l'argent, mais parce que le gagnant est votre ami Hitler. C'est nous-mêmes, Français et Anglais, qui l'avons mis au pouvoir. Et l'échec de notre projet montre à quel point les Français sont inconscients du danger qu'il représente. »

Ils se serrèrent amicalement la main, en se promettant de se revoir après la révolution. Dans la cour, une foule de députés, de journalistes et de fonctionnaires s'agitaient dans le plus grand désordre. Des groupes se formaient autour d'hommes en vue qui semblaient avoir quelque chose à annoncer, mais ce n'était chaque fois qu'un discours électoral en vase clos. Pressé par la cohue, Jack se retrouva entre les bras d'un gros homme qui sentait le saucisson à l'ail, et qui lui serra la main avec émotion.

« Ah, cher ami », lui dit Edouard Herriot, « merci d'être venu, c'est un témoignage de confiance qui me va droit au cœur. »

Qui est ce gros type ? s'interrogeait mon père en se dégageant, tandis qu'un autre député radical l'agrippait par le bras et lui criait à la figure :

« Seul le président Herriot peut encore sauver le pays ! Et le parti ! Il faut agir, chaque minute compte ! »

« Vive Herriot ! », hurla l'entourage du maire de Lyon.

Ailleurs, on criait : « Tous avec Daladier ! » ou « Mandel au pouvoir ! » Les journalistes n'arrêtaient pas de changer les manchettes de leurs éditoriaux en passant d'un groupe à l'autre.

Une heure après, ayant réussi à traverser la Seine au Palais-Royal et à se frayer un chemin parmi les patriotes qui entouraient la statue de Jeanne d'Arc, Jack parvint enfin à l'hôtel Lotti où l'attendait Nadejda, ravissante dans un tailleur de daim fauve, sa couleur favorite. Elle était fiévreuse, comme impatiente de se jeter dans la mêlée. Il parvint à la raisonner, à l'entraîner au bar, puis à l'attabler devant un chateaubriand. Elle pourfendait sa viande comme si c'avait été l'ennemi. Elle n'avait jamais essayé de comprendre la politique parisienne, euh, française, aussi ne savait-elle pas très bien qui elle déchiquetait ainsi à coups de fourchette, et elle demanda à Jack de l'éclairer. Elle était la nièce du prétendant à un trône mineur ; qui pouvait

affirmer qu'un jour, en dépit des lois morganatiques, elle ne deviendrait pas reine, dans quelque palais lusitanien croulant au bord d'une plage, plein de cacatoès et de pêcheurs de sardines portant l'uniforme de la Garde... Pourtant, elle se sentait communiste dans l'âme. Oui, partager avec tous ! Son cœur débordait.

« Ce petit Clos-Vougeot n'est pas mal du tout, Jack, vous savez... C'est un bourgogne ? »

Après le déjeuner elle voulait toujours aller à la bagarre, mais elle se sentait un peu alourdie. Jack avait d'autres plans en tête pour rendre cette journée historique. Finalement, ils parvinrent à un compromis : on allait voir ce qui se passait à la Concorde, juste un coup d'œil, une demi-heure aller-retour. Juré.

Dans la rue, Jack s'avisa tout à coup qu'avec sa canne, qui risquait de le faire prendre pour un Camelot du Roi, et la présence de cette femme ravissante qui assumait si noblement son sang royal, il se trouvait embarqué dans une cause à l'opposé de ses convictions. Toutefois, il avait passé sa vie la canne à la main ; ce n'était pas sous la pression de circonstances politiques aussi dérisoires qu'il allait se défaire de cet emblème, dont la crosse de jonc avait modelé la chair de sa paume, le rythme de ses pas, son âme elle-même.

Les députés à la lanterne ! scandait la foule réactionnaire sur la place de la Concorde, avant d'entonner : *Ah, la gueuse, on la prendra !*

Quel ramassis ! se disait Jack. Des boutiquiers en furie ! L'air était combustible, la violence gonflait des centaines de pectoraux apoplectiques, la tourbe populaire grondait et bouillonnait. Nadejda était déjà au milieu d'un groupe d'hommes, l'ionne superbe, dansant avec eux une sorte de ballet guerrier, clamant sans les comprendre des slogans politiques. Bon Dieu, se dit Jack, je l'ai fait trop boire ! Il voulut l'arracher à ses compagnons, autant vouloir arracher la Marseillaise à l'Arc de Triomphe ! Enfin, elle le reconnut et se laissa entraîner avec un sourire éblouissant : elle se souvenait des promesses du Clos-Vougeot.

A six heures, Jack la quitta pour retrouver au Bar Castiglione son ami Snopko, qui devait le raccompagner en voiture à Neuilly ; mais quand il arriva devant chez nous, rue Bertaux-

Dumas, au lieu de rentrer au bercail, il sauta sur la plate-forme d'un autobus qui allait vers le centre et qui l'abandonna au milieu des Champs-Elysées. Et pour cause. Au loin, sur la place de la Concorde, un autre autobus brûlait : les émeutiers avaient arraché les grilles entourant les marronniers, et des batailles éclatèrent au bas de l'avenue. La foule qui descendait vers la Concorde fut prise par un mouvement de reflux, des hurlements de panique s'élévèrent et tout le monde se mit à fuir devant une charge de gardes mobiles littéralement surgis du pavé, qui balayaient tout sur leur passage. Jack s'enfuit avec les autres ; à la hauteur du Fouquet's, il vit le personnel qui débarrassait la terrasse en hâte et bouclait les accès ; un garçon le reconnut, le laissa entrer et ferma la porte derrière lui au nez d'un homme poussif et haletant, qui suppliait qu'on le sauve pour lui permettre de rejoindre ses six enfants. Un quart de seconde plus tard, le bonhomme s'effondrait contre la porte, foudroyé d'un seul coup de crosse terrible ; son corps disloqué, sans vie, resta sur le trottoir. La fusillade crépitait de partout ; la clientèle du restaurant, les cinéastes, leurs stars et leurs commanditaires s'écrasaient le ventre sur le dallage, cherchant à s'enfoncer sous terre.

La violence avait dépassé son but. Jack comprit que ce 6 février 1934 avait chassé les derniers lambeaux de raison de la vie politique française.

Hitler, le grand sorcier blanc, n'était pas encore visible ; de Paris, sa voix hystérique ne s'entendait qu'à peine et de très loin. Personne ne voulait l'entendre. Mais déjà les Français étaient divisés entre eux, brouillés avec le monde entier, et ils achevaient de pourrir l'esprit de la démocratie parlementaire, ce pauvre vestige de 89. La colère de la foule, la violence de la police, c'était la rage d'un peuple vaincu d'avance par sa propre paresse d'esprit et de cœur, vaincu et qui le savait déjà, d'instinct. D'un coup, les Français avaient sombré dans le masochisme, ils savouraient d'avance leur défaite. Hitler n'avait plus qu'à paraître.

Au lycée Pasteur, les événements étaient perçus comme un énorme chahut déclenché par des adultes qui s'ennuyaient. Ce chahut informe des ainés, place de la Concorde, semblait absurde

aux potaches pommadés de Pasteur, trois kilomètres à l'ouest ; en général, ils trouvaient ça de fort mauvais goût. Seuls les Camelots du Roi et les Jeunesse Patriotes participaient aux débats politiques du moment — en tout deux douzaines de gosses un peu plus aventureux que les autres — ou plus arriérés, c'était difficile à dire. Aucun représentant de la gauche, bien entendu, parmi cette population de fils de bourgeois.

Gregor ne mettait presque plus jamais les pieds au lycée, tant cette compagnie le déprimait. Il fourrait mes amis Delamare dans le même sac général ; il ne s'intéressait plus guère qu'aux gens engagés dans la vie — une vie plus libre que celle de Neuilly. La bêtise des bourgeois le rendait méchant ; il m'accusait de céder à la frivolité, car je m'étais lié avec quelques petits marquis avec qui je perdais volontiers mon temps, alors qu'il refusait de fréquenter quiconque lui semblait voué à un destin ordinaire. Parmi les jeunes bourgeois dont je faisais souvent mes compagnons, aucun, il est vrai, ne semblait marqué par le génie ; il n'y avait parmi eux aucun futur pape, aucun champion cycliste... Mais il y avait, non loin du lycée, un cours secondaire pour demoiselles du même milieu que les garçons de Pasteur, le cours Berthier, et ce voisinage, qui n'était sans doute pas tout à fait fortuit, permettait aux couples futurs de se présélectionner sous les marronniers du boulevard d'Inkermann.

On voyait alors les affinités électives à l'œuvre entre chrysalides mâles et femelles à la veille de la mutation. La sélection se faisait d'elle-même, selon des règles implicites, dont personne, parents ou progéniture, n'aurait admis l'existence. Jeunes gens et jeunes filles se retrouvaient par groupe définis selon la fortune des parents, le nombre de domestiques, de maisons de campagne, d'oncles ambassadeurs, et la confession. Les parents organisaient des sauteries pour leurs petits, où on les faisait danser ensemble sans heurts. Toute idée d'inconduite était exclue ; il était de mauvais goût non seulement de parler de considérations odieusement anatomiques mais même d'y penser ; et cette règle vous suivait jusque dans la solitude des cabinets.

L'éveil de la puberté se trouvait aussitôt canalisé, banalisé, médicalisé. On traitait la masturbation comme une maladie ; on encourageait les modes ingrates qui dissimulaient les seins

naissants sous des nids d'abeille et on taillait les jupes de façon à neutraliser toute idée de luxure. Il y avait des fillettes plus délurées, que l'on observait de haut, d'un œil douloureux. A grandir dans ce bain astringent, même les plus rebelles d'entre elles finissaient par se retrouver aussi pimbêches que les autres. On les voyait alors sur les pistes de danse, immunisées contre les risques de la chair par une acné protectrice, des lunettes aux montures rébarbatives, dents ligaturées par des appareils de prothèse — et par leurs cuisses serrées. Devant chacune d'elles se tenait un de mes condisciples, à distance convenable, protégé par la même combinaison d'acné et de lunettes, et s'acquittant de sa tâche foxtrottante comme on récite sa leçon.

Il y avait, heureusement, des exceptions scandaleuses à cette règle anti-sexuelle, mais elles étaient toujours dues à des éléments étrangers à la population. Le mot *métèque* était à la mode. Tenez, Ingrid, par exemple, une jeune gouvernante suédoise aussi fraîche que blonde, aussi rose que leste, qui accompagnait chaque matin un gosse des petites classes jusqu'à la grille du lycée. A huit heures et demie, on attendait son arrivée sans en avoir l'air ; d'un pas intrépide, elle fendait la pépinière de jeunes godelureaux groupés sur le trottoir devant le lycée, et ses yeux brillaient comme ceux d'un ministre qui se plonge dans un bain de foule. Elle prenait un plaisir visible à être frôlée et photographiée mentalement par une centaine de garçons, qui conservaient son image dans leur libido pour un usage obscur dont l'idée la faisait rougir de plaisir. Cette conduite si peu conforme aux usages créait un malaise, un silence parmi les garçons ; on n'entendait pas le moindre quolibet, pas la moindre invitation obscène.

Heureusement pour elle, il y eut Tarquin. C'était un garçon des colonies, un métis à la peau caramel, athlétique et sûr de lui, plus vieux que nous de deux ou trois ans. Un hasard délicieusement pervers tint longtemps Ingrid et Tarquin à l'écart l'un de l'autre, jusqu'au jour où la rencontre magnétique eut enfin lieu, en présence des voyageurs habituels. A la faveur d'un mouvement de foule, Ingrid et Tarquin, dont chacun n'avait jamais imaginé l'existence de l'autre, se trouvèrent soudain face à face.

Dire qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, cela dépeint

faiblement l'intensité de cette rencontre. Nous assistions à l'une de ces déflagrations érotico-génétiques qui surviennent sur cette planète dans des circonstances rarissimes, après des millénaires de préparation obscure et minutieuse, de croisements infiniment complexes — grâce auxquels deux types humains idéalement complémentaires viennent au monde dans les conditions voulues de comptabilité chronologique, chromosomique, spatiale et sociale. Les chances qui président à de telles rencontres ne peuvent être évaluées avec le secours des mathématiques ordinaires — il serait plus facile d'imaginer la collision de deux comètes.

Ingrid s'arrêta face à Tarquin, oubliant totalement l'existence du moutard qu'elle tenait par la main. Tarquin, pour sa part, manifestait une sorte de calme frémissant, fasciné comme un félin qui s'apprête à bondir... Le moment était si pur, la tension si extrême que le mot hasard semble inadéquat pour expliquer cette confrontation, car elle était certainement prévue depuis toujours, comme la rencontre d'une stalactite avec sa stalagmite, après trois cent cinquante mille ans d'accumulation sédimentaire à raison de trois gouttes par heure d'horloge.

Il me semblait que l'événement auquel j'assistais contenait la réponse à l'un des plus grands mystères de la création ; mes pensées, hélas, ne parvenaient pas à se détacher suffisamment de la scène elle-même pour trouver cette réponse ou même pour clairement définir la nature du mystère, mais je me sentais approcher d'une révélation majeure.

A ma droite des millions de Montagu noirs, à ma gauche des millions de Capulet blancs, deux univers ennemis, deux pyramides confrontées, chacune portant à son sommet l'enfant qui résume toute la lignée.

Leur passion instantanée déclenche une étincelle sacrificielle qui secoue l'Univers ; dans un silence total, au milieu du cercle de lycéens ébahis, Ingrid tend sa main libre vers la joue de Tarquin et effleure lentement la peau ambrée. Tarquin laisse tomber ses livres de classe sur le trottoir, et ils partent ensemble sans un mot, bras dessus bras dessous, la Suédoise et l'Antillais.

« Et moi alors ? », proteste le mône binoclard abandonné par Ingrid. « Elle m'a même pas donné l'argent pour mon quatre

heures ! Cette saloperie de putasse de merde ! Allez, filez-moi du fric ou je le dis à la maison. »

Dans le camp érotique, il y avait aussi Guy, dont l'origine était partiellement américaine et suédoise, et dont la personnalité nous éblouissait. Mon amitié avec lui rendait Gregor ombrageux, car Guy débordait de ces charmes physiques et mondains qui manquaient tant à Gregor, d'autant plus difficiles à pardonner que Guy Geoffroy n'en tirait aucun orgueil ; c'était avec la plus grande gentillesse qu'il nous écrasait de sa supériorité. On remarquait d'abord sa blondeur nordique et son teint éclatant, mais le sang scandinave avait été filtré par l'Amérique qui lui avait donné son allure moderne et sportive, puis modifié par sa naissance française à laquelle il devait l'esprit caustique et léger des authentiques coureurs de jupons. A sa manière, Guy était une bête de concours, un perfectionniste. Il fallait le voir dans ses numéros de séduction de trottoir — un miracle d'aisance et d'élégance naturelle.

Il jugeait d'abord la personne de derrière : elle peut avoir quatorze ans ou quarante, seule compte la qualité. Le moment venu, il accélère, double poliment à gauche, ralentit, observe de côté, enveloppe sa proie d'un sourire empreint d'humour complice, les dents étincelantes, l'œil plein d'une tendresse ineffable. Même la ménagère la plus austère, se rendant chez son dentiste, est prise par le charme irrésistible que dégage ce garçon si courtois, si bien mis, si totalement séduisant. Sa conversation est un peu folle, difficile à suivre mais très drôle, et sa bonne humeur fait oublier l'heure du rendez-vous. Un petit tour au Bois ? Il fait si beau aujourd'hui ! Mais pas trop loin, n'est-ce pas ? Et les voilà partis pour un après-midi dans les bosquets.

J'exagère un peu, bien sûr. Pourtant, aux yeux de ses camarades de lycée, Guy apparaissait comme le séducteur du siècle ; ce n'était après tout qu'affaire de proportions. Étant grand et blond, il s'intéressait plus particulièrement aux petites brunes. Parmi celles-ci, ma préférée était Simone Kaminker dont le père était rédacteur en chef d'un journal professionnel, *Toute l'édition*, que publiait Hachette. Elle était électrique, Simone, féline, légère et ravissante ; ses cheveux noirs et souples, sa peau transparente donnaient un éclat additionnel à ses yeux gris,

immenses dans son visage mince et délicat. Son corps, sa démarche, sa voix exprimaient une énergie vitale, une volonté dévorante d'exister, d'agir, de danser, de conquérir. Elle voulait être actrice. Guy lui disait qu'elle avait bien le temps de penser à ce qu'elle ferait plus tard ; mais elle avait quatorze ans, et elle estimait qu'elle n'avait pas de temps à perdre.

Simone me fascinait à bien des égards. Nous étions devenus bons amis — en tout bien tout honneur, car j'avais découvert à mon grand soulagement que, malgré son charme, elle n'était pas mon type. J'étais dans la position enviable d'observateur des passions humaines, et cela me donnait une sorte de satisfaction mélancolique. C'était la première fois que je jouais le rôle de confident, cela auprès d'une jeune fille amoureuse de mon ami, et pour une fois, plus jeune que moi. Ecouter Simone me parler de son amour pour Guy, goûter la chaleur de cette passion précoce, était un plaisir spécial, raffiné, détaché, qui rehaussait encore mon amitié pour eux. Il y avait en Simone un feu, une audace, une limpidité qui faisaient d'elle un personnage parfaitement défini, tel qu'il n'en existait guère dans notre population adolescente du lycée Pasteur et du cours Berthier.

Ce roman d'amour, auquel je participais à titre de témoin neutre et pourtant engagé, me chauffait dangereusement le sang. Quand je me comparais à Guy et à Simone, j'enviais leur liberté. Ils semblaient me considérer comme leur égal, mais j'étais bien loin en arrière. Mes manifestations d'indépendance n'étaient qu'intellectuelles et symboliques ; sur le plan des émotions, je n'étais pas plus libéré que la moyenne de mes condisciples. Ce n'était guère brillant ! Plus j'approchais de l'âge d'homme, plus je régressais dans mon comportement sexuel tout en faisant semblant d'être au-dessus de ces choses. Or l'idylle de Guy et de Simone montrait avec une cruelle précision ce que me coûtait mon manque de liberté. A qui la faute ? à mes parents ? à moi-même ? Etais-ce l'ambiance amollissante de Neuilly ? Mes idées spiritualistes ? Allez vous y retrouver !

Le paradoxe était intolérable, car mon éveil sexuel avait été précoce ; mais à huit ans, songe-t-on à prendre une maîtresse ? Ces contradictions avaient des effets cumulatifs et, sous la poussée irrésistible de la nature, je m'étais résigné au plaisir solitaire ; peu à peu, cela s'était changé en servitude, mais aussi

en art. Je m'étais fabriqué bon nombre de succubes remarquables, dont j'étais devenu non pas le maître mais l'esclave. Ma cervelle était un musée lubrique peuplé de ces créatures.

Par exemple, la fille d'une concierge voisine avait pris sur moi, sans s'en douter, un ascendant extraordinaire. C'était une vierge de trente ans, dont l'air maussade me semblait dissimuler le secret de la volupté suprême. Je la conviais chez moi en imagination, en lui recommandant de ne faire aucun frais de toilette. La virginité que je lui supposais se traduisait par une mine réservée, presque revêche, qui me paraissait très excitante. Je la faisais asseoir sur un trône de velours, habillée des modestes vêtements qu'elle portait dans la loge de sa mère, ou pour faire les escaliers. La déshabiller était une opération délectable, dont chaque étape augmentait sa confusion, sa pudeur outragée. Ah, ces chaussons de lisière, rapiécés et décolorés par l'âge, comme ils m'étaient précieux ! J'aimais découvrir quelques reprises avares sur ses bas de coton cachou, avant de les faire glisser langoureusement le long de ses jambes de déesse, qu'aucun rasoir n'avait jamais effleurées. Puis je lui retirai sa pauvre robe grise, taillée en forme de sac, parfumée de sueur et d'encaustique. Cela nous amenait aux dessous austères, et dont la seule vue me donnait des frissons ; le plaisir que j'en recevais était épicé d'une pointe de dégoût, qui lui donnait un relief singulier. Enfin nue, la fille de la concierge devenait ce qu'elle avait toujours été, sans le savoir : une vraie beauté, une créature de rêve. Je reprenais à mon compte le rôle de Pygmalion, et je me fondais dans l'objet de mon extase.

Quand je venais à croiser en plein jour cette vertueuse personne dans la rue ou sortant de la loge de sa mère, l'œil terne, un cabas de moleskine à la main, le décalage entre le rêve et la réalité mettait ma passion en péril, à telle enseigne que j'en arrivais à fuir. A sa vue, mon envie onirique de plier ce dragon en herbe aux règles de mon rituel érotique paraissait tout à coup hautement ridicule ; c'était non seulement une insulte au bon goût mais aussi au sens commun.

C'était sans doute l'exemple de Gregor qui m'avait fait tomber dans ce genre de perversités ; or Gregor ne rêvait pas, lui, il agissait. Ses conquêtes étaient encore plus minables que la mienne, mais au moins elles étaient réelles, en chair et en os : s'il

avait rabaissé ses ambitions au niveau des bonniches, c'était par réalisme. J'aurais tellement voulu en faire autant ! La Fête de Neuilly faillit m'en donner l'occasion.

Tous les étés l'avenue centrale de Neuilly était envahie pendant quinze jours par cette manifestation cacophonique. Pour la population autochtone, cette invasion annuelle était redoutée comme une calamité pareille aux grands ravages décrits par la Bible. Mais la tradition était ancienne, indéracinable ; en dépit des pétitions véhémentes de la bourgeoisie, le maire était impuissant à empêcher le retour de l'infâme purulence dans cette citadelle du conservatisme.

Sur plus de deux kilomètres, les baraques de forains venus de tous les coins de France et d'Europe offraient leurs pacotilles dérisoires. Chaque soir une plèbe truculente et mal embouchée accourrait des banlieues et des vingt arrondissements pour faire la fête à Neuilly, empêchant les bourgeois de fermer l'œil. Les motos enfermées dans leur puits métallique vrombissaient en rond. Des hurlements tombaient par rafales des balançoires tentaculaires et des toboggans vertigineux. Trains de la mort, chevaux de bois tournoyant jusqu'au vertige, orgues de Barbarie braillant leur musique à soupapes, autos-tamponneuses s'entrechoquant dans des tournois de ferraille. Les aboyeurs s'égosillaient, les porte-voix rivalisaient, les pétards pétaradaient. Ajoutez les tirs et les beuglants, cela faisait un épouvantable tintamarre, en perpétuel crescendo.

Sur la noble et triste avenue de Neuilly convertie en champ de foire déferlait par vagues compactes une foule de filles chatouillées, flanquées de marlous en goguette. Il fallait voir comme ils se déhanchaient dans leurs pantalons à pont ! Leurs rouflaquettes taillées en pointe donnaient le frisson aux cuisinières du quartier, qui venaient s'encanailler une heure ou deux à l'insu de Madame.

Le Magic Palace n'est certes pas la baraque la plus spectaculaire, mais on y voit une attraction qui manque singulièrement ailleurs : la Belle Rosine. Voici qu'un batteur d'estrade travesti en Gugusse la présente au public. D'en bas, je la bois des yeux. C'est une statue de chair, avec un beau sourire d'émail figé sous le fard et des yeux d'escarboûcle dans leurs bouquets de cils. Une poupée de velours grandeur nature ! « Allons, allons, passons la

monnaie ! Un spectacle unique au monde ! Miss Rosine, la plus belle fille des cinq continents, dans son grand numéro de magie galante ! Ir-rés-is-ti-ble ! Entrez, messieurs-dames, le spectacle va commencer dans cinq minutes ! Allez, allez, passez la monnaie ! »

Vue des premiers rangs de la foule, M^e Rosine m'apparaît comme une apothéose de seins et de cuisses. Ses rondeurs sont exaltées par une taille de guêpe et son sourire ne semble s'adresser qu'à moi seul. Potache, ton heure a sonné !

« Un volontaire, messieurs ! Allons, un volontaire sur l'estrade ! Nous demandons un brave pour servir de partenaire à Miss Rosine. Qui saura lui plaire ? Allons, messieurs, lequel d'entre vous ?... »

C'est ainsi que je me retrouve sur l'estrade avec le clown Gugusse et la Belle Rosine. Avec une gracieuse révérence, elle agréa ma candidature. Elle n'a d'ailleurs pas le choix car il n'y a aucun autre candidat, mais je me dis qu'elle aurait pu tomber plus mal. Est-ce à cause de mon costume de shantung écrù, récemment acquis à la Samaritaine de Luxe, que je me sens cette audace si rare ? Ça tient franchement du miracle, mais je n'ai pas le trac. Je me juge, sans la moindre hésitation, digne de la tendre admiration que me prodigue la Belle Rosine. Elle me prend par la main et me fait saluer le public avec elle. Après quoi, elle m'entraîne dans les coulisses, pendant que le public s'installe dans la salle.

On fait le noir. Musique. Je suis assis sur une chaise, au milieu de la scène, séparé du public par une vitre qui est censée être invisible. Miss Rosine fait alors son entrée dans un charmant costume d'écuyère érotique. Elle entreprend une danse de séduction, virevolte autour de ma chaise en me frôlant, multipliant les provocations obscènes.

Pendant ce temps — les instructions du clown Gugusse sont formelles —, je dois demeurer absolument impassible sous ses attaques. C'est dur, car cette danse me fait exactement l'effet qu'elle vise à provoquer. La paroi invisible qui nous sépare du public, comme si nous étions elle et moi dans une serre chaude, accroît ma tension érotique. Mes narines captent un parfum intime, nouveau, une odeur épicee qui me monte à la tête et me fait papillonner les yeux. J'entraînais les spectateurs des

premiers rangs qui s'esclaffent ; je dois avoir l'air de souffrir dablement. Et voilà que pour tout arranger, Miss Rosine s'assied sur mes genoux, étalant largement son anatomie sur la mienne, et elle feint d'accentuer ses caresses pour rompre mon indifférence présumée. Ce que le public ne peut voir — moi non plus, mais je le sens ! —, c'est que ses fesses rondes et musclées me soumettent à une véritable torture sensuelle. Je n'aurais jamais imaginé que l'on pût faire des choses aussi extraordinaires, aussi personnelles, avec *son derrière* !

La musique change, et à la guimauve orientale succède *La Danse Macabre* de Saint-Saëns, augmentée de bruits de chaînes et de casseroles. On m'a prévenu qu'à ce moment, grâce à un jeu de miroirs fort ingénieux, le public assistera à ma métamorphose en squelette grimaçant, affreux, sur lequel Miss Rosine poursuivra son œuvre impitoyable de séduction...

Pour m'aider à résister au corps chaud et sinueux de Rosine, j'essaie d'imaginer de quoi je peux avoir l'air déguisé en squelette. Parfois, j'entends des cris d'horreur ou des vagues de rigolade, et j'aperçois quelques faces hagardes, suspendues au bord de la scène comme des lanternes chinoises. Assise sur moi, Miss Rosine se trémousse de plus belle, et je suffoque de volupté. Au public, j'apparaîs peut-être comme un squelette répugnant, mais pour elle je ne suis qu'un lycéen amoureux et sans défense, qu'elle s'amuse à amener deux fois de suite au paroxysme.

C'est ainsi que je devins forain à temps perdu. Le lendemain et les jours suivants, après le lycée, je me précipitais au Magic Palace et je reprenais mes fonctions sur l'estrade, où Gugusse me mettait à contribution pour ses tours de prestidigitation, me faisant avaler force balles de ping-pong devant la foule ébahie. Puis je me retrouvais assis au milieu de la scène truquée, prêt à me soumettre aux inspirations postérieures de Miss Rosine.

Elle incarnait l'idée que je me faisais d'une maîtresse, bien qu'elle fût d'une fidélité exemplaire envers Gugusse, son époux ; elle ignorait avec une belle insouciance ce que son derrière faisait et qui ne l'engageait à rien. Elle accepta gentiment ma présence et elle entreprit même de m'initier à la belote ; mais les limites de mes droits étaient aussi fermement posées que l'était son remarquable fessier sur ma personne au cours de nos séances de magie galante.

Cette occupation quotidienne, je la cachais rigoureusement à mes camarades du lycée et à toutes mes connaissances. Les gens du quartier étant bien trop snobs pour traîner à la « Fête à Neuneu », je ne risquais guère d'être découvert, mais je jugeai prudent de m'affubler d'une moustache postiche, cadeau de Gugusse, et qu'il me colla lui-même sous le nez.

Je n'osais penser à ce que dirait Gregor s'il me surprenait à faire l'idiot sur mon estrade, avec mes balles de ping-pong et ma moustache de gendarme. Bien sûr, je ne lui soufflai mot de mes activités, par crainte qu'en retour il ne me souffle Miss Rosine ou du moins cette part de Rosine qui m'était réservée. « Prêtée » serait le mot exact.

Tous les soirs, je passais une heure ou deux en compagnie de Rosine et de Gugusse ; entre les séances, j'étais admis dans l'intimité de leur roulotte motorisée. Ils m'avaient pris en sympathie car je représentais pour eux un monde aussi impénétrable que le leur l'était pour moi. Ils me posaient des questions et écoutaient mes réponses sans très bien les comprendre. Ils avaient toujours vécu sur la route, et la pensée de ces milliers de gens engagés dans ces grands immeubles de pierre, maîtres et domestiques mélangés, leur paraissait un peu irréelle. Leur univers à eux se déplaçait en brimbalant sur les départementales et les chemins vicinaux, attelé à un tracteur poussif. « Il faut de tout pour faire un monde », concluait sagement Gugusse, dont le vrai nom était Bébert.

C'était un esprit curieux et plein de ressources. Il me fit admirer son installation de miroirs. L'invention n'était pas de lui, il l'avait trouvée dans un livre de science populaire et adaptée fort astucieusement pour en faire son gagne-pain. Il avait alors quitté le cirque où il était clown, emmenant avec lui Rosine, la belle écuyère qu'il avait conquise par son esprit cocasse et plein d'invention, et il avait monté son Magic Palace. Ils étaient très heureux ensemble, s'étant découverts l'un l'autre en même temps qu'ils découvraient le métier idéal. Bébert aimait montrer sa femme, en faire une Vénus offerte au regard des autres hommes, et elle trouvait là le moyen de satisfaire les appétits de sa nature voluptueuse. A chaque séance, elle sélectionnait et saignait à blanc un homme à son goût, militaire, débardeur ou pompier, à la fois secrètement et à la vue du public. Un lycéen comme moi,

un gosse des beaux quartiers habillé de soie claire, c'était une aubaine intéressante, un clown-assistant de luxe. Je fus bientôt accepté par les familiers de la roulotte, grâce au prestige de Bébert ; les forains aimaient blaguer et leurs conversations m'ouvriraient un monde nouveau. Sur un fauteuil défoncé, en face du lit, se prélassait un squelette démantibulé, coiffé d'un canotier noir de danseur de fandango, pendant que Bébert lui rafistolait les métacarpes, une gauloise pendant à sa lèvre, une mèche sur l'œil. Quant à la Belle Rosine, toujours en collant noir sous son kimono, assise à sa table avec un litre de rouge à portée de la main, elle faisait une réussite. Parfois, quand elle n'était pas perdue dans ses jeux de cartes, elle me taquinait gentiment. Ma naïveté sexuelle paraissait presque l'émouvoir, et cette pensée lui chatouillait délicieusement les fesses.

Rosine apprenait à tirer les cartes, préparant ainsi son avenir. Un jour, les litrons de rouge auraient raison de son galbe ; elle deviendrait alors cartomancienne et Bébert fakir... Il ferait d'autres trucs avec son armée de squelettes ; il y pensait souvent, en fumant d'innombrables gauloises, et cette perspective l'emplissait d'un sombre enthousiasme. Il y avait du Cagliostro en lui. Tandis que les autres gitans se contentaient de copier des formules éculées, Bébert vivait dans l'avenir, il avait l'âme d'un faiseur de miracles. Son génie se gaspillait dans les foires ; il aurait dû vivre à la cour du Grand Pharaon, thaumaturge et docteur en prodiges.

Hélas, il fallait gagner sa croûte et, avec un soupir, Bébert rajustait son nez de Gugusse, je recollais ma moustache, et nous montions à nouveau sur l'estrade pour mesmérer les bonniches. Sa dextérité était telle qu'après trois ou quatre jours je n'arrivais pas encore à comprendre par quel effet de boomerang les balles de celluloid que j'étais censé avaler se retrouvaient dans sa main. Je happais l'oxygène comme un poisson et les balles s'envolaient en dansant des doigts de Bébert, formant un pont aérien qui paraissait aboutir dans les profondeurs de mon orifice buccal, et de là on ne sait où — et puis on inversait la manœuvre et le flot de balles me jaillissait du nez pour retourner dans les mains de Bébert.

L'effet hypnotique de cette envolée continue de balles blanches mettait notre public en condition... Il suffisait à Rosine

d'apparaître, après dix minutes de ce numéro agréémenté du boniment de Bébert, et la salle s'emplissait ; le commerce marchait plutôt bien. Chose imprévue, je m'habitualis à la foule en dépit de ma timidité congénitale, persuadé que ma moustache faisait de moi une autre personne, et je prenais même un certain plaisir à m'exhiber de la sorte dans ce rôle d'automate moustachu.

Est-ce le quatrième jour ou le cinquième ? Dans les derniers rangs de la foule qui se presse à nos pieds, j'aperçois du coin de l'œil une haute silhouette familière, qui se dresse sombre et terrible, telle la statue du Commandeur. De saisissement je croque une balle de ping-pong au passage. *C'est mon père !* Bébert perd le contrôle des autres balles en vol, dont les trajectoires affolées sillonnent brièvement l'estrade et rebondissent en désordre. La foule est secouée par une tempête de rigolade, on applaudit notre déconfiture.

« Trouve-toi quelqu'un d'autre, Bébert, je file », lui dis-je précipitamment. « Tiens, reprends ta moustache. »

Pourquoi cette terreur soudaine de mon père ? Tout ce que j'avais à craindre de lui, c'étaient ses sarcasmes, parfois très corrosifs... quand il parvenait à trouver les mots français en temps voulu. Le soir, au dîner, il me dit qu'il m'avait admiré dans mon numéro, avec mes belles moustaches et mon air malin, et il désamorça gentiment l'incident, sans chercher à me faire honte de cette gaminerie. C'était la bonne méthode... Il devait avoir une idée derrière la tête, car il changea de sujet et mentionna son ami Tom Antongini.

« A propos », ajouta-t-il traîtreusement. « Quand j'étais chez lui l'autre jour, Nerina m'a demandé de tes nouvelles. »

Nerina ! C'était la fille de Tom Antongini, l'ex-secrétaire et biographe de D'Annunzio... Comme le monde est petit... Grâce à Tom, mon père avait presque pardonné au Poète Casqué de l'avoir chassé de Fiume quinze ans plus tôt. Evidemment, Nerina n'avait rien à voir avec ces événements absurdes. A vingt ans, elle avait à la fois la grâce de la jeunesse et la majesté naturelle que lui donnait sa beauté presque surhumaine. Je ne l'avais vue que deux fois en un an et, quand je pensais à elle le souvenir de cette beauté m'inondait le cœur, avec la douceur d'une fleur qui s'ouvre.

Hélas, je le savais, et mon père le savait aussi, je n'étais qu'un gamin alors que Nerina était non seulement femme, mais déesse. Pourquoi me parlait-il d'elle ? Nerina se moquait bien de moi, et elle ne m'avait adressé la parole, un jour, que par déférence envers l'ami de son père. Dans la jolie villa de Garches où nous leur avions rendu visite, elle m'avait fait les honneurs du jardin de rocallies. Elle m'avait parlé de sa voix musicale à l'accent léger et charmant, de tout et de rien. Elle m'avait donné le spectacle de sa suprême aisance, de sa parfaite élégance. On ne pouvait la regarder sans tomber en adoration devant cette grâce alliée à une si authentique simplicité, comme une vision mystique.

On sait ce qui distingue les animaux des humains, mais comment percevoir la différence entre les humains et les dieux ? Lorsque ces êtres supérieurs nous apparaissent, empruntant presque toujours une forme humaine, quels sont les détails, les courbes de cette forme, qui permettent de les reconnaître ? Les Tibétains ont, paraît-il, mis au point des règles physiognomiques permettant d'identifier sans erreur possible les grands lamas. Edouard Schuré, plus près de nous, a célébré la présence divine révélée sous les traits de la beauté féminine parfaite. Aurons-nous un jour une science de la beauté ? Platon en a réclamé l'étude il y a vingt-cinq siècles, dans son *Symposium*, mais, au lieu de l'écouter, chaque fois que nous rencontrons la beauté, nous la réduisons et l'avilissons par tous les moyens. La beauté pure intimide les humains.

En me parlant de Nerina, mon père avait, sans le vouloir, trouvé l'antidote à Rosine. L'une planait dans les nuages, l'autre à ras de terre, et je me retrouvai donc exactement à mi-chemin entre les deux : c'est-à-dire, comme toujours, nulle part.

Le père de Gregor avait quitté Neuilly pour s'installer en permanence dans sa villa-kolkhoze du Vésinet. Il avait alloué à son fils un budget suffisant pour vivre en dehors de sa famille et poursuivre ses études. Gregor avait loué une chambre dans une pension de famille anachronique tenue par un couple de Viennois, et fréquentée par une clientèle cosmopolite d'étudiants, de trafiquants et de déracinés en tous genres.

Je lui enviais son indépendance et le cachet romantique qu'elle imprimait à son existence. Il ne mettait plus les pieds au lycée, il lisait, écoutait de la musique, jouait aux échecs et courait la gueuse ; parfois aussi il se livrait à des orgies de délectation morose si extrêmes qu'il lui arrivait de passer une semaine au lit et dans le noir. Il avait voilé de crêpe les miroirs fêlés de sa chambre, car la vision de sa propre image lui donnait des idées de deuil. Quand il n'était pas dans ces dispositions macabres, l'esprit d'entreprise lui revenait, en même temps que sa voracité hors pair et, vêtu d'un élégant smoking, il jouait les Rastignac.

Il avait pour cible préférée les réceptions des aristocrates géorgiens et russes de l'émigration, où les buffets étaient souvent d'une grande opulence. Piller les buffets n'était pas un sport de tout repos car il fallait compter avec une concurrence nombreuse et fort professionnelle.

Il me décrivait la manière qu'avaient les vieux Cosaques d'arriver avant l'heure. Ils se postaient alors derrière les rideaux,

fidèles à la stratégie classique du général Denikine et, dès que la voie était libre, ils fondaient tous ensemble sur les pyramides de zakouskis, les échafaudages de pâtisseries, les montagnes de pirojkis, les plats de saumon fumé, d'esturgeon au rafort et de pelmenys. Ne parlons pas du caviar et des carafes de vodka : tout cela disparaissait avant le reste. N'était-ce pas cette même stratégie de la terre brûlée qui avait coûté à Napoléon sa victoire en Russie ? Quand les Cosaques se retiraient, les poches gonflées et les moustaches frangées de sauce, les altesses impériales arrivaient à leur tour sur le champ de bataille pour n'y trouver que les blinis mutilés et les koulibiaks éventrés des soirs de défaite.

Sur les objurgations de Gregor, j'avais fait recouper un antique smoking de mon père à mes frêles mesures afin de l'accompagner dans certaines de ses expéditions. Notre première sortie eut pour objectif la réception que donnait la princesse Romanoff, une ex-ballerine, pour annoncer au monde la création prochaine d'un cours de danse à Auteuil. Il n'y avait même pas de buffet. Un coup dur ! Surmontant sa mauvaise humeur, Gregor réagit avec la grandeur d'âme qui le caractérisait :

« Viens, je vais te faire faire la vraie tournée des grands-ducs ! »

Après avoir massacré quelques baisemains et piétiné quelques traînes, nous nous retrouvâmes dans les rues d'Auteuil. Gregor hélâ un taxi et dit au chauffeur, qui se trouvait être Russe lui aussi :

« A Pigalle, Excellence ! Sans vous commander. »

Gregor est complètement fou. Un taxi ! Enfin, c'est sa nature, on n'y peut rien. Je m'abandonne à la vie de luxe. Confortablement installé, le plastron orné d'une perle aussi fausse que fine, je regarde d'un œil qui se veut blasé la fête électrique des Champs-Elysées. On y voit plus clair qu'en plein jour et une foule peinturlurée et costumée se bouscule sur les trottoirs, toute une vie que je ne connais guère que par une médiocre littérature. Joseph Kessel, *Nuits de Prince*. C'est peu.

Place Pigalle, place Blanche. Les pickpockets filent, souples, à travers la cohue, les filles piaillent et s'interpellent grassement d'un coin de rue à l'autre, le flot des voitures est endigué par la piétaillle égarée à la recherche du plaisir... Je suis porté par un

courant de corps gesticulants, suants, puants de partout, avec Gregor dans mon sillage. Nous descendons une rue en pente, quand il me crie d'arrêter ; nous sommes devant un établissement dont l'enseigne discrète dit en lettres électriques SHÉHÉRAZADE. Un portier en grand uniforme de la Garde impériale nous ouvre la porte mystérieuse ; de la musique tzigane nous accueille, violons amoureux sur fond de xylophone.

Gregor passe le seuil sans hésiter et je lui emboîte le pas tout en essayant de le retenir : « Gregor, n'entre pas, idiot, ça coûte cher ici... » Un superbe aristocrate à monocle se présente, incline le chef respectueusement et susurre : « Une table pour deux, messieurs ? Par ici, s'il vous plaît. » Sans réponse.

La salle n'est qu'à moitié pleine, ce qui nous vaut d'être installés à une table qui, en d'autres temps, aurait pu accomoder toute la famille impériale. Un maître d'hôtel nous tend deux gigantesques volumes reliés de cuir rouge et frappés d'or, en nous glissant en confidence : « Vous avez la chance d'arriver juste au moment du spectacle ! A votre service, messieurs !... Je reviens de suite pour prendre votre commande. »

Je regarde Gregor, qui est parfaitement décontracté.

« Voyons, Gregor, ne sois pas idiot, je n'ai que trois francs ! »

« Et alors ? Moi, j'en ai vingt-deux ! »

J'entrouvre, mine de rien, la carte des vins. Du champagne à deux cents francs la bouteille ! J'en ai des sueurs froides ; j'essaye d'attirer l'attention de Gregor, mais il écoute la chanteuse, éperdu de ravissement. En pleine tragédie, ce crétin est tout bonnement en train de tomber amoureux ! Chaque fois que le larbin s'approche de notre table, il le chasse comme une mouche importune. Je finis par m'y faire. Un numéro de danses kirghizes suit, étourdissant, et puis encore des chansons. Pour ajouter à mon angoisse, je devine un remue-ménage dans la pénombre ; chacune des deux tables de part et d'autre de la nôtre s'est agrémentée d'une paire de très jolies personnes. La lumière tamisée, dont la source est dissimulée dans les tables elles-mêmes, les isole dans leurs corolles d'ombres, et elles m'apparaissent comme les Déesses de la Nuit. Elles nous jettent des regards en coin.

Le spectacle finit en beauté, la lumière revient, ainsi que le maître d'hôtel, son bloc à la main, obséquieux mais ferme.

« Alors, messieurs, quel champagne désirez-vous ? Je peux vous recommander notre Cuvée Royale de... »

« Pour moi, maître, ce sera une limonade », dit Gregor le coupant du geste. « Et pour mon camarade aussi. Ça fera donc deux limonades. Quant au spectacle, bravo ! Vraiment très bien ! »

« Excusez-moi, monsieur, nous ne servons pas de limonade. »

L'homme au monocle s'approche de notre table ; trois ou quatre autres larbins rôdent déjà dans les environs. Ça va être terrible !

« Du reste », ajoute le maître d'hôtel, « même si nous avions de la limonade, ici, le prix serait le même. »

L'homme au monocle nous foudroie du regard.

« Pardon, messieurs... qui êtes-vous ? »

« Oh », fait Gregor avec un sourire léger, « nous sommes les écoliers de la nuit... Dommage, votre spectacle était très bien, mais vous devriez afficher les prix à l'extérieur. »

Il me fait signe de me lever et je le suis vers la porte, convulsé de panique et de rire.

« Petits merdeux ! » rugit l'homme au monocle.

Notre retraite est sans grâce et les quatre dames de la nuit sont ébranlées par cette scène. « Ça alors ! », disent-elles à tour de rôle. Nous nous ruons vers la sortie, talonnés par une meute sanguinaire ; nous allons être rattrapés, quand, par miracle, la porte s'ouvre de l'extérieur et un grand-duc entre en vacillant. La valetaille arrive juste à point pour se jeter à ses pieds à la façon des moujiks, pendant que nous nous esquivons prestement derrière le dos de ce client plus fortuné que nous, et nous élancions vers la liberté, coudes au corps. Seules les mélodies chavirées des Tziganes nous poursuivent dans la rue Blanche, puis j'entends la porte du cabaret claquer et nous ralentissons le pas. Gregor m'assène de grandes claques dans le dos en hurlant de rire.

« Ah, mon prince, c'est ça Paris la nuit ! Tu as aimé le spectacle ? »

« Tu es fou ! »

« Pas du tout. Ces boîtes sont horriblement chères, il faut le leur faire comprendre. C'est un service qu'on leur rend. Et maintenant, où va-t-on ? »

« *Quoi ?* »

« Tu as le choix », dit-il avec une certaine complaisance. « J'ai fait une liste de toutes les boîtes de nuit que j'aimerais visiter à Paris et il y en a trente-neuf qui me tentent vraiment. A raison de deux par nuit, une nuit sur deux, une petite moyenne, quoi, il me faudra à peu près six mois pour couvrir la totalité. Oui, ma vieille branche, et tout ça sans dépenser un kopek. »

« Tu délires ! »

« Pas le moins du monde. Tiens, regarde ma liste, j'ai même les numéros de téléphone pour retenir ma table ! Viens, écolier de la nuit, on va faire un tour chez Maxim's ? »

Les conférences de Krishnamurti à la Société Théosophique, square Rapp, attirent une foule de théosophes endimanchés, avec une majorité de vieilles dames parées de bijoux hindous, la bouche figée en un sourire de bienveillance comique. C'est l'occasion de se montrer sous son meilleur jour d'adepte convaincu, et certains ont réussi à se composer une tête assez imposante. Je suis là en compagnie de Claude et Edouard Delamare. La foule qui se dirige vers l'auditorium s'écarte soudain et l'on voit arriver un groupe de personnages habillés plus ou moins en Chevaliers du Temple, une sorte de légion mystique avec de longues capes rouges et des bottes de cheval. Leur allure est saisissante. Ils sont menés par un homme au profil d'aigle, le chef casqué d'argent, et une femme au beau visage austère, qui a le front haut des inspirés. Les autres, garçons et filles, sont jeunes.

Edouard me parle d'eux : ce sont des théosophes schismatiques qui cultivent des desseins politiques, et ils sont liés au comte Coudenhove-Kalergi, un diplomate autrichien né de mère japonaise et devenu le grand champion des Etats-Unis d'Europe... Ils seraient, dit-on, affiliés à une tradition secrète qui remonte au comte de Saint-Germain ; leur mouvement s'appelle les Pionniers Européens, ce qui explique leurs uniformes insolites. Leur but est de lancer un parti politique pan-européen et d'instaurer dans le monde entier, en commençant par l'Europe, une société obéissant à l'idéal spiritualiste.

Je bois tout cela comme du petit lait. Edouard me parle des deux leaders. L'homme aux tempes argentées se nomme Vivian

du Mas et la femme, Jeanne Canudo. Elle est la veuve d'un écrivain italien, ami de D'Annunzio. (D'Annunzio, encore lui !) Je demande à Edouard s'il peut m'introduire dans leur groupe, pour voir, et il me dit que c'est facile. Leur siège politique est rue Serpente, mais la majeure partie de leurs activités se déroule dans un grand appartement du boulevard Saint-Germain, au-dessus des jardins de Cluny. Edouard s'engage à me faire assister à la séance semi-publique qui a lieu tous les dimanches.

La fièvre d'une découverte imminente m'ôte le sommeil pendant les nuits qui précèdent cet événement. J'ai l'impression de toucher enfin à quelque chose de capital... Et le dimanche, en montant les cinq étages par l'escalier au tapis usé, dans une odeur de soupe aux poireaux, je suis pris d'un frémissement intérieur, d'une angoisse qui me coupe la respiration.

Une jeune femme en uniforme nous ouvre et nous demande d'attendre dans le vestibule anonyme. Elle revient bientôt, pousse une autre porte, écarte une tenture et nous fait entrer dans une pièce où s'entassent une douzaine de personnes. Sur un divan, Vivian, l'homme aux tempes argentées, est assis en tailleur, les pieds nus ; Jeanne Canudo occupe l'autre moitié du divan, vêtue d'un uniforme bleu roi à boutons d'argent.

Vivian a troqué sa tenue de chevalier contre un costume non moins théâtral dans sa simplicité toute orientale : pantalon hindou de lin blanc et tunique rouge feu. Il nous accueille avec un sourire et quelques mots de bienvenue dits d'une voix très jeune, chaleureuse, et qui semble s'adresser à chacun de nous individuellement. En m'asseyant entre Edouard et Claude sur un coin de banquette, j'éprouve la force magnétique de ce visage, de son regard clair et pénétrant jaillissant de ses orbites creusées et sombres. Quand ce regard se pose sur moi, je sens presque physiquement le contact s'établir ; son visage mince, acéré, me semble être le prototype de quelque race future. Deux fenêtres laissent entrer un flot de lumière et, en bas, le boulevard Saint-Germain, que mon regard embrasse en raccourci, scintille au soleil. La fumée de l'encens qui flotte dans la pièce pénètre en moi, je me sens détaché de mon corps, je plane, je deviens conscient de l'espace créé entre Vivian et son auditoire, qui paraît captivé. Ses mots, je ne cherche même pas à les saisir, mais je perçois cette chose indéfinissable qu'ils projettent, cette

émission transmise par le diapason de la voix, par la luminosité du regard. Je ne sais si les autres sont dans ce même état de demi-transse, mais je sens dans cette pièce une tension unique, une puissance psychique qui m'entraîne de façon irrésistible.

Je deviens peu à peu conscient des gens qui m'entourent : plusieurs sont d'âge mûr, mais il y a un groupe de jeunes gens et, parmi eux, deux filles que j'ai déjà repérées à la Société Théosophique... Et pour cause... La rousse est éblouissante de jeunesse et de beauté — et c'est une rousse parfaite ! Sa voisine et amie est brune, frisée, un peu plus âgée ; elle a une figure pleine, enfantine, qui contraste de façon plaisante avec son expression sérieuse ; une bouche sensuelle et tendre. Je suis attiré par l'intimité de ces deux jeunes filles, vestales hiératiques dans leurs toges rouges, qui montrent l'une pour l'autre une tendresse, des attentions qui touchent en moi une mystérieuse corde érotique. Je voudrais me concentrer sur les paroles de Vivian, mais les émotions qui m'assaillent de toutes parts sont trop fortes et je n'en retiens que des bribes. Je me perds dans une rêverie d'où émergent les personnages nouveaux de mon destin, prenant consistance devant moi comme un flou de cinéma qui se précise lentement.

La réunion se termine, tout le monde se lève. La rousse vient vers nous, et Edouard me la présente. C'est Rolande, la fille de Jeanne Canudo. Son amie brune s'appelle Laurette. Elles nous proposent de prolonger la réunion dans une pièce voisine, entre garçons et filles du même âge. Nous y rejoignons des jumeaux identiques, les frères Billard, qui semblent parler d'une même voix, et un grand adolescent qui a le regard abstrait des inventeurs, noyé derrière d'épaisses lunettes, et que tout le monde appelle Jenny. Le charme s'est déplacé : hors de l'emprise magnétique de Vivian, il a pris figure humaine, celle en particulier des deux amies, Rolande et Laurette, maintenant débarrassées de leurs longues robes rouges et habillées comme toutes les filles de leur âge. Elles sont plus jeunes que je ne l'avais pensé : Laurette, à la voix douce, a dix-huit ans ; et Rolande, la rousse espiègle, dont le corps de femme épanoui contraste avec sa taille mince et son petit visage pur et ardent d'ange guerrier, n'a que quatorze ans. Ses tresses d'écolière m'avaient caché la splendeur de sa chevelure ondoyante, éclatante, à laquelle elle

vient de rendre sa liberté : c'est une rousse-rousse, une vraie ! Pas seulement par la couleur, mais par la finesse de l'arcade sourcilière, du nez, du dessin général de la figure. (Ah, nous autres, les esclaves de la rousseur, nous connaissons des délices qui ne sont pas pour le commun des mortels !)

Ce milieu me frappe par l'atmosphère quasi religieuse qui s'en dégage. Ces garçons et filles se sont voués à la carrière spirituelle avec une ferveur sans compromis, mais ils ne sont pas pour autant retranchés du monde où ils semblent décidés à conduire une action révolutionnaire. Leur but est apparemment d'établir sur la terre une société fraternelle, tout entière consacrée au service divin. Belle audace ! L'utopie la plus poussée, la plus sublime, alliée à une foi totale dans le pouvoir de la pensée. Vivian, dont chacun ici se veut le disciple, semble considérer la pensée pure — l'action spirituelle exercée sur le monde par la volonté orientée d'un groupe de méditants — comme l'instrument le meilleur pour réaliser cette transformation de la société, qu'il prophétise avec une calme certitude.

Par ailleurs, le groupe poursuit certaines actions directes, de nature nettement politique, afin d'étayer l'action spirituelle et d'étendre son rayonnement. A l'hôtel des Sociétés Savantes, rue Serpente, Jeanne Canudo dispose de bureaux abritant diverses organisations dont je sais mal la nature et la fonction.

Tout cela, je l'apprends peu à peu en écoutant la conversation générale, mais surtout en parlant avec Laurette, dont le sérieux et la gentillesse me semblent pleins d'attrait. Dommage que... dommage que cette jolie personne, si fraîche et si appétissante, se soit vouée à la vie mystique... Ce n'est pas mon affaire, mais... Au début, je l'avais à peine remarquée, ébloui que j'étais par l'éclat de son amie Rolande, mais à mesure que la conversation se poursuit, je comprends mon erreur. Il est idiot de parler de déjà-vu, et pourtant... Tout ce qu'elle dit frôle en moi une corde sensible, dont je n'avais jamais soupçonné l'existence ; elle habille de paroles simples des rêves enfouis, oubliés. Entre sa bouche, qui donne aux mots une saveur sensuelle inattendue, et ce regard lumineux qui exprime la ferveur intérieure, il y a une sorte de contradiction, de décalage que je sais mal, mais qui déclenche en moi une vague d'exaltation assez semblable à celle que j'ai ressentie en écoutant Vivian.

Plus tard nous nous retrouvons tous les trois, Claude, Edouard et moi, sur le trottoir du boulevard Saint-Germain, longeant les grilles de Cluny dans la lumière déclinante. J'ai du mal à retrouver mon niveau normal dans le monde extérieur, j'ai l'impression de redescendre du sommet de l'Everest et non pas d'un immeuble de cinq étages ; mais cela revient au même, c'était un voyage aux confins de la stratosphère, qui m'a enivré d'oxygène psychique. J'ai trouvé le chemin, l'orée du bois sacré, j'ai trouvé, j'ai trouvé !

Il semble que ce discours intérieur se soit partiellement extériorisé en paroles ; mes deux amis me regardent avec une certaine inquiétude.

« Allons, vieux », dit Claude. « Il ne faut pas prendre tout ça trop au sérieux. Vivian et sa bande sont intéressants, et on t'a emmené pour te montrer une des curiosités de la vie moderne, mais pas pour te corrompre l'esprit... »

Nous piquons un galop pour attraper le bus qui démarre du pont Saint-Michel, et nous atterrisonnons sur la plate-forme comme un vol de moineaux.

« On voulait surtout te faire connaître les deux filles », dit Edouard, en reprenant son souffle, « Laurette et Rolande... moi je les trouve formidables. Et toi ? »

« Euh, oui, très bien, très gentilles. Surtout Rolande, la rousse », dis-je hypocritement.

« Je n'en suis pas si sûr », dit Claude. « La brune a autre chose. Edouard en pince pour elle. »

« Ce que tu peux être gamin », se défend Edouard. « Je les trouve toutes les deux charmantes, et surtout en paire, mais un point c'est tout... Cela dit, quand je les vois ensemble, ça me donne des idées, c'est vrai. Mais là-bas, dans leur phalanstère, c'est la virginité intégrale, alors à quoi bon perdre son temps... La vie est courte, mon vieux. »

Nous sommes secoués sur la plate-forme comme des marrons dans une poêle ; il faut avoir le pied marin, mais le parcours est sympathique, surtout le long des quais. Je sens confusément que je dois éviter de leur laisser deviner mes sentiments. Quels sentiments ? Je ne sais pas au juste. Tout ce que je sais, c'est qu'ils n'existaient pas au début de l'après-midi, et je me sens soudain obligé de les cacher à mes amis. Je porte un secret si

secret que je suis incapable de me l'expliquer à moi-même. Les propos grivois d'Edouard et de Claude me mortifient, et je trouve leurs plaisanteries au sujet de Vivian vraiment trop faciles. Je les laisse jacasser pendant que l'autobus continue de nous secourer, nous lançant à tour de rôle aux quatre points cardinaux.

Nous voici enfin arrivés à Neuilly, et je saute de la plate-forme en disant précipitamment au revoir. Enfin seul... Les allées du Bois sont accueillantes et solitaires dans la lumière du soir ; je m'enfonce entre les arbres qui frémissent dans leur feuillage de printemps. Je suis étourdi par cette sensation de bonheur et de nouveauté qui me gonfle la poitrine ; ma tête fleurie danse avec les branches des marronniers. Ah, quel bonheur d'être vivant, et d'avoir enfin trouvé... Trouvé quoi, au fait ? Je me rends compte que je ne pense ni à Vivian, cet homme extraordinaire, ni aux autres, ni même à la grande aventure dans laquelle je voudrais m'embarquer, mais à mon amitié toute fraîche avec Rolande et Laurette. Surtout Laurette ! En dépit de sa précocité physique, Rolande est très jeune, mais son amie, c'est tout autre chose... C'est à elle que je pense, et je ne peux m'en empêcher.

Je m'assois au bord du lac, une nappe d'ombre vernie, piquée de reflets de réverbères. Mon arrivée a réveillé une famille de canards, ils m'interpellent avec des coin-coin qui me paraissent pleins de dérision. Tout le monde se fiche de moi aujourd'hui ! Serait-ce parce que je suis tombé amoureux ? Hein, quoi, *amoureux* ? Mais non, je ne suis pas amoureux, c'est idiot de penser à une chose pareille, et en plus c'est impossible... Mais en dépit des objections que je me prodigue à moi-même, je n'ai en tête qu'une pensée, une chaleur, un sourire, une seule voix qui me parle doucement, et mon cœur s'envole en bulles de savon invisibles.

La famille en est au dessert quand je prends ma place à table, défaillant d'une faim soudaine.

« Te voilà enfin », dit ma mère. « Le poète maudit a retrouvé la voie du logis ? poussé par la faim, sans doute ? Alors, tu t'es bien amusé avec tes amis Delamare ? »

Je fais semblant de ne pas entendre et fourrage dans les plats de légumes cuits à part, que ma mère prépare à mon intention, au

grand dégoût de mon père que mon fanatisme végétarien met hors de lui.

« Pourquoi est-ce que Maurice a le droit d'être végétarien et pas moi ? », demande ma sœur Sylvie, onze ans et perverse, qui aime provoquer son père.

« Ferme ton bouche, Sylvie », gronde ce dernier, « ou je vais te faire de la douleur ! »

Rien à faire, il n'arrivera jamais à parler le langage commun, vingt ans après son arrivée dans ce pays. Nous le regardons avec admiration, avec affection même, pendant qu'il se verse solennellement un grand coup de rouge.

Le fait est que j'étais amoureux. En état d'amour. Un état ancien, sans doute, et inhérent à ma condition d'être vivant. L'automne et l'hiver apportaient les larmes intérieures, la nostalgie voilée des amours non réalisées, des occasions manquées, des pages tournées sans être lues. Puis le printemps réveillait l'illusion d'amour avec tant de force que tout semblait à nouveau facile, et enfin l'été embrasait l'air d'une passion telle que toutes les femmes la sentaient et mejetaient de ces regards interrogateurs qui me chaviraient le cœur, et me lançaient invariablement dans une fuite éperdue... avant de m'enchaîner une fois de plus, à tout jamais.

L'univers érotique des hommes me semblait abominable, une charcuterie sans pudeur. L'amour étripait l'amour. L'acte sexuel — expression platement utilitaire, affreuse ; ces deux mots accouplés me donnent la nausée, pas à vous ? — évoquait pour moi la honte, les cochonneries de W.-C. ; ça flanquait tout par terre. Pourquoi cette grisaille, cette turpitude sans joie ?

Certains avaient fait un art de cette misère humaine — Zola, Céline, Miller — et j'admirais d'instinct, sans réserve, ce don de changer le sordide en sublime. Mais la vue d'un étal de boucher, même reproduit par le pinceau génial d'un Rembrandt, ne m'aurait pas rendu la carne plus supportable. Comme il est dur d'être né délicat. Mes quatre ans au collège de Meaux m'avaient certes appris à vivre une double existence et à m'accommorder de cette société primitive. Mais cela avait aussi renforcé ce paradoxe de ma nature, ce dilemme insoluble qui me torturait avec une insistance grandissante : plus mon cœur était mis en ébullition

par le charme et la beauté des jeunes filles, et moins j'osais les aborder. Mon aventure au Magic Palace, en me donnant un avant-goût de la sexualité adulte, n'avait fait qu'augmenter ma prévention. Plus j'enviais, sans me l'avouer, les exploits d'alcôve de Guy, de Gregor et des autres jeunes sybarites de ma connaissance, plus je me cramponnais à mes attitudes pincées de philosophe détaché des choses de ce monde — mais cela ne trompait personne. Pas même moi.

Ainsi, à seize ans, alors que j'étais prisonnier de cette multitude d'impossibles, l'étrange perversité de mon destin m'avait fait rencontrer d'un seul coup Vivian, Laurette et Rolande. Merveilleuse calamité !

Ce fut également à cette époque que je pris dans la bibliothèque de mon père un de ces volumes à couverture blanche dont l'auteur m'intriguait depuis déjà longtemps, Marcel Proust. Je choisis, bien entendu, *A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs*. Je me forçai à dompter mon ennui à la lecture des premières pages, et bientôt mes yeux s'ouvrirent, une âme s'incarnait, les sentiments devenaient familiers, puis Gilberte parut et ma passion grandit d'heure en heure. Mère, père, grand-mère, ils étaient tous différents des miens, mais, mystérieusement, cela revenait au même. C'était Gilberte seule que j'aimais, que je guettais. Dans nos jeux enfantins aux Champs-Elysées, c'était elle que je serrais dans mes bras, elle à qui j'offrais l'hommage de mon extase innocente, quelques gouttes de liqueur céleste...

Ce soir-là, je refusai de dîner à la table familiale et m'enfermai à double tour dans ma chambre. Saint-Loup... Balbec... Je m'envole, mes ailes battent au rythme de ces phrases chargées de vie contenue, je suis confondu, émerveillé par la découverte de ce monde sans rives, de cet artisanat princier, j'en pleure de joie.

Dans son laboratoire capitonné de chêne-liège, nourri par la maladie, Proust écrit une œuvre qui se résume à une seule page, un paragraphe, une phrase unique — créant une image qui devient une idée, fragmentée, détaillée, désarticulée et, enfin, recomposée pour tracer un labyrinthe dont l'entrée et la sortie se confondent, s'annulent réciproquement, tout en vous laissant le plein bénéfice de ce voyage en chambre : la conquête d'une cellule, microcosme universel !

Proust brûle ce qu'il aime tout autant que ceux qui l'aiment. Cela peut paraître cynique et cruel, ces analyses caricaturales qui dévorent tout, y compris ce qu'il présente comme sacré — par exemple l'amour sans défaut de sa grand-mère. Mais, et il le dit maintenant, cet autodafé, c'est l'art lui-même, l'encens du sacrifice dont le parfum vient du soleil et qui, en brûlant, retourne au soleil.

Page après page, la fièvre monte. Je vois sur le fond marin une frise de jeunes filles, chevaux du désir déchaînés sur une plage normande. Gros plan sur un grain de beauté. Les manifestations optiques se succèdent comme les figures d'un jeu de cartes. On lance des ponts suspendus entre les mots et les visions, entre l'attente et la perception. On emprunte à celui-ci ses lorgnettes de théâtre, à cet autre sa palette, à un troisième ses discours à la Norpois. Cette pluie de morceaux détachés forme un paysage biologique en mouvement. Quelqu'un semble avoir découvert le continuum érotique bien avant moi ! Quelqu'un qui connaît le désir ! Qui l'a ressenti, puis compris. C'était bien là le grand mystère, le désir, Eros, le grand moteur de toutes choses, le dieu des humains. L'éénigme centrale. Qui me l'expliquerait ? L'amour, le désir, cela ne faisait pas partie de l'enseignement théosophique, qui s'en méfiait presque autant que l'église chrétienne et sans doute pour les mêmes raisons. Vivian lui-même ne semblait pas avoir grand-chose à dire sur ce sujet, qui me paraissait pourtant de plus en plus essentiel. J'en rêvais la nuit ! Eros, dans mes songes, devenait cette puissance qui fait pousser des mains aux chats.

Ma mère avait réussi à faire de notre rez-de-chaussée de la rue Bertaux-Dumas sinon un palais, du moins un endroit parfaitement habitable, et qui ne reflétait pas le niveau de pénurie que nous avions atteint. Grâce à elle nous vivions mieux que les bourgeois nantis qui nous entouraient.

Elle avait tout fait elle-même. Elle avait arraché les vieux papiers des murs, retapisé, peint, nettoyé, décoré, cousu des rideaux, disposé notre mobilier hétéroclite avec intelligence et style, exécutant de manière absolument professionnelle le travail d'une quinzaine de corps de métiers. En sifflotant. C'était une petite bonne femme que rien n'arrêtait, malgré sa réserve naturelle en public. Elle avait une cervelle merveilleusement nette et organisée, une volonté de fer et une honnêteté exigeante, mais elle était incapable de s'affirmer en société. Ce n'était pas une femme du monde, et cela désolait mon père, toujours si fier de sa petite Française ; il avait dû se faire une raison, car les impératifs de la vie mondaine la paralysaient d'angoisse... Un jour, alors qu'ils étaient encore jeunes mariés, Jack l'avait présentée à l'un de ses anciens camarades de guerre, un gigantesque lord à tête d'ogre, prodigieusement élégant, dont la présence avait frappé Mars d'une terreur telle que, comme dans un cauchemar, elle avait senti un élastique lâcher et elle avait perdu sa culotte. Jamais elle ne devait oublier l'expression médusée de l'aristocrate, fixant à travers son monocle le petit

monticule de batiste blanche qui recouvrait ses pieds. Elle rougissait encore en racontant cette histoire, qui remontait à l'époque romanesque de Finette et Madapolam.

Non, elle n'était pas une femme du monde et sans elle, pourtant, le monde aurait cessé de tourner. Grâce à elle, ses quatre enfants étaient toujours correctement vêtus, et son mari était toujours lingé de frais et pouvait faire bonne figure dans la société des duchesses. Elle cousait, clouait, frottait, brossait, cuisinait, lavait, reprisait, repassait, faisait les courses, les comptes, dirigeait les études de ses enfants, faisait répéter les leçons, organisait les jeux, peignait, lisait, tricotait, encadrait les tableaux, coupait les cheveux, réparait la plomberie, la radio, l'électricité, les pots cassés. Sans jamais se salir.

Malheureusement, il y avait, quelque part, un vide. Comment dire ?... Sa perfection fonctionnelle s'accompagnait d'une inhibition dans l'expression, dans la communion. Nos rapports étaient restés bloqués depuis l'époque qui avait suivi de près ma naissance, quand elle m'avait confié pendant un an à mes grands-parents, pour suivre mon père au sanatorium. La noblesse de son motif ne changeait rien à l'affaire : ce jour-là, elle était devenue la mère d'un orphelin. Ainsi va la vie. Il faut choisir. En sauvant son mari, elle avait perdu son fils — et son frère aussi du même coup, pour la seconde fois, car pour ma grand-mère, il ne faisait pas de doute que j'étais la réincarnation de son fils Maurice, bien qu'elle n'en parlât jamais. Mon grand-père me traitait lui aussi comme un fils, mais d'une manière plus naturelle, sans arrière-pensées venues de l'autre monde. Quant à ma mère, prise entre le passé et le présent, entre sa foi et son mari, entre son fils et son frère, sa confusion intérieure devait être grande. Elle était toutefois guidée par le sens du devoir, et elle était avant tout une mère loyale.

Elle se rendait compte de mon état émotionnel et elle en souffrait pour moi. Je lui avais présenté Laurette et Rolande ensemble sans oser lui avouer mon secret, que je ne m'étais pas encore avoué officiellement à moi-même. Elle fut amicale et attentive avec chacune d'elles, ne sachant pas laquelle était la bonne. Moi aussi, il m'arriva d'hésiter. Lorsque je voyais Rolande sans Laurette, je me sentais pris d'une fringale charnelle qu'elle devinait et qu'elle ne décourageait pas, sans l'encourager,

tout en la stimulant, mais sans lui permettre de se manifester trop ouvertement. Un dilemme de plus, et tout aussi affreux que d'autres. Dans mon musée imaginaire, Rolande était devenue succube en chef !

Cette ambiguïté supplémentaire augmentait mes tensions internes, qui devenaient intolérables en cette année critique — celle du baccalauréat.

Je m'étais pris depuis longtemps d'une violente antipathie pour le professeur Dubrocas, qui avait la tâche difficile de nous enseigner la chimie et la physique en classe de première. Antipathie injustifiée d'ailleurs, car il méritait la compassion plus que la rage destructrice qu'il provoquait. C'était un pleutre inepte, dont l'élocution était contrariée par des dents protubérantes qui faisaient de son orifice buccal un orgue à sifflets, impropre à la transmission de la parole humaine ; en outre il était bégue.

L'œil furtif, son veston noir orné de restes de nourriture, il faisait face à l'amphithéâtre, pendant que nous nous installions dans le chaos et le vacarme. Il avait l'air d'un sanglier cerné dans sa bauge. Il aurait voulu fuir, mais il n'était pas un sanglier, il n'était qu'un simple professeur de lycée qui devait commencer son cours... Ce martyre quotidien durait depuis trente ans. Le choix des premières paroles était capital : il lui fallait éviter les syllabes qui sifflaient, les mots qui crachotaient. Or un esprit malin l'amenait fatallement à attaquer avec des mots pleins de sibilantes. Les chuintements qui en résultaient, ponctués de postillons, de hululements et d'appels d'air pathétiques, étaient reçus avec une hilarité sauvage par les élèves. Surtout ceux de ma classe, à qui je tentais d'inculquer l'esprit combatif de mon ancien collège, réputé pour ses contributions à la contre-culture. Dubrocas n'eût pas fait long feu à Meaux ; mais l'esprit cancre était bien rudimentaire parmi les fils de famille qui fréquentaient Pasteur. J'étais donc le seul champion actif dans cette guerre sainte contre l'Infâme ; alors que les autres se livraient à des chahuts médiocres et anonymes, ce fut moi qui lançai une bombe sur le bureau de Dubrocas. Une bombe qui n'explosa pas... car ce n'était qu'un navet de bonne taille, peint en noir, avec une mèche d'amadou grésillante attachée à la queue. Mais le légume écrasa quelques cornues sous le nez de Dubrocas qui poussa des

beuglements de terreur et s'enfuit de la classe sous les applaudissements et les sifflets, pour revenir un peu plus tard avec une équipe de pions qui désamorcèrent ma bombe en rigolant.

Rien n'y fera, me dis-je avec désespoir, aucun remède connu ne sera assez puissant. Le lycée Pasteur est une pépinière de jeunes imbéciles, refuge des inutiles, et des lâches. J'en ai vraiment marre ! La garde prétorienne s'est retirée et Dubrocas nous regarde d'un air sournois, en essayant de remettre de l'ordre sur sa table. Pauvre bête... Mais ce n'est pas le moment de s'attendrir. Pris d'une inspiration soudaine, je bourre de chiffons le tiroir de ma table d'exercices pratiques, j'y verse tous les produits inflammables à ma portée, j'y jette un bœuf Bunsen allumé et je referme le tiroir. Une fumée noire et des éclairs sinistres en surgissent aussitôt. Saperlipopette ! je viens de réussir mon premier exercice pratique de chimie ! Je vais faire flamber cette saloperie de lycée Pasteur, d'un seul coup d'un seul ! Guy me tire par le bras, m'arrachant à ma jubilation. Fou de terreur, Dubrocas, conformément à ses habitudes, cherche la sortie, en palpant les murs comme un aveugle, répétant : « La porte !... la porte !... » Il trouve celle d'un placard, l'ouvre, et s'enferme à l'intérieur. Du côté des élèves, c'est le sauve-qui-peut, la panique chez les poussins, tous ces petits mignons se piétinent pour échapper à la flamme enthousiaste qui menace de tout faire sauter. Pyromane ! Je suis émerveillé par cette saine agitation que j'ai déclenchée.

« Allez », reprend Guy, me tirant toujours par la manche. « Tu as fait ton numéro, ça va comme ça, aide-moi à éteindre cette saloperie, tout va brûler ! »

Nous aspergeons les flammes avec les moyens du bord. Plusieurs copains s'y mettent aussi ; deux minutes plus tard, le feu est maîtrisé, mais la fumée noire emplit une aile entière du lycée. Pions, élèves, professeurs, tout le monde se bouscule dans les escaliers et dans les couloirs. La salle d'exercices pratiques est noircie, ravagée.

« Beau boulot, mon gars », dit Guy, qui m'observe avec attention. « Mais la prochaine fois, sois gentil, préviens les copains ! »

« Je te jure que ce n'était pas prémedité. Je dois être fou. »

« Fou ? »

« Oui, fou dingue ! Un fou dangereux ! »

Les autorités arrivent. On délivre Dubrocas de son placard. M'apercevant, il pointe un index tremblant vers moi, l'œil exorbité, boudouillant dans une gerbe de postillons :

« Fou !... élève fou !... cet élève est fou ! »

On m'escorte jusqu'à l'infirmerie. Le surveillant général me regarde partir et sort pour téléphoner à ma famille. Quelques minutes plus tard, un détachement de pions et d'infirmiers m'entraîne sous les marronniers du boulevard d'Inkermann pour me ramener chez moi. Ils semblent surpris de mon attitude pacifique. Je me répète à moi-même que je suis fou, mais je ne me sens ni plus ni moins fou qu'avant ; pourtant, mon geste ne pouvant être qualifié de politique, la démence est la seule explication. Soit.

Ma mère nous ouvre, me regarde d'un air interrogateur et remercie brièvement mes gardes du corps, qui s'en vont en murmurant des paroles indistinctes. Que peut-on dire dans des circonstances aussi singulières ? Ma mère elle-même hésite. Sa nature directe l'inciterait plutôt à me demander : « Alors, tu es vraiment fou ? Ou est-ce encore une blague idiote dans ton style ? », mais l'habitude qu'elle a des mâles de la famille l'a rendue prudente et elle dit simplement :

« C'est une bien curieuse histoire, mon fils. »

Curieuse ! Toujours le mot juste. J'observe l'expression tendue de son visage, qui reflète une activité cérébrale intense. Pile, Sherlock Holmes ; face, Clemenceau... Six mois plus tôt, j'ai été mis à la porte du lycée pour trois jours, à cause de ma mauvaise conduite dans la classe de Dubrocas. Quand j'ai piteusement annoncé cette nouvelle à ma mère sa main est partie comme un éclair, me giflant à la volée avec une force à décorner un bœuf. Elle a pourtant une tête de moins que moi. Elle ne m'avait encore jamais frappé, et Dieu sait que la tentation a souvent dû être grande ! Toutes ces années pour se décider... mais alors, quelle paire de claques ! Et voilà que nous nous trouvons de nouveau face à face. Mes joues sont brûlantes d'appréhension. Mais elle finit par dire, calmement :

« Va dans ta chambre, lis, fais ce que tu veux !... Nous reparlerons de cette affaire ce soir avec ton père. »

L'affaire se termina, curieusement, par un compromis général. Mes parents n'opposèrent aucune contestation au verdict sommaire du lycée, par lequel j'étais déclaré fou à lier : on m'épargnait ainsi le déshonneur d'être officiellement expulsé du lycée, voire poursuivi en justice. Mes parents m'accordèrent le bénéfice du doute, mais je dus prendre l'engagement de préparer mon baccalauréat entièrement par mes propres moyens. J'avais trois mois pour bûcher dans la solitude ; après quoi je me présenterais à l'examen en même temps que mes camarades de Pasteur.

Clause annexe du traité : je devais aller voir un psychiatre dont mes parents avaient entendu dire le plus grand bien, le D^r Borel. Pourquoi pas ? Après tout, si j'étais vraiment fou...

« Asseyez-vous donc là », dit le D^r Borel, après avoir retiré une pile de journaux d'un vieux fauteuil recouvert de cretonne.

Il y a deux fenêtres, l'une ouvrant sur la Seine avec quelques chalands qui passent lentement, et l'autre sur les toits du vieux Paris. Entre les deux, le docteur me jette un regard flou, avec les yeux chassieux d'un gros toutou qui n'arrive pas à se réveiller. Une brise langoureuse taquine la paperasse sur son bureau, invitant le docteur à la somnolence. Sa face ronde à la moustache embrouillée me rappelle un peu celle de Charles Laughton... Et si Laughton jouait ce rôle, comment s'habillerait-il ? Le médecin a un veston noir, un pantalon à larges rayures et un gilet barré par une chaîne de montre, mais le tout est gondolé, tirebouchonné, comme s'il avait dormi tout habillé dans une lessiveuse... Il doit avoir ce talent, qu'avait Napoléon, de pouvoir s'endormir n'importe où. D'une voix assoupie, il me demande mon âge, me pose les questions réglementaires, se gratte le crâne avec son crayon et m'interroge :

« Alors, pouvez-vous me dire ce qui ne va pas ? »

Cette question me prend par surprise. Ce grand psychologue n'y va pas par quatre chemins ! Voyons voir, qu'est-ce qui ne va pas ?

« La liste serait trop longue », lui dis-je, après un instant de réflexion.

« Voyons, je cherche à vous aider. Tâchez de coopérer, c'est dans votre intérêt. »

Il s'interrompt pour bâiller un bon coup et reprend :

« Parlez-moi un peu des jeunes filles. Vous avez une petite amie ? »

Ça alors ! Je le regarde, stupéfait. Où mon père a-t-il été chercher cet oiseau-là ? Suis-je censé répondre à des questions pareilles ? à ce baveux ?

« Quoi ? » dis-je, par pure politesse.

« Enfin, vous me comprenez », interroge-t-il, avec l'expression douloureuse d'un dormeur que l'on cherche à réveiller. « Les jeunes filles... »

« Excusez-moi », dis-je enfin, « je voudrais m'en aller. »

A son tour d'avoir l'air surpris, il en ouvre presque les yeux. Mais l'effort est trop grand, et son corps dodu retombe voluptueusement, irrésistiblement, dans le cocon moelleux de son fauteuil. Il vient de fournir un trop grand effort. Visiblement, il n'a plus qu'une idée en tête, que je file pour qu'il puisse piquer un petit roupillon. Ah, bonheur ! le jeune homme est parti...

Je descends l'escalier quatre à quatre, et je me retrouve dans la rue dans un état de fureur et d'exaltation extraordinaires. En traversant le parvis de Notre-Dame, je peste contre mes parents, surtout contre mon père qui a osé parler à cet olibrius de mes sentiments intimes, dont il ne connaît absolument rien. J'ai eu bien tort de lui confier, il y a quelques mois, ma passion extraterrestre pour Nerina — sans mentionner son nom, mais il l'a sans doute deviné. Il m'a regardé avec un drôle d'air, comme s'il se disait : « Mon fils est un anormal. » Bien sûr que je suis anormal ! Et fier de l'être ! Je lui laisse ses passions de garçon coiffeur, c'est son affaire, mais qu'il ne se mêle pas de ce qui ne le regarde pas ! Que je flanque le feu à mon lycée, ce n'est quand même pas une raison pour m'infliger l'humiliation ridicule de cette visite au psychiatre.

Je traverse la Seine et entre dans un bureau de tabac pour téléphoner. Il faut absolument que je parle à Laurette. Miracle, c'est Vivian lui-même qui me la passe. La voix fraîche de Laurette déclenche aussitôt en moi des palpitations incontrôlables.

« Je voudrais te voir, tu n'as pas un moment ? J'ai des tas de choses à te dire. »

« Oui, bien sûr », dit-elle. « Je descends dans dix minutes. Où nous retrouvons-nous ? »

« Dans le square Saint-Julien-le-Pauvre, veux-tu ? »

C'était plus poétique. En plein air. Il y a pas mal de clochards, mais ils ont eux aussi quelque chose de poétique. Le ciel du jour finissant perd peu à peu sa lumière, les branches d'arbres bourgeonnantes se dessinent en gris foncé sur les quais, devant la masse plus claire de Notre-Dame. Et mon cœur bat très fort. Que vais-je lui dire ? Rien, bien sûr, mais je rêve à ce que je lui dirais, si j'osais.

Elle arrive avec la lumière qui lui convient le mieux. La voir, être assis à côté d'elle, c'est autre chose que de penser à elle de loin. C'est la première fois que j'ai eu l'audace de lui demander un rendez-vous seul à seule. Je ne l'ai pas vue depuis quelque temps, alors je lui raconte l'histoire de l'incendie raté, de ma folie présumée et de ma visite de tout à l'heure au docteur endormi. Tout à coup, je m'aperçois que nous nous tenons la main tout comme des amoureux. Pour les clochards qui nous entourent, il ne fait aucun doute que nous sommes un couple de jeunes tourtereaux. Ils sont une demi-douzaine assemblés autour de notre banc, et ils nous écoutent avec intérêt et sympathie.

« Tu sais, Laurette, je... »

« Un coup de rouge, mon gars ? »

Une main écaillée par la crasse me tend une bouteille de vin à moitié pleine. Son propriétaire a un visage barbu sous un chapeau orné de roses, dans le style Renoir, et il s'appuie à une voiture d'enfants pleine d'un bric-à-brac aberrant.

« Allez !... », reprend-il. « Ça te donnera du cœur à l'ouvrage. »

« Non, merci. »

« Allons, je sais ce que je dis, ça aide au démarrage. Trinque un coup, et la petite aussi. Faites donc pas de manières ! »

Laurette lui sourit gentiment.

« Ça ne serait pas de refus », dit-elle. « Mais ma mère me défend de boire. »

« Argg ! », hurle le clochard. « Sa mère ! Toujours les mères ! Ce que j'en ai marre de ce refrain ! »

Il devient furieux, mieux vaut battre en retraite. Nous quittons le petit square et j'essaye de reprendre le fil de mon discours, mais Laurette est pressée de rentrer chez Vivian et elle m'écoute à peine. Je bafouille des mots sans suite, tentant de lui dire que je

l'aime, que je l'aimerai toujours... que je ne lui demanderai jamais rien, que je comprends... Mais notre clochard fleuri nous emboite le pas, tirant son landau derrière lui, et il nous harcèle en brandissant son litron. Nous lui échappons de nouveau et, trois minutes plus tard, nous arrivons devant l'immeuble du boulevard Saint-Germain, la main dans la main, hors d'haleine, Laurette rit, moi, je suis étranglé par l'émotion — et déjà elle m'échappe. La lourde porte se referme sur elle avec un vacarme sépulcral. Le clochard me rejoint et s'évertue à l'enfoncer à coups de pieds.

« Sa mère ! Sa mère ! Je vais lui parler à cette femme, elle a pas le droit de lui interdire... Pauvre petit ! va... »

Je m'effondrerais en larmes sur le trottoir s'il n'y avait cet énergumène qui braille comme un cochon qu'on égorgé. Cinq étages plus haut, une fenêtre s'ouvre et j'aperçois Vivian, vêtu de sa majestueuse robe rouge feu ; il essaie de discerner la source du tumulte dans le clair-obscur du trottoir. Cette apparition quasi surnaturelle ne calme pas mon clochard, bien au contraire.

« Madame ! », hurle-t-il à l'adresse de Vivian. « Vous êtes une roulure, une salope ! »

La fenêtre se referme. Je m'enfuis en sanglotant, trébuchant entre les groupes d'étudiants, incapable de maîtriser les hoquets qui me déchirent la poitrine. Pauvre jeune homme, encore une victime de l'amour !

Gregor me rebattait les oreilles avec ses copains anarchistes, des Russes avec qui il avait été à l'école et qu'il admirait au plus haut point. A l'entendre, ils étaient formidables, de vrais idéalistes, et j'attendais avec impatience la rencontre promise. Gregor organisa une balade dans les environs de Fontainebleau, et c'est là que je fis leur connaissance. Stepan et Kyrill, deux grands types blonds qui avaient l'air d'être frères mais ne l'étaient pas, au moins génétiquement, et Ouliana, une petite personne ronde, frisée et piaffante. A eux trois, ils formaient une communauté organique parfaitement équilibrée. Stepan était musicien et cuisinier ; Kyrill, théoricien et orateur ; et Ouliana était l'étendard, l'inspiration, la raison d'être de cette troïka. Elle et Stepan avaient l'âge de Gregor, dix-huit ou dix-neuf ans, Kyrill en avait vingt.

C'était mon premier contact avec la forêt de Fontainebleau et

la campagne avoisinante. Cette nuit passée à parler et à dormir au pied d'un rocher géant, devant un feu rougeoyant, en compagnie d'une bande d'anarchistes, assaisonna ma foi révolutionnaire d'un parfum romantique. Je me retrouvais enfin parmi les miens ! Depuis le collège de Meaux, mes idées n'avaient cessé de s'organiser d'une façon parfaitement naturelle autour de l'idée anarchiste. Ni Dieu ni Maître !

Gregor ne comprenait pas comment je pouvais concilier la foi libertaire avec mes tendances spiritualistes. Et moi, en écoutant Kyrill, je compris au contraire que ces deux tendances allaient très bien ensemble, et mieux encore pour peu que l'on eût l'âme slave. J'écoutais, bouche bée, et me sentais devenir slave par osmose. Ce n'était ni Proudhon ni Babeuf, c'était bien autre chose... Pour Kyrill, la trahison de Staline avait un sens plus spirituel, mystique même, que politique. C'était l'aboutissement d'un long conflit entre deux tendances révolutionnaires qu'il définissait ainsi :

« C'est Tolstoï contre Marx. D'un côté, tu as les poètes et les paysans, les Russes. De l'autre, tu as les marxistes, les Allemands, les ingénieurs à lorgnon, les stakhanovistes abrutis qui ne conçoivent la vie que dans l'esclavage industriel. Ici, la liberté innée, et, là, de grandes cités sans espoir... »

Stepan grattait doucement sa guitare, offrant un fond sonore aux propos de son ami.

« Et les Chevaliers Teutoniques ! », dit-il. « Il faut en parler, Kyrill. En attendant, à table, ma ratatouille est prête. » Il montra la marmite noirce qui chauffait sur la braise.

« C'est vrai », reprit Kyrill. « Depuis le Moyen Age, l'Allemagne a rêvé de conquérir la Russie, par tous les moyens. Et finalement, cette forteresse que les Chevaliers Teutoniques n'ont pas réussi à conquérir, c'est l'idéologie de Marx et d'Engels qui l'a abattue. Par surprise. Elle a enchaîné le peuple russe en jouant sur sa passion révolutionnaire, beaucoup plus sûrement que par une occupation militaire... »

« Au fond », dit Gregor. « Tu es un vrai patriote russe ! Tu ne parles pas comme un anar, tu fais du nationalisme exacerbé. »

« Dourak ! », cria Ouliana en bottant le derrière de Gregor. « Chef, on achève le dévationniste ? »

« Kyrill, réponds à ce cornichon inépte », ordonna Stepan.
« Rive-lui son clou ! »

« Et comment ! », dit Kyrill. « Même les gens sans âme comme Gregor doivent se souvenir qu'ils sont nés Russes ! Même si je suis né en France, par accident, comme nous tous, je sais aussi de manière indiscutable que je suis Russe, et c'est à ça que je dois l'honneur d'être anarchiste. Tous les Russes capables de penser le sont et l'ont toujours été... Gregor, je te défends de rigoler !... Ce qui fait que notre littérature touche tous les cœurs et inspire toutes les vraies révolutions, c'est que la Russie est la terre de l'amitié, de la fraternité, les gens y vivent en harmonie avec la nature et avec les hommes, et ils ne pourraient vivre autrement. Même sous l'oppression stalinienne... Ce n'est pas comme vos Français pisso-vinaigre, avec leur histoire de "Liberté-Egalité-Fraternité" qui n'a débouché que sur une république de vaudeville — parce que le sens du mot *fraternité* leur échappe complètement. Alors, ça donne un truc malsain comme le Front Populaire, de la bouillie pour les chats... Les Allemands, de leur côté, ne rêvent que de mettre l'humanité entière en usine et, avec Staline, ils sont sur la voie... »

« Tandis qu'avec Tolstoï... », souffla Stepan en caressant les cordes de son instrument.

« Oui », reprit Kyrill d'une voix véhémentement. « Ecoute, Gregor, dans quel autre pays peux-tu trouver l'équivalent de ces aristocrates qui ont voué leur vie à l'anarchie, à la fraternité universelle ? Des gens comme Tourgueniev, Gorki, Tolstoï, Gogol ? Pas seulement les révolutionnaires, genre Herzen ou Bakounine ou votre bon prince Piotr Alexeievitch Kropotkine, mais, en fait, tous les écrivains et tous les poètes de talent. C'est ça la substance spirituelle de la révolution. Compare ces richesses aux œuvres réunies de Montaigne, de Voltaire, de Zola, de Kant et de Karl Marx, et dis-moi de quel côté est la révolution. »

« Du côté de Josef Staline », dit Gregor en ricanant.

« Tu es un porc ! », hurla Kyrill. « Regarde donc les choses en face ! L'Allemagne moderne a réussi, mais, avec Marx, un Juif teutonique, et Hitler, un énergumène raciste, les Allemands sont arrivés à encercler la Russie, de l'intérieur et de l'extérieur à la fois. Du beau travail ! Mais la bataille ne fait que commencer. C'est quand Staline sera abattu que la vraie Révolution russe

commencera. Une révolution qui s'étendra à tous les peuples de la terre avant la fin du siècle, et alors ce sera le règne de la fraternité universelle ! Le règne de l'anarchie ! Avec ce qui se passe en Espagne aujourd'hui, à la suite de la démission de la France, tu vas voir, ça va aller vite... La République espagnole est foutue d'avance, elle a été vendue à Hitler par Léon Blum et Daladier, mais attends un peu ! D'ici cinq ans, on aura une guerre mondiale. Garanti ! Les salauds vont se démolir les uns les autres, et à nous la liberté ! Ce sont les anarchistes que les Russes appelleront pour reconstruire leur pays. L'exemple russe entraînera les Espagnols, les Mexicains, l'humanité entière ! »

« Ah, calme-toi », grommela Gregor. « Tu nous fais mal aux seins avec ta sacrée Russie. Tu es aussi gobe-mouches que tes semblables, mon pauvre vieux, tu es de la race des chauffeurs de taxi. Et avec tes propos démentiels, tu vas donner des idées au petit », dit-il en me désignant du menton. « Il est impressionnable. »

« Fous-moi la paix, Gregor », dis-je. « Kyrill a raison sur toute la ligne, mais Staline ne va pas se laisser débarquer aussi facilement, même avec une guerre mondiale. Au contraire, il en profitera pour serrer la vis aux Russes. »

« Les anarchistes se battront », dit Kyrill.

« Mâles ou femelles ! », ajouta Ouliana. « Nous autres, les anars, on frappe à la tête, on ne se bat pas en envoyant des armées de pauvres types au casse-pipe. On s'attaque directement au responsable, au tyran. On sait qu'on n'en reviendra pas, mais démolir un vrai salopard, ça vaut bien quelques vies de révolutionnaires, non ? Si le premier coup rate, le troisième coup ou le cinquième réussira. Oui, on finira par avoir Staline.

« Vrai ? », demandai-je en riant. « Et c'est vous qui vous en chargerez ? »

« Nous ou d'autres camarades, c'est pareil », dit Stepan. « Tu n'as qu'à lire l'histoire, ce n'est pas si vieux. Vera Zasulich était une petite bonne femme comme Ouliana quand elle a tiré sur le chef de police de Saint-Pétersbourg en 1877. Elle l'a raté, mais notre Ouliana ne l'aurait pas raté, elle ! Même avec une poêle à frire... Quelques mois plus tard, deux tentatives d'assassinat coup sur coup contre le Kaiser, celle de Nobiling, et celle de Herder. Deux purs, deux vrais anars... Et puis Moncasi, un

camarade espagnol, essaie de descendre le roi Alphonse à coups de pistolet, mais il le rate aussi. En Italie, un cuisinier anarchiste se jette sur le roi avec son couteau — encore un échec. Mais en Russie, c'est une hécatombe ! En quelques jours, le général Mezentsoff, conseiller du Tsar, est descendu en pleine rue à Saint-Pétersbourg ; ensuite, c'est le chef de la gendarmerie de Kiev, le gouverneur de Khartov, et quelques espions ça et là. Partout... Finalement, en 1879, Solovioff tire sur le Tsar lui-même. Il le rate. Il vide son revolver sur l'empereur qui s'enfuit en zigzag, il en réchappe par miracle. Mais Alexandre est maintenant un homme marqué, il vit dans la terreur, il tire sur des ombres, sur ses aides de camp, au moindre bruit... Et en mars 1881, au moment même où il va se décider à abolir le servage, les anarchistes de Saint-Pétersbourg, qui n'en savent rien, lui font sa fête, au retour d'une parade. Rysakoff lance une bombe sous son carosse blindé ; l'explosion tue l'escorte des cavaliers circassiens, mais Alexandre n'est pas atteint. On ceinture Rysakoff et le Tsar descend de son carosse démolé, pour lui parler, pour essayer de comprendre cet individu, savoir ce que tout le monde a contre lui. A ce moment, un autre anarchiste, Grinevsky, s'approche, tire une bombe de son manteau et se fait sauter avec le Tsar. Et tout le monde prend le large... L'empereur est déchiqueté, blessé à mort, seul au milieu des cadavres d'hommes et de chevaux, et son sang se répand sur la neige... Il râle... Un troisième anarchiste, Emelianoff, vient avec une bombe enveloppée dans un journal. Il voit qu'Alexandre est agonisant et au lieu de l'achever, au lieu de s'enfuir, il appelle un groupe de cadets qui hésitaient à s'approcher. Il les aide à charger le Tsar sur un traîneau... Toujours avec sa bombe sous le bras, Emelianoff... C'est ça, les Russes ! »

« Ah, vous êtes bien jeunes ! », soupira Gregor. « Stepan, passe-moi la bouteille au lieu de jouer avec. »

« Et la Commune ? », dis-je alors. « C'était quelque chose, ça, la Commune. Les Russes n'ont quand même pas le monopole ! »

« La Commune était un coup monté », dit Ouliana. On a concentré à Paris tout ce qu'il y avait de révolutionnaire en France et en Europe après la guerre franco-prussienne, et on les a tous livrés aux égorgeurs de M. Thiers. Avec bien sûr la complicité des Prussiens. Les Communards ne savaient pas ce

qu'ils voulaient, ils se chamaillaient sur les principes. La seule chose sur laquelle ils se sont mis d'accord, c'était qu'il ne fallait pas toucher aux biens des bourgeois : c'est formidable, ça ! Et quand ils ont perdu, on les a liquidés — trente mille au moins, avec femmes et gosses. Belle page d'histoire ! La France a raté toutes ses révolutions et la gauche s'est épuisée dans ces échecs. La Russie, elle, elle n'a pas encore fait sa révolution, pas la vraie, pas celle de Tolstoï et de Tourgueniev. Lénine et Staline ont mis en place le capitalisme d'Etat, mais je n'appelle pas ça la révolution ! Le tour de l'anarchie viendra, dans dix ans, dans cinquante ans, c'est difficile à dire ; mais c'est pour cette révolution que nous travaillons, nous trois, et tous les autres, et un jour tu te souviendras de ce que je te dis ce soir, camarade Momo ! »

Les yeux d'Ouliana brillaient, ses bonnes joues luisaient comme des pommes.

« Dans tout ce que Stepan vient de raconter », dis-je, « il n'y a qu'un type qui me semble parfait, c'est cet Emelianoff, qui a eu pitié d'un homme qui allait mourir, empereur ou pas. »

« Bravo ! », cria Gregor. « Vas-y, p'tit gars ! Vole-leur dans les plumes, à ces anars à la mie de pain ! Ils ne savent pas ce qu'ils racontent. »

« Moi, je suis pour la non-violence », dis-je benoîtement. « Et il doit bien y avoir un moyen de gagner sans tuer. »

« Comme de mettre le feu au lycée ? », demanda Ouliana. « Tu as raison, tovaritch, la non-violence, c'est la solution. A ta santé ! »

Qu'il était difficile de s'y retrouver ! Six mois plus tôt, j'aurais été envoyé par les copains de Gregor, mais depuis que j'avais rencontré Vivian, je sentais qu'il devait exister une autre voie que la violence, l'assassinat, l'horreur...

Ce printemps fut riche en retournements imprévus. Les parents de mes amis Delamare m'invitèrent à passer les vacances chez eux en Bretagne, de même que Laurette et Rolande, qui acceptèrent aussitôt. Mes parents n'opposèrent aucune objection, et j'eus l'impression que la voûte céleste s'ouvrait soudain devant moi.

Je courus boulevard Saint-Germain pour annoncer la nouvelle

à mes deux amies, le cœur en fête. Mais il me restait encore un obstacle à franchir : le lendemain, les épreuves écrites du baccalauréat. A ma grande surprise, je fus reçu. Ce succès déclencha un réflexe négatif au moment de l'oral. Je n'avais pas ouvert un livre de géographie depuis deux ans, et l'examinateur fut étonné de mon ignorance crasse. J'avais la moyenne dans les autres matières et j'aurais dû passer sans heurts, à condition simplement d'éviter le zéro éliminatoire. L'examinateur était un brave homme, et il me posa des questions faciles, par charité, pour me sauver du zéro : « Dans quelle région de France se trouve le réseau des Chemins de Fer de l'Est ? » Silence. « Dans quelle région de France est situé le Massif Central ? » Re-silence.

« Désolé, ce sera zéro, vous l'avez voulu, mon vieux, vraiment. C'est dommage. »

En rentrant, je dis à ma famille que je n'avais pas eu de chance, et je m'en tins là. Je ne comprenais pas moi-même ce qui me poussait à agir aussi stupidement, comme refuser de répondre, ou mettre le feu au lycée. Etrangement, mes parents parurent rassurés par le fait que j'avais passé l'écrit sans trop de mal ; quant à l'oral, je n'aurais qu'à me représenter à la rentrée. Là-dessus, toute la famille partit en vacances dans un village bon marché de Vendée, en face de Noirmoutiers. Je devais passer quinze jours avec eux et ensuite rejoindre à vélo mes amis dans le nord de la Bretagne. Les Delamare étaient déjà installés pour l'été dans leur maison légendaire, dont je savais entre autres choses qu'elle dominait un fjord isolé, en retrait d'une côte découpée, impénétrable, inviolée par les estivants ; Rolande et Laurette y arrivèrent pendant que j'étais encore en Vendée. Les derniers jours, l'attente me chauffait l'imagination.

Comment se passeraient ces retrouvailles ? Laurette et moi allions vivre ensemble plusieurs semaines durant. Qu'allait-il arriver entre nous ? Comment lui exprimer mon amour ? Mais quel amour ? Elle qui avait repoussé l'amour humain, qu'avait-elle à faire de celui d'un adolescent passablement demeuré ? Pourtant elle m'avait témoigné son affection, son intérêt, de toutes sortes de façons simples et merveilleuses depuis ces trois ou quatre derniers mois. Mais pourquoi rêver ! Elle n'avait manifesté qu'une simple amitié. Je n'avais aucun droit d'y voir de l'amour... Il est vrai que les mystères du langage sont aussi

troubles que ceux du cœur. Amitié, amour, où est la ligne de partage ?

A force de ressasser toutes ces pensées, ces espoirs, ces soupçons, ces désespoirs, à l'écart de la famille sur la plage, ou dans la forêt, je me sentais près de perdre la raison. Le peu qui m'en restait... Un souvenir me revenait souvent. Laurette m'avait parlé des deux années, de quinze à dix-sept ans, qu'elle avait passées dans un couvent ; c'était là, par suite des hasards de la vie nomade de sa mère, qu'elle avait terminé ses études secondaires. J'avais deviné qu'elle n'exagérait pas en disant qu'elle avait été tentée de prononcer ses vœux et de rester à jamais dans l'ombre de ce cloître paisible. Ses goûts naturels étaient ceux de la sainteté — patience, abnégation, douceur —, mais cela ne donnait que plus de rayonnement à la chaleur sensuelle qui émanait d'elle. Sa candeur, sa pureté instinctive m'envoûtaien t autant que sa présence charnelle...

L'essentiel du charme d'Albertine, n'est-ce pas ce même mystère magnétique, savamment déguisé sous le masque banal de la jalouse ? Proust l'exprimait de façon si éblouissante que mon cœur battait pour cette Albertine insaisissable. Comme je résonnais bien au diapason de ce désespoir ! Ces rituels de la passion sans issue, quelle force il avait su leur donner ! Savoir qu'Albertine n'existant pas et que cette image mythique, voire statistique, de « la jeune fille en fleurs » n'était peut-être que la synthèse de divers petits marlous sans intérêt, cela ne donnait que plus de magnificence à cette création. Proust, d'ailleurs, le dit lui-même, que l'art ne peut résulter que de l'expérience vécue de l'artiste, laquelle doit être longuement dirigée, triturée, recomposée, cuite et recuite dans le four de l'autogenèse pour acquérir les pouvoirs magiques de l'œuvre d'art. Son homosexualité permettait le détachement nécessaire pour reconstituer, tel Cuvier, un monde qui ne peut être appréhendé que par le moyen (j'allais dire, la grâce !) d'une intuition créatrice. Par analogie, par sympathie, par divination. Marcel Proust a fait pour l'étude vivante de la grâce ce que Tolstoï a fait pour l'art et la philosophie militaires en nous donnant sa vision de la bataille d'Austerlitz.

Bien entendu, à peine m'étais-je pénétré de ces superbes vérités que je retombais dans une frénésie totalement irration-

nelle. Le souvenir le plus tenu pouvait déclencher d'énormes lames de désir dans lesquelles je sombrais horriblement.

Enfin vient le moment de quitter ma famille et de dire adieu à mon ermitage vendéen. Avant le jour, j'enfourche mon vélo, je peine sur le chemin caillouteux, alourdi par un bagage complexe, et la lueur de ma lanterne m'entoure d'une aura tremblotante qui fait surgir des masses de roseaux de part et d'autre du chemin. Ma conscience se réduit progressivement au rythme des pédales, et la brise fraîche qui précède le lever du soleil sèche la sueur de mon front. Je me dis qu'en partant très tôt je pourrai couvrir les quelque trois cents kilomètres qui me séparent de Prat-ar-Coum, le village des Delamare, en deux longues étapes, à condition de traverser la Bretagne intérieure.

Une luminosité sourde révèle maintenant la ligne des bocages et se refléchit sur les étangs minuscules qui ponctuent la campagne vendéenne. J'aperçois au loin un petit pont de pierre. Quand je le traverse le soleil perce déjà au-dessus des bois, enflammant tout, le ciel, le pays de Retz, et m'éclaboussant moi aussi de sa gloire. Après deux heures de route, mes plans ont déjà changé : au lieu de deux étapes, je vais en faire quatre ou cinq en passant par la côte. Au temps de la Table Ronde les chevaliers devaient subir la purification par les épreuves de l'eau, du feu et de l'épée ; puisque ma quête est du même ordre, je vais me soumettre à l'épreuve du vélo.

J'ordonne donc à ma bicyclette de suivre la côte au plus près, par les petites routes cabossées et les chemins creux, ce qui va doubler la distance et me purger de mes délires diaboliques... Je prendrai le temps qu'il faudra, quatre, cinq jours. Ce temps de réflexion et de préparation sera salutaire.

Me voici en vue de Saint-Michel-Chef-Chef (un nom qui invite aux rêveries étymologiques), puis je prends le bac pour franchir la Loire à Saint-Nazaire et j'arrive sur la terre de Bretagne, dont les marais salants prolongent ceux de la Vendée. Je laisse derrière moi les murs gris de Guérande, dressés au milieu des champs d'œilletts, je traverse Herbignac, Muzillac, contourne Vannes et entre dans Auray en fête. La foire du Pardon de Saint-Anne bat son plein. Sur la place grouillante de paysans en costumes anciens et de femmes aux joues rouges sous leurs

coiffes blanches, on se livre aux jeux innocents du commerce. Je me bourre de crêpes et de cidre, à tel point que j'ai bien du mal à poursuivre ma route. Je rejoins la côte à Locmariaquer et je m'installe dans un champ de dolmens pour la nuit, sous le ciel familier aux astronomes celtes.

Le lendemain je prends la route de Lorient, et l'oxygène du matin me brûle délicieusement les poumons. Je fais durer le plaisir, pédalant dans le vent chargé d'embruns ; quand descend le soleil du soir, braise pourpre couvant sous un univers de goémons, je fais halte chez un paysan dont la maison surplombe une petite rivière, dans un appentis blanchi à la chaux où une botte de paille me tient lieu de lit. Je repars au lever du jour... Concarneau, Bénodet, Pont-l'Abbé, Pont-Croix et Douarnenez ; je passe la nuit dans le cimetière d'une église festonnée de granit, rongée par le sel et par le temps. Le quatrième jour je fais le tour de la presqu'île de Camaret, puis je traverse Plougastel, et je m'enfonce entre des haies de genêts qui me conduisent à une forêt de chênes ; je m'arrête près d'un ruisseau pour m'y rafraîchir, dormir et donner libre cours à mes rêves. Mon esprit conscient a abandonné la lutte, seul mon cœur poursuit la course et, le lendemain, j'affronte les derniers kilomètres avec une ardeur croissante. Je parcours la région brestoise sur les ailes d'une nuée gigantesque, halluciné, désincarné, et j'entre dans le Léon.

Saint-Renan, Ploudalmézeau... Mon vélo a du mal à suivre... J'atteins Lannilis vers le milieu de l'après-midi et je me dirige vers l'estuaire en miniature qui abrite le hameau de Prat-ar-Coum, au bout d'une route perdue. Je traverse des champs de seigle, des landes de bruyère, la tête bourdonnante sous le soleil éclatant. Enfin, sur une hauteur, je découvre la toiture que l'on m'a décrite, et cela me donne la force d'un effort ultime. Je pèse sur les pédales, et mon vélo gobe la dernière montée comme si c'était une descente : je me retrouve d'un coup de l'autre côté de la pente, propulsé par l'élan d'une passion invincible. Le chemin plonge droit vers une crique, et j'aperçois dans un éclair mes amis au bord de l'eau. Ils piaillent d'épouvante devant mon irruption apocalyptique : trop tard pour freiner ! Le vent siffle brièvement à mes oreilles, la machine quitte la terre ferme, je pédale follement dans le vide, et pendant une fraction de seconde mes

roues étincellent au soleil comme un symbole de l'infini. Puis la parabole s'infléchit en un arc plongeant et, toujours à cheval sur ma mécanique, je m'enfonce sous l'eau avec tout mon attirail touristique, traversant des couches concentriques de fraîcheur, et quand mes pieds touchent le fond, d'un bond de ludion je remonte à l'air libre.

Cette immersion m'a suffisamment rafraîchi l'esprit pour que je goûte pleinement ce moment unique. *Unique !* Parmi tous ces jeunes nageurs barbote celle pour qui j'ai failli périr. Pour qui je périrais mille fois ! Sa tête est enserrée dans un vertueux bonnet de caoutchouc blanc. Sa peau est déjà bronzée, ses dents éclatantes, et, ruisselante, elle m'embrasse tendrement, dans la liesse générale. Quelqu'un me tire par-derrière ; c'est Rolande, qui m'arrache aux bras de Laurette, et je reçois l'accolade d'une quantité de gens, Etiennette, Bernard, Jean-Loup, tous les jeunes du voisinage qui se baignent avec la bande des Delamare. Au-dessus de nous le manoir alchimique dont on m'a tant parlé se dresse à pic. Sur tout son pourtour, des fenêtres ornées de balcons sculptés et peints s'ouvrent chacune sur un paysage différent ; de la véranda qui ceinture la maison, on découvre tous les détails du promontoire. Nous remontons tous ensemble, après nous être approximativement séchés, et les cinq frères me font les honneurs du domaine. Edouard me montre fièrement la bibliothèque où s'entassent à peu près tous les livres d'hermétisme publiés jusqu'au début du siècle.

Les garçons sont installés dans une sorte de dortoir, et les deux filles partagent une chambre sous les combles. Un arrangement très vertueux, comme on pouvait s'y attendre. Il y a quatorze personnes à table, dont quatre adultes seulement, et le dîner est très joyeux et bruyant. Nous sommes illuminés par le soleil couchant ; au loin, à l'orée du fjord — que l'on appelle ici un aber — on devine la mer, mince écaille de mica réfléchissant les derniers rayons. Les falaises se découpent comme dans un paysage d'Hubert Robert, divisées par une gorge profonde. Par cet estuaire capricieux arrivent les eaux du large qui baignent le jardin, en contrebas de la maison. En amont ce bras de mer s'enfonce dans un dédale de végétation touffue, difficile à remonter en canot, et se mêle aux eaux de la rivière descendant. A l'arrière, on a vue sur la lande et sur des dunes couvertes de

bruyère et de bois. La situation de la maison est aussi étonnante que la maison elle-même, qui semble planer au milieu de tous ces décors. Laurette me parle des promenades à faire dans les environs, des crépuscules sur la lande, de l'influence de ce pays sur ses rêves, de l'harmonie des odeurs, des formes et des couleurs. Sa voix est un chuchotement, pour moi seul, dans la pénombre qui s'épaissit, et je m'émeus de la tiédeur de sa main dans la mienne. Nos respirations sont à l'unisson ; notre communion est indéfinissable, mais elle est complète. Il est indispensable de ne plus penser. Quand les lumières de la maison s'allument je vois qu'elle a les yeux brillants, légèrement agrandis de quelqu'un qui sort d'une salle de cinéma.

Mais ce moment de bonheur a déjà pris fin ; la famille Delamare se réincarne en jacassant autour de nous et la soirée se poursuit avec des fortunes diverses. Plus tard, allongé dans mon lit, auprès de mes sept compagnons de dortoir et d'abstinence, je m'efforce de canaliser mes sentiments. Peine perdue...

Dans les jours qui suivirent, la vie se simplifia ; les peaux rougissaient, les nez pelaient, et puis le tout virait au bronze. Les deux filles étincelaient au milieu des huit garçons, et la tension qui en résultait créait dans toute la maison une sorte d'électricité. Même les moustaches de gnome de Monsieur Delamare s'ébouriffaient quand il apercevait ses jeunes invitées ; leurs tenues légères le mettaient dans un état que, dans sa candeur, il ne pensait même pas à cacher, ce qui embarrassait fort la mère de ses cinq fils, la bonne et digne Madame Delamare.

Edouard et Claude assistaient à la naissance d'un grand amour, avec un mélange comique d'étonnement et de commisération. Ils avaient l'air de ne pas comprendre que l'on pût être romanesque à ce point. Quant à Laurette et moi, dès que nous étions ensemble, lisant ou parlant ou rêvant, il s'établissait entre nous une communion tactile, sensible, aussi chaste que voluptueuse... Aussi voluptueuse que chaste... Nous partagions la même tiédeur, et nos corps n'étaient jamais complètement séparés ; il ne fallait jamais perdre le contact, si pudique fût-il, car seul le toucher permettait à ce courant énigmatique de passer de l'un à l'autre. Dans la douceur de l'intimité le désir s'engourdisait étrangement, mais dès que je me retrouvais seul, les démons surgissaient de nouveau et me taillaient en pièces.

Il m'arrivait ainsi de tomber dans un état second, pour quelques minutes ou une journée entière, qui me paralyssait sur place. Mon identité se dédoublait, se détriplait, s'effilochait, poursuivant sur plusieurs plans des existences sans rapport les unes avec les autres. Ces séances de dédoublement étaient terrifiantes et me laissaient épuisé, désorienté. Pourtant, je m'y habituai peu à peu et j'appris à accepter cet état, à observer ces paysages intérieurs déréglés, ces montagnes de terreur en fusion et à filer comme un nageur dans les bas-fonds psychiques où m'attiraient des remous gigantesques. Je me rendais compte que j'avais le pouvoir de choisir, et même de me diriger et de transformer l'horreur en extase. Un point de conscience subsistait toujours, il fallait s'y fixer et survoler ces lacs cosmiques en invoquant les esprits de l'air...

Il ne faisait aucun doute que tout cela était lié d'une certaine manière au conflit entre la tension sexuelle à laquelle j'étais soumis constamment et les efforts désespérés que je faisais pour la surmonter, afin que Laurette ignore la face lubrique de ma passion. Je savais d'instinct que c'était la condition absolue de notre amitié, qui, au cours des jours et des semaines passés côté à côté, était devenue l'élément le plus important de ma vie. La seule qui comptât désormais.

Et elle, que pensait-elle, que sentait-elle ? Je savais que sa sérénité cachait une nature sensuelle difficile à dompter et qu'elle s'efforçait de transformer, par le renoncement, en passion mystique. Parfois, en moi-même, je l'accusais de duplicité ; je croyais deviner un calcul sous cette pudeur éthérée, le désir de m'envoûter, de me torturer, de me vider de mes sucs pour satisfaire ses propres démons inassouvis... Cette douceur démoniaque était celle des vampires... Mais quand je sortais de ce cauchemar, je la retrouvais dans le jardin et son sourire, son innocence, sa gentillesse effaçaient immédiatement toutes ces sombres horreurs.

Un matin, très tôt, nous nous retrouvons pour nous baigner à la marée montante, avant le réveil des autres. Elle me demande de lui passer de l'huile sur le dos. Je m'y emploie, mais elle s'impatiente bientôt.

« Dépêche-toi donc », dit-elle d'une voix un peu rauque.
« Qu'est-ce que tu as ? »

« Rien, rien ! »

Et je me précipite dans l'eau pour lui cacher mon état. Elle plonge après moi, me rattrape en répétant :

« Mais qu'est-ce que tu as ? »

Nous sommes l'un contre l'autre, enlacés dans l'eau fraîche, et il me serait difficile de lui exprimer plus clairement ce que j'ai : la chaleur de mon désir mettrait l'océan Arctique en ébullition ! Elle me tient serré contre elle un long moment, sans rien dire, et je frissonne entre ses bras, gémissant de passion, de bonheur et de misère.

Un peu plus tard, je la retrouve au fond du jardin, assise sur l'herbe avec un livre. Je lui demande si elle sait ce que c'est que d'être amoureux. Oui, me répond-elle, elle a été très amoureuse à quatorze ans, une illusion enfantine, et une autre fois encore, un ou deux ans après. Un garçon qu'elle aime toujours beaucoup ; mais ce n'est plus qu'un rêve auquel elle a renoncé. Depuis deux ans il est gravement malade, probablement sans espoir de guérison, et il s'accroche au souvenir de cet amour qui ne s'est jamais réalisé. Sa sœur est venue à Paris pour tenter de persuader Laurette de l'épouser. Le pauvre ! L'amour devrait amener le bonheur et non pas ces illusions infiniment cruelles.

« Si tu l'épousais, tu le sauverais », dis-je.

« Mais non. Je ne peux pas lui donner ce qu'il attend d'une femme. Plus maintenant. Autrefois peut-être, mais depuis Vivian... »

« Tu n'épouseras jamais personne ? Même pour sauver de la mort quelqu'un que tu as aimé ? »

« Ça te semble peut-être le comble de l'égoïsme, mais l'ascèse que je veux suivre implique la renonciation au mariage. Je ne veux pas être cruelle avec toi non plus, j'ai l'impression que nous sommes liés depuis des millions d'années, et je ne veux pas perdre ton amitié, tu le sais, mais tu dois comprendre aussi que j'ai fait un choix. Si je ne suis pas restée dans mon couvent des Tournelles, c'est pour une raison très simple... Un jour, ma mère m'a trainée à une séance d'une société spiritualiste qu'elle fréquente, la Philosophie Cosmique. Il y avait un petit monsieur qui pérorait. Il parlait de l'amour universel, des maîtres de la Grande Hiérarchie, de toutes sortes d'histoires de ce genre... Je ne m'étais jamais intéressée à ces choses jusque-là. Mon père

m'avait bien fait lire saint Jean de la Croix, Ruysbroek, et le mysticisme chrétien m'attirait, mais je me méfiais de l'occultisme et de toutes ces thèses ébouriffantes, telles que la Philosophie Cosmique vous les présente. Je ne sais pas ce qui m'a prise, moi qui ne suis pas très brave en public, mais à la fin de la réunion je me suis vue m'approcher du conférencier, ce petit M. Gautier-Walter, pour lui parler. Il m'a invitée à une autre réunion aux Sociétés Savantes, le lendemain...

« J'y suis allée. Devant moi, il y avait une jolie rousse qui taquinait les garçons ; elle ne tenait pas en place. Et, pendant que j'écoutais Gautier-Walter, j'ai senti une gêne, comme une chaleur, derrière ma tête. Je me suis retournée et j'ai vu un homme au fond de la salle. Il me regardait. Il était debout, avec un uniforme bizarre et une espèce de béret enfoncé jusqu'aux yeux. Ces yeux ! Il avait un petit sourire presque imperceptible. La suite était inévitable... Et j'en suis très heureuse. »

J'étais à la fois fasciné par son histoire et accablé à la pensée qu'elle appartenait si complètement à Vivian. Quelle que fût la nature de leur rapport... Sa tendresse pour moi était bien peu de chose.

« Il y a un choix à faire », reprit-elle. « Toi aussi il faudra que tu choisisse un jour, et je sais que ce n'est pas facile. L'ascèse est dure, le renoncement doit être réel, total... La porte n'est ouverte qu'à ceux qui le méritent. »

Elle s'aperçut alors que j'avais le visage inondé de larmes, et elle me serra étroitement contre elle.

« Voyons », murmura-t-elle, « tu sais que je t'aime bien... Tu le sais, n'est-ce pas ? Tu es très important pour moi... Allons nager, laver ces larmes dans l'eau salée. Viens ! »

C'est ainsi que, par amour, je me refusai l'amour. L'exemple de Laurette était irrésistible, et je ne pouvais renoncer ni à sa compagnie ni à son estime. D'ailleurs, toute ma vie, toutes mes aspirations ne me conduisaient-elles pas dans cette voie ?

Je lui demandai de parler de moi à Vivian et de lui faire part de mon désir d'en savoir davantage sur le travail du cercle intérieur... Je me préparai à partager son vœu de chasteté, puisqu'elle ne m'offrait rien d'autre. Son amitié ne pouvait être obtenue qu'à ce prix..

A mon retour à Paris, la famille m'accueillit avec joie et surprise. Je revenais noirci par le soleil et obèse grâce à la cuisine bretonne : quinze kilos en deux mois ! Mes vêtements éclataient de toutes parts.

« Est-ce un effet de l'amour ? », me demanda ma mère.
« As-tu rencontré une sirène, mon fils ? »

Je rougis violemment sous mon hâle.

« Il rougit ! Regarde, il rougit ! »

Eric et Sylvie, sale engeance ! Petits sauvages !

« Laquelle c'est ? », demandait l'un.

« La brune frisée, celle à droite sur la photo. »

« T'es fou ! c'est l'autre, là dans le bateau, elle est pas mal. »

Il faut être tolérant avec la jeunesse. Quant à ma mère, comment aurais-je pu lui parler de mes expériences, de mes états d'âme ? Elle avait compris que j'étais tombé brutalement et totalement amoureux d'une jeune spiritualiste, charmante par ailleurs, et elle espérait que ça me passerait vite.

Deux jours plus tard, je me rendis boulevard Saint-Germain et, le cœur battant, je montai les cinq étages fatidiques. Ce fut Laurette qui ouvrit la porte ; c'était drôle de se retrouver face à face, avec nos têtes de vacances bronzées et joufflues.

« J'ai parlé à Vivian. Le mieux est que tu le voies maintenant. » Elle me conduisit à sa porte, me fit entrer et nous laissa seuls.

« Asseyez-vous, cher », me dit-il de sa voix juvénile. « Ces vacances semblent avoir réussi à tout le monde, je n'ai jamais vu autant de visages épanouis ! »

Il reprit.

« Laurette m'a parlé de vos hésitations, de vos inquiétudes. Peut-être puis-je vous aider ? Vous savez, nous vous considérons déjà comme l'un des nôtres. Mais pour l'avenir, cela dépend de vous. Savez-vous ce que vous attendez de la vie ? »

Ce n'était pas de jeu, il commençait par la question la plus difficile. Comment y répondre, sachant que ma réponse m'engagerait pour toujours ! Je cherchai mes mots.

« Je comprends qu'il soit difficile de définir honnêtement ses buts, surtout à votre âge. Vous hésitez. Mais votre présence ici signifie quelque chose. La chaîne des relations humaines se perd dans la nuit des temps... »

Je sentais que ses paroles étaient des stéréotypes, et son attitude une feinte. Sans doute cherchait-il un moyen d'établir le contact, après tout il ne me connaissait que par oui-dire, je n'avais été qu'un participant muet à quelques réunions. Quand j'étais entré, deux ou trois minutes plus tôt, ses yeux étaient bleu lessive ; ils étaient maintenant pers, tirant sur le brun.

Il me parla de la grande idée de Kryia — ainsi appelait-on Jeanne Canudo dans le cercle intérieur —, les Etats Généraux de la Jeunesse Européenne.

« Seule la jeunesse compte, cher. Seuls les jeunes d'Europe ont la capacité de faire ce travail, d'unifier ce continent. C'est la première tâche à accomplir pour établir un équilibre constructif dans le monde. Cette tâche, nous l'entreprendons sous la direction de Kryia, avec l'appui des forces supérieures. Kryia s'est assuré les concours politiques nécessaires ; en France même, Justin Godard au Sénat, à la Chambre Gaston Riou, Anatole de Monzie au gouvernement, Emile Roche au Conseil Economique — des hommes qui détiennent le pouvoir réel. A l'étranger, nous avons bien sûr Keyserling mais surtout Coudenhove-Kalergi, et derrière lui, bon nombre d'hommes d'Etat et de diplomates sympathisants ou de jeunes économistes influents comme Jean Monnet. Mais c'est à la jeunesse de donner le souffle. C'est à elle de fonder la nouvelle démocratie internationale, l'Europe Unie. C'est pourquoi vous êtes aussi personnellement nécessaire au

mouvement, de mille façons différentes. Mais vous devez découvrir votre vocation naturelle, qui est celle des Kshatriya, cela je l'ai vu au premier coup d'œil. Les Kshatriya sont aux Indes la caste des chevaliers, des rois. Leur éthique est définie par Arjuna dans la *Baghavad Gita*. Comme un ouvrier, pour atteindre à la maîtrise, doit réaliser son chef-d'œuvre, de même le Kshatriya réincarné dans les temps modernes doit accomplir son destin spirituel en se consacrant au grand-œuvre politique de l'avenir, dont la première étape est la création de l'Europe Unie. Si vous vous joignez à nous, vous participerez aussi au travail intérieur, secret, auquel ne sont associés qu'un très petit nombre de nos amis. Et sachez encore que si vous vous joignez à nous, la règle du silence devra être respectée de façon absolue. »

Une pause, pour mettre en valeur l'avertissement. Puis il reprit :

« D'autre part, l'ascèse intérieure n'est accessible qu'à ceux qui ont dompté la sexualité. La pureté sexuelle est indispensable à la réalisation complète. La force vitale qui émane du chakra inférieur s'épuise ordinairement dans la passion sexuelle, mais elle peut être réorientée vers le haut, et dirigée à travers Kundalini, d'étage en étage jusqu'aux chakras supérieurs où elle donne naissance à la clairvoyance, aux pouvoirs dits surnaturels. Elle conduit alors à l'illumination, au rang de l'humanité supérieure, à la Grande Hiérarchie, qui domine l'évolution du monde... C'est pourquoi l'ascèse implique Service et Renoncement. Le Service, c'est le don de soi à l'idéal divin sur terre ; indispensable. Le Renoncement, c'est le renoncement aux fruits de l'action, mais c'est en premier lieu le renoncement au sexe... »

Sa voix m'envoutait, mais le sens de ses paroles demeurait en suspens, flottant dans l'air sans se cristalliser. Je comprenais que l'élément le plus important était l'illumination, et je ne pensais déjà plus aux tentations humaines qui m'assaillaient encore quelques minutes auparavant. Il émanait de Vivian, de son visage et de sa présence autant que de ses mots, une puissance psychique irrésistible qui bousculait tout, jusqu'au passé le plus récent, jusqu'aux sentiments les plus intimes.

« Le disciple doit se libérer de toutes ses attaches », dit-il encore. « Particulièrement de la famille, qui est une fosse à fumier psychologique. Toutes les familles sans exception — celles

qui semblent les plus libres sont souvent les plus dangereuses. »

Il se tut ; il avait fini. J'étais venu pour un échange, une conversation, et je me trouvais embarqué, adopté, intégré, rectifié, sans avoir pris moi-même cette décision. Vivian me gratifia d'un dernier regard magnétique, me dit en souriant, « Allez, cher », et me rendit aux mondes inférieurs.

Une simple impression mais insistante : il ne m'aimait pas. J'eus le soupçon affreux qu'il me reprochait peut-être secrètement mon amitié spéciale avec Laurette. Elle était de loin la plus proche de ses disciples ; le bruit courait qu'il travaillait à cultiver en elle le don de clairvoyance qu'elle manifestait de manière rudimentaire depuis l'enfance. J'étais tombé mortellement amoureux d'une Pythie, c'était bien ma chance !

Je la retrouvai en sortant de la pièce où se tenait Vivian, et un dialogue difficile s'engagea sur le palier, pour s'éteindre aussitôt. A quoi bon parler ? La lumière de son regard, la sérénité de son visage, sa paix intérieure, cette tendresse... Et la douceur de sa bouche, la fraîcheur de sa peau, ses épaules souples et vivantes sous la paume de mes mains... Les feux de l'enfer devenaient feu sacré. Je me fondais en elle, je m'abandonnais dans son regard clair et je lui faisais don de mon amour éternel, de mon identité virile, de mon destin.

La rentrée vint, et l'oral du bac. Je fus recalé sans merci. Ainsi ma carrière académique se terminait dès ses débuts, et je décidai de m'en tenir là. Bon débarras ! L'idée de l'ascension à laquelle mes malheureux camarades allaient devoir se livrer me répugnait profondément — la licence, l'agrégation, les affaires, l'usine, la politique, l'armée... Aucun d'eux n'était assez fou pour devenir pape ou coureur cycliste. L'image du mariage bourgeois, telle que je la voyais se dessiner tout autour de moi sous la forme d'amourettes guindées, me donnait le tournis. Le cas de Jean Turpin, par exemple, un ami des Delamare qui avait fait ses études avec eux au collège Sainte-Croix, où les jésuites attiraient la clientèle catholique militante de Neuilly, celle de Pasteur étant beaucoup plus mélangée. C'était un gentil garçon au visage poupin, toujours propre, les joues roses et les yeux bleus, et il venait d'épouser une jolie blonde qui lui ressemblait comme une sœur. Edouard me la présenta cérémonieusement comme la fille

de Louis-Ferdinand Céline. Ahuri, je contemplai cette belle fille rougissante et embarrassée.

« C'est merveilleux », lui dis-je, ravi, en lui serrant la main.
« Savez-vous que je suis amoureux de votre père ? »

Extraordinaire ! La fille de Bardamu. Elle retira sa main timidement et s'assit à côté de Turpin, qui avait l'air d'un petit coq en colère.

« Tu es idiot ! », gronda-t-il. « Si tu crois que c'est pour la célébrité de Céline que j'ai épousé sa fille, tu te trompes ! L'as-tu seulement lu, son livre ? »

« Et comment ! le *Voyage* ! Enfin ! Quelqu'un qui sait se servir de la langue française pour... »

« Oui », coupa Turpin, l'œil étincelant. « Pour en faire du boudin ! »

Tout le monde le regardait, avec des airs éberlués.

« Et pour ce qui est de son rôle de père, je dois dire que... enfin que... enfin que... »

Il se tut sans conclure, égaré ; sa jolie épouse était à côté de lui, tête baissée, cramoisie, les yeux brouillés de larmes. C'était une scène terrible, bouleversante. Je pouvais lire sur l'expression de Claude et d'Edouard le reflet de l'image qui s'imposait à moi : Louis-Ferdinand commettant le suprême outrage, l'inceste, sur cette enfant innocente. Et voici que le chevalier Turpin entre en scène, flamberge au vent... C'était extraordinaire !

Turpin se leva, prit sa femme par le coude et l'emmena sans ajouter un mot, claquant la porte derrière eux.

« Ce pauvre Turpin, il a un problème », conclut Edouard en riant. Puis il nous parla de Centrale, où il venait d'entrer. Son frère, Claude, était plus attiré par les sciences naturelles, la biologie. Ils me parlèrent de leurs projets d'avenir. Edouard voulait bâtir, organiser ; après Centrale, il ferait son service militaire dans l'artillerie où il pourrait encore apprendre quelque chose. Claude était pacifiste, un peu mollement ; un ami de la nature. Je dis qu'en cas de guerre je refuserais de me battre, comme mon ami Gregor Louchine, et que je ne serais jamais soldat.

« Quoi, insoumis ? », protesta Edouard. « Tu te rends compte que ça conditionnera ta vie ? Tu as déjà mis le feu à ton lycée, si tu continues sur cette pente... Et franchement, ce pacifisme m'a

l'air un peu simpliste. Hitler n'est pas une abstraction ! Tu sais que je ne suis pas pour le Front Populaire, pas plus que pour Tardieu, Daladier et les autres ganaches, mais quand même, c'est sérieux ! Une guerre mondiale est possible, et même probable. Il faudra bien prendre parti pour un camp ou pour l'autre. L'enjeu, c'est quand même la liberté ! Je suis sûr que ça ne te plairait pas plus qu'à moi de voir l'Europe dominée par Hitler et la France livrée aux doriotistes. Alors, pourquoi est-ce que je me battrais à ta place ? »

« Parce que tu le veux bien, vieux ! Se battre, c'est faire le jeu de la politique, entrer dans le système... Le Traité de Versailles, la revanche, Hitler : c'est un cercle vicieux. Mon père aussi veut casser la gueule à Adolf. Très bien, mais que se passera-t-il ensuite ? Ça recommencera avec Staline. Avec le Négus. Avec le Mikado. Pour ma part, je trouve plus honnête de refuser tous les systèmes politiques. Et toi qui te prétends théosophe et spiritualiste, je ne vois pas ce que tu vas faire dans l'artillerie. Ce ne sera pas fameux pour ton karma ! »

Le dialogue était inépuisable. Ces mêmes discussions avaient probablement eu lieu, presque dans les mêmes termes, avant la Grande Guerre, une génération plus tôt. Mon oncle Maurice lui-même, qu'avait-il eu à en dire ? Pourquoi retomber dans les mêmes erreurs ? Et là, justement, le grand dessein de Vivian et de Kryia pouvait changer les choses : c'était à la jeunesse d'interrompre le cours de la fatalité historique. Les premières assises des Etats Généraux de la Jeunesse Européenne devaient se tenir à Paris l'été suivant, en même temps que l'Exposition Internationale. Cela permettrait de lancer la grande idée européenne avec un fracas extraordinaire.

Le quartier du Trocadéro était déjà un chantier permanent et des dizaines de pavillons, des plus exotiques aux plus solennels, commençaient de s'élever sur les berges de la Seine. L'Allemagne et l'U.R.S.S. dressaient leurs colosses face à face ; les géants nus d'Arno Breker adressaient le salut nazi aux jeunes prolos lourdauds de Staline, qui brandissaient des fauilles et des marteaux. Paris grouillait d'une prolifération interne prodigieuse ; tous les peuples de la terre convergeant vers le Champ-de-Mars transfiguré, vers les Folies-Bergères en délire,

vers des nuits de kermesse sans frein de Montmartre à Montparnasse.

Paris sous le Front Populaire est devenu la ville du peuple, on y fraternise dans les usines et dans les bistrots en célébrant l'ère nouvelle. C'est la capitale de l'Occident, la cité des miracles d'où fusent tous les styles et toutes les inventions. Paris constitue aussi le rempart de la liberté démocratique contre les Etats totalitaires. En France, que l'on soit de droite ou de gauche, on arrive encore à jouer ensemble à la belote entre deux élections.

Je fais moi-même partie des masses populaires. M'embarquant tous les matins à huit heures trente à la station de métro Sablons, j'aboutis après deux changements à Marcadet-Poissonniers, porté par le raz de marée ouvrier. De là, je vais à l'agence I. Koch, *Créations Publicitaires*, où je suis apprenti-dessinateur, avec un salaire de cinq cents francs par mois, un demi-salaire tout au plus. Ma mère me prépare tous les jours ma gamelle végétarienne et je déjeune seul, assis dans une pièce vide, en lisant la *Baghavad Gita*. Je suis repris parfois par ces crises de dédoublement qui m'avaient assailli pendant l'été en Bretagne, mais je m'y suis fait et je parviens mieux à maîtriser ces pérégrinations parallèles. Pour le reste, je dessine des brosses à dents pendant des journées entières, ou des pompes. Je suis devenu le champion de l'aérographe, et je suis en train de réaliser en couleurs le plan de coupe d'une pompe géante, commandé par les Etablissements Guinard pour l'Expo-37 ; c'est extrêmement compliqué et cela me prend trois semaines de travail minutieux et éreintant. Je préférerais mille fois coller des timbres pour les Etats Généraux de la Jeunesse Européenne, qui commencent à s'organiser rue Serpente, mais je suis bien forcé de gagner ma vie, si misérablement que ce soit. Je ne vois Laurette que le dimanche, dans la foule, et je me morfonds. Nous sommes bien loin de la Bretagne et de cet été plein de promesses, Vivian l'a reprise en main.

Le dernier jour du mois, le jour de la paye, j'arrive à mon atelier pour trouver ma pompe Guinard saccagée : le chat de la concierge s'est escrimé dessus pendant la nuit, tout est à recommencer. La coupe est pleine, je décide de ficher le camp. Tant pis pour les Etats Généraux et le grand dessein ! J'écris un mot de démission à mon patron, et un autre à mes parents pour

leur annoncer que je pars pour les Indes. Avec mon dernier salaire j'achète un billet de troisième classe pour Marseille et Vintimille, à la frontière italienne. Après, je continuerai à pied en direction des Indes — c'est là, je le sais depuis longtemps, que m'attend mon destin, le yogi extralucide qui me mettra sur la voie.

Je m'arrête boulevard Saint-Germain avant d'aller prendre mon train, pour expliquer ma décision soudaine. Laurette est stupéfaite. Elle me mène à Vivian, qui me regarde d'un air médusé ; c'est pourtant lui qui prêche de quitter la famille, de couper les liens, non ? Il me serre la main, me souhaite de trouver ce que je cherche. En fait, je le soupçonne d'être vexé que je ne me contente pas de lui comme gourou. Je ne peux pas me défendre d'espérer que Laurette se jettera à mon cou et me suppliera d'abandonner mon projet, mais elle n'en fait rien. Elle semble déconcertée, presque gênée que son chevalier servant montre cet infantilisme romanesque ; dans ce cas, elle attendra longtemps mon retour, elle n'aura pas même une carte postale de Bénarès !

Je file vers la gare de Lyon, saute dans le train et m'installe sur la banquette de bois dur, indifférent à mes voisins qui saucissonnent déjà, la casquette sur l'œil... Le lendemain matin, arrivée à Marseille, première étape de mon voyage. Si je trouve un bateau allant en Grèce, je me ferai rembourser la portion Marseille-Vintimille de mon billet. Je descends du train, rompu par cette nuit de torture, hébété, et quitte la gare parmi la joyeuse cohue provençale. La chaleur est écrasante et je m'avise soudain que ma tenue de voyage est pour le moins insolite. M'attendant à coucher à la belle étoile, je me suis vêtu d'un épais chandail blanc à col roulé et d'un énorme pardessus, un vieil ulster hérité de mon père. Pour couronner l'ensemble, j'arbore un feutre bleu nuit à larges bords qui m'avait paru en harmonie avec le climat de l'aventure. Je traîne aussi une petite valise — vide — en imitation pécari, car, avant mon départ définitif de Paris, je m'étais dit qu'un voyageur sans bagages est suspect aux policiers et aux gabelous. Je n'emporte que mon billet de chemin de fer, mon passeport et ma *Baghavad Gita*, plus quelques dizaines de francs. Rien d'autre.

A Marseille, je songe que cette valise vide peut me valoir des

questions indiscrettes. Si jamais quelqu'un s'en saisit, et la sent si légère... Comme elle est trop petite pour contenir mon pardessus, j'achète un kilo de sucre — toutes mes provisions de bouche — et complète le chargement avec des cailloux ramassés dans un terrain vague. Je déambule sur les quais du Vieux Port, cuisant au soleil sous mes enveloppes de laine, ma valise de cailloux à la main ; je n'ai décidément pas la mine de quelqu'un qui se lance sur la route des Indes !

Je me renseigne sur les chances de trouver un bateau à bon marché, elles sont nulles. Tant pis. Demain je prendrai le train, et je continuerai à pied. Mais je n'arrive pas à entrer dans la réalité de cette aventure, et le spectacle des trottoirs marseillais ne m'y incite guère. Il y règne une sorte de folie spontanée ; un type en pyjama lit son journal dans un grand lit de cuivre installé en pleine rue, et sa petite famille s'agitent autour de lui, les gosses jouent pendant que la mère fait cuire le repas sur un réchaud. Le reste est à l'avenant, des cris colorés, une activité délirante, la chaleur incroyable... Je décide de sacrifier une partie substantielle de ma fortune pour passer une dernière nuit sous un toit. Je prends une chambre dans un petit hôtel louche et je m'abats sur le lit douteux, dans la pénombre presque fraîche. La nuit tombe et des bruits de cuisine me parviennent d'un peu partout, avec des odeurs de friture. Ce lit, brrr... Vêtu de mon seul caleçon, je mange quelques morceaux de sucre. Pas de brosse à dents, tant pis. Je m'installe pour méditer. Rien ne vient. Je finis par m'affaler dans un sommeil nerveux, que percent les gémissements, les jurons et les cris d'amour montant de la nuit marseillaise. Je suis assailli par des rêves d'une obscénité effroyable, et je me réveille à la pointe du jour, abruti de fatigue.

Je prends le train pour Vintimille. L'air de la Provence me fait quelque peu délirer et je peine pour déchiffrer quelques versets de la *Baghavad Gita*. Mon regard se perd dans les densités de bleu, guillotinées par des éclairs de roches rouges et je songe que, kilomètre après kilomètre, je me rapproche des Indes.

Mais en débarquant à Vintimille, je reviens à la réalité. Je présente mon passeport britannique à un policier qui l'examine d'un air soupçonneux et m'interroge avant de me laisser passer, comme à regret. Un douanier fait une croix à la craie sur ma valise de faux pécaris, sans l'ouvrir. Bienheureux miracle ! Je

franchis la frontière et arrive sur une place où des types font vrombir de grosses motos à l'arrêt ; ils portent des culottes de cheval et des chemises noires. J'avais presque oublié ce détail : je dois traverser, sur la route des Indes, l'Italie de Mussolini.

Je quitte la ville-frontière, écrasé de chaleur et, tout en marchant, je songe à me débarrasser de mon épais pardessus — tant pis si je crève de froid la nuit ! Mais il y a des gens partout, et je me rends compte qu'un tel geste éveillerait l'attention. La route longe une masse ininterrompue de propriétés ; les gens me regardent passer, et je les entends jacasser sans comprendre un traître mot de leurs discours car, bien entendu, je ne parle pas leur langue. Toutes les cinq minutes, un type à moto me dépasse et fait demi-tour ; je me sens surveillé sans relâche. Je tente de calmer ma fringale en croquant un morceau de sucre ; étant donné l'état de mes finances, je ne m'en accorde qu'un morceau toutes les heures. Je traverse Bordighera et d'autres bourgs. Quand tombe le crépuscule, je prends un petit chemin qui descend en lacets vers la plage. Je m'installe au pied d'un buisson qui semble n'appartenir à personne et je plonge aussitôt dans un sommeil cauchemardesque ; je voyage dans les Indes mystiques de H.P. Blavatsky, je parcours des jungles fantasmagoriques.

Un choc brutal me réveille soudain, des cris, des coups, je me trouve pris dans une marmelade de corps qui se débattent : j'occupais sans le savoir la retraite secrète de deux amoureux ! Ma panique est encore plus grande que la leur et je m'enfuis à toutes jambes sous le ciel étoilé, sans oublier ma valise, mon feutre et mon pardessus.

Le lendemain soir, je m'écarte de la grande route et tente de louer une chambre dans une auberge ; la patronne me demande mes papiers et je bats en retraite en bredouillant des mots sans suite. Je passe la nuit à l'abri d'un boqueteau où nul ne vient me déranger — et au matin, de nouveau la route poudreuse, les villas magnifiques, les roquets qui me flaivent les jarrets, les gens qui me regardent, la mine perplexe, sur le pas de leur porte. Et ces motards en chemise noire qui vont et viennent. Ma tête bourdonne, ma vue se brouille, mes lèvres sont craquelées par la fièvre, je meurs de faim en dépit des morceaux de sucre, et de soif malgré l'eau des fontaines.

Je finis par me laisser tomber à une terrasse de bistrot, je

commande du café au lait, du pain et je dévore comme un maniaque. En m'apportant une cinquième tasse de café, le garçon commence à me parler, me pose des questions que je ne comprends pas. Est-ce un hasard ou l'effet d'un calcul inconscient ? Ce café est juste en face de la gare. Je rêve d'une belle locomotive noire et lustrée, d'un pullman aux confortables banquettes gris perle. Combien me reste-t-il ? Tout à coup, un type vient s'asseoir à ma table ; il a une trentaine d'années, porte un costume gris et une chemise noire. Il discourt dans plusieurs langues, toutes incompréhensibles, avant d'essayer le français : il cherche des recrues pour aller se battre en Espagne avec les volontaires italiens.

« Beaucoup azzent », susurre-t-il. « Bello uniforme. »

J'appelle le garçon, je paye et me précipite sans réfléchir vers la gare ; mais le type me talonne de près, parlant toujours. Je prends un billet pour Nice et, coup de chance, il me reste encore quelques francs. Autre coup de chance : un train entre en gare juste à ce moment, et c'est le bon. Je monte dans un wagon de troisième. L'agent recruteur montre une carte barrée de rouge et de vert et grimpe à son tour. Il s'assied en face de moi et continue à me seriner son boniment ; mais sa voix a pris un ton presque plaintif tant mon incompréhension le déconcerte. Je ne peux même pas lui répondre car je m'aperçois que je ne peux plus parler ; quelque chose s'est bloqué dans ma gorge. Le type se fait une raison et descend du train à Bordighera, en me lançant un dernier regard navré.

Ah, la France ! Quels beaux douaniers, quelle belle frontière ! Je m'enferme alors dans les toilettes pour me décrasser un peu. Je me reconnaissais à peine dans le miroir ; hirsute, cuit par le soleil, j'ai l'air d'un fou. Je vide ma valise de ses cailloux que je jette un à un dans le cabinet, puis je vais au wagon-restaurant et commande par gestes du café au lait et du pain.

En face de moi, deux tables plus loin, un groupe de Français aux vêtements voyants m'observe en ricanant. Je reconnais, à ma grande surprise, Victor Francen, l'illustre vedette de tant de mauvais films, qui trône fièrement au milieu de sa cour. Sa barbe est poudrée d'or comme celle de Jupiter, et son visage maquillé a une couleur brique très semblable à la mienne. Il me contemple avec intérêt et, quand sans le vouloir je lui rends son regard, il

cligne de l'œil, plisse la bouche et m'envoie un simulacre dégoûtant de baiser. Horreur ! Je ne m'étonne pas outre mesure de découvrir que le partenaire de Gaby Morlay est pédéraste — on le deviendrait à moins —, mais son invite est d'une obscénité si éœurante que j'en renverse ma tasse. Je pose sur la table tout l'argent qui me reste et m'enfuis avec mon attirail, non sans faire dégringoler au passage des pyramides de petits pains.

Je reste bouclé dans les toilettes jusqu'à Nice ; c'est absurde, mais j'ai une peur panique des vieilles tantes, c'est plus fort que moi, c'est biologique. De plus, je suis torturé par mon incurable imbécillité. Depuis presque une semaine, je suis plongé dans une aventure catastrophique et je suis à bout de résistance ; tout fiche le camp — les nerfs, la tête, la peau qui me cuit. Je n'arriverai donc jamais à rien faire comme il faut ? Même fuir ! Le train file de nouveau entre les roches écarlates, et par la fenêtre des toilettes la Méditerranée me lance un appel au calme, à la sérénité, à la plénitude. Ah, je voudrais bien !

Le train s'arrête à Nice. J'y ai de la famille. D'abord, tante Jeanne, la sœur de mon grand-père, à qui j'ai rendu visite une fois dans le passé mais je n'ai aucune intention d'aller voir cette vieille fille sournoise et à moitié gâteuse. Ce sont les Laforgue que je cherche ; mon oncle Teddy habite ici avec Thadée depuis qu'il a quitté l'armée, il y a quelques années, et j'espère bien retrouver aussi mes cousins Jacques et Mowgli. Tous deux veulent être militaires comme leur père ; Mowgli est entré à Saint-Cyr, non sans mal, et Jacques a échoué, il ne lui reste que l'école des sous-officiers de Saint-Maixent. Excellent idiot ! Mes cousins ne sont pas des intellectuels, ils sont les premiers à le reconnaître.

Impossible de trouver leur nom dans l'annuaire. J'ai l'idée d'aller au Cercle militaire où mon oncle est sûrement inscrit, mais le gardien me barre l'entrée comme si j'étais un dangereux anarchiste. J'essaie de m'expliquer — et je m'aperçois que je n'ai toujours pas récupéré ma voix. Il me chasse comme un chien.

Ni voix. Ni argent. Ni espoir. Je déambule tristement dans une rue qui descend vers la Promenade des Anglais quand, levant la tête par hasard, je remarque sur la plate-forme d'un autobus qui démarre mon bon, mon beau cousin Jacques, au milieu d'une grappe de voyageurs, ses yeux noirs plongés dans les yeux bleus

de sa fiancée Lilly, noués l'un à l'autre par un sourire extatique. Je crie : « Jacques ! » Mais bien sûr, aucun son ne sort de ma bouche. L'angoisse me fait presque tourner de l'œil, l'autobus accélère, je m'élançe à sa poursuite avec mon grand manteau et ma valise vide. Peine perdue, mes jambes sont cotonneuses, ma course est un ralenti inefficace. C'est écrit, je péirai sur le pavé de Nice, au cœur de cette fête de couleurs et de chansons ! Je vais m'éteindre prématurément, avant d'avoir vécu, la valise à la main.

La place Masséna à l'heure de l'apéritif fourmille de monde et nul ne prête attention à mon allure de plus en plus insolite. Et soudain à cette terrasse, là : Jacques assis de dos, avec Lilly de profil, et, à côté d'eux, trois dames âgées, de la famille sans doute. Je frappe du doigt sur l'épaule de mon cousin, qui se retourne à demi, plonge la main dans sa poche et me donne une pièce de cinquante centimes. De nouveau, je lui tape sur l'épaule en essayant de prononcer son nom, quand Lilly me regarde et s'écrie :

« Mon Dieu, Jacques, regarde, c'est Maurice ! »

Jacques fit bien les choses, mon oncle aussi. On rassura ma famille par télégramme, et l'on m'invita à rester quelques jours à Nice, sans doute pour donner à ma fugue une allure vaguement touristique. Je passais mon temps sur les collines qui surplombent la ville et la mer, assis sous les oliviers, à contempler la nature et à lire pour la centième fois la *Baghavad Gita*.

Le jour du départ, j'achetai un cageot d'œilllets ; je pris le train pour réintégrer le bercail, la queue extrêmement basse. Mes parents se montrèrent d'une grande sollicitude, et nous nous fimes toutes sortes de promesses de part et d'autre. J'appris avec stupeur que mon père, au reçu de ma lettre d'adieu, était allé voir mes amis du boulevard Saint-Germain et, chose plus extraordinaire encore, qu'il en était revenu favorablement impressionné. Mes parents comprenaient mon besoin d'indépendance et ils proposèrent de me louer une chambre au Quartier Latin. Ils me demandèrent poliment mon intention. Après ma fugue, mon seul désir était de travailler avec mes amis. « Fais ce que tu veux, dit mon père, mais essaie au moins de gagner ta vie. » C'était ainsi qu'ils me payaient de mon ingratitudo !

« Quand ton père est venu ici », me dit Laurette, « il a d'abord vu Vivian, mais c'est Kryia qui l'a pris en mains. Elle a réussi aussi bien avec lui qu'avec ses grands manitous de la politique. Elle est vraiment incroyable ! Quand il est parti, un vrai gentleman de pied en cap, c'est tout juste s'il n'a pas invité Kryia à dîner. En ouvrant la porte, il avait l'air songeur, et il a dit avec son drôle d'accent : "Et il n'a même pas pris son brosse à dents !" Il est vraiment spécial, ton père, c'est gentil de penser au brosse à dents de son grand fils. »

C'était bien mon avis également, et je me demandais ce qu'en pensait Vivian, ce briseur de familles. Mais c'était le passé et l'avenir seul comptait : la naissance dans les trois mois des Etats Généraux de la Jeunesse Européenne, l'éclosion de la grande idée fédéraliste en Europe, le début du monde nouveau... Plus je me familiarisais avec les idées du groupe, plus le génie créatif de Vivian et de Kryia m'enthousiasmait. Grâce à son influence dans les hautes sphères du parti radical-socialiste, auprès de Gaston Monnerville, d'Edouard Herriot et de Justin Godard, elle avait fait admettre de grandes idées révolutionnaires, notamment celle du salaire de la femme au foyer, qui devint par la suite l'une des revendications de l'aile féministe du Front Populaire. Elle s'était intéressée également au vieux mouvement des coopératives de consommation, issu du crâne généreux de Louis Blanc à la fin du siècle dernier. Donner aux consommateurs la propriété, le contrôle et les bénéfices des réseaux de distribution, était une forme efficace de socialisme révolutionnaire, la réponse française au marxisme à la moscovite, à l'autarcie hitlérienne et au capitalisme yankee. C'était le côté positif de l'anarchie — sans les bombes !

Je m'épris passionnément de cette idée de coopération, clé de la révolution fraternelle et pacifique à laquelle je rêvais depuis si longtemps. Kryia avait fondé une coopérative, l'Union des Jeunes Coopérateurs — l'U.J.C. — qui partageait les bureaux des Etats Généraux, rue Serpente. L'objectif était de créer des activités permettant aux jeunes de mettre en pratique une véritable coopération dans le domaine de la production, de la distribution et de la consommation. La première mission de l'U.J.C. était de mettre sur pied une coopérative touristique pour tous les jeunes qui viendraient à Paris pour l'Expo-37.

Le patron de l'U.J.C. était Georges Jenny, d'une dizaine d'années mon ainé. Je devins son adjoint, directeur exécutif, commissaire aux affaires intérieures et extérieures de l'U.J.C., chargé en particulier des relations avec le mouvement des coopératives, qui jouait un rôle actif dans le cadre du Front Populaire. Je recevais juste assez d'argent pour me sustenter — aux tarifs végétariens du Foyer Pythagore, non loin de l'église Saint-Séverin, lieu de rendez-vous des anarchistes et des théosophes. Jenny et moi y allions souvent, moins pour nous régaler de carottes rapées que pour nous repaître hypocritement les yeux, sans nous l'avouer l'un à l'autre, des charmes de Didi, la belle serveuse. Didi était une fille du Midi à la peau de pêche et à l'œil fatal, dont la jupette dansant entre les tables amenait au bord de la convulsion les vieux barbus qui reluquaient goulûment ses évolutions tout en faisant semblant de lire leurs grimoires ; c'était une sorte de bombe charnelle qui aurait rendu la vie à un moribond. Lorsque nous entrions au Foyer Pythagore, Jenny changeait de lunettes pour mieux se rincer l'œil ; quant à moi je devais m'asseoir le dos à la salle, à cause de ma trop grande vulnérabilité devant les provocations sexuelles. Jenny et moi nous jouions tous les deux un double jeu navrant. Je m'étais fait à l'idée de chasteté — en théorie, j'étais parvenu vierge à l'âge de dix-sept ans, et je devais accepter l'idée de le rester toute ma vie. Cependant la perspective de cette existence de moine-soldat, privé à jamais de connaître l'amour d'une femme, pesait sur ma libido de façon insupportable. Ma tendre amitié pour Laurette se teintait maintenant d'une rancœur secrète, à mesure que se volatilisait le souvenir de ces moments d'amour pur et intense de l'été précédent. Elle était devenue la créature de Vivian, son chien d'aveugle comme elle le disait elle-même en riant. Elle voyait pour lui dans l'au-delà : un drame psychique, dont je comprenais mal la nature, avait définitivement privé Vivian de la vision intérieure. Avant Laurette, il avait eu pour disciples d'autres femmes possédant un don de clairvoyance qu'il leur avait appris à développer.

Rahulla, notre loge secrète, se réunissait le dimanche soir boulevard Saint-Germain. Je pus observer comment les choses se passaient entre l'aveugle psychique et son télescope humain. On faisait l'obscurité, et seules quelques braises d'encens placées

sous les portraits des maîtres de la Grande Hiérarchie éclairaient de façon imperceptible mais saisissante les disciples figés dans leur posture de méditants. Un appareil qui captait les ondes de l'atmosphère, inventé par Jenny, notre technologue universel, émettait un son continu, au diapason variable, pendant chacune des cinq ou six méditations successives. Vivian donnait le thème de chaque phase, parfois d'ordre politique. A la fin de la phase, la lumière revenait, on clignait des yeux, et Laurette décrivait ce qu'elle avait vu, images ou symboles ; Vivian en faisait alors des tableaux ou des histoires à sa façon, interprétant ce qu'elle avait dit avec une liberté quelque peu surprenante. Laurette était encore dans un état second, mais elle protestait parfois contre ces fantaisies de Vivian, qui, comme on pouvait s'y attendre, servaient ses desseins du moment.

Mais nous avions la foi, la foi qui arrondit les angles. Nous passions pas mal de temps à arrondir les angles. Par exemple, lors de l'élection à la présidence de la République en 1936 : nous avions notre candidat en la personne de Justin Godard, sommité radicale-socialiste et président du Sénat, avec qui Kryia entretiennait depuis longtemps des relations étroites. Il se présentait contre le président sortant, Albert Lebrun. Pendant des semaines, la loge Rahulla déploya toutes ses forces métaphysiques pour assurer les chances de son homme. Le jour de l'élection, grande réunion spéciale, des heures de méditation pendant le vote. On consulte l'oracle. Laurette y es-tu ? Oui : elle commence à voir la tête de celui qui va être élu dans l'heure qui vient : « Il a une moustache, mais... » « C'est Godard ! » proclame Vivian de la voix d'Archimède criant Eurêka. Incroyable et vrai : Godard à l'Elysée, c'est la promesse de conséquences extraordinaires ! Tout le monde est très excité, tandis que Laurette dit : « Voyons, Vivian, je n'ai pas reconnu Godard, simplement un vieux monsieur à moustaches. » Personne ne l'écoute — et quand la radio annonce, quelques minutes plus tard, au milieu de la liesse générale, que l'élu est Albert Lebrun, nous sommes tous atterrés et Vivian quitte la pièce. Lebrun aussi est moustachu.

Mon père était fort content du modeste succès de *Tropic of Cancer*. Au printemps 1937, en deux ans et demi, quelque six cents exemplaires avaient été vendus sur un tirage total de mille. Miller avait reçu un chèque de trois mille francs et Anaïs Nin un remboursement partiel de son prêt. Evidemment, *Daffodil et My Life and Loves* se vendaient cinq fois mieux aux touristes ; mais la réputation de Miller progressait aux Etats-Unis, de bouche à oreille. Nous recevions de bonnes commandes de notre unique cliente américaine, la courageuse Frances Steloff, propriétaire à New York du Gotham Book Mart, célèbre librairie d'avant-garde ; parfois jusqu'à dix exemplaires d'un coup, qu'il fallait expédier un par un dans des emballages de fantaisie, pour tromper les douaniers fédéraux.

Continenta s'occupait de ce travail de distribution postale, qui ressemblait plutôt à de la contrebande ; c'était une petite entreprise internationale de diffusion qui avait son siège à Paris, place Vendôme. Elle avait été fondée récemment par un réfugié allemand, Kurt Enoch, qui avait débuté comme éditeur à Leipzig. Pendant la Première Guerre mondiale, Enoch avait été pilote de chasse, et décoré de la Croix de Fer — or il était Juif et l'arrivée d'Hitler au pouvoir l'avait chassé d'Allemagne. Mon père avait beaucoup de considération pour cet homme d'affaires efficace et entreprenant, qui lui conseillait de se débarrasser de son associé Servant. D'autre part, mon père avait un vieil ami,

Michel Bogouslawsky, un Russe de l'émigration de 1905, qui avait fait la guerre comme médecin militaire dans l'armée française et qui dirigeait le service de Librairie Etrangère chez Hachette. Bogous, comme nous l'appelions, était donc le plus important distributeur de livres étrangers en France, et lui aussi travaillait pour la libération d'Obelisk Press. Ces influences convergentes décidèrent mon père, au cours de ce printemps 1937, à négocier avec Servant une séparation à l'amiable. Il paierait sa liberté au prix fort, mais tout serait réglé à l'automne. Pour fêter ce nouveau départ, mes parents donnerent un grand cocktail de printemps.

Nos réceptions, littéraires ou pas, commençaient en général bien mais se terminaient parfois dans un certain chaos. Le début était marqué par une superbe ordonnance logistique, due à l'esprit d'organisation de ma mère. La voir manœuvrer dans sa cuisine, faisant vingt choses à la fois à une vitesse hallucinante et sans une erreur, sans rien casser, était un spectacle dont nous étions tous fiers. Et quand tout était prêt, il lui fallait ficeler Ginette dans son corset avant l'arrivée des invités.

Notre train de maison s'est réduit à cette unique et accorte paysanne de seize ans, qui affirme qu'elle n'a jamais fauté. Cependant, depuis trois mois qu'elle a pris son service, elle a presque doublé de poids ; ça devient plus que suspect. Un pied planté dans le bas des reins de sa robuste domestique, ma mère tire sur les lacets du corset ; Ginette, agrippée à deux mains à la table de la cuisine, hurle de rire en disant que ça la chatouille. Tout le monde s'y met. Ensuite, il faut l'aider à passer sa robe noire, et c'est aussi facile que d'enfiler une méduse dans une chaussette. On la pare d'un joli tablier blanc à dentelles. On l'assied. Ma mère la coiffe pendant que mes sœurs essayent de lui enfiler ses escarpins à talons, mais ses pieds sont trop gros, trop ronds, et l'on m'appelle à la rescousse. Je fais mon possible.

La bonne est enfin habillée de manière idoine. Elle ne peut guère se mouvoir sinon pour ouvrir la porte et servir au buffet. Justement la sonnette retentit, Ginette bondit, heurte un fauteuil et s'écroule en jurant : « Ah, yes alors ! » (Elle est convaincue que yes est un juron britannique, sans doute parce que c'est le mot le plus fréquent dans les conversations, et elle juge élégant de l'employer dans les situations extrêmes.) Elle se relève et ma

mère, d'une claqué amicale sur les fesses, l'envoie en direction de la porte.

Ginette ouvre et se trouve en présence de deux messieurs chauves, la face hilare, un pas très grand et l'autre tout petit. Le plus grand des deux lui tend un vieux chapeau gris défoncé, et lui pince le sein d'une torsion experte du pouce et de l'index. Son compagnon, sa réplique exacte, mais en réduction, examine Ginette de bas en haut, lui donne son chapeau et lui pince l'autre sein. Par la porte de la cuisine ma mère observe la scène et dit :

« Mon Dieu, et Jack qui n'est pas encore arrivé ! Ces bonshommes ont une heure d'avance. Allez vous occuper d'eux, les enfants, va les accueillir, Maurice. Le plus grand, c'est Henry Miller. L'autre, je ne le connais pas. Dites-leur que je ne suis pas tout à fait prête. »

Henry Miller, mon idole ! La timidité m'étrangle mais il faut bien se lancer. J'entre dans le salon, suivi de mes sœurs et de mon frère ; aussitôt, l'expression d'intérêt amusé des deux compères me fait chavirer intérieurement. Je dois avoir l'air idiot ! Le souvenir cuisant de la couverture de *Tropic of Cancer* me brûle comme un coup de dague entre les omoplates.

« Ah, is that you Maurice ? », me dit-il aimablement, en me tendant la main. « Do you speak any English ? Hmm ? »

Je réponds oui, je parle anglais. Enfin... je me débrouille. Je voudrais pouvoir lui dire combien son livre m'a transporté. Mais les présentations d'abord.

« C'est mon copain Alf », dit-il en nous désignant son gnome porte-coton. « Mister Alfred Perlès. »

« Enchanté », dis-je poliment. « Voici mes sœurs, Nicole et Sylvie, et mon frère Eric. »

Nous nous serrons cérémonieusement la main à tour de rôle ; Perlès, ayant trouvé des compagnons de sa taille, se met à jacasser en français, par onomatopées, car ses interlocuteurs ne sont que des enfants.

« Maurice, dit le grand écrivain Henry Miller, Alf et moi, on meurt de soif, pourrait-on avoir un verre de vin rouge ? »

Il fixe d'un regard anxieux le vaste buffet chargé de cristaux et de vaisselle mais encore vierge de boissons et de victuailles.

« Pour moi, ça sera un verre de blanc », précise Perlès avec quelque pétulance.

« Ah, du vin ? », dis-je. « Je ne sais pas... Il y a du whisky, de la vodka... du brandy, du punch... »

« Du punch ! OK pour le punch ! », disent-ils en chœur.

Mes sœurs se précipitent à la cuisine avec la commande.

« Et si on pouvait avoir quelque chose à manger avec ? », ajoute Miller, et il me montre ses mocassins couverts de poussière. « J'ai marché toute la journée et je crève de faim. »

« C'est que... vous êtes un peu en avance, ma mère n'a pas fini de préparer son buffet. »

Ça ne doit pas être drôle tous les jours d'être éditeur, me semble-t-il ; mais ce Miller a quand même une bonne bouille. Sa mâchoire de singe intelligent encadre une bouche lippue et gourmande, et ses yeux bleus à demi fermés pétillent d'une malice faussement naïve derrière des lunettes rondes. Avec ce front dénudé de moine médiéval, c'est le vrai Henry Miller, me dis-je, mais sans la base simiesque, ça ne donnerait rien du tout.

« C'est que je n'ai pas de montre, Alf non plus, et nous n'avons pas déjeuné », explique-t-il. « Alors, nous sommes en avance ? Hmm ! C'est donc pour ça qu'il n'y a personne ! Tu te rends compte, Alf ? »

« Oui », dit Alf (il se tourne vers moi). « Quand on est arrivés et qu'on n'a vu personne, et rien à boire ni à manger, Henry a commencé à s'inquiéter... » Ses petits yeux sont brouillés d'incertitude ; il a bien du mal à expliquer son ami au monde extérieur.

« Moi, je la trouve très sympathique, cette jeune bonne avec ses gros nichons », reprend Miller en se léchant les babines. « C'est une belle fille, elle est vraiment énorme. Comment s'appelle-t-elle ? »

A ce moment, Ginette entre, portant un pot de punch comme si c'était le saint sacrement. Les deux compères s'exclament et, courtoisement, lui en versent un verre avant de se servir eux-mêmes.

« Oh, monsieur », dit Ginette, embarrassée.

Mais elle se tait. Depuis qu'elle est montée à Paris et qu'elle a pris du service chez ces gens bizarres, elle sent bien que les choses ne sont plus les mêmes. Il faut se faire une raison. Son verre est plein à ras bord et elle le vide d'un trait. Presque aussitôt, elle commence à tituber sur ses hauts talons ; mes frère et sœurs, assis

sur un canapé, contemplent avec ravissement cette scène de la vie des grandes personnes. Les deux invités tiennent Ginette par la taille pour qu'elle garde son équilibre, mais ça la chatouille et l'émoustille, et elle est prise d'un fou rire.

« *Ginette !* » (C'est ma mère qui appelle de la cuisine.) « *Ginette ! Les enfants !* » (Branle-bas de combat ; les trois gosses encadrent Ginette et sortent par une porte, tandis que mon père entre par une autre, un bocal d'anchois à la main.)

« Des anchois ! », dit Miller. « J'aurais préféré de la salade russe. Hello, Jack ! »

« Ce n'est pas un restaurant ici », dit mon père. « Ces anchois ne sont pas pour toi mais pour ma femme qui m'a envoyé les acheter. Si tu veux de la salade russe, fais comme moi, va en chercher. Tiens, voilà de l'argent. Il y a un épicer italien au coin de l'avenue de Neuilly. Et rapporte la monnaie ! »

« Oh, Jack, merci ! », s'écrie Miller en prenant le billet de cent francs.

« Oh, merci, Jack ! », entonne Alf.

Ils s'esquivent d'un seul mouvement, après avoir vidé leur troisième verre de punch.

« Ces deux types ensemble ! Phou ! », dit mon père, se parlant à lui-même plus qu'à moi. « Quand même, j'espère qu'ils ne vont pas se perdre en route », ajoute-t-il.

Tout prend forme, et bientôt les premiers invités arrivent, les Gilbert, invariablement ponctuels. J'ai toujours aimé cet instant magique, la transition entre le terrible moment de tension qui précède un cocktail et l'arrivée du premier couple ; soudain, le chaos s'ordonne, les trois coups sont frappés et la comédie commence. Mon père accueille les autres invités et, rapidement le salon s'emplit, puis la salle à manger, les chambres, les couloirs. Ma mère a eu tout juste le temps d'enfiler sa robe et de se pomponner avant le raz de marée. Je reçois les baisers et le rouge à lèvres de Nadejda de Bragance, de Susan Booth et de sa fille Claudie, et d'Anita de Caro, trois bonnes amies de mon père. C'est une réunion très aristocratique. Il y a une princesse Troubetzkoï, un comte Ignatiéff, qui est un bolchevik élégant, et un assortiment international de barons et de marquises. Ils sont fort curieux de rencontrer cet Américain scandaleux dont on commence à parler dans les salons : Henry Miller. Les Editions

Stock vont bientôt publier ses livres en français, et le bruit court qu'ils sont dix fois plus forts que ceux de Céline. « Où est-il ? », demandent les belles dames parfumées. Nous expliquons qu'il a été retardé par une affaire importante.

Comme une apparition surgissant de l'ombre, une longue jeune femme fait son entrée ; son visage doux et magnétique est celui d'une Sainte Vierge aux yeux d'artiste. Mon père abandonne les deux sœurs — la comtesse Edith Gauthier-Vignal, grande dame des lettres, et la baronne de Marwicz, grande dame de la musique — pour l'accueillir et la présenter. C'est Anaïs Nin, dont tout le monde a entendu parler sans savoir au juste qui elle est. Danseuse ? Aventurière ? Poétesse ? Elle vit sur la Seine, à bord de la péniche de Michel Simon avec un équipage de corsaires, disent les uns ; elle est l'égérie d'Henry Miller, le satyre de Brooklyn, disent les autres.

Stuart Gilbert me demande si j'ai découvert des lectures intéressantes ; depuis qu'il m'a vu, un jour, lire Marcel Proust, il me parle comme à un adulte. Son épouse, Moune, est une Française, une maîtresse femme sans en avoir l'air, elle a la bouche si petite et la voix si douce que l'on est forcée de se taire pour l'écouter. Ils tiennent dans l'île Saint-Louis un salon littéraire anglo-américain très fréquenté... Jenny Bradley, l'épouse française de l'agent littéraire à qui mon père doit d'avoir connu Henry Miller, est aussi une femme de tête, mais du type tonitruant.

Un autre couple international se joint aux Gilbert et à moi, Eugene et Maria Jolas ; une femme dont l'énergie concentrée me terrifie. Un Français les accompagne, un jeune homme à lunettes, à l'air doux et studieux, qui a vécu en Irlande où il s'est marié, un fervent de James Joyce : Georges Pelorson. Il me parle de la revue littéraire qu'il vient de fonder avec quelques-uns de ses anciens camarades de Normale, *Volontés*. Mon père se dirige vers nous en compagnie des Bogouslawsky ; Michel, son ami de chez Hachette, a une tête de dérailleur de trains et un accent russe formidable ; Dilly, sa femme, est une grande Irlandaise racée, à la beauté fanée et à l'esprit acéré. Ils ont été les témoins de mes parents lors de leur mariage et mes parents leur ont rendu la pareille, il y a de cela plus de vingt ans. Ma mère apparaît à son tour et s'approche de mon père :

« Jack », dit-elle, « si tu cherches Henry, tu trouveras ton invité d'honneur à la cuisine. »

Tout le monde se transporte sur les lieux. Le grand écrivain et son coadjuteur sont assis devant une énorme bassine pleine de salade russe qu'ils dégustent à la cuiller. Cent francs de salade russe ! Ils sont entrés par la porte de service pour éviter la foule, et voilà que le charme est rompu, les comtesses débouchent de partout... Elles ne savent trop lequel des deux est Henry Miller, tant Alf a su camoufler l'apparence d'Henry. L'épisode de la salade russe ravit les belles dames, qui commencent à puiser dans la bassine avec des cuillers à soupe, imitant le grand homme. Amusant. Dans un coin, Alf pleure à grosses larmes, navré de ne pas être vraiment Henry Miller, et Ginette le console maternellement. Eric et Sylvie, mués en reporters, circulent entre les jambes des grandes personnes en prenant des notes. Un léger vent de folie rend toutes les conversations inopérantes ; tout le monde parle à la fois, personne n'écoute personne, et les gens qui racontent des histoires sont les seuls à en rire. A toi de jouer, Rastignac !

Mes fonctions à l'U.J.C. m'amènèrent à assister à bon nombre de réunions politiques du Front Populaire, que soutenait activement le Mouvement des Coopératives. Certes, mon cœur était à gauche, mais ces militants socialistes me paraissaient souvent plus conformistes, voire réactionnaires, que les Camelots du Roi que j'avais connus à Neuilly. Était-ce cette propagande stéréotypée, grossièrement sentimentale, qui donnerait aux gens le goût et l'usage de la liberté ? Si la droite était lamentable, la gauche n'offrait pas tellement mieux. De plus, la gauche était démoralisée depuis que le gouvernement Blum avait abandonné l'Espagne républicaine. Le Front Populaire s'épuisait en réformes mineures. Blum allait tomber, l'alliance se désagréger et la gauche partir en lambeaux un peu partout en Europe.

Comme toujours, cette maladie incurable de l'esprit humain qu'est la politique a tout abîmé, livrant l'Europe sans défense à Hitler, Staline & C°. Qui aurait eu l'idée, et le courage, de dire que le mal ne venait pas d'un parti plutôt que d'un autre, mais bien de ce mécanisme d'abdication morale et intellectuelle que l'on appelle *la politique* ? Les espoirs que j'avais mis dans

l'idéologie anarchiste s'étaient écroulés devant la réalité : à Barcelone, les anarchistes s'étaient embourbés définitivement dans la crasse de la politique, et de la violence... J'avais essayé d'interroger Vivian sur ces questions, mais il ne considérait que de très loin ces nœuds de vipères enragées ; sa vision perçait l'enveloppe du présent pour dessiner le monde futur. Il manœuvrait souverainement de son poste de commande la migration des peuples et des idées ; pour l'heure, la carte à jouer était celle du Front Populaire, en dépit de la participation des communistes, pour la simple raison que la gauche était au pouvoir ; et bien sûr aussi parce que le Front se référait à des principes plus généreux que ceux de la droite et, par conséquent, plus proches de la tradition ésotérique.

Les volontaires pour l'Espagne se rassemblaient à la porte d'Orléans. Un matin, j'allai assister au départ d'un convoi des Brigades Internationales en compagnie de Gregor Louchine.

C'est ainsi que nous nous retrouvâmes au milieu d'une foule fervente et désordonnée qui entourait une quinzaine de camions découverts. Hommes et femmes étroitement enlacés, les enfants hurlant des slogans de leurs voix pointues et brandissant des drapeaux rouges, des grappes humaines fraternalisant dans un grand mouvement de communion socialiste. L'émotion du moment eût converti le cœur le plus indifférent ; quand les moteurs commencèrent à vrombir l'un après l'autre, dans l'affolement des derniers baisers, des cris d'amour et de détresse perçant le vacarme des camions qui s'ébranlaient, la foule entière, portée par le délire de sa souffrance et de son espoir, entonna l'*Internationale*. Ceux qui partaient saluaient du poing levé ceux qui restaient. Fraternellement, solennellement. *No pasarán !*

Les larmes et la poussière marquaient les visages tournés dans la direction où le dernier camion avait disparu, transfigurés, cataleptiques, figés dans cette minute où tant de destins venaient de se nouer et de se dénouer. Le peuple venait d'envoyer les meilleurs des siens au combat et à la mort, et seul l'avenir comptait, l'avenir des enfants du peuple. *No pasarán !*

« Nom de Dieu ! », dit Gregor. « On ne trouverait pas ce genre de truc aux manifestations des Croix-de-Feu, hein ? »

« Ni dans un rallye nazi ou stalinien. Ni à l'église Saint-Pierre de Neuilly. »

« C'est vrai... Et c'est pourquoi ils vont se faire massacrer jusqu'au dernier.. Sauf moi ! et franchement ça me fait honte. »

« Tu vas trop loin, vieux. Tu te trompes de rôle, tu parles comme Kyrill ou Stepan. »

« Kyrill est à Barcelone, Stepan et Ouliana sont à Moscou. Ils sont peut-être fous, ou morts... et ça me dégoûte d'être vivant. »

L'île de la Cité, cuirassée de pierre, fend les flots de sa proue acérée, qui est la pointe du Vert-Galant. Les quais, où somnolent les pêcheurs à la ligne, s'interrompent en amont au Pont-Neuf, et l'étrave file droit dans le courant, défiant vents et tempêtes. Derrière, se serre le Paris d'autrefois. Face à ce passé, fière et souveraine, et sortie de pigeons, se dresse la statue équestre du bon roi Henri IV, pilote de l'avenir, dont le grand dessein était de faire de l'Europe un empire pacifique. Ce qui lui valut, comme à tous les purs visionnaires, de tomber sous le couteau de l'assassin. Jules César lui-même... A deux pas de là une plaque marque l'endroit où fut immolé Jacques de Molay, le dernier grand maître de l'ordre des Templiers, victime de la jeune monarchie française.

A l'extrême de cette pointe du Vert-Galant se trouve un jardin public, un mince triangle effilé que fréquentent les étudiants et les clochards. Pas les amoureux ! Car ce lieu unique est visible de mille fenêtres. Lieu unique par sa situation face à l'Histoire : le Louvre à droite, le Quartier Latin à gauche ; l'Etat et le Peuple. Rien d'étonnant donc à ce que je m'y trouve avec mes amis lors d'une des cérémonies symboliques qui annoncent la prochaine ouverture du premier congrès des Etats Généraux de la Jeunesse Européenne.

Le temps est au beau et le vent de printemps est chargé d'allégresse. De toutes ces fenêtres qui nous entourent les Parisiens aperçoivent notre groupuscule de fourmis humaines, ils se demandent ce qui se passe à la pointe du Vert-Galant. Les commerçants de la rue Dauphine envoient leurs gosses aux nouvelles. Un antique gardien de square éloigne les clochards que nous avons momentanément privés de leurs bancs favoris, et qui demandent des explications.

Ces messieurs à la mine grave, ceints de leurs écharpes tricolores, députés ou conseillers municipaux, ces jeunes femmes en uniforme, et celle-ci qui semble présider la cérémonie dans sa tunique bleue à boutons d'argent, et celui-là qui déclame avec de grands gestes... qui sont-ils ? que font-ils ?

Nous sommes en train de planter le Chêne de l'Europe. Robert Vidalin, de la Comédie-Française, déclame le poème de Victor Hugo, une main sur le cœur, l'autre déployée largement dans l'attitude des tragédiens antiques :

... Nous sommes la poignée obscure des semences
Du sombre champ de l'avenir,
Et nous y germerons, n'en doutez pas mes frères,
Comme en ce sable, au bord des flots prompts à
[s'enfler],
Croîtra, parmi les flux et les reflux contraires,
Ce gland sur qui Dieu va souffler...

Au premier rang, devant ses amis politiques et sa phalange de fidèles, Jeanne Canudo apparaît comme un symbole plus que comme une figure humaine ; elle a la beauté austère d'une allégorie, et je ne peux m'empêcher de l'imaginer gravée sur la monnaie que battra un jour la Fédération européenne. A ses côtés, Rolande, héritière de ce trône futur, éclatante de jeunesse et de grâce ; un peu en retrait, Laurette, encadrée par deux jeunes femmes en uniforme presque au garde-à-vous, Jackrosen et Rosenode, deux sœurs qui jouent dans toutes ces occasions le rôle de coryphées bottés. Jacqueline et Odette Rosenberg sont les filles de Léonce Rosenberg, le marchand de tableaux qui a participé si activement au lancement de l'art moderne. Que dirait-il s'il voyait sa progéniture ainsi harnachée ?

Vidalin déclame pendant qu'un vieux jardinier de la Ville de Paris s'évertue à maintenir droit le Chêne de l'Europe, un mince arbrisseau avec deux ou trois minuscules bourgeons — une simple tige de bois, en fait. Il s'y prend de façon inepte et jure comme un sapeur... Un chaland passe lentement devant l'île avec une cordée de linge multicolore qui claque au vent, et il nous envoie un air joyeux d'accordéon... Vidalin récite toujours, tandis que le vent indiscret ourle joliment les jupons des

demoiselles. Raymond Duncan, le frère d'Isadora, arrive en curieux et en voisin ; et les journalistes se précipitent vers lui car il est vêtu, à son habitude, d'une toge de poète homérique et tient une lyre à la main... A cette vue, Vidalin se trouble, s'arrête... Nous essayons d'expliquer aux reporters que ce vieux fou de Duncan n'a rien à voir avec notre cérémonie, mais ils refusent de se laisser convaincre et le photographient sous tous les angles. Vidalin reprend sa tirade. Le vent emporte deux chapeaux qui vont se noyer au loin. Un bateau-mouche passe à trois mètres de nous, chargé d'écoliers qui nous hurlent les strophes joyeuses du père Dupanloup. Vidalin trébuche dans sa récitation, puis, le bras levé, il repart de plus belle.

... un arbre énorme.

Mouvant comme aujourd'hui, puissant comme demain,
Figurant par sa feuille, sa taille et sa forme,
La croissance du genre humain...

De son nid d'aigle, au-dessus de l'ancien palais de Cluny, Vivian poursuit ses méditations sur les affaires du monde, pendant qu'à la pointe du Vert-Galant se déroulent les rites qu'il a réglés pour nous. Le point de la planète qui le préoccupe le plus en ce moment, c'est Prague, où Jules César, réincarné, doit avoir aujourd'hui dix-sept ans. C'est à lui qu'incombera la tâche d'unifier politiquement l'Europe (une tâche qui lui paraîtra sans doute familière !), mais sans l'Angleterre ni la Russie soviétique, que nous considérons étrangères à l'esprit européen, inassimilables. La Tchécoslovaquie sera la plaque tournante de la nouvelle politique européenne, et quand César épousera Rolande Canudo, à la fin des années quarante, Kryia pourra alors diriger sa grande campagne d'unification européenne par personne interposée. Pour cette unique raison, étroitement politique, Rolande est la seule d'entre nous qui connaîtra l'amour — tout ça parce qu'elle est la fille de la patronne ! Et avec Jules César !

Les clochards en ont assez d'attendre que leurs bancs soient libérés. Ils se mélangent aux députés, leur demandent des cigarettes et leur conseillent de ne jamais voter. Vidalin s'est tu,

on prend des photos, la maigre foule se disperse ; c'est l'heure de l'apéritif pour les uns, de la méditation pour les autres.

Les quatre mois qui suivirent se télescopent dans ma mémoire en une suite bariolée de jours et de nuits — une seule action continue. Je pris l'habitude de dormir sur une chaise ou dans la 4 CV de Jenny, ou bien en marchant dans la rue. Jenny et moi vivions dans un état second, et nous accomplîmes des prouesses extraordinaires au service de la Cause — et tout cela par nos seuls moyens, et sans un sou de capital.

Notre opération touristique était simple. Au début, elle visait les associations de jeunes Européens sympathisants des Etats Généraux, dont les membres désiraient visiter Paris pendant l'été. Mais bientôt, notre campagne de recrutement s'étendit à tous les groupes de plus de trois personnes qui voulaient voir Paris pendant l'Expo-37. Nous leur offrions un forfait à bas prix pour le gîte, le couvert et quelques excursions en car.

Nous ne garantissions rien de luxueux. L'intendance de l'armée avait installé une énorme cantine au Champ-de-Mars, et des dortoirs aux Buttes-Chaumont, le tout dans un style « caserne » rébarbatif. Quand nous passions un accord avec un groupe, nous retenions à l'intendance le nombre de lits et de repas nécessaires, en retranchant deux pour cent le premier jour, dix pour cent le second et vingt pour cent le troisième, et ainsi de suite : la raison de ce calcul dégressif était que les groupes fondaient dès le soir de leur arrivée à Paris. Il y avait trop de tentations : les uns passaient leur temps chez les hétaires, d'autres se perdaient dans le métro, dans les rues ou au bistrot et, au bout d'une semaine, le groupe avait diminué de moitié. La différence tombait dans notre poche ; c'était d'une grande simplicité, une affaire de statistiques, et les bénéfices étaient énormes alors que nos tarifs demeuraient des plus modestes.

Nous recrutions nos groupes, au début, par des annonces et des envois de prospectus, mais il nous apparut bientôt que c'était là un effort inutile : de toute façon, les groupes étaient aiguillés vers les centres d'hébergement par les bureaux d'information des gares. Aussi nous suffisait-il d'attendre la clientèle dans la rue, devant le centre d'hébergement. Les intendants militaires, à qui nous facilitions la tâche, trouvaient cela très pratique de même

que notre clientèle improvisée. Tout le monde était content, et nous accumulions un trésor de guerre imposant pour la Cause.

Toute cette activité me tenait presque complètement à l'écart des travaux des Etats Généraux, qui avaient commencé en dépit de nombreux obstacles. Les bureaux de la rue Serpente avaient été saccagés à plusieurs reprises par des militants communistes, puis par des troupes de choc doriotistes. D'autre part, Jeanne Canudo avait obtenu, pour financer le congrès, des subsides officiels qui furent sensiblement réduits au dernier moment quand le cabinet Blum démissionna. Le congrès faillit ne pas avoir lieu ; la catastrophe put être évitée grâce aux bénéfices de l'U.J.C..

Ces bénéfices auraient dû retourner à ceux qui avaient utilisé nos services, suivant le principe des coopératives de consommation, mais je compris vite qu'il me fallait appliquer le précepte des Jésuites selon lequel la fin justifie les moyens. J'étais déçu de m'être montré si enthousiaste et si crédule ; et pourtant je ne regrettais pas d'avoir sacrifié mon état à la Cause et contribué à remplir ses coffres ; la Communauté du boulevard Saint-Germain pouvait ainsi vivre confortablement pendant un an ou deux. Je trouvais parfaitement normal de n'avoir reçu aucun salaire pour mes peines, mais l'indifférence que les uns et les autres manifestaient pour l'échec presque total de ce premier congrès et pour les causes de cet échec, me décevait. Si nous devions aborder l'idéal européen comme nous l'avions fait pour la coopération, cela donnait à réfléchir.

Je m'ouvris de ces pensées à Laurette que je réussis, un soir, à soustraire à ses multiples fonctions pour un dîner en tête à tête. J'eus l'impression qu'elle n'était pas loin de m'approuver, mais qu'elle n'osait s'écartez de la ligne officielle. Quelle misère ! Elle passait à présent le plus clair de son temps à explorer le plan astral avec Vivian et elle lui pardonnait toujours ses fautes, comme une mère pardonne à son enfant ; mais d'autre part sa tendresse à mon égard était teintée d'une réserve qui n'existant pas auparavant. Au cinéma, où je parvins à l'entraîner après un dîner chinois et végétarien, cette tension se relâcha heureusement. La magie du cinéma, l'hypnose de la salle obscure, tout cela me restitua, pendant deux courtes heures, l'illusion de mon amour perdu. Nos épaules se touchaient et le courant passait de

nouveau entre nous, aussi réel que du sang. Ma main posée sur la sienne percevait le mouvement de sa respiration irrégulière, la chaleur de son corps... Le mien était brûlant, mes mains, mes lèvres étaient fébriles, mais je savais que le moindre geste indiscret déclencherait une scène affreuse... Il fallait feindre de ne rien éprouver, jouer le jeu de la camaraderie sans arrière-pensée, alors que j'étais assis dans un bain de braise — et elle aussi, sans doute — mais c'était merveilleux !

Quand la lumière revint, elle s'étira, les joues rouges, et dit : « Ah, ce Bogart, moi je le trouve irrésistible ! »

Georges Jenny avait une ou deux idées d'activités commerciales pour l'U.J.C., maintenant que les bénéfices faciles de l'été nous échappaient, mais c'étaient des idées laborieuses, impliquant d'immenses efforts de vente, du porte à porte, je ne sais quoi encore... Ecœurant. Comme il n'y avait plus urgence sur le plan financier, il fut décidé de mettre la coopérative en sommeil.

Mon père payait le loyer de ma chambre d'hôtel, rue Princesse, au coin de la rue du Four ; comme mes repas n'étaient plus pris en charge par l'U.J.C. et que je ne gagnais aucun argent, je vivais pratiquement sans manger. La perspective d'un travail ordinaire m'était insupportable ; tout me pesait, et la méditation ne m'apportait plus que de brefs instants d'équilibre relatif. Je ne lisais plus avec plaisir car mon attention déraillait aussitôt dans des divagations obsessionnelles. Mes rêves ? N'en parlons pas ! Je ne voyais presque plus personne ; quant à celle que j'aurais voulu voir, toucher, aimer chaque minute du jour et de la nuit, elle était perdue dans un songe mystique. Quelquefois, boulevard Saint-Michel ou rue Cujas ou sous les marronniers du Luxembourg, j'apercevais de loin sa silhouette... Je courais comme un fou... C'était une ombre, quelqu'un d'autre... L'obsession d'un autre malheureux comme moi-même peut-être ?

Ma chambre de l'hôtel Princesse donne sur une cour obscure. L'odeur de moisissure, la toile cirée vétuste, le lit humide sur lequel on

ne peut se réfugier sans déclencher un tintamarre de ferrailles, le lavabo ébréché qui transmet les remugles et borborygmes des voisins, et crache parfois un paquet d'eau sale au milieu de la nuit : comment vivre dans un endroit pareil ? J'essaye de refaire, un peu par dérision, le *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre ; je m'assieds sur mon unique chaise et je contemple cette désolation, cette misère qui est mon seul horizon. Chaque objet sur lequel se posent mes yeux me donne la chair de poule et, à mesure que je regarde, je me sens envahi par l'horreur de cette vie humaine, masse d'ombres lourdes, jeux cachés, buts inaccessibles, éternelle faiblesse, et, surtout, toujours, la solitude. Le seul détail de cette chambre qui retienne mon attention, est cette poutre de bois nu au plafond. *Ce serait parfait pour...* Je saisissais une cravate de soie que mon père m'a offerte, deux fois plus longue que la normale, j'y fais un nœud coulant, monte sur une chaise, passe la tête dans le nœud, dans un état de grande exaltation, et pousse la chaise d'un coup de pied. Mon pied reste coincé entre deux barreaux, et avant de perdre conscience, je sens mon corps qui se débat comme une grenouille électrocutée, j'entends la chaise lancée à toute volée contre le mur. Puis plus rien.

Je reviens à moi, la gorge en feu. A genoux, je me tiens le cou à deux mains, et je rampe autour de la pièce en poussant des grognements inarticulés. Peu à peu, les choses se remettent en place. Je me lève en me cramponnant au lit. La cravate a tenu le coup, c'est le nœud qui a lâché. Je suis donc encore vivant !... J'entends des voix derrière la porte, on frappe. Je vais ouvrir en chancelant : je n'en crois pas mes yeux, c'est Laurette. Georges Jenny est derrière elle.

« Qu'est-ce que tu fais dans ce caveau ? », demande-t-elle joyeusement, en m'embrassant. « Jenny et moi, on a décidé de faire la fête. On va dîner au Coq d'Or, et on t'emmène. Jenny vient de recevoir de l'argent de sa mère... Dis, elle n'est pas drôle ta chambre ! »

« Sans blague ! », renchérit Jenny. « C'est la journée des miracles, mon vieux, le mandat de ma mère, c'est un signe du destin, pas de doute. »

La famille passait la fin des vacances à la campagne, dans une

des maisons des Gervais à Rozoy. J'allai les rejoindre et je retrouvai avec plus d'émotion que prévu mon vieux terroir, les granges et les belles cours de ferme, les potagers et les herbages, et la forêt ancienne, forêt de l'ère primaire où les aurochs rôdaient il n'y a pas si longtemps. La Gergogne coulait toujours de son cours capricieux qui se perdait dans les marais, pour se reformer plus loin en rivière entre des frondaisons impénétrables. Je retrouvais les images d'autrefois, mais transformées, non plus cet empire fluide de mon enfance mais des images dessinées, sevrées du rêve prénatal, ajustées à la vision adulte. Et je me sentais poussé vers ce monde adulte, en dépit de mes échecs initiaux, par une force irrésistible, un immense besoin de comprendre et d'agir.

Mon père me proposa de travailler pour lui et j'acceptai aussitôt, en essayant de ne pas trop montrer mon enthousiasme. Nos échanges étaient d'ailleurs toujours limités au strict nécessaire, sous le vague prétexte que nous ne parlions pas la même langue. Sous l'influence de Vivian j'avais pris l'habitude de juger mes parents comme des oppresseurs, alors qu'en réalité, au fond de moi-même, je leur en avais voulu au contraire de ne pas être de véritables père et mère — quel que soit le sens de ces deux mots mystérieux.

Les bouleversements que j'avais connus au cours de l'année avaient provoqué en moi une crise salutaire. Cette longue conversation que j'avais eue avec mon père, à son initiative, était la première de ce genre ; il m'avait confié ses projets comme il l'aurait fait à un frère cadet. J'en fus si frappé que nos rapports s'en trouvèrent d'un seul coup modifiés. De nos jours, sans doute, peu d'hommes sont faits pour être pères. Cette fonction était plus facile à remplir sous l'Ancien Régime ; depuis l'avènement de notre bienheureuse démocratie, le rapport de père à fils s'est peu à peu refondu en une relation d'aîné à cadet — et l'on voit même parfois le rôle des âges s'inverser ! Bref, ce rapprochement avec mon père venait à son heure ; il me permettait d'apprendre le métier d'éditeur ou au moins de m'en former une idée. Je sentais en outre que mon père recourrait à moi parce qu'il avait réellement besoin de mon aide à la veille d'une grande bataille, et, sans que je consente à me l'avouer, cela me stimulait puissamment.

Curtis Brown, l'agent littéraire de Londres, avait abandonné les bureaux de son antenne parisienne, 16, place Vendôme, et mon père put les reprendre pour un loyer très raisonnable — deux grandes pièces, plus un vaste débarras sans fenêtres, lui-même flanqué d'une énorme chambre forte dotée d'une porte blindée. La place Vendôme était un quartier parfait pour mon père, tout à fait dans son style. On y entendait parler plus l'anglais que le français, et ceux qui ne connaissaient que le français s'exprimaient du bout des lèvres, avec des inflexions zozotantes rappelant un peu l'accent d'Oxford, à croire que leur propre langue ne leur était pas très familière. Nous avions le Ritz en face, la banque Westminster à gauche et la banque Morgan à droite, et, tout autour, Van Cleef et Arpels, Duveen, Charvet, Gélot, Heim, Elizabeth Arden. A deux pas, le bar Castiglione et celui de l'hôtel Lotti, non loin le fameux Harry's Bar, rue Daunou ; et bien sûr, sur la place de l'Opéra, le Café de la Paix. Nous étions au centre même de notre marché, à savoir les librairies Brentano's, Galignani et W.H. Smith. C'était suprêmement policé et, sous les arcades de la rue de Castiglione, on était sûr de croiser le duc de Windsor, ou bien Greta Garbo avec Leopold Stokowsky, Gary Cooper, la Begum Aga Khan, ou simplement Adolphe Menjou, suivis d'un chauffeur en livrée portant des paquets admirablement ficelés, ou remorquant au bout de sa longue laisse quelque animal touffu et plein de morgue.

Nous devions procéder avec la plus grande économie. Je me chargeai du déménagement du stock de livres que mon père avait rachetés à Servant, avec l'aide de mon ami Paul le Niçois, un chauffeur d'autocar haut en couleur dont j'avais utilisé les services pendant l'épopée touristique de l'été. En deux jours, cinq tonnes de livres me passèrent sur le dos, et bientôt je pus faire admirer à mon père la belle ordonnance des rayonnages sur lesquels s'étageaient nos confiseries littéraires ; j'avais bénéficié des conseils experts du magasinier de Continenta, la maison de diffusion de Kurt Enoch, devenu notre distributeur pour l'étranger et dont les locaux étaient situés sur les arrières du même immeuble. Le personnel d'Obelisk Press se réduisait à mon père, à une gentille secrétaire brune, et à moi-même. Je dois dire en toute modestie que je travaillais plus que les deux autres,

mes fonctions embrassant magasinage, emballage, expédition, facturation, correction d'épreuves, courses, secrétariat, fabrication et bien d'autres choses encore. Mon père était aussi ébahie que moi-même par la révélation de mon efficacité, et il me présentait à ses visiteurs avec un orgueil retenu qui me chatouillait agréablement le super-ego. Il me versait un honnête salaire — qu'il m'empruntait parfois le lendemain — et me payait le loyer d'un petit appartement en haut de la rue Gay-Lussac, non loin du Luxembourg. C'était à peine mieux que ma chambre d'hôtel suicidaire de la rue Princesse.

Assis devant mon large bureau branlant recouvert d'épreuves à corriger, de manuscrits à enregistrer, de lettres auxquelles il fallait répondre, je me sentais un peu comme Colbert devant sa table de travail, se frottant les mains à l'idée de la masse de travail qu'il devra expédier dans sa journée. Belle jeunesse !

Le travail m'intéressait parce qu'il m'apprenait les rudiments du métier d'éditeur, que j'espérais exercer un jour à ma façon. A notre échelle minuscule tous les aspects du processus apparaissaient sous une forme simplifiée, aisément assimilable. Par exemple les libraires : le fait que nous ne traitions qu'avec une vingtaine de détaillants dans divers pays me donnait une image personnalisée de chaque libraire, plus vraie que celle que j'aurais pu tirer de n'importe quelle statistique.

Ceux du quartier, Camille Bloch, Pierre Trémois ou Antoine Grandmaison, étaient de bons spécimens de cette race bougonne et passionnée dont la mémoire quotidienne embrasse des univers de papier, et dont le regard jauge, classe et estime d'un seul coup tout ce qui paraît sous forme imprimée.

Les vrais libraires étaient peu nombreux ; ils étaient jaloux de leur savoir et de leur spécialité jusqu'à en devenir des maniaques. Ils résistaient à l'industrialisation de leur métier qui menaçait de toute part, comme une espèce en voie d'extinction livre un combat désespéré dans un milieu en pleine mutation. De même que la disparition des hirondelles cause un déséquilibre dans l'éologie d'une contrée, affectant par ricochet la culture même des humains qui l'habitent, de même la disparition des libraires individualistes et cultivés d'autrefois appauvrissait ce milieu d'une manière irréparable, démultipliant les conséquences de cette évolution à l'envers.

Il n'y avait déjà plus un seul de ces libraires-éditeurs comme il en existait encore à Paris au début du siècle. L'édition s'industrialisait de plus en plus, et j'entendais bien des pleurs et des grincements de dents lorsque mon père m'amenaît avec lui chez certains de ces libraires traditionnels ; ils se plaignaient de la dépersonnalisation croissante du commerce du livre, et le nom de Hachette revenait constamment dans leurs jérémiades : « Pensez donc, un monopole unique au monde qui régente à la fois la distribution des livres et des journaux pour l'ensemble du territoire ! Un mur d'argent colossal qui sépare le lecteur à la fois de l'éditeur et du libraire. Bientôt, il n'y aura plus de libraires en France mais des gérants de librairie appointés par l'organisation centrale ; il n'y aura plus d'éditeurs indépendants mais des marques de livres... »

Que ce phénomène d'hyper-capitalisme représenté par la Librairie Hachette ait pu se développer en France, cela semblait bien étonnant. Il n'existe rien d'équivalent dans le monde, même aux Etats-Unis qui étaient pourtant le laboratoire du gigantisme industriel et commercial — les lois anti-trust l'auraient d'ailleurs rendu légalement irréalisable.

Mais j'entendais aussi un son de cloche différent. Mes parents m'avaient conduit plusieurs fois chez leurs amis Bogouslawsky. Michel Bogouslawsky était étudiant à Moscou lorsque la révolution de 1905 avait éclaté ; sa participation au mouvement lui avait valu d'être exilé en Sibérie, puis à l'étranger. Il avait été conducteur de tramway à New York, puis médecin dans l'armée française. Il fit alors connaissance de celle qui devait devenir sa femme, Dilly, et il s'installa définitivement en France où il créa une affaire d'importation et de distribution de livres étrangers, au début des années vingt. Peu après, il avait cédé son affaire à Hachette, tout en gardant la direction.

Ces visites commençaient par un déjeuner ; cinq heures plus tard on était toujours autour de la table chargée de montagnes de zakouskis. Le temps coulait légèrement à écouter les récits ébouriffants de Michel ; il était aussi intarissable que son samovar. Finalement, sans très bien savoir comment, on était en train de dîner et Michel parlait toujours, tout en débouchant ses meilleures bouteilles pour réconforter son auditoire. Vingt ans passés à la tête d'un département de cette grande entreprise bien

française lui avaient donné une vision cocasse et surréaliste de la France, et il considérait avec l'œil de Gogol le pays de Bouvard et Pécuchet.

« Moi, un ancien révolutionnaire », déclarait-il, « je suis devenu un instrument du capitalisme, et je n'en suis pas plus fier pour autant ; mais il faut bien vivre avec son époque, on ne peut plus exister en dehors du capitalisme. La culture devient de plus en plus populaire à cause de la poussée démographique, et aussi de l'influence de la technologie sur le milieu social dans tous les pays. On va abandonner peu à peu les études classiques, mais on va aussi décupler le nombre des lecteurs de livres. »

« Et le cours des actions Hachette à la Bourse ! », dit mon père.

« Bien sûr. On dit que Hachette est un Etat dans l'Etat. C'est possible, mais c'est inévitable. En Russie, il y a un monopole d'Etat, ici c'est un monopole du capital. Ça revient au même, et c'est une des fatalités du monde moderne, mais au moins les gens sont amenés à acheter des livres grâce à notre soif de bénéfices, et de ce fait ils apprennent à penser. Donc je suis pour l'inflation du commerce du livre, à perpétuité. Mais bien sûr, quand on établira la censure en France... »

« La censure en France ? Vous n'y pensez pas ! »

« Mais si », insista Michel. « Avec des individus comme Daladier, c'est presque fatal. Pour combattre Hitler, tout ce qu'ils vont trouver de mieux, c'est de faire la même chose que lui. Vous verrez. La censure est inévitable en temps de guerre ; or il est évident que nous allons vers la guerre. Le gouvernement a besoin de la censure non pas pour se défendre contre la propagande ennemie, mais pour consolider son pouvoir. Et cela offre des sinécures bien payées à des milliers d'inutiles, qui deviennent d'excellents gardes-chourmes dès qu'on leur donne de l'autorité. »

Il prit une feuille de papier et un crayon.

« Je m'étonne que vous n'ayez pas pensé à l'importance de la censure », reprit-il, « mais elle est colossale. On en parle toujours sous une forme abstraite comme d'une invention monstrueuse de Hitler, mais elle existe depuis longtemps. En fait, elle a été inventée au Moyen Age par l'Eglise chrétienne avec la confession, tout simplement. Et puis la révolution

industrielle est arrivée en Angleterre et en Amérique, et pour empêcher le prolétariat de penser et de s'amuser, on a développé la censure sous sa forme actuelle. »

« Vous en parlez comme d'une invention de la bourgeoisie occidentale », dit mon père. « Mais la Russie ? »

« Vous avez raison d'en parler ! On ne pourrait expliquer le mécanisme de la censure sans évoquer ce qui s'est passé en Russie soviétique. Peu de gens se souviennent qu'un des idéaux de la révolution, c'était l'amour libre, l'égalité des sexes, l'abolition du mariage bourgeois. Mais dès que les bolcheviks ont pris le pouvoir ils ont balayé tout ça. Ils ont bien sûr commencé par liquider les anarchistes. Ils ont vite compris que l'on ne peut imposer la discipline sociale dans un pays où règne la liberté sexuelle : aussi ont-ils copié l'exemple que leur offrait l'Eglise catholique et l'Angleterre victorienne. Le puritanisme soviétique rendrait des points à celui de votre pays ; ce qui fait que la jeunesse russe d'aujourd'hui crève d'ennui et que la révolution sombre dans la vodka. C'est d'ailleurs probablement par la voie de l'alcoolisme que les Russes retourneront au capitalisme !... Mais revenons à la censure. Je vais tenter d'inscrire sur cette feuille de papier le budget mondial de la censure, et la charge fiscale qu'elle représente pour les contribuables de tous les pays. Disons d'abord que, puisque, théoriquement, la censure n'existe pas, les dépenses qu'elle entraîne doivent être déguisées et réparties sous toutes sortes de rubriques, ce qui permet d'en nier la pratique. Pourtant, si j'envoie vingt tonnes de livres scolaires à Londres, ma cargaison va être éplichée par les services spécialisés de la douane, caisse par caisse. Combien d'heures de travail cela représente-t-il pour ces douaniers ? Vous voyez bien : ce sont des millions de journées de travail, plus les pensions et tout le reste... »

« Très bien », dit mon père. « Mais n'oubliez pas la police. »

« J'y viens. Les salaires payés aux forces de police, non seulement en Angleterre ou aux Etats-Unis mais dans l'ensemble des pays de langue anglaise, couvrent pour une partie substantielle le dépistage de la pornographie. Il arrive que l'on saisisse — une fois par an, disons — un exemplaire de *Fanny Hill* à Boston ou à Leeds. Les journaux s'en emparent, les hommes politiques

s'en gargarisent au moment des élections, et grâce à cela on arrive à faire doubler le budget local de la police. »

« Sans compter les poursuites judiciaires contre les éditeurs de Londres et de New York », dit mon père. « Chacun de ces procès met en branle des quantités de magistrats, d'avocats, d'huissiers et finalement c'est l'éditeur qui paye l'addition. »

« Bien sûr », approuva Michel. « Et l'éditeur est un contribuable comme les autres. Vous voyez que ça chiffre, tout ça ! Mais la censure postale, c'est sans doute ce qui coûte le plus cher. Dans les pays de langue anglaise, on ne peut poster le moindre bout de papier sans qu'il soit examiné, trituré, scruté à la loupe par des experts qui cherchent à débusquer des cochonneries à cette échelle microscopique, des satyres sous des timbres-poste. C'est incroyable, en plein xx^e siècle ! Mais c'est ainsi. A partir de ces données, faisons le compte. Admettons que tous ces actes de censure additionnés représentent en moyenne le salaire à plein temps d'un fonctionnaire pour mille citoyens — je crois que c'est là un chiffre très modeste. Sachant que cette pratique s'exerce dans tous les pays anglophones, qui représentent la moitié de la population mondiale, cela donne donc, pour un milliard et demi de citoyens, *un million et demi de censeurs* ! »

« *Good Lord !* », dit mon père.

« Du côté soviétique, on peut raisonner de la même manière. Ajoutez à cela tous les pays totalitaires, plus les censeurs en soutane ou en veston dans les pays catholiques : le budget secret de la censure est probablement égal au budget militaire de chacun de ces pays, tout simplement. Et personne n'en parle ! Le plus beau de la censure, c'est qu'elle commence par censurer le mot *censure*. »

« Très bien ! », dit mon père. « Donc, au passif de votre compte d'exploitation, vous avez les salaires de trois millions de censeurs pour toute la planète, plus les frais qui s'y ajoutent, papier, ficelle, prisons... Mais à l'actif, que mettez-vous ? »

« La liste serait trop longue ! Quels sont les bienfaits de la censure ? Le maintien de l'autorité gouvernementale ! Le citoyen dépend de l'Etat pour le choix de ses lectures. La frustration sexuelle organisée à l'échelle nationale, on n'a pas encore trouvé de meilleure méthode pour faire marcher la foule, les classes travailleuses comme les autres. Le maintien des

préjugés. La sclérose des esprits, du libre arbitre. La réduction de l'esprit d'indépendance au plus petit commun dénominateur... C'est pourquoi la censure existe dans les pays totalitaires mais aussi dans tous les pays de culture anglaise et dans tous les pays où la religion domine... »

« Et un jour prochain, même en France ? »

« La France va entrer en guerre contre Hitler pour abolir la censure. Vous verrez qu'elle sera la première à l'adopter ! »

Ces propos de l'ami Bogous me tournaient dans la cervelle pendant que je me livrais à mes travaux quotidiens ; je me persuadais que j'œuvre dans une sorte de laboratoire d'anticensure, ce qui n'était pas faux, et ce sentiment revenait avec plus d'insistance encore quand je lisais les lettres de nos clients particuliers. J'avais l'impression que chacune de ces lettres représentait une date dans la vie de celui qui l'écrivait : pour la première fois peut-être, il se déclarait, il annonçait la couleur — mais avec une extrême prudence. Chaque lettre avec son écriture tremblée, ses précautions de style et ses déguisements transparents, trahissait une crainte mêlée d'excitation, comme chez un écolier qui commet secrètement un acte d'une perversité inouïe :

« ... Ce livre, je vous le commande à la requête d'un cousin qui s'est foulé le poignet et ne peut vous écrire. J'espère pouvoir compter sur votre diligence. Par retour du courrier. Vite. Sincerely yours. John Smith. P.-S. Prière de m'envoyer le livre d'une manière complètement anonyme, please. Par retour du courrier S.V.P. sans faute. »

Il était difficile d'attribuer un âge à John Smith : dix-neuf ans, comme moi-même, ou quatre-vingt-neuf ? Sa lettre me donnait le frisson, car, finalement, j'étais moi-même comme ce type, un réprimé. L'ascétisme que je m'imposais ressemblait étrangement à cette terreur du sexe qui l'avait tellement impressionné, ce malheureux John. Vivian, mon gourou à éclipses, remplissait pour moi le même rôle que la reine Victoria avait joué pour des générations de John Smith, et l'ironie du destin faisait que c'était à moi que John Smith s'adressait au bout du compte, pour

alimenter ses rêves ; pour les exaucer, même... Je montrai la lettre de John Smith à mon père.

« Que peux-tu faire pour ces malheureux ? », dit-il. « Il faut leur donner ce qu'ils demandent. Bien sûr, la mentalité britannique est difficile à comprendre ici, mais, hélas, les choses sont ainsi. »

Et il me parla du système d'éducation qui, selon lui, en était responsable. Pour illustrer son propos il me raconta quelques histoires de fouettées que subissaient les écoliers dans la *public school* de son enfance, un établissement qui n'était pourtant fréquenté que par les jeunes bourgeois de Manchester. Le gamin, hurlant déjà de terreur, est forcée de grimper sur le dos du valet sadique préposé à cette fonction, qui se met à tourner lentement autour d'une table ronde, comme l'âne autour de sa meule — et à chaque tour, un maître d'études lui cingle les fesses d'un terrible coup de canne... Rien que d'imaginer le siffllement du jonc, j'en avais mal... C'était donc ainsi qu'on dressait l'élite du peuple anglais, qui se considérait comme la crème du genre humain ! Au collège de Meaux, des pratiques de ce genre auraient déclenché la mise à sac de l'établissement par les élèves... On aurait éventré Cuche et Papillard avec leurs familles et leurs chiens plutôt que de laisser un maître porter la main sur l'un de nous autres, potaches républicains.

En très peu d'années, Obelisk Press acquit un prestige international hors de proportion avec sa production, et encore moins avec son chiffre d'affaires, qui restait insignifiant.

Pour Henry Miller, la signature du contrat de *Tropic of Cancer* avait opéré comme un choc psychologique qui l'avait révélé à lui-même. En dépit de l'attente interminable qui avait suivi, le mouvement était lancé, et Henry se remit allègrement au travail. Il termina son deuxième livre, *Black Spring*, qui parut peu après *Cancer*, puis il entreprit *Tropic of Capricorn*, dont la publication était prévue pour le début de l'année 1939. Il avait en outre un volume de nouvelles en voie d'achèvement, *Max and the White Phagocytes*. Plus une étude colossale sur D.H. Lawrence qu'il n'arrivait pas à terminer ; un dialogue également interminable avec Michael Frankel sur Hamlet, et quantité d'autres écrits en tous genres.

Anaïs Nin était dépassée par les événements. Elle s'était tout naturellement placée dans le rôle d'égérie d'Henry, dès le lendemain de leur rencontre, car telle était sa vocation : elle s'était instituée accoucheuse de génies, d'Antonin Artaud à Otto Rank, en passant par d'autres plus obscurs. Elle avait un flair presque surnaturel pour découvrir ces hommes très spéciaux au moment où ils atteignaient la crise majeure de leur vie. Elle avait une prédisposition pour les cas désespérés à condition qu'ils appartiennent à l'échelon supérieur.

Le premier coup d'œil rangeait Henry parmi ceux-là ; son âge, son accent de Brooklyn, ses vêtements miteux, sa calvitie monacale, tout cela s'accordait assez mal avec le personnage du jeune Rimbaud américain qu'il semblait vouloir jouer. Il arrivait tard sur la scène parisienne que beaucoup avaient déjà fuie sous les pressions vulgaires de la politique ; il ne s'y était guère fait d'amis en dehors de la pègre, et menait une existence flottante de demi-clochard, demi-touriste. Son unique revenu provenait de quelques chèques que lui envoyait parfois June, sa femme, qu'il avait laissée à New York. En fait, son seul bien était le manuscrit de ce premier livre impubliable, *Tropic of Cancer*, qu'il avait achevé bien après sa quarantième année : c'était vraiment un cas désespéré ! Anaïs avait décidé aussitôt de lui consacrer une bonne partie de son temps et de son trop-plein d'énergie. Henry avait accepté son dévouement comme l'hommage naturel d'un disciple. Mais leurs rapports s'étaient modifiés très rapidement. Plus elle se rendait compte qu'Henry se servait d'elle, avec son cynisme bon enfant, plus elle se révoltait, avant de se laisser séduire de nouveau ; cas désespéré ou pas, elle découvrait qu'Henry était animé par une puissante ambition personnelle, qui atteignait parfois des sommets prophétiques. Il n'était pas un malheureux artiste à l'âme sensible qui cherchait auprès d'elle aide et protection, comme ses autres protégés.

Elle avait vécu la naissance de *Tropic of Cancer* avec la curiosité d'un géologue à qui il serait donné d'assister à l'éruption d'un volcan, vue de l'intérieur. Tout en aidant Henry de son mieux, elle en venait à se reprocher de plus en plus sa propre timidité sur le plan littéraire. Elle écrivait depuis toujours, et elle avait déjà rempli plus de cinquante volumes d'un journal commencé dans son enfance, une entreprise littéraire sans

précédent mais aussi sans aboutissement : quel éditeur serait assez fou pour se lancer dans la publication de ces dizaines de milliers de pages ? ces milliards de mots choisis et disposés avec art ? Peut-être avait-elle choisi cette forme d'expression en sachant subconsciemment qu'elle lui interdisait toute forme de publication ? C'était pourtant déjà un grand handicap que d'être une femme quand on voulait faire carrière d'écrivain.

L'exemple d'Henry lui montrait qu'elle avait eu tort d'être si peu sûre d'elle. Mais il la stimulait d'une autre manière. Au-delà de l'admiration qu'elle éprouvait pour sa puissance séminale, pour sa façon de célébrer le continuum érotique universel, il existait entre eux un désaccord profond, esthétique et philosophique. Malgré tous ses efforts elle ne pouvait s'habituer à la crudité de ses sentiments et de son langage. Elle pensait que si Henry était le grand libérateur des temps modernes, comme il le laissait entendre lui-même, il ne libérait que la libido masculine. Sa manière de traiter les femmes soit comme des légendes, soit comme des objets, lui était intolérable et répugnante. Loin de libérer le genre humain de la grande peur de l'amour entre les sexes, il élevait une muraille de Chine entre eux, une muraille de pornographie.

Anaïs se désespérait de sa surdité, de l'obstination avec laquelle il poursuivait la consolidation de ce monument littéraire, massivement phallique. Peut-être avait-elle rêvé, au début de leurs relations, de contribuer à l'élaboration de son œuvre, au raffinement de sa pensée. Henry, qui redoutait les femmes pensantes, l'avait vite découragée ; il était souvent étonné, certes, de ce qu'il découvrait dans le journal d'Anaïs — il lui arrivait même de s'en inspirer —, mais il traitait chacune de ses découvertes comme un accident heureux, dû au sens de l'observation d'Anaïs, une qualité secondaire qui ne prouvait en rien la réalité de son talent d'écrivain.

A force de fulminer secrètement contre Henry elle avait fini par se décider à écrire son propre livre : une réponse à *Tropic of Cancer* ; elle ferait pour l'univers féminin ce qu'il pensait avoir accompli pour celui des hommes. C'est ainsi qu'elle avait entrepris d'écrire *Winter of Artifice*, son premier roman.

Leur relation avait pris dès lors un tour plus classique. La jalousie parfois ouverte qu'ils avaient l'un de l'autre les

aiguillonnait sans cesse : Henry invitait méchamment Anaïs à brûler son journal, et elle l'accusait en retour d'être un pornographe sans âme. Piqué au vif, il se lançait dans l'étude de Lao-tseu, dans l'astrologie. Sur ce, June, la femme aussi séduisante qu'imprévisible d'Henry, avait débarqué à Paris et était tombée amoureuse d'Anaïs — coup de foudre politique, bien entendu. Aussitôt, Anaïs avait exploité sa victoire : elle exposait à Henry qu'il n'avait jamais rien compris à sa propre femme alors qu'il avait prétendu en faire le symbole de toutes les femmes. Coup bas !... Mais Henry avait finalement triomphé ; le vieux renard l'avait convaincue de consacrer tous ses fonds au financement de la publication de son livre, et c'est grâce à elle que *Tropic of Cancer* avait pu enfin sortir. Alors qu'elle n'avait toujours rien publié elle-même, elle se voyait sournoisement réduite au rang d'égérie.

Mais elle aussi était un monstre sacré en puissance et, tôt ou tard, elle serait l'égale de Miller : jamais la guerre des sexes n'avait eu des champions aussi redoutables.

Henry avait trouvé le bonheur dans une impasse perdue au fond du XIV^e arrondissement. Jour et nuit, il mitraillait le silence de la villa Seurat sur la machine à écrire d'Anaïs : elle avait inauguré leur amitié par le don symbolique de sa belle machine neuve. Grâce à elle, Henry transformait des tonnes de papier, gonflait les sacs des facteurs des cinq continents, lançait des proclamations, des diatribes, des canulars et des lettres ébouriffantes. Il répondait à chaque lettre de lecteur — parfois cinq pages pour trois lignes — et entretenait une correspondance sur tous les sujets, dans tous les pays, avec les gens les plus divers : c'était une façon d'irradier sa présence dans le monde, qui était sans doute aussi efficace que la diffusion de ses livres eux-mêmes. Il avait déjà obtenu une sorte de gloire souterraine en Amérique et en Europe, alors qu'il ne s'était pas même vendu mille exemplaires de son premier livre. Mon père trouvait miraculeux d'avoir un auteur qui s'occupât aussi intensément de sa propre publicité.

Le projet d'édition de ses livres par Stock était tombé à l'eau, mais Denoël et Steel voulaient acheter les droits de *Black Spring* et, malgré les éditeurs et les censeurs, la réputation de Miller se propageait chaque jour plus largement, de Paris à New York, et

partout dans le monde. La villa Seurat était devenue un phare dans la nuit pour des milliers d'artistes en herbe et de jeunes gens en révolte, de la Californie au Japon ; et aussi pour les super-snobs, les esthètes, les collectionneurs de phénomènes humains. De passage à Paris, le grand manitou de la censure fédérale des Etats-Unis, Huntington Cairns, qui était personnellement responsable de l'interdiction de *Tropic of Cancer* en Amérique, vint présenter ses excuses personnelles à Miller pour ce qu'il avait été obligé de faire en sa qualité officielle ; il l'invita à dîner, le courtisa, et l'entoura de tous les égards dus à un écrivain de génie. Cet acte, incroyable de témérité pour un censeur officiel, semblait présager l'éventualité lointaine d'un changement d'attitude de la part du gouvernement américain. En 1931 la réhabilitation d'*Ulysse* avait déjà montré qu'il existait un courant d'opinion libérale en Amérique, et que certains y prenaient enfin au sérieux le droit des artistes à la liberté d'expression.

Cairns en parlait d'une manière désabusée. « Sous un régime de censure qui ne s'informe même pas de l'opinion personnelle du censeur, il n'y a pas grand-chose à espérer. En tout cas, pas de notre vivant, hélas ! Peut-être dans trois générations sera-t-il possible de publier *Tropic of Cancer* aux Etats-Unis. Sûrement pas avant. »

Un jour, la porte du bureau s'ouvrit sur un jeune couple dont la mine ensoleillée contrastait avec la grisaille de l'après-midi parisien. Lawrence Durrell et sa femme, Nancy, débarquaient de Grèce pour rencontrer Henry, à la suite d'un échange épistolaire fulgurant. Il était court et rablé, blond et poupin, elle mince et longue, assez frêle ; leurs bérets identiques et leurs pardessus en poil de chameau donnaient un cachet gentiment comique à leur apparition jumelée.

C'était donc lui l'auteur de ces lettres dithyrambiques qu'Henry avait montrées à mon père : Lawrence Durrell, poète, fonctionnaire, et aspirant écrivain. Il apportait le manuscrit d'un livre qu'il avait terminé à vingt-quatre ans, deux ans plus tôt : *The Black Book*, un livre ambitieux qui se définissait par un sous-titre : *A Chronicle of the English Death*. Encore un livre impubliable, intouchable, dans lequel Durrell avait tenté un

portrait intérieur de l'Angleterre parallèle à ce que Miller avait entrepris pour l'Amérique. De là était née leur amitié, instinctive et immédiate ; Henry avait promis de convaincre mon père de publier *The Black Book*, ayant apparemment oublié qu'il avait dû lui-même attendre deux ans avant que paraisse son premier livre.

Or, la situation de mon père n'était pas suffisamment consolidée pour lui permettre de publier autre chose que de la littérature alimentaire — *Love Counts Ten, Bright Pink Youth, Dark Refuge* — en dehors des nouveaux ouvrages de Miller. Anaïs Nin et Lawrence Durrell étaient deux inconnus, et ce qui s'était passé avec Miller montrait bien la somme de travail et d'attente qu'impliquait le lancement d'un nouveau talent à partir de Paris.

Mon père n'avait pas eu le coup de foudre pour le livre d'Anaïs Nin ni pour celui de Larry Durrell, rien qui approchât de son enthousiasme à la lecture de *Tropic of Cancer*. Ces deux livres méritaient d'être publiés, mais il faudrait attendre : imprimer un livre coûtait quinze mille francs, au bas mot, et cela excluait donc tout livre à vente lente. Aux yeux de Larry et d'Anaïs cette attitude prudente était difficilement tolérable. Larry avait investi tous ses espoirs dans un livre dont la publication paraissait soudain illusoire, chimérique, mais qui commandait néanmoins son destin. Il gagnait sa vie en travaillant pour le Service d'information britannique à Chypre, fonction qu'il jugeait incompatible avec sa vocation d'écrivain. Si son sang irlandais avait inspiré l'audace et le lyrisme du *Black Book*, son éducation anglaise le portait aux calculs méthodiques. Il n'était pas question de lâcher un revenu fixe sans avoir la certitude que le métier d'écrivain lui procurerait de quoi vivre.

L'impasse était totale, et la menace de guerre augmentait chaque jour la tension. Pour Larry et pour Anaïs ce besoin de laisser leur marque sur un monde qui risquait de s'évanouir à tout jamais devenait une hantise ; Larry prolongea son séjour jusqu'à l'hiver dans l'espoir de trouver enfin une solution concrète.

Son affinité naturelle avec Anaïs s'était affirmée, et depuis qu'il s'était plongé dans la lecture du fameux journal, il avait conçu pour elle une admiration égale à celle qu'il avait pour Henry. Il fallait absolument jeter les bases d'une association

triangulaire — et avant tout réduire les obstacles entre Anaïs et Henry. Il y employa ses qualités de diplomate, qui étaient grandes... Il partageait avec Anaïs une vision romantique de l'univers, aux antipodes de celle d'Henry, et ils s'encourageaient réciproquement dans cette résistance à l'influence centrale.

Cependant Larry comprenait aussi le besoin qu'Henry avait d'un interlocuteur mâle pour assurer le processus créatif. Il s'était contenté jusque-là, pour jouer ce rôle, d'un souffre-douleur patenté, comme Alfred Perlès ou Michael Frankel, qu'il jetait à la rue au bout de deux ans d'un usage intensif, comme de vieilles maîtresses qui ont fait leur temps. Or Larry était un interlocuteur beaucoup plus constructif, d'une tout autre espèce. Il avait l'habileté de se poser en disciple, de rendre hommage en toutes occasions au rôle révolutionnaire que jouait Henry, celui d'un novateur, d'un libérateur.

Henry aimait se contempler dans ce personnage, et les assurances que lui prodiguait Larry le rendaient indispensable. De ce fait Larry était maintenant en mesure de faire comprendre à Henry qu'il devait, par voie de réciprocité, aider ses deux disciples dévoués, Anaïs et lui-même, à être publiés par Jack Kahane, le seul éditeur au monde en position de le faire — mais malheureusement sans argent... Or Larry et Anaïs auraient pu payer l'impression de leur propre livre : mais une telle publication « à compte d'auteur » avait un caractère dégradant inacceptable.

Ainsi vint un jour un projet de collection, « The Villa Seurat Series ». Miller y apportait son prestige avec son livre, *Max and the White Phagocytes* ; Anaïs s'engageait à financer la publication du livre de Larry ; et Larry celui d'Anaïs. Solution courtoise et élégante ! On évitait ainsi l'opprobre du compte d'auteur, et pour mon père cela résolvait tous les problèmes. Un accord fut bientôt signé entre les intéressés, fin 1938, prévoyant la publication de trois livres au cours de l'année 1939. Après quoi Larry et Nancy repartirent pour Chypre, avec la promesse d'Henry qu'il viendrait passer quelques mois avec eux au printemps.

Pendant ce temps la République s'amenuisait en Espagne ; Barcelone allait tomber. Hitler poursuivait méthodiquement la réalisation du programme inscrit dans *Mein Kampf* et, en mars 1938, il entrait en Autriche ; il lui avait fallu quatre ans,

depuis sa première tentative manquée, et l'assassinat de Dollfuss, pour accomplir cette étape de son plan.

Les bruits de guerre étaient de plus en plus insistants et la colonie anglo-américaine de Paris commençait à s'inquiéter ; sur le boulevard Montparnasse on sentait bien que la bonne vie était menacée. Tout à coup, la France apparaissait vieille et affaiblie, pratiquement retombée en enfance, incapable de faire front aux dictatures en Espagne, en Europe centrale et, bientôt sans doute, sur le Rhin. Les propos séniles du généralissime Gamelin, du matois Reynaud et de Daladier, le Taureau du Vaucluse, tels étaient les remparts, purement rhétoriques, que ce pays de guerriers pouvait opposer aux armées de l'Axe — plus quelques cercueils volants sortis des usines Bloch.

Mon père souffrait de cette situation, en raison d'abord des menaces matérielles, personnelles et familiales qui pesaient sur nous — mais surtout de la veulerie des ex-Alliés de 1914-1918 en face de l'insolence démoniaque d'Hitler. Cette situation le plongeait dans des abîmes de rage muette et impuissante. Tout cela lui montrait qu'il s'était battu pour rien, qu'il avait perdu quelques années de sa vie, une partie de sa santé, pour en arriver à cette humiliation suprême. Se voir persécuter par un scélérat comme Hitler parce qu'il était né « de race juive » ! Lui qui, toute sa vie, avait abjuré sa judaïté, il se trouvait contraint par l'honneur, et par le simple devoir de solidarité humaine, de se battre une nouvelle fois pour une cause qui n'était plus la sienne.

Sur le plan plus immédiat et concret « des affaires », il faut dire aussi que la survie d'*Obelisk Press* n'était pas seule en jeu. Mon père avait jeté les bases avec Michel Bogouslawsky d'un projet de collection à bon marché — éditions de poche en langue anglaise de classiques modernes pour le marché continental.

Un éditeur de Leipzig, Bernard Tauchnitz, avait lancé cette formule au début du siècle ; sa collection à couverture blanche réunissait tous les grands succès de la littérature contemporaine, britannique et américaine, mais ne se vendait qu'en Europe continentale, aux touristes et à un prix si modeste que le lecteur abandonnait généralement le livre sur place, dans un train ou un hôtel, une fois terminé. Cette édition de poche ne pouvait donc gêner la vente de l'édition originale publiée à Londres ou à New

York sous la forme reliée, à un prix dix fois plus élevé mais dont le tirage dépassait rarement mille exemplaires. Le succès de l'édition Tauchnitz lui avait valu d'être concurrencée depuis quelques années par une collection fondée avec des capitaux anglais, Albatross. Il y avait aussi un certain Allen Lane qui s'était inspiré de cet exemple pour monter une collection de livres de poche en Angleterre même, Penguin ; mais sa survie professionnelle était fort douteuse car les éditeurs de livres reliés lui menaient la vie dure.

Mon père avait donc parlé de son idée à Michel Bogouslawsky, qui lui avait assuré que Hachette pourrait envisager de soutenir financièrement une collection continentale rivale d'Albatross et de Tauchnitz. Le projet en était là quand Hitler commença à tourner ses regards du côté de Prague, et à relancer son chantage à la guerre.

La crise tchécoslovaque suivait l'affaire autrichienne, mais les optimistes prédisaient encore la fin prochaine du dictateur. On parlait de soulèvements qui se préparaient en Allemagne, d'un putsch de l'armée. Vivian en était persuadé ; les succès que remportaient les Etats totalitaires ne caderaient pas avec ses plans, ils allaient à l'encontre de toutes les prévisions du groupe. Nous restions donc fermement accrochés à la ligne générale, confiants en l'étoile de Jules César... Lorsque l'on se donne un tel chef, comment ne pas lui faire confiance ? Quant à l'échec des Etats Généraux, l'élection manquée de Justin Godard et d'autres déconvenues du même genre, Vivian les gommait avec une grande aisance, comme s'ils n'avaient jamais existé.

Nul ne posait de questions, et ce silence me semblait l'effet d'une volonté unanime. C'était curieux, cette façon d'esquiver la réalité, et je regimbais... dans mon for intérieur. J'aurais voulu en discuter avec Laurette, mais il me suffisait de la regarder pour comprendre que c'était impossible. Formuler le moindre doute était mettre en péril tout l'édifice. Donc, par amour, je me taisais, et je m'efforçais de croire vrai ce que je savais être faux. Les buts devenaient flous, l'avenir nébuleux, et je fuyais tout débat avec moi-même.

A mesure que l'été approchait les nouvelles étaient de plus en plus alarmantes. Ma famille partit en juillet pour un village à l'ouest de Paris, Orvilliers, où l'on avait loué une maison de

paysans avec un jardin. Mon père n'y passait que les week-ends et je le voyais tous les jours de la semaine au bureau ; chaque matin, au saut du lit, il consacrait deux ou trois heures à la rédaction de ses mémoires, pour lesquels il avait reçu deux contrats et des avances, l'année précédente, d'Alfred Knopf à New York et de Michael Joseph à Londres. Bien des mois s'étaient écoulés avant qu'il y travaillât, et il se levait tous les jours avant l'aube pour rattraper son retard et écrire ce livre auquel il ne croyait plus, qui devait s'appeler *Memoirs of a Booklegger*. Amusant.

Paris s'était vidé des Parisiens. Les étrangers s'égaillaient à leur tour. Henry Miller avait pris le train pour la Dordogne, en se disant que si la situation ne s'arrangeait pas, il pourrait facilement atteindre Bordeaux et s'embarquer pour l'Amérique. Je reçus de lui une carte postale du gouffre de Padirac, me recommandant de prendre soin des aquarelles et manuscrits qu'il avait laissés au bureau, place Vendôme.

Les Delamare étaient en Bretagne, et Laurette passait ses vacances dans les Pyrénées, près de Bagnères, avec sa famille, Rolande et quelques amis.

Finalement, mon père décida de fermer le bureau, il me donna mon mois de salaire et me dit de me débrouiller pour m'improviser des vacances ; j'avais l'air d'en avoir besoin.

Au cours de cet étrange été flottant je m'étais senti progressivement dépossédé de mon identité, tirillé entre divers mondes, incapable de réagir et de décider. J'avais rompu avec la société en mettant le feu à mon lycée, j'avais rompu avec le monde en partant pour les Indes, et ces deux gestes velléitaires ne m'avaient donné que le sens accru de ma confusion et de mon impuissance. Que de contradictions ! Je me vouais à l'ascétisme — et je gagnais mon pain dans une entreprise qui vivait de pornographie. J'avais découvert le grand amour de ma vie — mais seulement au prix du renoncement éternel. J'avais trouvé un gourou pour assurer ma libération — mieux valait ne pas sonder ce sujet-là, le terrain était miné... Le passé passait, l'avenir était parfaitement obscur... La seule réalité perceptible de ma vie n'était déjà plus qu'un souvenir — cet été doré, disparu à tout jamais, qui m'apparaissait maintenant comme un mirage, un instant que j'avais vécu dans une communion si pure et si profonde que ma vie semblait avoir pris fin avec ces vacances bretonnes.

Pourquoi ne pas regarder les choses en face ? Mon unique espoir de survie, c'est elle. Elle seule possède cette essence, cette lumière du cœur hors de laquelle je ne pourrai continuer à respirer, vivre, prendre forme. Je suis obsédé par la pensée qu'elle est séparée de Vivian pour plusieurs semaines, rendue

pour ainsi dire à la vie civile, tandis que je dépéris seul à Paris, où j'étouffe si loin d'elle... Je décide tout à coup de sortir de ce cauchemar. J'achète un vélo, une torche électrique, un couteau suisse, un sac de couchage, des allumettes et trois boîtes de conserves de légumes. Mon équipement est solidement arrimé sur mon porte-bagage avant le lever du jour. Bientôt la rue Claude-Bernard file sous mes roues, je me sens trois soleils dans la poitrine, je pédale dans les nuées, fou d'amour. Encore, toujours l'amour... Comme désincarné, j'arrive dans l'après-midi à Orléans, cahotant sur les pavés... Cent quinze kilomètres... encore vingt-cinq jusqu'à Meung, où mes roues me conduisent dans la cour d'une auberge : j'ai du mal à descendre de la machine, mais je parviens à marcher jusqu'à mon lit. Je m'affale sur le ventre, le derrière à feu et à sang, et je tombe dans un rêve où mes pédales sont devenues les roues à aube d'un navire remontant le Mississippi, cherchant à la trace un fanal reflété au loin par les eaux noires du fleuve. Le rêve s'enchaîne avec la réalité de l'aube, le crissement des graviers, la deuxième étape. La peau de mes fesses est rissolée par la douleur, viande de boucherie aux nerfs morts, et je ne sens plus rien. Ma vision est ajustée aux nécessités immédiates de la locomotion, je ne vois pas plus loin que le prochain tour de roue, aveuglé par la fatigue et la transpiration. *Orléans, Beaugency, Notre-Dame-de-Cléry, Vendôme... Vendôme...*

Ah, j'ai vraiment perdu la forme ! il faut que je fasse mieux ! Beaugency, Blois, Amboise... Villes royales, cités des princes poètes, dont les pavés ronds résonnent dans mon crâne. A Tours, je m'égare un peu. Azay-le-Rideau, Poitiers. Un sandwich, l'eau du robinet et ma dernière chambre d'hôtel, car les fonds sont en baisse : demain je dormirai à la belle étoile. J'ai fait deux cents kilomètres à la deuxième étape, c'est un progrès. Le troisième jour est moins douloureux. Je ne suis plus aveuglé par la sueur, je respire mieux, le jarret a trouvé son rythme de croisière, mon corps est devenu une machine à pédaler, guidé de très loin par une volonté abstraite. Angoulême, Bordeaux, Arcachon. Jusqu'à l'étang de Biscarrosse, deux cent quatre-vingt kilomètres ! Je m'effondre avec ma bicyclette au bord de l'eau, trop faible pour chasser les moustiques qui m'entourent joyeusement. Au milieu de la nuit, je me réveille en poussant un cri, point culminant

d'une séquence si érotique et si vigoureuse qu'il me faut un moment pour comprendre ce que peut bien faire cette bicyclette entre mes jambes. La nuit est sans étoiles, noire d'encre, et mon estomac affamé devient la seule réalité. Ma torche électrique m'attire toutes sortes de compagnons ailés qui valsent autour de ma tête pendant que j'ouvre une boîte de conserves. Comment manger des haricots froids avec un couteau suisse ? Ce repas dans la pénombre est un échec de plus. Autour de moi, la brise nocturne éveille en bruissant le monde des roseaux, archets sans corde au bal des grenouilles.

Pourquoi, me demanderez-vous, ne pas prendre une route plus directe pour voler vers ma bien-aimée, par Chateauroux, Périgueux et Tarbes, qui m'aurait économisé une bonne cinquantaine de kilomètres ? Parce que je me persuade que je ne vais nullement à sa recherche ; je vais faire du cyclotourisme dans les Pyrénées, et si d'aventure je trébuche sur son seuil, eh bien, tant mieux ! Mais je le jure, ce sera là un pur hasard.

Je traverse les Landes, parcours mortel, sur une route rectiligne comme un fil à plomb, dans la torpeur lourde des dunes et des pins, à l'infini... A Castets, je bifurque en direction de Pau, mais, juste à la sortie de Dax, je sens que je ne peux plus continuer. Avec ces montagnes à franchir je n'y arriverai pas aujourd'hui, c'est certain. Je m'écrase dans un petit bois, et repars à l'aube. Les côtes deviennent dures, mais je les grimpe sans peine ; en remontant les pentes pyrénéennes je ne vois que le ciel, en haut. J'ai des lucioles devant les yeux. Pau, Lourdes, Bagnères. Et enfin les dernières côtes abruptes, puis la descente sur le village de Campan, à moitié enseveli dans l'ombre du soir. Je veux demander mon chemin à un paysan, et suis obligé de lui montrer l'adresse écrite au dos d'une enveloppe ; j'ai encore perdu l'usage de la parole, ça devient une manie ! En la revoyant, peut-être ma voix reviendra-t-elle ?

La porte de leur villa ouvre sur un escalier que je gravis à grand-peine, comme un vieillard sans forces. Je débouche sur une vaste terrasse où je me trouve soudain parmi une famille entière en train de s'installer autour de la table du dîner. Rolande est la première à apercevoir le spectre.

« Miséricorde ! Laurette ! Viens vite ! », crie-t-elle. « Mais enfin, d'où sors-tu, Maurice ? C'est bien toi, hein ? »

« Argh !... »

« C'est sérieux, tu as perdu la voix ? Et il a dû perdre aussi la moitié de son poids, il est méconnaissable ! Pauvre... »

« Argargarg !... »

Et je m'effondre sur une chaise longue. François m'apporte un grand verre de rouge. Lionel le lui ôte des mains en disant que ça risque de me tuer. Laurette arrive, demeure un moment confondue, puis m'embrasse et me parle. Ensuite, elle reste longtemps assise à côté de moi, silencieuse, pendant que les autres se mettent à table en chuchotant. La nuit tombe sur les montagnes alentour ; je suis parvenu au terme de ma quête. Elle est là, auprès de moi, elle entend mon cœur battre pour elle, comme nul cœur n'a jamais battu. Demain, quand j'aurai retrouvé ma voix, je lui dirai... Ma tête bouillonne, mes oreilles sifflent, et les figures autour de la table, à peine éclairées par les bougies, me semblent appartenir à un autre monde. J'entends des voix au loin, puis tout disparaît dans la nuit.

Le lendemain matin, je me réveille sur ma chaise longue, sous une couverture, tout surpris de voir devant moi Laurette, fraîche et souriante, avec un plateau couvert de victuailles.

« Impossible », dis-je faiblement.

« Et pourtant vrai, tu as même récupéré ta voix. »

« Tu sais que je suis fou, hein ? »

« Oh, nous avons tous notre petit grain ! », dit-elle raisonnablement.

Ce petit déjeuner est extraordinairement savoureux, la confiture me dégouline sur le menton.

« Je dois aller à Bagnères pour chercher le courrier », dit-elle. « Je ne te propose pas de venir, ce n'est qu'à cinq kilomètres, mais tu dois avoir une indigestion de bicyclette... Ça ne me prendra pas longtemps. »

« Oh non ! Laisse-moi prendre une douche, je t'accompagne. »

Et me voici de nouveau sur ce véhicule de misère, que je n'ai même pas pris le temps de décharger, mais cette fois c'est pour le tour de piste du vainqueur ! Je pédale derrière elle, pour mieux la regarder, pour mieux m'assurer de sa présence physique.

Elle sort de la poste avec un petit paquet de lettres. Nous nous asseyons à une terrasse ombragée et nous commandons du café.

Elle ouvre son courrier et chacun de ses gestes me ravit — bien sûr, entre mes rêves et la réalité, il y a un certain décalage. Pourtant, toutes ses attitudes, même les plus neutres, non embellies par mon imagination, m'enchantent. Son expression d'enfant absorbée, pendant qu'elle lit cette lettre en tortillant une mèche de cheveux, mériterait d'être fixée pour l'éternité.

Les cinq lettres qu'elle lit attentivement l'une après l'autre sont toutes de la même écriture, de la même personne. Une vibration d'alarme me parcourt. Elle finit la dernière, boit un peu de café et me sourit.

« Maintenant que tu as retrouvé la parole, peux-tu m'en dire un peu plus ? Quand as-tu quitté Paris ? »

« Il y a cinq jours. »

« Quoi ? Tu as fait huit cent cinquante kilomètres en cinq jours ? »

« Oh ! ce n'est rien, vraiment... »

Elle me considère d'un œil songeur. Va-t-elle comprendre, enfin ? Se souvenir ?

« Ecoute, Laurette, je sais que je n'ai aucun droit de te demander ça, mais ces lettres, là, peux-tu me dire ?... »

« Oh, pardon, mon vieux ! Je n'aurais pas dû passer tout ce temps à lire ma correspondance, ce n'est pas gentil... Mais je m'inquiète pour lui, pour mon pauvre amoureux transi, Robert, tu sais, qui est malade, si privé d'espoir. Sa sœur ne désarme pas, elle insiste pour que j'aille passer quelques jours chez eux, à Alès... Enfin, je ne veux pas te déprimer avec les problèmes des autres... Mais, explique-moi... hier soir... enfin, ton arrivée, comment... ? »

« Je passais par là, c'était plus ou moins sur mon chemin. »

« Tu comptes aller plus loin ? ailleurs dans les Pyrénées ? »

« Bien sûr. C'est pour ça que je suis ici. »

« C'est vrai, au moins tu es ici ! C'est une surprise extraordinaire, tu sais. Hier soir tout le monde voulait fêter ton arrivée, mais tu étais si fatigué... Combien de temps peux-tu rester ? »

« Je ne reste pas, je ne peux pas. »

« Comment ça ? Tu viens d'arriver, et après un pareil voyage c'est de la folie ! Je t'en prie, si tu ne veux pas faire ça pour moi, fais-le au moins pour Rolande. Tu sais qu'elle a un faible pour toi... C'est vrai... »

« Dis-lui au revoir de ma part. Je regrette, il faut que je m'en aille. »

« Maintenant ? déjà ? Maurice ! »

J'ai déjà enfourché mon fidèle coursier, et je prends mon élan dans la descente, les yeux brouillés de larmes, cherchant la route de Tarbes.

Sous la pluie, les Pyrénées sont vraiment tristes ; bien sûr, il pleuvait. Je roulais vers Paris par la route la plus directe. J'étais de plus en plus fantomatique, réduit à quelques kilos de substance pédalante. Cet amour merveilleux, hors temps, hors planète, je l'avais rêvé. Cette passion qui m'avait ravi l'âme était l'effet d'un jeu de miroirs ; arrivé à Bergerac je me sentis tellement fatigué et désemparé dans cette petite ville si loin de mériter le grand Cyrano, que je vendis mon vélo et, avec l'argent que j'en tirai, je pris le train pour Paris.

Mon père, effrayé par mon aspect cadavérique, m'envoya récupérer à la campagne avec le reste de la famille. Deux jours plus tard je reçus une lettre de Laurette, toute d'amitié, qui me remit les idées en place... C'était ainsi, mon destin ne serait ni celui de Tristan, de Don Juan, de Faust ou de Tolstoï, ni celui de Lord Byron, de Shelley, d'Havelock Ellis, du prince Albert, de Robinson Crusoë, d'Othello, de Goethe, de Chopin, de T.E. ou de D.H. Lawrence, de Raspoutine, de saint Antoine ou de Nicolas Flamel... mais celui d'Abélard, docteur en abstinence. Ascète par castration rituelle. Tel était mon avenir, telle était la leçon que mon rival et gourou Vivian venait de m'assener des coulisses, sans même s'en rendre compte. « Pensez à votre destinée spirituelle, mon fils, oubliez les demoiselles », me disait-il par des voies détournées.

Je repris ma modeste place dans les conseils du groupe. Vivian avait accouché pendant l'été d'un monument définitif, *Le Pacte Synarchiste*, qui se présentait sous la forme d'un manuscrit ronéotypé avec une reliure dorée et des cordonnets rouges. Je n'eus pas le temps d'en absorber le contenu, qui était fort ébouriffant, et je dus rendre mon exemplaire et me présenter à une grande séance inaugurale.

On m'accueillait donc dans le cercle intérieur pour de bon, en dépit de mes folies et de mes erreurs passées !

Au cours de ces assises qui devaient marquer la naissance de l'Ordre Synarchiste, chacun allait prêter serment et recevoir le grade de chevalier. Revoir Laurette, charmante nonne bronzée, vêtue de bure rouge, m'amena d'un coup à une exaltation telle... que je replongeai aussitôt dans la quête sans espoir, et décidai de vouer mon existence à la cause synarchiste. Pour Laurette et, en toute honnêteté, un peu aussi pour la synarchie.

Qu'est-ce que la synarchie ? Dans son discours inaugural, Vivian l'a définie en termes clairs, satisfaisants pour l'esprit. Imaginez l'antonyme d'anarchie. L'anarchie est une utopie impuissante, inspirée par un esprit de révolte qui réclame la suppression de toute forme de gouvernement, projet irréalisable en cet instant de l'histoire humaine. La synarchie, c'est le gouvernement en commun, chacun participant aux décisions d'intérêt collectif selon ses capacités et sa fonction. La démocratie s'est épuisée en luttes inutiles — nous en avons bien des preuves aujourd'hui — pour la bonne raison que le principe même de la représentation parlementaire est un leurre, un faux système, une simplification inapplicable à la diversité des situations humaines.

La synarchie s'appuiera donc sur quatre ordres, qui correspondent au système hindou des castes. La première, celle des brahmines aux Indes, formera l'ordre des philosophes, des artistes, des éducateurs, des penseurs et créateurs ; la deuxième, celle des kshatriya, équivaut dans la société synarchique à l'ordre des administrateurs ; la troisième à l'ordre des commerçants, des chefs d'entreprise ; la quatrième à celui des travailleurs. Chaque ordre est hiérarchisé, et le gouvernement est exercé en commun par leurs délégués élus. Cette division du peuple en ordres est naturelle et conforme à la tradition ; la Révolution française en a adopté le principe avant que le jacobinisme égalitaire, et plus tard le communisme, n'uniformisent la population en une seule classe, au mépris des réalités évidentes de la vie sociale. La synarchie restaure l'ordre naturel des sociétés, qui répond à la classification spirituelle des individus. La synarchie exaucé les vœux de la tradition ésotérique, transmise par la Rose-Croix, par les grands illuminés, sans oublier le comte de Saint-Germain, Saint-Yves d'Alveydre...

J'écoutais ces merveilles dans un demi-songe, et pénétré d'un

indicible bonheur parce que Laurette, qui était assise à côté de moi, avait posé sa main sur la mienne. Au moment de la péroraison, saisi par un double enthousiasme, je dégageai ma main et la posai sur la sienne.

Aussitôt un magistral coup de règle me claqua sur les jointures ; interloqué, je regardai Kryia, assise de l'autre côté de Laurette et qui regardait droit devant elle d'un air entendu. Ce coup de règle d'institutrice était parti, vif comme l'éclair, dès que ma main avait été à sa portée ! Elle ménageait Laurette, la pythonisse, et me rabaisait, moi, au rang d'écoller malpropre. J'étais abasourdi. Laurette éloigna sa main sans rien dire... J'en avais franchement assez de leurs simagrées, la coupe était pleine. Nous n'étions pas des Templiers, après tout, pourquoi jouer cette comédie ? Pourquoi faire semblant d'être dans une cathédrale alors que nous étions dans un appartement bourgeois ? C'était ridicule !

Le moment était venu de prêter serment, et avec un glaive, s'il vous plaît ! Vivian se taisait, l'air absent, tandis que Kryia expliquait que nous n'avions pas de glaive et que nous utiliserions donc un symbole de glaive. Elle nous présenta un coupe-papier-souvenir du Mont-Saint-Michel.

« Il est en argent », dit-elle, la mine sévère. « Un jour prochain, nous aurons un véritable glaive en or. Mes amis, il vous faudra surmonter le sentiment de ridicule auquel certains pourraient être tentés de céder à l'idée de prêter un serment aussi important à l'aide d'un coupe-papier. Ce coupe-papier, pour moi, est un glaive. C'est parce que j'ai en moi la force d'en faire un glaive que la synarchie triomphera. Et j'ai aussi la force de confondre ceux qui sourient en m'entendant dire que ce coupe-papier *est* un glaive. La foi est notre seule arme et notre seule preuve. Peu importent les détails ! Ceux qui sont réunis ici, qui ont été jugés dignes d'être les premiers chevaliers synarchistes, sont admis dans l'Ordre parce qu'ils ont la capacité de créer des mythes. J'espère que je me suis bien fait comprendre. Par tous », ajouta-t-elle en me regardant. « Allez, au premier ! »

Nous la regardions, interloqués, domptés, pétrifiés, avec respect et admiration... Vivian avait un petit sourire en coin... Gauthier-Walter prêta serment le premier ; il ressemblait à un oisillon famélique dressé sur ses ergots, flottant dans sa longue

robe écarlate. Il déclama son serment d'une voix éraillée mais pleine de fougue.

Puis se succédèrent Armand Mora, le conseiller politique de Kryia, toulousain d'origine, d'accent et de tempérament ; Georges Jenny, dont les épaules voûtées et la voix faible ne mettaient guère le texte en valeur ; Witold, le mari d'Hélène Anikeef, tous deux récemment recrutés par Vivian ; Hélène prêta serment en minaudant un peu, nous épiant du coin de ses beaux yeux mystérieux pour juger de l'effet. Puis Laurette, Rolande, les autres femmes. J'étais le dernier à passer, et je dus emprunter la robe rouge de Georges Jenny car je n'en possédais pas. Le discours de Kryia m'avait impressionné au point que je débitai mon serment comme un synarque de toujours, sans sourciller. Laurette, devant Kryia, me donna une accolade fraternelle. Nous étions donc réconciliés, tous unis pour le triomphe de Jules César ! Il ne manquait plus que lui.

L'invasion de la Tchécoslovaquie par Hitler allait-elle provoquer sa fuite vers l'Ouest, sa venue en France ? Les visions étaient confuses ; cependant Rolande, à seize ans, avait atteint un éclat charnel tel que, si César ne se dépêchait pas d'arriver, il créerait toute sorte de complications. Beaucoup de garçons tournaient dans les parages, et ils n'étaient pas tous théosophes asexués. Ah, la petite Rolande était un morceau de roi ! Jules César serait comblé, mais il fallait faire vite.

Sur le front d'Obelisk Press, un accord était intervenu entre mon père et les Trois Mousquetaires — c'était ainsi qu'Anaïs Nin, Lawrence Durrell et Henry Miller se désignaient eux-mêmes — pour le lancement de la collection Villa Seurat qui, au moins au début, ne publierait que leurs propres œuvres.

Après Munich, et après le retour d'Henry Miller à Paris (un peu honteux d'avoir fui comme un rat), les rapports s'étaient encore resserrés, Anaïs-Larry, Larry-Henry, Henry-Anaïs, à l'idée que le monde allait peut-être disparaître d'un jour à l'autre, avec les lecteurs putatifs de leurs œuvres présentes et futures.

Il n'y avait pas une minute à perdre !

Imprimer un livre en langue anglaise en France était incroyablement difficile, à moins de payer une fortune. Les

tirages réduits faisaient que le coût de la composition pesait d'une manière catastrophique sur le prix de revient. Les rares compositeurs d'imprimerie qui connaissaient un peu d'anglais étaient de grands artistes qu'il ne fallait pas bousculer. Et, malgré des corrections répétées, les livres sortaient avec des coquilles monstrueuses dont se délectaient les collectionneurs étrangers. Nous en étions à rechercher des imprimeurs en Belgique, et même en Hongrie d'où les livraisons arrivaient lentement par la voie fluviale.

Mon père avait eu la déception de voir le manuscrit de ses mémoires refusé par Knopf. Blanche Knopf, qui avait arrangé l'affaire, lui expliqua gentiment que le livre était médiocre, bâclé, écrit trop vite. Piètre consolation : on ne lui demandait pas de rembourser l'avance... Michael Joseph, pour sa part, avait maintenu sa décision de publier le livre à Londres au cours de l'été 1939, la réputation diabolique d'Obelisk Press étant suffisamment établie en Angleterre pour assurer la vente du livre sur son seul titre — quelle qu'en fût la qualité.

Par une lettre du War Office de Londres adressée à mon père, qui s'était égarée dans le courrier général, je découvris qu'il tentait en secret de reprendre du service dans l'armée britannique... Vingt Ans après, ou le Mousquetaire Solitaire ! ... Le War Office l'avisaît que sa demande de réincorporation ne pouvait être acceptée que sous réserve ; d'une part, il ne pourrait être réintégré qu'en tant que sous-lieutenant, parce que sa démobilisation, en 1919, l'avait privé de son grade de capitaine ; d'autre part, il devrait se soumettre à des examens médicaux sévères... Sans doute avait-il caché ce projet insensé à ma mère. Ayant perdu un poumon pendant la ci-devant Grande Guerre mondiale, il n'avait survécu que par miracle depuis lors, et seulement grâce au dévouement constant de sa femme. Comment aurait-il pu avouer, même à elle, la somme d'angoisse, de désarroi qui l'avait conduit à cette décision ? Il pouvait tout lui dire... sauf qu'il songeait à l'abandonner pour se battre contre Hitler.

Tous les pacifistes devenaient des foudres de guerre. Ma plus grande stupéfaction, pendant l'hiver, fut de voir Gregor Louchine dans un uniforme resplendissant de cavalier. Depuis six mois il avait disparu du paysage, et voici qu'il réapparaissait avec le galon de laine de brigadier cousu à sa manche — mais dans un

uniforme de drap fin coupé par le bon faiseur. Point de houseaux de troufion ; ses bottes à huit reflets auraient fait la fierté d'un général ; bizarrement sa laideur outrancière s'accommodeait bien de l'uniforme. Sa hure camarade était plutôt mise en valeur par le col officier et le calot conquérant.

« Holà, cadet de Gascogne ! », dis-je faiblement.

Et j'ajoutai :

« Gregor, qu'as-tu fait ? »

« Quoi, "Gregor qu'as-tu fait ?" Qu'est-ce que ça veut dire : "Gregor qu'as-tu fait ?" Je me suis payé une charge de sous-officier, tout simplement. Et un bel uniforme grâce auquel je peux faire fi des bonniches. Je m'envoie des bourgeois de quarante ans, mon bonhomme, bien dodues et bien replètes, que j'embroche avec mon dard redoutable, et que je fais jouir jusqu'à... jusqu'à... Tu as l'heure ? »

« Il est l'heure d'aller dîner, calme-toi. Mais dis-moi, et ton doigt de pied ? »

« Oh, ce n'était pas le gros orteil !... Je leur ai expliqué que j'avais changé d'opinions. Et quand leur regard est monté jusqu'à mon fameux polard, ils ont compris à qui ils avaient affaire. Ils m'ont déclaré bon pour le service et m'ont bombardé brigadier, aussi sec ! Pas d'histoires, strongneugneu !... »

C'était une histoire remarquable mais triste. Qu'allait-il advenir de ce défenseur de l'Occident dans les mois et les années à venir, me demandai-je en le regardant ingurgiter une quantité extraordinaire de nourriture, une serviette maculée nouée autour du cou, rotant et hoquetant à discrétion entre les pelletées.

« Note bien », dit-il, « je ne suis pas belliciste. J'aime monter à cheval, contrairement au colonel. Alors je monte sa jument, qui a du ressort. Et, bien sûr, il y a le prestige de l'uniforme. J'aime gamahucher les grosses pétasses, alors ça, sans vous commander, mon prince ! Par derrière, je préfère, ça rentre mieux, on voit le paysage, et il y a tous ces trucs à pétrir. Ah ! Et toi, beau brun, quels sont tes goûts ? »

Silence gêné.

« Je vois », reprit-il d'un ton dégoûté en faisant craquer des os de bêtes entre ses molaires. « Monsieur en est encore aux amours mystiques, les jeunes vestales et tout le tremblement, pas vrai, sale con ? »

Il jeta la carcasse dans son assiette barbouillée de sauce.

« Gregor, je me rends compte que cet uniforme t'a mis au-dessus des sensibleries ordinaires de la race humaine, mais chacun choisit son destin. Je n'envie pas celui d'un charognard qui vend sa conscience pour une livrée de tueur. »

« Holà ! », dit-il, « holà ho ! »

Il s'interrompit pour éructer copieusement, à la grande confusion des voisins.

« Insulter l'uniforme de Marianne, ce n'est pas joli joli... en ces temps post-munichois, mon jeune copain ! Il pourrait t'en cuire. Si ces braves gens autour de nous t'entendaient, mon salaud, ils te lyncheraient — s'ils avaient des couilles au cul ! Ce qui est douteux », ajouta-t-il en jetant des regards soupçonneux à droite et à gauche. « Allez, il est l'heure d'aller écouter Suzy Solidor. Ah ! j'aime voir son beau torse de matelot jouer des épaules. Ah, la garce !... Mmm... Gemütlich... »

Si j'avais été Suzy Solidor, je me serais méfiée.

Dans le tohubohu de la boîte de Solidor, non loin du Théâtre Français, Gregor reprit son propos.

« Le jour où tu voudras te faire dépuceler, vieux, fais-moi signe, je t'arrangerai ça avec plaisir. Ce sera un honneur pour moi. »

« Ferme ta gueule, veux-tu ? »

« Jamais ! Si tu ne veux pas de mes services, respecte au moins mon uniforme. Merde alors ! Au prix qu'on paye le drap d'Elbeuf ! Hitler aussi est puceau, il est végétarien, c'est un type comme toi, il n'y a qu'à le regarder. Pour calmer Hitler, pour l'empêcher de devenir complètement fou et de nous tuer tous, il faut lui apprendre à faire l'amour à la française. En selle, citoyen ! C'est pour ça que, bien que Russe, je porte cet uniforme de grand amoureux. Je n'ai pas besoin de fusil, moi, j'ai mon pétard ! Les grosses Teutonnes, je vais leur faire dégorger la sous-ventrière... Ah ! cette Solidor ! regarde-moi ça, hein ! Quel chien ! »

Impossible d'avoir une conversation politique sérieuse avec Gregor. Nous nous séparâmes en convenant que j'irais le voir au Vésinet le dimanche suivant, pour jouer aux échecs et rencontrer quelques vieux Russes de sa famille.

Le lendemain, le hasard mit sur mon chemin deux autres militaires, François Chérel, le beau-frère de Laurette, un jeune et séduisant lieutenant, et mon cousin Mowgli qui portait crânement son képi bleu clair. Avec son poil dru et noir et son œil bridé, il avait de plus en plus l'air d'un Chinois de Chine, et je me demandai brièvement si par hasard son père, le brave colonel Laforgue, ne se serait pas fait tailler des cornes par quelque coolie désœuvré... La conception avait eu lieu à Madagascar — tout peut arriver aux colonies...

Chinois ou pas, ce type et moi on était plus que cousins, on était frères. Ce n'était pas sa faute s'il était né traîneur de sabre, c'était héréditaire ; du reste, on l'aurait difficilement imaginé tenant un magasin de bonneterie. François et lui étaient des guerriers fonctionnels ; Jacques aussi, le cadet de Mowgli, mais un peu moins à cause de son côté fleur bleue. Le plus curieux était qu'ils semblaient tous trois admettre mon pacifisme et que je ne me sentais pas aussi indigné par leur vocation d'égorgeurs patentés que j'aurais dû l'être.

Le bruit courait toujours que la guerre serait courte. A une méditation dominicale Vivian avait lancé un ordre de destruction totale contre Hitler et Mussolini, personnellement. Nous leur enfoncions des épieux dans la gorge, des tridents, des hallebardes. Ces pratiques de magie noire me déroutèrent au début, mais je finis par admettre le point de vue de Vivian. Refuser de participer à une guerre entre peuples, refuser de tuer son prochain, c'est une chose ; mais tuer deux tueurs pour empêcher une telle guerre et le massacre de milliers d'innocents, n'est-ce pas une entorse justifiée aux grands principes ? Je me surprénais à pratiquer la même éthique que Kyrill... Comme mes compagnons méditants, je participais à l'exécution, je taillais les dictateurs à coups de sabre d'abordage — Gregor eût aimé ma fougue s'il avait pu me voir. Dans l'obscurité on sentait les respirations s'enfler, la tension monter, les grands Asuras filer vers leur cible comme des torpilles psychiques. La milice astrale de Vivian le Magicien encerclait les deux bêtes féroces et leur dardait des rayons de la mort en pleine pomme d'Adam.

Entre les séances tout cela me paraissait fabuleux, mais je changeais d'avis quand le moment venait de recommencer. Hélas, Laurette n'avait pas grand-chose à dire quant au résultat

de nos efforts sur le plan psychique ! Et les journaux n'annonçaient toujours pas que Mussolini avait été pris de mystérieux spasmes de la trachée. Mais nous savions que, tôt ou tard, les deux démons finiraient égorgés, pendus ou décapités.

Grâce à mon amitié grandissante avec Georges Pelorson, plus qu'à mes talents d'écrivain, deux essais de ma plume avaient été publiés dans sa revue *Volontés*, l'un consacré à l'or, l'autre à l'idée coopérative. J'avais fait la connaissance de l'équipe bariolée de la revue : Raymond Queneau avec son rire de soufflet de forge ; Lucien Combelle, ex-secrétaire de Gide, ex-amant de Pola Négrí, un grand braillard à lunettes, un peu arriéré, réactionnaire mais sympathique ; Jean Follain, fin poète du terroir normand ; Andrée Viollis, une intellectuelle communiste, la seule représentante de la gauche dans cette assemblée. Qui encore ? Gaston Bonheur, boy-reporter extraordinaire à *Paris-Soir* ; un petit poète des jardins, rond de bedon, Pierre Guégen ; un jeune technocrate, Pierre Prévost ; et Paul Guth, enfin, qui s'extasiait sur toutes choses avec la ferveur émerveillée d'une demoiselle de compagnie.

La revue *Volontés* était financée par les piges que Georges Pelorson gagnait à *Paris-Midi* ; la grande presse nourrissait la petite, et il essayait du même coup de nourrir ses propres ambitions. Car ce normalien à l'aspect doux et rêveur n'avait pas appelé sa revue *Volontés* par hasard : c'était un Romain, un Caton. Il appartenait à une nouvelle classe de Français que l'on voyait poindre, et qui contrastait avec l'élite intellectuelle du Front Populaire, laquelle était déjà dispersée, pulvérisée. Ces jeunes intellectuels, ces doux professeurs ressentiaient l'agression d'Hitler comme un affront personnel : la grossièreté étudiée de ses insultes envers la France visait d'abord notre culture ; eux-mêmes par conséquent. La haine de Hitler était dirigée non pas contre Daladier, qu'il avait abattu d'une chiquenaude, mais contre l'infâme Voltaire, origine de tout le mal. Il lui eût été facile de s'assurer l'hégémonie en Europe, et peut-être dans le monde entier, par des moyens pacifiques ; victime du traité de Versailles, l'Allemagne aurait bénéficié de la mauvaise conscience universelle. Mais ça ne lui suffisait pas ! il fallait que chaque territoire conquis lui donnât l'occasion de ridiculiser la

puissance désarmée de l'Angleterre, et la culture impuissante de la France. Son objectif n'était pas la Ligne Maginot mais l'Académie Française, la brasserie Lipp, le Juif André Maurois, le romancier américain Jean-Paul Sartre, et Charles Trenet. Toute la luxure purulente du Gross Paris. Sans doute aussi le sémillant Guy La Chambre, notre ministre de l'Aviation, et amant de Joséphine Baker... Hitler pensait au gros Goering, son propre ministre de l'Air, et il en aurait pleuré de rage...

Du côté français, seule la gent intellectuelle se rebiffait ; le reste du pays se moquait bien des buts de guerre de Jean Giraudoux. Le peuple voulait la paix, et non la guerre, avec ou sans buts. Giono était l'unique intellectuel qui avait osé proclamer son pacifisme : allez, *en prison !* Daladier s'était discrédiété si complètement après cinq ans d'échecs cuisants que, pour rester au pouvoir, il lui fallait écraser le Parlement et s'assurer l'appui des clercs, et à travers eux celui de la presse et de l'opinion publique.

Le 15 mars, Hitler occupe Prague. C'est une gifle retentissante à Daladier, qui s'en sert pour obtenir les pleins pouvoirs : la France vexée se donne un dictateur radical-socialiste choisi par Hitler lui-même. On a attenté à la dignité du Taureau du Vaucluse... *Attention ! Il va foncer ! Amusant...* Hitler, toujours inventif, fait coup double : il offre aux Polonais un bout de Tchécoslovaquie. Les Polaks s'y précipitent — au mépris de l'axe Paris-Londres qui les soutenait pour le principe — au mépris de l'honneur élémentaire des nations... Si tant est que ce terme ronflant ait jamais eu un sens... Dès avril, le bon Hitler se retourne alors vers ses amis polonais et leur réclame Dantzig. Hurlements, discours, éditoriaux, pétarades contradictoires. Marcel Déat annonce dans *l'Œuvre* que, non, définitivement non, il ne veut pas mourir pour Dantzig. Alors que la guerre est virtuellement engagée, par le biais hypocrite d'un vote de crédits militaires, les Alliés ont déjà perdu leurs buts de guerre. Beau travail ! Hitler décide de laisser la situation mûrir jusqu'à la belle saison et il envoie une pensée émue de Bavière à son collègue Daladier. Il a déjà oublié Chamberlain, vraiment trop effacé.

Daladier se carre sur sa chaise curule et convoque son monde. On ne parlera pas de racisme en France, mais d'une « politique de natalité » : Giraudoux contre Rosenberg. On institue la

censure de la presse, en l'appelant « contrôle de l'information » : Martinaud-Déplat contre Gœbbels. En ce qui concerne la jeunesse, on oppose Lacoste, un sportsman, à Baldur von Schirach, un pur et dur nazi. On confie à Georges Duhamel, pacifiste repenti, la haute main sur l'édition, et la censure des livres s'organise à l'hôtel Continental. Le 26 avril, Daladier demande aux journaux de minimiser les discours d'Hitler ; le 29 avril il signe le décret-loi sur la Famille et la Natalité française.

Qu'est-ce ? Un os jeté au parti des culs-bénis qui, depuis des années, tentait vainement de faire adopter cette loi macaronique de censure morale. Désormais, n'importe qui peut se porter partie civile contre un éditeur ou un auteur suspects « d'attentat aux bonnes mœurs par la voie du livre ». Céline n'a plus qu'à se faire embaucher dans un dispensaire, sa vie littéraire est finie.

A la Chambre, un député nommé Farine explique en termes pudiques l'esprit de la nouvelle loi ; les lectures licencieuses détournent chaque année de la Natalité Française des flots de riche substance, des tonnes de vous-savez-quoi. Le péril véritable qui menace les Français ne vient pas d'Hitler, qui sera vite abattu, ni du Mikado, ni même du comte Ciano — mais de la sinistre Veuve Poignet. Les Saintes Ecritures ne nous font-elles pas défense de répandre notre semence sur le plancher ? Pour faire pièce aux nazis, il faut doubler la natalité française : tel est le but de notre projet, mesdames et messieurs. Mais nous sommes soucieux de garantir les droits des inculpés futurs, et les poursuites ne pourront être entreprises sans l'avis préalable d'un aéropage dont la composition sera fixée ultérieurement par décret ministériel ; cela s'appellera la Commission Consultative de la Famille et de la Natalité Française.

Sur ce, Joséphine Baker quitte Guy La Chambre pour Jo Bouillon. Gide publie son *Journal Intime*, mon père publie ses mémoires à Londres, et *Tropic of Capricorn* paraît à Paris. Le monde part à la dérive comme Michel Simon dans *Boudu sauvé des eaux*. Je me sens le cœur gonflé d'amour inemployé, car c'est le printemps, une fois de plus. Mon vingtième.

Je revois de temps en temps mes anciens camarades de Neuilly, fort occupés par la gymnastique et par la préparation militaire. Nous sommes presque tous de la classe 19 ; plusieurs sont déjà en uniforme, et tous s'apprêtent à accomplir leurs deux ans de

service militaire. Nul ne songe à peser le pour et le contre : il y a des choses qui ne se discutent pas ! La vie, la mort, le devoir, l'honneur ! C'est ainsi, parce que ce n'est pas autrement.

Voire. C'est ainsi parce que vous êtes tous des dégonflés, à mon humble avis. Il vous est plus simple de répéter les crimes et les bêtises de vos aïeux, qui vous semblent sanctifiés par le temps et la mort — ce que vousappelez « les traditions ». Sans aucun doute, je préfère l'attitude de ceux qui n'ont pas peur de vivre dans le futur, au lieu de survivre dans les traditions. Là est toute la différence. Jeanne Canudo l'a fort bien dit : seuls comptent ceux qui sont capables de créer des mythes.

Ma décision de ne pas me battre est prise depuis longtemps, mais il s'agit de trouver le style d'application. Proclamer mon pacifisme et devenir un insoumis ? Il est plus constructif de ruser, d'autant que je suis persuadé que la guerre n'aura pas lieu — même si elle est déclarée. Notre Hitler est peut-être un peu pervers, mais il n'est sûrement pas idiot : il saura retourner Daladier une fois de plus, au moment psychologique.

Etant né avec deux nationalités je dois opter, entre vingt et vingt et un ans, pour celle de mon choix. Ou plus exactement, répudier l'autre. J'opte pour la nationalité britannique, assuré que cela m'épargnera deux ans de service militaire en France — et la guerre, si elle a lieu.

Laurette avait loué une chambre rue Hautefeuille pour décongestionner l'appartement du boulevard Saint-Germain. Le temps qu'elle parvenait à soustraire au service de son maître, elle le partageait entre son père, Fernand (qui habitait un atelier de la rue Caulaincourt, entre ses sculptures et sa compagne à éclipses, Pinsonnette-la-bien-nommée), et sa mère, Mona, qui vivait depuis quelques années avec un remarquable compagnon, Lionel Filipoff, un astronome russe échoué à l'observatoire d'Alger par le caprice des étoiles.

Ma bien-aimée était enfant de Bohème. Mona venait d'une famille de littéraires, elle était pianiste d'un certain talent ; elle avait trainé ses filles, Laurette et Jenny, au hasard de ses tournées dans les villes d'eaux, où elle donnait des concerts, faisait parfois des ménages et rencontrait, à l'occasion, dans les casinos, des hommes au regard magnétique. Les fillettes

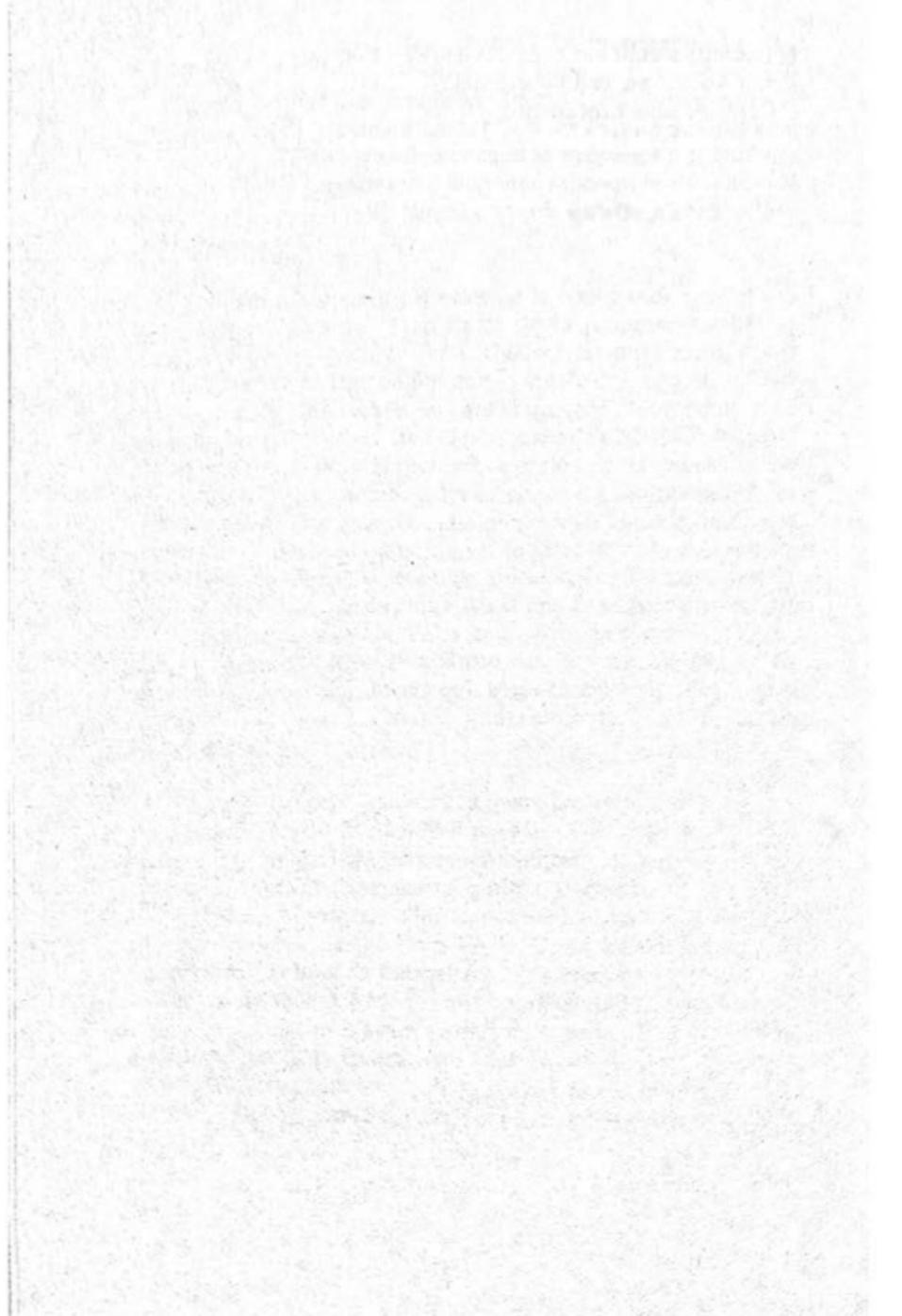
habitaient des palaces, des chalets de montagne, ou des buanderies. D'un mari violoniste et Espagnol, catholique et jaloux, elle avait eu une première fille qui était mariée et vivait en Tunisie. Elle avait connu Lionel dans les Pyrénées, alors qu'il terminait une cure de convalescence et se préparait à commettre l'erreur de sa vie : épouser une inconnue rencontrée dans un café d'Alger, et dont il n'avait jamais compris qu'elle n'était qu'une banale prostituée.

Lionel était très distrait ; il avait eu le commandement d'une vedette de reconnaissance au cours de sa jeunesse tzariste et s'étonnait encore qu'on le lui eût laissé si longtemps, car il échouait son bateau chaque fois que la marée descendait. Il avait une tête à la Pitoëff juchée en haut d'un corps long comme un jour sans pain. Sa passion était la pyramide de Chéops, à laquelle il avait voué des années de recherches et de calculs ; et sa hantise était les germes, les vermines, les serpents, les scolopendres, les bêtes humides fourmillant sous les pierres, les chauds-froids, les trottoirs gelés, les vents d'automne, le simoun et le mistral, les anophèles, les ténias, surtout en bocaux, les homoncules de toutes espèces, la dame de pique, les coups de sonnette au milieu de la nuit et la ville de Paris avec tous ses automobilistes déments. Mais c'était un bon Russe, un bon astronome, et un parfait compagnon pour Mona qui, après tant d'artistes cyclothymiques et sans revenus fixes, avait enfin trouvé en lui un scientifique salarié.

Tous ces gens s'accrochaient à la jeune Laurette ; au milieu de ces innocents, elle avait dû développer dès l'enfance des qualités maternelles, un sens de ses responsabilités, mais aussi de son autonomie. Quand Pinsonnette quittait Fernand, ce qui était fréquent, Laurette devait aller le nourrir, aérer son atelier, et l'écouter parler de saint Jean de la Croix et de Ruysbroek l'Admirable, ou bien de Marcel Aymé, son ami et compatriote montmartrois. Quant à Mona, fort courtisée jadis, mais n'ayant jamais rien réussi et n'ayant jamais su retenir un homme, elle considérait ses filles comme son seul espoir de connaître, par procuration, les triomphes qu'elle n'avait pas consommés elle-même. Or, ses deux aînées n'avaient pas fait de grands mariages,

et Laurette s'était entichée de ce fou en robe rouge ; voilà qu'elle s'était vouée au célibat éternel.

Désastre sans précédent !



En ce printemps de désarroi universel quelques-uns encore croient à la paix, malgré Hitler, et j'en suis. J'ai même pris quelques modestes paris, à dix contre un. En outre, je me suis associé à un projet de journal hebdomadaire pour enfants, projet optimiste entre tous.

L'idée venait de Noor, la sœur de Pir Vilayat Inayat Khan que j'avais rencontré boulevard Saint-Germain. Hazrat, leur père, avait été une grande figure de la foi soufi, mais sous l'influence de leur mère, une riche Américaine, ils avaient été éduqués tous deux à l'occidentale, lui à Oxford, elle dans des écoles suisses. Vilayat, en dépit de ses complets de Savile Row (ou bien provenaient-ils de la Samaritaine de luxe ?) avait un charme de prince des Mille et Une Nuits ; il se préparait à succéder à son père comme leader spirituel des soufis, sans pour autant rejeter l'admiration des jeunes filles... Noor avait une personnalité remarquable, elle aussi, mais plus sobre, plus réservée, comme il convient à la sœur cadette du dauphin.

Je travaillais avec Noor à la maquette de ce journal. Deux ou trois fois par semaine j'allais lui rendre visite dans son petit appartement de la porte Champerret. Dès qu'elle ouvrait la porte, sa grâce m'atteignait comme une bouffée de chaleur en plein hiver. Près d'elle je me sentais touché par une exaltation légère qui me rendait assez idiot, mais parfaitement heureux ; le

flot de sa chevelure noire, l'harmonie de son profil attentif, la ligne sombre de ses cils baissés, tout contribuait à ce plaisir. Mais je savais bien, au fond de moi-même, que, en m'efforçant de tomber amoureux de Noor, je cherchais non seulement à me libérer de mon amour sans espoir pour Laurette, mais que j'avais choisi une personne tout aussi inaccessible, une autre vestale. Ce goût profond de l'échec était vraiment effrayant et désolant.

Je décidai un soir, pour réagir, de m'offrir un dîner au Foyer Pythagore, tout seul. Le Foyer Pythagore n'était pas une fête gastronomique, mais la serveuse, Didi, était l'antidote parfait pour les songe-creux de mon espèce. Je n'avais jamais vu dans ma courte vie, ni même dans mes délires les plus fiévreux, un phénomène charnel tel que cette fille du Midi à la peau abricot. Son regard avait une salacité innocente qui m'obligeait à baisser les yeux pudiquement quand elle venait prendre la commande.

Je baissai donc les yeux, et sous sa jupette impertinente j'aperçus la paire de jambes la plus provocante du monde, qui esquissèrent à mon intention un petit pas de danse sur place.

Je rougis comme un idiot, et relevai les yeux — embrassant le passage des hanches rondes et souples, une taille de guêpe, une poitrine gonflée de chair ferme — pour me retrouver empalé comme un papillon sur son bouchon par cette prunelle dévorante. Son bloc à la main, Didi me dévisageait avec intérêt en mordillant son crayon entre ses lèvres charnues.

« Alors, qu'est-ce que ce sera pour le joli monsieur ? », roucoula-t-elle avec son accent charmant. « Nous avons des carottes rapées toutes fraîches, des côtelettes de noisette reconstituées et du... je ne sais pas comment Monsieur Jojo appelle ce machin jaune et flasque que vous commandez quand vous venez avec votre ami ? Vous savez, le grand avec des lunettes. »

Elle se dessina des lunettes imaginaires autour des yeux, puis elle nota la commande avec une application exagérée, écartant les jambes avec les orteils en dedans, tirant le bout de la langue, et louchant sur son bloc.

« Et comme dessert, un petit yaourt peut-être, eh ? »

« Euh, oui, enfin plus tard, Didi, merci... »

« Plus tard, Didi, merci ! », répéta-t-elle de sa voix chantante en s'élançant d'un bond vers la cuisine, légère comme Nijinsky.

Je regardai timidement autour de moi en tripotant la couverture de mon livre, une étude allemande sur les blocs économiques mondiaux, récemment publiée par Payot, et je reçus en retour quelques coups d'œil venimeux. Le Pythagore était peuplé en grande partie de solitaires comme moi, mais j'étais de très loin le plus jeune de l'assemblée ; les autres étaient des occultistes séniles, le nez plongé dans leurs grimoires, et de vieux anars aux lorgnons embués, plus un accordéoniste aveugle : les bas-fonds du Quartier Latin. Parmi ces gris moribonds Didi faisait tache. Elle s'amusait elle-même de ce contraste et leur offrait le spectacle de sa chair exubérante, dansant entre les tables, ses jolis bras ronds brandissant les plats comme des trophées de concours de beauté. Tous les vieux cloportes feignaient de lire leurs tomes écornés, mais je n'étais pas dupe de leur manège car j'en faisais autant ; la tête baissée, l'œil en coulisses, je rechargeais mes batteries visuelles. Je faisais des provisions de Didi pour mes nuits de solitude, dans ma mansarde dont nulle femme n'avait jamais franchi le seuil. Certes, je commettais des entorses d'une hypocrisie raffinée à mes vœux de chasteté ; à vingt ans j'en étais encore à me livrer à des orgies coupables de séminariste, qui me donnaient de violentes crises de dégoût de moi-même — après coup... Pour l'instant, j'étais bien incapable de raisonner car Didi faisait sa danse du yaourt.

S'il se consommait autant de pots de yaourt au Foyer Pythagore, c'est qu'ils étaient placés en pyramide sur une étagère élevée où Didi allait les chercher à la demande expresse des amateurs éclairés. Elle montait sur une chaise, exhibant un revers tout aussi appétissant que l'endroit ; elle tendait le bras vers l'étagère, s'étirant avec souplesse, développant son anatomie voluptueuse, le mollet frémissant, la fesse arquée. Avant de redescendre, elle se retournait vers la salle, nous considérait du haut de son piédestal avec un demi-sourire espiègle et faisait un compte rapide des hypocrites et des masturbés. Cent pour cent ! Satisfaite, elle sautait à terre, légère, joyeuse, et plantait le yaourt en face de l'amateur qui n'avait plus qu'à le manger, pensivement, en se remémorant sa jeunesse.

C'était la première fois, ce soir-là, que j'osais me rendre seul au Foyer Pythagore tant cette petite serveuse me rendait

nerveux. Tout en mangeant mon yaourt, je me demandai quel genre d'amant elle pouvait bien avoir. Et soudain — un flash — Didi toute nue possédée par un Tarzan, image démoniaque qui m'empoisonna le cerveau. J'étais si ému, si malheureux en voyant cette même Didi blaguer avec un client, que je cognai un peu trop fort sur la table pour réclamer l'addition.

Elle s'approcha au galop.

« Monsieur voudra-t-il encore un petit yaourt ? », demanda-t-elle et, en s'inclinant, elle me laissa voir la naissance de ses gros seins ronds à la peau délicate tout en me dévisageant avec un sourire complice, sinon franchement égillard.

« Euh... non, non... l'addition », bafouillai-je.

« Euh, euh, voilà, tout de suite, l'addition, l'addition », s'affola Didi en scribouillant sur son bloc.

Elle empocha son pourboire avec une mimique d'Harpagon et fit une profonde révérence alors que je me préparais gauchement à partir.

« A bientôt, gentil monsieur », dit-elle.

« Bonsoir », dis-je au caissier, l'ignoble Monsieur Jojo à qui personne n'avait jamais dit bonsoir jusqu'à ce jour...

Petite roulure ! Jamais je ne remettrai les pieds ici... La garce, qu'est-ce que je lui avais fait ? Rien ! J'étais sûr qu'elle amusait son amant en lui décrivant comment elle torturait tous ces vieillards... y compris moi-même, vieillard précoce. Un grand puceau de vingt ans, on n'avait jamais vu une chose pareille, *jamais* ! A force d'attendre, à force de me fabriquer des chimères, je m'étais mis à avoir vraiment peur des femmes. Et cette Didi, ah, mon Dieu ! ce devait être un volcan ; avec elle, même s'il y avait le moindre espoir, jamais je n'oserais, non, impossible.

Deux jours plus tard, j'allai chez Gregor, comme convenu. La villa familiale du Vésinet avait beau être de style banlieusard banal, on se serait cru en visite dans une lointaine province de Tchekhov. Le grand jardin triste et poussiéreux, la maison étouffant sous les tentures, les tapis d'Orient empilés et les meubles russes de toutes époques, ces décors rapportés y étaient bien pour quelque chose, mais c'étaient surtout les habitants qui donnaient le ton.

On me présenta au grand-père, un vieillard de haute taille vêtu

d'un pyjama sous un manteau d'astrakan, qui me complimenta en russe car il n'avait pas acquis la pratique du français. La tante Sophie avait disparu depuis la veille, mais l'on ne s'en avisa qu'au moment de passer à table et aussitôt tout le monde se lança à sa recherche, par petits groupes ; on la retrouva au fond du jardin, assise sur une balançoire et se murmurant une petite histoire d'une voix enfantine. La vaste table couverte de victuailles faisait plaisir à voir, et des dames volubiles apportaient de la cuisine une suite ininterrompue de nouveaux plats. Le nombre de convives oscillait de douze à vingt, selon les entrées et les sorties, et les déplacements vers le samovar.

« Si tu me dis que ce déjeuner de famille te rappelle la tea party dans *Alice au Pays des Merveilles* », me déclara Gregor de sa voix de rogomme, « je te fous une beigne ».

« *Gregor !* », cria une vieille tante, en frappant le parquet de sa canne, sans savoir de quoi il était question.

« Tu vois bien ! », observa Gregor d'un ton désabusé. « Laissons ces vieux Moscovites ! Allons faire un tour dans l'île, il fait beau. »

Mère Nature avait bien fait les choses dans l'île qui, en hiver, ressemblait un peu à un terrain de démolition ; la végétation printanière était déjà si verdoyante que l'on se serait cru dans une jungle du Douanier Rousseau. Le sort en était jeté : il fallait que je parle. Je commençai à expliquer mon problème à Gregor d'une voix chevrotante. Le sentier qui longeait la rive se rétrécissait un peu plus loin. Je passai le premier et me retrouvai dans une minuscule alcôve naturelle serrée entre deux bosquets — en présence d'un obstacle imprévu : deux jeunes filles qui s'apprêtaient à prendre un bain de pieds ; elles avaient les jupes relevées et leurs deux paires de jambes nues me barraient le sentier. Je sursautai, secoué d'émois divers.

« Quand on parle du loup... », dit Gregor en me poussant vigoureusement en avant.

Dans ma panique je m'envolai presque, et une scène grotesque s'ensuivit. J'enjambai les jambes de la première fille, et la seconde leva les siennes comme un passage à niveau, me laissant clairement voir au passage qu'elle ne portait pas de culotte. Affolé par cette vision, je détalaï comme un cerf traqué, la terreur et la honte me faisaient perdre complètement la tête.

« Maurice, où vas-tu ? », beugla Gregor. « Par ici la bonne soupe ! »

Aveuglé, le sang à la tête, je bondissais à travers les halliers, abominablement conscient des hurlements de rire qui me poursuivaient. Je courais encore quand j'arrivai à la gare du Vésinet. La sonnerie annonçait un train et, bientôt je m'écroulai en nage sur la banquette, seul avec le souvenir cuisant de ma déroute. Viendrait-il jamais à bout de cette timidité effroyable ? J'avais perdu la face devant mon copain — il ne m'adresserait plus la parole ! Fermant les yeux, je m'enfonçai dans une délectation morose jusqu'à la gare Saint-Lazare.

Le lendemain, je m'éveillai avec ce même goût de désastre dans la bouche. Sur la plate-forme de l'autobus, en route vers le bureau, j'avais l'impression que tous les autres voyageurs connaissaient ma honte, et qu'ils me marchaient sur les pieds pour me le faire savoir. Il y avait des jours comme ça où je régressais comme un malheureux, tout semblait ligué contre moi... Moi, l'auteur d'articles sur de graves sujets économiques, moi le co-fondateur d'*Obelisk Press* ! Pourquoi si niais, à mon âge ?

Mon père m'avertit par téléphone qu'il ne viendrait pas au bureau ce matin-là. Sur le coup de onze heures la porte s'ouvrit et Henry Miller entra, son feutre défoncé incliné sur l'œil droit, comme un demi-sel de Pigalle.

« Hello, Maurice », dit-il. « Ton paternel est-il dans les parages ? »

« Non, il ne vient pas ce matin. Il est patraque. »

« C'est une tuile », dit Henry, s'asseyant à la place de la dactylo. « Je suis complètement fauché, je voulais lui demander une avance. Je suis venu à pied de la villa Seurat, pour des prunes on dirait bien ! »

Il me montre l'état, en effet assez lamentable, de ses chaussures poussiéreuses.

« Tu aurais dû téléphoner avant de venir », dis-je. « Je suis désolé, mais... »

Je savais comment ça allait se terminer. Henry n'ignorait pas qu'il y avait un peu d'argent pour les timbres et je ne pourrais faire autrement que de le lui donner. C'était un rituel entre nous. Il me remercia gentiment, puis il me demanda si j'aimais mon

travail, si je comptais devenir éditeur moi aussi, quand je serais grand. Son intérêt était de pure forme — mais ses questions m'inspirèrent une idée satanique à laquelle je faillis céder : lui raconter la scène de la veille au Vésinet, en transformant le désastre en triomphe. Deux jolies jeunes filles dans les fourrés... Une histoire dans son style — ce serait un moyen de me faire prendre au sérieux, et par Henry Miller encore ! Ce qui m'arrêta, à vrai dire, ce ne fut pas un scrupule, mais un petit reflet dans son œil bleu. Jamais un type comme lui n'aurait avalé une blague pareille ! Si je voulais me lancer dans une carrière de menteur, pour compenser ma lâcheté, ce n'était pas avec lui qu'il fallait commencer.

« Merci encore », dit-il en partant. « Dis de ma part à ton vieux de ne pas se faire tant de bile. Il se démolit la santé, cet homme. Tout s'arrangera. »

Je me replongeai dans mes corrections d'épreuves. Sur le plan de la technologie érotique, je devais être imbattable. A force de relire ces textes ébouriffants, j'avais la tête farcie de renseignements anatomiques bizarres. Une science de théoricien, hélas sans application pratique ! Ces lectures forcées, en me donnant une idée embellie des plaisirs des gens normaux, décuplaient mes doutes et mes tourments. Tout cela réveillait implacablement l'horreur de l'incident de la veille. Il fallait quand même en finir avec cette lâcheté, cette sottise ! A vingt ans, alors que Guy et Gregor et tous les autres passaient leur temps à faire « ça » !

Ce même soir je pousse une fois de plus la porte du Foyer Pythagore. La salle est déjà presque vide. Je m'installe à une table et quand Didi s'approche de son pas léger, un sourcil levé, je dis simplement : « Bonsoir, Didi ! Ce sera un yaourt, s'il vous plaît. Rien d'autre. »

Elle reste plantée, les bras croisés sous sa poitrine plantureuse, me regardant avec un petit sourire amusé. A mon tour je lui souris, tant bien que mal, en me débrouillant pour ne pas rougir.

« Ça alors ! », dit-elle en s'éloignant, la mine pensive. « Un yaourt pour le petit monsieur ! Si l'on s'attendait à une chose pareille ! »

Pressée par cette invitation si respectueuse, venant d'un vrai *aficionado*, elle se lance dans sa grande danse du yaourt avec un abandon exceptionnel, avec une vraie grâce comique. Juchée sur

sa chaise elle se tourne vers moi et me tend le pot de yaourt de loin, comme un flambeau. Monsieur Jojo fait sonner son tiroir-caisse pour la rappeler à l'ordre. Il est tard. Elle l'ignore.

Didi m'apporte mon yaourt posé sur une assiette, avec une cuiller à soupe. Elle me salue cérémonieusement, puis s'assied sans façon en face de moi. Ça brise un peu la glace. Je plonge la grande cuiller dans le petit pot, et je la lui présente. Elle ouvre la bouche comme un four et la referme sur la cuiller, qu'elle retient solidement entre ses dents pendant que le yaourt dégouline à la commissure de ses jolies lèvres roses.

« Didi ! », proteste Monsieur Jojo de derrière sa caisse.

« Ça va, Monsieur Jojo ! », claironne Didi. « Mon nouvel amoureux et moi, on va aller s'amuser un peu. Faites-en autant, vous en avez besoin. »

Le mot *besoin* résonne avec une belle sonorité méridionale. Didi ramasse son sac à la volée et nous voilà dans la rue à cent mètres à vol d'oiseau du nid d'aigle de Vivian, le grand maître de la synarchie, et Laurette est probablement auprès de lui à cette minute même : au tournage, mes deux destins se croisent sur le même plateau. Didi me tient par la main. De temps en temps elle esquisse un pas de danse sur le côté. Elle habite de l'autre côté de l'église Saint-Séverin, dont la masse gothique grouille mystérieusement dans l'obscurité. C'est là que débute le quartier arabe qui a pour artère principale la rue de la Huchette, pleine de vacarme oriental à cette heure de la nuit. La maison où m'amène Didi est coincée entre deux cafés bondés de marchands de tapis et de cacahuètes, où des musiques nasillardes scandent l'éternelle danse du ventre. Didi me précède en chantonnant dans l'escalier plongé dans le noir, que longe un mur suintant, affreux au toucher. Elle me signale les marches branlantes, et je me demande quand se terminera l'ascension dans ce coupe-gorge nauséabond quand, tout à coup, elle ouvre la porte d'une grande chambre sous les combles, avec une large fenêtre donnant sur un paysage de nuages nocturnes et de toits bicornus. Il émane de ce ciel une lueur qui noie la pièce dans une pénombre bleutée. On devine un foisonnement de plantes autour de la fenêtre, juste au-dessus du grand lit. Des chapelets de goussettes d'ail pendent aux poutres dégrossies à la hache par un charpentier d'antan. Un léger parfum de thym et d'herbes de Provence crée un décor

olfactif qui me transporte loin de Paris, loin de cette casbah délirante cinq étages plus bas. Je suis assis au bord du lit ; dans l'obscurité Didi me tend un grand verre de vin que j'avale d'un trait, en fermant les yeux. J'ai totalement renoncé aux boissons fortes depuis mon enfance d'ivrogne à Meaux, et ce qu'elle m'offre est épouvantablement costaud.

« Un Sidi Larbi 14° », annonce-t-elle avec orgueil, comme s'il s'agissait de Haut-Brion ou de Romanée Conti. « On ne veut pas de lumière, hein ? Attends, je mets de la musique. »

Elle disparaît dans un coin d'ombre. J'essaie de me lever — impossible, un seul verre de vin m'a saoulé ! Si au moins ça pouvait me donner du courage ! Il ne faut pas que je pense à la suite, sinon je m'enfuis, je décampe une fois de plus... Une valse douce emplit notre cage claire-obscuré, et je devine, sans vraiment le voir, un corps qui danse entre les quatre murs inégaux ; c'est la danse des étoiles, la danse des derviches amoureux. Je me sens rassuré, bercé, calmé par ces rythmes circulaires. Et soudain je me rends compte qu'elle ne danse plus, elle s'est assise à côté de moi, et la chaleur de son flanc contre ma veste de tweed manque de m'arracher un cri : elle est nue comme un ver !

Dieu merci ! Elle ne peut voir ma tête dans le noir. Mais le moment est venu d'agir, je ne peux rester les bras ballants, il faut au moins faire semblant. Si seulement j'arrivais à me souvenir d'un ou deux trucs que j'ai lus...

Par quoi commencer ? Je pose ma main droite sur sa cuisse gauche.

C'est la première fois que je touche la chair d'une femme entièrement nue et, comprenez-moi, c'est une expérience sans égale, surtout après douze ans d'onanisme frénétique ! J'effleure des doigts sa cuisse ferme et ronde, cette chair tendre et musclée, et le choc électrique est tel que ma main se trompe de réflexe : au lieu de reculer, elle plonge en avant, en plein dans une épaisse broussaille qui s'ouvre d'elle-même sous mes doigts.

« Aïe-i-ië ! », hurle Didi dans l'obscurité qui nous enveloppe. « Pan dans le mille ! Ah, ouï-i ! Oh là là ! Petit cochon ! Mais vas-y donc, trifouille ! Aïe, petit salaud ! Te gêne donc pas, vas-y ! »

Pourquoi ces injures ? Ce n'est quand même pas ma faute si...

Enfin, je ne savais pas que... Je retire la main fautive, confondu... que faire ? J'entends ses talons trépigner sur le plancher, elle semble au bord d'une crise de nerfs... Le souvenir d'une certaine scène me revient avec une grande netteté : Mellor se prépare à faire l'amour à Constance, Lady Chatterley, et il commence par un inventaire attentif, scrupuleux du corps de sa belle maîtresse, en honnête garde-chasse britannique qu'il est, de façon à jour plus profondément de l'image qu'il s'apprête à posséder. Je ne peux pas procéder à l'inventaire visuel du corps de Didi qui est dans l'ombre : mais je pourrais m'en donner une idée au toucher.

Je me tourne vers elle, rougissant d'appréhension dans le noir, et je frôle de la paume la ligne veloutée de son dos. L'innocence de cette caresse semble la fasciner — comme un jeu d'attente, une douce torture... Elle se force au calme, immobilise son corps pour moi, dans la position assise, silencieuse, comme un mannequin de chair sans volonté propre. Sa taille est cambrée, sa tête tendue en avant, ses genoux réunis, et je trouve à tâtons ses mains qui pétrissent les draps défaits : c'est le seul signe qui trahisse son état intérieur. Je dessine du bout des doigts ses paupières, ses sourcils épais, ses joues pleines, le bord ourlé de ses lèvres, et je descends insensiblement le long de son cou.

Je soupèse ses seins gonflés à craquer, duveteux, et elle laisse échapper un grognement sourd quand je froisse au passage leurs fleurs de chair, rigides sous mes doigts. Je sens qu'il ne faut pas insister, c'est trop sensible, laissons cela pour plus tard.

Je continue de descendre et procède à un examen tactile minutieux, insistant, de la taille incurvée, du ventre dur et poli, de l'échine souple comme celle d'un chat. Une timidité qu'elle ne semblait pas attendre de moi me fait sauter une étape, jusqu'à ses genoux ronds et sans défaut, aux mollets généreux dessinés par la danse, aux chevilles nerveuses qui tiennent facilement entre le pouce et l'index, aux pieds souples et cambrés dont les orteils s'abandonnent extatiquement à mes doigts.

Accroupi devant elle, je sens que ce voyage de mes mains l'a amenée à l'extrême limite de la tension — je le sens au tremblement involontaire de ses cuisses, qui se communiquent au bois du lit. Pour ma part, je flotte dans une douce extase, j'en oublie complètement mes propres désirs, je suis captivé par un

besoin plus subtil, qui est de servir le plaisir de la belle Didi... Didi et moi, nous sommes liés l'un à l'autre par cette passion commune : le corps de Didi. Elle hume mon plaisir, le désir de mes mains pénètre sa chair, elle aime sa peau sous mes caresses. Mon admiration maladroite la plonge dans une volupté narcissique ; elle prend mes incertitudes de débutant pour des raffinements subtils, elle est délicieusement désorientée, elle ne sait plus ce qui va se passer : tout s'est déroulé jusqu'ici d'une façon si imprévue.

Je me dis que je ne peux pas continuer à lui flatter l'échine toute la nuit... Une image des aventures galantes de Fanny Hill me donne la clé : il faut pétrir ses gros seins, c'est la seule chose à faire ! J'y vais probablement trop fort, car elle pousse des cris rauques ; sans me laisser intimider je redouble d'ardeur. Victoire ! Son corps se détend tout d'un coup, d'un seul bond, et s'affale à la renverse, pris de soubresauts impressionnants. Je me relève et m'écarte, assez inquiet, assez fier aussi du travail de mes mains.

D'en haut je contemple ce corps luisant dans l'ombre, qui se tord parmi les draps blancs — un peu comme si j'étais un docteur de famille en présence d'un cas de possession. Elle crie en provençal, insultes, mots d'amour, menaces de mort, allez savoir !... A force de me creuser la tête, une image surgit, incongrue, une scène de *Tropic of Capricorn* — une barque, sur un lac, une fille nue, un peu folle. Une description extraordinaire de sa touffe drue, élastique au toucher... Les mots que Miller emploie, *a thick sporran*. Quelle image !... Comme Didi ! Sauvés ! Je m'assis au bord du lit et, sans crier gare, je plonge la main entre ses cuisses. Je suis surpris par tout ce que je rencontre, ces muqueuses poilues en mouvement, je ne m'attendaient pas à toute cette chair affamée et je m'englue jusqu'au poignet, étonné par les râles de bête en rut que j'ai déclenchés. Le corps de Didi m'entraîne soudain dans une nouvelle série de bonds prodigieux, ma main est prise dans un étou de viande — cette hystérique va me casser le bras !

J'atterris sur le plancher, à l'autre bout du lit, sonné ; l'ouragan passe, elle est écroulée les quatre fers en l'air, sa respiration résonne comme un soufflet de forge puis devient peu à peu plus régulière et se ralentit progressivement jusqu'au calme

total... « Alors, c'est ça, l'amour ? », me dis-je en massant mon poignet endolori. Bigre ! Si je m'attendais à une chose pareille... Comment aurais-je pu imaginer que j'étais capable de provoquer une telle passion ? Impressionnant ! La chance, enfin... l'obscurité... C'est extraordinaire !

Le calme est revenu dans notre palais nuptial. Effondré au pied du lit, j'ai à deux doigts de mon nez le pied de Didi, immobile, qui fait le mort, un beau pied de bergère sur lequel je dépose un baiser furtif.

Peu à peu mon succès imprévu me rend conscient de mes droits. Elle ne va quand même pas s'endormir et me laisser en carafe ? Que faire ? Lui laisser reprendre son souffle, d'abord. Mais cette léthargie m'inquiète — et m'excite aussi, d'une manière incompréhensible.

Son pied disparaît au moment même où j'allais m'en saisir. Je devine qu'elle s'assied lourdement ; le lit craque, elle se lève en répétant : « Ah boudiou de boudiou, ce petit maquereautin ! » Elle titube jusqu'à la table et bredouille : « Il faut de la lumière, voir un peu ça ! »

Elle allume trois bougies fichées dans des verres de couleur, qui révèlent enfin ce corps que je croyais déjà si bien connaître. Jésus Marie ! Je suis étonné de l'audace qu'il m'a fallu pour approcher cette beauté incomparable, pour la caresser, pour... Mais elle, la tignasse ébouriffée, me foudroie du regard.

« Alors, le petit monsieur est encore tout habillé ? Petit salaud ! tu fais l'amour en complet veston, je n'ai jamais vu ça ! »

Elle bondit sur moi, telle une furie des enfers du marquis de Sade, elle me fait sauter mes chaussures, arrache ma cravate en me sciant le cou, m'extirpe de ma veste en me tordant les bras, me vide de mes pantalons la tête en bas, jetant chaque pièce de vêtement à toute volée contre les murs — un bourreau femelle des *Cent Vingt Journées*, ivre de carnage, gonflée de concupiscence. Je suis un jouet, une plume entre ses mains. Elle pousse des grognements en arrachant ma chemise, elle fait sauter d'un coup tous les boutons, puis elle s'attaque à mon slip qu'elle déchire rageusement à deux mains — et elle se précipite en avant, la bouche grande ouverte. Aie ! *Les Onze Mille Verges* ! Ces dents étincelantes !

Pour lui échapper je plonge entre ses jambes, terrorisé, avec

dans les yeux les images terribles d'émasculation rêvées par ce fou d'Apollinaire — et je me retrouve de l'autre côté de Didi. Frank Harris, au secours ! Une image de *My Life and Loves* m'inspire et avant que Didi ait pu se retourner, je la saisie par derrière, je me plaque brutalement contre son dos et lui immobilise les bras en serrant de toutes mes forces, lui coupant le souffle. Puis je l'attrape par sa taille musclée et la jette sur le lit sans me soucier de ses hurlements de protestation outragée, comme un quartier de viande, le ventre en l'air. Je la chevauche tête-bêche.

L'empoignant à pleines mains par les mollets, je tire en arrière et vers le haut jusqu'à ce que son corps soit à la verticale, reposant sur ses épaules, les jambes ouvertes en Y. Tout cela va si vite qu'elle ne comprend pas ce qui lui arrive. La tenant par les fesses dans cette position inversée, j'ai devant le nez cette belle fleur carnivore, grassement épanouie. Jamais fruit défendu n'a été si violemment désiré, si profondément dégusté ! Ses rugissements passent de la rage à l'extase — elle me mord le derrière, ses grandes jambes gigotent follement, elle est prise par un spasme énorme qui la transforme en catapulte, et elle me fait voler au loin d'une détente de reins. Je m'écroule sur le plancher, haletant et barbouillé, au moment où trois coups formidables résonnent d'en bas. Une voix geignarde nous interpelle du plancher.

« C'est pas bientôt fini ce vacarme ? Il y a des gens qui travaillent, dans cette maison ! C'est un scandale ! Si vous n'arrêtez pas, j'appelle la police. »

Didi se lève d'un bond, va se pencher au rebord de la fenêtre, ses gros seins pendent au-dessus du vide, et insulte le protestataire.

« Monsieur Victor, je vous emmerde ! On est en France, et en France on a le droit de baiser, hein ! C'est pas encore Hitler le patron ! Si ça vous dérange vous n'avez qu'à vous débrouiller avec votre blague à tabac, vieux cloporte ! »

Une salve d'applaudissements éclate de l'autre côté de la rue, des rires gras et des invitations lubriques nous parviennent des mansardes environnantes. Quelqu'un se met à jouer *La Marseillaise* sur un rythme de fox-trot, et la population réveillée commente l'algarade. Il semble que plusieurs couples copient

notre exemple. Des gloussements, des miaulements viennent jusqu'à nous des toitures voisines, nous avons mis le feu aux poudres, et les feulements des humains se mêlent à ceux de leurs animaux domestiques. Didi ferme la fenêtre à regret.

« On peut pas être tranquille dans cette rue de truands », dit-elle. « Ce sont tous des cochons ! »

Elle m'entoure tendrement de ses beaux bras de travailleuse.

« Pas si cochons que toi, quand même ! Dis-moi, mon joli, comment c'est ton nom ? »

« Hein ? Ah oui... Maurice. »

« Momo, hein ? Momo et Didi, ça fait gentil... Ou Didi et Momo. Mon vrai nom, à moi, c'est Désirée. Didi. Ah, qu'est-ce que tu la fais s'envoyer en l'air, la Didi, sacré cochon ! C'est extraordinaire ! J'ose à peine te dire ça, mais au début j'ai cru que tu n'y connaissais pas grand-chose, aux femmes, je croyais que tu étais puceau. »

« Ecoute Didi, il faut bien que je te le dise, tu avais raison. J'étais puceau. Enfin, comment dire, *je suis* puceau, puisque, enfin quoi, euh... »

« Hein ? Qu'est-ce qu tu racontes là ? »

« C'est vrai, je te jure. Je sais, c'est complètement idiot ! J'en ai toujours eu une envie terrible, mais je n'ai jamais couché avec une femme. Jusqu'à maintenant... »

« *C'est vrai* ? »

« Oui, je t'assure, c'est vrai ! »

Elle me regarde un instant avec des yeux ronds, la bouche entrouverte.

« Mon Dieu, quelle journée ! Et maintenant je vais me farcir un puceau. Ça alors ! Et moi qui croyais que c'était pour un simple yaourt. Honnêtement. »

« Honnêtement, Didi ? »

« Enfin, non, pas vraiment. Je me rendais bien compte que je te faisais de l'effet, je sais quand même lire les braguettes, moi... »

« C'est agréable de savoir qu'on va se faire épucher par une spécialiste. »

« Mais je lis aussi des livres ! Enfin, je lis souvent *un* livre. Tu as lu *Le Diable au Corps* ? Tu aimes ? »

« Je pense bien ! Il y a des scènes dans ce livre comme ici en ce moment... »

« Voilà, c'est ce que je me disais. Ce livre, hein... C'est en le lisant que j'ai vraiment pris le goût de faire l'amour. Je voudrais avoir déjà trente ans et pouvoir m'occuper des gamins, les aider à s'habiller, enfin tu vois... », murmure-t-elle pensivement.

« Vingt ans c'est sans doute trop rance pour toi, alors ? »

« Tu es bête ! Tu n'as pas vingt ans, six ou sept tout au plus. Le bon âge. »

Elle s'accroupit dans un coin, penchée au-dessus de son tourne-disques. Quand elle se lève, les premières mesures du *Boléro* de Ravel envahissent déjà l'espace, valse menaçante. Le simoun se lève !

« Arrive ici », dit-elle. « On a du pain sur la planche. Dis-moi, tu les aimes, mes gros seins ? Regarde. »

Il n'y a pas qu'un saint Séverin, mais deux ; cette dualité a posé jadis maints problèmes canoniques embarrassants.

De mémoire de chrétien, la vocation de l'église et de sa paroisse est incertaine : tient-elle son nom de l'abbé d'Agaune, qui guérit miraculeusement Clovis, le roi des Francs, par l'imposition de sa chasuble ? Ou bien s'agit-il du solitaire qui, au VI^e siècle, fonda un ermitage sur les terres marécageuses, coupées de vergers et de maigres vignes, qui s'étendaient sur la rive gauche de la Seine, « s'exerçant de tout son pouvoir à des contemplations divines », et dont saint Cloud fut le disciple sous le règne du fils de Clovis, Childebert I^r, roi de Paris, d'Orléans et de Bourgogne ? Pour conclure ce débat, au XVIII^e siècle, on a fondu en un seul saint Séverin les deux mystiques... Ordre du Vatican !

Tous les matins à l'aube, j'abandonne le beau corps de ma maîtresse qui dort fougueusement, comme elle fait toutes choses, vautrée dans ses draps en désordre, et je sors les chaussures à la main pour ne pas la réveiller. Je descends et j'explore les environs immédiats, c'est-à-dire le quartier Saint-Séverin. Ce triangle de vieux Paris, qui a échappé à l'affreux modernisme du XIX^e siècle et aux ravages de l'urbanisme stratégique du baron Haussmann, conserve un charme spécial, le charme de la misère. C'est ici que logeaient les étudiants loqueteux au temps d'Abélard, quand l'université théologique donnait ses cours en

plein air à un auditoire assis sur des bottes de paille. Autour de l'église Saint-Séverin on ne voit guère de palais, mais une architecture dont la fantaisie est due surtout à la pauvreté. Je déniche chez un bouquiniste installé à l'ombre de l'église, un petit livre désordonné et charmant de J.K. Huysmans sur la Bièvre et le quartier Saint-Séverin (publié en 1898 par P.V. Stock, éditeur à Paris, galerie du Théâtre-Français). Je déguste mon bouquin, ravi de cette découverte. Cela fera plus tard un cadeau délicat pour Didi, son deuxième livre, le début d'une bibliothèque.

Il m'est difficile de penser à autre chose qu'à elle. En lisant l'histoire de ces deux Séverin, assis sur le muret qui borde l'Eglise, je revis la nuit qui vient de s'écouler. Est-ce la quatrième, la cinquième ? Peu importe : je vogue sur un nuage enchanté, refusant de songer au passé, à l'avenir, à la guerre qui approche, et aux amours impossibles — à tout ce qui m'a si longtemps encombré la conscience. Le présent est inépuisable, et je goûte tous les matins ces deux ou trois heures que je m'octroie avant d'aller m'enfermer dans le bureau de mon père, place Vendôme.

Je n'ai guère dormi, mais je me sens délicieusement dispos, les veines charriant un sang nouveau, et il me suffit de fermer les yeux pour retrouver l'angoisse de la première nuit, l'émerveillement, la honte, l'orgueil de la découverte. Cinq nuits d'amour après vingt ans d'attente !

L'épicier enlève les lourds volets de bois de sa devanture au-dessus de laquelle on distingue encore l'enseigne sculptée de l'Hostellerie du Cygne, fort courue au XVI^e siècle. Au numéro 22 la façade de cinq étages, engoncée entre deux autres maisons, n'a guère plus de deux mètres de large. Le premier soleil du matin est chargé d'une allégresse toute provençale ; deux clochards ronflent béatement au milieu de leur attirail éparpillé, étoiles de mer échouées sur la plage du trottoir.

Je lis mon petit livre avec curiosité, essayant d'imaginer ce qu'était ce coin de Paris au temps de Villon et de Rabelais. Huysmans décrit le quartier Saint-Séverin au Moyen Age :

« La contexture de ce quartier s'est à peine modifiée. Il suffit de remplacer l'abreuvoir Mâcon par la place Saint-Michel, les

rues au Fain et des Noyers par le boulevard Saint-Germain pour s'y retrouver... »

« Le quartier Saint-Séverin fut, dès son origine, ce qu'il est maintenant, un quartier miséreux et mal famé ; aussi regorgeait-il de clapiers et de bouges ; son aspect était sinistre et à la fois hilare ; il y avait, à côté d'auberges de plaisante mine et d'avenantes rôtisseries pour les étudiants, des repaires pour bandits, des coupe-gorge accroupis dans la fange des trous punais ; il y avait aussi, ça et là, quelques anciens hôtels appartenant à des familles seigneuriales et qui devaient s'écarter, avec morgue, de ces tavernes en fête, lesquelles regardaient certainement à leur tour du haut de leurs joyeux pignons le sanhédrin des bicoques usées, des ignobles cambuses où gîtaient les voleurs et les loqueteux. »

Depuis ces temps anciens, le quartier s'est un peu nettoyé, mais le passé vit encore sous les couches de crasse séculaire pour peu que l'on regarde et que l'on se laisse aller au rêve : la rue de la Parcheminerie qui était autrefois celle des écrivains publics et des copistes, les venelles et les cours étranglées reliées par des couloirs suintants, les toitures biscornues, et le tracé fantaisiste des rues Galande, de la Harpe, de la Huchette, de la Grande Truanderie, de Maître Albert, et jusqu'au carrefour Maubert qui s'ornait dans le bon vieux temps de piloris où gémissaient les suppliciés et de gibets où pendaient quelques carcasses humaines disloquées, pour servir à l'édification du bon peuple. On le sait : « Qui aime bien châtie bien. » Au Moyen Age, l'église Saint-Séverin étendait sa juridiction sur les paroisses de la rive gauche, Saint-André, Saint-Côme, Saint-Sulpice, Saint-Etienne-du-Mont, Saint-Jacques-du-Haut-Pas, ainsi que sur de nombreuses chapelles. Elle eut également le privilège de servir d'oratoire à Dante, à saint Thomas d'Aquin, à saint Bonaventure et à Albert le Grand. C'était un des pouls les plus ardents de la chrétienté mais aussi un lieu de perdition et de débauche où les moines eux-mêmes venaient se faire dépouiller de leur place au paradis. La vie quotidienne au couvent des Bernardins était telle, qu'en 1493, le pape Innocent VIII dut intervenir et faire interdire l'accès du monastère aux personnes du sexe, « sauf de très vieilles femmes chargées des soins de la basse-cour et du bétail ».

Dans la petite église toute proche de Saint-Julien-le-Pauvre

(elle aussi vouée à deux Julien différents), on découvre encore un curieux tombeau qui évoque l'histoire cruelle des Ravalet, famille noble et ancienne. De leur fief de Tourlaville, près de Cherbourg, les Ravalet avaient semé la terreur dans la campagne normande pendant plusieurs siècles ; leurs crimes étaient aussi sombres et affreux que ceux de Gilles de Rais, et chaque génération se révélait pire que la précédente. Pour clore comme il convient cette lignée démoniaque, Julien et sa sœur, la belle Marguerite, son âme damnée, s'éprirent l'un de l'autre d'une passion si farouche qu'elle devint l'unique règle de leur vie. Certes, l'inceste n'était pas inconnu au XVI^e siècle en Normandie, chez les paysans aussi bien que dans les familles nobles, mais nul n'avait songé à l'avouer publiquement, et encore moins à en faire un tel étalage. Julien et Marguerite parcourraient le pays, donnant leur amour pharaonique en grand spectacle, poussant la folie jusqu'à faire proclamer dans les églises les délices de l'inceste comme étant chose sacrée : l'amour n'est-il pas la seule règle de la sainteté ? L'éclat de cette extravagance laissait bouche bée les maîtres de l'église. Fallait-il dénoncer l'inceste comme un schisme ? Malgré les Saintes Ecritures ? Et... le Saint-Père lui-même ? On se saisit de Julien et de Marguerite et on les livra au supplice le 2 décembre 1603 en place de Grève, où le peuple alla se repaire de leur beauté et de leurs derniers cris d'amour. Leurs corps encore chauds furent dépecés, les entrailles et les organes génitaux jetés aux chiens errants ; mais leurs têtes furent précieusement déposées dans une urne, face à face, et inhumées dans le sanctuaire de Saint-Julien, où elles se trouvent encore.

Outre le commerce de l'amour, qui était le plus actif du quartier, celui de la mort occupait une main-d'œuvre considérable de prêtres et de fossoyeurs. La vieille Cité ne pouvant plus enterrer ses morts dans les îles de la Seine, on les envoyait par charretées au charnier de Saint-Séverin qui, de ce fait, s'étendit et proliféra dans toutes les directions au cours des siècles. Ce cimetière de grand luxe construit dans la manière des galeries d'un cloître avec dalles et voûtes, surmontées de gargouilles en délire, tendues de tapisseries de haute lice et richement décorées : les derniers rites étaient cher payés, et les professions macabres prospères. Aussi le maître fossoyeur de Saint-Séverin avait-il l'obligation d'assurer ses services gratuitement en faveur

des dépouilles d'indigents :

« Il ne sera rien pris pour la sonnerie, parements, poille, argenterie et ouverture de terre aux convois et services des prisonniers décédés dans le Petit-Châtelet, des pauvres honteux, et des pauvres serviteurs et servantes... »

Au temps des épidémies les cadavres disparaissaient en fumée noire sur les bûchers, et leur suie engraisait les façades tout alentour.

Longtemps j'ai cherché à retrouver l'emplacement exact de la minuscule cellule de pierre, autrefois accotée au portail de l'église, où une lignée ininterrompue de recluses s'enfermèrent pendant tout le Moyen Age pour y vivre leurs dernières années en prières, sans bouger plus qu'il ne le fallait pour absorber le peu de pain et d'eau qui les maintenait en vie. J'acquis la conviction bizarre que cette cage de granit devait se situer à l'endroit même où le premier Séverin avait passé ses jours en contemplation et où, par la seule majesté de son silence, il avait su ouvrir les cœurs limpides à la présence de Dieu.

Le nom d'une de ces recluses, dame Flora, est parvenu jusqu'à nous. On peut s'étonner de la force que devait avoir la présence de cet être abîmé en prières, invariable hiver comme été, parmi les processions qui la frôlaient, parmi les fêtes et les hécatombes. La folie divine de ces yogis chrétiens, vécue au cours des siècles toujours en ce même lieu, semblait fixer ici même l'un des épicentres psychiques de la Ville de Paris. Cette réclusion n'était pas une mortification mais le moyen d'accomplir un travail surnaturel sans lequel tout ne serait que chaos. L'enveloppe de pierre de dame Flora me rappelait les puits de méditation creusés dans les murailles de Montségur, l'architemple des Cathares, qui de son pic domine le monde occitan.

Mes grands-parents m'ont invité à dîner dans leur nouvel appartement de l'avenue Matignon, étrange logis moins conçu pour un vieux ménage respectable que pour une gourmandine richement entretenu. Ils ont abandonné l'appartement de Neuilly, ce qui les a obligés à sacrifier les trois quarts de leur mobilier. Oncle Pierre se retrouve seul avec ses livres dans une

chambre de la rue de Chazelles, en face d'une maison de rendez-vous dont le voisinage l'intrigue.

Mon grand-père est profondément déçu par le tour que prennent les événements. Il était sur le point de se jeter dans une nouvelle aventure bien dans son style : le lancement de la culture du soja dans le Midi, en Camargue. Il doit annuler ce brillant projet. Tout le monde se replie sur de nouvelles positions, la vie se rétrécit ou prend un cours péniblement loufoque. Paris est truffé de réfugiés Espagnols que pourchassent les sbires de Daladier et qu'il est de bon ton, chez les gens éclairés, de cacher dans les caves ou les greniers.

A la terrasse des cafés, à Saint-Germain-des-Prés et à Montparnasse, on ne compte plus guère d'Américains oisifs ; y fleurissent, en revanche, des décorations et des uniformes en tous genres...

Au bureau, il est beaucoup question d'argent. De manque d'argent, plus exactement. Kurt Enoch arrive avec son comptable et s'enferme avec mon père ; je sens que ce qui se passe derrière la porte n'est guère plaisant pour les interlocuteurs. Pendant ce temps, je jette un coup d'œil aux journaux. Le *Daily Mail* taille des croupières au gouvernement français, et *Paris-Midi* est plein de nouvelles polonaises d'un goût douteux. Un article est consacré aux talents culinaires du grand chef de guerre polonais, Rydz-Smigly, un autre à la garde-robe du colonel Beck, qui collectionne les cravates. Un éditorial spéculle sur les conséquences du pavé jeté par Marcel Déat dans *L'Œuvre* quelques jours plus tôt, quand il a annoncé : « *Je ne mourrai pas pour Dantzig.* » Moi non plus. Déat est un sale fasciste, mais il a raison. Devoir donner raison à ces salauds est quand même affreux.

Dantzig ? Oui ! Dantzig. Un vieux port hanséatique érigé en semi-Etat par le traité de Versailles, et dont Hitler a revendiqué le retour à l'Allemagne quelques semaines plus tôt. La France et l'Angleterre se voient maintenant obligées de défendre les droits de la Pologne sur Dantzig, ville dite libre, au nom des principes que les Polonais eux-mêmes ont violés l'année précédente en acceptant d'Hitler une miette de Tchécoslovaquie. Cet Hitler ferait un redoutable joueur de trictrac.

Après Enoch, Henry et Anaïs arrivent et s'enferment à leur

tour avec mon père, et je me rends compte que, là encore, la situation est difficile. Miller n'a qu'une idée : fuir Paris. Mais c'est impossible tant que *Tropic of Capricorn* restera en carafe chez l'imprimeur, ainsi que les trois premiers livres de la Villa Seurat Series.

Les tuiles tombent dru sur mon père et je sens que mon attitude antimilitariste ajoute encore à ses tourments. Dans le passé il lui était un peu plus facile de traiter la question comme une de mes lubies d'adolescent ; il trouvait mes idées sur la guerre aussi absurdes que mon fanatisme végétarien, mais cela ne prêtait guère plus à conséquence. Maintenant, au regard des événements, il n'est plus possible de plaisanter avec la défense des pays libres contre la barbarie nazie.

Mais il évite soigneusement de m'entreprendre. Il m'épargne un numéro de père noble, et je me rends compte plus ou moins clairement que c'est le résultat d'un effort considérable qu'il fait pour ne pas tout casser. Car il se dit « libéral ». Un mot qui pour moi ne signifie pas grand-chose, mais qui pour lui récapitule toute une philosophie de la vie acquise au cours de son enfance, et qu'il n'a cessé de renforcer depuis. Là est son terrain d'entente avec ma mère : bien qu'opposés sur le plan de ce que l'on hésite à appeler « la philosophie », ils sont en plein accord sur le principe d'éthique exprimé par l'adage : *To live and let live*.

Ce ne sont pas des mots en l'air. Tous deux m'ont toujours laissé une parfaite liberté de même qu'à mes cadets. J'ai même parfois l'impression qu'ils sont un peu surpris que je ne profite pas davantage de cette liberté ; mes escapades idiotes consolent mal mon père de me voir végétarien, antibellique et vertueux, attitudes qu'il méprise mais qu'il redoute aussi. Pour lui « un bon libéral » doit être également un peu libertin.

Il se débat dans un système de paradoxes affreux, par honnêteté intellectuelle, ou plutôt par honnêteté tout court.

Malgré ma répugnance à regarder la réalité en face, il m'apparaît parfois, quoique de manière assez floue, que le fond de l'affaire est ce terrible mal juif. Le terme « libéral » dissimule assez mal le vrai problème. Se dire libéral, c'est une façon de s'affirmer comme un homme libre, un homme nouveau, refusant la fatalité ancestrale. Il lui est indispensable de ne rien devoir à personne, de n'être ni juif ni chrétien, ni rien... Il entend qu'on

lui fiche la paix avec ces sornettes dont il s'est enfin délivré ; de même qu'il reconnaît à chacun le droit de penser et d'agir selon ses goûts et ses idées. Cela implique nécessairement le droit de se détacher d'un passé dont on n'est pas soi-même l'auteur.

C'est cela, être libéral. Et ce serait excellent si tout le monde pensait et agissait de même : mais l'ami Hitler nous l'interdit. Hitler a découvert sous un tas de fumier cette boîte de Pandore pleine à craquer des crimes du passé et des lamentables faiblesses du présent : le traité de Versailles, l'avidité de Staline, la fatuité belliqueuse de Churchill et du parti impérialiste en Angleterre, les fanfaronnades et l'incurie terrifiante des hommes politiques français, la fragilité de leurs émules en Europe, Benès, Titulesco ou Beck — sans oublier les contradictions internes de l'âme juive. Comment ce diable d'homme s'y est-il pris ? Cette maîtrise dans l'art du chantage confine au génie. Entre la chair et l'écorce, on trouve partout le doigt fureteur du Führer ; désormais chaque être humain est forcé de lui consacrer chaque jour une partie de ses pensées. Par un léger décalage des règles du jeu, il s'est emparé de tous les atouts, alors qu'au départ il avait les mains vides. On peut dire de lui ce que l'on veut sur le chapitre des bonnes manières, mais ce butor a réussi ce prodige. Il me semble avoir si bien réussi que je suis persuadé que la guerre n'aura pas lieu. Quel besoin en a-t-il ? Pourquoi verser du sang alors qu'il a déjà accommodé tout le monde à sa sauce, sans dégainer ?

Hitler a fait de mon père un Juif ; il le force ainsi à défendre sa peau au lieu de défendre une cause... Le coup m'atteint moi-même par ricochet : me voilà fils de Juif, et plongé dans la honte que me vaut mon refus de me battre pour une cause qui est encore moins la mienne que celle de mon père.

Heureusement, ma décision est solide. Je regrette que mon père se laisse prendre au jeu si facilement, mais ce n'est pas une raison pour que j'en fasse autant moi-même. Oui, je préfère cent fois être traité de lâche que de me laisser happer comme les autres par la vieille mécanique patriotico-démocratique qui a enfanté le traité de Versailles, lequel a engendré Hitler, et ainsi de suite...

Si ce cercle infernal doit jamais être brisé, ce sera grâce à ceux qui ont encore le courage d'être libres. Au moins en pensée. Ma première loi est de ne pas tuer, et dans cette optique une seule

journée passée sous l'uniforme serait une participation à la tuerie. Ne comptez pas sur moi pour le casse-pipe !

Depuis quinze jours, je n'ai pas remis les pieds dans le domaine de Vivian, ni revu Laurette. On dirait que là encore notre ami Hitler est intervenu avec efficacité : tous les calculs et les prédictions du groupe se sont révélés ridiculement faux. Les dictateurs ne se sont pas écroulés, loin de là ; Mussolini, qui n'était pas si hostile jusqu'ici, semble définitivement dégoûté de la France. Il est vraisemblable que Vivian va maintenant changer ses batteries une fois de plus, subrepticement, comme dans l'affaire de l'élection de Justin Godard à la présidence.

La méthode de recrutement inventée par Vivian et perfectionnée par Kryia était sublime ; j'y avais d'ailleurs été soumis moi-même sans m'en rendre compte ; on m'avait remis le Pacte Synarchiste quelques trop brèves heures avant de me faire prêter serment, insuffisantes pour lire sérieusement cet étrange document et en apprécier l'esprit... Et pourtant j'étais censé faire partie du groupe fondateur, l'un des premiers chevaliers de cette croisade, et j'étais un disciple de Vivian généralement considéré comme fiable. Or tout ce que je savais de cette grandiose conspiration, était ce que Vivian nous en avait exposé en termes très généraux lors de la réunion inaugurale.

La volonté de dissimuler la vraie nature de la synarchie s'exerçait donc tout d'abord au niveau de ceux qui étaient censés la servir. Nous prétions serment de n'en rien révéler alors que nous n'en connaissions à peu près rien du tout nous-mêmes... Et au niveau de ceux que l'on cherchait à recruter, hauts fonctionnaires, politiciens et gens de pouvoir, avec des méthodes d'intoxication encore plus sophistiquées.

Mon ami Georges Pelorson était à mille lieues de soupçonner que j'étais impliqué dans la conspiration synarchiste. Or il avait été lui-même l'objet d'une tentative de recrutement, et l'incident lui avait paru si bizarre qu'il me le décrivit en détail, comme on raconte une bonne histoire, et cela en dépit de la promesse qu'il avait faite de ne rien révéler... Je l'écoutai, les yeux ronds, ravi de cette indiscretion à double fond.

Cela avait commencé par un appel anonyme reçu à son bureau.

Son interlocuteur inconnu lui avait annoncé qu'il avait été sélectionné sur la recommandation de plusieurs de ses amis synarchistes — dont l'identité ne pouvait lui être dévoilée — pour recevoir communication du Pacte Synarchiste d'Empire. Georges, assez impressionné par cette mise en scène téléphonique, avait cédé à la curiosité ; il avait accepté. Rendez-vous avait été pris à son bureau, mais sous la condition expresse qu'aucun témoin ne soit présent lors de la visite du mystérieux inconnu. Un soir, donc, après le départ des secrétaires, Georges avait ouvert la porte lui-même à l'homme de l'ombre. Un individu très sûr de lui, sans caractères particuliers, entre deux âges, correctement vêtu, style technocrate ; sans doute un polytechnicien. Après s'être assis posément en face de mon ami il avait tiré de sa serviette un épais volume à couverture dorée, et, avant de le lui tendre, il avait déclaré :

« Voici le Pacte. Je ne puis vous le confier que pour trois heures, et j'attendrai dans une pièce voisine que vous ayiez terminé votre lecture pour le reprendre. Je dois vous demander de ne rien recopier, ni bien sûr de ne rien photographier. Cette communication vous est faite sous le sceau du secret le plus absolu. Toute indiscretion concernant le contenu du Pacte est sanctionnée d'une seule manière : la mort. » Tout cela d'un ton détaché, impersonnel et, disait Georges, très efficace.

« Tu ne me dis pas que tu as marché dans cette combine ? », demandai-je hypocritement.

« Euh, enfin, oui », dit Georges avec un sourire un peu gêné. « La curiosité, bien sûr... Mais je dois dire que j'en ai été pour mes frais. Je ne peux même pas juger, ou qualifier, ce que j'ai réussi à comprendre. Ce Pacte ne ressemble à rien que j'aie jamais lu, c'est très prophétique de ton par endroits — mais il faudrait bien plus de trois heures pour pénétrer une construction aussi fantastique... »

« Mais enfin, Georges, tu ne me dis pas que tu es devenu synarchiste, quand même ? »

« Oh non, quand même pas », répondit Georges. « Mais je comprends que d'autres puissent se laisser prendre. Et puis pendant ces trois heures j'ai été interrompu plusieurs fois par le téléphone... Finalement j'ai rendu le pacte au bonhomme, qui

avait attendu pendant tout ce temps dans la pièce voisine, comme un sphinx, et je lui ai dit que ce n'était pas pour moi. »

« Comment a-t-il réagi ? »

« Oh, le visage de marbre, bien entendu. Il m'a simplement dit qu'il regrettait vivement ma décision, et il m'a renouvelé ses avertissements au sujet du silence. Alors voilà, je viens de trahir un secret. Mais je ne pense pas risquer la peine de mort, quand même, vu que je n'ai à peu près rien compris à ce machin... Enfin si tu apprends un jour par les journaux que j'ai été enlevé par une chauve-souris géante, tu sauras d'où le coup est venu. »

Tout cela me semble un peu puéril, quand même. Mais il n'en reste pas moins que, grâce à cette campagne d'intoxication finalement assez subtile, et menée entièrement par des moyens détournés, la plupart de ceux qui ont reçu connaissance du Pacte l'ont pris au sérieux et se sont crus personnellement cooptés par les membres d'une organisation secrète extrêmement puissante... Ah, s'ils se doutaient de la vérité ! Mais ils n'en savent rien et se comportent comme s'ils étaient les détenteurs du plus grand secret d'Etat de tous les temps. En dépit de la défense qui leur a été faite d'en parler dans le préambule de cet étrange document, leurs mimiques et leurs allusions donnent chaque jour plus de poids à cet ectoplasme politique.

Par exemple, Jean Coutrot, cet esprit curieux qui a fondé un groupe politique (constitué exclusivement de polytechniciens et dénommé « X-Crise »), se croit entouré de synarchistes et devient lui-même synarchiste pour ne pas se retrouver à la traîne de ses troupes. Parmi les francs-maçons, où quelques membres du groupe ont des attaches, les allures mystérieuses de la synarchie remportent un grand succès ; rien ne triomphe mieux au sein d'une société secrète qu'une société encore plus secrète.

Où cela mène-t-il ? A la prise du pouvoir ? Vivian n'en doute pas un seul instant, et je ne peux m'empêcher d'être ébloui par sa façon de manipuler les consciences tout en conservant l'œil fixé sur l'objectif. Il s'est peut-être trompé dans le passé, mais il est en train de réussir cette fois-ci, et je suis franchement curieux de connaître le résultat de cette campagne. Cela dit, je me jure de préserver mon sens critique dorénavant et d'offrir à Vivian et à mes amis le concours d'un esprit indépendant, récemment libéré par la grâce de la chair et donc doublement libre.

Un concours de circonstances et d'obligations diverses fait que je n'ai pu revoir Didi depuis une semaine, mais les jours se suivent à une allure folle, et attendre un peu ne peut lui faire de mal. Je ne la verrai pas demain non plus, car je dois aller à une réunion du groupe, et tout à l'heure je vais déjeuner avec Rolande. J'ai le projet machiavélique de lui parler de ma liaison avec Didi sur un ton dégagé, sans insister, mais assez clairement pour qu'elle puisse répéter la chose à Laurette. Nous verrons bien comment celle-ci accueillera un événement aussi considérable ! C'est nettement plus concret que mon fameux départ pour les Indes, il y a deux ans : comme j'étais gamin à cette époque lointaine ! Si presque tout a changé dans ma vie, une chose demeure, invariable : mon amour inépuisable pour la douce Laurette. Un amour qui s'affermi à mesure que je comprends mieux qu'il est vraiment sans espoir... Mon but n'est pas très clair : est-il de punir Laurette de ne pas me courir après, ou bien de déclencher en elle un mouvement de jalousie, puis de révolte, qui me permettrait de l'arracher à Vivian ? Dans ces spéulations, Didi est reléguée au rôle d'instrument.

Cela me fait du bien, au cours du déjeuner, de parler à Rolande de ma conquête, et je suis surpris de constater qu'elle est troublée. Ce n'est pas elle que je vise, mais autant la mettre plus complètement dans mon jeu. Je fais d'une pierre deux coups. En somme, je me sens soudain très sûr de moi, un personnage de poids, plein d'expérience, dont la sagesse est teintée d'une pointe de cynisme. Je m'échauffe si bien à ce rôle que j'entreprends d'expliquer à Rolande ce que je pense de Vivian, du conformisme du groupe, des erreurs et des faiblesses. Je déballe mon sac jusqu'au tréfonds, stimulé par l'expression de Rolande, un air de stupéfaction un peu idiote que je trouve tout à fait charmant.

Porté par mon cynisme élégant nouveau-style, je m'avoue complaisamment à moi-même que j'ai toujours eu envie d'elle en même temps que de sa compagne. Jusqu'ici cette ambiguïté m'a paralysé de terreur, mais puisque je suis désormais un homme libre, pourquoi ne pas voir les choses en face ? Au grand jour ? Je suis amoureux des deux amies à la fois, quoique de façons différentes. Celle qui compte est évidemment Laurette ; mais, pour le moment, mon regard ne peut se détacher de la petite

bouche rose et délicieuse de Rolande, qui reste légèrement ouverte, muette de surprise... Il y a sous la table un centaure prêt à bondir... Elle le sent. Je sens qu'elle le sent. Je me tais et elle-même ne dit rien.

Ce silence partagé, dans le charivari de ce restaurant d'étudiants, prend la valeur d'une double déclaration, sacrilège multiple, trahison sur toute la ligne. Et soudain, la seule réalité de ma vie c'est elle. L'intensité de ce sentiment m'emplit d'une jouissance douce-amère extraordinairement voluptueuse. Pendant des années elle a régné secrètement, subconsciemment, sur le monde de désirs qui m'habite et je sens que la charge accumulée est sur le point de tout faire sauter.

D'une voix blanche, elle me dit alors qu'elle est en retard, qu'elle doit partir immédiatement. J'en suis à la fois mortifié et soulagé... Dehors il bruine légèrement, et l'air frais me calme un peu... Je contemple Rolande avec un ravisement éperdu et coupable ; elle est jolie comme un cœur dans son costume d'artiste. Elle étudie la peinture et transporte un immense carton à dessin sous son bras, marque de sa vocation. Un bérét de velours noisette, de la même couleur que ses yeux, met en valeur sa chevelure ondoyante, éclatante, qui s'étale largement sur la cape qu'elle tient serrée contre elle d'une main pâle, ornée d'une améthyste. Un col Claudine de piqué blanc canalise le bouillonnement de sa lavallière de soie violine et souligne la délicatesse émouvante de sa petite figure d'ange. Face à face, silencieux, nous nous séparons sur le trottoir de la rue Hautefeuille, et son visage a un air implorant et désarmé qui me fait frémir d'excitation ; cependant, quand ma bouche effleure enfin ses lèvres, elle sursaute et s'enfuit.

Figé par la surprise, je reste planté là et je la regarde s'éloigner, courant presque ; et je ne peux m'empêcher d'imaginer sous la cape d'artiste ce beau corps blanc de femme-enfant, auquel je rêve chaque nuit depuis des années... tout en étant amoureux d'une autre, sa meilleure amie ! Mon Dieu, où en sommes-nous ? Et Didi ? Eh oui ! C'est le printemps, et mon cœur éclate, comme chaque année en cette saison. Il me faut bien faire face à mon démon : j'aime toutes les femmes !

Oui, toutes les filles, toutes les femmes, à tel point que c'en devient une vraie calamité. Les blondes, les brunes, les rousses.

Une heure dans la rue, en mai ou juin, étourdi parmi ces millions de jupes courtes, de corps gais prêts à l'amour, et je suis mordu, une fois de plus, irréparablement, par ce désir que rien ne pourra jamais assouvir : je le sais d'autant mieux que je me suis lancé. Mon vœu de chasteté est bien loin ! Et pourtant ce n'est pas si vieux. Il n'y a pas quinze jours...

Cette journée de ravages, je la termine seul. Je ne me sens vraiment pas le courage de passer la nuit avec Didi avant d'affronter, demain, mon gourou. Ni de revoir Laurette, chargé de tels effluves... Cette pensée même fait resurgir tout à coup l'image de Laurette au moment où je m'endors... son regard ouvert et serein... et c'est son souvenir que je retrouve au réveil.

Qu'il est bon de se replonger dans l'atmosphère des réunions ! Cette combinaison d'humains est fort spéciale : depuis quatre ans je vis avec eux et pour eux, et en dépit de nos délires et de nos désastres, je sens que j'appartiens à cette cellule humaine comme si ma vie en dépendait complètement et depuis toujours.

A la fin de la réunion, Vivian se fraye un chemin jusqu'à moi, dans la bousculade générale, droit comme un I dans sa robe rouge, et tout bascule soudain. Nous sommes face à face au milieu d'un petit groupe, je vois Laurette d'un côté, Rolande de l'autre, et leurs visages sont inexpressifs, comme si elles n'entendaient pas ce que Vivian dit. Il parle posément, en me regardant, mais je ne comprends pas très bien le sens de ses paroles... J'en reçois seulement cette impression générale : Rolande lui a répété mes confidences, et mon attitude l'a amené à décider mon exclusion immédiate et sans appel, ainsi que le retrait de son patronage spirituel. Seule sa dernière phrase, sa malédiction, m'atteint de façon précise, comme une évidence : « Le soleil s'est couché pour vous. »

Abasourdi, sans voix, je me dirige vers la porte, et je descends lentement l'escalier. J'imagine que les autres attendent que j'aie disparu avant de descendre à leur tour, pour ne pas me parler. Mais Laurette ? Je l'ai perdue elle aussi... C'est affreux. Les mots de Vivian résonnent toujours dans ma tête et leur sens se déploie peu à peu, s'installe dans ma conscience. Je sens tout le poids, toute l'âcre saveur de cette malédiction sans pitié. Quand je me retrouve sur le trottoir du boulevard Saint-Germain, je

mesure toute l'étendue du désastre... J'ai tout perdu, c'est irréversible, irréparable.

Ce n'est pas à Didi que je pourrais expliquer ma situation, mais, dans mon désarroi, elle m'apparaît soudain comme le seul être qui me reste au monde, la seule source de chaleur et d'amour. Quelle ironie ! D'ailleurs, mes pas me mènent tout droit au Foyer Pythagore, je n'ai pas même à faire l'effort de décider. A l'intérieur, c'est une maritonne maussade qui fait le service — *pas de Didi* !...

« Et les courants d'air ? », glapit l'ignoble Monsieur Jojo de derrière sa caisse. « Entrez ou sortez, jeune homme, mais fermez la porte, vous entendez ? »

Il m'identifie soudain et se met à brailler de plus belle : « Si c'est cette petite roulure que vous venez chercher, vous perdez votre temps ! Elle ne travaille plus au Foyer Pythagore ! Allez-vous-en, ouste ! »

Je referme la porte, égaré par cette nouvelle inattendue, puis je m'élançai au pas de course vers la maison de Didi et gravis les escaliers quatre à quatre dans le noir, haletant et terrorisé. Je frappe d'abord doucement, puis plus fort. Je cogne du poing. Aucune lumière ne filtre sous la porte, mais je sais qu'elle est là, de l'autre côté. Je le sais, je le sens, je devine sa présence, l'odeur de sa peau, de sa chair. L'odeur de son plaisir.

« Didi, ouvre, c'est moi ! »

Silence.

« Didi, je t'en supplie, il faut que je te voie, ouvre ! »

J'entends le frôlement de ses pieds nus sur le plancher ; elle s'est levée de son lit et s'approche de la porte. Je devine son corps plein et velouté appuyé contre le chambranle, à deux doigts de mes lèvres, de mes mains. Mon cœur bat à tout rompre, mon désir me fait mal, hélas ! elle n'ouvre pas. Elle ne dit rien et pourtant je perçois sa respiration, rauque, rapide, comme quelqu'un qui a couru à perdre haleine...

« Didi... »

« Ce n'est pas le moment ! Et je veux plus te voir, Momo, tu comprends ? Tu es un petit salaud, un égoïste, tu m'as laissée tomber pour une autre, et ça n'a pas marché, alors tu reviens ici tirer ta crampe comme un vieux dégoûtant ! »

« Mais non ! Je t'expliquerai. Ouvre ! Didi, je t'en supplie ! »

« Tu es fou ! J'ai un monsieur dans mon lit, qui en vaut bien dix comme toi. Va-t-en, puceau, ce n'est pas chez toi ici. Fous le camp et laisse-moi baiser en paix, veux-tu ? »

De nouveau, je me trouve en train de descendre un escalier en chancelant, tâtant le mur pour me guider dans l'ombre épaisse. Cet escalier évoque le treizième cercle de l'enfer, un puits de misère dont la pestilence me gratte affreusement la gorge. J'ai la nausée, j'ai envie de vomir, d'éclater en sanglots.

Et soudain, l'odieux prodige : elle ne m'épargne rien ! Les premières mesures du *Boléro* envahissent la cage de l'escalier, s'enflent en rythmes sifflants et furieux, roulant et mugissant jusqu'à un diapason démentiel, et mon cœur bondit affreusement dans ma poitrine lorsque je perçois, traversant les vagues de sons, des cris perçants, de longues supplications qui ne s'adressent pas à moi et me déchirent l'âme ; les appels rauques de Didi, qui jouit comme une lionne, trois étages au-dessus de ma tête. Je vois comme si j'y étais le corps de ma belle maîtresse tordu par le rut, livré à un autre... Un vrai mâle, celui-là ! Je frémis d'horreur en me représentant ce sauvage déchaîné qui lui arrache ces terribles hurlements. Cette image, atroce et magnifique, de Didi dominée, écrasée, saccagée par cette brute, cette masse dangereuse de muscles, de poils et de testicules hérisssés, cela me donne de tels hoquets de désir que j'abandonne dans l'ombre fétide, en guise d'adieu, l'humble hommage de ma passion de jeune homme.

La nuit entière s'écoula ainsi, dans une orgie de misère solitaire, à essayer sans succès d'épuiser mes sens. Impossible de dormir, d'oublier... Le lendemain à l'aube, je descendis de mon grenier de la rue Gay-Lussac et me dirigeai, par la rue Champollion, par Cluny et la forteresse de Vivian, vers Saint-Séverin et la maison de Didi... Sans savoir clairement ce que je guettais, ni ce que je ferais si je la voyais sortir dans la rue... Evénement d'ailleurs improbable, car elle n'aimait pas se lever tôt... Mort de froid, ahuri de misère, j'errai pendant une heure, deux heures, entre les recoins, les portails et les embrasures que j'avais si bien appris à connaître. La porte vermoulue de sa maison, fendue et déchaussée, était celle d'une ruine abandonnée ; la maison aux carreaux brisés semblait inoccupée depuis un siècle...

Et alors que je traverse la rue pour la centième fois peut-être, avec ce même air de fausse nonchalance, la porte branlante s'ouvre avec fracas, d'un coup de pied joyeux, et je vois sortir un grand gamin blond et frisé, l'air sportif et une jolie gueule. *Un gosse !* Il regarde rapidement à droite et à gauche, sans m'accorder la moindre attention, et il détale vers la place Saint-Michel au pas de course. Il va être en retard pour sa classe de latin.

C'est presque drôle. Il a combien ?... seize ans ? dix-sept ans ? Mais il fait le poids ! Il n'a pas de complexes, ce petit salopard, avec son sac de livres qui lui pend au bras ! Il tourne le coin de la rue de la Harpe, et je me représente Didi en train de l'aider à enfiler ses culottes de golf en le frôlant au passage, ou de lui lacer ses chaussures. Ah, si le ridicule tuait vraiment, je serais mourant, là sur ce trottoir !

Mais que reste-t-il à tuer ? Je suis pis que mort.

Heureusement il y avait assez de travail au bureau pour m'abrutir jour après jour. J'assisai au départ d'Henry Miller pour une ultime balade en Provence avant de s'embarquer pour la Crète, où Larry et Nancy l'attendaient ; c'était la première étape de son retour en Amérique, car il quittait la France. Il me recommanda de prendre grand soin des peintures sur verre d'Abraham Rattner, son ami, et d'une masse d'aquarelles de sa confection. Il me demanda ce que j'en pensais. Je les trouvais joyeuses et clownesques, mais pas tout à fait aussi géniales que... Mon silence embarrassé lui tira un gargouillement ironique.

« J'aime faire ces aquarelles », dit-il. « Mais il faut aller vite, et j'ai du mal avec certaines couleurs... Mmm !... Ce que j'aurais voulu être, c'est un peintre chinois. Pour eux l'œil et le pinceau c'est la même chose, tu comprends. Hmm !... Tiens, voilà un petit livre que tu devrais lire, si tu ne le connais pas. »

Et il me donna un *Séraphita* un peu dépenaillé, un livre dont il semblait toujours transporter plusieurs exemplaires dans ses poches. Il en avait au moins une douzaine dans les deux malles d'osier que je l'aidai à fermer.

Henry parti, je m'assis et feuilletai le petit bouquin inconnu de Balzac. Un auteur dont le génie était bien trop rond et carré pour qu'on lui prête des intentions alchimiques ! Et pourtant...

« Après avoir expérimenté le vide et le néant, les yeux se tournent vers le bon chemin. C'est alors d'autres existences à user pour arriver au sentier où brille la lumière. La mort est le relais de ce voyage. Les expériences se font alors en sens inverse : il faut souvent toute une vie pour acquérir les vertus qui sont l'opposé des erreurs dans lesquelles l'homme a précédemment vécu... »

« Les qualités acquises et qui se développent lentement en nous sont les liens invisibles qui rattachent chacun de nos existers l'un à l'autre, et que l'âme seule se rappelle, car la matière ne peut se ressouvenir d'aucune des choses spirituelles. La pensée seule a la tradition de l'antérieur. Ce legs perpétuel du passé au présent à l'avenir est le secret des génies humains : les uns ont le don des formes, les autres le don des nombres, ceux-ci le don des harmonies. Ce sont des progrès dans le chemin de la lumière. Oui, qui possède un de ces dons touche par un point à l'infini. La parole de laquelle je vous révèle ici quelques mots, la terre se l'est partagée, l'a réduite en poussière et l'a semée dans ses œuvres, dans ses doctrines, dans ses poésies... »

Le vrai prodige, c'était de découvrir ce Balzac mystique derrière le père d'*Eugénie Grandet*. La Comédie humaine devenait un monde à claire-voie, miné par une conspiration universelle de clairvoyance, où l'or du père Goriot brillait d'une lueur transcendante, qui se révélait ça et là, comme par accident, jusque dans une œuvre aussi singulière et inattendue que *Séraphita*.... Mais Rabelais lui-même, et Cervantès aussi, deux bons vivants exemplaires, avaient des paragraphes bien étranges... Sans parler de Victor Hugo, de Shakespeare, de Goethe. Les moins suspects de nos grands écrivains apparaissaient brièvement, par une allusion, un détour de phrase, comme des conjurés, les porteurs d'une science unique, universelle, mais toujours cachée.

Il pleuvait sans arrêt, l'été s'était liquéfié et les avalanches d'eau, dépassant leur but, faisaient pourrir sur place ce qui serait peut-être les derniers légumes de la démocratie. Je lisais, j'allais au cinéma, toujours seul, je ne parlais à personne, et j'évitais de mon mieux le quartier Saint-Séverin et les alentours de Cluny. Cette vie-là était finie... La solitude était plus fructueuse, et j'éprouvais parfois un sombre plaisir à songer à la débandade

idéologique de Vivian et de son église devant l'évidence de plus en plus irréfutable de sa faillite politique : car la synarchie était sa dernière chance, et la guerre allait la ruiner. Parfois j'essayais d'imaginer par quelle évolution Laurette elle-même était en train de passer. Peut-être comprendrait-elle un jour la valeur de ma constance ?

Mes parents avaient loué une maison pour l'été à Orvilliers, un petit village d'Ile-de-France, et ma mère s'y rendit avec ses trois juniors dès le début des vacances scolaires. Mon père restait seul dans l'appartement de Neuilly ; les derniers de ses amis, les Stuart Gilbert, venaient de quitter Paris pour Dax, ville de cure fameuse pour ses bains de boue.

Nous nous retrouvions tous les jours au bureau, étrangement silencieux et délaissé, dont le seul visiteur important était désormais le facteur ; il apportait, entre autres, des messages de détresse d'Henry expédiés du Midi ou de Crète, suppliant qu'on lui envoyât un mandat télégraphique ! Il ne pouvait pas payer sa note d'hôtel. Mon père raclait les fonds de tiroir, le mandat partait, et le lendemain arrivait un télégramme : « *Jack you are a true British gentleman. Cheerio. Henry.* » Mon père examinait ce texte pensivement et murmurerait dans son français hésitant : « Qu'est-ce que tu penses ? Est-ce qu'il se paye mon figure ? » Question légitime.

Mon père passait le plus clair de ses journées enfermé dans son bureau sans que je pusse savoir à quoi il employait son temps. Nadejda elle-même, qui avait quitté Paris au printemps, n'écrivait plus... Paris était comme une ville assiégée, parcourue de rumeurs folles de cinquième colonne, d'espions et de coups d'Etat délirants. Certains idiots parlaient encore de la grande conspiration contre Hitler, qui allait tout arranger au dernier moment.

L'expédition du service de presse de *Winter of Artifice* d'Anaïs Nin, après celui du *Black Book* de Lawrence Durrell, me donna la satisfaction d'accomplir un travail vraiment inutile... Sans doute Anaïs et Larry éprouveront-ils malgré tout un certain réconfort devant leur prose imprimée, consacrée, fixée pour l'éternité... L'éternité ou le néant ? Bientôt il ne leur resterait plus un seul lecteur, même imaginaire. Cette course folle à la

publication d'un premier livre que personne ne lirait, était une parfaite métaphore l'absurdité maléfique de notre temps.

Vers la fin d'août l'histoire de Dantzig avait atteint le suraigu, soigneusement nourrie d'étape en étape par Hitler, un homme qui aimait le travail signolé.

Pourtant, d'après ce que je pouvais comprendre de la situation en lisant les journaux, il y avait encore en France des hommes politiques qui croyaient à la paix et se battaient pour elle, comme Georges Bonnet, le ministre des Affaires étrangères, ou Gaston Bergery, ce curieux politicien pensant. Mais les bellicistes de Londres étaient décidés à la guerre, qui devait être menée par l'armée française puisque la leur n'existant pas encore. Et les braves ministres français, trop heureux que lord Halifax acceptât enfin de leur adresser quelques mots du sommet de sa gloire, fonçaient dans le brouillard, émoustillés de servir un si bel aristocrate. L'angloomanie parisienne atteignait le zénith dans l'astronomie du ridicule.

De leur côté, les lords de l'Amirauté se préparaient à passer sagement à l'action, mais non sans avoir réduit au préalable la puissance allemande, grâce au sacrifice préliminaire de deux ou trois millions de petits poilus français. C'était tout bénéfice ! Il était difficile de prévoir qui serait le gagnant, mais le perdant était déjà en scène, présentant gaiement les armes dans sa capote bleu horizon trop grande pour lui, le nez en trompette, comme en 14.

Et tout ça pour « sauver Dantzig », alors que le nom même de cette ville à population germanique était inconnu de quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la population française trois mois auparavant. Rien que d'y penser... Mais personne ne pensait plus. Les émotions stomacales, angoisse, trouille, inquiétude, ennui — et finalement, patriotisme — prévalaient. Une saine réaction qui vous échauffait vaguement la tripe.

La livre sterling était en mauvaise posture. Le 25 août, éclata la nouvelle de sa dévaluation ; cette opération allait mettre les livres d'Obelisk Press hors de prix à l'étranger et diminuer encore nos chances de survie. Mais c'était là peu de chose à côté de l'annonce du pacte Moscou-Berlin qui renversait toutes les données du jeu, une fois de plus. La réaction abasourdie des staliens français était certes comique à observer, mais personne

n'avait plus envie de s'amuser. Tout cela devenait sérieux, grave même, et beaucoup de gens le sentaient pour la première fois. On jouait de manière bien légère avec la vie humaine...

La situation en Pologne bascule en quelques jours du tiède au brûlant. Les Anglais ne font rien pour arranger les choses, au contraire. Le 31 août, Mussolini propose une réunion à quatre, plus la Pologne, pour chercher une solution non seulement à la crise immédiate mais à toutes les causes de friction qui résultent du traité de Versailles.

Coup monté ? Propagande ? Les journaux n'en parlent qu'à peine, ce qui, paradoxalement, me semble de bon augure. Je crois toujours au miracle d'un retournement de la dernière minute : je suis arrivé à me convaincre que les Anglais et les Allemands jouent à toute vitesse leurs gros atouts l'un contre l'autre, prenant des risques vertigineux, mais tout en négociant de loin, à travers des intermédiaires secrets, un accord dont les Français, les Polonais et les autres petits feront les frais.

C'est une course éperdue entre deux renards, cousins mais aussi rivaux de toujours ; le rôle de Mussolini, l'assistant-épouvantail, sera d'aider son compère à tirer les marrons du feu au dernier moment. Car il n'y a pas de doute : cette partie d'échecs entre l'Angleterre et l'Allemagne, c'est l'Allemagne qui est en train de la gagner.

Mais le 1^{er} septembre, l'Allemagne envahit la Pologne, les ouvertures de Mussolini sont hâtivement repoussées. Seul Georges Bonnet semble croire encore au miracle, aux chances d'une ultime manœuvre de sauvetage. Les historiens feront un jour la lumière sur les tractations secrètes qui viennent d'échouer entre Londres et Berlin ; mais pour l'instant je dois bien constater que j'ai perdu mon pari optimiste. La paix est foute. Du bureau je téléphone à mon père qui est au lit, malade. Impossible de savoir ce qu'il a au juste, mais quelque chose dans le ton de sa voix me remue la conscience, et je me dis que mon aveuglement m'a sans doute dissimulé la réalité de ses souffrances. Il est vrai que mon pacifisme obstiné ne me permettait guère une autre attitude ; de plus, pendant cette période de crise, l'attitude impavide de mon père m'avait fait croire qu'il pensait, lui aussi, que tout s'arrangerait. On subirait une humiliation de plus, comme à Munich, mais on survivrait.

Or nous étions arrivés au dernier quart d'heure, rien ne s'était arrangé, et je m'étais trompé sur toute la ligne. Mon père, lui, avait compris depuis longtemps, mais il n'était pas de ceux qui laissent entrevoir leurs blessures.

La honte me montait à la gorge. Je n'avais pas su voir son désarroi, qui n'était pourtant pas difficile à deviner. J'avais dû m'insensibiliser depuis longtemps aux souffrances de mon père car elles avaient été un des thèmes constants de mon enfance. Mais soudain je comprenais mieux tout ce qu'il avait dû subir. Était-il trop tard ? Comment l'aider ? Il fallait absolument que je lui parle, assez de fausse pudeur !

Une heure plus tard, je pousse la porte entrouverte de l'appartement de Neuilly. Il est au lit et je suis frappé de ne voir ni livres ni journaux dans les parages. Mon premier réflexe est de lui proposer une collation — qui n'est pas une réussite, qui est même assez infâme, et qu'il fait semblant de picorer par pure politesse. Nous échangeons quelques paroles, et bientôt nous nous trouvons au cœur du sujet.

« Je ne te l'ai jamais dit », commence-t-il, « mais ça m'a remonté le moral de voir comme tu te débrouilles bien au bureau. Kurt Enoch l'a remarqué aussi, il m'a même dit que si jamais je devais m'absenter tu serais parfaitement capable de t'occuper entièrement de l'affaire... Eh bien, il va falloir en parler sérieusement... »

Sa figure est toute rouge, il me paraît fiévreux, peut-être à deux doigts du délire.

« Je vais partir », reprend-il ». Et toi, tu dois rester, pour ta mère, pour les petits. Comprends... »

« Mais tu es malade, ce n'est pas le moment de parler de partir... »

Il ne sait pas que je suis au courant de ses démarches auprès du War Office pour reprendre du service ; mais cela remonte à l'année dernière, et depuis lors il a bien dû comprendre qu'à cinquante et un ans, et dans son état de délabrement, aucune armée ne voudra jamais d'une pareille recrue, même par charité ! Pourquoi parle-t-il encore de partir ?

« Ecoute », dis-je, « tu as combattu dans l'autre guerre, je pense que ça suffit largement. Cette fois, c'est à moi de partir. J'ai l'âge pour ça, et la famille a besoin de toi, tu le sais bien... »

Ma voix chevrote un peu. Il me regarde, pas très sûr de bien comprendre ce que je lui raconte. Je suis moi-même stupéfait de mon retournement.

« Non, non ! », répondit-il. « Pour moi ça n'a plus d'importance, que j'en revienne ou pas... Mais toi, tu commences ta vie. Ce n'est pas juste de te demander de prendre la responsabilité de toute une famille à ton âge, mais nous devons tous faire ce que nous pouvons. Tu dois vivre pour eux, et pour toi-même. Les gens de mon âge n'ont pas grand-chose à ajouter à l'histoire de cette époque... »

« Jamais de la vie ! »

Je ne sais pas où nous mène ce dialogue invraisemblable. C'est de la folie, cette insistance à vouloir se battre ! Se battre comment, avec quoi ? Je me rends compte qu'il n'a plus sa tête à lui, et pourtant je m'obstine à le convaincre que je ne demande qu'à en découdre malgré mon pacifisme, malgré tout ce que j'ai dit et cru jusque-là. Cette querelle incohérente entre deux Don Quichotte surexcités a quelque chose de vraiment pervers. Mais... comment ne l'ai-je pas vu plus tôt ? Il est saoul, il divague à la manière grandiose des ivrognes, c'est pourtant clair. A son délire alcoolique j'ai répondu par mon délire héroïque...

Soudain je suis frappé par l'étendue de notre misère commune, de notre terrible incompréhension réciproque. Vingt ans de malentendus, de dialogues avortés, de fiertés rentrées, de timidités inexcusables, de perpétuelle remise au lendemain de tout échange intelligent. Il aura fallu rien moins que l'ami Hitler pour nous forcer à entamer enfin une aussi grave conversation... Et voilà le résultat. Quel gâchis ! Je dis à mon père combien je suis heureux de notre entretien, mais qu'il doit se reposer ; je reviendrai demain en fin de matinée. Il semble déjà endormi quand je le quitte ; dehors la nuit est d'un bleu profond, chaude, dense, sans lune ni étoiles, sans le moindre lumignon. La ville éteinte, calfeutrée, masquée est méconnaissable, et cette obscurité absolue, sans faille, invite au sommeil. Le mien est lourd, peuplé de cauchemars confus. J'en suis tiré brutalement, alors que le soleil est déjà haut, par le vacarme d'un poing frappant sur ma porte. C'est ma concierge. La concierge de mes parents vient de l'appeler pour que je me rende d'urgence à Neuilly, car mon père est malade.

Dehors le soleil jubile, rutilé : il fallait donc la guerre pour nous amener le beau fixe.

Du haut de la rue Gay-Lussac arrosée de frais et encore luisante débouche un taxi, un vieux modèle décapotable et brinquebalant comme l'on n'en fait plus de nos jours. Assis sur la moleskine craquelée j'essaye de retenir mon souffle, de ne penser à rien pendant le trajet du Quartier Latin à Neuilly. J'ai passé la belle saison à me tremper sous les averses et à faire sécher ma veste dans les cafés ; je trouve que l'ardeur charnelle de cet été tardif et les odeurs de moissons qui envahissent les rues viennent bien tard. Je suis séduit malgré moi par l'allégresse qui imprègne la ville, sans rapport avec les souffrances que mon père est en train de subir.

La porte de l'appartement est ouverte, comme hier. En entrant dans la chambre de mon père je trouve la concierge debout dans un coin et, près du lit, deux inconnus qui contemplent le corps allongé de mon père, nu, mort. En me voyant ils remontent le drap et se murmurent l'un à l'autre un commentaire que je ne comprends pas. L'un des deux, apparemment un policier, me demande si je suis bien le fils du défunt et m'annonce que le médecin légiste, à ses côtés, vient de constater que mon père était mort. Le cœur... le cœur a cessé de battre, c'est irrémédiable... Certificat de décès... Mais mon père n'a pas l'air mort ; il a l'air moins perdu, moins fou et désespéré qu'hier.

Les deux fonctionnaires terminent leur besogne et sortent rapidement, en marmonnant quelques mots indistincts. Je me retrouve seul avec la concierge, la bonne Madame Orgelet, qui a l'air sincèrement désolée. Un peu curieuse aussi car elle n'a jamais pénétré dans la chambre de mes parents et elle s'intéresse aux tapis, aux tableaux, au mobilier. Elle me livre son récit par étapes, dans l'ordre, tout en continuant son inspection.

Elle a sonné à l'heure du courrier et il n'a pas répondu. Elle s'est inquiétée et, voyant la porte entrebâillée, elle a pris, n'est-ce pas, la liberté d'entrer, et elle l'a trouvé...

« Vous savez, Monsieur Maurice, il était assis sur le trône... quoi... Ça m'embarrasse de vous dire ça... Mort sur les waters, votre papa ! Ah ! pauvre Monsieur Maurice ! Mon Dieu, mon Dieu... »

Son émotion va-t-elle me tirer des larmes ? Il serait temps

d'ailleurs ! Pour sacrifier aux rites, la moindre des choses serait de verser un pleur. Mais comment le pourrais-je ? La concierge n'a pas encore achevé son histoire. Elle m'expose la suite des démarches : aller chercher son mari, appeler la police, téléphoner à mon grand-père, qui est arrivé en un temps record. C'est lui qui a demandé à Madame Orgelet de m'appeler, et il est aussitôt parti en voiture pour ramener ma mère de la campagne. Il devrait être de retour d'ici une heure ou deux... Elle reprend son souffle :

« Je ne sais pas si je devrais vous dire ça, Monsieur Maurice, mais vous êtes un homme, n'est-ce pas ? Eh bien, voilà ce que j'ai trouvé sous le lit de votre papa... (Elle me tend une bouteille vide de cognac Martel trois étoiles.) Le médecin légiste a dit que c'est ça qui a fait le coup. Votre pauvre papa devait bien savoir que son cœur ne pouvait pas tenir. Il n'aurait jamais dû boire comme ça ! Le médecin a dit que c'est comme qui dirait un suicide déguisé, mais bien sûr il dira que c'était simplement, comme ça, un accident cardiaque. Ah, pauvre Monsieur Maurice, dans quel monde vivons-nous ! »

Dans ma confusion et mon désarroi, je me laisse tomber à genoux près du cadavre de mon père. Je ne ressens rien qu'une sorte d'étourdissement — certainement aucune envie de verser une larme... Et pourtant il faut bien ! La concierge l'attend ; elle a fait son récit, et elle compte maintenant sur un sanglot ou deux, elle y a droit, comme à un pourboire bien mérité. Elle veut me voir souffrir, vérifier la faiblesse humaine, plonger sa main replète dans cette plaie bien fraîche. D'ailleurs, elle a bien raison, Madame Orgelet : mon insensibilité me semble anormale à moi-même. Rien à faire, les larmes ne viennent pas. C'est pourtant mon père qui gît là, réduit à néant, mais mon œil reste vague et sec. Je rentre ma tête dans mes épaules et pousse quelques glapissements, espérant qu'elle sera satisfaite. Mais elle reste plantée là, comme un juge sévère. Je finis par trouver cette scène odieuse, et lui demande d'un air égaré de me laisser seul à ma douleur. Elle remet soigneusement la bouteille sous le lit et quitte la pièce en se tamponnant les yeux, avec un air de reproche boudeur sur sa face ronde.

Un peu plus tard, entendant du bruit dans le hall de l'immeuble, je me dirige vers l'entrée de l'appartement. La porte

s'ouvre devant ma mère, avec derrière elle mon grand-père. Elle entre sans me voir, se dirige tout droit vers la chambre, la figure figée, en se parlant à elle-même. Je crois entendre : « Pourquoi si vite, Dieu, pourquoi ? » Je laisse à mon grand-père le soin de l'assister ; moi, je suis momentanément hors de combat.

La journée se poursuit dans le brouillard. Téléphones, pompes funèbres, tout cela dans l'affolement, la panique des gens qui sortent, qui brandissent des journaux, qui arrivent, qui s'évanouissent sur le trottoir, chez les commerçants, sous le soleil, et qui se disputent les premiers masques à gaz. Le maire de Neuilly, M. de Kérillis, est un grand patriote et sa mairie regorge de masques à gaz stockés de longue date pour cette occasion tant attendue, et même espérée : chacun aura le sien. Madame Orgelet nous embête une partie de la journée avec cette histoire de masques, car la mairie a refusé de lui en attribuer un pour mon père alors qu'il n'est mort que ce matin ; bien qu'elle leur ait fait observer qu'il était encore sur le registre... Elle pleurniche. Un masque de plus aurait pu être utile, on ne sait pas ce que nous prépare l'avenir... Cette resquille ratée la vexe énormément, elle est inconsolable.

Au milieu de ce tohubohu les Bogouslawsky arrivent. C'est un moment bien lourd que nous passons ensemble tous les quatre, Dillie, Michel, ma mère et moi, debout dans la pénombre de l'entrée, sans parvenir à prononcer une seule parole. La guerre — *et ça...* — c'est trop à la fois. La face ravinée et rougeoyante de Michel se contracte en un rictus, qui se change en un sanglot éperdu, excessif, enfantin, mais d'une sincérité si fougueuse que je sens enfin les larmes me monter aux yeux, en même temps que je vois les lèvres de ma mère trembler sous l'ampleur du choc irréparable, et les yeux vert d'eau de Dillie qui se ferment de douleur sur de grosses larmes, comme deux chenilles de mascara sur un long masque de cire pâle. Et nous voilà partis tous les quatre à hoqueter, à bredouiller et à renifler, à quelques mètres de la dépouille mortelle, de ce compagnon de notre course qui s'est envolé, ami, amant, mari, père, frère. Les Bogous nous embrassent en pleurant de plus belle, nous prennent par les épaules, nous tapotent la tête. C'est ahurissant, déchirant, épuisant. Nous finissons par nous effondrer tous ensemble, anéantis, dans un silence coupé de brèves rechutes et de rares

questions circonstancielles de Michel, qui n'écoute même pas les réponses.

Les Bogous partent au moment où mon grand-père revient. Il essaye de convaincre ma mère de venir passer la nuit chez lui, mais elle refuse obstinément. Il se résigne à nous abandonner. Demain, 3 septembre, on enterrera mon père dans un cimetière de Courbevoie.

Ma mère et moi nous installons pour essayer de dormir dans cet appartement où sommeille déjà un cadavre, elle dans la chambre de Nicole, moi dans celle de Sylvie. Au milieu de la nuit ou vers le matin, éclate le ululement d'une sirène, puis deux, dix, conjuguées en contrepoint, terreur hurlée, suivie d'explosions célestes ; car la D.C.A. n'attend pas, elle vise les nuages, canonne les étoiles qui n'ont pas voté pour Daladier... Enfin on est en droit de penser ce qu'on voudra, mais il y a quand même des façons moins vengeresses de réveiller les gens qui dorment. Je pataugeais dans un cauchemar marécageux, et ce concert de furies m'en délivre pour me replonger aussitôt dans un crescendo d'horreur — on dirait l'accompagnement musical d'une danse macabre peinte par Jérôme Bosch.

Dans le noir, je cherche le commutateur, quand la pensée de mon père mort m'assaille tout à coup. J'avais oublié. J'entends de loin ma mère qui se débat dans sa chambre, elle non plus ne trouve pas le bouton. La nuit s'emplit de vacarmes divers ; dans la rue, des coups de sifflets surexcités, suraigus, transpercent le muglement des sirènes, et, dans l'escalier de l'immeuble, le bruit d'une calvacade de buffles. Les locataires dévalent quatre à quatre vers l'abri avec leurs thermos et leurs pliants, déjà disciplinés alors que la guerre n'est pas encore déclarée.

Dans le hall Madame Orgelet, dont le mari est chef d'îlot et possède un casque et un sifflet, harangue et morigène son monde. Elle ouvre la porte de notre appartement et lance à la volée : « Allez, Monsieur Maurice, il faut descendre ! Occupez-vous de votre maman ! Les bijoux, les papiers ! Et le masque surtout ! Vos masques ! Un en-cas aussi, on ne sait jamais... »

A la lumière d'une torche électrique je finis par trouver ma mère qui s'est habillée dans l'obscurité, comme une automate, et nous descendons à la cave avec l'arrière-garde des locataires. Nous sommes la famille du drame, un petit drame dans un

grand ; tout le monde nous regarde en coin, nous murmure des choses, nous touche la manche. Cela me crève le cœur de livrer ma mère à cette curiosité morbide que semble toujours provoquer la mort ou son voisinage immédiat, et grâce à quoi les quotidiens du soir vivent si grassement... Or nous n'avons jamais parlé à quiconque dans l'immeuble ; c'est tout juste si nous avons appris par Madame Orgelet que les locataires du troisième mangent des carottes à tous les repas. Alors, les voisins ne se privent pas de jouir un peu de notre malheur, c'est humain. Le Bon Dieu nous a bien punis de notre morgue : cette pensée se lit sans mal sur leurs visages.

Du moins, ceux que l'on voit encore : car l'assistance est divisée en deux camps, et la majorité estime qu'en cas d'alerte il convient de mettre son masque, sans attendre ni tergiverser. Le spectacle est effrayant, une assemblée de gros groins métalliques surmontant des corps bouffis, boudinés dans leurs robes de chambre molletonnées, qui rappelle certaines images de l'*Illustration*, de l'autre guerre, montrant des monceaux de soldats surpris dans leur sommeil, asphyxiés dans une casemate, leurs poumons brûlés par l'ypérite.

« Il faut mettre votre masque, Madame », dit la concierge en tapotant du doigt l'étui cylindrique que ma mère porte en bandoulière.

Et Madame Orgelet enfile la tête dans le sien, pour donner l'exemple. Ma mère n'entend pas, ou fait semblant... Le temps passe et ceux qui avaient mis leur masque le retirent un à un, peureusement, comme surpris d'être encore vivants. Les sirènes qui signalent la fin de cet intermède ont quelque chose de joyeux. L'aviation boche a dû être mise en déroute par les nôtres ! Et la D.C.A., vous avez entendu ça ? Monsieur Orgelet en aura à raconter ! Et Madame Orgelet aussi ! Hitler n'aura que ce qu'il mérite, on vous le dit ! Avec la R.A.F., il n'en a pas pour trois mois.

Les locataires remontent en bâillant vers leurs lits, mais déjà l'aube se lève. Ce sera une journée magnifique, comme hier.

Les croque-morts arrivent de grand matin et mènent leur affaire tambour battant. Un enterrement sans service religieux, sans rien du tout, c'est le genre que l'on expédie en vitesse. D'autant plus qu'avec la guerre il va y avoir du boulot ! Pensez

donc, les suicides, les crises cardiaques, les vieilles personnes qui vont tomber dans les escaliers pendant les alertes ; il va falloir mettre les bouchées doubles, les gars !... Le corbillard n'est suivi que par la Delahaye de mon grand-père sur le capot de laquelle s'élance une Vénus d'argent, et le cocher mène ses chevaux à un pas assez vif. Le long de l'avenue de Neuilly des ouvriers travaillent à la réfection du macadam. A notre arrivée ils s'interrompent et, la casquette à la main, regardent filer notre modeste convoi : « En voilà un qui s'en va au bon moment ! », se disent-ils sans doute... Sans armes ni bagages... Au trot... Au cimetière les choses s'accélèrent encore ; les gens des pompes funèbres ont sans doute un peu honte pour notre petit trio sans prêtre, sans voiles de deuil, sans costumes noirs... La veuve elle-même s'abstient de manifester les signes habituels de la douleur ; son regard est droit, son maintien presque militaire. Le soleil est cuisant et mon grand-père semble jouir de la bonne chaleur, et de l'évocation de la campagne qu'apportent quelques arbres épars au loin. La mise en terre ne lui fait pas perdre de vue le déjeuner ; il y a à Neuilly un petit restaurant qu'il ne connaît pas encore et dont on lui a dit du bien, qui répond au nom de Mommaton...

Nous voici donc attablés devant un solide repas. Qu'allons-nous faire ? Mon grand-père insiste sur un repli immédiat de toute la famille le plus loin possible de Paris, selon sa tactique habituelle. Depuis 1914, il a gardé la vision du bombardement et de la chute de la capitale ; il a dû contracter ça dans *Les Centuries de Nostradamus*... Il se propose de partir lui-même en éclaireur dès le lendemain, en Provence. Ma mère préfère Dax où se trouvent déjà Stuart Gilbert et sa femme, qui l'aideront sûrement à se loger. « Et toi ? », dit-elle en se tournant vers moi. « Et Maurice ? », demande-t-elle à son père.

Je leur explique que je peux très bien continuer à m'occuper du bureau, des affaires, avec l'appui de Kurt Enoch, sur qui je peux compter... en tout cas jusqu'à mon départ pour l'armée... Quelle armée ? Ce n'est pas clair, mais on verra bien... Il faut gagner du temps, voir venir. Ma mère n'est pas contre, et elle pense que Michel Bougouslawsky sera de bon conseil. Mon grand-père ne cache pas son plaisir de me voir affirmer une volonté inattendue, une ambition de me lancer dans les affaires qu'il ne me

soupçonnait vraiment pas. Certes, l'édition n'est pas ce dont il rêvait pour moi, c'est un métier intellectuel qui lui rappelle mon père ; mais il me fait confiance. Il entérine donc, sous réserve cependant que je fasse appel à son comptable pour la tenue des livres.

Ainsi, sans très bien m'en rendre compte, j'assumai, en même temps que l'héritage professionnel de mon père, la charge de sa famille. Bref, c'est ainsi que je devins éditeur.

Au cours de cette journée, à plusieurs reprises, une des dernières paroles de mon père resurgit. Quand il répétait qu'il allait partir, parlait-il de la guerre ou, plus simplement, de la mort ? Quand il m'a demandé de m'occuper de la famille... qu'il m'a dit que l'un de nous deux devait rester... Je remue encore ces sombres pensées tandis que nous sortons de Paris dans la voiture de mon grand-père, en route pour Orvilliers.

La scène de l'annonce de la mort de leur père à mes cadets est navrante. Imaginez trois poulets cernés par les fermiers entre les clapiers ; Nicole, l'aînée des trois, qui est pâle, blonde, fragile, très anglo-saxonne d'allure et qui a toujours eu une affinité spéciale avec mon père, est déchirée, perdue. Les deux autres et moi-même, nous sommes plus latins, du sang de ma mère, et Nicole a séjourné seize ans parmi nous un peu comme un corps étranger — et voilà qu'elle se trouve soudain coupée de sa lignée biologique. Eric, le cadet, un blondinet vif d'esprit et toujours un peu frénétique, se précipite en hurlant vers le fond du jardin. Sylvie, qui depuis sa plus tendre enfance fait équipe avec lui et qui aime jouer les garçons manqués, est une fille pleine de drôlerie, spontanée, aventureuse ; c'est elle qui résiste le mieux à la catastrophe.

Le lendemain je suis de retour au bureau et j'ouvre la porte avec un mélange d'angoisse et d'anticipation. *Paris-Midi* a passé un petit article annonçant la mort de Jack Kahane, l'éditeur excentrique bien connu dans le quartier de l'Opéra. Je reçois une série de coups de téléphone haletants et inquiets de gens les plus divers, souvent inconnus de moi, ou bien oubliés. Anita de Caro, Susan Booth, Catherine Yarrow — trois intimes de mon père — et des comtesses... Robert Briffault, Virginia Vernon, Harold King, l'antique Meletta, le suave boulevardier qui avait traduit *Daffodil* en français, et bien d'autres encore. Tous me torturent

avec leur sympathie, leurs silences douloureux, leurs questions — comment, pourquoi, et ma mère, et les enfants, qu'allions-nous faire ? D'autres gens téléphonaient par hasard, sans être au courant, et c'était encore plus affreux, il fallait tout recommencer, expliquer, répéter, en leur laissant le temps d'assimiler et de régurgiter. Le plus accablant était que tous ces gens semblaient sincères, leur amitié réelle. Sans doute se demandaient-ils, comme moi-même d'ailleurs, comment cet invalide avait pu survivre si longtemps, si joyeusement, au point que son abandon soudain paraissait stupéfiant. Amis, maîtresses, connaissances, chacun le définissait par un trait différent, mais tous disaient que sa mort était la première de la guerre, marquait la fin d'une époque. Puis ils revenaient aux conventions et, avant de raccrocher, me recommandaient d'être courageux... Quand je répondis, à une question de Susan Booth, que j'avais l'intention de maintenir en vie Obelisk Press, cette belle dame mondaine et cynique me rit au nez ; mais elle m'invita à lui rendre visite un soir prochain.

Kurt Enoch entra et m'assura de sa sympathie en quelques mots simples et efficaces ; il me demanda de venir le voir dans deux ou trois jours pour parler de l'avenir. Je reçus deux autres visites, curieusement identiques, de Georges et de Tommy, propriétaires respectivement du bar Castiglione et du Tommy's Bar, rue Pierre-Charron, qui me présentèrent leurs condoléances avec une grande dignité, le melon à la main, et m'annoncèrent l'un et l'autre que, malgré leur souci de ne pas m'importuner, ils se voyaient dans l'obligation de me faire connaître le montant du compte de mon père dans leurs établissements. Ces ardoises étaient énormes, ahurissantes. Je leur répondis que je n'avais pas d'argent. L'un et l'autre m'assurèrent que cela pouvait attendre, mais qu'ils me seraient obligés de signer une reconnaissance de dette, qu'ils me faisaient confiance, naturellement. Je signai donc.

L'argent... Je n'en avais pas, à part les quelques francs qui me restaient de mon dernier salaire. Le compte que mon père avait à la Westminster Bank, notre voisine, était pratiquement vide — et je n'avais presque rien à espérer des clients. Si la guerre durait six mois, un an, comment allais-je m'y prendre ?

C'est au cours du dîner, le soir même, chez mes grands-

parents, que la solution me fut donnée. Je n'attendais aucune aide concrète de la part de mon grand-père ; depuis la crise de 1930, il avait perdu le plus gros d'une fortune considérable, il avait joué de malchance. Il avait investi une bonne partie de ce qui lui restait dans les mystérieuses mines d'or du Licho, lesquelles, à la suite d'une révolution ou d'une guerre locale et d'un déplacement de frontières entre le Siam et le Cambodge, ou entre la Thaïlande et autre chose, avaient disparu corps et biens... De même que ses intérêts dans les Tréfileries du Havre, et ceux qu'il avait longtemps conservés dans une société fabriquant du contreplaqué, Multiplex, sa création... Depuis longtemps son génie inventif avait été contré par une malchance étonnante, extraordinairement pernicieuse et acharnée.

La guigne, en fait, ne l'avait pas quitté un seul instant depuis son retour en France, juste avant la Grande guerre, lorsqu'il avait abandonné sa vie de bâtisseur pour se lancer dans les affaires à Paris. Chaque échec avait rogné les restes de sa belle fortune mais il ne perdait cependant toujours pas l'espoir : la prochaine opération serait la bonne. Il était devenu joueur, en somme. Mais sa voiture avait quatre ou cinq ans d'ancienneté, ses vêtements du bon faiseur avaient perdu leur fraîcheur et son train de vie se rétrécissait à vue d'œil.

Cependant Mamita, ma grand-mère, l'avait si bien tarabusté au moment des grands malheurs de 1930 qu'il avait fait, en faveur de mes cadets et de moi-même, une donation irrévocable, placée en valeurs sûres. Chacun toucherait un quart de million, grossso modo, les filles à leur majorité légale, mon frère et moi-même à vingt-cinq ans.

La révélation de ce secret, si bien gardé que ma mère elle-même n'en avait rien su, me fit un effet prodigieux. J'étais riche ! Une bombe parfumée ! Mes grands-parents se repaisaient de ma stupéfaction.

« Forcément », précisa mon grand-père, « il faudra anticiper sur la date puisque tu es encore loin de tes vingt-cinq ans. Nous devons obtenir un jugement pour que l'argent soit débloqué immédiatement, ce qui veut dire que la somme sera moins importante... A cause des intérêts composés... Et puis avec les événements, il faudra sans doute vendre au-dessous des cours... »

N'importe : la nouvelle avait fait d'une humble grenouille un bœuf de belles proportions.

Il y avait pourtant une ombre au tableau. Il se révéla que la raison essentielle du secret qui avait été si bien gardé jusque-là sur cette donation, était que mes cousins Jacques et Mowgli en étaient exclus. Le fait me paraissait troublant. Ils étaient pourtant les petits-enfants de mon grand-père au même titre que moi et que mes cadets. Pourquoi avaient-ils donc toujours été traités par lui avec cette hargne singulière ? Mes grands-parents leur reprochaient d'être sales et paresseux : mais n'était-il pas un peu excessif de les déshériter sous prétexte qu'ils ne se lavaient pas souvent les mains, et quand il leur arrivait de le faire, de les essuyer sur les rideaux en toile de Jouy de leur salle de bains ?

Peut-être le secret de cette antipathie tenait-il dans la scène que m'avait décrite un jour Mowgli. Deux ans plus tôt, Mowgli, qui vient de rater son bachot pour la troisième fois, est en train de faire son persil sur le boulevard des Italiens, un bel après-midi, avec à son bras une blonde des plus aguichantes. Et qui voit-il venir à sa rencontre, sur le même trottoir, fier comme Artaban, lui aussi flanqué d'une blonde identique ? Le grand-père, bien sûr. Clic ! Les yeux se croisent. Ecarlate de rage — aussi rouge que la rosette qui fleurit à sa boutonnière — mais incapable de reculer, de louoyer, ni de bondir sur son petit-fils pour lui flanquer une raclée homérique, notre vigoureux aïeul avait dû croiser son chenapan de descendant sans rien dire, l'œil exorbité, le poil hérisssé. Sans doute les deux blondes s'étaient-elles coulé au passage un regard complice... Ah, les grands-pères ! L'incident était drôle, mais du coup mes cousins avaient raté un bout d'héritage... Ce qui agaçait tant le grand-père, en somme, c'est que, même en culottes courtes, ces deux types étaient déjà des mâles, des durs : sa personnalité impériale ne les impressionnait en aucune manière. Cette rivalité entre taureaux de la même lignée, sautant allégrement les générations, était quelque chose d'étonnant, il faut bien le reconnaître. Je me demandais comment Jacques et Mowgli réagiraient en apprenant cette histoire d'argent ? Ils la traiteraient par le mépris, sans aucun doute. Entre eux et moi, quel poids l'argent avait-il ?

Après avoir pris congé de mes grands-parents, je me retrouvai dans les ténèbres des Champs-Elysées et décidai de passer la nuit

à Neuilly. Oui, pourquoi retourner rue Gay-Lussac ? Ce petit logement me laissait un souvenir fade, déprimant. J'y avais été si solitaire et si malheureux. Il me semblait plus normal de m'installer dans l'appartement familial puisque j'avais pris les rênes du gouvernement ; dès le lendemain je téléphonerais à la concierge de la rue Gay-Lussac pour lui dire que je ne mettrai plus jamais les pieds dans son immeuble, qu'elle pouvait jeter mes affaires, donner mes vêtements à son fils. Adieu ! Jamais plus je ne me tordrais de douleur sur ce grabat, dans cette mansarde claustrophobique, en gémissant le nom d'une infidèle, d'une indifférente...

Nous étions en guerre... Une guerre d'ombres pour le moment ; les passants se tamponnaient, se cassaient la figure au bord des trottoirs, manquaient de se faire écraser à tout instant par des voitures sans phares, conduites au ralenti par des aveugles. Ce changement soudain de climat, de situation, me semblait curieusement exaltant, et j'avançais à grands pas dans le noir vers l'Etoile, la porte Maillot, la place du Marché. La rue Bertaux-Dumas, dans cette tourbe épaisse, n'était plus la même ; le monument aux morts, obélisque absurde de jour, devenait dans la nuit une silhouette énigmatique, blaflarde, au centre d'un puits d'encre.

Notre appartement était en infraction avec les règlements de la Défense Passive ; il était l'un des rares délinquants, dans tout Neuilly, Paris et l'Île-de-France, à n'avoir ni les persiennes ni les fenêtres calfeutrées, camouflées, peintes à la poix. Donc, pas question d'allumer le moindre lumignon maintenant que la guerre avait officiellement commencé. Je me dirigeai à tâtons vers la chambre où j'avais dormi la veille, me déshabillai en désordre et me glissai dans le lit de ma sœur. Le noir était si absolu que je ne savais plus si mes yeux étaient ouverts ou fermés — un noir profond, poudroyant, dévorant, le noir fade et humide des yeux morts. Six pieds sous terre... égaré dans un univers de suie... Je pressai mes paupières de toutes mes forces sur l'ombre intérieure, jusqu'à faire jaillir des roses de sang dans ce catafalque. Parmi elles gisait une longue forme larvaire, indistincte, qui était le corps de mon père envahi par les acides de la mort. L'horreur de cette vision me frappa avec une telle violence que je me réveillai en poussant un cri : et l'image

luminescente, glauque, était toujours là, devant moi, flottante, étrangement réelle. Je ne pouvais plus chasser la vision.

Au cours des jours, des semaines qui suivirent, une force que rien au monde n'aurait pu détourner me ramenait au même lit, toutes les nuits, et me confrontait à la même horreur. Non seulement j'étais forcé de parcourir toutes les étapes de la putréfaction de ce corps, mais je me sentais irrésistiblement être la chair de cette chair, l'enfant de ce cadavre. Je pataugais dans cette vermine, dans ce jus et ces gaz, dans un perpétuel paroxysme de terreur, comme si cette mort était la mienne et non la sienne. La caricature hideuse de ce qui avait été mon père ne me lâchait pas de la nuit ; ses contours à demi-rongés ne s'effaçaient qu'avec l'aube, et le souvenir de ce cauchemar quotidien venait parfois soudain me harceler en plein jour. Ce cadavre suitant ne voulait toujours pas mourir, retourner au néant ; il n'était plus relié à sa vie perdue que par un seul fil, un écho lointain — et c'était moi, moi, le fils de cette larve décomposée. Moi, le prisonnier de ce mort...

Au bout de quelques semaines de cette torture, je me rendis compte qu'une transformation s'opérait dans cette masse effondrée, devenue curieusement phosphorescente... Je le sentis, sans pouvoir l'expliquer, au simple fait que l'horreur était moins grande... Peu à peu la hantise de ce voisinage, de cet accouplement nocturne avec la dépouille de mon père décrut pour faire place à la sensation d'un dialogue ou, au moins, d'un échange entre vivants. Chaque soir je retrouvais mon père, et peu à peu je m'habitualis à constater dans son apparence les progrès d'un phénomène de rajeunissement progressif. Cela me paraissait naturel. Les paroles échangées disparaissaient au moment du réveil ; c'était d'ailleurs des sons, des harmonies plus que des paroles humaines, qui n'auraient eu aucun sens à l'état de veille, mais qui en avaient un très fort sur le plan d'une certaine réalité intérieure qui ne me quittait plus. Pendant toute cette période, qui dura trois mois ou peut-être davantage, je me sentais accompagné par sa présence comme si j'étais le frère siamois de ce trépassé. Un jour, au cours d'un bref trajet de la place Vendôme à la poste de la rue des Capucins, je le sentis soudain avec une grande vivacité, un point vibrant au niveau de ma tête, comme si l'oiseau Horus s'était posé sur mon épaule

droite. Et cette même nuit j'assistai à son départ définitif ; ce qui avait été sa vie, son passage sur terre, se résolvait en quelques courbes de lumière qui s'évanouissaient dans un ciel sans fond, mais en laissant dans mon cœur une trace indélébile, l'empreinte d'une joie pure et profonde, qui n'était autre que cette quintessence de la vie qu'on appelle l'amour.

Tout cela ressemble à la description lyrique d'une banale névrose ; il n'en reste pas moins que pendant toute cette période, et souvent par éclairs encore par la suite, je me sentis fermement guidé par mon père. C'est grâce à cette assistance d'outre-tombe que je me lançai dans la profession d'éditeur, et que je fis face aux nombreux problèmes de ma nouvelle existence. Comprenez qui voudra — qui pourra.

Ces avis fantomatiques n'étaient jamais dépourvus d'audace, ni d'humour. Quant à leur sagesse, sur le moment au moins, elle me semblait indiscutable.

Il fallait tout d'abord que je m'acquitte de l'engagement que j'avais pris envers lui d'aller me battre. A vrai dire, je n'étais pas sûr d'être encore lié par mes vantardises puisque, aussitôt après notre dernière conversation, il était mort. Je croyais l'entendre me dire que cette mort valait pour nous deux, que c'était là notre contribution commune à la défense de l'Occident. Mais je n'étais pas certain de bien entendre sa voix sur ce point précis, étant encore étourdi par le vacarme de mes serments héroïques. J'allais donc rendre visite à l'attaché militaire de Sa Majesté, rue Boissy-d'Anglas, pour m'engager dans l'armée britannique.

C'était un homme paisible. Il me tendit un formulaire, qu'il découvrit non sans mal dans la pagaille de son bureau, et, quand je l'eus rempli, il le lut, tira une bouffée ou deux sur sa pipe.

« Je vois que vous avez une famille à charge », dit-il. « Quand vous partirez, votre mère s'en occupera ? Il n'y aura pas de problèmes matériels ? »

« Euh... Enfin, je pense que non. Si la guerre n'est pas trop longue, nous avons de quoi nous débrouiller. »

Mon accent français parut le surprendre un peu.

« Votre mère est française ? Vous avez été élevé en France ? »

« Oui, monsieur. »

« Ah !... Curieuse situation. Ecoutez-moi, je crois que c'est

très bien de votre part de vous engager dans l'armée de Sa Majesté ; le seul problème c'est que pour le moment, elle n'existe pas. »

(Saperlipopette, me dis-je sous cape, encore un anar !)

« Enfin, j'exagère un peu », reprit-il en tirant sur sa bouffarde. « Mais à peine, vraiment. La conscription en Angleterre même va prendre six mois, un an à s'organiser. Alors pour les sujets britanniques domiciliés à l'étranger, comme vous, ça sera encore moins rapide. Je vous remercie d'être venu me voir, j'enregistre votre engagement, mais ne vous attendez pas à être convoqué avant un bon bout de temps. »

Il m'accompagna gentiment jusqu'à la porte avec une claque dans le dos. Scrongneugneu ! Des militaires dans ce style, ça nous change un peu de ceux de Georges Courteline. J'aurais pourtant bien voulu épater mon ami Gregor avec un bel uniforme rouge et noir de la Garde et un bonnet à poil haut comme une maison ; tant pis ! il faudra attendre encore un peu. Tant pis, ou tant mieux ?

Pour l'instant, donc, accrochons-nous à la réalité des affaires. Et pour commencer, allons chez les Bogous qui m'ont invité à déjeuner.

Ils ont poussé la prévenance jusqu'à me faire préparer un magma végétarien, pour éviter de m'embarrasser. Michel et Dillie n'ont jamais eu d'enfants ; et je suppose qu'ils reportent sur moi un peu de l'amitié qu'ils avaient pour mon père. Nous parlons de l'installation de ma mère, qui est partie en trombe à Dax pour inscrire mes cadets dans les écoles du lieu, à temps pour la rentrée. Elle a trouvé une maison crépie de rose, très plaisante, écrit-elle, avec un grand jardin, et une propriétaire fort aimable. Tout va bien de ce côté-là ; son écriture est ferme, sa détermination sans défaut. Elle a amorti le choc d'une façon stupéfiante ; mais je me demande quand même si ses nuits sont hantées comme les miennes... Bien que pour elle la mort n'existe pas...

Au dessert Dillie s'éclipse, et Michel m'entreprend, rontement.

« Cher ami », me dit-il, « je pense que le moment est venu de vous parler sérieusement... J'ai une idée pour vous ».

Il m'explique que pendant la durée de la guerre, aussi brève

soit-elle, l'activité d'Obelisk Press sera réduite à rien. Nos livres sont trop chers pour les futures troupes britanniques, les *chaplains* feront des histoires, bref, il me conseille de reprendre à mon compte l'idée qu'il avait déjà approfondie avec mon père — le projet de publier en France des éditions de poche bon marché, en langue anglaise, des grands succès récents de Londres et de New York. Ne reprendre que des titres très connus, de vente facile. Hachette assurera la distribution, et si la vente est lente au début, en attendant la fameuse armée anglaise, qu'importe : Hachette peut attendre. Et un jour, si la guerre se prolonge — qui sait — peut-être les Américains eux-mêmes arriveront-ils en France : alors ce sera la fortune garantie. « Tôt ou tard ça viendra, vous verrez, les livres de poche feront un malheur, surtout aux Etats-Unis. Pour commencer, vous pouvez sortir un livre par mois... C'est facile, les rivaux sont éliminés, Tauchnitz parce que c'est allemand, Albatross parce que cet idiot d'Holroyd Reece a mis lui-même son affaire sur le sable... »

J'écoutais tout cela, vivement intéressé. Il n'en était pas encore arrivé au problème du financement — il y avait sûrement pensé.

« ... Et pour ce qui est du financement, je vais commencer par extraire tout ce que je peux d'Hachette, il reste encore quelques comptes à liquider en faveur d'Obelisk Press... Pour la suite, vous aurez un contrat exclusif de distribution avec Hachette, et vous recevrez une avance de cinquante pour cent à la livraison pour chaque livre. Cela couvrira tous les frais, et vous permettra de vivre... Mais, bien sûr, il vous faudra un peu d'argent au début pour les avances aux auteurs, l'achat du papier, peut-être. Or vous recevrez le reliquat des comptes d'Hachette, plus l'argent de votre grand-père qui va bientôt vous être remis... Et je vous assure qu'avec l'appui d'Hachette vous n'aurez pas d'ennuis. »

C'était incroyable ! Il était en train de bâtir une affaire, de la financer, et de m'en faire cadeau ! Il me traitait d'égal à égal, comme un homme d'affaires chevronné...

« Cependant », ajouta-t-il en pelant une poire, « vous n'êtes pas encore un éditeur de métier, un homme d'expérience, vous me comprenez ? Alors, je crois qu'il serait bon que vous trouviez un associé possédant les qualités qui vous manquent encore... J'ai pensé à Kurt Enoch, qui aimait beaucoup Jack... Un homme

solide et qui sait faire marcher les choses... Qu'en pensez-vous ? »

« Je suis d'accord. Mais pourquoi accepterait-il ? »

« Pour gagner de l'argent ! Vous partagerez moitié-moitié. Il mettra quelques sous dans l'affaire, comme vous. A l'idée de faire de l'argent facile dans une affaire financée par Hachette, il n'hésitera pas une seconde... une fois la surprise passée ! »

Gardant à l'esprit cette dernière remarque, je présentai la chose à Enoch, le lendemain, en soignant mes effets. Tout d'abord, je parlai de ce projet sans mentionner Hachette, et je vis son œil gris-bleu se charger d'une lueur ironique derrière ses lunettes sans monture. « Ce bambin ne manque pas de culot », semblait-il penser en prussien.

« Voyons », dit-il enfin, « vous n'avez pas les capitaux qu'il faut pour une telle affaire, et moi non plus. Et pour ce qui est d'en trouver ailleurs en temps de guerre... »

Je lui donnai alors la solution : j'avais des assurances par Bogous du côté d'Hachette. La lueur de désapprobation reflétée dans ses lunettes américaines changea rapidement. Du tout au tout. Cet homme froid et sévère avait un fond enthousiaste, un côté impulsif et romanesque, et l'idée insolite de cette association parut l'enchanter. Il avait deux filles plus jeunes que moi mais pas de fils, et sans doute l'idée de pousser dans la vie un jeune homme méritant le tentait-il — cette même idée avait déjà paru inspirer Bogous. Peu à peu, sans y penser, je m'adaptais aux circonstances ; j'apprenais à présenter l'image d'un jeune homme réfléchi, organisé, idéaliste à parts égales, et très en avance sur son âge... Mais comme, après tout, la société que j'avais pu observer ne semblait être qu'un tricot de faux-semblants et d'illusions folles, pourquoi ne pas jouer le jeu ? On est ce qu'on a le culot de prétendre être. De l'audace, toujours de l'audace ! Et je dois avouer que la pensée de Laurette apprenant ma transformation à vue — de façon indirecte, bien sûr — me donnait des petits frissons d'aise.

Jacques, marié à Lilly, était adjudant au camp de Bitche, dans l'Est. Mowgli était en garnison à Bordeaux, et tous mes petits copains étaient épargnés un peu partout, habillés de façon pathétique dans des uniformes regrettables. Je me sentais fier d'être civil, et content de ma manœuvre attentiste.

A la conclusion de diverses procédures et opérations de Bourse mon pécule m'était enfin parvenu, fort amenuisé : le quart de million s'était réduit à soixante mille francs. Allez savoir pourquoi ! Mais il y avait assez de billets de banque pour me donner momentanément l'illusion d'avoir de l'argent. Mon premier mouvement fut d'aller voir mon voisin, le tailleur Sazarin, un homme exquis à figure jaune, qui recevait les millionnaires dans son appartement de la place Vendôme et les habillait en milliardaires. Il me fit un prix, deux mille francs le costume — plus d'argent que mon père n'avait jamais dépensé pour les siens —, et je fus bientôt le point de mire des midinettes du quartier.

Il était assez facile de se costumer en jeune homme riche, finalement, je n'avais guère besoin de m'éloigner de la place Vendôme pour cela. Mes chapeaux, des feutres ultra-légers de ragondin, sculptés sur mesure, bien entendu, venaient de chez Gélot ; mes chemises étaient confectionnées chez Charvet. Je méprisais les produits de chez Sulka qui me paraissaient criards, peu harmonieux, mais il y avait bien d'autres ressources sous les arcades des rues de Castiglione et de Rivoli, de Boivin, qui avait ma préférence, à Hilditch & Key, qui avait parfois des choses amusantes. Pour les chaussures, je les commandais à prix d'or chez un bottier consciencieux, M. Ghazerian, qui travaillait seul dans son petit magasin austère de la rue Richepanse, un peu en dehors de mon périmètre habituel.

Tout ce luxe vestimentaire était bien sûr du meilleur goût. Rien d'ostentatoire. Mon père avait eu sur ce point la meilleure influence sur mon éducation, sans jamais dire un mot sur le sujet. Ou plutôt si, une phrase qu'il m'avait dite un jour : « Il ne faut pas être trop bien habillé. » Un gentleman ne parle jamais de ces choses-là : c'est une règle d'or. Elles doivent lui venir avec un naturel parfait, sans effort, sans même y penser, comme une obligation un peu agaçante à laquelle on est bien forcé de consacrer un peu de temps (« Après tout, il faut bien se vêtir ! ») mais qu'un esprit raffiné ne saurait prendre au sérieux. C'était un instinct inné qu'on ne pouvait acquérir, un talent secret qui demeurerait à jamais inaccessible aux Américains, aux danseurs mondains et, il fallait bien le reconnaître, à la quasi-totalité des Français du sexe mâle. La façon d'un costume, les rayures d'une

cravate, les risques terribles de la couleur — mais aussi la coupe de cheveux, le choix des accessoires tels que les lunettes, les boutons de manchette et les briquets, le style des chaussures et de leurs lacets — jusqu'au dessin des bretelles et au ton des sous-vêtements, et sans oublier le tissu des mouchoirs, les monogrammes, la sobriété indispensable des eaux de Cologne, ainsi que la taille des ongles — autant de choix qu'un homme de goût devait pouvoir faire les yeux fermés. Je n'oublierai jamais l'œil de mon père fixé sur l'épingle de cravate d'un certain prince du sang, et son expression involontaire d'amusement incrédule ! Mais tous les débordements de mauvais goût qu'il découvrait à chaque instant dans les salons parisiens ne lui retiraient pas sa bonne humeur : ils lui apportaient les indices psychologiques qui situaient son interlocuteur, définissaient son milieu, son origine, son caractère. Seuls certains hommes portaient des chaînes de montre, des chaussettes à baguette, des guêtres, des chevalières, ou maniaient une canne à pommeau. C'était bien regrettable, mais l'on pouvait vivre avec... Les femmes intéressantes, elles, s'habillaient toujours bien et cela seul comptait. Pour le reste, mieux valait un bon clochard qu'un fat de salon.

Toutes ces préoccupations pourront sembler bien frivoles de la part d'un garçon qui avait passé le tiers de sa jeune vie assis sur son derrière, à méditer sur des sujets tels que la pureté parfaite. Ces recherches spirituelles, depuis quelque temps, commençaient à me faire bâiller. Non pas que je me fusse converti à autre chose ; mais j'y voyais un passé pénible que dominait Vivian, l'échec de ma vocation, des malentendus qui m'avaient fait perdre des années, un amour sans issue dont j'aurais bien voulu m'éloigner à tout jamais ; et pourtant l'idée même que cette torture pourrait cesser un jour me frappait de terreur. Comment pourrais-je jamais cesser de l'aimer ? Maintenant que j'avais perdu jusqu'à sa présence, la nostalgie de ce pauvre paradis perdu atteignait des intensités plus cruelles que jamais... Je savais qu'il n'y avait rien à espérer, et pourtant je ne pouvais renoncer — renoncer à ce qui n'était même pas un espoir.

J'allais tous les soirs au théâtre, au cinéma, je me livrais à des activités mondaines un peu idiotes, prenant le thé avec la fille du maréchal Mannerheim, une belle et grande demoiselle qui travaillait pour la cause de la Finlande à Paris, ou la femme de

Patrice de la Tour du Pin, ou encore Anita de Caro, que j'avais d'abord rencontrée chez Vivian et que j'avais été bien surpris de retrouver parmi les belles amies de mon père... Je suppose que j'étais en train, en somme, de m'intégrer à ce rôle qu'il avait abandonné... D'autre part, depuis Didi, j'avais opté résolument pour une vie non ascétique. Du moins en théorie, car la pratique n'était pas encore au point.

L'entreprise fondée à parts égales avec Kurt Enoch s'appelait Unicorn Press. Le premier titre acquis était *Grapes of Wrath*, et j'étais en négociations pour l'achat des droits continentaux (le droit de réimprimer à bon marché des titres dont la vente serait limitée à l'Europe continentale s'appelait ainsi) de livres de Somerset Maugham, d'Elizabeth Bowen et d'autres. Piloté par Bogous, je me frayais mon petit chemin à travers les dédales de la maison Hachette où il me présentait partout fièrement comme un jeune éditeur prodige découvert par lui ; l'accueil que l'on me réservait à la suite de ces coups de trompette me faisait parfois oublier que j'avais été en fait non pas découvert, mais fabriqué de pied en cap, et par Bogous lui-même. Son style d'humour était aussi roublard qu'inventif, bien dans la tradition des conteurs russes : il savait camper ses personnages, donner vie à des galéjades, comme Tchitchikof dans *Les Ames Mortes*. Et ce rare talent de montreur d'ours, il avait donc décidé d'en faire bénéficier le fils de son ami.

Il était d'ailleurs encouragé dans ce sens par Dillie, son épouse, qui, appartenant elle-même à la tradition irlandaise, appréciait en connaisseuse les talents de Michel, dont elle me disait en confidence, de temps en temps : « Il faut écouter Michel, c'est un très bon homme d'affaires. » Quel modeste euphémisme ! C'était un démiurge, ce Michel, et elle le savait d'autant mieux qu'elle était son égale, sa partenaire. Et je sentais bien, plus que je ne la comprenais, l'influence complice de son génie à elle dans la façon qu'il avait de me piloter vers mes premières aventures.

C'est ainsi que je fus amené à rencontrer, lors de la mise au point de notre contrat, le chef du contentieux de Hachette, le père Ledeuf. Michel me montrait comment on entre dans le bureau d'un chef du contentieux... On entrebâille la porte, à peine, pour commencer, juste assez pour obliger le bonhomme à lever le nez de ses papiers. Son attention étant éveillée, la porte

brusquement s'ouvre toute grande tandis que, poussant un « Cherrr Ami » tonitruant, Michel tient un instant la pause, comme frappé par le charme de cette divine surprise, pour se précipiter ensuite, les mains tendues vers celles de cet ami précieux dont il a été trop longtemps privé, et en même temps pour me présenter moi-même à ce personnage princier comme si j'étais non pas un être humain, mais un bouquet de fleurs.

Comment résister ? Dupe ou pas, le père Ledeuf en était bien incapable. Il se voyait obligé de se lever, de contourner son bureau pour aller à la rencontre de cet ami de toujours, et de se mettre tant bien que mal au diapason. Le rire de Michel était contagieux, énorme, un halètement de locomotive roulant dans la steppe, et le chef du contentieux était contraint d'y répondre par quelques maigres saccades. Le reste était facile, enfantin.

Le père Ledeuf était l'incarnation même de sa fonction, une image d'Epinal. La voix revêche, le ton de défiance acariâtre, la figure plissée, barbouillée de nicotine, les serres griffues, déformées par les écritures, dont le petit doigt était terminé par un ongle long et courbe à la façon ancienne — ce gratte-papier quintessentiel n'était guère porté à la rigolade. Et pourtant, il ne pouvait résister longtemps aux fous rires de mon mentor. C'était du beau travail ! Grâce à quoi je me voyais promu sans coup férir au rôle de grand espoir de l'édition française. Pensez donc, à vingt ans seulement ! Ce garçon ira loin, vous verrez !... Nul autre que Bogous n'aurait pu ainsi donner corps aux folles illusions que j'avais concernant mon avenir d'éditeur.

La sagesse de ses prédictions était marquée par un cynisme joyeux et sans défaillance. J'eus l'occasion de me souvenir de ses discours sur la censure, un beau jour, à l'occasion de la réimpression d'un des volumes de *My Life and Loves* que je devais commander à un imprimeur pour compléter une commande d'Hachette : c'était en fait le premier livre que je mettais en fabrication sous ma propre responsabilité.

L'imprimeur me rappela que je devais obtenir un visa de la censure : c'était la loi. Il fallait donc que je me rende à l'hôtel Continental, à deux pas de mon bureau, et que j'y déniche le censeur spécialiste des œuvres littéraires en langue anglaise. Hmm ! voyons un peu... Langue anglaise...

Le planton finit par m'indiquer le numéro du bureau, je m'y

rends, et trouve assis derrière sa table de censeur le préposé, ce M. Marcault — dont la face d'anachorète m'est d'ailleurs familière, et dont l'œil bleu me fixe étrangement.

« Ah, mais je vous connais ! », dit-il enfin. « Vous êtes un de nos jeunes théosophes, n'est-ce pas ? Je me souviens de vous. »

« Euh, enfin, oui, Monsieur Marcault. »

Allez comprendre pourquoi le président de la Société Théosophique exerce le métier de censeur pour le compte de Daladier ? Je m'effondre sur la chaise qu'il me désigne, mon bouquin à la main. On a beau s'attendre à tout, en ces temps absurdes, la réalité dépasse encore bien trop souvent la fiction. Marcault a le visage d'un saint authentique, magnifiquement buriné, excavé par les jeûnes, éclairé par la foi, ennobli par la proximité constante du Très-Haut. Il doit néanmoins être d'obédience radicale-socialiste, sinon que ferait-il dans cette pétaudière de l'hôtel Continental ? »

« Mais oui, je me souviens de vous », continue implacablement le super-gourou. « Je me rappelle encore très bien vos questions lors de mes conférences, il y a deux ou trois ans... Très intéressant, un jeune homme à surveiller, c'est ce que je me suis dit à l'époque... J'ai été un peu surpris de ne pas vous revoir par la suite... Enfin, que puis-je faire pour vous ? »

« Et bien, voilà, c'est pour une réimpression... Un livre qui... »

« Vous êtes éditeur ? A votre âge ? »

« Euh oui, Monsieur Marcault. Mon père est mort... »

« Je comprends, courage, mon enfant. Voyons un peu... »

Il contemple la couverture un moment, sans enregistrer... C'est pourtant clair, *My Life and Loves*... Sa bouche ne forme plus qu'une ligne rigide et sévère. Il n'ose toujours pas ouvrir le bouquin. Son embarras est peut-être encore plus extrême que le mien : mais tant pis, il n'avait qu'à ne pas s'instituer censeur s'il est tellement délicat. J'ai une formidable envie de me lever et de filer à toute allure, sans demander mon reste... Je pourrais aussi bien faire une carrière d'aérostier — enfin, n'importe quoi, mais qu'on abrège mes souffrances !

L'œil extra-lucide de M. Marcault me lance un éclair. Son index décharné désigne la marque d'*Obelisk Press*, qui représente un obélisque planté sur un livre fermé.

« *C'est extrêmement grave !* », râle-t-il. « Dites-moi la vérité,

cela ne représente-t-il pas... enfin.. un... un lingam... et un... yoni ? »

Je n'y aurais jamais pensé ! De loin, en effet, en silhouette, qui sait, en regardant en coin et en courant à toute vitesse, peut-être pourrait-on voir dans ce dessin un lingam et un yoni — ou bien un avion qui s'envole — ou encore un obélisque planté sur un bouquin. On peut laisser l'interprétation à la fantaisie de chacun... Celle de M. Marcault me semble fortement influencée par une horreur de la chose sexuelle qui l'honore, mais...

« Puis-je vous laisser le livre à lire ? Ce serait plus simple... », dis-je d'une voix mourante.

« Oui, enfin... »

Et il me laisse trébucher vers la sortie. Ouf ! De l'air ! Quelle déprimante aventure ! Huit jours plus tard je reçus ce visa de censure auquel j'étais déjà prêt à renoncer. Mais la censure de l'hôtel Continental était en principe de caractère purement politique et militaire, et Marcault n'aurait pu me refuser l'estampille officielle, même s'il l'avait voulu.

Cet incident me paraissait d'autant plus démoralisant que j'avais pratiquement décidé d'abandonner Obelisk Press, que la guerre se prolonge ou pas. Mes sentiments n'étaient pas tellement différent de ceux de M. Marcault, et sa désapprobation m'avait atteint d'autant plus vivement. Il me semblait qu'avec Unicorn Press comme point de départ, je pourrais me lancer dans d'autres directions, si les circonstances le permettaient. J'avais trop souffert de voir mon père publier tant de sottises pour faire bouillir la marmite familiale, quand il ne les écrivait pas lui-même... Se torturer de la sorte pendant des années — pour ne sortir en définitive que deux ou trois bouquins de valeur, qui ne lui avaient d'ailleurs apporté que des ennuis... Quel gâchis ! Je sentais qu'il était essentiel pour moi d'échapper d'emblée à la fatalité d'un tel destin, et j'étais certain qu'il n'attendait pas de moi que je répète ses erreurs. Il y avait d'autres formes d'édition qui m'attiraient.

Verve, la belle revue d'art de Tériade, me paraissait marquer une direction intéressante. Mais en dehors de *Verve*, du *Minotaure* de l'autre Grec, Zervos, et d'une ou deux revues professionnelles consacrées à la typographie, il ne se publiait aucun livre d'art en France comparable aux grandes monogra-

phies réalisées par Hyperion ou par Kroll à Vienne, ou aux petits livres illustrés d'*Insel Verlag*, qui se fabriquaient à Leipzig. Là encore les Allemands avaient pris une avance énorme sur les Français, sur les Anglais et sur le reste du monde. Cela méritait réflexion...

Georges Pelorson avait reçu son fascicule de mobilisation. Dans les jours qui précédèrent son départ je lui promis de prendre en charge le numéro de *Volontés* qui était en cours de fabrication, et peut-être le suivant. Devenir l'éditeur d'une revue politico-littéraire de ce genre pourrait se révéler intéressant — mais je n'arrivais pas très bien à saisir la configuration idéologique de cette revue-là, qui me semblait tirer dans tous les sens. Il y avait les gens de droite, voire d'extrême droite, tels que Lucien Combelle, ceux de gauche, comme Andrée Viollis, ceux qui s'évadaient dans la poésie, dans les jeux de mots. Et bien sûr l'inénarrable Raymond Queneau... Mais il y avait en Georges une sympathique ardeur, une bonne volonté qui était peut-être bien de la volonté, qui sait, et une gentillesse dépourvue d'ostentation. Sur le plan du style, des idées, il semblait être partagé entre conservateurs et révolutionnaires, entre les modernes et les classiques, se situant quelque part entre Joyce et Péguy. Avec sa tendance à penser en alexandrins, son regard toujours un peu embué de surprise derrière ses carreaux studieux, on en aurait sûrement fait un encyclopédiste, deux siècles plus tôt...

Et puis il y avait Hélène.

Peu à peu j'avais noué une amitié nouvelle avec Hélène Anikeef, qui était sans doute la seule des vestales du boulevard Saint-Germain qui ait su conserver son indépendance vis-à-vis de Vivian. Jusque-là elle m'avait paru un peu lointaine et capricieuse, mais finalement elle s'avérait être d'excellente compagnie. Et puis elle était Russe, encore une âme slave dans ma vie... Une belle Slave en rupture de ban... Née d'un révolutionnaire qui avait été l'un des premiers compagnons de Lénine et qui occupait de hautes fonctions dans le parti, et d'une dame de la noblesse réfugiée en France, avec qui elle vivait, elle avait tout d'un coup décidé de quitter cette mère qu'elle ne pouvait plus supporter. C'était en 36 ; elle préparait une licence de philo. Elle s'installa dans un petit hôtel du Quartier Latin, et appela son

père par téléphone à son bureau de Moscou. Il l'invita à le rejoindre à Moscou et elle accepta immédiatement : elle quitterait Paris, dès le lendemain, pour le rejoindre. Elle trouverait un ticket et de l'argent à son nom d'ici quelques heures à l'ambassade, dit le père... Il lui fit promettre de partir sans attendre... Il viendrait lui-même à sa rencontre en voiture à la frontière russe... Il venait de se remarier avec une femme remarquable, qui serait sûrement une amie merveilleuse pour Hélène... La vie à Moscou n'avait rien à voir avec les sottises qu'on lisait dans les journaux de France et d'ailleurs ; elle y trouverait un climat exaltant, une société en construction...

C'était la grande bifurcation. Elle prit le train à la gare de l'Est avec pour tout bagage le manteau qu'elle portait sur son dos et quelques livres de poésie française pour son père. A Compiègne, elle descendit de son wagon-lit pour profiter de quelques minutes d'arrêt, afin de prendre l'air de France pour la dernière fois sur le quai...

« Et mon vieux », dit-elle en riant aux éclats, « je ne sais pas pourquoi, tu comprends, mais je suis sortie de la gare, j'ai pris une espèce de fiacre, je suis allée me promener dans la forêt. C'était très beau. Compiègne, une ville triste, très française. La belle province désespérée. J'avais oublié Moscou, mon père qui allait m'attendre dans sa limousine de boyard bolchevik ; il allait me reperdre. Sans doute fallait-il qu'il me perde deux fois de suite... »

Pour des raisons qui m'échapperont toujours, elle avait épousé lors d'une cérémonie maçonnique, Witold, son chevalier servant, dont elle avait fait un disciple du groupe, et cela sur les conseils de Vivian ! Aussitôt après ce mariage Witold avait été mobilisé en tant qu'officier de réserve dans l'armée de l'air ; il avait été envoyé avec la délégation française en Pologne, pour y participer à la défense du pays contre l'agression allemande qui se préparait.

Il était donc utile à Hélène d'avoir à sa disposition un jeune homme bien habillé pour lui tenir compagnie dans les endroits où elle avait envie de se laisser admirer. Elle était coquette, mais également très intelligente, aventureuse, cherchant sa voie de préférence par les chemins détournés. Elle avait passé une licence de philosophie après son bachot, tout en se plongeant

dans l'astrologie. Car elle avait du goût pour les étoiles, les espaces majeurs. Ensuite, tout en préparant son agrégation, elle avait rencontré Sartre, elle s'était liée aux gens proches de lui, était devenue amie avec Merleau-Ponty — mais c'est aussi à cette époque qu'elle avait eu le coup de foudre pour Vivian. Depuis l'automne 36, elle fréquentait le groupe du boulevard Saint-Germain et elle s'y était graduellement intégrée : mais rien ni personne n'aurait pu lui faire renoncer à sa liberté personnelle. Si Vivian avait tenté de lui imposer une règle quelconque, il l'aurait perdue. Or elle le fascinait.

Fasciner les hommes était la vocation naturelle d'Hélène. Son type slave très affiné, l'œil fatal à la prunelle de saphir pâle, son air à la fois lointain et intime, l'air de s'amuser à s'ennuyer, l'air d'attendre l'impossible, produisaient toujours un effet magique sur la population masculine des lieux publics où nous allions. Son regard perdu dans une rêverie inaccessible balayait sans les voir les beaux industriels parés de leurs millions, les jeunes officiers piaffant dans leurs uniformes, les vieux lions constellés de gloire. Mais son sourire énigmatique ne s'adressait à personne — sinon peut-être à quelque héros sublime et lointain auprès de qui ces prétendants qui se pressaient autour de notre table n'étaient rien.

Nous nous amusions beaucoup à bavarder ensemble, et nous y consacrions d'innombrables déjeuners. Nous avions pris l'habitude de nous retrouver à la Pâtisserie Danoise, en bas de l'avenue de l'Opéra, où convergeaient les gens à la mode du spectacle et de la presse, et où l'on pouvait admirer les plus jolis mannequins de Paris, les uniformes les mieux coupés, les décorations les mieux assorties aux chapeaux fous des belles du jour... Nous n'avions pas de secret l'un pour l'autre et nous nous servions réciproquement de confident ; un arrangement très pratique qui donnait sans aucun doute des aperçus très intéressants sur la nature féminine, que je n'avais connue jusque-là qu'à travers les excès de mon imagination adolescente. Et malgré son expérience déjà vaste et son cynisme souriant, Hélène ne se moquait pas du tout de ma passion inguérissable pour son amie Laurette ; elle avait l'air de trouver ça très attendrissant, ce grand amour non partagé et sans espoir, et elle écoutait avec patience mes divagations sur le sujet. Mais elle avait l'air néanmoins soulagée quand quelqu'un venait s'asseoir à notre table, me forçant enfin à

me taire — telle que son amie Marcelle Auclair, par exemple, ou Jean Prévost, le mari de celle-ci, jeune écrivain en vogue qu'Hélène avait remarqué.

Hélène m'informa, dans les premiers jours de janvier 1940, que le beau-père de Laurette, Lionel Filipoff, était très malade, au plus mal ; Mona et lui se trouvaient à Lourdes où ils étaient allés passer l'hiver. Grâce à cette triste circonstance je pus enfin rompre le silence. J'appelai Laurette qui m'apprit qu'elle avait décidé de prendre le train pour les Pyrénées le soir même ; le cœur battant je lui proposai de l'accompagner. Elle me répondit : « Oh non, vraiment, tu n'y penses pas ! » Mais seulement après un temps d'hésitation...

Cette nuit-là, je la passai à voyager avec elle, en rêve et par l'imagination, dans un lugubre wagon de troisième classe. Le son de sa voix douce et défaite avait suffi pour remonter l'impitoyable mécanique ; j'étais ivre à la fois d'angoisse et de tendresse. Je passai la matinée à marcher fébrilement de long en large dans mon bureau, dans l'attente du télégramme que je l'avais suppliée de m'envoyer à son arrivée. La grande Helga, ma secrétaire et unique employée, me jetait de temps en temps des boulettes de papier, conformément à son habitude, pour essayer de me ramener sur terre. Rien à faire.

Le télégramme arriva enfin. Lionel était mort dans la nuit ; il devait être enterré le lendemain. Je télégraphiai pour annoncer mon arrivée au début de la matinée, et je bouclai ma valise à toute vitesse pour attraper le train de nuit.

Sous la pendule de la gare de Lourdes, dans le grand hall

désert où errent quelques pèlerins, cette silhouette légère, juvénile, c'est bien elle. Elle sent mon regard et tourne vers moi ses yeux graves, pleins de lumière sombre. Tant d'images disparates d'elle, accumulées au cours de ces longs mois de séparation, se regroupent en un clin d'œil. Nous voici de nouveau face à face, la voix coupée par l'émotion, par une espèce de timidité nouvelle, inhabituelle. Ses boucles brunes s'échappent d'un béret de même couleur, et elle est vêtue d'un manteau droit, sans prétentions, et qui lui va très bien. Je retrouve cette grâce, faite de simplicité et d'innocence, qui lui est propre, et dont je suis comme toujours l'esclave, inepte et muet. Enfin nous nous embrassons, je sens sous mes lèvres ses joues fraîches — soixante mille volts ! Nous nous étreignons brièvement. Je suis au bord des larmes, et elle n'en est pas loin non plus.

La fin du pauvre Lionel, au deuxième étage d'une petite maison dans le centre de la ville, a le style d'une tragédie surréaliste... Il y a un côté chien andalou dans cette façon de quitter la vie, en haut d'une rue bordée de bondieuseries et labourée par les processions, avec ces békicards que l'on voit en surplomb, en raccourci, montant la côte comme des crabes incomplets, réduits à une ou deux pattes tordues.

Mona, m'avise Laurette, est atone, aphone, réfugiée dans un état second ; c'est une bonne chose que sa fille soit arrivée juste à temps pour s'occuper de toutes ces tristes corvées mortuaires... Vu la taille démesurée de Lionel il a fallu lui faire fabriquer en vitesse un cercueil spécial, extra-long. Quand nous arrivons l'escalier est plein de croque-morts suant et peinant, essayant de dégager le cercueil coincé entre les murs et la rampe ; rien ne bouge. Vraiment, a-t-on jamais vu une chose pareille, de mémoire de croque-mort ?

Attrirée par tout ce bruit inexplicable, Mona sort de sa chambre, et je la vois d'en bas, penchée au-dessus de la rampe, et plongeant un regard effaré dans le puits de l'escalier où se déroule ce second drame, indigne du premier. C'est une artiste, une femme sensible.

« Allons-y, les gars ! », hurle un gros homme en bras de chemise, sa face vermillon luisante de sueur. « Poussons, allez, un coup vers le haut ! Ho... hisse ! »

Le cercueil s'ébranle et de ses profondeurs monte un bruit

sourd, affreux, qui résonne comme un coup d'épaule rageur contre une porte. Les croque-morts reculent épouvantés, lâchent prise de nouveau. « *Y-a quéqu'un qui va sortir de là !* », s'écrie le jeunot de la bande, sans doute le responsable initial de la fausse manœuvre.

Le chef d'équipe en bras de chemise essaye de ramener un peu d'ordre ; la veuve là-haut semble sur le point de s'évanouir ; il tend ses bras courts vers elle, mimant un geste d'accordéoniste :

« Ah, madame, faites pas attention ! C'est le pauvre défunt qui se tasse », explique-t-il en ramenant métaphoriquement ses grosses pattes l'une vers l'autre. « C'est normal. Allez les gars ! Ho-hisse... »

Lourdes. Henry Miller y avait abouti, deux ans plus tôt, juste avant Munich, ayant fui précipitamment Paris, soudain terrorisé par l'imminence de la guerre. La vision qu'il en a rapportée offre une balade apocalyptique dans cette ville de la souffrance... C'est ici l'autel du dernier espoir, la cité des bêquilles où rampent les nuées, où l'eau mélancolique des montagnes suinte par tous les murs. Le soleil lui-même, quand il lui arrive de percer les brouillards, paraît endolori.

Après la mise en terre de son dernier mari, le pauvre astronome, le destin de Mona semblait avoir atteint un palier bien précaire. Sa vie jusque-là avait été consacrée par tranches à plusieurs passions successives qui avaient toutes mal tourné ; avec Lionel elle s'était enfin sentie en sécurité, car il avait un si grand besoin d'elle — il était si distrait. Et voilà qu'à force de distraction il s'était envolé, puif ! comme un grand oiseau maladroit, quelque ptérodactyle égaré, vers ses chères étoiles... Après lui, que restait-il ?

Un an plus tôt Jenny, la sœur de Laurette, était morte, peu après avoir abandonné François, son mari... C'était sans doute, d'ailleurs, la première étape de ce drame, le départ de Jenny, qui avait consolidé mon amitié avec François. Peut-être avait-il une espèce de passion rentrée pour sa belle-sœur ; peut-être cela expliquait-il son mariage malencontreux avec Jenny ? Ces vagues soupçons qui me flottaient dans la cervelle me le rendaient plutôt sympathique, et non pas haïssable ; j'aimais sentir la chaleur réelle de son affection pour Laurette, qui changeait un peu des

relations voilées et abstraites en vigueur dans la famille spirituelle du boulevard Saint-Germain.

Ayant rencontré François par hasard quelques heures après la fuite de l'infidèle, je fus si vivement touché par son air malheureux que je décidai de ne pas le quitter, et je m'efforçai par tous les moyens de le distraire.

Ce n'était pas facile. Au restaurant où je l'emménai dîner la conversation se révéla bientôt pleine d'écueils, de dangers redoutables : ce qui nous liait l'un à l'autre était précisément la source de notre désespoir commun. Presque chaque souvenir, chaque mot échangé ouvrait d'affreux gouffres ; nous nous sentions en sympathie profonde, et nous étions condamnés au silence... Et c'est pour cette raison qu'en fin de compte je lui proposai d'aller au cinéma. Il ne dit pas non. N'importe quoi — mais ne plus penser à rien !

« Il y a un film de Pagnol, avec Raimu, juste à côté, au carrefour de l'Odéon », lui dis-je. « Tu aimes Raimu ? »

« Très bien, allons-y », dit-il.

Quelques minutes plus tard, assis à côté de lui dans l'ombre, l'angoisse me saisit soudain quand je compris que le thème de *La Femme du Boulanger* était éperdument contre-indiqué dans la circonstance... Je contemplai, terrorisé, la lippe charnelle de Ginette Leclerc envahir l'écran, ses cuisses fatales s'ouvrir à tous les vents. J'étais médusé, privé de force, incapable même d'imaginer ce que François pouvait bien penser de cette magistrale histoire de cocu. Il semblait impossible de lui proposer de sortir avant la fin, et il n'en manifestait pas le désir — sans doute retenu par le souci humanitaire de ne pas souligner l'horreur de la situation dans laquelle ma gaffe stupide nous avait plongés. Il fallut assister au crescendo de la farce tragique d'un bout à l'autre, et vivre tout ce martyre dans nos fauteuils d'orchestre, comme deux suppliciés liés par la même souffrance. Le père Raimu crevait l'écran sans douleur, lui ; ses grimaces étaient géniales mais sans commune mesure avec *notre* réalité... Plus tard, alors que je raccompagnai François jusqu'à la porte de son hôtel, il apparut au cours du trajet que c'était maintenant François qui essayait de me remonter le moral... Allez comprendre !

Mona ayant perdu en un an un gendre, une fille et un mari,

Laurette lui était devenue plus indispensable que jamais. Après la courte séance au cimetière, la bizarrerie de notre situation triangulaire apparut assez clairement. Ma présence aux côtés de Laurette dans cette circonstance faisait de moi un prétendant, non déclaré sans doute, mais néanmoins prétendant. Mais à quoi ?

Il était plus simple de ne rien définir. Je passai deux ou trois jours en compagnie de la mère et de la fille, et un simulacre de relation familiale s'établit entre nous. Mona paraissait avoir la tête légère et sans soucis, comme si rien de spécial ne venait de lui arriver, et elle semblait n'avoir d'autre préoccupation que de rendre mon séjour plus agréable. Au cours d'une promenade en voiture jusqu'au cirque de Gavarnie j'eus l'impression d'être devenu son gendre, sans pour autant avoir eu le privilège d'épouser sa fille. J'aurais préféré être seul avec Laurette ; mais Mona jouait si bien son rôle de belle-mère que l'on ne pouvait s'en débarrasser. Je me contentais donc de me tenir sagement assis, partageant la couverture et la chaleur humaine de ma bien-aimée, la main dans la main, tandis que notre nacelle nous promenait parmi les nuages et les pics lointains... Il n'y avait plus ni mère, ni chauffeur, ni même de véhicule... La main dans la main nous traversions les cieux, glissant dans le silence inaltérable... Comme par miracle nous nous retrouvions de nouveau à la source ; et si rien n'avait changé dans nos coeurs après ces quatre ans d'éloignement, de malentendus, de tempêtes réprimées, cela prouvait que cette fleur fragile était bien vivante et bien vivace.

En Finlande, dans la nuit boréale, des combats blanc sur blanc s'étageaient sur les lacs gelés, dans les forêts enfouies sous la neige où les héros fantômes périssaient statufiés dans la glace des fleuves. Mon employée, la grande Helga, une Juive lithuanienne blonde et chevaline, me décrivait ces terres énigmatiques du Nord qu'elle avait parcourues dans son enfance, ces terres perdues dans leur propre immensité — et l'extraordinaire réveil de la nature après l'hiver interminable, la fécondation-éclair des fleurs, des bois et des prairies, et les indigestions de vie, d'amour et de soleil que l'on s'offrait pendant les jours sans fin du bref été. Helga, qui était une vaste personne, fortement charpentée,

était follement amoureuse d'un nain génial et dépravé dont elle me parlait sans cesse mais qu'elle ne me fit jamais rencontrer. Etait-ce un philosophe, ou bien un artiste révolutionnaire ? Ce n'était pas clair. Les grandes dents d'Helga auraient mieux convenu à un cheval de fiacre qu'à une Valkyrie, mais elle était cocasse, cultivée et ne manquait pas de finesse. Un jour elle me demanda à propos de rien si nous n'étions pas, par hasard, coreligionnaires ?

« Eh ? Vous voulez dire Juif ? Non, moi je suis protestant. »

« Ah », dit-elle. « C'est drôle, ça. Avec un nom pareil, Kahane. »

« Oui, c'est le nom de mon père, qui est né d'une famille qui a été juive, à l'origine, mais mon père ne voulait pas en entendre parler, de ces trucs-là. Il était agnostique, enfin, toutes les religions, il était contre. Ma mère, elle, était issue de gens catholiques, mais elle est bien sortie de tout ça elle aussi. »

« Alors, pourquoi dites-vous que vous êtes protestant ? »

« Eh bien simplement parce que, à l'âge de onze ans, si mes souvenirs sont exacts, j'ai demandé à mes parents de me faire baptiser. Au collège de Meaux, pratiquement tout le monde était catholique et ils avaient l'air de se croire forcés d'aller à la messe, à la chapelle de l'établissement. Mais il y avait quand même trois gosses qui étaient protestants... Les frères Rousseau et un autre gamin... Alors j'ai eu l'idée d'embrasser cette religion, et de demander le droit de sortir deux fois par semaine avec les trois autres pour aller faire nos dévotions au temple calviniste, ou luthérien, je ne me souviens plus quoi, en bas de la ville. Mes parents ont accepté, et ils ont fait baptiser du même coup mes frère et sœurs. Ensuite le principal du collège, M. Papillard, m'a confié la responsabilité du contingent protestant. Alors, deux fois par semaine je mettais ma troupe en rangs par deux, ce qui n'était pas facile puisqu'il n'y avait que trois personnes, je passais la revue d'habillement, et je les faisais sortir par la grande porte en marquant le pas. On était les troupes de choc de la foi réformée, en somme. C'était beau à voir, cette fière discipline... Les cathos n'avaient qu'à bien se tenir, nous n'avions pas oublié la Saint-Barthélémy... Bien sûr, passé le coin de la rue des Ursulines, on se laissait un peu aller... On allumait nos cibiches, on allait tirer sur la sonnette des deux bordels qui sont derrière

l'évêché... Pour rigoler, bien sûr, on était trop petits pour autre chose... Enfin on passait des journées formidables à inventer des farces, au grand air, c'était la bonne vie, quoi. Le temple du pasteur Michaelis, on n'y a mis que rarement les pieds... Les guerres de religion, ce n'est plus qu'un souvenir dans notre beau pays, Helga. »

« Hah ! Monsieur est un petit voltaire ! Je m'en serais doutée. N'empêche, si vous étiez en Allemagne aujourd'hui, avec un nom comme ça, vous ne feriez pas tellement le malin, mon joli patron. »

Et elle me décocha une de ses infernales boulettes de papier, qui m'atteignit en plein sur le nez. Elle m'agaçait avec ses boulettes de papier, Helga, d'autant plus qu'elle visait juste ; mais je respectais son expérience de la vie. Elle avait un fond de sagesse dont elle me faisait bénéficier sans en avoir l'air ; et avec cette histoire de nom, elle avait mis dans le mille mieux encore qu'avec ses projectiles idiots.

Jusqu'à l'arrivée des réfugiés juifs fuyant Hitler, ces histoires de Juifs et de non-Juifs me semblaient se dérouler dans un lointain si abstrait que je n'avais jamais songé à y rattacher mon cas personnel. L'affaire Dreyfus, bien sûr, je connaissais ; mais c'était comme le Bloch de Marcel Proust, la caricature d'un phantasme, les délires extravagants qui appartenaient à une autre époque, à un autre monde de chimères, sûrement pas à l'âge moderne. Je n'avais découvert le mot « ghetto » que récemment, dans un journal, à propos de Varsovie, et il me troubla étrangement, ce mot inconnu, que je n'avais certes jamais eu l'occasion de rencontrer dans mes livres de classe... Un peu comme le mot « censure », que j'avais entendu prononcé et expliqué pour la première fois par Bogous, un an ou deux plus tôt. L'antisémitisme d'Hitler faisait partie de la panoplie grotesque de ce sauvage, c'était un truc inventé pour confisquer la fortune de quelques riches banquiers, les collections de quelques marchands de tableaux.

Personne, à Meaux ou à Neuilly, n'avait jamais fait de remarques concernant mon nom. Lorsqu'il m'arrivait de me balader du côté de la rue des Rosiers, j'observais en touriste la vie rapiécée de ces chiffonniers, sortis on ne sait trop d'où, sans que l'idée me vienne en tête un seul instant que j'avais peut-être

parmi eux quelques cousins éloignés... « Des coreligionnaires », pour employer le mot sinistre de la grande Helga... Il fallait d'abord, pour comprendre, que je me représente en quoi elle pouvait bien être *Juive* elle-même, Helga ! Avec ses yeux bleus et ses cheveux blond cendré, son type résolument nordique, c'était vraiment difficile à imaginer. En outre, c'était une femme intelligente, affranchie, opposée à toutes les pratiques religieuses, aux superstitions. Une solide gauchiste. Pourquoi tout d'un coup parlait-elle de « religion » ? Ou plus exactement, quelle signification avait-elle donné à ce mot bizarre, « coreligionnaire » ? Je me posais ces questions, mais sans trop insister. Et je me gardai bien de l'interroger, elle.

Pourtant, elle avait introduit dans mon esprit un thème difficile à éluder. Je savais que mon père était mort de fatigue, de désespoir et d'un dégoût profond pour la guerre inévitable, auquel s'ajoutait l'humiliation de se découvrir hors d'état de se battre. Mais la dimension hébraïque m'avait complètement échappé. Quand je lui avais demandé une fois des éclaircissements sur notre origine juive, il m'avait répondu brièvement que chacun est ce qu'il choisit d'être, et que je n'avais moi-même rien à voir avec mes ancêtres lointains, Juifs ou Gaulois, que je ne connaissais pas et qui étaient trop peu intéressants pour qu'on en parle. Et voilà. Passez muscade !

Cela m'avait paru rigoureusement sain et logique, sur le moment. Sa haine d'Hitler était animée, entre autres choses, par le dégoût profond que lui donnaient les mauvaises manières de ce dangereux maniaque ; et le comble du mauvais goût était cette façon extraordinairement efficace qu'il avait de réduire les gens à une condition inférieure à celle qu'ils s'étaient créée pour eux-mêmes et de les rabaisser en les replongeant dans l'humiliation de leurs ancêtres... De nier le progrès des mœurs et des esprits... Tout cela était aux antipodes de la doctrine libérale de mon père, mais je ne m'étais pas encore clairement rendu compte jusqu'à ce moment que la cause principale de la mort de mon père ou de son suicide, pouvait bien être, après tout, ce sang juif qui coulait dans ses veines. Je me posais donc cette étrange question : était-il, au sens propre, parmi les premières victimes d'Hitler ?

Je croyais naviguer en plein irréel. C'est curieux comme on

peut voir — ou ne pas voir — ce qui vous concerne pourtant au premier chef... Le sang juif... Ce terme a-t-il un sens biologique quelconque ? Du sang, de la religion et de la mort ? Si j'appartenais à une famille quelconque, j'étais certain qu'elle avait peu de rapport avec les réseaux de la consanguinité. J'avais cru trouver ma vraie famille dans le groupe du boulevard Saint-Germain ; je m'étais trompé, et pourtant j'y avais rencontré Laurette, ainsi que Rolande, Hélène, Georges Jenny. C'était le début d'un long voyage de découverte, qui me permettrait de me retrouver peu à peu sur cette étrange planète, en remontant le cours de l'amitié, de l'amour... Mais qu'on ne me parle pas de ce truc juif ! Que cela existe ou pas, c'était insupportable. Avant de partir pour Dax, ma mère m'avait révélé une remarque impromptue que lui avait décochée mon grand-père, quelques heures après l'enterrement de son gendre : « Je te l'avais bien dit, ma petite, de ne pas épouser un Juif. »

Des idées pareilles vous empêchent de penser, de dormir, de vivre. Par distraction, dans un décalage de l'esprit dû à la fatigue, mon grand-père avait laissé entrevoir, bien involontairement sans doute, les fonds marécageux de la nature humaine. La sienne peut-être, mais aussi, certainement, la nature humaine dans son ensemble, dont sont issus cette guerre, Hitler, la lâcheté des héros, la sottise des moralistes, la médiocrité infinie, pathétique de la vie des humains.

Que faire ? Etre soi-même, échapper au massacre, celui de la bêtise aussi bien que celui de la guerre. Mourir dans une guerre comme celle-ci (ou la précédente ou celle d'avant), était-ce cela, l'héroïsme ? Dès septembre 39 l'armée française avait lancé ses corps francs dans la forêt de Warndt, en Sarre, et pris quelques hectares de terrain aux Allemands. Coût : quatre cents morts, plus un tas de types sans jambes et sans couilles du fait qu'ils avaient sauté sur des mines. Sur un mot du Führer, après quelques semaines de communiqués fiévreux à la radio française et de silence dédaigneux chez l'adversaire, les Allemands se rebiffèrent et reprirent ce terrain pratiquement sans coup férir. *C.Q.F.D.* Cet épisode préliminaire se suffisait à lui-même : pourquoi donc aller plus loin ? Pourquoi ne pas reprendre l'ensemble du problème à un autre niveau, jouer le jeu, donner à Hitler une hégémonie en papier, et puis le civiliser, le snober,

l'habiller de neuf, le balader en fiacre sur la Promenade des Anglais, l'emmener dîner avec toute la bande, Cocteau, Joséphine Baker... Et puis si ça le démangeait encore tellement de faire couler le sang, cet être simple, ce monomaniaque, alors il pourrait toujours se débrouiller avec son homologue, l'autre dément, Staline... Mais il n'y avait guère de gens pour penser de la sorte, en dehors de quelques défoncés. Même cette vieille chèvre de Maurras était devenu belliciste. Je ne voyais personne à gauche qui ait le culot et l'intelligence de s'élever non pas simplement contre la guerre, mais contre *l'esprit* de la guerre, cette maladie de violence inutile, cette tare purulente. Et dans tout ça les communistes français étaient bien les fumiers les plus intolérables...

Les idées de mars, comme disaient les journaux, balayèrent le Taureau du Vaucluse. Daladier était tombé de cheval et ses troupes l'avaient achevé. C'était le futé Reynaud, désormais, qui gouvernait la France, mais on voyait tournoyer de grands oiseaux de carnage autour de sa tête de moineau des Andes, l'auguste Pétain et le peu appétissant Laval, des revenants de bien mauvais augure.

Le vent souffle en bourrasques, tordant les peupliers. Il vous écrase en pleine figure quelques grosses larmes de pluie tiède et ébouriffe la barbe du pope. Un ciel d'une tristesse implacable nous fait courber la tête vers la fosse rectangulaire où, suspendue à deux cordes, descend la dépouille mortelle de mon ami Gregor. Frère copain, voici ma poignée de terre, fais-en bon usage.

Il n'y a pas grand monde dans ce cimetière de Thiais. Mes amis Edouard et Claude et de l'autre côté du trou, la silhouette noire, chancelante dans le vent, du grand-père de Gregor, à laquelle s'accroche désespérément celle, plus courte, de son père, un homme d'âge mûr qui sanglote avec des hoquets d'enfant. Personne d'autre, sans doute, n'a jamais rien compris à Gregor. Sa laideur faisait fuir comme une maladie incurable, infectieuse. Personne ne pouvait supporter la proximité d'une pareille souffrance, et beaucoup seront soulagés d'apprendre qu'il ne viendra plus les effrayer avec sa hure effrayante et ses manières de soudard.

Le pope fait un éloge en russe du brigadier Louchine, mort

pour la France d'un mauvais rhume, sur un lit d'hôpital militaire. Une fin absurde, bien dans son style ; ce salopard n'avait même pas le courage de vivre. Après tout, c'est très bien ainsi, tout ce qu'il mérite c'est de finir dans le trou à crapules. Gregor ! Réponds-moi, Gregor ! T'ont-ils enterré dans ton uniforme, grand diable ? Ton cercueil pue-t-il assez ? As-tu vu le ciel vengeur qui surplombe ton sale cimetière de Thiais ? Fort bien. Ton corps ridicule va pourrir à loisir dans ce sol noir, d'où surgira un jour lointain quelque arbre tordu ; ta douteuse réalité va s'effranger comme une image de douleur au gré des bourrasques, déchiquetée dans mon souvenir. Eh oui, je me dispose à t'oublier, vieux frère, à t'enterrer pour de bon et à tout jamais. Tu le sais bien, tu n'aurais pas dû naître, pourquoi donc es-tu venu me hanter sur cette terre sombre et humide ? Allez, adieu.

Combien de Français (et d'Anglais) ont lu *Mein Kampf* avant (et depuis) la déclaration de guerre ? Combien de ministres ont eu cette curiosité ? Les journaux font des commentaires humoristiques sur l'obligation qu'ont les jeunes couples allemands d'acheter leur exemplaire de cette œuvre illisible d'un fou dangereux, tout comme si c'était une bible familiale, sur les monceaux de droits d'auteur qu'empoche ainsi le malin Führer, etc. Si ces mêmes journaux étaient un peu plus réfléchis, un peu moins légers, ils conseilleraient au contraire à Paul Reynaud de rendre la lecture de *Mein Kampf* obligatoire pour tous les Français. Bien sûr, on peut ne pas aimer. Mais là n'est pas la question : pourquoi ne pas essayer au moins de comprendre !

Cette simple lecture aurait permis d'expliquer la situation de la France et de l'Europe en 1939 plus clairement qu'un million de discours ministériels. Voici l'adversaire : Hitler. Il explique comment les Alliés l'ont amené à la politique nationaliste par le traité de Versailles. Et comment la France elle-même lui a donné le pouvoir grâce à l'occupation de la Ruhr, qui a donné son dynamisme au mouvement nazi. Quant à ses rêves d'hégémonie, d'espace vital, d'une Europe grosse de deux cent cinquante millions d'Allemands, ils ne sont que le prolongement, la dramatisation d'un mythe pangermanique parfaitement idiot, bien digne d'un maniaque illettré, qui n'aurait jamais pris corps si

l'on n'avait pas commencé par fournir à Hitler le tremplin nécessaire à son lancement : l'humiliation de son pays.

L'un des aspects les plus remarquables de la chose, soit dit en passant, est le profond mépris qu'il éprouve lui-même pour son peuple, ces Allemands dont il dit vouloir faire des demi-dieux, pour les besoins de sa propagande... Il faut voir comme il la traîne dans la boue, la race aryenne ! Les épithètes qu'il lui décoche dans *Mein Kampf* laissent rêveur, et l'on se demande comment le peuple allemand a jamais pu avaler un paradoxe aussi énorme. D'abord il en fait des porcins abrutis, une nation-choucroute ; et la minute d'après il prétend en faire les maîtres du monde, des surhommes.

Si donc la lecture de *Mein Kampf* leur avait été proposée, voire imposée, les Français, peuple intelligent, auraient pu en tirer bien des enseignements utiles. L'abaissement moral du peuple allemand aurait peut-être réussi, par analogie, à leur révéler jusqu'à quel point ils l'avaient abandonnée, leur belle intelligence française de droit divin, sous la pression de la paresse, tout comme Louis XVI avait abdiqué sa couronne, sous la pression populaire — ce qui l'avait conduit tout naturellement à l'étape suivante : la décollation. De même le Français républicain, ayant fait abandon de son libre arbitre, allait perdre l'honneur et la liberté d'un seul coup de hachoir nazi. Tel est le problème, dans son extrême simplicité : être libre n'est pas facile ; il ne suffit pas d'en parler dans les journaux. Etre libre implique au premier chef, d'exister ; de réaliser le pouvoir de création que chacun porte en soi. La démocratie des utopistes d'autan proposait des institutions adaptées aux besoins et aux moyens d'hommes à leur échelle. L'égalité se concevait au niveau intellectuel de Diderot ou de Voltaire — belle projection mais bien trompeuse.

C'est pourquoi, dès le premier essai, la jeune république française s'était transformée en dictature impériale, sans un moment d'hésitation. Et depuis lors les expériences successives s'étaient révélées de plus en plus lamentables. A mesure que l'on avançait dans l'âge de la machine, la lignée des dictateurs républicains s'était progressivement affaissée jusqu'au niveau de Blum, de Daladier. La démocratie parlementaire est sûrement l'excuse la plus bête, la plus veule que les hommes se soient

jamais donnée pour se dispenser d'avoir à penser, agir, décider, vouloir, être.

La France, modèle du monde, avait échoué au bout de deux siècles dans sa tentative héroïque : la création d'une société modèle d'hommes et de femmes libres. Cet échec, qui était celui de quarante millions d'individus et non pas celui d'une idée, ramenait d'un coup la société humaine mille ans en arrière. De ce charnier médiéval surgissait soudain le grand prince de charogne, battant ses ailes infectes, poussant des cris affreux : Hitler. A qui la faute ? Au président Wilson, clamaient les journaux parisiens, car il est responsable du traité de Versailles... Raisonnablement aussi idiot que tardif, bien sûr, car si le peuple français, qui venait de sacrifier la fleur de sa jeunesse dans cette Première Guerre mondiale, s'était révélé aussi incapable de tirer ses propres conclusions d'une victoire payée par tant de sang, c'est qu'il méritait ce qui lui arrivait justement en ce moment même, sur les chemins de l'exode aussi bien que dans les roulettes du gouvernement.

Pour faire pièce à Hitler, les Anglais, toujours pratiques, avaient fait appel à son homologue, Churchill. Belle nature de bouledogue, inoculé de rage nationale, la gueule hérisse de cigares lance-torpilles, c'était une arme secrète dont nous avions le droit d'être jaloux.

Du côté français, l'offensive se déroulait sur les murs de Paris, qui se couvraient d'immenses affiches sur lesquelles s'étaisaient d'extraordinaires proclamations de Paul Reynaud : « La route du fer est définitivement coupée » et « Nous vaincrons car nous sommes les plus forts. » Un comble ! Les Allemands s'étaient emparés presque sans coup férir de la Scandinavie, et l'on présentait cette défaite cinglante comme une victoire. Et quant à être les plus forts...

Kurt Enoch avait réussi là où mon père avait échoué, l'armée l'avait accepté ; il est vrai que dans son cas, il s'agissait de l'armée française. Son absence de Paris me laissait désormais toute la responsabilité d'Unicorn Press, dont les premiers livres étaient en fabrication à l'imprimerie Darantière, à Dijon ; cependant, comme la tournure que prenait la guerre après Narvik paraissait

bien inquiétante, il fut décidé d'interrompre les travaux et d'attendre la suite des événements.

La grande Helga prit brusquement congé et quitta Paris pour une destination inconnue. Tous les employés de Kurt Enoch, des réfugiés juifs émigrés d'Allemagne, disparurent les uns après les autres en avril et mai. Un mouvement d'émigration se poursuivait, s'accélérait, qui modifiait rapidement le climat de Paris, et je me sentais moi-même tiraillé par des impulsions de fuite.

Cependant, ma mère manifestait l'intention de revenir à Neuilly dès la fin de l'année scolaire, en juillet, et mon défunt père me télégraphiait de l'au-delà que mon seul devoir, la consécration qui primait toute autre, était de lui offrir tout l'appui possible au cours des mois et des années à venir. En outre, l'idée de quitter Paris alors que Laurette était décidée à y rester avec Vivian et le groupe, me semblait à peu près inconcevable.

Depuis la mort de Lionel, mes rapports avec Laurette s'étaient rétablis d'une façon qui me comblait à la fois de bonheur et de désespoir. Cette amitié amoureuse qui s'était réaffirmée entre nous avait redonné un sens à ma vie ; mais sa vie à elle semblait s'être installée définitivement dans le célibat monastique, et le service de son maître et gourou. Mon dilemme s'intensifiait, en somme ; et peu à peu je m'accoutumais à l'idée d'être un éternel soupirant, à l'égal des héros diaphanes de M^e de Scudéry... Sans jamais laisser s'éteindre l'espoir infiniment lointain qu'un jour, peut-être...

Mona est rentrée à Paris, et elle habite dans la chambre de Laurette, rue Hautefeuille. Peu de temps après l'installation de Mona, les bruits qui avaient commencé de circuler concernant des infiltrations allemandes du côté de la Belgique se précisent. L'offensive démarre le 9 mai par l'invasion du Luxembourg ; le généralissime Gamelin riposte en envoyant l'armée française à l'aventure en Belgique, et jusqu'en Hollande. Le 15 elle est écrasée à Sedan d'un seul coup par la Wehrmacht, servie par sa supériorité ébouriffante.

On s'aperçoit alors que les Français avaient vécu jusqu'ici totalement en dehors du monde réel, trompés par leurs gouvernements successifs, par le gâtisme de leurs généraux, et la stupidité irrémédiable de leur presse. La fameuse ligne Maginot

était tournée ; mon cousin Jacques s'y trouvait, avec toute la garnison emprisonnée dans ses casemates par des légions parachutées dont personne n'avait jamais imaginé l'intervention. La supériorité aérienne écrasante, la mobilité extrême d'unités mécanisées indépendantes, l'extraordinaire travail de sabotage qui ouvrait partout la voie aux armées allemandes : aucun général français n'avait su prévoir tout cela. Etait-ce la faute des services de renseignements ? Pourtant, depuis la prise de la Crète par parachutages un an plus tôt, les innovations allemandes étaient faciles à étudier, et même à prévoir : on en était resté, cependant, à la guerre de forteresses. Belle occasion pour le généralissime Gamelin, dont *Paris-Soir* disait qu'il avait étudié la philosophie et appréciait les stoïciens, d'avaler une double ration de ciguë. Au lieu de quoi, il se chamaille avec ses généraux, pleurniche et démissionne, bien trop tard, au bénéfice de Weygand.

L'arme principale des Allemands, c'est la terreur, et l'exode, provoqué par leurs espions, de la population civile. Alors que les Alliés tentent une fuite désespérée à Dunkerque, les routes sont encombrées depuis les frontières des Pays-Bas jusqu'au bocage normand. Cette terreur irraisonnée s'amplifie sous la mitraille des avions, paralyse les velléités de mouvement des armées en sens inverse, annule tout espoir de riposte tactique. Le gouvernement français ne fait rien pour endiguer cette marée humaine, dans laquelle il voit sans doute une manifestation de la démocratie en marche : à croire que ce gouvernement est lui-même truffé de saboteurs.

Dans Paris de plus en plus désert, les agents portent casque et mousqueton dans l'attente des parachutistes. Le combat sera inégal ! Mais il y a mieux : un matin, sur les Champs-Elysées, j'observe une colonne de douze bennes Sita à l'arrêt — ces mastodontes dans lesquelles on enlève bruyamment à l'aube les ordures ménagères des Parisiens — et, tout autour, des militaires âgés qui s'affairent, occupés à monter des mitrailleuses lourdes à l'intérieur de ces tanks improvisés. Qui a eu cette idée ? Peut-être Reynaud lui-même ! La puissante armée des envahisseurs entoure déjà la capitale, et partout des concierges casqués emploignent leurs balais. On les aura ! Comme à Verdun.

Un après-midi, au bureau, la sonnerie du téléphone retentit

soudain dans l'épais silence. Une voix fraîche, à l'accent allemand. C'était la femme de Kurt Enoch, que je n'avais jamais rencontrée. Elle avait pour moi un message de son mari et désirait me voir le plus tôt possible.

Leur appartement, situé dans la proue de l'île Saint-Louis, était à la fois strict et luxueux. La jeune femme qui me reçut représentait un aspect un peu inattendu de la vie de mon associé — ou plutôt ex-associé, puisque notre Unicorn Press n'était plus qu'une fumée du passé. Elle était jolie, vive et plaisante, et cherchait à s'acquitter avec application de sa mission ; elle me transmettait presque mot à mot les instructions reçues la veille, au cours d'une ultime conversation téléphonique avec Kurt, qui était sur le point de quitter le pays.

« Si Maurice est encore à Paris, lui avait-il dit, sans doute pourrais-tu lui proposer de partir avec toi et les enfants. » Ils avaient en effet une voiture, avec une réserve d'essence suffisante pour aller jusqu'à Bordeaux, peut-être jusqu'à la frontière espagnole. Elle ne savait pas très bien conduire, et l'idée de s'engager seule sur la route avec leurs deux filles semblait dangereuse à Kurt.

Sa proposition me plongeait dans un embarras soudain, que je ne pouvais pas facilement lui expliquer. Je lui dis aussi simplement que possible que j'avais décidé de rester.

« Mais vous êtes Juif, n'est-ce-pas ? », me dit-elle après un instant de silence.

« Non, pas vraiment. J'ai été baptisé protestant. Ma mère est catholique... »

« Mais avec votre nom et votre passeport anglais, ne me dites pas que vous avez l'intention de rester ! C'est un suicide... Ecoutez, quelles que soient vos raisons, je dois insister, Kurt serait navré d'apprendre votre projet de demeurer à Paris... Vous ne vous rendez pas compte... Les Français ne comprennent pas ! Vous devriez rejoindre votre mère à Dax, et de là vous arranger pour aller en Amérique, en Angleterre. Kurt vous aidera, vous savez. Il m'a dit de vous le répéter : il veut vous aider. »

Cette jeune femme était d'une gentillesse désarmante, et, dans mon état de désarroi, de fatigue, je me sentais tout prêt à éclater en sanglots. Je lui fis mes adieux précipitamment, la gorge

serrée... Elle se trouvera bien un chauffeur plus avide que moi de fuir cette ville que je ne peux abandonner.

Une chambre de bonne se trouve être libre à côté de celle qu'occupe Mona, rue Hautefeuille. La concierge me la loue à bas prix et j'y emménage aussitôt avec mes deux costumes du bon faiseur et mon équipement de dandy. Il n'est pas question d'abandonner l'appartement familial de Neuilly où ma mère doit s'installer à son retour hypothétique de Dax : mon idée est simplement de me rapprocher géographiquement du Quartier Latin. En effet, cette étrange cohabitation avec Mona me permettra de voir Laurette tous les jours au cours de la période trouble qui va s'ouvrir.

Finalement, notre association n'est pas tellement étrange. Vu sous un certain angle, on pourrait dire que c'est touchant, ce faux ménage que je forme avec ma belle-mère spirituelle. Nous sommes tous deux épris de la même personne, mais cela n'empêche pas la bonne entente, au contraire... Parmi le fourmillement d'éventails, de bijoux et de bibelots de toutes sortes qui la suivent à toutes les étapes de sa vie nomade, Mona possède un petit réchaud à alcool sur lequel elle prépare le thé. Assis face à face, lisant ou faisant une réussite dans l'attente de notre visite quotidienne, nous ressemblons à deux petites vieilles dans un asile. Chaque fois que nous entendons le pas de Laurette dans le couloir et qu'elle ouvre la porte, je laisse tomber ce que je tenais à la main, tandis que Mona réagit par un tic de l'œil, un haussement nerveux de l'épaule qu'elle ne peut réprimer dans ces moments intenses.

Mona a réussi à mettre dans sa chambre un piano droit, et des concerts s'organisent parfois en compagnie d'un ou deux musiciens de ses amis. Quelques voisins viennent passer un moment, de vieux artistes en général, et je m'installe dans mon rôle de secrétaire de ce club de rescapés... Cela fait huit jours que je n'ai pas mis les pieds au bureau, que je ne suis allé ni à Neuilly ni Rive Droite. On ne se déplace plus guère qu'à pied, et la plupart des gens se cantonnent dans leur quartier. On attend. Les journaux se sont réduits à une feuille... Puis à rien... De la lucarne de ma mansarde, debout sur le lit, j'observe le ciel, la rue en bas où s'aventurent encore quelques ménagères intrépides, un cabas vide à la main. De mon observatoire je découvre aussi un

petit morceau du boulevard Saint-Germain, à peu près libre de circulation. On commence à entendre le silence, les moineaux, les hirondelles qui virent dans l'air pur. Ce mois de juin est chaud et superbe ; la nature est toute proche, ses racines poussent sous les trottoirs, son pollen féconde les statues des hommes illustres. On sent qu'elle est toute prête à réinvestir son territoire et à transformer la ville en forêt vierge aussitôt après sa destruction.

J'apprends avec surprise que Sylvia Beach est restée à Paris et qu'elle compte ouvrir sa librairie dès que la situation le permettra. On lui sait gré de cette manifestation de patriotisme pour sa ville d'adoption ! C'est une attitude que l'on ne trouve guère chez les Parisiens du cru ; un jour il faudra rebaptiser à son nom une rue du quartier, elle l'aura largement mérité.

D'Henry Miller j'ai reçu une dernière lettre de Crète, puis plus rien depuis qu'il est rentré dans son pays. L'anglais est redevenu une langue étrangère, voire inconnue, dans les cafés et aux terrasses où elle se pratiquait il y a un mois encore.

Dans la chaleur confortable des avenues ombreuses on voit défiler depuis quelque temps le flot des réfugiés du Nord et de l'Est. Ils traversent la ville de part en part, trop hallucinés par leur folie pour regarder cette métropole à laquelle ils ont pourtant rêvé toute leur vie... Paris... Mais Paris n'est déjà plus une ville, c'est un lieu dont la vie s'est retirée, laissant intacte l'architecture des sédiments séculaires, mais annulant par son retrait un certain état de grâce qui a marqué ce moment où nous l'avons connue. Même si la ville n'est pas détruite, même si les gens reviennent, ils ne verront jamais ce qui fut...

Ce sont surtout les réfugiés du Nord qui ont semé la panique à Paris, et qui ont provoqué le départ de la dernière vague de Parisiens. De voir cette foule épisée, silencieuse, tirant des charrettes, poussant des voitures d'enfants dans lesquelles s'empilent leurs derniers biens, cela donne une impression si forte de la guerre toute proche, de cette abomination de cauchemar, que ceux parmi les citadins qui avaient résisté jusqu'ici descendent dans la rue et se mêlent au flot humain mouvant, sans même y penser, le poing refermé sur le manche d'un parapluie, sur la main d'un enfant. Si tout le monde part, moi aussi : on ne va pas chercher plus loin une raison pour ce départ dont la raison d'être réside simplement dans le fait que les

autres sont partis, que tout le monde part, que tout est en marche, sur les routes.

Il faut descendre dans la rue, observer les progrès de la guerre dans la ville désertée, essayer de se repérer, de comprendre où tout cela mène... Mais il n'y a rien à comprendre... Tout est en état de rupture, le vieux monde pourri est en train de s'écrouler, de se dissoudre devant mes yeux, les événements s'accélèrent, amènent le changement, et je sais de façon certaine que même si les prochaines étapes sont inconnues, obscures, elles déboucheront nécessairement sur une clairière ensoleillée... Je descends quatre à quatre l'escalier, pris d'une ivresse grandissante, et je me retrouve dans la tiédeur de la rue pleine de lumières... Des taches de couleur, pensées, verdure et clématisites, foisonnement sur les balcons abandonnés, résonnant aux confins de mon aura, fuyant dans le ciel de pur oxygène qui enveloppe la ville de son manteau léger, brillant. De la maison vide d'habitants jusqu'au boulevard Saint-Germain tout proche qui grouille maintenant de monde, on passe brutalement d'un extrême à l'autre. Les gens des banlieues Ouest et des campagnes proches se sont mis à fuir à pied vers Paris — les transports en commun ayant cessé de fonctionner presque partout — lorsqu'ils ont entendu dire que les trains partaient encore des gares de Paris, de Lyon, d'Orsay et d'Austerlitz, vers le Sud où tout le monde a des cousins éloignés, de vagues connaissances, des espoirs incertains. Des familles entières ont passé de longues journées sur les routes depuis les plaines de Beauce, le val de Seine, progressant lentement dans la poussière, ralenti par les enfants, les valises, les vieux. Cette foule a été mise en branle par les fausses nouvelles et, bien que la migration ait perdu toute raison d'être car, on le sait maintenant, les trains ne partent plus, elle persiste, animée par son mouvement initial, et sans doute aussi par l'espoir d'un miracle toujours possible.

Cent mètres plus loin, cette colonne clairsemée qui chemine d'Ouest en Est croise la colonne épaisse, ininterrompue, des réfugiés du Nord et de l'Est qui sont canalisés par le boulevard Saint-Michel vers le Sud. Au carrefour, on est englouti dans une sorte de tourbillon, là où les deux voies de transhumance se traversent l'une l'autre, dans une bousculade de corps, de roues, de matelas éventrés que surplombent des gosses pleurnichants

tendus à bout de bras. Je vois des gens des banlieues hésiter un moment devant cette mêlée et, au lieu de continuer en direction des gares, vers l'Est, se mêler à la foule qui remonte laborieusement le boulevard Saint-Michel, vers un lointain mirage provençal. Autant continuer à pied... Rien ne veut plus rien dire... On ne sait plus où on va... Une colonne de moines flamands dans leurs robes de bure, montés sur leurs vélos de femmes, peinent dans la côte, ce sont de gros hommes à face rouge qui n'ont pas l'habitude de ces chaleurs, et en pesant de tout leur poids sur la pédale, certains marmonnent une prière. Savent-ils encore pourquoi ils ont quitté leur monastère quinze jours plus tôt, au commencement de l'invasion ? L'ombre glaciale de l'Antéchrist planait sur les monastères des Flandres, car ce Hitler est vraiment le Malin dans tous les sens du terme, démon, fils de démon, engeance de destruction et de perdition... Un peu plus haut je constate avec surprise que Marcusot est encore ouvert — la boulangerie-pâtisserie au coin de la rue Racine, pour moi le point de rencontre de bien des souvenirs. Il n'y a plus rien sur les étagères ni dans les vitrines, toutes les marchandises se sont envolées dès l'ouverture, et les vendeuses, maigres demoiselles en robe noire et tablier blanc à dentelles, sont au spectacle devant leur porte, figées dans l'incertitude et l'étonnement devant cette défaite historique qui se consomme sous leurs yeux... Un jour on en fera un film, peut-être ! Si les choses redeviennent normales, *un jour*... Hier et avant-hier, de nombreux militaires guenilleux étaient mêlés à la foule, mais ils sont devenus rares aujourd'hui, on sent que c'est les dernières bandes de civils qui refluent juste avant l'arrivée des troupes ennemis. Pourtant un petit tank chenille au pas dans la cohue, parmi les vieillards et les enfants, surmonté d'un camouflage de branchages en désordre sous lequel se cramponnent quelques soldats hébétés. A la hauteur de Marcusot l'un d'eux tombe lourdement sur le trottoir sans que le choc parvienne à le réveiller ; c'est un jeune paysan frisé dont la belle chair blonde éclate au travers de ses loques kaki. Les demoiselles Marcusot se précipitent sur cette aubaine et je les vois s'affairer comme des fourmis noires, tirant et poussant leur proie vers l'abri de l'antre pâtissier.

Mon intention est d'aller rive droite. Peut-être le métro

fonctionne-t-il encore ? La station Saint-Michel est ouverte. Je descends les escaliers métalliques interminables qui aboutissent au quai, où la ligne nord-sud est, paraît-il, la dernière qui reste en service. En effet une rame de métro est à quai, mais elle est bloquée, paralysée par les corps enchevêtrés qui empêchent la fermeture des portes, et je vois en quelques secondes plus d'exemples de la sauvagerie humaine que je n'en ai enregistré en vingt années de présence sur cette terre. On tord des bras, on écrase des mégères suffoquées à coups de talons, on laboure des visages avec les ongles des deux mains : et tout ça pour le privilège incertain de franchir un kilomètre ou deux sans avoir à marcher... Ça promet pour la suite... Mais pour l'instant mon seul souci est de fuir, et je me fraye difficilement un chemin, remontant les marches de fer à contre-courant d'une foule affolée qui continue de descendre en gesticulant vers cette rame qui ne partira jamais.

Arrivé au Pont-Neuf, je traverse la Seine et me retrouve devant la façade grise du Louvre, siégeant majestueusement en bordure du fleuve. C'est la réponse des rois de France à la victoire d'Hitler : dans leur palais la Victoire de Samothrace continue de triompher dans une tempête de marbre. Les Tuilleries sont méconnaissables ; les jardiniers sont partis depuis longtemps et le gazon pousse follement, on se perd dans une savane exubérante dont n'émergent que les statues de pierre nues, Dianes lunaires, centaures ceinturant leurs nymphes pâmées. Au-delà des jardins les arcades de la rue de Rivoli sont vides, rien ne bouge. Sur la place Vendôme, pas un être humain ; seuls quelques pigeons gris ardoise semblent ignorer que leur ville est morte. Tous les hauts portails sont clos, bouclés à double tour, et je me demande comment je vais bien pouvoir pénétrer à l'intérieur de mon immeuble, au 16. Je tire, longuement et sans beaucoup d'espoir, sur la sonnette de nuit dont le cuivre jaune semble avoir été poli le matin même. Et en effet, surprise, le concierge, Raphaël, est encore à son poste. Il m'ouvre le portail après un long moment de réflexion, car il ne peut savoir si ce sont les Boches qui sonnent à sa porte. Il peut à peine se traîner, ce pauvre concierge, et c'est pourquoi lui et Madame Raphaël ont décidé finalement de rester : mais il a fait 14-18, ces souvenirs ne s'oublient pas. Quoi qu'il arrive, il saura comment parler à

l'ennemi. En ouvrant cette porte il s'apprétrait à tomber percé par un bouquet de baïonnettes ; ce sur quoi il aurait sans doute poussé un faible « Vive la France ! » de sa voix enrouée. Mais ce n'est que moi, et il laisse entendre un petit ricanement de soulagement ; Monsieur Raphaël vivra peut-être encore jusqu'à la tombée de la nuit. Madame Raphaël, pour sa part, soigne son fricot dont la bonne odeur parfume la loge.

Comme il est déconcertant de se retrouver dans ce bureau familial... Je reconnaissais à peine le désordre qui peuple ma table de travail ; Helga a abandonné la sienne nette et propre, c'était une femme qui savait travailler... Où est-elle, que fait-elle en ce moment, Helga ?... Je pousse la porte du bureau de mon père, où j'ai évité d'entrer depuis sa mort, sauf en cas de force majeure. Après avoir contourné la large table carrée, style faux Empire, je m'assois dans sa chaise tournante, doublée de cuir, qui grince un peu. Le calme profond de l'absence marque les objets, les lettres ouvertes, les livres épars qu'il a été le dernier à toucher. Au mur pendent les portraits des acteurs du passé, épingleés à la toile de jute grise qui le recouvre. Les yeux mystérieux d'Anaïs, une photo de Joyce, aigre magister, le profil de Durrell, poupin et combattif, la face satanique de Charles Beadle, l'auteur de *Dark Refuge* — qui sait, peut-être l'un des vrais prophètes de l'avenir ? Et d'autres taches plus gaies, les aquarelles de Miller, un grand portrait en sépia de Nadejda, des couvertures de livres, des lettres démentielles, des cartes de Noël. Les passagers de ce paquebot ont sans doute déjà oublié l'escale qu'ils ont faite en ce lieu, naguère. Mon père lui-même a préféré traverser cet instant de réalité, l'abandonner au silence, à la poussière.

Après ma marche forcée je me sens envahi par la torpeur, je dois lutter contre l'envie de dormir, je me force à sortir de ce tombeau. Mais où aller ? Je me décide pour le faubourg Saint-Honoré ; je vais voir ce qui se passe à l'ambassade d'Angleterre. Le portail est verrouillé, la grande bâtisse semble absolument vide. Comme le bureau de l'attaché militaire est situé non loin de là, rue Boissy-d'Anglas, je m'y rends, au hasard. Aucun signe de vie, là encore, sinon deux chats qui fouillent le contenu d'une poubelle avec l'air maniaque des affamés.

Il est impossible de savoir s'il est trois heures ou six heures ;

toutes les pendules sont arrêtées ou déréglées. Ayant poursuivi mon expédition jusqu'au Marais, je me dirige vers le pont du Châtelet pour regagner la rive gauche. La place des Vosges est colorée d'un rose inhabituel, et je me rends compte que depuis une heure ou deux le ciel s'est voilé de nuées pourpres, un extraordinaire coucher de soleil en plein après-midi. En traversant le pont, quelques rares piétons regardent, affolés, ce firmament de fin du monde qui jette sur l'eau de la rivière un reflet métallique, sinistre et resplendissant. Tout à coup, une pluie sauvage s'abat sur la ville ; une pluie noire d'encre, de la suie liquide qui tombe droit du ciel et transforme instantanément tous les marcheurs en silhouettes nocturnes. Quand je parviens enfin à la rue Hautefeuille, j'annonce à Mona à travers la porte que je suis rentré, mais sans me montrer. Mes vêtements noircis par le cambouis céleste sont bons à jeter, ce que je fais. Je me lave tant bien que mal, je panse mes pieds endoloris, je me jette sur mon lit. Le jour baisse lentement et l'écho lointain d'un chant solennel, circulaire, m'accompagne jusque dans mon sommeil. La brise apporte par bouffées le chœur des barbares qui attendent, aux portes de la cité, d'y faire leur entrée en bon ordre.

C'est le soleil lui-même qui me réveille. Mon premier mouvement est de me hisser jusqu'à la lucarne. Non, je n'avais pas rêvé. En tordant un peu le cou je distingue, cent mètres plus bas au coin de la rue, la silhouette d'un militaire vêtu d'un long manteau de cuir gris-vert, casqué jusqu'aux sourcils, qui dirige la circulation d'un air calme et dégagé. Le long du boulevard Saint-Germain, c'est un défilé ininterrompu de véhicules militaires et de camions chargés de soldats silencieux, rigides.

Eh bien, voilà ! Ça y est, c'est fait. Une nouvelle vie commence à cette minute même. La vue de cette réalité incontestable, vérifiée depuis ma lucarne, devient soudain très forte ; il est trop tard pour fuir, maintenant. Soudain la bizarrerie de ma situation m'apparaît avec une netteté presque caricaturale. Ma seule pièce d'identité est un passeport britannique. Ma seule fortune, le peu qui reste de l'argent de mon grand-père. Je porte un nom juif. Et il est peu probable que ces lascars en vert-de-gris me permettent de réaliser mes grands rêves professionnels ! Ma carrière d'éditeur est déjà loin derrière moi, avec le souvenir de

l'obélisque et de la licorne... et mon associé d'une saison débarque peut-être à cette minute même dans le port de New York...

Il n'y avait évidemment pas de téléphone dans nos chambres de bonnes, et Mona commençait à s'inquiéter sérieusement de ne pouvoir communiquer avec sa fille. Le roulement continu des véhicules de l'armée allemande, les cliquetis des chenilles et le vrombissement des moteurs faisaient le fond sonore de notre réalité nouvelle. Fini Daladier, fini Paul Reynaud. Finis les slogans magnifiques, finis les quarante millions de Français fiers et joyeux...

Nous en étions à notre quinzième tasse de thé quand soudain nous entendîmes résonner de lourdes chaussures à clous sur le dallage du corridor, et la porte s'ouvrit brusquement sous la poussée de deux touristes extravagants, en costumes de montagnards sous des imperméables élimés. Il nous fallut à Mona et à moi un certain rajustement de l'entendement pour reconnaître Laurette et Rolande.

« C'est notre uniforme anti-viol », expliqua Rolande. « Laurette voulait à toute force venir vous rassurer, tous les deux, mais Kryia ne voulait pas la laisser sortir. Alors nous lui avons démontré que tout n'est qu'une question d'apparences, n'est-ce pas ?... »

« D'ailleurs », ajouta Laurette, « ces gens ont l'air très disciplinés, corrects... »

« Oui, et ils ne sont pas trop désagréables à regarder dans l'ensemble », précisa Rolande.

« Avez-vous vu des Français sur le boulevard ? »

« Pas un seul », dit Laurette. « Les gens regardent par la fenêtre en se cachant derrière leurs rideaux, mais ils ne sortent pas encore. »

La conversation se limita ensuite aux problèmes élémentaires : le couvre-feu, le ravitaillement, les moyens de transport. Nous convînmes de nous retrouver dès que possible dans un magasin de cycles, porte Maillot, qui était encore ouvert, selon la rumeur publique, et de nous procurer chacun une bicyclette... Depuis mon expédition dans les Pyrénées, deux ans plus tôt, j'avais

pourtant juré de ne pas me rasseoir sur cette selle maudite ! Mais les temps ont bien changé.

Mon nom aussi allait changer. J'avais décidé d'adopter celui de ma mère, Girodias. C'était là une décision qui ne modifiait en rien le fait que je n'avais pas de papiers d'identité français, un problème dont je devenais de plus en plus conscient à mesure que j'explorai la ville, si bizarrement transformée. La nouvelle population était en vert-de-gris ou en gris-bleu, et remarquablement ordonnée. Aucune ostentation, aucun excès, et des officiers jeunes et bien habillés. S'il avait été encore possible d'imaginer la situation inverse — Berlin occupée par les titis parisiens, les culs-terreux du Périgord, les Marseillais fanfarons — cela aurait donné une situation quelque peu différente, me semblait-il. Ces Allemands n'avaient même pas l'air de s'être offert une bonne cuite pour célébrer leur victoire, comme les troufions français n'auraient pas manqué de le faire. En revanche, derrière la Madeleine, je croisai deux fantassins qui sortaient d'une crèmerie, chacun tenant un quart de beurre qu'ils dégustaient en déambulant, telle une friandise rarissime.

Et nous, les habitants de ce pays bon vivant, allions-nous aussi vivre d'ersatz ? Nourrir les Français de produits chimiques et de détritus reconstitués, pensez un peu ! Et ces tissus synthétiques dont étaient faits les uniformes allemands : quand on s'approchait, il en émanait une odeur aigre, acide, infecte. Tout pour les canons, rien pour le beurre ! C'était ainsi qu'on les avait dressés, ces garçons-là, et c'était pour cela qu'ils avaient remporté la victoire. Pour eux, Paris, c'était un quart de beurre, des vacances loin de la margarine. Je me demandais bien quelle morale on devait tirer de cette constatation ; plusieurs sans doute.

Mais ne nous étendons pas sur toutes ces philosophies. Il s'agissait de parer au plus pressé. Je connaissais un barman qui travaillait dans un établissement proche de l'Opéra et qui se faisait appeler Red (nom que ses clients français prononçaient Raide, ce qui le fâchait un peu). Bref, Red, qui était en réalité Scandinave tout en se faisant passer pour Américain, était un extraordinaire combinard et tireur de ficelles ; et tout en consommant maints jus de tomate à son bar au cours des mois passés, j'avais essayé de me pénétrer de cette sagacité affairiste dont j'avais tant besoin. Je n'étais pas très doué, mais

l'enseignement que je recevais de mon barman et mentor m'ouvrirait des horizons qui, je le sentais bien, auraient pu faire de moi un grand homme d'affaires... Bref, ce fut à Red, qui derrière sa porte close servait toujours sa clientèle, que j'allais livrer mes soucis.

Pour commencer je lui expliquai que je n'avais plus de papiers français, ayant répudié cette nationalité. Comment me procurer une carte d'identité ?

« Te casse pas la tête, petit », me dit-il, « reviens demain à la même heure avec une photo d'identité et mille balles, et tu as ta carte. L'argent, c'est pas pour moi, tu comprends — c'est pour le type à la préfecture dont ça dépend. Moi je te demande rien, parce que t'es un ami, tu comprends. »

« Ah, merci, Red ! C'est vraiment gentil de ta part. »

Le lendemain j'avais une carte d'identité à mon nouveau nom, avec tampons et tout, qui avait l'air à peu près réglementaire.

Red était sur un gros coup, sur lequel il comptait pour gagner rapidement beaucoup d'argent et quitter la France... L'un de ses amis avait un entrepôt plein de boîtes de conserves ; étant Juif, il ne pouvait rentrer en France et Red était chargé de vendre le tout, au mieux.

« Dans trois mois cette camelote vaudra dix fois plus cher. C'est un investissement en or, je réserve ça rien que pour les vrais amis, des gens complètement sûrs... Ce n'est qu'une question de jours, de semaines tout au plus, avant que tout soit contrôlé, après ça, les conserves n'auront plus de prix. »

Ces révélations n'étaient pas tombées dans l'oreille d'un sourd. Deux semaines plus tôt j'avais retiré de la banque le reste de ma fortune que je gardais sous mon matelas, comme tout le monde. C'était bien peu : dix mille francs. De quoi faire rentrer ma famille de Dax, les envoyer en vacances dans une petite maison que d'anciens collègues de mon grand-père nous avaient prêtée, et tenir le coup quelques semaines... Et après ? Rien ! Une fois cet argent dépensé, à l'automne, je n'avais plus rien à espérer. Mon grand-père venait de liquider son appartement de l'avenue Matignon, et il s'était installé dans un petit rez-de-chaussée, rue Galilée ; financièrement, il paraissait à bout de souffle.

Bon, me dis-je, j'ai une occasion de me renflouer, il ne faut pas la rater. Je confiai mes dix liasses de mille francs à Red, qui ne les

refusa pas. Il fut convenu que la livraison des boîtes de conserves serait faite à mon bureau, place Vendôme ; mais de nuit, et par la porte arrière qui reliait l'immeuble à la place du marché Saint-Honoré afin de n'attirer l'attention de quiconque, et particulièrement du concierge Raphaël.

« Pas que ce soit illégal », disait Red. « Mais si tu veux que ton stock se valorise, il ne faut pas le déclarer. »

A la nuit tombée, donc, il fallut transporter ces cinq tonnes de boîtes de conserves, qui jaillissaient subrepticement d'un camion sans lumières, les transporter dans des sacs, à dos d'homme et à pas feutrés, le long d'un couloir obscur, et les hisser par un escalier de service jusqu'au premier étage où se trouvait mon bureau. Pendant que l'équipe de truands que dirigeait Red déchargeait des millions de boîtes tout en poussant des jurons étouffés dans l'ombre épaisse, je m'ingéniais à camoufler ces pyramides métalliques de mon mieux derrière des murailles de carton et de papier.

L'aube se levait quand je terminai mon travail, longtemps après le départ de Red. Décidément, dès demain, me dis-je, il faudra que je me décide à occuper le bureau de mon père. Le mien n'était plus qu'un mince couloir entre deux parois abruptes ; et je commençais à me demander si je n'aurais pas mieux fait d'investir mon argent dans une valeur plus transportable, quelque chose qui soit plus facile à dissimuler... N'importe qui peut tirer sur le papier goudronné, trouver les boîtes, percer mon secret à jour... Je n'avais pas pensé à cela, et Red non plus... Enfin ce n'était pas si sûr, en ce qui le concernait, lui, il pensait à tout, me semblait-il...

Ces boîtes... Qu'est-ce qu'elles contiennent au juste ? « Du premier choix, garanti », avait dit Red. Mais qu'est-ce que cela voulait dire, en termes de métier ? Premier choix de quoi ? Garanti par qui ? Red devait savoir, lui ; pour la revente il m'avait rassuré : « Te casse pas la tête, petit. Plus tu attends, plus cher ça vaudra. Mets-toi bien ça dans le citron. »

« Mais pour les vendre, il faudra quand même savoir ce qu'il y a dans les boîtes... Sans étiquettes, comment... ? »

« Tut tut », m'avait répondu Red. « Du calme jeune homme ! A ce prix-là tu voudrais encore des étiquettes, *en plus* ! Et quelle marque monsieur désire-t-il ? Félix Potin peut-être ? Ou bien la

maison Damoy ? Allons, petit, *tu me connais !* », avait-il ajouté en désignant de son doigt boudiné une tache de ketchup qui ornait sa veste blanche à l'emplacement du cœur. « *Tu peux me faire confiance, non ?* » Il avait l'air indigné.

Bon. Les dix mille francs avaient donc changé de mains... Mon bureau était rempli jusqu'au plafond par un arc de triomphe de conserves mystérieuses... J'allai prélever une boîte sur une pile, là où cela paraissait le moins dangereux, et je l'éventrai d'un coup avec les ciseaux du bureau. Nageant dans la saumure j'y avais trouvé un végétal grisâtre qui me parut être du céleri... Des cœurs de céleri ! Hé ! C'était inattendu ! Mais pas si mal... Je renouvelai l'expérience avec une boîte prélevée aux antipodes de la première. Encore du céleri ! Troisième essai : céleri. Quatrième : de même... J'étais propriétaire de cinq tonnes de cœur de céleri.

Je composai le numéro de Red, qui mit longtemps à répondre à mon appel.

« Comment, c'est toi ? », grogna-t-il enfin dans mon oreille. « Qu'est-ce que tu veux encore ? Dis donc, je viens de passer la nuit à me casser les reins à ton service, et tu ne peux pas me laisser dormir un peu en paix ? Non, mais alors ! »

« Red, ce n'est rien que du céleri... »

« Ah, petit, tu as ouvert les boîtes ! C'est pas bête ça, tu as l'air de comprendre vite, toi au moins. Il y en a qui prennent plus longtemps. Alors tu aimes ça, le céleri, dis-moi ? »

« J'en mange deux, trois fois par an. »

« Eh bien, maintenant, il faudra que tu t'y habitues. Ça sera deux, trois fois par jour. Malheureusement pour toi, le cœur de céleri en conserve a en fait exactement le même goût que le rutabaga, les navets à bestiaux, et comme le seul légume qu'on va trouver à Paris cet hiver, ça sera des rutabagas, tu comprends maintenant pourquoi tu as pu acquérir à si bas prix ces cinq tonnes de cœur de céleri... Ils ne sont même pas avariés, note bien... Enfin pourquoi est-ce que je t'explique tout ça ? c'est très gentil de ma part, vraiment : c'est seulement pour t'aider à comprendre, vois-tu. Parce que t'es un ami. »

« Espèce de sa... »

« Tut tut ! pas de gros mots dans mon téléphone, s'il te plaît.

Enfin, de quoi te plains-tu ? Tu as ta camelote, tu as ce que tu voulais, non ? »

« Escroc ! »

« Petit, je t'assure, tu devrais réfléchir avant de parler comme ça. Je te rends un foutu service, crois-moi. Deux services, plutôt. Primo, je t'ai fait acheter de quoi manger cet hiver, toi et ta famille : et c'est un vrai service, parce que tu ne sais pas ce que tu fais de ton argent. Secundo, je t'ai appris à réfléchir un peu plus avant de faire des conneries. Le monde est plein d'escrocs. »

« Arrête de faire l'idiot ! », criai-je désespérément dans l'appareil. « Rends-moi l'argent ! Tu sais que je n'ai rien d'autre. »

« Allons, p'tit gars, t'es jeune, t'es encore qu'au début de tes malheurs, fais donc pas tant d'histoires, hein ? »

« La police... »

« Ha ha ! »

« Bon », dis-je. « On verra ça. Je te retrouverai au bar à l'ouverture. »

« Mais non ! Piaille pas si fort, tu me fais mal aux oreilles ! Perds pas ton temps à m'attendre, à me chercher, je suis sur le départ, vieux. Dans une heure j'aurai quitté mon appartement. Et ne te donne pas le mal de venir à l'adresse que je t'ai donnée l'autre jour. Elle est fausse. »

« On se retrouvera ! »

« Jamais ! Ecoute-moi, honnêtement... je t'avais bien prévenu : dès que j'ai fait fortune, je décanille. Hier, j'ai vendu tout mon stock à trois petits pigeons dans ton genre. Tu es le quatrième, et tu as été livré à domicile. Les autres ont dû aller prendre livraison en banlieue. Ha, ha, ha ! Allez, salut ! Et bon appétit. »

Des nouvelles des uns et des autres parvenaient tant bien que mal. Hélène avait été vue pour la dernière fois sur un camion avec une douzaine de petits réfugiés polonais, en route pour Bordeaux. Vilayat et Noor étaient passés en Angleterre. Vivian et Kryia avaient fait savoir que leurs premières impressions des troupes d'Occupation n'étaient pas trop défavorables ; pour se rendre compte de la situation *de visu*, Kryia avait loué l'un des derniers fiacres fermés qu'on pouvait encore trouver à Paris afin

de permettre à Vivian, dont c'était la première sortie depuis cinq ans, de faire une tournée incognito dans la capitale.

Le groupe vivait de façon rétrécie, dans l'attente. Malgré mes déboires financiers j'avais réussi à rapatrier la famille et à la réexpédier à Chantilly. Jacques était en Allemagne, dans un stalag de Poméranie, père d'un fils dont il n'avait pas eu le temps de faire la connaissance. Mowgli n'avait même pas eu le privilège d'un baroud d'honneur, ayant été évacué de Bordeaux avant la victoire allemande, et il se trouvait quelque part en Afrique. Quant au lieutenant François Chérel, on lui avait confié un pont à défendre avec un canon de 37 et une poignée d'hommes pendant l'avance allemande. Il avait exécuté les ordres, et s'était battu à la loyale contre une Panzerdivision au grand complet. Bien sûr, les Allemands avaient eu le dessus, mais ils avaient été si surpris de rencontrer de tels gens sur leur passage, qu'ils étaient allés voir ce qui restait du petit groupe après l'échauffourée. Pas grand-chose. François, cependant, vivait encore, un poumon traversé par une balle de mitrailleuse. On le transporta d'urgence à un hôpital militaire, on le soigna comme un général d'état-major, et, une fois guéri, on le rendit aux Français, qui se montrèrent assez éberlués par ce cadeau inattendu. Ce même état-major qui l'avait envoyé au casse-pipe ne pouvait faire moins que de le nommer capitaine, et de lui décerner quelques citations en plus. François considérait tout cela avec une certaine ironie, sereine mais désabusée. Son seul mérite, assurait-il à Mona et à Laurette qui étaient allées le voir à l'hôpital de Verdun, était d'appartenir à l'infime minorité de ceux qui n'avaient pas tourné les talons. Peu de chose en somme !... Quant à Georges Pelorson, qui lui aussi était dans l'Est, il faisait partie de cette immense majorité qui avait été bien obligée de tourner les talons — agir autrement était impossible, c'était un mouvement de masse, irrésistible, inévitable. Il n'était pourtant pas dans sa nature de fuir, mais il y avait d'autres combats à mener en raison même de la défaite, et aussitôt la bataille perdue, il s'était ingénier à regagner Paris, parcourant près de quatre cents kilomètres à pied, presque entièrement de nuit. Il était finalement arrivé à bon port, épuisé, mais sauf, et plein de projets.

Il y eut une réunion de l'équipe de *Volontés* dans son rez-de-chaussée de l'avenue de Villiers, qui consomma la rupture

définitive entre l'aile droite et l'aile gauche. Lucien Combelle, encore en uniforme de troufion, était en faveur d'une entente avec les Allemands. Andrée Viollis déclara que, pour sa part, elle ne pourrait continuer à écrire dans la même revue qu'un collaborateur, que son choix était fait : c'est le peuple qui gagnera la guerre ! Bonsoir messieurs. Entre ces deux extrêmes les nuances étaient nombreuses, et puisqu'on ne pouvait s'accorder, on décida de ne pas reprendre la publication de *Volontés*. Il y avait bien sûr toutes sortes de bonnes raisons autres que politiques pour justifier cette décision.

En revanche, un nouveau projet prenait corps. Eugène et Maria Jolas avaient quelques années plus tôt créé à Neuilly l'Ecole Bilingue, établissement privé où l'on enseignait en français et en anglais. Au moment de quitter Paris pour rentrer aux Etats-Unis, ils avaient demandé aux Pelorson de prendre leur école en charge. Georges et Marcelle, sa femme, une Irlandaise, avaient rouvert l'Ecole Bilingue à la rentrée ; ils avaient déjà deux élèves inscrits. J'y ajoutai d'autorité mes trois cadets, cela faisait cinq élèves ; avec au moins autant de professeurs, dont Paul Guth et Raymond Queneau.

Ayant réintégré l'appartement familial de Neuilly à la fin de l'été, il m'arrivait de croiser Queneau dans les rues de Neuilly, au retour de ses classes, se marmonnant des discours à mi-voix, son costume violet rehaussé de traces de craie. Il avançait en vrai myope, à l'aveuglette, évitant de justesse les troncs des marronniers qui se dressaient obstinément sur son passage.

Il enseignait les mathématiques, et aussi la géographie, pour le plus grand émerveillement de ses élèves.

« Aujourd'hui nous allons parler des vents », proposait-il. « Ah, les vents !... Et les bruits qu'ils font... » (Le professeur s'interrompait un moment pour rêver à ce qu'il venait de dire.) « Regardez-moi un peu cette carte des vins, euh... carte des vents, avec toutes ces couleurs... Oh !... Le sirocco, le simoun, la tarantane — je veux dire la tarantule — la tarlatane, *non*, la tramontane, enfin ! Vous savez ce que c'est, vous autres, que la tramontane ? Et les azilons, vous connaissez ? Euh, je veux dire les enlisés, *non*, voyons, les alizés. Voyons donc un peu... » (Il consulte, tardivement, le livre ouvert devant lui.) « Les a-zi-lés, hah ! les azilés !... »

Malheureusement pour l'Ecole Bilingue, son système de chauffage central était en piteux état, et comme il n'y avait guère d'élèves et pas d'argent pour le remettre en marche, Georges dut renoncer à son entreprise à la fin d'un premier trimestre très frileux ; c'était un soulagement pour lui car l'enseignement à cette échelle, c'était vraiment du temps perdu. Il avait d'autres ambitions, qui commençaient à prendre forme du côté de la politique ; le gouvernement de Vichy patronnait des mouvements plus ou moins culturels tels que Jeune France ; Georges pensait pouvoir y jouer un rôle et infléchir les courants politiques dans le bon sens.

Les Bogous n'avaient quitté Paris que brièvement avant la chute de la ville pour se réfugier, aussi confortablement que possible, dans un hôtel de Rambouillet, et voir venir. La remise en route de l'organisation Hachette posait de graves problèmes car la direction s'était exilée en zone non occupée (qu'on appelait déjà la zone Nono), ne laissant à Paris que des services dégarnis sous la direction d'un personnage dont j'avais déjà entendu parler, Henri Filipacchi, promu à la hâte secrétaire général des services en zone occupée. Ce Filipacchi avait pour lui d'être marié à la sœur de la femme de Jean Luchaire, fondateur du premier quotidien de la collaboration, *Les Nouveaux Temps*, et qui passait pour avoir été le grand animateur de la cinquième colonne à Paris avant l'arrivée des Allemands. Avoir un beau-frère de ce genre constituait donc une qualification jugée suffisante pour cette lourde responsabilité — d'autant plus lourde que les Allemands désiraient contrôler de près la presse et sa distribution, et avaient installé dans les bureaux de Hachette, rue Réaumur, un commissaire, le D^r Conrad.

Bogous me décrivit Filipacchi comme un super-malin, un être retors et dangereux mais qu'il promit néanmoins de me faire connaître, le moment venu. Il avait mis au point un stratagème qui permettait d'adapter l'idée d'Unicorn Press à un programme plus modeste de livres de classe ; il avait ainsi réussi à m'obtenir quelques commandes de rééditions de livres anglais pour Hachette, qui m'aiderent à vivre, en attendant des jours meilleurs. Son ingéniosité n'était égalée que par sa générosité à mon égard. Malgré la différence de générations, nous étions devenus amis, peut-être en raison de cette affinité anarchisante

qui s'était vite révélée entre nous. Son plus grand plaisir était de mener un certain double jeu — et cela, il le faisait avec brio, avec l'aplomb des grands comédiens. Il jouait donc à merveille son rôle de directeur de service d'une grande entreprise capitaliste — tout en décortiquant en privé les personnages et leurs mobiles avec une ironie impitoyablement bouffonne. L'entreprise en cause, Hachette, n'était d'ailleurs qu'une métaphore, un modèle très réduit de cet immense labyrinthe, de ce grand paysage en désordre — la société humaine — qu'il considérait avec les yeux d'un idéaliste déçu. Sous ses dehors bourgeois et prospères, c'était un pur disciple de Tolstoï.

Le début de l'hiver amena des froids terribles qui donnèrent soudain aux Parisiens un sens aigu de leur détresse. Comme prévu, le rutabaga était le seul légume en vente libre sur les marchés, l'humble pomme de terre était devenue une princesse lointaine, le beurre se vendait déjà au marché noir à vingt fois son prix officiel ; l'alimentation des nouveau-nés posait de graves problèmes et les vieillards mouraient comme des mouches. Mes grands-parents déclinaient rapidement par suite de la disette et, les Allemands ayant fait annoncer dans les mairies qu'on distribuerait des tickets d'achat de vin en échange d'objets de cuivre, j'appris, le cœur serré, que mon grand-père était allé livrer sa pesante collection de plateaux marocains et autres objets de même métal pour obtenir sa petite ration supplémentaire... Il lui était difficile de survivre sans son modeste minimum de deux litres de vin par jour, et voilà qu'on le privait non seulement de viande et de tout autre aliment substantiel, mais qu'on le réduisait en plus à un demi-litre de vin *par semaine* ! Pour moi-même, végétarien depuis l'enfance, ce régime était plus facile à supporter, mais pour beaucoup de Français habitués à se gonfler voluptueusement la bedaine, ce décalage alimentaire amenait un affaiblissement rapide, et le froid achevait la besogne... Un froid exceptionnel, implacable, universel, qui rongeait non seulement les corps mais les âmes, les caractères...

Les Champs-Elysées s'étendaient, vides et lugubres, une steppe labourée par le passage des convois militaires. Rien d'autre ne roulait. Les couches de neige sale s'encroûtaient et s'incrustaient par strates successives, gelées et surgelées, et les marcheurs ne s'aventuraient pas sur ce champ de bataille sans

recommander leur âme à Dieu et leurs membres à saint Christophe. J'en étais, de ces bandes de piétons misérables, et bien contre mon gré, car bien souvent je n'avais même pas les quatorze sous que coûtait le ticket de métro, en classe prolétaire, pour franchir la distance qui sépare la place Vendôme du centre de Neuilly. Et tout cela causait un sérieux dommage aux belles chaussures confectionnées avec tant de soin par M. Ghazérian...

Lorsque j'arrivais, épuisé, au bout de mon périple, et offrais galamment mon cœur de céleri à ma mère — car je ne lui livrais qu'une boîte à la fois, pour ne pas en déprécier la valeur —, elle trouvait toujours le mot juste, la modeste drôlerie qui réintroduisait un peu de bonne humeur dans l'atmosphère réfrigérée de l'appartement. Nous avions acquis un poêle économique d'un genre nouveau dans l'espoir qu'il chaufferait au moins la salle à manger : un pur produit du système D parisien, qui fonctionnait à la sciure de bois. Hélas ! Ce combustible de remplacement avait lui-même bientôt disparu du marché, et nous en étions réduits à confectionner des montagnes de boulettes de papier pressées que nous introduisions parcimonieusement dans le poêle de tôle mince pour y provoquer une maigre flamme... La grande Helga, vu sa manie des boulettes de papier, eût apprécié ce système de chauffage... Réunis autour de ce miracle nous tendions nos mains rougies, gonflées et crevassées par le gel, nous efforçant de lutter contre l'adversité par la bonne humeur ; comme, par exemple, ma sœur Sylvie, qui se plaignant d'engelures au bout du nez, s'était confectionné une espèce de pansement en fourrure pour protéger l'appendice menacé... Après nous être ainsi réchauffés un moment, nous nous transportions à la table du déjeuner pour y contempler le contenu de nos assiettes, en compagnie de Miss Allison, une vieille Anglaise abandonnée et qui n'avait plus toute sa tête. Sur les instances de M. Ebersholt, le brave pasteur de l'église réformée de Neuilly, ma mère s'était en effet chargée de nourrir cette vieille folle car on n'en voulait plus au restaurant communautaire réservé aux indigents — sous prétexte qu'on n'avait pas à secourir des gens pareils après le coup de Mers el-Kébir, alors qu'on manquait de tout pour les pauvres de notre propre pays.

Mais la vraie raison qui l'avait fait déclarer *persona non grata* par le Resco local, c'était la manie qu'avait Miss Allison de

retirer son râtelier et de le poser sur la table à côté de son assiette avant d'attaquer sa bouillie. Il y avait une sorte de logique troublante dans ce rejet instinctif, par un être réputé humain, d'une denture devenue inutile. C'était peut-être logique, mais c'était répugnant ! Ma mère finit par se résigner, la mort dans l'âme, à la faire manger à la cuisine.

Avec l'aide d'un représentant d'imprimerie, un dénommé Faugère, et de deux garçons de Neuilly, les frères Bariatinsky, je me lançai dans la publication d'un modeste programme hebdomadaire des spectacles.

La seule chose qui marchait alors à Paris, c'était le cinéma. On avait déterré une quantité de vieux films oubliés et les exploitants de salles faisaient rapidement fortune ; il m'arrivait, quand j'en avais les moyens, de voir deux films par soirée, et les plus modestes comédies de Hollywood prenaient un extraordinaire relief sur l'horizon de grisaille miséreuse et glaciale qu'on retrouvait à la sortie... On se croyait transporté pour de bon aux Indes à la vue de Myrna Loy déguisée en maharanée dans *La Mousson*, le pouvoir du songe finissant toujours par l'emporter sur celui des réalités physiques. Marcel Carné travaillait à de nouveaux projets, ainsi que Cocteau, Becker, Pagnol, Prévert... Alors que tous les éditeurs de livres s'étaient eux-mêmes condamnés à l'immobilité la plus totale, une renaissance du cinéma français se préparait, et cela malgré la disparition soudaine des habiles producteurs juifs qui en avaient été jusque-là le moteur.

Les frères Bariatinsky, deux anciens de Pasteur, avaient convenu de me servir de courtiers pour ramasser des contrats publicitaires auprès des salles de spectacles, et des quelques brasseries encore ouvertes. L'ainé, Serge, un beau garçon remarquablement paresseux, se faisait appeler le Prince Bariatinsky, et rêvait de se lancer dans une carrière d'acteur de grand style ; c'était le cadet, Michel, un petit bonhomme sérieux et rondouillard, qui abattait tout le travail. Il préférait se présenter, plus modestement, sous le nom de M. Bart ; grâce à lui, également, je finis par écouter peu à peu mon stock de céleris au fil de ce tragique hiver. Quant au prince, il n'y avait rien à en tirer sinon des ragots. En attendant ses premiers grands rôles il

cherchait à faire un peu de figuration, et c'est par lui que j'entendis parler d'une ancienne connaissance de Neuilly, Simone Kaminker ; elle aussi cherchait à se lancer dans le cinéma — sous le nom de Simone Signoret. Son père étant juif, la petite Simone n'avait vraiment pas froid à ses beaux yeux ! Mais, cela, je le savais déjà ; et je pensais qu'elle avait bien raison de prendre ce risque, après tout — elle avait cette vocation dans le sang — ; et ce n'est pas moi, dans ma situation cocasse, qui pouvais lui adresser des reproches d'imprudence, n'est-ce pas ?

Je passais en effet le plus clair de mon temps en plein cœur du Quartier Général de l'armée d'Occupation, et cela pratiquement sans papiers. De l'Opéra à la Concorde, les généraux allaient et venaient, les sentinelles claquaient des talons au garde-à-vous devant les grands hôtels, défilaient au pas de l'oie sous les arcades, devant les vitrines décadentes de Sulka ; les façades décorées d'oriflammes et d'écriveaux militaires en caractères gothiques achevaient de donner à notre beau quartier le style d'une ville de garnison à la prussienne.

La gendarmerie militaire arrêtait les passants et vérifiait les papiers, un peu au hasard ; et sur le parcours de mon bureau à la station Concorde je courrais le risque d'être arrêté vingt fois par une patrouille. Je comptais sur l'apparence à peu près authentique de ma fausse carte d'identité pour me tirer d'affaire en cas de besoin : mais c'était là une apparence bien fragile qu'un simple coup de téléphone à la Préfecture aurait détruite. Il était donc préférable de ne pas la montrer. J'utilisais dans ce but la technique de la désidentification, ou, en d'autres termes, l'art de se déguiser en courant d'air.

C'est là un talent à la fois simple et subtil que les Parisiens acquièrent dès l'enfance aux terrasses des cafés : l'art de ne pas avoir l'air d'être là, ou, mieux encore, le don de passer pour quelqu'un d'autre. Le tailleur Sazarin m'avait fait bénéficier d'une pièce de magnifique tweed écossais qui lui restait, pour me confectionner un pardessus d'une grande élégance, mais dont le ton tirant sur le vert amande m'avait fait hésiter, quelques mois plus tôt. Or la couleur de ce manteau se révélait maintenant être une aubaine extraordinaire, en fin de compte, et sans doute m'a-t-elle sauvé bien des fois la vie car elle était très proche de celle des uniformes que portaient les officiers allemands. Arboré

avec un certain détachement et une pointe d'impertinence, ce vêtement me permettait de projeter l'image d'un hobereau, d'un élégant officier de bonne race que nul n'eût songé à interroger. Ce n'était même plus conscient — je jouais, sans le vouloir, le rôle d'un jeune espoir de la Wehrmacht que ses missions de haut vol amenaient à s'habiller en civil, et qui aimait arpenter le pavé de Paris en se récitant à voix basse quelques vers de Rilke. Mon numéro une fois au point, j'en arrivais à oublier jusqu'à l'existence de ma carte d'identité.

Le bureau avait changé d'allure. La nouvelle secrétaire était une petite demoiselle russe que j'avais engagée à cause de ses jolis yeux, Nathalie ; je n'avais pas tardé à le regretter car elle était encore plus sotte que jolie. Et puis, occupant l'ancien bureau de mon père, il y avait le mystérieux baron de Makiavellyckxz.

Celui-là n'était pas Russe, mais Balte, m'avait-il dit, avec une mère anglaise qui habitait le Sussex. « Vous voyez que nous avons des points communs », avait-il ajouté avec un petit rire suffisant qui accentuait encore son air diabolique. « Tenez, gardez ma carte, mon cher, les gens se trompent souvent sur l'orthographe de mon nom. » Et, ce disant, il m'avait pompeusement remis un large bristol portant en belles lettres gravées les mots : Baron de Makiavellyckxz.

Cet aristocrate de belle prestance était courtier en publicité, très calé paraît-il, et m'avait été présenté par l'imprimeur Faugère. Soupçonnant que dans ce métier il faut être un peu maquereau pour réussir, je m'étais efforcé de le trouver sympathique et je l'avais bombardé directeur de la feuille hebdomadaire, *Paris-Programmes*.

D'autorité, il avait réclamé un bureau et s'était installé dans celui de mon père, que j'avais justement commencé à arranger pour moi-même ; me reléguant de nouveau dans la compagnie de mes boîtes de conserves... D'autorité, il avait envoûté l'innocente Nathalie, en la fixant de son œil sinistre alors qu'il lui dictait du courrier, et il lui avait même ravi son innocence... Et maintenant, en pianotant impatiemment de la main sur la surface du bureau de mon père, il était en train de m'expliquer que j'étais un idiot.

« Je ne voudrais pas vous faire de peine, mais cette feuille

hebdomadaire, bien franchement, c'est du travail d'amateur. Vous n'êtes pas enregistré à la Propagandastaffel, vous n'avez pas de visa de publication périodique, tout peut vous arriver. N'importe qui peut réaliser cette idée demain, en mieux. Faugère vous a mis en selle, mais demain il peut changer d'avis... »

« Ecoutez, je sais que mon affaire n'est pas au point, mais c'est bien pour ça que vous êtes ici, non ? »

« Sans doute, mais vous comprenez alors, mon cher, que si c'est moi qui dois diriger cette entreprise, alors ce doit être non pas en tant qu'employé, mais en association avec vous. Je vous propose un partage, trois quarts-un quart... C'est équitable. »

« Vous allez vite. Laissez-moi un jour ou deux pour y penser. Vous voulez un quart des bénéfices en plus de votre salaire ? »

« Mais non, vous n'avez donc rien compris ! C'est pour vous, le quart, pour moi c'est les trois quarts, voyons. Puisque je dirige ! Plus mon salaire, bien entendu. »

« Ecoutez, je trouve ça un peu fort ! Assez fou, même !... Votre proposition ne tient pas debout. Avez-vous oublié que nous avons un contrat d'un an ? »

« Je m'en souviens. Cela n'a rien à voir, et je n'ai pas de temps à perdre. Réfléchissez, si vous voulez et repartons-en dans deux jours. »

Le lendemain, à mon arrivée au bureau, Nathalie me dit qu'on m'avait appelé de la Propagandastaffel. Un certain von Hoffman, quelque chose dans ce genre.

« Ce n'est pas pour moi, ça doit être pour le baron », lui dis-je d'un ton sans doute assez désagréable.

« Non, non, il a insisté pour que vous le rappeliez personnellement tout de suite. »

Bizarre... Pas très drôle, même... Je me dis qu'il valait peut-être mieux donner ce coup de téléphone avant l'arrivée du baron, et j'appelai Hoffman.

« Hauptmann von Hoffman izi », répondit une voix de mélodrame. « Ach ! Z'est à monsieur Chirodias que ch'ai l'honneur de barler ? Ger monsieur, ch'aimerais peaucoup vaire votre gonnaizzanze. Poufez-fous basser à mon pureau ? tans une heure ? »

« Une heure ! C'est que... »

« Dans une heure, alors, z'est entendu. »

Autant en finir tout de suite, après tout, savoir ce qu'il me voulait, ce hauptmann de malheur. Tout ce qu'il pouvait me faire de pis, hein, c'était de me faire fusiller. Dans l'escalier je jetai un coup d'œil à ma carte d'identité. Un séjour de quelques semaines dans ma poche arrière lui avait donné au moins un début de vétusté apparente... C'était déjà un petit quelque chose... On se raccroche un peu à n'importe quoi, dans ces circonstances, c'est normal.

La Propagandastaffel, qui abritait les services de censure de l'armée allemande, occupait de vastes locaux au 52, avenue des Champs-Elysées. Von Hoffman trônait dans un grand bureau, et il paraissait régner sur un petit département indépendant du reste. Il s'empressa d'ailleurs d'éclairer ma lanterne : il était détaché à la Progadanstaffel par la Gestapo. Au demeurant, il n'était pas désagréable, un homme grand, élégant, à l'œil très bleu, qui parlait fort bien le français malgré son accent ridicule. Il avait dû vendre de l'eau de Cologne à Paris avant la guerre.

« Alors, foilà, ger monzieur, je foudrais gombrendre un peu mieux ze gue fous faites, gui fous êtes. »

J'expliquai *Paris-Programmes*, une petite affaire bien innocente. Il observa tout de suite que, étant publiée hebdomadairement, il était anormal que cette publication ne soit pas enregistrée comme périodique. Je répondis que c'était une publication purement publicitaire, sans contenu rédactionnel. Il me demanda alors ma carte d'identité. *Jésus Marie !* Je l'extirpai de ma poche et la lui tendis avec autant de négligence que la courtoisie le permettait.

A l'usage, ce type se révélait avoir toutes sortes de tics, de gesticulations inattendues, bien faites pour désarçonner l'interlocuteur. Pour l'instant, il était tombé en contemplation catatonique devant ma carte d'identité qu'il scrutait de son œil bleu, tout comme s'il la soupçonnait de receler le secret de la transmutation du plomb en or. Au bout d'un long moment il se redressa, et, sans même me regarder, il appuya sur un bouton, ce qui fit apparaître aussitôt un plantron. Von Hoffman lui dit quelques mots à voix basse et lui tendit la carte. Le soldat claqua des talons et disparut. Miséricorde ! Cette carte ne valait sûrement pas les mille francs que je l'avais payée... mais quand même... Von Hoffman me tournait le dos et compulsait des dossiers sur une

table latérale. Quand le planton revint, au bout d'un quart d'heure, il lui prit des mains ma carte, plus une feuille de papier qu'il lut attentivement. Il la posa ensuite bien nettement devant lui, et se tourna vers moi. Il avait un truc particulièrement bizarre qui consistait à se passer la main devant le visage et à l'arrêter au niveau des yeux. Puis son œil bleu vous fixait intensément à travers la meurtrièrre formée par ses doigts... Du Grand-Guignol, sans doute, mais efficace... Je n'en menais pas large.

« Fous me gagez quelqu'un... », dit-il.

Il appuya sur un autre bouton, et bientôt une autre porte s'ouvrit devant un petit vieux dans un costume trois pièces en ersatz, avec barbiche et lorgnon, et une petite pastille portant une croix gammée à la boutonnière.

« Heil Hm », fit-il en levant à peine la main droite, comme pour dire à un enfant d'aller jouer.

« Heil Hm », rétorqua von Hoffman. Il lui parla à l'oreille, l'autre me jeta un coup d'œil rapide, prit le papier, la carte, et s'en fut. Sans un mot, le capitaine reprit son travail à la table voisine.

Le petit vieux revint et lui rendit carte et papier, plus une autre feuille sur papier jaune ; l'officier le congédia d'un geste, poussa un soupir, et, se retournant vers moi, se passa la main devant le visage. Aïe ! Encore ce truc affreux. Il me regarda à travers ses doigts...

« Egoûdez-moi bien. Zi che fous ai gonfogué z'est à cause d'une leddre anonyme. Z'est signé « Un Badriode », mais bien sûr ça ne feut rien dire, un badriode... Ha ! Zedde leddre fous aggruse d'être Anglais, Chuit, et Vranc-Mazon, en plus. Z'est beaucoup et che n'y grois pas, vranjemant. D'abréz vodre cardé d'idendifidé fous êtes bien vranaise. Z'a z'est un dogument audhendique », m'assura-t-il en me montrant ma carte. « Vranc-Mazon, za me dragasse bas. Mais Chuit ? Ce nom. Chirodias, z'est de quelle orichine ? »

Je le lui dis, c'est du Limousin, comme Giraudoux, et je lui expliquai tant bien que mal mon origine en permutant les identités de mes père et mère. Il n'était pas si facile d'inventer un arbre généalogique à toute allure avec ce type qui me fixait à travers ses doigts.

« Egoûdez-moi », dit-il à la fin. « Dout ce que fous me dites,

che n'ai bas le demps de le férifier. La zirconzision, de nos chours, za ne feut plus rien tire. Mais d'après la loi il zuffit que vous puissiez broufer que vous afez au moins un grand-barent aryen sur guadre bour gu'on fous gonsidère gomme aryen fous-même. Il est tifficile t'imachiner une loi blus lipérale ! Si fous poufiez me broufer que vous afez un grand-bère ou une grande-mutter non Chuif, alors je fous laisserai allez en bais. Zinon... »

« Ah ! c'est facile », dis-je. « Je peux utiliser votre téléphone ? »

Il poussa vers moi un téléphone noir qui n'était pas relié au standard. Je composai le numéro de mon grand-père et lui expliquai rapidement la situation.

« Donnez-moi une heure et je vous présente un grand-père aryen », dis-je à l'homme de la Gestapo.

« Très bien. Ch'en zerais rafi bour fous. Che fais fous faire addendre dans un pureau foisin. »

Il m'enferma à clé dans une petite pièce contiguë à la sienne. Dans le temps j'avais toujours un exemplaire de la *Baghavad Gita* dans ma poche, en prévision de ce genre de situations, mais j'avais perdu cette habitude. Je commençai à me tourmenter sérieusement au sujet de mon grand-père. Peut-être l'avais-je attiré dans un terrible guet-apens... Mais quand la porte s'ouvrit et que von Hoffman me fit signe de retourner dans son bureau, je fus vite rassuré. Une autre porte s'ouvrit au même moment et mon grand-père fit son entrée ; je pus ainsi le contempler avec les yeux de l'ennemi, pour ainsi dire, et ce que je vis me donna un petit frisson d'orgueil. Malgré une perte de poids considérable, c'était encore un beau vieillard, un étalon de belle allure, sans doute plus Henri IV que François I^e par son style, mais un homme visiblement né pour commander.

Von Hoffman se leva et se présenta à mon aïeul, très correctement, le fit asseoir, observant la belle barbe blanche, la rosette à la boutonnière, les vêtements du bon faiseur. Mon grand-père, l'air détendu, lui résuma en quelques mots sa carrière, lui dit que, bien entendu, il n'était pas Israélite, et que sa femme était également catholique. Von Hoffman ne lui demanda même pas ses papiers. C'était gagné.

En sortant, quelques minutes plus tard, de la Propagandastaf-

fel mon grand-père me dit : « Mon pauvre vieux, c'est vraiment une calamité ces histoires de Juifs ! Allons nous asseoir un moment dans ce café, j'ai besoin de boire un verre. Vraiment il faut que cela cesse, nous avons assez d'ennuis comme ça, tu ne crois pas ? Me laisser entendre que je pourrais être Juif, *moi*, tout de go, comme ça, vraiment je ne trouve pas la chose de très bon goût. »

Le lendemain matin, au bureau, je trouvai Nathalie en pleurs. Je lui avais téléphoné la veille, à la suite de mon aventure, pour la tranquilliser. Peu après le baron avait appelé, apparemment pour s'informer de ce qui m'était arrivé : elle s'était empressée de le rassurer. Il lui avait alors demandé de vider ses tiroirs, de mettre ses affaires dans une valise et de les déposer chez sa concierge. Ce qu'elle avait fait sans réclamer d'explications.

« Il n'a même pas accepté de me revoir », pleurnichait-elle. Les sanglots se prolongeaient et menaçaient de tourner à l'hystérie. Finalement la lumière se fit : Nathalie était allée consulter un médecin, la veille, qui lui avait annoncé qu'elle était enceinte. Enceinte du baron, bien entendu. C'avait été une mauvaise journée pour tout le monde ! Mais au moins j'étais débarrassé de ce Balte sans foi ni loi.

C'était aussi la fin d'une expérience malheureuse, qui se terminait avec le minimum de dégâts. Grâce à M. Bart je réussis à liquider *Paris-Programmes*, et Nathalie fut reprise en charge par sa famille. Elle fut remplacée peu après par Marie-Paule, que j'avais rencontrée à l'époque des Etats Généraux de la Jeunesse Européenne ; c'était une campeuse enthousiaste, une activiste des Auberges de la Jeunesse, lectrice assidue de Giono, qui avait parcouru à pied les routes de France avec sa guitare. Elle avait une jolie voix et un répertoire abondant de chansons anciennes. Son ami, Odilon, était un petit Russe à la fois svelte et trapu, avec une plaisante figure burinée malgré son jeune âge. Grâce à eux je pénétrai dans un milieu dont je connaissais l'existence par oui-dire seulement — celui des mouvements de jeunesse qui avaient fleuri sous le Front Populaire, d'abord à gauche sous la poussée du nouvel esprit révolutionnaire, et bientôt également dans les milieux catholiques ouvriers sous l'impulsion de Marc Sangnier.

La guerre était venue brouiller les perspectives : mais ce vaste brassage de la jeunesse française était sans doute ce qui était arrivé de plus prometteur pour le pays dans les années trente ; à ce moment, au-delà du mouvement politique, s'était révélée la naissance possible d'une nouvelle communauté, populaire et fraternelle. Et, ô ironie amère, la politique avait tout gâché une fois de plus. La faiblesse de Léon Blum et les contradictions internes du Front Populaire avaient provoqué et facilité une réaction massive de la droite : mouvement qui s'inscrivait, comme celui d'une aiguille sur un cadran, suivant le passage d'Edouard Daladier de gauche à droite. Pour les vieux scrogneugneux de la réaction, la guerre était une solution hygiénique : une dure école, mais qui déjà en 14 avait fait ses preuves. La jeunesse du Front Populaire avait besoin d'être reprise en main, et quoi de mieux pour cela qu'une bonne guerre ? Là était sûrement l'une des principales causes invisibles de la situation présente, qui avait conduit tous ces jeunes libertaires et trublions sous les drapeaux.

Avec le printemps, de nouveaux projets fleurissaient de façon inattendue et merveilleuse. Raymond Queneau, avec qui j'étais resté en bons rapports depuis *Volontés* et l'Ecole Bilingue, me téléphona un jour pour me demander de rencontrer une de ses connaissances, André Lejard. Ce Lejard avait été rédacteur en chef, avant la guerre, d'*Arts et Métiers Graphiques*, une excellente revue fondée par Charles Peignot et qui servait de *house organ* à la fonderie Deberny-Peignot. Cette revue, généralement connue sous le nom d'A.M.G., avait cessé de paraître et Lejard cherchait à s'employer ailleurs avec son ancienne équipe.

Notre première rencontre alluma une étincelle immédiate de sympathie. André Lejard était un homme vif, nerveux, curieux, qui connaissait tout le monde et parlait de tout avec beaucoup d'assurance. Il était de rapport direct et facile, un enthousiaste, un type porté à l'amitié, presque sentimental. Je suppose qu'il avait dû me voir ainsi dans ses rêves : un jeune millionnaire ami des arts, à l'esprit impétueux, ayant la vocation du mécénat. Je voyais bien que mon adresse et le beau costume, ajoutés à la recommandation de Raymond Queneau, produisaient un effet favorable. Mon jeune âge ne l'inquiétait nullement, au contraire.

De cinq ans plus vieux, ce garçon serait sûrement plus méfiant, devait-il se dire. Et il me dévisageait avec gourmandise, songeant à tous ces millions dont il lisait la présence dans mon attitude désinvolte... Il était loin de se douter que mes principaux soucis, pour l'heure, étaient, dans l'ordre, de lui cacher : 1) que cette montagne de carton dissimulait le reliquat de ma fortune en coeurs de céleri ; 2) que ma secrétaire me tutoyait ; et 3) que la semelle de mes chaussures sur mesure était percée.

Nous nous séparâmes très bons amis et il fut convenu d'un rendez-vous pour déjeuner, le lendemain, chez Rumpelmeyer, un salon de thé situé sous les arcades de la rue de Rivoli. Il y amena les deux femmes qui avaient constitué avec lui l'équipe d'A.M.G. : Guiton Chabance, la maquettiste, et son amie Gervaise, une ancienne élève d'Henri Focillon, qui avait assuré la direction administrative de la revue, les relations publiques et la recherche.

L'une et l'autre étaient des femmes de caractère. Guiton, une vieille fille un peu chevaline, avait un visage marqué par une intensité intérieure extrême, genre Père de Foucauld, qui lui donnait un style un peu hystérique, mais c'était visiblement une femme d'une générosité inépuisable, de cœur et d'esprit. Gervaise, elle, avait un visage trop aigu pour être vraiment beau, mais sa vivacité et son intelligence lui conféraient un charme d'autant plus remarquable. Aucun doute : dans ce décor désuet voué aux dentelles et aux macarons, de grandes choses se tramaient.

J'avais déjà en tête le nom de la maison d'édition que je voulais fonder : les Editions du Chêne. Nous commencerions par des projets faciles, des livres d'art répondant à un besoin tel que la vente ne poserait qu'un minimum de problèmes. Ensuite on se lancerait ; mais pour démarrer, pourquoi pas un livre général sur les styles de meubles français, par exemple, qu'on appellerait tout simplement : *Le Meuble* ? Ce serait le début d'une collection où nous traiterions de tous les autres métiers d'art, mais en nous limitant à la France — tapisserie, orfèvrerie, métiers graphiques, il y avait le choix. Chaque livre apporterait une illustration supplémentaire des traditions françaises d'art artisanal.

L'entente était parfaite, les rôles déjà distribués. Seule

Gervaise ne participerait que de loin pour le moment car, son mari étant prisonnier, elle avait des problèmes à résoudre, des enfants à élever. Mais André et Guiton allaient se mettre immédiatement au travail sur les premiers projets.

En quittant mes nouveaux amis, je continuai de flotter encore quelques heures dans un nuage d'enthousiasme... Jusqu'à ce que les points d'interrogation se dessinent de plus en plus nettement devant moi : comment allais-je me tirer de cette merveilleuse situation dans laquelle je m'étais engagé ? Et l'argent, et le papier, et la distribution ? C'était fou !

Or ce fut très simple.

Grâce à une maquette du livre sur le meuble, improvisée par Guiton, ainsi qu'à l'un des costumes coupés par Monsieur Sazarin, je fis la conquête d'un jeune libraire grossiste, Laurent Rombaldi, qui accepta non seulement de distribuer le premier livre, mais toute la future production des Editions du Chêne.

Le père de Laurent Rombaldi était mort quelques mois plus tôt et lui avait laissé la direction d'une affaire prospère. Il avait quelques mois de moins que moi, à peine plus de vingt ans, mais il était doué d'un solide bon sens en plus de sa fortune — les deux qualités qui me manquaient le plus. Notre entente fut immédiate : elle me permettrait d'assurer le financement des livres, une fois imprimés, grâce aux avances que Rombaldi me verserait à chaque livraison.

Lejard me mit en rapport avec un représentant d'imprimerie, le bon Monsieur Amelaine, Gaulois à l'œil de faïence, à l'âme pure et à la moustache de laine. Nos plans étaient irréalisables sans un tonnage considérable de papier couché ; or la fabrication du papier couché, produit de luxe, avait été arrêtée depuis des mois. Amelaine me dit qu'un de ses clients, les Laines du Pingouin, détenait 35 tonnes de ce papier, stockées pour l'impression d'une revue dont la publication avait été suspendue. Sans doute accepteraient-ils de vendre ?

J'allais donc rendre visite aux frères Prouvost, propriétaires, entre autres choses, des Laines du Pingouin. Ils se déclarèrent d'accord pour me vendre leur stock et me fixèrent le prix : deux francs le kilo. C'était le prix courant, légèrement augmenté, tel

qu'il se pratiquait avant l'arrivée des Allemands. Les autres papiers d'impression avaient déjà doublé de prix, et au-delà, aux cours du marché noir ; cependant il n'y avait pas encore de cours pour le couché car il ne pouvait guère servir qu'aux impressions en couleurs, c'est-à-dire à des travaux de luxe auxquels personne ne songeait encore. En somme, sans me faire vraiment un cadeau, les Prouvost se montraient bien honnêtes. Ils me mirent entre les mains de leur homme de confiance, qui s'occuperaient de tous les détails avec moi.

Bon. Mais où trouver l'argent pour payer ce papier providentiel ? Mon accord avec Rombaldi ne permettait pas d'anticiper sur les règlements. Que faire ? Nous passerions une petite annonce, on verrait bien. Et j'envoyai Marie-Paule porter à une feuille financière, qui se publiait rue de Richelieu, le texte d'une annonce ainsi conçue : « Editeur recherche possibilités financement pour achat papier. Egalement financement long terme pour financement programme haute qualité. Maurice Girodias, Les Editions du Chêne. »

Le lendemain matin je vis arriver, sous mon arche de céleri, un monsieur d'un certain âge, habillé avec recherche. Il me tendit sa carte et m'apprit qu'il était courtier, spécialisé dans les affaires financières en tous genres.

« Je suis l'homme qu'il vous faut », me dit-il en s'asseyant posément. « Dites-moi, cher monsieur », ajouta monsieur Léonard, « connaissez-vous un banquier nommé Thollot, Marcel Thollot ? »

« Ma foi non ! », répondis-je.

Dans la mise de ce courtier, il y avait une faute impardonnable : des guêtres beige sur des chaussures de daim. Je frémis en pensant à la manière dont mon père aurait réagi devant une telle chose ! Il serait sorti de la pièce. Mais bien sûr, nous autres les jeunes, sommes plus conciliants.

« Eh bien ! », reprit Monsieur Léonard, « demain, je vous conduis chez lui. Il vous fera un warrant pour l'achat du papier ; c'est-à-dire qu'il vous prêtera l'argent pour le payer, et qu'il conservera le stock en garantie. Mais vous pourrez obtenir également de lui des crédits pour vous permettre de démarrer. Voyez-vous, M. Thollot est un protecteur des arts, il se

passionnera sûrement pour votre affaire. C'est un homme de goût. »

Le lendemain, j'allais retrouver Monsieur Léonard pour rendre visite au banquier Thollot, rue des Italiens.

Il nous accueillit avec beaucoup d'amabilité et de pompe. C'était un homme avantageux, le teint fleuri, vêtu richement mais sans ostentation. Je l'imaginais Lyonnais, fils cadet d'une famille de négociants prospères, et venu à Paris pour anoblir la fortune familiale... La banque permet d'accéder aux hautes sphères... Il y avait des meubles de style dans son bureau, de vastes fauteuils de cuir, et du whisky authentique que je dus refuser, en invoquant pour m'excuser mon étrange régime. Ni alcool ni viande. « Extraordinaire », dit le banquier d'un air intéressé. Peut-être était-ce un fils de tisserands ? Il s'y connaissait sûrement en tissus, cela se voyait à sa façon de scruter l'étoffe de mon beau costume. L'air satisfait, il jeta un coup d'œil à la cravate. Bon. Affaire faite.

« Pour l'achat du papier », dit-il, « c'est facile, vous n'avez pas à vous faire de mauvais sang. Et quant à vos affaires avec la Librairie Rombaldi, je vais étudier la chose de près. Je suis persuadé que nous trouverons un moyen de vous aider. »

Ah bon ! ça tombe bien. Car, je dois l'avouer, ma petite annonce ne m'avait apporté qu'une seule réponse, celle de Thollot. Mais elle suffisait largement. Quand je me retrouvai seul dans la rue avec Monsieur Léonard, il me dit gentiment :

« Parfait, mon jeune ami ! Vous pouvez y aller de confiance à présent, vous aurez de lui tout ce que vous désirez. »

Je n'en attendais pas moins de ma bonne étoile. Il me sembla opportun de demander au courtier ce que nous allions faire au sujet de sa commission.

« Vous n'avez pas à vous en occuper », dit-il. « C'est Monsieur Thollot qui me rémunère. »

De mieux en mieux ! Eh bien, voici mon affaire en bonne voie, me disais-je... Or, bien entendu, quand on se hâte ainsi de triompher prématurément, tout se gâte. L'homme de confiance des frères Prouvost, le lendemain, ne voulait plus me vendre que vingt tonnes et le surlendemain, cinq. Il me disait aussi que ce prix de deux francs le kilo était le résultat d'une erreur matérielle, ces messieurs simplifiaient un peu, le prix était de

2,95 F. Le lendemain il atteignait 4,95 F. Par la suite il s'abstint de prendre les communications quand je l'appelais. Le salaud !.. En l'espace de quelques jours mon superbe édifice s'était lézardé, il n'en restait déjà pratiquement plus rien, une ruine de plus dans ma jeune existence d'homme d'affaires. Inacceptable !

Le lendemain je me trouvais à une terrasse de café boulevard Saint-Michel, attendant des amis tout en goûtant aux premiers effluves du printemps, quand une voix familière me fit sursauter. Ce Hollandais au nom impossible qui venait de s'asseoir à mon guéridon était un gentil garçon, très drôle parfois, mais affligé d'un accent aussi impossible que son nom.

En l'écoutant me raconter ses dernières aventures avec sa prononciation grotesque, peu à peu la lumière se fit... Pourquoi, me disais-je, pourquoi donc être toujours le dindon ? Rien ne m'interdit de faire à d'autres ce qu'on m'a fait à moi-même. Ou au moins d'essayer ?

« Dis-moi, vieux », demandai-je au Hollandais. « Voudrais-tu gagner cent francs pour cinq minutes de travail ? »

« Et comment ! Z'est malhonnêde ? »

« Pas vraiment. Pour moi c'est au contraire superhonnête. Mais de toute façon tu t'en fous, toi, tu n'es qu'un instrument. Si quelqu'un doit aller en enfer, ce sera moi... Bon, écoute-moi. Imagine que tu es un officier allemand, capitaine de la Gestapo, et que tu t'appelles von Hoffman... Un flic retors... »

Je lui écrivis les grandes lignes du scénario sur le dos d'une enveloppe, je lui donnai des pièces de monnaie et l'enfermai dans une cabine téléphonique. A travers la vitre, je le voyais prendre feu et flamme pour son rôle, et gesticuler avec indignation. Il secouait l'homme de confiance des frères Prouvost, il fallait voir comme... Il lui disait que lui, von Hoffman, avait dépisté l'existence de ce stock non déclaré de trente-cinq tonnes de « babier gougé »... Il fallait rectifier la situation dans les quarante-huit heures, sinon...

Je lui fis signe d'arrêter. Il ne fallait pas exagérer, l'autre risquait de lui offrir de l'argent. Il sortit de la cabine, tout content de lui. Je le remerciai pour ce beau travail, le payai, et me hâtai vers mon bureau. Cinq minutes exactement après mon arrivée, l'homme de confiance, comme prévu, demandait à me parler au téléphone.

« Ecoutez, mon cher », me dit-il, « je suis vraiment désolé pour toutes ces complications des derniers jours, mais que voulez-vous... ? Enfin, je viens de discuter de nouveau de votre affaire avec mes patrons et ils m'ont suggéré d'en revenir aux termes de l'accord initial. Vous êtes content, eh ? Trente-cinq tonnes à deux francs le kilo ; total, soixante-dix mille francs. Vous avez l'argent ? »

« Oui. »

« Bon. Mais il y a une condition. Il faut que tout soit enlevé et payé demain... Pour des raisons intérieures qui seraient trop longues à vous expliquer. C'est possible ? »

« C'est un peu court, vraiment. Mais pour vous être agréable, je vais me débrouiller. Vous pouvez compter sur moi. »

Et voilà ! Moi qu'on prétendait si peu doué pour les affaires, dans ma famille, et ailleurs ! Quand je racontai l'histoire à Bogous, il s'esclaffa copieusement et me félicita, il était fier de son élève. Moi, j'étais fier de mon maître ! Sans la philosophie qu'il m'a patiemment inculquée, comment aurais-je pu devenir, à vingt et un ans, le plus jeune éditeur de Paris ? Qui sait, peut-être du monde entier ?

L'Occupation ressemblait plutôt au désœuvrement. Après le choc psychologique de la débâcle, les Français entraient dans un monde inconnu. Il fallait s'habituer à vivre dans un univers rétréci, vide, monotone, immobile.

Le brave Hitler avait bien fait les choses. Dans un bistrot j'entendis un jour à son sujet un commentaire qui allait loin : « Hitler, il mange que des légumes et il boit que d'eau. C'est pas étonnant que ça le rende mauvais, cet homme, un régime comme ça. »

Donc, Hitler, par pure méchanceté, avait fait leur affaire aux Français, et cela de plusieurs manières également cruelles et viles. D'abord, il n'y avait soudain plus rien à manger, c'était le désastre. Finie la ripaille ! Que restait-il de la France, dans ces conditions ? Sa culture était la sœur siamoise de sa cuisine : assassinez l'une, l'autre trépasse.

L'engourdissement, les horizons bouchés, les nuages dans la tête. Dès la nuit tombée les rues désertes étaient plongées dans un noir d'encre ; pour se guider dans ce néant on devait frôler de la main les façades. De temps à autre l'œil découvrait une fenêtre aux vitres embuées ouvrant sur un intérieur faiblement éclairé, et, autour de la table, sur laquelle il n'y avait rien, une famille rassemblée, les bras ballants, les faces muettes, attendant l'heure d'aller au lit.

Oui, il était bien fini, le temps de la ripaille. Perdu, l'art de

bâfrer, de se remplir la panse, la lèvre grasse, l'œil plissé de volupté bon enfant, le hanap au poing. Les chansons à boire restaient coincées dans les gosiers desséchés, la face des copains était grise et patibulaire, on n'avait plus rien à se raconter, sinon des histoires de tickets de rationnement, de souliers au marché noir. Ah, les salauds, ils nous avaient bien eus !

En outre, après avoir volé aux Français la poule au pot du roi Henri, Hitler les avait vissés sur place, autre moyen déloyal de les démoraliser. Impossible de bouger, d'aller en zone libre ou sur les côtes. Et de toutes manières il n'y avait pas d'argent pour voyager, pas d'autos ni de cars parce qu'il n'y avait plus d'essence, et les trains étaient retournés à la préhistoire. Prendre le métro, à Paris, était déjà toute une aventure. Ce qui distingue l'homme du végétal, c'est d'abord la faculté de se déplacer, et le brave Hitler avait trouvé utile de changer en citrouilles les Français — en citrouilles sous-alimentées, par-dessus le marché.

Tout individu qui se déplaçait devenait suspect, hypervisible, et facile à surveiller ; donc tout le monde restait à la maison. Et comme à la maison il n'y avait rien à faire, rien à boire ni à manger, les mesquineries habituelles devenaient féroces. Finies les vacances, finis les petits voyages d'affaires pour aider à la diversification sexuelle des familles ! On devenait doucement neurasthénique, on était vraiment vaincu en profondeur. La nuit, on rêvait parfois à la voiture familiale, camouflée dans une étable champêtre, allégée de ses roues pour échapper aux réquisitions, les coussins envahis par les champignons, symbole des temps.

Selon Céline, il y avait avant la guerre une baignoire pour cinquante Français. On peut supposer que cette statistique est applicable également au parc automobile, plus ou moins. Cela fait 800 000 baignoires inutilisables, faute d'eau chaude, et 800 000 automobiles envoyées prématurément au cimetière. Heureusement, on avait sorti les bicyclettes. Les rues étaient vides de voitures — à part celles, assez rares, des Allemands, et quelques camions à gazogène hoquetant vers les Halles — mais grouillantes de cyclistes de tout poil. Le vélo, c'était le seul bon côté de l'histoire, parce que c'était sain, et aussi parce que c'était bien français. L'arrêt de toutes les industries faisait que l'air était merveilleusement pur, Paris devenait un grand parc livré aux jeux de ses habitants. Sur les Champs-Elysées on voyait les

hommes d'affaires dévaler la côte sur leurs roues étincelantes, zigzaguant parmi les vélo-taxis dans lesquels se prélassaient les nouveaux millionnaires du marché noir. Un jour, je vis arriver à un rendez-vous Marcel Thollot, mon banquier, gauchement juché sur un vélocipède magnifique et de haute taille, le bas de ses pantalons soigneusement retenus par les pinces de cycliste, son chapeau noir à bords roulés posé sur son chef à l'angle le plus digne, son parapluie au manche de bois précieux passé dans un dispositif fixé au cadre spécialement à cet effet, et je ne pus m'empêcher d'applaudir à ce spectacle édifiant. Le snobisme de Thollot était admirable, il fallait absolument qu'il essayât tout ce qui était à la mode, en y ajoutant son cachet personnel, bien sûr. Découvrir une bicyclette aussi grande, aussi nickelée, galbée, moulée, ornementée, suréquipée, n'avait pas dû être une mince affaire. Il était plaisant de se représenter le banquier Thollot et sa bicyclette devant un grand miroir, s'essayant l'un l'autre, prenant la pose, de face, de profil... Tant de naïveté était désarmante, et je me demandais comment un homme possédant une si grande fraîcheur d'âme avait pu, encore relativement jeune, parvenir à une telle puissance. C'était là un bien grand mystère.

Si la République Française renait un jour de ses cendres, me disais-je, elle devra reconnaître aux citoyens le droit de se déplacer librement : pouvoir bouger, c'est pouvoir choisir, être maître de son destin, de ses expériences, de ses relations humaines. Liberté, Egalité, Fraternité, Mobilité... En attendant, nous étions condamnés au vélo, et le vélo nous menait droit à la décadence morale. Hitler gagnait à tous les coups.

L'enfer érotique de la bicyclette se révéla au printemps. Des milliers de cuisses voluptueuses, jusque-là pudiquement cachées, défilèrent alors devant les Don Juan sous-alimentés qui passaient leur journée aux terrasses, l'œil exorbité, la respiration hale-tante, le poing crispé. Du matin au soir c'était un océan de jambes qui déferlaient, nues et dorées par le soleil, le mollet tendrement athlétique, pompant la pédale à la manière de métronomes érotiques. Les nymphes cyclistes connaissaient leur pouvoir, et elles étaient sans pitié pour les malheureux voyeurs.

Le voyeurisme était l'unique consolation qui restât. L'amour coûtait cher, les Français n'avaient plus d'argent, et c'était donc les Allemands — qui le leur avaient dérobé — qui bénéficiaient

de la situation. Leurs officiers se gobergeaient dans des voitures de luxe volées aux Français riches, en compagnie de filles de joie devenues millionnaires. Et pendant ce temps, suant l'humiliation, nos maigres étalons parisiens rongeaient leur frein dans les cafés, reluquant les guibolles des mômes à vélo, et c'était bien sûr la veuve Poignet qui profitait de cette triste situation.

Les Allemands avaient réussi à dépouiller le pays si vite et si bien qu'on était en droit de se demander comment les quarante millions de Français qui y résidaient parvenaient à survivre. Le système de dépréciation institué par les Allemands est bien connu : le gouvernement de Vichy était forcé de payer chaque jour une indemnité d'occupation à l'armée allemande, dont les Français n'avaient pas le premier sou. On imprimait donc chaque jour une masse de billets supplémentaires avec lesquels on payait la rançon ; et les Allemands, qui n'avaient pas besoin de tout cet argent fictif pour couvrir leurs frais de séjour, utilisaient le surplus pour acheter aux bourgeois ruinés, par le truchement de leurs centrales d'achat (souvent dirigées par des « Juifs d'Intérêt Economique »), tout ce qu'ils avaient à proposer, châteaux, toiles de maîtres, chevaux de course, usines. Le pays se vidait rapidement de son patrimoine, son industrie était anéantie, son armée détruite, sa virilité tournée en ridicule — et voilà qu'en plus on le poussait sur la voie d'une inflation dont son économie ne se relèverait sans doute jamais.

Il était remarquable, dans de telles conditions, de pouvoir constater la survie de ces quarante millions de Français. Ils ne mouraient pas, hormis les quelques milliers de vieillards balayés au cours du premier hiver. Ruinés, amaigris, les autres ne se portaient pas si mal ; la marche forcée leur profitait, de même que la sobriété, et que les corvées physiques imposées par leur nouvelle existence. Personne n'avait plus la goutte, et les maladies de foie étaient devenues très rares. Le muscle était le nouveau carburant national.

Il me semblait vraiment miraculeux que tous les besoins artificiels accumulés par l'homme moderne au cours des siècles pussent être abandonnés de la sorte, en un tourne-main. Cela en disait long sur la spécificité de la structure capitaliste, et sur l'incroyable malléabilité de la nature humaine. On pouvait tout détruire, et tout recommencer, à tout moment, la culture,

l'économie, l'agriculture, la vie sociale, et même les traditions séculaires. Fort bien.

Le vrai problème, qui attaquait les esprits en profondeur, était cette immobilité forcée, cette impossibilité de sortir de son petit cercle. Cela permettait aux Allemands, qui étaient peu nombreux, de contrôler sans peine une société ancienne et complexe ; cette contrainte était une façon de rappeler constamment aux Français qu'ils étaient devenus un peuple esclave, privé de son libre arbitre.

Chacun rêvait donc dans son coin de départ et d'évasion. Mais jusqu'où peut-on fuir par le métro ? Pas plus loin que L'Haÿ-les-Roses. Ou encore Fontainebleau, ville des plaisirs royaux, où l'on pouvait encore aller par le train, et de là gagner la forêt voisine.

La forêt de Fontainebleau est minuscule si on la compare, par exemple, aux grandes étendues boisées d'Amérique, et il faut bien avouer qu'elle a un côté un peu fabriqué ; mais la variété de ses paysages est fort plaisante, et on peut même s'y perdre. C'était une modeste évasion, mais pendant l'Occupation elle devait tenir un rôle considérable pour des milliers de Parisiens, dont j'étais. Sur les pourtours on découvrait un semis de petits villages charmants. Milly, Thomery, Barbizon bien sûr, et la petite cité médiévale de Moret, serrée entre ses deux portes d'enceinte, et baignée par les eaux légères et capricieuses du Loing. Dans la forêt même, il y avait deux ou trois auberges isolées, dont Franchard, où j'allais très souvent. Chacun de ces noms évoque le souvenir d'une visite romantique, marquant le début d'une illusion merveilleuse. C'était pour moi la Forêt enchantée, tout simplement.

J'allais fréquemment y passer les week-ends en compagnie d'une des bandes de campeurs qui se partageaient la forêt. Chaque samedi, à la gare de Lyon, se réunissaient des hordes de garçons et de filles vêtus en clochards, le dos chargé d'énormes sacs dépenaillés, qui prenaient d'assaut l'omnibus verrouillé ; on arrivait à Fontainebleau, soixante kilomètres plus loin, après deux bonnes heures de voyage. Là, cette cohue urbaine s'égaillait sous les grands arbres, et les elixirs végétaux faisaient merveille, ainsi que les marches implacables à travers la pluie et le vent,

sous le soleil caniculaire ou dans un désert de neige. On se refaisait la santé.

C'était vraiment une race à part, ces campeurs, un phénomène propre à cette époque et à aucune autre. Il y avait peu d'adolescents parmi eux, la plupart étaient des adultes déjà passablement marqués par la vie, des demi-rebelles qui avaient en commun l'amour de la nature et une hostilité affirmée envers la société. Hostilité non agressive, toutefois : ils tenaient absolument à rester au-dehors — en principe, car la plupart travaillaient. Beaucoup étaient des rescapés du mouvement des Auberges de la Jeunesse, de Marc Sangnier, qui avait lancé des centaines de milliers de jeunes sur les routes de France et d'Europe dans les années trente ; d'autres étaient des déserteurs de diverses organisations d'extrême gauche, dégoûtés de la politique, et certains s'étaient voués à une sorte d'anarchisme idéologique depuis que Staline avait embrassé la cause d'Hitler. On retrouvait donc dans la forêt les débris de dix ans d'espoirs révolutionnaires déçus, des anciens de la guerre d'Espagne, des anciens du Front populaire. Et hormis ceux-là, une quantité de gens qui s'en fichaient complètement, car, de toutes façons, à quoi sert de crier ? Une fois la guerre finie, il serait temps de s'orienter.

Je me disais, avec surprise, que c'était finalement ça la jeunesse française, cette abstraction statistique dont on parlait tant avant la guerre dans les journaux et dans les discours à la Chambre. Sans parler des Etats Généraux de la Jeunesse Européenne, où elle avait brillé par son absence. Oui, « les Jeunes ! » Des êtres au cœur généreux, certes, mais trop malins pour se laisser prendre aux mensonges pénibles des vieux. Comme des perdreaux qui désertent les champs où les leurs furent trop souvent massacrés... Ces campeurs avaient tous ceci en commun, les mâles en tout cas, qu'ils avaient fort habilement échappé à la guerre et à la captivité ; ils étaient les gagnants du système D, joyeusement cyniques, et Hitler ne les impressionnait pas du tout avec sa moustache de Gugusse. La guerre et les autres affaires du monde s'arrêtaient aux lisières de la forêt où, d'ailleurs, les Allemands ne s'aventuraient presque jamais. Quiconque voulait découvrir pour quelle raison la France avait

perdu la guerre n'avait qu'à passer un week-end dans la forêt de Fontainebleau.

On lisait encore Giono, grâce à qui beaucoup avaient découvert la Provence et appris à aimer la nature. Mais Céline semblait plus près des réalités grinçantes de la nature humaine ; sa ferveur et son authenticité étaient incontestables. Entre ces deux maîtres à penser, entre la nature nourricière et la misère inutile des villes, toute une génération de jeunes Français s'ancrait solidement dans l'indifférence absolue.

En y réfléchissant un peu, on finissait par trouver cela normal et logique. La prétendue Grande Guerre ne datait que d'hier. On se souvenait trop bien comment un état-major décervelé avait fait tuer un million et demi d'adolescents, vingt-cinq ans plus tôt, pour assurer la promotion des généraux aux altières varices. Fallait-il vraiment recommencer, pour faire plaisir au *Figaro* ou à Paul Reynaud avec sa face de raie ?

Malheureusement, cette gouaille inspirée s'évaporait à tout jamais sous la ramure. Il était dans la logique de cette génération désengagée d'éviter tout prosélytisme, toute confrontation idéologique, mis à part quelques mordus de l'anarchie. Mes braves copains les campeurs n'étaient pas des penseurs ni de bien grands lettrés ni des prophètes, et leur message ne fut entendu par personne, hors de la forêt, car ce n'était pas un message. C'est pourquoi, lorsque, la paix revenue, ils abandonnèrent les bois pour s'installer dans une vie bourgeoise quelconque, bientôt il ne resta rien de leur société éphémère. La France avait encore perdu une génération, quelque part entre les stalags et la forêt de Fontainebleau... Il faudrait renoncer une fois pour toutes à la guerre... Même si cela impliquait de renoncer aux gloires de notre vieille patrie, aux musiques militaires et au défilé du 14 Juillet : *pourquoi pas ?* Rien de tout ça ne valait qu'on y sacrifie la vie d'un garçon de vingt ans !

La forêt était riche en surprises, en émerveillements divers, en compagnonnages inattendus, en rencontres fortuites. Un bel après-midi de juin, j'eus le plaisir inopiné de revoir une très jolie fille, jeune femme plutôt, que j'avais aperçue à une réunion semi-publique du cercle occulte du boulevard Saint-Germain, où elle paraissait être l'invitée personnelle de Vivian. Je n'avais pas réussi à lui parler, ce qui m'avait bien déçu, mais son attitude,

son apparence m'avaient vivement attiré. Je trouvais très intéressante sa façon de traiter Vivian comme s'il était un homme comme les autres ; j'admirais son élégance simple mais très réfléchie, et délibérément séduisante.

Après cette première rencontre son image m'était souvent revenue, avec le son de son accent roucoulant. J'avais appris qu'elle était Grecque ; elle avait une façon amusante, avec ses lèvres à peine touchées de fard, de donner naissance aux mots en les caressant, comme de petits animaux érotiques. Elle s'appelait Marina. Ses yeux étaient très bleus, brillants de gaieté et d'ironie, et ses cheveux étaient d'un blond foncé de miel, ou de paille, presque fauves, très épais et réunis en un chignon abondant. Sa peau était jeune, dorée et duveteuse ; et cependant, en dépit de toute cette fraîcheur, c'était visiblement une femme d'expérience. Il était difficile de lui donner un âge : vingt-cinq ? vingt-six ans ?

La retrouver en pleine forêt de façon si inattendue m'apparut comme un signe du destin. Je la rencontrais devant la porte d'un hôtel qui se dressait, solitaire, en pleine forêt, non loin de Barbizon ; pour mon malheur j'étais flanqué de deux compagnons, Totor et l'Epicier, que je fus obligé de lui présenter. Ces deux idiots entreprirent de lui faire une cour grotesque. Ils feignaient de ne rien comprendre et se livraient à un numéro écœurant ; manège qui fut vite interrompu quand une voix d'homme venant d'une fenêtre élevée, cria soudain le nom de Marina. La scène n'avait pas duré deux minutes, et déjà je la perdais, elle nous tournait le dos ! En la voyant partir je sentis un tel mouvement de désir en moi que j'en eus le souffle coupé : si elle l'avait senti comme je le sentais, elle ne serait pas rentrée dans son hôtel.

Tant pis ! Mais cette rencontre si brève m'avait terriblement agité les sangs. La revoir, la conquérir, toute affaire cessante ! Mais Laurette ? Je venais de tomber éperdument amoureux de quelqu'un que j'avais découvert littéralement à côté d'elle. Bizarre, mais que faire ? La Nature a ses règles, dont la sagesse nous échappe. Amen !

Je simplifie quelque peu. Il serait plus honnête d'admettre que l'idée de conquérir l'une me taquinait d'autant plus que cela ne

manquerait pas d'avoir de l'effet sur l'autre. La vérité est que je désirais les deux, tout simplement, pourquoi le nier ?

Je continuais donc de rêver, j'aggravais mon cas. J'éprouvais bien sûr des moments de découragement ; je perdais soudain confiance et je me voyais l'esclave non plus d'une, mais de deux femmes inaccessibles.

J'avais appris, et cela tenait franchement du miracle, qu'elle se rendait souvent à un institut de beauté, rue de Castiglione, à moins de trois cents mètres de mon bureau. Dès ce moment je passai ma vie dans cette rue, achetant des douzaines de cravates, de livres, de pipes et de roses, pour me donner une contenance tout en guettant son passage. Au bout d'une semaine j'étais pratiquement millionnaire en cravates, mais de Marina, point de trace. J'étais sur le point de sombrer dans la dépression la plus abjecte. Un après-midi, alors que j'achetais un journal sans penser à elle, je la trouvai soudain devant moi, répondant par un sourire éblouissant à mon air de stupéfaction coupable.

De tout près, je vis de minuscules lignes à la commissure de ses paupières, que j'observais pour la première fois. Elle n'avait donc pas dix-huit ans, ni vingt-deux, mais la trentaine. Pour moi cela n'était pas un travers, bien au contraire. Pendant un très bref instant, pris dans un couloir de corps en mouvement, nous restions pressés l'un contre l'autre d'une manière trop délicieuse pour être supportable. Il fallait parler, vite.

« *Marina, quelle surprise !...* » (Mauvais départ.)

« Mais chaque fois que je vous vois, vous vous enfuyez », dit-elle en me touchant légèrement la joue. « Est-ce que je vous fais peur ? »

« Peur ! Euh !... Oh non !... »

En ce moment décisif de mon existence, voilà que tous mes moyens m'abandonnaient, et je me sentais bâlourd et blessé en face d'elle, loin de mes rêves de conquête, bien loin. Elle me contemplait avec un air de tendresse amicale ; et je me meurtrissais dans mon humiliation à tel point que j'entendais à peine ce qu'elle me disait.

« ... Alors, c'est entendu ? Je peux compter sur vous ? Mardi soir, pas plus tard que huit heures. Voilà mon adresse ! Je vous ferai un dîner grec pour vous tout seul, et ce sera bon, je vous le promets, *Maurice...* »

« Ah, oui ! diner grec, mardi, c'est ça », m'entendis-je marmonner stupidement. « Mardi prochain. *Oh Marina, je voulais te dire...* »

« Mardi, mardi », dit-elle en riant aux éclats, faisant de ce jour de la semaine le mot le plus voluptueux du vocabulaire français. « On dira tout mardi. »

Mardi, mardi, donc, le cœur dans la gorge, le sang en ébullition, je sonnai à sa porte, en haut d'un immeuble neuf et impersonnel du boulevard Suchet, m'efforçant de ne lâcher aucun des présents qui m'encombraient les bras.

« Oh, Maurice ! quel *amourrr* ! », soupira-t-elle. « Mais dites-moi, pourquoi *deux* bouquets de fleurs ? Ils sont tous les deux ravissants mais... »

« C'est que je ne pouvais pas choisir... »

« Ah, il ne pouvait pas *choisirrr* ! » (Elle rit comme si je venais de décocher un bon mot.) « Et ça, dites-moi, qu'est-ce que c'est ? dit-elle en riant de plus belle. Quelle jolie gravure ! »

« C'est la Carte du Tendre... Oh, ça n'a guère de valeur, mais je pensais que ça pourrait vous amuser... Vous pouvez la mettre dans la salle de bains, dans la cuisine, ce n'est pas... Enfin, le cadre est d'époque. »

« Mais voyons, c'est très joli ! Vous devez m'expliquer ce que c'est, comment dites-vous ? la Carte du Tendre ? »

Je lui parlai de la tradition galante, de la divinisation de l'amour humain, pendant qu'elle répartissait mes fleurs dans différents vases, souriante et attentive.

« Mon Dieu, c'est merveilleux, ce que les Français ont fait de l'amour ! Vous dites que ce pauvre soupirant a dû attendre... combien d'années ? »

« Un soupirant ne se prouve qu'en soupirant », dis-je sottement.

« En soupirant jusqu'au dernier soupir », ajouta Marina, roulant une langue songeuse sur cette brochette de *r*. Son visage soudain grave, elle ajouta :

« Je crois à l'attente, à la patience, à la fidélité même, bien sûr, mais il doit y avoir des limites à tout, ne pensez-vous pas ? Moi aussi, j'attends depuis un an déjà, et pour combien d'années encore. Ari, mon fiancé vous savez, s'était engagé dans l'armée

française juste avant le début de la guerre, il est prisonnier des Allemands depuis un an déjà. Je ne peux pas vous dire... Il est en bonne santé, on ne le traite pas trop mal, mais cette dégradation, le camp, la prison, comment sera-t-il à la fin de cette horreur ? Ses lettres sont très belles, pleines de courage, pour moi c'est une inspiration, il m'apprend la patience. Nous avons été si heureux ensemble... »

Mon fiancé vous savez... L'émotion la bouleversait, vieillissait ses traits en l'ennoblissant, et à la vue de ses yeux brillant de larmes retenues, j'eus honte de mon implacable frivolité. Le merveilleux échafaudage s'écroulait, je m'étais encore laissé emporter par mes phantasmes. Elle en aime un autre ; et moi aussi j'en aime une autre, comment l'oublier ? Le destin nous a un moment rapprochés, seulement pour intensifier, et compliquer, la terrible souffrance que nous nous sommes créée, chacun pour soi... C'était écrit...

Son désespoir soudain était si simple et si vrai que je sentis des larmes de sympathie me monter aux yeux. Elle disparut dans la cuisine, réprimant un sanglot pathétique. J'hésitai à la suivre, tout cela était bien affreux, mais elle ne tarda pas à réapparaître, poussant devant elle une table roulante couverte de vaisselle étincelante et de mets somptueusement exotiques. Je fixai avec stupéfaction son visage, de nouveau juvénile et rayonnant, et à cette vue mon humeur sombre me quitta aussitôt.

Elle me fit asseoir en face d'elle, m'expliqua chaque plat avec soin, et je compris que la vraie cuisine grecque n'avait que peu de chose en commun avec ce qu'on trouvait dans les gargotes du Quartier Latin. Tant de saveurs subtiles, de textures délicates, ces plaisirs nouveaux me ramenèrent bientôt à une dangereuse euphorie... La bouche de Marina était gourmande, mobile, les lèvres roses avides de sensations ; je tressautai involontairement en les voyant si fermes, si fraîches, dévorant avec une joie d'enfant des bouchées minuscules, lèvres perverses et caressantes, toujours souriantes. J'aurais voulu pouvoir savourer ce repas exquis avec ses propres lèvres.

Je le lui dis.

Elle me dévisagea posément, d'un air amusé.

« C'est une façon de me dire que j'ai une jolie bouche ?

Pourquoi ne pas me dire simplement : *Marina, vous avez une bien jolie bouche ?* »

« Bien sûr, mais... »

« Mais, bien sûr, il y en a d'autres qui ont des jolies bouches ! Votre Laurette, par exemple. Moi, si j'étais un garçon, je sais ce que je lui ferais à cette Laurette... Ah ! Maurice, mon pauvre ami ! moi, je le vois bien, comme tu es mordu. En fait, je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi mordu. Pas de moi, bien sûr, d'elle seulement, il n'y a qu'elle qui existe, n'est-ce pas ? Tu devrais l'épouser !... »

« Tu sais bien que c'est impossible », dis-je tristement.

A demi renversée dans un large fauteuil de paille tressée qui lui faisait une auréole d'icône, du même ton fauve que sa chevelure massive, elle était fraîche et appétissante dans une longue robe de batiste blanche. Cette légère présence sous la table, je pense que c'était son pied petit et bien fait, qui dansait une danse folâtre.

« Ah oui ! Vivian, l'ascétisme, tout ça », disait Marina d'un ton pénétré...

C'était son pied, je ne le voyais pas sous la nappe mais cela ne pouvait rien être d'autre, qui se promenait en papillonnant le long de ma jambe. Mais son visage impassible me montrait bien que j'étais en train de rêver, c'était impossible, cela ne pouvait pas être son pied, c'était une hallucination érotique, comme ça, en plein jour...

« Moi, l'ascétisme », reprenait-elle, « je trouve ça très beau, sans doute très bon pour certains, mais... enfin, je ne crois pas que je pourrais. Et franchement, ta Laurette, j'ai l'impression que tu ne la comprends pas. Moi, je peux voir ça clairement en elle, ce n'est pas une nonne... »

J'étais interloqué par ce qu'elle me disait, mais j'étais surtout confondu par ce qui m'arrivait sous la table. Marina parlait toujours posément, la mine sérieuse, ses mains sagelement croisées devant elle, et il m'était totalement impossible de comprendre comment son pied, à supposer que ce fut bien son pied, pouvait mener cette action totalement indépendante, invisible et subrepticte, sous la nappe blanche.

Je n'avais jamais entendu dire qu'un pied humain put faire tant de choses, et avec tant d'habileté et de raffinement. J'étais traité

par ce pied comme par une houri experte, c'était extraordinaire, et délicieux, et, une fois l'étrangeté de cette situation admise et intégrée, je me laissai aller au flot de sensations voluptueuses que m'apportaient les caresses délicates de ce pied magique. J'étais ébahi, vaincu, pédipulé, dépassé par les événements, transporté par la douleur inattendue de ces faisceaux d'attouchements rares. J'étais émerveillé par le double jeu de Marina.

J'aurais bien voulu lui donner la réplique, mais j'en étais incapable. Ce pied savant était docteur en érotisme, et chaque fois que la vague de désir atteignait le point critique, le pied le devinait, me laissait un court répit, et bientôt reprenait son subtil travail sous une forme nouvelle. Cette exquise agonie aurait pu durer éternellement, alors que Marina continuait de parler, doctement, de chasteté, et, analytiquement, de la femme que j'aimais.

« Mais tu ne dis rien ?... Comme tu es rouge ! », remarqua-t-elle enfin.

« Ah ! ah ! oh ! *Marina* ! »

Son pied avait apparemment pris la décision d'en finir avec moi et les orteils agiles appliquaient, impitoyablement, la manière forte, avec la vigueur méthodique d'un fermier trayant sa vache. Je sautai en l'air tel un pantin électrocuté, puis retombai, secoué de cris et de spasmes, comme un accordéon lâché du cinquième étage. J'entraiînai dans ma chute la nappe blanche et une fortune en gâteaux, cristaux et porcelaines.

Ce dîner m'avait laissé très songeur et très amoureux. Après s'être jouée de moi de cette manière surprenante, elle m'avait mis gentiment à la porte, ignorant mes supplications. Sa vie semblait être un grand jeu composé de divers jeux mineurs, et pour chacun d'eux elle avait un partenaire choisi avec soin. Et pas seulement des jeux lascifs, ses intérêts étaient multiples et changeants. Je me disais que j'avais une chance inouïe d'avoir été sélectionné par elle pour ses parties de suspense érotique, mais qu'elle attendait quand même trop de mon masochisme naturel — elle ne pouvait pourtant pas prétendre me maintenir pour toujours dans cette situation totalement humiliante. Non, pas moi !

L'idée me vint que je me voyais soumis là à une épreuve de

sagacité et d'endurance. Si je voulais obtenir la main de la Princesse, je devrais d'abord triompher de terribles démons, qui se trouvaient habiter dans le sein même de la Princesse. Il fallait que je la délivre, que je la ramène à l'humanité ordinaire. Pas facile ! Surtout avec ce diable de pied, que je retrouvais sur mon chemin chaque fois que j'essayais de lui parler de façon sérieuse ou au moins cohérente.

Il y eut une promenade en fiacre découvert, des Champs-Elysées au bois de Boulogne, au cours de laquelle, comme j'étais assis en face d'elle, le pied répéta son numéro, mais en public cette fois. C'était trop, nettement, il était temps de remettre les choses à l'endroit ; ou bien si je ne pouvais pas faire mon travail d'homme avec elle, alors il faudrait renoncer à la revoir.

Comment briser les mauvaises habitudes ? Par un changement de décor, de circonstances, ce qui impliquait de partir avec elle. Quelque part, au loin. Mais où, et comment ? Nous connaissions tous deux trop bien Fontainebleau, il fallait quelque chose de nouveau, de plus ambitieux. Je proposai une expédition au Mont-Saint-Michel. C'était une folie totale et, pour cette raison sans doute, l'idée lui plut. Non seulement les transports étaient pratiquement inexistant, les trains rares et ne desservant que des parcours tronqués, mais toute la zone côtière sur la Manche, y compris bien sûr le Mont, était fortifiée par les Allemands, et l'accès en était rigoureusement interdit à toute personne qui n'habitait pas la région ; et même les habitants, dont beaucoup étaient forcés de travailler aux fortifications pour l'organisation Todt, ne pouvaient circuler sans un *Ausweis*. Or je n'avais même pas de papiers d'identité un tant soit peu convaincants. Marina balaya mes craintes en riant. Cela ajoutait du piquant à l'aventure, qui du coup lui paraissait irrésistible. J'allais affronter l'épreuve suprême, tel était le sens qu'elle donnait à ce voyage.

Et si elle était bonne joueuse, quand je lui aurais fait franchir tous les obstacles imposants qui nous attendaient, ah ! elle se donnerait à moi !

Le jour du départ je me levai de grand matin, et allai la chercher à son appartement du boulevard Suchet, plein d'allégresse. Je sonnai à sa porte, et mon allégresse redoubla quand je la vis dans son costume d'excursionniste. Ses shorts, d'abord,

auraient suffi à faire perdre la raison à des gens plus pondérés que moi ; comme nous le savons tous, il y a shorts et shorts — celui-là vous donnait le frisson. Sa blouse était faite de filet écrù à larges mailles et laissait clairement voir ses seins, car elle ne portait pas de soutien-gorge — j'admirais le ton rose brûlé des aréoles. Ses jambes émouvantes de perfection se terminaient, Dieu merci ! dans de lourdes chaussures de marche à semelles cloutées ; cela me rassura... A son dos, une version haute couture du knapsack, sangle à ses épaules rondes par de larges lanières de velours noir en guise de courroies ; et j'imaginais ce sac rempli de parfums et de rubans, sans un seul objet utile. Sur sa très jolie tête blonde était posé un feutre ravageur, de velours noir également, qui lui donnait l'air d'un voyou aristocratique. Elle rit de mon air éberlué.

« Ecoute, Marina », lui dis-je, tremblant à la fois de terreur et de convoitise. « Ecoute, c'est ravissant, ce costume, mais, au moins pour prendre le métro, aller à la gare, enfin... il vaudrait mieux que tu portes... enfin, je ne sais pas, moi... Je suis sûr que tu dois avoir une paire de pantalons dans ce gros sac, non ? Et un chandail, peut-être ? Tu sais, il fait encore un peu frais dehors, il n'est pas sept heures... »

Elle me foudroya de deux éclairs bleus.

« Maurice, j'ai passé une journée entière à mettre au point ma tenue, à coudre, à acheter des choses, à essayer. Et maintenant tu voudrais que je me mette des *pantalons* ? Est-ce que j'aurais les jambes tordues, par hasard ? Hein ?... »

« Mais non ! au contraire, c'est justement que... »

« Tu veux aller avec moi au Mont-Saint-Michel, oui ? Eh bien, c'est le costume que je porterai, moi, pour aller au Mont-Saint-Michel ! Va où tu veux, moi, je vais au Mont-Saint-Michel, comme je suis ! *Comme je suis ! tu m'entends ?* »

Comment lui expliquer ? lui dire : « Marina, tu es trop sexy, ça va nous causer des ennuis ? » Hors de question, bien sûr ! Il fallait donc s'incliner avec toutes les conséquences que cela comporterait. Ça allait être dur.

Finalement, le départ eut lieu dans un calme relatif. Les gares étaient des endroits dangereux, où diverses polices œuvraient par escadrons compacts. Avec elle, pas question de passer inaperçus ! mais je fus rassuré de voir avec quel brio, quelle aisance elle

se conduisait en public. Le contrôleur l'aida même à hisser son sac par la fenêtre de notre wagon — ce que les contrôleurs ne font que rarement, il faut bien le reconnaître. Enfin, nous voilà partis !

Il fallait changer quatre fois de train pour atteindre Avranches, la gare la plus proche, à 25 kilomètres du Mont, de l'autre côté de la baie, et, bien entendu, en zone interdite. Il nous faudrait ensuite franchir cette distance à pied, visibles comme il n'est pas permis, sans *ausweis*, et en plus sans connaître le pays. Mais, pour l'instant, ce n'était encore qu'une perspective lointaine ; dans l'immédiat nous poursuivions ce voyage horrible, grelottant dans des salles d'attente glaciales, brisés par les cahots des tortillard, serrés l'un contre l'autre, partageant la même crasse, la même misère. Le cauchemar dura deux jours au moins, et quand nous arrivâmes enfin en gare d'Avranches, nous étions tous deux fort mal en point. Marina était maintenant vêtue d'un chandail et d'une paire de pantalons que j'avais en réserve dans mon sac, tous deux percés, et elle avait perdu beaucoup de sa morgue initiale.

Il fallait se ressaisir, et sortir à toute vitesse d'Avranches qui regorgeait de troupes. Nous défaillions de faim, de soif, de sommeil, mais l'idée d'atteindre le Mont-Saint-Michel était devenue notre obsession commune, nous ne savions plus au juste pourquoi. Il ne restait rien d'autre dans nos consciences obscurcies ; nous étions tous deux têtus comme des mules, et nos entêtements conjugués étaient plus forts que le destin.

Enfin, la chance, qui paraît-il sourit aux amoureux, nous facilita les choses. Comme jusque-là j'avais passé le plus clair de mon temps à Paris dans le quartier de l'Opéra, qui était une ruche bourdonnante pleine de militaires teutons de toutes sortes, je connaissais bien cette caractéristique moutonnière du conquérant : isolés ou par petits groupes dans une population étrangère, ils étaient la méfiance même et contrôlaient tout avec un soin maniaque — mais quand ils se trouvaient rassemblés en grand nombre, ils oubliaient les précautions les plus élémentaires. Circuler parmi eux était donc une question de culot ; je l'avais appris par expérience. La méthode de Marina était encore plus simple : elle planait au-dessus de ces contingences. Nous avions traversé sans encombre la cohue militaire de la gare

d'Avranches, et nous étions sur la route, martelant le silex bleuté d'un pas dégagé.

« Bon, jusqu'ici pas d'histoires », dis-je, « mais tu sais qu'il faudra un miracle pour éviter d'être arrêtés tous les cent mètres par une patrouille. Dans ce cas... »

« Eh bien ! », me rassura Marina de sa voix la plus roucoulante, « nous leur dirons que nous ne comprenons pas ce qu'ils veulent. Il n'y a qu'à faire semblant de ne pas parler la langue : "Moi pas comprendre question..." »

C'était à s'arracher les cheveux. J'adressai une courte prière à saint Michel, patron de notre entreprise, sollicitant de sa bienveillance une nuée protectrice pour dissimuler notre progression, bien plus lente que je ne l'aurais voulu. J'avais essayé d'imprimer un rythme efficace à notre marche, mais avec Marina, c'était impossible. Elle folâtrait, s'arrêtait pour humer une fleur, croquer une pomme volée, s'asseoir un moment sous un arbre. Elle disparut dans un buisson pour en ressortir vêtue de ses shorts et de sa blouse à claire-voie, disant qu'elle ne pouvait plus supporter mes hardes avec cette chaleur.

En effet, la chaleur était lourde et humide, concentrée sous un plafond de nuages blancs, très bas au-dessus de nos têtes. Nous apercevions de loin en loin le rocher mirage, altier, frappé en gris sourd sur la nappe d'argent où se reflétait le ciel pommelé de Normandie. Etoile de saint Michel ! Délivre-nous de nos ennemis, conduis-nous à la porte de ton sanctuaire, donne-nous la victoire, qui consacrera le triomphe de l'Amour !

Il fallut toute la matinée pour franchir la moitié du chemin, à cette allure de colimaçons. C'était à désespérer ! Mais une légère brise s'était levée, nous apportant les effluves maritimes et la fraîcheur que nous aspirions à pleins poumons, nous lavant peu à peu des miasmes accumulés. Nous avions acheté du pain et du fromage dans un village, mais nous mourions de soif. Dans une ferme j'achetai une bouteille de cidre bouché ; la fermière sembla un peu affolée à la vue du costume incendiaire de Marina, mais elle avait un fond philosophe, cette fermière, et elle finit par en rire grassement.

« Ah ! ces Parisiennes ! », gloussait-elle. « C'est ben une chance que mon homme soit aux champs, ça lui tournerait les

sangs de voir une dame se promener toute nue sur la route ! Et dites-moi, les Allemands, ils vous ont rien dit ? »

En posant cette question la brave fermière nous sauva la vie... Je tournai la tête pour lui répondre, tout en ouvrant la porte, et cela me permit d'apercevoir du coin de l'œil un half-track qui débouchait silencieusement de la route que nous venions de parcourir, chargé de soldats armés jusqu'aux dents, en vert-de-gris et avec l'écusson de la gendarmerie militaire, qui scrutaient les maisons et les bosquets des deux côtés du chemin... Oh là !

« Ça vous fait rien qu'on s'asseye cinq minutes ? », demandai-je à la fermière, et je refermai la porte sans attendre sa réponse. « On étouffe dehors ! »

La fermière, visiblement, pensait au retour de son mari, et aux shorts de Marina. Moi, je pensais qu'on l'avait échappé belle ! Il s'en était fallu d'une fraction de seconde, un battement de cil. Je m'effondrai sur une chaise, terrorisé.

Puis nous repartîmes. Nous avions avalé une bouteille de cidre à toute vitesse, et nous en entamions une seconde lorsque je me rendis compte que ce cidre fermenté devait être plus fort en alcool qu'un vin d'Algérie. Je constatai que Marina était ivre, et je me sentis moi-même planer ; la combinaison de l'épuisement et de l'alcool était irrésistible. Marina s'arrêta soudain, posa son sac, et déclara :

« Moi, il faut que je dorme un peu, je n'en peux plus. »

Nous longions un marais salant entouré d'une jungle de roseaux ; bien sûr l'idée était tentante ; Marina ne tarda pas à se trouver une alcôve végétale et fit mine de s'y installer.

« Non, Marina, tu ne peux pas faire ça ! Si nous nous arrêtons maintenant tout est fichu, c'est la fin du voyage ! »

Si près du but je n'allais pas renoncer. Le but, bien sûr, c'était Marina elle-même dont la seule vue, le moindre contact me donnaient le frisson. Après trois jours d'une intimité de tous les instants, littéralement collés l'un à l'autre, travaillé par une fièvre insupportable de désir, harcelé par l'anxiété, engourdi par une fatigue totale, je me sentis pour la première fois près de céder au désespoir. Mais je lui dis au contraire :

« Allons ! encore dix kilomètres et nous sommes arrivés, tu ne vas pas abandonner, quand même ? Donne-moi ton sac, je vais le mettre par-dessus le mien. »

Elle me regarda, me sourit, m'effleura la joue de la main, et me tendit son sac en murmurant :

« Vous êtes une bonne bête !... »

« Hi han !... »

Plus tard, elle vint s'accrocher à mon épaule comme une épave. Ma vision était brouillée, j'étais moi-même sur le point de m'écrouler sur la pierre du chemin, mais, pas à pas, nous approchions. A force de tituber ensemble dans la même direction, nous vinmes à bout du dernier kilomètre, parvenant enfin à l'embranchement de la jetée qui conduit au Mont. Hélas, elle s'allongeait, cette jetée, fuyant devant nous à perte de vue. Encore trois kilomètres de ce calvaire, je n'avais pas prévu ça. C'était le coup de grâce.

« Je veux m'arrêter ici pour mourir », déclara Marina, avec une moue pathétique.

« Allons, madame de Warens, allons, ma petite maman, encore un effort pour votre Jean-Jacques !... »

Cette apostrophe la prit de court, et j'en profitai vite pour l'entraîner sur les dalles de la jetée, en direction du roc audacieux et solitaire. Les cieux s'étaient dégagés, nous allions sûrement bénéficier d'un coucher de soleil digne de notre attente. Notre couche nuptiale n'attendait plus que nous... A notre approche, l'enchevêtement d'arcs et de flèches, d'escaliers et de murs à pic reformait sa perspective en un faisceau de verticales prodigieuses, jaillissant de la roche, pointées vers le firmament. L'énigme du Mont était inscrite devant nous dans ce granit mystique, dominé par la forme encore invisible de l'archange d'or, le glaive levé.

A chacun de nos pas chancelants, nous retrouvions dans des ressources mystérieuses la force du pas suivant. La jetée était déserte, heureusement, car notre progression au ralenti, le long de cette ligne droite interminable, ne nous offrait guère de chances de passer inaperçus. La foi du pèlerin, fixée sur un but unique, lui permet de traverser les enfers déchaînés, et de déplacer les montagnes.

Quand l'écho de nos pas résonna enfin sous la voûte d'entrée, une vague de joie énorme balaya ma fatigue. Je pressai la main de Marina. Sa figure était couverte d'un masque de poussière collée par la sueur ; je n'avais jamais vu quelqu'un d'aussi sale,

mais l'émerveillement se lisait dans ses yeux grands ouverts. Le mur d'enceinte passé, nous nous retrouvions dans un autre monde, au milieu d'une soldatesque grouillante, bardée de cuir et d'acier, sortie tout droit d'un livre d'heures. Les volets des échoppes étaient clos dans les rues étroites et abruptes, et j'appris que les trois médiocres hôtels du Mont étaient réquisitionnés par la troupe... Saint Michel, encore un effort, please ! Seule la Rotisserie de la Mère Poulard était ouverte, mais on n'y louait pas de chambres, et je sentais le désespoir m'envahir et me paralyser.

Nous étions les seuls touristes à circuler, hébétés, le sac au dos, dans la forteresse interdite. N'importe qui aurait pu nous demander nos papiers et nous jeter en prison comme espions ; l'étrangeté même de notre situation semblait nous préserver, et personne ne nous arrêta alors que nous gravissions les degrés interminables qui conduisent vers la Merveille, la basilique abbatiale qui domine la couronne médiévale de pierre et d'ardoise. Nous atteignîmes enfin la porte de la dernière auberge, tout en haut de la montée ; grâce à la protection de saint Michel, et sans doute aussi grâce aux shorts fascinants de ma compagne, le propriétaire consentit à nous louer, à prix d'or, sa meilleure chambre, qu'il avait réussi à soustraire à la réquisition. Le bonhomme avait une bonne trogne enluminée de Normand ; sa bâtie était antique et croulante, avec un escalier de bois qui résonnait sous la botte des occupants. Je n'étais guère préparé à la surprise qui nous attendait au sommet de cet escalier : une chambre immense, très belle dans sa simplicité, avec un balcon largement ouvert sur la grève.

Sans un mot, je m'écroulai enfin dans le duvet nuageux d'un vaste lit de bois sculpté, ivre de fatigue, et sombrai instantanément dans un sommeil de plomb, à peine conscient du corps de Marina allongé à côté du mien.

Je m'éveillai au crépuscule. Des bougies posées sur une table de toilette à l'ancienne projetaient un décor découpé en clair-obscur ; le dos tourné, Marina mettait la dernière main à sa toilette. Elle avait extrait de son knapsack une robe de voile nuageuse, et coiffé ses cheveux en un épais chignon de nattes blondes. Finies les lourdes chaussures ferrées, ses pieds auxorteils redoutables étaient rendus à la liberté, bien vivants,

cambrés dans de fines sandales d'argent tressé à fins talons. Trois rangs de perle enserraient la base de son cou gracieux, soulignant la pureté charnelle de ses épaules. Je fis semblant d'être encore endormi pour prolonger mon plaisir, mais il était bien sûr impossible de la tromper.

« J'ai faim », déclara Marina d'un ton sans réplique. « Il me semble que nous pourrions trouver une omelette fabuleuse chez cette Mère Poulard, non ? Avec des truffes, peut-être ? J'ai envie de me saouler au cidre. Allez, réveille-toi, mon vieux. »

« Marina », dis-je faiblement, « tu veux sortir dans ta robe de bal, avec tous ces assassins en uniforme ? On est tellement bien ici, je pourrais tâcher de te trouver quelque chose à manger ? »

« Poule mouillée ! »

Je soupirai.

« Bon, bon ! allons-y ! mais si tu te fais violer dans la rue, tu sais... »

Marina était déjà dans l'escalier, et je la suivis tout en enfilant ma dernière chemise propre, conservée spécialement pour cette occasion solennelle.

Les soldats qui la virent sortir de l'hôtel durent la prendre pour la Dame Blanche, ou pour la maîtresse de leur général en chef : nous arrivâmes, inviolés, à la porte de la Mère Poulard, au moment même où elle fermait.

A la vue de Marina, le patron ralluma ses lustres, et nous installa au milieu de sa salle vide avec mille courbettes.

Des flots de cidre désaltérant me remirent les idées en place. Marina régnait dans sa gloire charnelle, la Belle avait triomphé de toutes les Bêtes, et son chevalier servant la contemplait avec une joie sans mélange. Pourquoi fallait-il qu'elle parlât encore de Laurette et de Vivian ? Elle me demanda de lui raconter l'histoire de mon excommunication, qui la laissa songeuse un long moment. Je l'interrogeai sur ce qui l'avait, elle-même, attirée auprès de Vivian.

« Oh ! simple curiosité, tu sais... Le goût du danger peut-être, je ne sais pas au juste. Mais ce Vivian est un prévaricateur, un faux gourou ; ce qui l'intéresse, ce n'est pas de sauver les âmes, c'est le pouvoir. Le pouvoir sur les jeunes filles, en particulier... J'en ai connu d'autres, des gourous, mais celui-là est un vrai maquereau. »

Le mot maquereau, prononcé par ses lèvres et avec son accent, prenait un relief comique irrésistible. Mais, son but était de me mettre au pied du mur — de me forcer à l'approuver, et à proclamer ma liberté retrouvée. Or, je n'étais pas prêt.

« Je ne vais pas défendre Vivian », répliquai-je. « Je sais qu'il ment, donc qu'il n'est pas un gourou bien formidable. Mais enfin, dans le relatif... »

« Maurice ! toi et tes gourous relatifs ! C'est en cherchant ton gourou que tu deviens ton propre gourou. Tout le reste n'est que littérature. "Gourou", c'est une qualité, une poudre dans l'air, qui pénètre partout mais n'appartient à personne. C'est un parfum qui vous transforme la conscience. Il existe quelques gourous dans le monde, quand cette force revêt une apparence humaine, mais la plupart sont des imposteurs. Comme ce monsieur Vivian. N'est-ce pas, Maurice ? »

Je la contemplais bouche bée, interloqué par cette sortie.

« *N'est-ce pas ?* » (Je sautai en l'air avec un cri d'angoisse. Sous la table, le pied de Marina exigeait une réponse, ses orteils d'étrangleur me soumettant à une torture insupportable.)

« Oui, oui !... mais je t'en prie, Marina, dis à ton gourou de me lâcher — je veux dire ton *pied*... »

Elle me contemplait avec un air de satisfaction. Sa tendresse était cruelle mais pleine de bonnes intentions, savamment camouflées. Après trois jours d'intimité austère mais fiévreuse, ma passion confinait au délire, et pourtant je me rendais bien compte que je la comprenais de moins en moins. Mais ah !.. j'étais ivre ! rien ne pourrait m'arrêter, aucun pied, aucun démon, et nous n'étions qu'à cent mètres à vol d'oiseau du lieu magique où notre destin allait s'accomplir. Je payai la Mère Poulard, et j'entraînai Marina dans le dédale de ruelles presque verticales, entre les hautes murailles qui se perdaient dans un firmament poudreux. La lune était levée, bien qu'encore invisible à nos yeux, et sa lumière reflétée par le granit nous baignait dans une pénombre fantomatique.

Le spectacle qui nous attendait à notre balcon nous laissa muets. L'immensité lunaire de la baie s'offrait à nous ; les ombres projetées du Mont glissaient sur les sables mouvants et les eaux mêlées, multipliant les mirages, dessinant des ruines glauques, des palais amphibiés, des étages répétés de profon-

deurs marines. Le cours du Couesnon, rivière fabuleuse, déroulait ses méandres jusqu'à la mer d'étain inerte qui barrait l'horizon.

Marina m'avait laissé à ma contemplation, et j'entendis sa voix qui m'annonçait :

« Maurice, j'ai pris une robe du soir pour ce voyage, mais pas de chemise de nuit. Ne vous retournez pas avant que je vous le dise. »

Allons bon, nous voilà revenus au vouvoiement ; cela n'augure rien de bon, me dis-je, mais j'obéis, bien sûr, comme d'habitude. Si elle ne se donne pas à moi dans l'heure qui vient, je la viole, ou je la jette aux Allemands, ou je me fais sauter avec le Mont-Saint-Michel.

« Vous pouvez regarder maintenant. »

Je regardai. Pour la première fois je la voyais nue, parfaite, pas seulement un morceau à la fois, mais toute cette chair qui m'avait tant enfiévré au cours des dernières semaines. J'étais encore bien novice, et le choc était presque trop fort, l'effet presque insupportable. Avec avidité, je regardais. Elle était chancelante de grâce, de finesse, délicieusement pulpeuse, nuancée, veloutée. J'étais fasciné par son collier de perles, qui faisait trois fois le tour de son cou et dont la nacre rehaussait l'éclat doré de sa peau ; les lanières satinées de ses escarpins de bal soulignaient sans avoir l'air d'y toucher la richesse voluptueuse de ses jambes. Mon regard affolé caressa ces trésors de chair offerte, se délectant de la rondeur des épaules et des hanches, de ces seins fermes et d'une indécence insolente, de ce ventre de jeune fille enchâssé dans un corps de femme, se perdant à la commissure des cuisses dans un foisonnement de boucles drues.

Elle était droite, immobile, mais parfaitement détendue, à la fois grave et indifférente. Elle avait une façon de se laisser regarder, qui me rendit tout à coup fou de jalousie à l'idée de tous les hommes qui l'avaient vue nue avant moi. Mais cela aussi était calculé, pour aider à mon éducation ; elle n'abandonnait rien au hasard.

Je me levai, tremblant d'émotion, et me plaçai derrière elle. Je humai son parfum léger, incisif, mi-femme, mi-fleur. Mes mains, mes lèvres prirent lentement possession de sa peau savoureuse, de sa chair pleine et tiède. Son corps était toujours droit, mais sa

respiration se fit plus rapide, sa peau moite dégageait une senteur d'épices animales, réveillant en moi des échos dangereux. Je suivis des doigts le collier, perle par perle, puis ma main plongea vers la taille, pour s'arrêter respectueusement au seuil de mousse blonde. Rien ne pressait, nous avions la nuit pour nous, et la jeunesse. La lune s'était installée à notre balcon et modelait la chair de sa servante, la préparant à l'amour.

Enfin, je saisissi son corps à pleins bras, sentant tout le poids de sa chair, comme le moissonneur rentrant les blés de l'été. Quand je la soulevai, son souffle s'exhala dans une longue plainte qui me fit frémir. Je m'effondrai avec elle sur le lit, et elle m'attira entre ses bras avec un râle qui n'en finissait pas. Son corps se débattit sous le mien dans une série de spasmes furieux, ses ongles me faisaient saigner les épaules, mais je ne les sentais pas. Je ne sentais plus rien que la puissance surhumaine de cette vague montante, un raz de marée qui nous emportait vers une cime prodigieuse, nous clouant l'un à l'autre, nous arrachant des cris désarticulés de rage et d'amour, nous raidissant l'un contre l'autre dans une frénésie de possession réciproque — si aiguë que je me sentis perdre conscience, défaillir, tomber hors du monde, hors de moi-même... *Marina !...*

En ouvrant l'œil à l'aube, je compris que je me réveillais pour la première fois adulte. Et quel bonheur d'être l'ami d'une femme telle que celle qui dormait à côté de moi, dans une pluie de perles, nue et paisible, sur le grand lit normand, avec le reflet d'un sourire gentiment ironique sur sa belle bouche rose.

Les Editions du Chêne, installées dans mon domaine de la place Vendôme, fonctionnaient et prospéraient au cœur même de la machine de guerre hitlérienne, qui occupait les grands palaces et les bureaux de la bourgeoisie judéo-capitaliste. Le Chêne avait connu un succès immédiat... dû à mon extrême nullité en mathématiques. J'avais mis en vente mon premier ouvrage, *Le Meuble*, au prix dérisoire de 9 F, soit dix fois moins cher que ce qu'il aurait dû valoir ! J'avais mal posé l'addition pour le calcul du coût de fabrication, et le résultat ainsi obtenu était nettement inférieur au total réel... J'avais failli mourir de honte en m'apercevant, trop tard, de mon erreur. Cependant, le tirage avait été épousé en vingt-quatre heures, les libraires étaient éblouis par cette politique commerciale fracassante, mon distributeur, Laurent Rombaldi, me félicitait pour mon coup de génie, les commandes affluèrent pour les prochains titres : la maison était lancée, et l'avenir assuré.

Ce succès surprenant faisait bien des jaloux, surtout parmi les éditeurs traditionnels, qui avaient décidé de cesser toute activité aussi longtemps que la France serait occupée. Une noble attitude dictée soi-disant par pur patriotisme, mais que, naturellement, seule la peur motivait. Sains aller jusqu'à m'accuser de collaboration, ils murmuraient les pires imprécations contre le blanc-bec arriviste qui choisissait un moment pareil pour fonder sa maison. Ils n'hésitaient pas non plus à m'attribuer une grande fortune,

aux origines plus ou moins occultes, pour expliquer le succès foudroyant de mon entreprise. Un comble ! Ma seule fortune, c'était mon inconscience, une foi inébranlable en mon étoile, une confiance tranquille en mes calculs les plus aberrants.

Je ne m'interrogeais pas sur la série de miracles qui avaient permis la création du Chêne, et sa réussite. Cette expérience rocambolesque m'enseignait d'ailleurs qu'il ne fallait surtout pas se poser de questions, qui pourraient passer pour l'expression d'un doute et entamer ce capital de sérénité, et que proclamer sa satisfaction faisait partie de la politique du succès. Non, le retournement vertigineux de ma situation initiale ne me surprenait pas le moins du monde ; il me semblait, à moi novice, parfaitement normal de réussir là où des professionnels chevronnés n'auraient jamais osé s'aventurer.

« Quand tu me fais l'amourrr », murmurait-elle rêveusement, « est-ce vraiment à mon corps que tu le fais, ou est-ce à celui d'une autre ? »

Marina avait des trouvailles d'une perversité raffinée, coups de dague imprévisibles qu'elle vous décochait aux moments les plus inattendus. Mon premier réflexe fut de rage et de confusion, ses paroles insidieuses me fouaillaient jusqu'à l'âme. Alors que je croyais lui avoir donné tout ce qu'un homme peut être capable d'apporter à une femme, elle me déstabilisait, me ramenait à mon état de jeune mâle pas très sûr de lui, reprenait d'un seul coup tout ce qu'elle m'avait offert au cours d'une nuit sublime, où elle s'était livrée avec une passion, un abandon tels qu'ils avaient fait naître en moi une fougue insatiable, une énergie maniaque — et la certitude que c'était réellement *elle* la femme de ma vie, *elle* et non pas « l'autre ».

Ah, l'amourrr, comme elle disait... Cette façon qu'elle avait de faire vibrer sa langue pécheresse sur ce mot-là, le mouvement en avant de ses lèvres roses, qui était celui du baiser... Pourquoi fallait-il que, au nom de l'amour, elle jette au fond de mon cœur le trouble, le remords, le souvenir de « l'autre », celle que je ne posséderais jamais, celle que je ne pourrais jamais oublier ? Pourquoi ce mépris, ces humiliations, quand nous parvenions ensemble à ce point de bonheur, de confiance, d'harmonie

sensuelle ?... Pourquoi ne pouvait-elle se contenter de ma passion naïve de jeune homme ? Était-ce ma faute, à moi, cette différence d'âge, ces dix ans qui nous séparaient ? Je n'y comprenais rien. Il n'en demeure pas moins que ces lignes imperceptibles à la commissure de ses lèvres charmantes, de ses yeux pleins de tendresse et d'ironie, ces signes de jeune maturité me la rendaient encore plus précieuse, plus séduisante. Il me suffisait de contempler son corps alangui dans les draps en désordre, pour sentir à quel point j'étais en son pouvoir. Pourquoi me torturait-elle en me rappelant mon échec lamentable avec « l'autre » ?

Elle avait une excellente raison : elle savait qu'en provoquant en moi la réaction inévitable de rage et de frustration, elle me réduirait davantage à sa merci. Je réagissais comme le chien de Pavlov, elle savait exactement me manœuvrer, c'était évident. Mais n'y avait-il pas une autre motivation encore plus secrète à cette provocation ? Quand nous faisions l'amour, n'était-ce pas *elle* qui se livrait à l'homme que j'étais chargé, tant bien que mal, de remplacer ? Celui dont *le corps* était prisonnier dans un stalag quelque part en Allemagne ? Celui dont le beau visage grave, les yeux intelligents et sombres, semblaient me suivre partout ? Car la photographie étonnamment vivante du bel Ari changeait souvent de place.

Elle ne parlait jamais de lui, ni de l'avenir d'ailleurs, mais la présence insistante de cette image qui paraissait dotée du don d'ubiquité en disait assez long sur la réalité de ses sentiments : ce n'est pas sans motif qu'elle la déplaçait régulièrement. Et ces sentiments, elle me les révélait avec le plus parfait cynisme en m'accusant, *moi*, d'être toujours amoureux d'une autre ! De la tromper en imagination avec cette autre dont elle avait entrepris (laissait-elle entendre) de me guérir... Mais la façon suave, lascive qu'elle avait de porter ses accusations me montrait assez bien que je n'étais pour elle que l'objet innocent du jeu érotique qu'elle jouait à distance avec son « autre » à elle, cet Ari que je n'avais pas rencontré avant la guerre, mais que je ne connaissais que trop bien, cet Ari qui, de son camp de prisonniers, à mille kilomètres de nous, dirigeait nos ballets érotiques.

Or son accusation (sa *question* plutôt, car la phrase n'avait pas été formulée comme un reproche), cette interrogation à double

sens, en mettant en cause la sincérité de mes sentiments à son égard, n'était pas dénuée de tout fondement. Mon amour pour elle était une façon classique de fuir l'autre, de l'oublier, mais aussi peut-être de la retrouver, et de la posséder oniriquement, magiquement, à son insu. Nous en arrivions donc à ce vaudou d'amour à quatre têtes, c'était assez stupéfiant...

Marina avait toute l'expérience et la subtilité des vraies femmes, des ressources inépuisables d'invention, plus un besoin certain de sortir le soir, et un autre besoin, encore plus certain, d'amour. L'amour d'un très jeune homme lui convenait particulièrement bien, et le fait que j'étais épris d'une autre l'émoustillait. Les dix ans d'avance qu'elle avait sur moi l'avaient dotée d'un capital érotique considérable.

Nos soirées au théâtre ou au cinéma, très actifs à l'époque, étaient suivies de soupers dans des boîtes semi-clandestines au luxe douteux où l'on voisinait, dans une pénombre discrète, avec les princes du marché noir. Comme ces modestes fêtes se terminaient obligatoirement à minuit, à l'heure du dernier métro, j'avais encore la satisfaction de me montrer en public au bras de Marina, jeune amant fortuné d'une femme spectaculaire. C'était encore mieux qu'au pesage d'Auteuil ; dans ce dernier métro quasi-mythologique les plus riches et les plus célèbres étaient bien obligés de voyager avec le bas peuple. Suzy Solidor et Harry Baur, André Luguet, Claude Rostand aux petits soins pour sa vieille maman, la poétesse Rosemonde Gérard, Alain Cuny, Françoise Rosay, Yvonne Printemps et Pierre Fresnay, le frétillant Jules Berry, Pierre Brasseur, René Lefèvre, Dita Parlo, Corinne Luchaire et la divine Arletty, cent autres encore, cette foule témoignait de l'extraordinaire vitalité du monde du spectacle depuis le début de cette période, par ailleurs sinistre. Le théâtre et le cinéma, de Claudel à Anouilh, de Giraudoux à Cocteau, de Sartre à Jacques Prévert, de Grémillon à Jacques Feyder — toute la France se donnait en spectacle à elle-même, en cercle fermé, comme pour tromper l'attente, déjouer la défaite, renverser l'agression et en tirer une subtile victoire. Dans ces wagons pleins de panache j'identifiais parfois une figure de connaissance, deux des trois filles Pitoëff, par exemple, et leur

frère, le lointain Sacha. Ou la ci-devant Simone Kaminker devenue Signoret, comme Kahane était devenu Girodias, et pour les mêmes raisons. Dans son nouveau rôle de star, elle risquait bien plus que moi de devenir la proie des corbeaux, des dénonciateurs anonymes, et je l'admirais de prendre un tel risque avec une si belle assurance. Sa main passée au bras d'un homme basané, elle m'avait adressé de loin un sourire de reconnaissance surpris, complice, un petit signe de la main, visiblement intéressée de me voir parvenu à l'âge adulte, et en compagnie d'une aussi remarquable créature.

Ces sorties fréquentes se terminaient chez Marina, dont l'humeur dictait ma conduite. Etait-ce cela, l'amour ?... En tout cas, ce n'était pas simple ! Il fallait passer par tous ses caprices, ses manœuvres les plus perverses, si je voulais arriver à mes fins. Il advint qu'un soir je déposai une brosse à dents et un rasoir dans sa salle de bains, parce que cela semblait raisonnable et pratique ; je la vis se saisir de ces objets du bout des doigts et, sans dire un mot, les jeter ostensiblement dans une boîte à ordures. J'ouvris la bouche pour protester, la refermai aussitôt, comme un poisson dans son bocal... Et elle ne se gênait pas pour me pousser dans mes retranchements en me parlant d'un ton pénétré de sa rivale, Laurette, qui avait, disait-elle, un certain « charme secret ».

Or cette simple phrase était prononcée en roulant les *rrr* de façon si savoureuse, si irrésistible, que je tombais aussitôt sous la double séduction, sans doute calculée, de la provocatrice. Mais au-delà de ce réflexe érotique immédiat, dont elle paraissait satisfaite, Marina faisait naître en moi le projet de revoir la femme qu'elle me montrait sous un nouvel angle, par un jeu de miroirs digne de Circé l'enchanteresse. Pourtant j'avais rompu, depuis quelque temps, toutes relations avec Laurette, et décidé de me détacher de son souvenir, une fois pour toutes, et de l'abandonner à sa vocation mystique... Hélas, il avait suffi de deux mots, « charme secret », pour me faire renouer avec des années de frustration amoureuse.

Je téléphonai donc à « l'autre » en utilisant le vieux numéro de téléphone, celui de l'ashram du boulevard Saint-Germain, les

sept chiffres fatidiques qui avaient pendant si longtemps dominé ma vie. Par bonheur c'est elle qui répondit. En reconnaissant ma voix, elle poussa un petit cri de surprise joyeuse, une réaction si spontanée et si vraie que mon émotion m'empêcha pendant un bon moment de parler : redécouvrant la fraîcheur de sa voix, je tombai en extase. Quand je retrouvai enfin l'usage de la mienne, un dialogue fait de banalités amicales et polies s'engagea, qui résonnait en moi comme un duo d'amour. Bien sûr, elle désirait me revoir, me disait-elle, mais pour toutes sortes de bonnes raisons, cela ne serait possible que dans dix jours. Où cela ? Chez Rumpelmeyer, à l'heure du thé, proposai-je.

« Rumpelmeyer ? Oh, quelle bonne idée ! Comme c'est gentil de m'avoir appelée... Et surtout n'oublie pas : embrasse Marina pour moi. »

Finalement ces dix jours d'attente passèrent très vite, et ils eurent pour conséquence de renforcer ma certitude, ma confiance dans l'issue de mon projet. Mon Dieu, que de temps perdu ! Mais sans doute cette attente était-elle inévitable. Je n'aurais jamais eu gain de cause autrefois, quand je n'étais encore qu'un adolescent mal dans sa peau, et que Vivian avait le beau rôle. Entre-temps j'étais devenu quelqu'un, et le bilan désastreux de l'activité du groupe avait réduit son prestige à néant.

...Et me voici parvenu au jour fatidique. Assis dans le noir derrière ma table de travail, je me prépare dans une exaltation grandissante à vivre ce moment béni entre tous. Il fait de plus en plus froid dans le bureau, et je décide de me rendre au salon de thé où je lui ai donné rendez-vous. J'ai soudain besoin de chaleur et de compagnie humaine, sans doute réussirai-je plus facilement dans un lieu public à calmer cette exaltation qui me coupe presque le souffle. Moi, l'homme libre ! C'est à pleurer de rire. A l'idée que je vais la revoir, Elle... L... Laurette... mon cœur bondit hors de sa cage, j'en ai presque mal.

Je me lève dans le clair-obscur, cherche à tâtons mon pardessus, la porte, je descends l'escalier, je traverse la cour enneigée, et, poussant le lourd portail de chêne, me retrouve sur la place.

Il n'y a pas si longtemps, c'étaient des millionnaires en fourrure

qui sortaient du Ritz, juste en face, pour s'engouffrer dans leurs Rolls étincelantes, aujourd'hui ce sont des maréchaux constellés, des généraux aux revers amarante qui ont pris leur place. Les courtoisies décadentes de la plutocratie internationale sont remplacées par des aboiements hurlés, accompagnés du salut nazi d'un coup sec de l'avant-bras.

Sous les arcades luxueuses de la rue de Castiglione, deux populations s'entrecroisent sans se voir dans la nuit glaciale. Les employés de bureau, les midinettes et les petites mains emmitouflées à cause de la bise coupante contournent les soldats du Reich comme s'il s'agissait d'obstacles naturels, bien que mobiles, et il est certain que ces longues silhouettes rigides, comme métallisées, et ces regards d'ombre sous la visière du casque barbare appartiennent à un monde de cauchemars et de terreur.

En d'autres temps les salons de Rumpelmeyer étaient un fameux repaire pour les douairières à jabots et à aigrettes, aussi gourmandes que bavardes, mais les vieilles dames ont presque toutes disparu dans la tourmente, et avec elles leurs meringues, mokas, éclairs, religieuses, et autres folies coupables. Les soies aux tons passés, les dorures et les abat-jour charitables, tous les éléments de ce décor suranné conservent pour moi leur charme délavé, mais cet îlot de passé semble douloureusement fragile et insolite au milieu de la machine de guerre du pouvoir Nazi. Le rationnement reste sévère, et les vitrines n'offrent plus le spectacle de pyramides gourmandes et somptueuses : seulement un triste lot de tartelettes anémiées que l'on ne peut commander sans sortir ses tickets d'alimentation. Quant aux pauvres serveuses, si dignes dans leur stricte robe noire et leur tablier de baptiste agrémenté d'une fine dentelle, elles s'emploient de leur mieux à ne pas avoir l'air trop désœuvrées... Je choisis ma table avec soin, aussi éloignée que possible des voisinages indiscrets, et située de façon à ne pas perdre des yeux la porte vitrée. Pour rien au monde je n'aurais voulu manquer son entrée... Une heure d'attente en perspective — et déjà mon œil est rivé sur le panneau vitré dans son cadre de moulures tarabiscotées, déjà j'imagine, tente d'imaginer, son apparition, son regard, son sourire...

Attente fiévreuse, ardente, délicieuse. Mon cœur est bombar-

dé par des météores lumineux, voyageur interplanétaire traversant des zones d'angoisse et de délices, et cette exaltation grandissante, incontrôlable, reste sourde à la voix de la raison. Ah ! J'étais pourtant si sûr de moi quand, dix jours plus tôt, j'avais décroché mon téléphone... Il ne s'agissait alors que de parfaire ma guérison en me montrant à Laurette sous un jour nouveau, celui d'un homme libre et comblé, vu ma réussite professionnelle impressionnante et aussi, peut-être surtout, ma liaison notoire avec la très belle, très séduisante et très parisienne Marina. Je n'étais plus l'adolescent frustré qu'elle avait connu, j'étais un homme responsable et maître de ses sentiments. Finies les gamineries pathétiques, nous pouvions nous engager désormais dans la voie des rapports adultes entre un homme et une femme qui s'estiment, tout simplement.

O vous qui lisez, et qui souriez sans comprendre, ne savez-vous donc rien du mystère de l'amour ?... Le nez plongé tristement dans ma tasse de thé, je ne la vois pas arriver, et sa présence soudaine me prend par surprise. Je suis d'un coup ravi, comblé par l'irruption de sa réalité, légère mais bien vivante, par ce sourire d'accueil et de reconnaissance plein de fraîcheur, et qui m'est si personnellement destiné, renouant d'un coup tous les fils déliés par l'oubli, la défaite, l'incompréhension, les malentendus. Et, oui, par la jalouse ! Son sourire met fin à une trop longue absence, comment ai-je pu vivre sans elle, aussi loin d'elle ? Je pose maladroitement ma tasse en me levant, je la serre vivement dans mes bras, mes lèvres caressent les siennes, si pures, encore enfantines. Autour de nous je sens un mouvement général de réprobation, perçois le silence glacé, les mines scandalisées de quelques vieilles biques. Tout comme si quelqu'un s'était mis à brailler une chanson à boire dans un caveau de famille ! Mais qu'y faire ? Rien ne compte pour moi, tout à mon émerveillement. Oui, c'est bien elle, si différente pourtant. Plus femme, sans doute, par ce souci d'élégance que je ne lui connaissais pas autrefois. Mais elle reste la vestale au visage pur, pâle et doux, et qui s'illumine, parfois, comme touché par un rayon de soleil, la voyante dont Vivian se servait pour explorer les autres mondes. Certes, sa toque de fourrure d'une parfaite élégance apporte une nouvelle dimension au mystère, comme ses vêtements, sobres et chics, inattendus... Je me remets difficilement de ma surprise, et

cela paraît l'amuser. Il y a tant de choses à dire que nous ne savons pas par quoi commencer. Une serveuse particulièrement distinguée s'empresse de nous tendre la perche : espionne spécialisée dans les secrets d'amour, le crayon à la main, déferente, hypocrite et discrète, elle attend la commande.

Et je retourne à ma contemplation, à mon ravisement... Sa main est posée sur la mienne, et nous abordons le sujet le plus innocent : moi-même... Elle a suivi de loin mes débuts extraordinaires dans l'édition, et elle me révèle, à ma grande surprise, que Vivian lui-même les a commentés en faisant toutes sortes d'éloges à mon sujet. Mieux encore, Kryia a été si bien stimulée par mon aventure qu'elle a décidé de lancer une maison d'édition sous son nom de jeune fille, J.B. Janin, en association avec un vieil imprimeur (et je suis éberlué quand elle me dit son nom : Maurice Darantière !). Il semble que leur projet s'oriente plutôt vers la bibliophilie, la réimpression d'auteurs anciens, Vitruve par exemple, pour les bibliothèques publiques et certains amateurs. Kryia est parvenue à résoudre le problème épique du papier « grâce à ses amitiés », précise Laurette, avec un demi-sourire, et les premiers livres sont en préparation.

Cela nous conduit tout naturellement à parler du groupe. Elle me laisse vite comprendre qu'elle a pris ses distances, sans doute en cessant de servir de pythie à Vivian. En revanche, elle s'est engagée, sous la conduite de Kryia, dans diverses tâches bien plus séculières ; elle est devenue la secrétaire de direction de l'A.F.I.P., une agence de presse franco-allemande que Kryia a presque complètement infiltrée. Pour quelle raison ? Mystère ! Mais la révélation la plus saisissante, c'est d'apprendre que Laurette fait maintenant un travail d'espionne. *C'est insensé !*

Je tente de le lui dire, sans trop montrer mon désarroi, et elle semble prendre tout cela à la légère. Il y a, avec elle, aux postes clés, d'autres affiliés de la synarchie, Bernard Salaün, par exemple, et sa secrétaire Marie-Rose, et Darras de Perreti, qui est nominalement le patron de l'agence, et son patron à elle, mais en réalité ne fiche rien. Du côté allemand c'est la même chose... Enfin — mais elle se rend compte qu'elle m'en dit trop, et elle se tait en m'adressant un petit sourire... Pour tenter de reprendre le

sujet sous un autre angle, je lui parle de tout ce que j'ai lu dans la presse sur la synarchie, et de l'étendue du phénomène.

« Quand je pense aux débuts ! », dis-je. « On a du mal à croire qu'il s'agit de la même chose... Et puis toutes ces rumeurs, toutes ces contradictions... »

« C'est du beau travail », conclut-elle, sur un ton d'approbation discrète.

« Il paraît même qu'on accuse Pétain d'être le grand patron de la synarchie. » J'insiste, et elle rit de toutes ses dents.

« Ah ! là, je pense que ça va un peu trop loin. On dit tout, on entend tout sur la synarchie, tu sais... »

« Mais ce n'est pas une plaisanterie quand des gens liés à la synarchie se font descendre, quand même ! Jean Coutrot par exemple, je l'ai connu, il tombe de sa terrasse, sans raison apparente, et se tue. Et son assistant, Navachine, froidement assassiné dans la rue par deux types qu'on ne retrouve pas... Et l'histoire de la perquisition chez ce Chevillon, à Lyon, la police qui découvre un exemplaire du Pacte Synarchiste, et quelques jours plus tard, lui aussi tué, et l'assassin qui court toujours... »

Plus je parle et plus je comprends qu'il y a de quoi s'inquiéter sur son sort à elle. L'angoisse m'envahit, le sentiment d'un mystère, et je n'ose pourtant pas insister... En même temps, je ressens un mélange d'indignation et d'admiration devant l'extraordinaire persistance du tandem diabolique : Vivian et Kryia.

Cette Kryia, quand même ! Après avoir été une égérie occulte de partis radicaux et socialistes, une militante aventureuse de la franc-maçonnerie féminine et de la cause des femmes en général, une gauchiste de haute volée, on la retrouve à la Tour d'Argent déjeunant avec des généraux de la Wehrmacht... Alors que, simultanément, elle s'efforce de capter le contrôle de leurs moyens d'information... Pour ne pas dire, de renseignements... J'admire cette folie si méthodique, si implacable et inventive, mais l'objectif final de tous ces retournements, de toutes ces manipulations me semble confus, trouble. Que cherche-t-elle au juste, Kryia ?

Le silence s'installe entre nous, lourd de sens et d'angoisse. Ma main se pose sur sa cuisse, sans doute dans un mouvement de protection, et je prends peu à peu conscience de ce contact, interdit par les bonnes manières ambiantes, et surtout par le code

implicite qui régit nos relations. La paume de la main me démange délicieusement : je n'ose ni la retirer, ni accentuer la pression, ni rien dire, et je ne puis l'empêcher de trembler légèrement, de sentir la voluptueuse chaleur qui se dégage du tissu. De la laine très douce, d'ailleurs. Notre silence prolonge cet état de langueur, cette communion totale... Comme autrefois, en Bretagne... Deux veaux dans un pré, deux anges dans un nid... Son regard est baissé, fixe, ses joues empourprées.

« Oh, Maurice, retire ta main, elle me brûle », dit-elle enfin. Le charme n'est pas rompu puisque ces paroles officialisent, en somme, l'aspect charnel de notre amitié, et révèlent qu'elle n'y est pas insensible. C'est franchement nouveau, elle vient de m'annoncer qu'elle n'est plus un pur esprit, et mon cœur s'emplit d'une joie folle à l'idée, à l'image, au pressentiment de ce qui va arriver entre nous. De cette merveilleuse catastrophe qui a été différée pendant bien trop longtemps — par toutes ces choses que nous avons eu l'un et l'autre tant de mal à dominer... Comment supporter Vivian ?... Mais je sens intuitivement qu'elle s'est déjà presque libérée du gourou félon, elle l'a percé à jour, le charme se rompt... Elle retourne sur terre, la belle espionne ! A l'angoisse succède une euphorie chaleureuse, le pressentiment des merveilles qui nous attendent, et la satisfaction d'avoir su attendre, de n'avoir jamais rien brusqué, et d'avoir même pu, quand il le fallait, faire le mort... Le moment va venir, mais, même maintenant, il est préférable de la laisser faire, il est préférable de ne pas aller trop vite.

« Oui », dit-elle. « Beaucoup de choses se sont passées... » Et, après une pause : « A vrai dire je n'en connais moi-même qu'un aspect, un fragment. La synarchie, tout le monde en parle, et personne n'en sait rien ; c'est la presse qui déforme tout, comme toujours. Ces histoires d'assassinat, on les utilise pour des titres à sensation, on veut faire de la synarchie quelque chose comme la Cagoule de Deloncle. Ça n'a rien à voir ! »

« Quand même, ces trois types qui ont été tués... En temps normal on n'assassine pas les gens comme ça, sans motif apparent. Le Pacte Synarchiste trouvé chez Chevillon... »

« Ecoute, Maurice », me coupe-t-elle. « Tu as tort de perdre ton temps avec ces histoires. Nous vivons dans une époque anormale, tu le sais bien... »

« Oui, peut-être ! » (Pourquoi faut-il donc que j'insiste ainsi ?)
« Mais je pense à la belle invention de Vivian. Qu'est-elle devenue au milieu de toutes ces aventures ? Moi aussi j'ai été mêlé à cette entreprise idéaliste, et te souviens-tu comment cela s'est terminé pour moi ? Je n'y ai pas laissé ma peau, c'est déjà ça... »

Je la vois fermée, fâchée, et je me reprends. Pourquoi suis-je parti en guerre contre la synarchie ?... Quelle sottise ! Je cherchais à la provoquer, pour savoir à quel point elle était encore solidaire de Vivian...

« Ecoute, je suis trop bête », lui dis-je. « Tu as raison, ce n'est plus mon affaire... C'est pour toi que je m'inquiète, comprends-le... »

Elle me sourit, mais pas comme avant, et je sens que j'ai reperdu une partie du terrain que je croyais tenir.

« Tu sais, il faut que je te l'avoue, je n'étais pas sûr que tu accepterais de me revoir quand je t'ai appelée... Notre amitié, c'est très important pour moi, je ne peux pas te dire à quel point tu m'as manqué... »

Je m'enfonce dans mon erreur. Est-il est encore temps de redresser la barre ?

« Vraiment ? », me répond-elle avec une demi-sourire. « En tout cas c'était une bonne idée de m'inviter à prendre le thé ici, tu t'es souvenu de la faiblesse que j'ai toujours eue pour cet endroit... Toi aussi tu comptes beaucoup pour moi, et j'ai souvent pensé à toi... Je n'ai pas essayé de t'appeler parce que tu es si occupé, tu as tant de travail... Hein, quel beau succès... Pourquoi ne me parles-tu pas un peu de ton grand amour, Marina ?... Tu sais comme je la trouve belle, et pas seulement belle, c'est une personne très rare... Une vraie femme, certainement... Je suis si heureuse que tu aies trouvé quelqu'un comme elle... »

« Oh, Laurette... », les mots se bousculent, s'étranglent dans ma gorge, les mots qui m'ont brûlé les lèvres depuis son arrivée : « *C'est toi que j'aime, toi seule — comprends-moi...* »

Au lieu de quoi, je reste là, muet, stupéfait, incapable de parler, de réagir.

« ...Au moins », dit Laurette gaiement, tout en rassemblant ses affaires et en se préparant au départ, « au moins, maintenant

que tu as découvert la femme de ta vie, tout va changer. Tu peux faire ton choix, répartir ton temps entre l'amour et l'amitié, avec elle tu peux être heureux, et nous deux, nous pouvons être vraiment des amis, c'est merveilleux, non ? »

Je la suis vers la porte, encombré par mon pardessus, la note à payer... Elle vient de découvrir qu'elle est pressée, m'envoie un geste d'adieu, et se fond dans la foule, un dernier sourire en profil perdu... La fatalité, la maladresse, la malchance... Heureux au jeu, le vieux dicton, on connaît, ah, on connaît...

Le froid me pique les yeux tandis que je m'intègre passivement à la foule des midinettes et des soldats de plomb, je marche sans même le savoir vers mon bureau, je m'assieds dans le noir; et pour le reste, ah oui, cette phrase idiote : « *La femme de ta vie...* » Mais n'est-ce donc pas *elle*, « la femme de ma vie » ? Qui me dira qui je suis, où je vais, ce que je fais sur cette terre ?

Je suis réveillé par l'insistance des coups frappés à la porte de ma chambre, et par la voix de ma mère : « C'est le téléphone pour toi. Rolande. Elle dit que c'est urgent, viens vite. »

Comment ça, Rolande ? Je ne l'ai pas revue depuis longtemps. Et il n'est pas huit heures du matin !

« Oui, c'est moi », dit Rolande. « Je t'appelle pour t'avertir que Laurette a été arrêtée ce matin. Elle et Kryia. Les Allemands sont venus les cueillir à l'aube, elles ont eu seulement le droit d'emmener quelques affaires de toilette. Je te téléphone d'un café, mais je te laisse, il faut que je prévienne des tas de gens. »

Et elle raccroche.

Trois mois, quatre mois ont passé depuis ma rencontre avec Laurette chez Rumpelmeyer. Le choc n'est pas facile à absorber, la nouvelle se déploie graduellement dans ma tête, par vagues concentriques, et Mars se rend bien compte qu'il s'agit de quelque chose de sérieux.

« Ça ne va pas ? Tu peux me dire ? », demande-t-elle.

Je ne peux lui dire que ce que je sais, et c'est finalement bien peu. J'explique à ma mère ce que Laurette elle-même m'a appris sur son travail à cette agence de presse... C'est bien difficile de parler d'une chose pareille...

Que faire ? J'étais littéralement assommé par la nouvelle, incapable de raisonner, et de décider quel parti prendre. Essayer

de parler à Vivian ? Je rejetai aussitôt l'idée... Sans doute Rolande m'appellerait-elle plus tard dans la journée, et je demandais à ma mère de lui rappeler mon numéro de bureau.

Les jours qui suivirent furent bien misérables : la pesanteur de l'angoisse m'entraînait vers les grands fonds, rendant vie à cet amour sans espoir. A chaque instant, l'idée de ce qu'elle était en train de subir me coupait la respiration. En réchapperait-elle, et dans quel état ? Et quand ? Le peu que Rolande m'avait dit restait vague, mystérieux... elle ne semblait pas craindre le pire. Simple inconscience, peut-être ? Mais pourquoi ne me tenait-elle pas au courant de ce qu'elle savait ?

Cinq jours plus tard, miracle, c'est la voix de Laurette que j'entendais... Elle était gaie et détendue, comme au retour d'une partie de campagne, et je me trouvai soudain incapable de lui expliquer comment j'avais ressenti toute cette affaire. Je lui proposai, ne croyant pas un seul instant qu'elle l'accepterait, un rendez-vous pour l'après-midi même, et elle me répondit : « bien sûr », comme si c'était là une évidence.

Nous nous sommes mis d'accord sur le Tea Caddy, le petit salon de thé intimiste qui donne sur le jardin de Saint-Julien-le-Pauvre... autrefois notre lieu de rendez-vous coutumier... Je ne l'ai pas encore revue, et déjà je suis retombé dans l'ornière...

Comme d'habitude arrivé en avance au rendez-vous, je suis frappé par le fait que celui-ci est la contrepartie exacte du précédent : nous sommes au printemps et non plus en hiver, et dans un autre salon de thé. Les personnages, eux, sont les mêmes — à ceci près qu'elle est habillée d'une robe légère, qu'elle sourit et n'a pas l'air de quelqu'un qui sort de prison.

« Encore un de mes endroits préférés », dit-elle en m'embrassant. « Que je suis contente d'être à l'air libre, avec ce temps radieux, je t'assure que ça vaut mieux que la Santé. »

« C'est là que tu étais ? »

« Oui, pendant quatre jours », répond-elle. « Après une journée d'interrogatoires par la police allemande à l'hôtel Delmonico. »

« Peux-tu me raconter ? »

« Bien sûr. Comme tu peux t'en douter, je ne connais pas tout... Enfin, tu sais déjà ce qui se passait à l'A.F.I.P., que nous avions noyautée : en tout cas la partie française de cette agence

Franco-Allemande. Or, de l'autre côté, le patron est un certain Hermes, un anti-nazi camouflé. Et son assistante, Hilda Sturmm, une belle blonde très sympathique avec qui je suis devenue amie, travaille pour les services secrets américains... Par quel miracle cette agence a pu être montée avec deux groupes de gens qui voulaient au départ la noyauter, ça dépasse l'entendement... Mais c'est ainsi ! Ce qui s'est passé, c'est que Bernard, qui a conservé des amitiés avec les communistes, quoiqu'il soit un fidèle de Vivian et de Kryia — eh bien, Bernard a commis l'imprudence de passer des bulletins confidentiels de l'A.F.I.P. à ses amis du Parti, des gens que la Gestapo surveillait. Les Allemands ont remonté la filière, ils ont donc arrêté Bernard, et accessoirement Kryia et moi, en pensant que nous faisions partie d'un réseau organisé... »

« Ce qui est vrai, il me semble ?... La Synarchie ?... »

« Oui, bien sûr », dit Laurette. « Tout cela dépasse l'entendement, le mien en tout cas. Je ne peux parler que de ce que je sais, je te l'ai déjà dit, et si je t'en parle, c'est que tu es mon ami. N'est-ce pas ? »

« Oh, tout à fait ! Tu ne sais pas à quel point... » Je devais avoir l'air très piteux.

« Laisse-moi finir mon histoire... Kryia s'était associée depuis plusieurs mois avec un financier nommé Vayssette, qui exploite des chantiers forestiers dans les Ardennes, entre autres choses. Pour les besoins de ses affaires elle avait établi toutes sortes de relations avec des Allemands importants, et c'est grâce à eux que notre cas, à elle et à moi, a été réglé. Enfin, étouffé... Quant à Bernard, Hermes lui-même a témoigné en sa faveur, il a minimisé la chose, tant et si bien que Bernard s'en tire avec six mois de prison. C'est dur pour lui, mais son imprudence était insensée, tout cela aurait pu se terminer beaucoup plus mal... »

Jamais elle ne s'était confiée à moi aussi complètement. J'en étais ébahie, et la questionnai sur ses intentions pour l'avenir.

« Une chose est certaine, c'est que j'ai payé ma dette envers Kryia », affirmait-elle. « Dans la mesure où j'en avais une. Jouer les Mata Hari, c'est fini, je le lui ai dit très franchement, et cela d'autant plus que personne ne peut m'expliquer à quoi tout cela peut servir. Nous nous sommes mises d'accord sur le fait que je continuerai d'habiter avec eux, Kryia et Vivian, mais sans

m'occuper de quoi que ce soit de politique... Je leur payerai un loyer pour la chambre que j'occupe. »

« Tu vas travailler, gagner ta vie ? »

Le ton sur lequel je lui pose cette question la fait rire. « Pourquoi pas ? Le seul domaine dans lequel je crois avoir quelques connaissances, c'est l'égyptologie, si cela ne marche pas, je peux faire un peu de secrétariat, je tape à la machine. »

« N'en dis pas plus ! Tu sais bien que je serais ravi de te donner du travail au Chêne. Nous sommes en plein développement, tu aurais le choix... Dis donc, ce serait formidable, non ? »

Elle sourit, me regarde d'un air songeur, puis sourit de nouveau.

« Tu crois vraiment ?... Fou comme tu es... Il ne faudrait pas que ça crée des malentendus... Marina... »

« Laisse-la donc en dehors de tout ça, nous ne nous voyons plus. Et en ce qui nous concerne, toi et moi, je te promets d'être sage ! J'aurai douze maîtresses, et toi, bien sûr, tu es libre de ton destin... Alors, tu commences quand ? »

Quelques jours plus tard, le cœur en fête, je la présentai à Guiton Chabance, à André Lejard, à Georges de Miré, et aux autres membres de ma petite équipe dont elle fit aussitôt la conquête. Je pense que mon faux air innocent ne trompait personne, et André Lejard, qui ne manquait pas d'esprit gaulois, me complimenta assez lourdement sur ma « charmante conquête ». C'était prévisible ! Comment lui faire comprendre, à lui et aux autres, la vraie nature de mes rapports avec Laurette, cette chaste passion à la Tristan et Iseult ? Impossible ! Déballer les histoires du groupe, de la théosophie, du voeu de chasteté, c'était bien sûr hors de question, ils m'auraient pris pour un fou, un attardé mental, alors que toute ma construction éditoriale ne tenait debout que grâce à leur confiance dans mon génie des affaires. Dilemme insoluble ! Je ne pouvais m'en tirer que par l'équivoque et le faux-semblant.

Je confiai à Laurette diverses tâches, pour lui permettre de se familiariser avec la maison, et je constatai assez vite que le rôle qu'elle avait joué auprès de Kryia en avait fait une assistante idéale. Auprès des fournisseurs, des auteurs, du banquier Thollot, son charme et sa douceur arrondissaient les angles, et résolvaient les problèmes.

Il advint, en particulier, que la préparation d'un album consacré aux peintures de Bonnard nous posa un problème assez spécial. Les tons de plusieurs tableaux avaient été trahis par la photographie, et le photograveur nous assurait qu'il ne pourrait nous garantir un résultat parfait qu'à partir des peintures elles-mêmes. André Lejard avait téléphoné à Bonnard à plusieurs reprises pour tenter de le convaincre de nous prêter les seize toiles qui devaient composer l'album. Il faudrait les démonter de leurs châssis, les enruler et les faire voyager de cette façon depuis son atelier du Cannet jusqu'à Paris — et retour —, ce qui impliquait deux passages de la ligne de démarcation, en dehors des autres aléas. C'était un projet fou, dont aucun assureur ne voulait entendre parler, et Bonnard lui-même, qui aurait bien voulu nous aider, semblait incapable de se décider à prendre un tel risque. A la surprise générale, Laurette s'offrit pour mener à bien cette mission, disant qu'elle aurait plus de chances de convaincre Bonnard sur place que nous n'en aurions en continuant de le bombarder de lettres et de coups de téléphone. J'étais secrètement très ému par sa courageuse proposition, et cela d'autant plus que je lui avais souvent trouvé une ressemblance avec les femmes peintes par Bonnard, fluides et charnelles dans leur halo diapré. Peut-être le peintre serait-il sensible à la ressemblance, à cette allusion atmosphérique que je ressentais moi-même si fort ?

Huit jours plus tard Laurette était de retour avec un épais rouleau de toiles, riant de notre surprise, et nous assurant que tout s'était passé sans la moindre anicroche. Elle avait déjeuné trois fois chez Bonnard, qu'elle décrivait comme un vieux monsieur délicieux, et quand André Lejard lui posa à son sujet une question aussi indiscrete que prévisible, elle l'envoya promener avec beaucoup de charme et d'aisance. Son statut dans la maison s'était trouvé confirmé, renforcé par la façon dont elle s'était acquittée de sa mission, mais cela n'adoucissait en rien mon esclavage. Notre travail commun fournissait le prétexte d'un voisinage constant et de déjeuners pris soit en tête à tête, soit avec divers amis, dans les restaurants de marché noir du voisinage, en particulier le Zatoste, qui était de style basque et fort opulent. Elle se méfiait davantage des sorties nocturnes, plus équivoques et sans doute pensait-elle que, pour sa propre

sauvegarde, il était sage de me laisser mener ma vie de célibataire, ou plutôt de m'y contraindre, afin que je trouve ailleurs ce qu'elle se refusait toujours, et toujours avec la même douceur amicale, à m'accorder.

Plus j'essayais de comprendre la situation, plus l'éénigme m'apparaissait multiple, impénétrable. Une chose était pourtant claire : la défaite de Vivian. Alors qu'il m'avait maudit avec cette phrase aussi définitive que grandiose : « *Le soleil s'est couché pour vous* », voilà que je triomphais, au moins sur le plan professionnel et mondain, tandis qu'il se voyait discrédité par l'échec de tous ses plans : un gourou en faillite, en somme, qui ne survivait, en se cachant, que grâce à celle qu'il appelait son associée karmique, l'inimitable Kryia... Les deux sœurs inconditionnelles, Jackrosen et Rosenode, et deux ou trois vieux disciples blanchis sous le harnais, c'est ce qui restait de la petite armée de fidèles prêts à tous les sacrifices, à toutes les aventures, qui composait l'ashram avant la guerre. Finie l'Europe des Etats Généraux de la Jeunesse, la Synarchie envolée et défigurée — et surtout, surtout, le démenti cinglant du destin : pas de César ! Personne n'était apparu qui puisse ressembler, de près ou de loin, à l'image qu'on se faisait du messie politique, le fondateur inspiré du monde futur, celui dont Vivian se considérait comme le Jean Baptiste ; l'annonciateur et, pour ainsi dire, le protecteur — voire, grâce au projet d'union de César et de Rolande, la fille de la maison, une sorte de beau-père par ricochet...

Rolande et Laurette vivaient encore dans l'appartement de Cluny mais, pour l'une comme pour l'autre, il s'agissait d'un arrangement provisoire dicté par leur fidélité à Kryia, en premier lieu, et aussi par la pitié qu'elles ressentaient sans doute pour Vivian. Kryia elle-même avait reconvertis toute son activité créative : la conspiration occulto-politique avait été abandonnée au profit des affaires.

Et pourtant cette femme exceptionnellement intelligente avait refusé, tout en opérant sa reconversion, l'échec multiple qui avait détruit l'ashram. Son lien avec Vivian, qui avait peut-être débuté autrefois par une banale affaire de séduction, s'était transformé en une sorte d'alliance supra-terrestre délirante, nourrie de prophéties apocalyptiques et de projets cosmiques. L'impulsion venant de Vivian, Kryia avait mis tous ses dons au

service de projets déments auxquels la puissance d'affabulation peu commune de Vivian rendait une sorte de réalité visuelle irrésistible. C'était là le grand art, le don suprême qui faisait de lui ce personnage magnétique dont la présence seule suffisait à désarmer les incrédules, à métamorphoser les phantasmes les plus aberrants en admirables actions...

Elégamment assis sur son divan de fakir, nimbé par la fumée diaphane d'encens rares, sa parole était reçue par les disciples comme la révélation d'une réalité supérieure, inaccessible aux intelligences ordinaires. J'avais vu à ses pieds des hommes de science, des administrateurs de sociétés, des banquiers qui buvaient ses paroles avec la même expression de ravissement — inscrite sur des masques pourtant burinés par la méfiance et par le scepticisme — que celle qu'on pouvait lire sur les visages frais et naïfs des membres juvéniles de l'ashram.

Rien ni personne ne pouvait résister à Vivian, et c'est sans doute ce qui l'avait amené, dans un esprit de pur défi, à se lancer dans son programme de plus en plus précis de prédictions et de projets extra-terrestres. Il avait finalement passé la barre, il avait décidé que son pouvoir lui donnait tous les droits, et le plaçait nettement au-dessus de l'intelligence humaine banale, et y compris celle d'hommes de science et d'expérience. Il imposait sa vision à notre destin, à l'humanité entière, et même à la terre qui nous portait... Sans doute, cette démesure absolue était-elle sa seule excuse, son ultime alibi... Ce n'était pas lui qui s'était trompé, mais le destin lui-même ! Triste époque...

Il m'était impossible, pour ma part, de ne pas savourer la victoire que j'avais remportée sur mon ex-gourou en lui arrachant celle que mon cœur trop humain avait choisie, sa disciple préférée, celle dont l'œil intérieur avait si longtemps servi à Vivian de lanterne magique.

Après nos retrouvailles, je m'étais risqué à demander à Laurette ce qu'elle pensait de ses fameux dons de pythonisse. La question lui déplaissait franchement, mais elle s'efforça d'y répondre.

« Nous voyons tous des tas de choses, il suffit de fermer les yeux, de se laisser aller... Vivian m'a appris à pousser cette faculté plus loin, à m'effacer devant les visions, et à les décrire d'une façon plus cohérente... Peut-être étais-je hypnotisée par

lui, par sa voix, par quelque chose en lui, c'est possible. En tout cas j'étais vraiment plongée dans un état second, très loin à l'intérieur de moi-même, dès qu'il me l'ordonnait, c'est certain. »

« Je me souviens encore de ces séances, du regard que tu avais en rouvrant les yeux... La marque qui apparaissait sur ton front... »

« Oh, il ne faut rien exagérer... Il y a un passage difficile quand on revient à la conscience, quand on est forcé de traduire ce qu'on a cru voir par des mots... C'est alors que l'exercice devient très aléatoire. Moi-même j'étais franchement contre, mais puisque Vivian le voulait absolument... Enfin, j'étais toujours torturée, après coup, quand il se mettait à interpréter mes visions. Parfois, tu t'en souviens, je protestais, car son interprétation me semblait tellement gratuite, et souvent si éloignée de ce que j'avais cru ressentir... Il fallait toujours qu'il décortique ces images pour prouver qu'il avait raison, lui Vivian, et que ses projets les plus fous étaient conformes au plan de l'univers, aux secrets des dieux... »

J'étais émerveillé par sa simplicité, la confiance qu'elle me témoignait. Je la serrais dans mes bras avec l'énergie du désespoir, et elle me souriait, le regard doux, un peu triste, se dégageait lentement de mon étreinte, avec un demi-sourire désolé. Elle venait de perdre un amour surhumain, une famille spirituelle qui avait été pendant des années sa seule famille. En fonder une vraie eût posé le problème de nos rapports toujours ambigus, de leur aboutissement. Le cheminement de nos relations le long des années faisait que, si jamais elle renonçait à la virginité mystique, il lui serait virtuellement impossible de choisir un partenaire autre que moi. Aux yeux de tous nous étions déjà un couple. Bien que non mariés et vivant séparément, nul ne pouvait hésiter à reconnaître l'intensité du sentiment qui nous unissait, cette amitié amoureuse qui suscitait l'envie et l'admiration de tous. Je baignais dans un monde de délices perverses d'une intensité rare, poignante, et la proximité de Laurette, sa chaleur, sa voix, son regard me plongeaient dans une extase de frustration, un délire érotique à vide qui confinait à la démence clinique. Elle ne pouvait ignorer ces puissants effluves, ces tourbillons fous qui m'agitaient sans cesse, et je pense qu'au

fond d'elle-même elle les accueillait avec une certaine délectation.

Peut-être avait-elle raison ? Nous vivions à l'insu de tous une histoire merveilleuse parce que cruelle, impossible, folle, injuste. Que serait devenue notre belle passion si nous l'avions assouvie ? Nous serions entrés de plain-pied dans le cycle des malentendus et des jérémades, ah pas ce soir je t'en prie, j'ai mal à la tête, des soirées sans espoir au coin du feu... Aff-reux !

Ma vie était bien plus intense que du temps de Marina, c'était l'extase permanente. Je passais beaucoup de temps à la parer, à l'habiller selon mon goût, choisissant les tissus et les tons, mettant en valeur sa beauté.

Bien entendu, le jour viendrait où cet état d'équilibre anormal serait brisé. Et je persistais à désirer cet aboutissement plus que tout au monde. Elle-même le savait et se complaisait dans cette expectative infinie, langoureuse, qui rehaussait si bien sa féminité... En attendant, nous cachions notre jeu.

Au printemps eut lieu une expédition en direction de la Haute Provence. Nous étions quatre : Laurette et moi, Marie-Paule et Odilon. Un voyage à l'aveuglette, plein de périls, qui impliquait le passage par la ligne de démarcation à Vierzon. Les trains étaient très surveillés, mais nous n'avions pas le choix. J'avais depuis longtemps oublié que ma carte d'identité était fausse, et je ne me faisais plus de soucis à ce sujet ; en revanche, Odilon n'ayant pas encore pu obtenir sa feuille de démobilisation, il était dans une situation fâcheusement irrégulière. Il devait nous quitter juste avant Vierzon pour traverser clandestinement la frontière entre les deux France, de nuit, à pied, et de là se rendre à Vichy pour se faire officiellement démobiliser. Après quoi il nous rejoindrait à Clermont-Ferrand d'où nous repartirions vers Orange.

Prendre des vacances n'était pas facile, c'est certain, mais toutes ces épreuves donnaient à chaque voyage le caractère d'une odyssée surréaliste, et l'aventure était toujours en elle-même rafraîchissante. Le train était plein à craquer au départ, comme toujours, et nous fûmes obligés de dormir par terre dans un couloir, entortillés et entassés les uns sur les autres, si bien que je servis de matelas à la jeune fille de mes rêves, et que ce rôle de

matelas amoureux faillit me faire sombrer définitivement dans la démence.

Après mille péripéties nous nous retrouvâmes tous les quatre sains et saufs à Orange, et nous décidâmes de prendre le train pour Vaison-la-Romaine.

Ce train se révèle être un tortillard inspiré qui se faufile entre les sites les plus fabuleux, terres aux tons d'or et d'ocre, pitons porteurs de vieux castels et d'églises inaccessibles qui pourraient fort bien être les portes du paradis. Le visage brûlé par le soleil et le vent chaud, sur la plate-forme arrière — dans le plus pur style Far-West — de notre tortueux tortillard, nous atteignons le comble de la surprise et du bonheur.

A Vaison, belle cité endormie, nous ne faisons que passer, car notre objectif est l'arrière-pays et les montagnes sauvages, où nous projetons de camper. Sac au dos, nous nous lançons dans cette marche stimulante vers les hauteurs, à la recherche d'un certain site sans égal que connaît Marie-Paule, au-delà et au-dessus de Buis-les-Baronnies. Nous le découvrons à la tombée de la nuit, et c'est un enchantement, la véritable création du Bon Dieu. Nous nous endormons en plein air, la tête dans les étoiles, et nous nous réveillons la tête au soleil, le jeune soleil du matin qui nous caresse de toute sa douceur. Non loin de notre campement, un petit torrent d'eau limpide scintille entre les pierres, cascadant vers nous depuis les hauteurs de la montagne toute proche, sœur aînée de la nôtre, et il forme une série de baignoires naturelles où nous nous plongeons avec des cris d'extase.

A peine rescapés de la ville, au bout de trois jours seulement nous avions perdu jusqu'au souvenir de la vie citadine. Mais la faim nous tenaillait, car les maigres provisions que nous avions apportées s'étaient vite épuisées, et les belles montagnes qui nous entouraient n'avaient rien d'autre à nous donner que leur magnificence. Quelques cerisiers nous offraient, par dérision sans doute, leurs fruits verts (nous n'étions encore qu'à Pâques), et sur les pentes avoisinantes il ne poussait guère, à perte de vue, que de la lavande. Nous sommes donc descendus, comme des loups affamés, de notre montagne, espérant nous régaler dans l'unique hôtel de Buis-les-Baronnies. Hélas ! Une maigre galette de pauvres céréales, frite dans l'huile, plus quelques olives

noires, tel était le menu de cet établissement gastronomique, autrefois réputé. La misère alimentaire qui sévissait dans le Midi dépassait ce qu'on aurait pu imaginer à Paris, et quand nous nous remémorions nos voyages en Normandie, où le lait et le beurre servaient à engraisser les bestiaux, nous nous sentions aussitôt labourés par des spasmes pénibles de l'estomac, puis en proie à des gargouillements terrifiants, irrépressibles, par le biais desquels cet organe manifestait sa fureur devant tant d'injustice.

En outre, j'endurais les pires supplices près de ma bien-aimée, dans des conditions si merveilleusement idylliques... Là aussi l'injustice était criante, et cruelle : comment l'amour pouvait-il se refuser sous ce soleil rutilant ? La nature tout entière, autour de nous, entonnait un hymne à la vie, à l'amour, à la joie, et celle dont tout dépendait affectait de ne se rendre compte de rien. Ni les chairs nues et brûlantes, ni l'eau cristalline du torrent, ni les nuits étincelantes et romantiques, ni mes manœuvres désespérées, ni le spectacle de ma terrible frustration ne parvenaient à la flétrir. Nos deux compagnons nous observaient avec un certain désarroi, mais qu'y pouvaient-ils ? Ils semblaient penser que j'aurais dû me montrer plus habile, et leurs reproches implicites me faisaient perdre le peu de confiance qui subsistait en moi. J'avais été bien trop longtemps un amoureux transi, l'échec et le rejet m'étaient devenus trop familiers. Loin de la conquérir, je la bloquais à l'intérieur de son refus. Nous vivions un amour sans amour qui paraissait lui suffire, et je ne parvenais pas à décider s'il s'agissait là d'une réelle froideur de sa part, ou d'un jeu pervers à demi conscient, qui aurait consisté à me pousser jusqu'à l'extrême limite de mes contradictions. Et pourquoi ? Seule la Déesse pourrait répondre...

Il y eut une nuit particulièrement mélodramatique qui se déroula dans une jolie chambre de l'hôtel du Buis. Se sentant fiévreuse et fatiguée, elle m'avait demandé de lui louer cette chambre, et je m'étais aussitôt attribué le rôle d'infirmier, couchant dans le lit situé aux antipodes du sien. Ma fièvre était bien pire que la sienne, dont on ne connaissait d'ailleurs pas la nature, et la chaleur douce de la nuit, la proximité de son corps brûlant sous les draps à la blancheur bleutée, tout cela contribua à ce qu'on ne peut décrire que comme une tentative de viol, indécise mais obstinée, et répétée plusieurs fois.

Je m'attendais à une scène atroce le lendemain : rupture et anathème, reproches tragiques... Je reçus un aimable sourire et un baiser sur la joue. Était-ce une invitation à recommencer ? Je me rendis vite compte que le statu quo restait de rigueur — et qu'il le resterait jusqu'à la fin des temps... Vivian avait gardé mystérieusement le contrôle de sa vestale.

Johny Hess (Johny et non Johnny, notez-le) remplaçait Charles Trenet, le Fou Chantant, qui était, paraît-il, Juif : quel dommage !

Johny Hess, ce nom synthétise l'Amérique et l'Allemagne, les deux pôles de notre existence onirique qui frétille entre le bien et le mal. « *Je suis swing !* », brâme Johny de son piano, et nous savons tous que ce rythme, ce pas de danse, sont nés de l'habitude de zigzaguer entre les gouttes d'eau. On ne peut rester Français qu'à condition d'être ultra-léger, impondérable, insaisissable. L'espèce Zazou née de la génération swing se costume de semelles épaisses, de pantalons en sifflet dont la silhouette mince contraste avec l'ampleur juponante des vestons-sacs extra-longs, et de cols de chemise extra-hauts dits « cols-à-manger-de-la-tarte », que serre étroitement une cravate filiforme. La coiffure, crêtee par-devant, lubrifiée et aplatie sur les côtés, complète le personnage. Ces zazous atteindront-ils jamais l'âge mûr et, si oui, dans quel état ? Mais la vie est aussi puissante que nos œuvres sont fragiles, et la croûte terrestre en a vu d'autres.

Bien que j'appartienne à cette génération perdue, mes nombreuses réincarnations antérieures me donnent cent mille ans d'avance sur ces têtes de linottes. Hélas, à quoi me sert ce potentiel dans un monde aussi clos et chimérique, aussi irrespirable ? Le cafard me terrasse, parfois je m'écroute et dors quatorze heures d'affilée, par dégoût de tout et de moi-même.

Privée de communications et d'échanges nourriciers, de la variété nécessaire des paysages humains et naturels, la vie se retourne sur elle-même et devient mauvaise. Les dieux se drapent de vert-de-gris et se muent en démons de métal froid.

L'Association Jeune France, créée à distance par Vichy en 1940, avait donné un instant l'espoir d'une renaissance intellectuelle à Paris. Elle réunissait des gens tels que Paul Flamand, Xavier de Lignac, Maurice Blanchot, et mon ami Georges Pelorson. Ce dernier me présenta à Jean Dasté (qui valse si bien sous l'eau dans *l'Atalante*), et ensemble nous passâmes pas mal de temps à discuter un projet de revue. Mais l'impossibilité de tourner le problème de la censure rendait irréalisables ces plans, et ils furent abandonnés. Il en était de même pour toutes les autres tentatives de Jeune France, qui allait à la dérive. Georges Pelorson se laissa recruter par le Secrétaire Général à la Jeunesse : ses bons yeux myopes voyaient en Vichy, ce mélodrame de paillasson, une tragédie à la Shakespeare. Sous Lamirand, cet innocent fut bombardé Secrétaire Général-Adjoint pour la zone occupée, avec voiture, chauffeur, et un superbe bureau rue Saint-Honoré où j'allais parfois le chercher pour déjeuner. Il avait pris pour secrétaire une charmante blondinette dont le charme espiègle semblait avoir transformé sa vie austère. Je le découvris même un jour avec un gilet en tartan et une cravate à fleurs... Elle s'appelait Josée, et ses roueries n'étaient pas dénuées d'humour.

La presse était uniformément dégoûtante : le seul journal un peu honnête à Paris était le *Pariser Zeitung*, le quotidien allemand, car il opérait au-delà du mensonge. Je m'étais fait un ami dans cette forteresse, un nommé Kornicker, qui était sans doute un Juif camouflé, et en tout cas un anti-nazi conscient et organisé : il avait des antennes un peu partout et me rendit bien des services par la suite, toujours parfaitement désintéressés, d'ailleurs. A *Aujourd'hui* je remarquai la présence inattendue du charmant Robert Desnos, qui y faisait les chiens écrasés de façon surréaliste tout en complotant contre la direction, les Nazis et la bourgeoisie vichyssoise. Mon ami Lucien Combelle, ancien secrétaire de Gide, après un passage à la *Gerbe d'Alphonse de Chateaubriand*, dirigeait *Révolution Nationale*, une feuille hebdomadaire lamentable, mais quand même pas aussi vile que le

Pilori, Je Suis Partout et *L'Appel*, dans la mesure où elle ne recourrait pas comme les autres à la délation systématique. *Les Nouveaux Temps* de Jean Luchaïre singeaient sans convaincre personne, le défunt *Temps*, et *L'Œuvre* de Marcel Déat servait de refuge à d'anciens gauchistes qui avaient choisi de trahir leur passé plutôt que de lâcher leur porte-plume. L'énorme indemnité d'occupation que Vichy payait aux Allemands permettait à ceux-ci d'entretenir grassement leurs journalistes, dont le rôle principal était de traîner Vichy dans la boue.

C'était abject.

La défaite de 1940, suivie par l'effondrement de l'Etat Français et de sa bourgeoisie, n'avaient finalement pas réussi à asseoir la victoire d'Hitler. Plus que les exploits méconnus de la Résistance, plus même que les arrestations et déportations de Juifs qui commencèrent à se produire sur une grande échelle au cours de l'été 42, ce fut la capacité de survie intellectuelle des Français qui mit les nazis en échec... Je dis bien des Français, et non de la France. Car l'Etat Français n'était plus. Ce reste d'Etat croupion qui achevait de se décomposer à Vichy, ce n'était certes pas la France, pas plus que l'organisation du jeune et bouillant de Gaulle à Londres. Les diverses expéditions que je fis, pendant les années d'Occupation, en Normandie, en Bretagne, en Bourgogne et en Auvergne, dans le Sud-Ouest et dans le Midi, me montrèrent une image non pas d'un pays uniforme mais, au contraire, d'une grande variété de pays fort différents les uns des autres, chacun vivant sa vie modestement et de façon autonome, comme si ce fameux Etat Français n'avait jamais existé. Depuis des siècles on s'était efforcé de les réduire, de les effacer, de les sacrifier à la gloire de l'Etat centralisateur. Les rois en avaient fait des provinces — du mot dont les Romains usaient pour désigner les territoires conquis. Et la République les avait découverts en départements, comme on découpe un saucisson, pour effacer jusqu'à leur souvenir. Or, après l'écroulement de l'Etat, on redécouvrait soudain leur existence. La France n'est pas une nation, mais une mosaïque de nations.

Et Paris avec l'Ile-de-France est, dans cet ensemble, un pays parmi les autres, concentré comme un soleil. A cause de la disette politique, Paris éclate en spectacles pour l'œil et l'esprit,

qui tous célèbrent le drame de la France, chacun sur un ton différent. De *La Reine Morte* au *Soulier de Satin*, des *Visiteurs du Soir* aux *Enfants du Paradis* en passant par *Le Corbeau*, des Folies-Bergère au concert Mayol, de Sartre à Malraux en passant par Camus, sans oublier les autres, ni même Sacha Guitry, et tous les merveilleux acteurs de cette époque fastueuse... Si l'Etat Français rend l'âme à Vichy, à Paris les baladins se portent bien.

Quant à la politique, elle a pris un tour affreux dès l'été 41. Les attentats, les étoiles jaunes, les fusillades d'otages, le travail forcé en Allemagne, les déportations, le désespoir et l'humiliation... A Vichy, Darlan collabore activement pour tenir Laval à l'écart. A Koenigstein, le général Giraud s'évade de sa forteresse. Puis Laval revient en force, chasse Darlan et réduit le maréchal au rôle de potiche. Le vieillard en crèvera de rage : « Plaignez-moi, je ne suis qu'un homme à la dérive », pleurniche-t-il. Sur ce, les Américains débarquent en Afrique du Nord, en grand désordre, faisant couler à flot un sang inutile. On les attend aussi sur les côtes de Provence, où ils ne sont pas près de débarquer, et l'armée de l'armistice tout entière s'apprête à prendre le maquis pour les aider, tandis que les Allemands s'apprêtent à envahir la zone libre. En quittant la France, Giraud remet un plan d'opérations très complet à de Lattre de Tassigny, et Laval prend la route pour Munich, où le Führer l'a convoqué, pour se venger sur lui et sur la France des malheurs qu'il subit un peu partout dans le monde. Depuis la fuite démente de Rudolf Hess, tout tourne mal : les Anglais se rebiffent et détruisent l'Allemagne par les airs, la Syrie est perdue, les Russes réorganisés, Rommel en déroute, les Japonais en mauvais état. Et voilà les Américains qui approchent... Que faire d'autre sinon griller encore plus de Juifs, et en faire baver aux Français ?... Faites entrer Herr Laval.

Au même instant, l'armée de l'armistice a déjà quitté ses cantonnements et se dispose à reprendre les armes contre l'Occupant. Cent mille hommes en théorie — bien moins en fait — avec un équipement dérisoire : de Lattre sait que ce ne sera qu'un baroud d'honneur, mais il part, bon gré mal gré. Les contre-ordres arrivent, personne ne le suit plus, il erre dans la campagne, seul, dégoûté... Le grand Etat-Major à Vichy quitte en bloc les bureaux, quarante officiers convergent de nuit sur la ferme de La Rapine, à trente kilomètres de là, où se trouve,

auprès d'une écrémuse endommagée, une installation clandestine de télécommunications due au génie inventif du général Piquandart. On attend Pétain à tout instant — à moins que Weygand ne l'ait déjà emmené à Alger... On attend surtout le grand débarquement allié... On attend, on attend jusqu'à l'aube. Rien. On boit un bol de lait à la vacherie, puis on se disperse en se souhaitant bonne chance. Peu après les Allemands passent la ligne, occupent la zone libre en quelques heures, et désarmant sans coup férir les troupes de Vichy. La France sans armée est réduite à l'état de patrie poétique. Sans l'Etat, elle n'est plus qu'un état d'âme.

Est-ce un mal ?

La décentralisation, la désétatisation sont dans l'air. Aux Etats-Unis, tout en préparant la guerre, Roosevelt fait établir secrètement un plan de refonte administrative du territoire par un régionaliste aux idées révolutionnaires, Howard Odum : vingt-trois régions remplaceront les quarante-neuf Etats, chacune étant définie par une unité de population et de conditions géophysiques. Cette opération de visionnaire couronnera l'œuvre d'un homme d'Etat sans pareil, qui sait tirer parti de tout, la crise, la guerre, Hitler, Staline, les folies de la politique. Aussitôt la victoire assurée, les peuples d'Amérique vont accomplir leur seconde révolution, mais personne ne s'en doute encore.

En attendant, l'année 1943 commence mal.

D'abord mon frère Eric. A dix-sept ans il est encore un gringalet qui souffre de sa petite taille, mais vif et combatif, et amateur de pugilats. Il m'attaque, je me défends comme je peux, il tombe, et reste par terre. Le docteur m'apprend peu après que j'ai cassé la colonne vertébrale de mon cadet, ni plus ni moins. Stupeur. Il devra rester allongé plusieurs mois, plusieurs années peut-être, nul ne sait. En fait, cela lui donne juste le temps de rédiger un manuel de littérature latine pour débutants, dont il est le premier à avoir besoin. Pendant quatre mois, on ne peut qu'espérer, et quand il sort enfin de son lit et fait en vacillant ses premiers pas de convalescent, nous constatons qu'il a grandi de quinze centimètres. Son squelette adolescent est surmonté d'une tête de bébé, blondinette, écarquillée et frisottée. Une erreur de

la nature ! Il contemple sa mère de haut, tout surpris de se retrouver dans une stratosphère inconnue.

Que faire d'un être pareil ? Ma mère téléphone aux Auroire, des gens que nous avons connus du temps de Rozoy, et ils contactent un de leurs cousins, fermier dans la région, qui accepte d'engager le jeune homme comme charretier et valet de ferme. Parfait. Ça lui donnera tout ce qui lui manque, à ce bambin... J'aimerais pouvoir trouver une solution aussi facile au problème de Petit Pierre, un jeune copain, Arménien de père et Français de mère, que j'avais rencontré dans la forêt de Fontainebleau, et à qui j'avais donné un vague travail aux Editions du Chêne. Sommé par les autorités de partir travailler en usine en Allemagne, il avait d'abord décidé de ne pas y aller, de se cacher. Et puis — crainte des conséquences pour sa famille, peur d'une vie de clandestin, et tout le reste —, il avait fini par se résigner.

Son père était vieux et malade, alité et condamné. Pas d'argent, petite sœur à l'école, mère accablée d'une charge inhumaine : bref, il avait bien des arguments à faire valoir pour obtenir un délai. Or les bureaux de recrutement du S.T.O., dirigés par des fonctionnaires nazis totalement dépourvus d'âme, avaient refusé tout délai. Les volontés du Führer, n'est-ce pas, excluent la prise en considération des cas particuliers... Ce qui explique l'incident suivant.

Animé d'un noble courroux, je décide d'aller au centre du S.T.O. dont dépendait Pierre, boulevard de Sébastopol, et d'essayer de faire entendre raison à ces gens. Après tout, j'étais l'employeur du jeune homme. On m'envoie à l'étage supérieur, et j'y trouve un fonctionnaire assis à un bureau chargé de paperasses, qui refuse de lever le nez de ses écritures pendant que je présente ma requête... J'attends, je commence, j'hésite, me reprends, explique : peine perdue. Que je me taise ou que je parle, pour lui, c'est du pareil au même, ordre du Chef, Heil Hitler, pas question qu'il fasse mine de m'écouter. Le costume en ersatz plissé aux commissures, la pastille à croix collée au revers, le crâne plein de sciure de bois, le teint plombé à cause de l'abus de mauvaise choucroute, cet étalage insolent de toutes les médiocrités me plonge dans un paroxysme de rage soudaine, si violente que j'empoigne son encrier et en frappe convulsivement

la table sous son nez, tout en lui aboyant à la figure des insultes incohérentes, adoptant sans m'en rendre compte la voix hystérique du Führer lui-même. Scène frénétique, instantanée, pulsion de folie extrême, éclat de rage totale : con-fron-ta-tion ! Le bonhomme se lève, la bouche ouverte, mais déjà j'ai compris : d'un bond je quitte la pièce par une porte alors que ses collègues arrivent par l'autre, attirés par le vacarme. Je croise un soldat à mitraillette montant au pas de course dans l'escalier. Avant qu'il se retourne, j'ai déjà atteint le trottoir, faisant signe à Pierre qui m'attendait sur un banc de filer de son côté. *Sauve qui peut !* Je tourne le coin de la rue à toute allure, sans ralentir ni me retourner, puis un autre virage, un troisième, encore un, jusqu'à ce que, hors d'haleine, je finisse par m'arrêter dans une ruelle, en nage malgré la bise d'hiver... Personne en vue, encore un miracle. Adossé à une mesure, je me dis qu'il y a vraiment un dieu pour certaines catégories de fous. Alors que je reprends mon souffle tout en m'épongeant le front, je suis soudain frappé par ce que dit la plaque bleue en face de moi : *Impasse du Désir*. Ça alors... Ce n'est plus Hitler qui me court après, c'est ce vieux problème métaphysique. Chaque tour d'horloge, Dieu tombe.

Ayant retrouvé mon souffle, je prends le chemin de la rue La Fayette, car c'est là que je suis sûr de retrouver Pierre à notre point habituel de ralliement, le Restaurant des Diamantaires. Chavarche, un autre copain Arménien, Pierre et moi, avions scellé notre amitié au cours de week-ends passés à arpenter les sites sans pareil et les sous-bois inspirés de la forêt de Fontainebleau, et il nous arrivait de poursuivre nos aventures dans les bas-fonds parisiens qui fournissaient d'intéressants contrastes aux fraîches séductions de la nature.

Je pousse donc la porte de cet établissement hors catégories pour me retrouver aussitôt, comme Alice au Pays des Merveilles, dans un monde totalement différent. De l'autre côté du miroir la réalité qu'on découvre est celle d'un caravanséral sombre et enfumé, aux murs couverts de tapis d'Orient, où grenouille une humanité se nourrissant de trafics subtils et cruels, qui n'a certes rien de commun avec la banale population parisienne du monde extérieur. Le marché noir y est érigé en art, en religion, avec ses docteurs de la foi et ses muezzins, ses courtiers, ses mouchards, ses faussaires, et ses experts en contrebande.

Sous la faible lueur des lampes de cuivre aux verres multicolores, tout est à double sens et à double fond, pelisses et semelles de bottes aussi bien que violons, marchés et serments. Les conversations à voix basse chuchotées autour de notre table nous parviennent non seulement en arménien mais en russe, en libanais, en grec, en turc, et dans une bonne douzaine d'autres langues ou dialectes. Pas un mot de français dans tout cela, sauf parfois, avec un très fort accent, en manière de plaisanterie ; et de yiddish, encore moins. Pas un éclat de voix. Des masques plissés ou gonflés, patinés, creusés par l'attente, par la sagacité du chasseur, les yeux mi-clos dans la fumée bleue, c'est un conclave de tapirs et de vautours truffé de quelques hyènes et chacals mal déguisés, et de maints rats d'Orient.

Pesant et débonnaire, Raffi, l'amphytrion de cette caverneuse taverne, émerge parfois de l'alcôve où il passe ses journées, assis au fond de la salle, et après avoir fait sa tournée entre les tables, posé la main sur quelques épaules et susurré quelques secrets dans des oreilles attentives et poilues, il vient nous serrer la main avec une bienveillante obséquiosité. Il se fout bien de Pierre et de Chavache, à vrai dire, c'est moi qui l'intéresse, car il me croit riche. Il cherche à deviner qui sont mes amis invisibles, mes protecteurs. Il ne croit guère à mon commerce de livres, qui pour lui ne saurait être autre chose qu'une couverture.

Les protections, en revanche, c'est la réalité de tous les jours, de la vie, des affaires, et il voudrait bien percer le secret de « l'homme riche », comme il me désigne, paraît-il, dans ses échanges en arménien avec mes deux compagnons. Car il affecte de ne parler ni comprendre le français, ce qui réduit nos dialogues à des regards interrogatifs. Moi aussi je me pose des questions au sujet de ce personnage massif, noir de poil et au cuir épais, dont le nez surgit comme un piton agressif de quelque Ararat archétypal, plus montagne que corps d'homme. D'où vient-il ? Pierre lui-même n'en sait rien, car si Raffi parle l'arménien, le géorgien, et plus ou moins bien tous les dialectes de la région, il reste totalement muet quant à sa propre histoire, ses origines. La seule chose certaine qu'on sache de lui c'est que sa femme, une blonde lascive aux larges hanches, plus très jeune mais encore assez belle, est Russe.

Pierre entre à son tour dans le royaume des ombres, bientôt

Chavarche nous rejoint, et nous le mettons au courant de la confrontation héroï-comique avec les Allemands du S.T.O. Pierre est dans un état d'abattement qui fait pitié, il ne lui reste plus que deux jours jusqu'à la date de sa convocation pour le grand départ, à la Gare de l'Est. Combien de fois n'avons-nous pas dit à Pierre, Chavarche et moi, qu'il avait toute latitude pour prendre le large. Les réfractaires au S.T.O. alimentaient les maquis de la Résistance qui se constituaient de plus en plus nombreux dans le Vercors, et dans bien d'autres régions, mais, en dehors de cette solution extrême, il était fort possible de survivre à la campagne, en Normandie, par exemple, où Pierre avait de la famille.

Et, pourquoi pas, à Paris même : la plupart des clients de Raffi n'étaient-ils pas dans une situation plus ou moins clandestine ? Moi aussi, qui étais du même âge que Pierre et n'avais pas fait, tout comme lui, de service militaire, j'avais reçu ma convocation pour le S.T.O., et ma réaction automatique avait été de recacher l'enveloppe officielle, d'écrire dessus « parti sans laisser d'adresse », et de la ré-expédier à l'administration intéressée. L'idée ne m'était même pas venue de fuir, de me cacher, j'étais resté tout bonnement chez moi. Mais Pierre ne connaissait que trop bien mon histoire, et ce qu'il appelait avec agacement « mon inconscience » ne faisait qu'aggraver son désarroi.

« Tout le monde n'est pas fou comme toi ! », protestait-il, au bord des larmes. « Si ça te chante de faire courir des risques à ta famille, c'est ton affaire. Moi, je ne peux pas. Ma mère, mes sœurs, mon père au lit qui n'en finit pas de mourir, tu vois ce que ça donnerait si les Allemands débarquaient. Non, ce n'est pas possible. »

J'étais fou, certes, mais c'était pour moi la seule façon de combattre la folie ambiante de l'époque. Un contre-feu de folie, en somme. J'avais gardé l'appartement de Neuilly où vivait ma famille, et où j'étais toujours officiellement domicilié sous mon nom originel de Kahane. J'y couchais plus ou moins régulièrement, et il eût été facile de m'y trouver. Par ailleurs je faisais mon métier d'éditeur sous le nom de Girodias, et je menais une vie mondaine active. Le fait que ma carte d'identité truquée avait triomphalement résisté à l'épreuve du feu lors de mon interroga-

toire par la Gestapo, dans les premiers temps de l'Occupation, l'avait transformée, à mes yeux, en un document réellement officiel, inattaquable, indiscutable, qui me mettait à l'abri de toute inquiétude... Quand je voyais l'angoisse de Pierre devant tous ces faux problèmes de légalité, ces chimères du S.T.O. et autres monstruosités nées du cauchemar de l'Occupation, j'en étais ému, tourmenté, mais irrité aussi, car je pensais qu'il avait tort.

« Arrête de me regarder avec ces yeux de merlan frit », me jeta Pierre, hargneusement. « Tu m'embêtes, à la fin. Ce n'est pas parce que tu marches sur les nuages avec tes affaires mirobolantes, tes poules à fanfreluches, et le reste, qu'il faut croire que c'est facile pour les autres. Enfin, comprends un peu... »

« Eh, les gars », dit Chavarche de sa voix traînante, « vous faites trop de pétard, ce n'est pas le lieu... C'est vrai que ce con de Pierre pourrait attendre la fin de la guerre dans la forêt, Fontainebleau n'est pas loin, on irait le voir tous les week-ends, mais bon, ce serait trop simple, ou trop compliqué, je ne sais plus... Enfin, il y a toujours Raffi, hein, il nous avait promis un résultat ? Ça fait des semaines qu'il nous le promet, il faut lui parler. »

« Oh, pour ça », dit Pierre, de plus en plus morose, « s'il y avait quelque chose de positif, ce serait fait depuis longtemps, et avec la note à l'appui. »

« Voilà », enchaîna Chavarche, « quand Mahomet ne va pas à la montagne, c'est la montagne qui vient à Mahomet. »

En effet, l'on ne sait comment, la vaste silhouette de Raffi venait de se matérialiser derrière la chaise de Pierre, et son sourire ambigu ne permettait guère de deviner s'il avait ou non entendu ses dernières paroles.

Raffi nous fit l'honneur de s'asseoir à notre table, tout en murmurant quelques améniennes arméniennes, et en fixant mon costume avec son œil de commissaire-priseur. Pour éviter de regarder les gens en face il avait l'habitude de s'attacher à un objet symbolique qu'il s'employait à déchiffrer comme d'autres le font des traits du visage.

Une conversation s'engagea entre les trois Orientaux dont il m'était facile de deviner le sujet, et aussi de comprendre qu'elle

tournait mal. Il suffisait pour s'en convaincre de suivre les progrès de l'angoisse et du désespoir sur le visage de mon ami Pierre, dont la dernière chance était en train de s'effondrer. Non seulement l'expression de Raffi était sombre, mais son ton était de plus en plus cassant et colérique. Il semble bien qu'il nous reprochait de nous être adressés à lui trop tard, et d'avoir ainsi réduit ses efforts à néant. De lui avoir fait perdre son temps, en somme, et de l'avoir mis lui-même dans une situation embarrassante... Tout cela, sans doute, pour couper court à nos récriminations, et afin d'éviter que nous ne lui demandions le remboursement de la somme substantielle qu'il nous avait extorquée pour prix de son intervention. Sa mauvaise humeur ajoutait une note insupportable à la scène, et je pouvais facilement sentir le désarroi du malheureux Pierre, occupé à lutter contre les larmes, comme paralysé par cette injustice irréparable.

Raffi nous laissa seuls, sans doute assez satisfait de l'effet produit, et nous ne savions guère, Chavarche et moi, comment rompre le silence. Pauvre Petit Pierre ! Ses yeux de gazelle, qui lui avaient valu tant de conquêtes féminines en des temps plus heureux, voilés par une tristesse incommensurable, nous interdisaient de lui adresser des paroles banales de réconfort. Dans son état de fragilité extrême, comment lui témoigner notre vieille et profonde amitié d'une façon simple, authentique, sincère ? C'est Chavarche qui le premier rompit le silence.

« Ecoute, vieux », dit-il, « puisqu'il n'y a rien de plus à y faire, au moins pour aujourd'hui, il me semble qu'on pourrait aller chez Madame Irma, hein ? Rien de tel qu'une petite partie de rigolade pour oublier ses malheurs, non ? Notre ami Maurice ici présent se fera un plaisir de nous offrir ce qu'on peut trouver de mieux dans la maison, hein ? D'accord, Girodias ? »

« Oui, bien sûr », acceptai-je, à la fois atterré par l'initiative de Chavarche et content de la diversion. « Allez, Pierrot, ça te fera du bien, un peu d'exercice... Après tout... »

Evidemment Pierre ne pouvait s'empêcher de protester avec indignation. « Non, vous n'êtes pas fous, tous les deux ? Vous voulez m'emmener *au bordel* ? Maintenant, comme ça ? »

Son expression déconcertée, horrifiée même, faisait peine à voir. Chavarche avait fait une gaffe, une vilaine gaffe sans doute,

mais sa proposition avait eu le mérite de briser la glace, de tirer Pierre de ce terrible passage à vide. Au point où nous étions, il n'était plus question de reculer.

« Mais oui, mon vieux », dis-je. « Pourquoi pas ? On ne va pas aller à Notre-Dame ou au musée Guimet, hein ? Ça te changera les idées, et puis il y a la petite blonde qui en pinçait tellement pour toi la dernière fois qu'on y est allés, tu te souviens ? Ça marchait bien entre vous, c'était très romantique, il me semble ? »

Pierre avait le teint verdâtre et les traits tirés, mais l'air frais allait sûrement le requinquer. Il titubait et fit mine de s'enfuir, mais nous l'encadrions solidement, Chavarche et moi, et les quelques centaines de mètres qui nous séparaient de l'établissement de Madame Irma furent vite franchis. Nous avions sans doute l'air de trois ivrognes en goguette, déambulant ainsi, bras dessus, bras dessous, et l'on ne pouvait que nous faire bon accueil dans cette maison dont la fonction accueillante était la raison d'être. Alors que nous pénétrions dans le bar situé au premier étage, Pierre tenta à nouveau de nous échapper. Deux soudards en bottes et en sous-vêtements braillaient des chansons de corps de garde dans leur langage râpeux et guttural, chacun d'eux ayant une fille sur ses genoux qui l'aidait à boire le simili-champagne dont elle avait rempli son casque. C'était franchement écœurant.

Irma, qui était une femme de tête et à poigne, évacua prestement la racaille vers des lieux plus privés, puis elle nous accueillit comme si nous étions des membres bien-aimés de sa famille la plus proche. La mine navrée de Pierre devant ce spectacle d'apocalypse semblait avoir eu sur elle un effet inattendu, celui de réveiller le cœur de mère qui veillait sous son poitrail de maquerelle, et elle nous surprit tous trois lorsqu'elle entreprit de caresser doucement les boucles brunes de notre pauvre ami, tout en lui faisant des mines apitoyées de maman pachyderme. Soudain, au grand soulagement de Pierre, l'esprit de commerce reprit le dessus.

« Enfin, c'est pas tout, ça ! », s'exclama-t-elle en frappant joyeusement ses battoirs. « Allez, mes petites, venez, venez, il y a du beau monde au salon ! »

Curieuses, méfiantes sous leurs allures stupidement hautaines, roulant leurs fesses, traînant la patte façon mannequin, les filles

de Madame Irma vinrent défiler devant notre trio de débauchés insolites. Classique, trop classique, cette scène grotesque, mais j'éprouvais toujours un malin plaisir à jouer au jeu parfaitement vulgaire du client et de la putain. Au début je l'avais pratiqué pour m'aguerrir, pour me débarrasser du souvenir de mes années d'amours douloureusement chastes, et aussi sans doute pour me prouver que j'étais un mâle comme un autre, parfaitement capable de me satisfaire de la parodie sexuelle de l'amour. J'avais même recherché les extrêmes, choisissant délibérément parfois les plus moches avec la complaisance insistant d'un masochiste bon teint. C'était une sorte de vengeance, fort abstraite puisque je demeurais le seul témoin de ma propre humiliation, mais qui me procurait néanmoins, bizarrement, l'impression de souiller celle qui m'avait tant fait souffrir... C'était encore plus absurde que méchant.

Je fis signe à une fille grande et grosse qui, en me souriant, avait révélé sa dentition épouvantable. Je l'avais aussitôt baptisée, secrètement, Bouche d'Egout, un sobriquet digne du marquis de Sade, mais je ne me sentais nullement pressé de pousser cette triste plaisanterie jusqu'à sa conclusion. Mes deux compagnons semblaient avoir du mal à choisir dans ce lot de créatures à peine plus séduisantes, et pour nous donner du cœur à l'ouvrage, il fallut recourir aux fortifiants que recélait la cave de Madame Irma. Son cognac était de bonne qualité. Après une journée pareille, le divorce progressif d'avec la réalité semblait dans l'ordre des choses, et le tableau vivant que nous offrissent nos trois compagnes dans un salon voisin, aux lumières tamisées et au mobilier fonctionnel, nous parut d'une extrême cocasserie.

Chacune s'étant équipée d'un braquemart de bonne taille, elles mimèrent une scène homosexuelle d'un tel comique que le malheureux Pierre tomba de son siège, convulsé de rire. Je lui tapotai la tête avec satisfaction, la partie était gagnée, au moins temporairement. Les dames, interloquées par notre hilarité, semblaient avoir perdu le fil de leur propos, et leurs mines ahuries, vexées, leurs reins sanglés de lanières qui maintenaient dressés à un angle conquérant d'invisibles godemichés, l'ensemble de cette scène de perversion était si cocasse que notre hilarité finit par les gagner. Cela tenait du miracle, une putain riant de son métier ! Une fois la glace brisée, il me fallut bien

constater que Bouche d'Egout était bonne fille, et facétieuse, en plus : quand elle s'empara de son godemiché et m'en asséna un coup sur la tête, la scène d'orgie dégénéra en bataille de polochons.

Lorsque Madame Irma, attirée par le vacarme, ouvrit soudain la porte de son salon, elle resta interdite, la bouche ouverte, incapable de trouver dans sa mémoire de mère maquerelle les mots qui auraient pu convenir en pareille circonstance.

Pour couper court au scandale je lui demandai une bouteille de cognac, la payai généreusement, et l'on trinqua. Madame Irma ne fit aucune objection quand je lui demandai la permission d'emmener les trois filles boire un dernier verre avec nous au Monseigneur, un cabaret Tzigane situé non loin de là.

Le champagne et la vodka, les violons roucoulants et les sanglots extatiques des chanteurs, les danseurs bondissants, tout cela me faisait perdre béatement conscience, et je m'enfonçai dans ce paradis artificiel, luttant mollement contre les entreprises érotiques de ma folle maîtresse d'un soir. Bouche d'Egout ! J'étais soutenu par une idée fixe, la satisfaction d'avoir fait oublier pour un moment à mon ami Pierre le destin qui l'attendait...

Puis le lendemain torve, la tête lourde et douloureuse, le temps haché par des élancements de misère, le dégoût de soi et de tout... La journée qui suivit, avec ces infectes vapeurs cotonneuses, nous amena à la scène attendue, redoutée, inévitable, du surlendemain, dans le hall grouillant de la gare de l'Est...

Vestige insolite du passé, une immense toile dans le plus pur style pompier domine le lieu, installée au milieu des horaires des trains en partance vers l'Est, vers l'Allemagne. On y voit des jeunes soldats casqués, en bleu horizon et en bandes molletières, la fleur au fusil, embrassant fiancées et familles dans l'émotion générale du départ, devant le train qui doit les mener vers la gloire, vers la reconquête de l'Alsace et de la Lorraine, vers la victoire franche et joyeuse contre le Boche exécré. Comment ce morceau de bravoure d'un autre temps n'a-t-il pas été promptement retiré de cet emplacement symbolique dès l'arrivée de l'armée allemande à Paris ? Mystère ! Peut-être les Allemands eux-mêmes l'ont-ils laissé là par dérision ?... S'il semble bien aventureux de soupçonner d'humour l'armée d'Occupation, le

fait n'est pas moins là, la peinture patriotique et vengeresse trône toujours en ce lieu du départ vers l'Est... Président au spectacle affligeant du départ de jeunes Français, esclaves volontaires livrés aux industries de guerre de l'Allemagne victorieuse...

La mère de Pierre est presque invisible, perdue dans la foule, ses deux petites sœurs sont raidies par l'angoisse. Pierre lui-même tient sa pauvre valise à la main, son sac de campeur arrimé sur le dos, bourré d'on ne sait quoi, des dernières douceurs sans doute, chemises de flanelle et chaussettes soigneusement reprisées. Le lien qui unit la famille est en train de se briser, ce père mourant qu'on a laissé seul à la maison est lui aussi au seuil du départ. Les yeux rougis dans les figures blêmes n'osent plus se croiser, on s'embrasse enfin, convulsivement, bêtement, je jure à Pierre de m'occuper de sa mère, et de lui écrire, souvent, oui, je le jure...

Au début de 1943 le maréchal von Paulus s'était fait encercler devant Stalingrad. Puis Staline avait amorcé sa contre-attaque, bien décidé à faire avaler à l'ami Hitler son poids de perversités.

Pierre Prévost, avec qui je m'étais lié à l'époque lointaine des Etats Généraux de la Jeunesse Européenne, venait parfois me voir, et me parlait de son travail ingrat à l'A.F.N.O.R. Cet organisme était chargé de normaliser les produits et méthodes des usines : il s'agissait, en somme, de décourteliniser l'industrie française, tâche bien difficile. Pour ajouter du piquant à la chose, on avait introduit, à cause de son air sérieux, voir tragique, un vrai loup dans cette bergerie, en la personne d'un jeune ingénieur dégingandé, à l'œil profond et au front romantique, qui jouait élégamment de la trompette de jazz le soir au Tabou, rue Dauphine : Boris Vian. Ce technocrate d'un genre nouveau passait ses heures de bureau à écrire des poèmes anarchosurréalistes d'une plaisante impertinence, et il venait de terminer un premier roman héroï-comique, *Vercoquin et le Plancton*, qui prenait pour cible son propre employeur, l'A.F.N.O.R. Le jeune homme ne manquait pas d'air... Mais pour Prévost, intellectuel insatiable, seuls comptaient ses rapports philosophiques avec les héros de la pensée pure, et en premier lieu Georges Bataille, qu'il admirait.

Bataille avait été l'un des conservateurs de la Bibliothèque

Nationale où je l'avais autrefois rencontré, et il vivait à Vézelay, en congé de maladie prolongé. Sa pensée fertile y avait pris un nouvel essor, sans doute stimulée par le site auguste où saint Bernard avait prêché la croisade huit siècles plus tôt ; il y vivait en compagnie d'une charmante jeune femme anglo-russe qui venait d'entrer dans sa vie : Diane... Cette Diane Kotzebue de Beauharnais était la compagne, dans les années d'avant-guerre, d'un certain Snopko, un ami russe de mon père, et ce dernier était devenu un fervent admirateur de la brillante jeune femme... Le monde est petit.

Pour Bataille, la défaite de von Paulus présageait l'arrivée au pouvoir des communistes en France.

« Il est vrai », avait-il dit à Pierre Prévost lors de l'un de ses rares voyages à Paris, « qu'en 1918 les Soviets ont aidé Atatürk à liquider les communistes en Turquie. Donc on peut s'attendre à tout ; il est néanmoins à peu près certain qu'une victoire soviétique amènerait Thorez au pouvoir en France... »

A cette évocation Bataille s'arrêta au milieu du trottoir, le visage figé par l'angoisse.

« Comprenez l'horreur de cette situation », avait-il ajouté. « Avec les communistes au gouvernement, c'en sera fini des libertés intellectuelles, mon pauvre ami... Vous et moi, et les autres... *Moi* surtout, bien entendu, moi surtout... Ce sera affreux, vous verrez. Et vous devinez, bien sûr, qui sera l'homme dont les communistes feront leur grand épurateur ? *Aragon*. Aragon, le procureur rouge : ce sera le Vychinski français. Et vous savez combien les relations sont tendues entre Aragon et moi ! Il ne me pardonnera jamais... Ah, mon Dieu, quand je pense... »

Depuis que les Surrealistes avaient mis la politique à la mode, on ne cessait de se fusiller verbalement dans les cafés et les salons. Vituperations, manifestes, libelles, condamnations, croche-pieds sauvages, excommunications, holocaustes publics, délations, désaveux, pétitions, on se serait cru en pleine guerre de Cent Ans, une guerre dont les généraux ne seraient plus Jeanne la Lorraine ni le fier Dunois, mais Tristan Tzara et André Breton. Bataille, qui vénérait Gilles de Rais, s'identifiait à son héros au point de se croire l'auteur de ses crimes monstrueux,

qu'il s'attendait à devoir expier d'un instant à l'autre sous la hache d'Aragon, le bourreau de Moscou.

J'exagère à peine. Sur les terrains de combat ravagés par les légions hirsutes de Dada, les revues littéraires avaient joué le rôle de châteaux forts et de camps retranchés. Bataille avait autrefois guerroyé sous la bannière d'*Acéphale*, publication consacrée à la mort de Dieu, et plus tard à *Dieu Vivant*, tant il est vrai qu'un clou chasse l'autre. Prévost avait fait ses premières armes dans l'*Ordre Nouveau*, avec Arnaud Dandieu et Denis de Rougemont... Quant à moi, le blanc-bec, les deux articles que j'avais publiés autrefois dans *Volontés* étaient loin d'avoir satisfait mes ambitions, et les exploits chevaleresques de ces grands seigneurs de la dialectique me tournaient facilement la tête. Prévost et Bataille se rendaient bien compte qu'un jour je céderais moi aussi à la tentation de créer ma revue, et ils fondaient de grands espoirs sur cette perspective.

Car, enfin, comment peut-on vivre sans revue ? Sans un auditoire à envoûter, trié sur le volet, avisé, appréciateur ? Ne compterait-il pas plus de vingt dévots !... Les idées ont besoin d'être essayées, les provocations ont besoin d'un mur intelligent pour rebondir. Sans cela tout s'éteint, la pensée s'étoile et meurt. Ainsi Georges Bataille vivait-il à Vézelay des moments bien pénibles. *Acéphale*, et plus tard le Collège de Sociologie Sacrée, lui avaient donné en leur temps l'audience idéale, composée de gens qui savaient goûter certaines symphonies de paroles et d'idées... Depuis l'Occupation tout s'était réduit à un petit groupe de discussion, Blanchot, Xavier de Lignac, deux ou trois autres. Prévost me raconta comment un jour Raymond Queneau s'était joint au groupe pour y faire une communication fort importante. Il avait mobilisé les cinq membres du consistoire pendant une après-midi entière, leur lisant un interminable texte sur le thème de « La Mort Vaincue par les Hommes », étayé par un appareillage scientifique ahurissant, mais qui, à mesure que l'heure avançait, se gonflait de divagations de plus en plus incommensurables, pour se terminer sur des énorfités à vous en donner la berlue. Alors, secoué par des quintes d'un rire hoquetant trop longtemps réprimé, Queneau s'était levé et avait quitté la pièce, comblé par la réussite de son canular.

« C'est un cheval de Troie », fulmina quelqu'un.

« C'est Aragon qui nous l'a envoyé ! », déclara Bataille. « Ce Queneau, qui eût songé... »

Mais le groupe des cinq, c'était aussi du passé : depuis son départ de Paris le pauvre Bataille avait vécu sans revue et sans auditoire, reclus et silencieux. Aussi quand le père Jean Daniélou, jésuite, lui manifesta un vif intérêt pour ses écrits et ses idées, le projet d'un débat public prit bientôt naissance. Ce serait très parisien... Pierre Prévost me fit le récit de cette rencontre de haut niveau.

Sans de tels événements intellectuels, la France cesserait d'être, tout simplement. Le canon pouvait bien tonner ailleurs, dans la steppe glacée et dans le désert africain, on s'égorgéait dans les rues, on brûlait et on violait sous d'autres cieux, mais sur les bords de la Seine, dans la demeure sereine de Marcel Moré, agent de change, un buffet royal attendait l'arrivée des invités. Maurice de Gandillac dirigeait les débats qui avaient pour thème principal le bien et le mal, selon Georges Bataille, après quoi le père Daniélou opposerait très humblement le point de vue d'un chrétien... Quant à l'assistance... Où, ailleurs qu'à Paris, aurait-on pu réunir une congrégation aussi prestigieuse, aussi étincelante ? Aux dictateurs la victoire des armes ; aux gens d'esprit la revanche de la culture.

Quelques étoiles parmi cette galaxie : Adamov, Blanchot, Madaule, Gabriel Marcel, Louis Massignon, Jacques de Lescure, Michel Leiris, Merleau-Ponty, Mounir Hafez, Jean Paulhan, Gaston Gallimard, le R.P. Dubarle, Simone de Beauvoir, Camus, Sartre... Sartre qui se tortillait beaucoup sur sa chaise dorée, on sentait qu'il allait créer des problèmes... Et puis on vit arriver à la stupeur générale Pierre Klossowski, le panégyriste éloquent du marquis de Sade, son regard brillant d'inquiétude satanique, revêtu d'une soutane. Quelle est cette affreuse plaisanterie ? Mais non, voyons, vous n'y êtes pas : on se chuchota l'explication de bouche à oreille — Klossowski s'était soudain toqué de christianisme, il était entré pour de bon au séminaire. Le froc n'était donc pas de complaisance.

Le cheveu argent, l'œil clair sur fond d'ombre profonde, Georges Bataille était un beau philosophe, malgré une légère voussure et sa bouche de carnassier. La fascination qu'il exerçait sur ses auditoires tenait sans doute au fait que sa parole lente et

mesurée était comme de la pensée vivante, mettant à nu le travail d'un grand cerveau à mesure qu'elle se développait. Or le jeu de cette pensée était constamment paradoxal et capricieux. Il s'agissait toujours de cerner l'Absolu au plus près, et cela impliquait une stratégie d'encerclément si complexe qu'on perdait totalement de vue le point de départ, et aussi le point d'arrivée.

On en revenait heureusement toujours au sacré, ce qui fait que Sartre s'agitait de plus en plus sur sa chaise... Denys l'Aéropagyte montre la voie du sacré dans la négation absolue, jusques et y compris la négation du néant...

Après le long exposé de Bataille, le père Daniélou prit à son tour la parole. D'emblée sa contestation apparut plutôt comme la louange d'un disciple. En se plaçant au-delà du bien et du mal, dit le Jésuite, Georges Bataille démontre la supériorité du mystique, tel qu'il est vraiment lui-même, sur le moraliste, qui ne se préoccupe que de son propre salut. La sphère du sacré se situe bien au-dessus de la morale, elle concilie les extrêmes de l'extase et du péché, l'Eros charnel et l'Eros divin : Origène et Grégoire de Nysse ont déjà commenté cette hiérarchie des valeurs profondes. Le péché est une voie d'introduction au sacré, en ceci qu'il accule au désespoir. Kierkegaard n'a-t-il pas tracé ce schéma : innocence, péché, gloire...

Extase, péché, Dieu, néant, les nuits du désert et la conspiration permanente des pharisiens : la discussion s'ouvre et tout le monde parle. Gandillac, le R.P. Maydieu, Klossowski, Burgelin, Hyppolite, et une douzaine d'autres, en soutane et en veston, chacun verse une brassée de fleurs sur le cercueil de Dieu mort. Sartre se lève, perfide et furieux, exige le silence, et accuse tout net Bataille d'être un chrétien honteux.

« Georges Bataille s'est présenté il n'y a pas si longtemps », affirme-t-il, « comme l'inventeur de ce qu'il appelle l'athéologie. Mais nous ne voyons guère ici ce qui pourrait distinguer l'athéologie de la théologie. »

« Oh ! » prolongé de l'assistance. Bruits de chaises. Petits fours, champagne, vives réparties, et on se sépare. Ainsi s'achève une journée historique.

Le stock de papier couché que j'avais réussi à acheter tout au début de l'Occupation aux Laines du Pingouin m'avait permis de créer les Editions du Chêne et d'imprimer les livres publiés au cours des deux premières années, mais depuis longtemps les usines qui fabriquaient du papier couché ne tournaient plus (même pour le marché noir !), faute de matières premières, et la situation était devenue grave, pratiquement sans issue.

J'étais allé en parler avec les deux joyeux drilles qui dirigeaient une curieuse maison qui s'appelait Editions de la Nouvelle France, ce label vaguement pétainiste et faussement bien-pensant servant de couverture à une entreprise de marché noir fort efficace et bien organisée. Raymond Marin et Jean Durant, les deux compères en question, avaient loué un hôtel particulier de belle allure dans le seizième arrondissement pour en faire le siège de leur société, et ils y avaient ouvert un bar et un restaurant clandestins où ils traitaient très fastueusement leurs clients, fournisseurs, amis et alliés. Ils ne publiaient pas grand-chose, d'ailleurs, quelques livres illustrés de temps en temps pour faire illusion : des ouvrages numérotés dits de luxe et qui étaient en fait de demi-luxe, ou même de quart de luxe... Leur activité essentielle était le négoce du papier — sous le manteau, cela va sans dire. Grâce à eux, des usines qui auraient été complètement fermées, tournaient encore quelques jours par mois.

« Ton problème de papier couché n'est pas insoluble » m'apprit Jean Durant à travers le fumée luxueuse de son Havane. « Du papier couché, c'est simplement du papier de bonne qualité avec une couche dessus qui lui donne son brillant, pas vrai ? Une couche de kaolin, par exemple, ou de caséine, et la caséine c'est simplement du lait de vache, mon gars. Si tu trouves de la caséine, moi j'te fournis le papier, et en plus j'te trouve l'usine pour le fabriquer, ton couché. »

« Ah bon », lui répondis-je. « Tout ça m'a l'air très bien, mais je ne connais pas de vaches et je ne vais pas me mettre à fabriquer de la caséine dans ma salle de bain, réfléchis un peu. »

« Oh là là, mon vieux Girodias », protesta Durant. « T'es pas dégourdi, non vraiment, des vaches il y en a plein la Normandie, c'est la porte à côté, et pour transformer le lait en caséine, n'importe quel fromager s'en chargera. Moyennant finances,

bien sûr... Si tu veux faire des affaires avec ces braves Normands, souviens-toi, c'est uniquement sur la base du troc qu'on peut s'arranger avec eux, les billets de banque de l'Etat Français, ils veulent plus en entendre parler. Avec quelques louis d'or, tu auras tout ce que tu voudras. »

Muni de ces précieux renseignements, j'allai conférer avec mon ami Odilon dans sa boutique d'antiquailles, rue des Huissiers à Neuilly. C'était toujours fort plaisant d'aller chez Odilon et Marie-Paule, la fête et la bonne humeur régnait autour de leur table abondamment garnie. Rien de tel que la pratique de la brocante pour dénicher les vins fins et autres denrées de marché noir indispensables. La vaisselle, quoique dépareillée, était à la hauteur, et l'on buvait indistinctement dans des hanaps Louis XI, des flûtes de cristal grand siècle ou des chopes d'étain ; les sièges, les nappes, les assiettes et les couverts étaient pareillement dépareillés.

Marie-Paule était non seulement une joyeuse hôtesse et une fine cuisinière, elle avait en outre un joli brin de voix et un répertoire fourni de chansons anciennes des faubourgs et des barrières ; Odilon, lui, était plutôt porté sur la déclamation gesticulatoire, Ronsard, Rabelais, Baudelaire, Villon, il en faisait son affaire. Pour la récitation du *Bateau Ivré*, il n'avait pas son pareil, roulant et tanguant au rythme des vers à l'instar du navire en merveilleuse perdition. Souvent, son frère Guy, qui était, lui, un esprit fort, encyclopédique, et d'une rare extravagance, lui donnait la réplique. Bref, on s'amusait beaucoup autour de leur table.

J'exposai donc mon problème à Odilon et son visage s'éclaira aussitôt : « Dis donc, c'est formidable ! La Normandie, je connais ça comme ma poche, et les fermiers, tu parles, c'est tous mes copains. Je dois justement partir dans une semaine pour y faire une tournée des châteaux et tâcher de pouiller quelques vieilles. On part ensemble, et on arrange tout. D'accord ? »

Nous partîmes donc un beau matin pour la Normandie, Odilon et moi, dans un tacot informe, une minuscule fourgonnette déglinguée qui répondait au nom de Rosalie. Son pare-brise était orné d'un ausweis tout neuf censément émis par la Kommandantur du Gross-Paris, et qui était naturellement faux, à moins qu'il n'ait été volé et trafiqué. Rosalie ne dépassait guère les

50 kilomètres à l'heure dans les descentes et par bon vent, et elle s'arrêtait tout de go dès qu'il se mettait à pleuvoir : comme certaines vieilles dames, elle ne supportait pas l'humidité.

Mais les douces journées de ce printemps précoce se révélèrent propices à notre périple, Rosalie, cliquetante et brinquebalante, semblait être tout aussi heureuse que nous de se retrouver dans la Normandie verdoyante. Arrivés à Hambye, chez Larseneur, notre aubergiste et ami, il fut convenu que nous nous servirions de son établissement comme d'un point d'attache d'où nous lancerions nos expéditions à la conquête des fermes et des châteaux de la région.

Dans sa fourgonnette, Odilon avait entassé les fourrures, pendules, cigares, kodaks, tissus, dentelles, lanternes, chausures, rideaux, dessus de lits et de tables, grâce auxquels il comptait écumer la campagne. Sa stratégie reposait presque exclusivement sur le troc, au moins avec les paysans qui avaient des caisses et des lessiveuses pleines de papier-monnaie. Ils se seraient bien gardé de mettre leurs revenus illicites à la banque, et pour cause : tous leurs produits ayant été vendus aux ramasseurs du marché noir dans les premiers temps de l'Occupation en échange de cet argent sans valeur, ils refusaient désormais de vendre quoi que ce soit, sauf pour de l'or, ou en échange d'objets utiles. On versait le lait dans les fossés plutôt que de l'envoyer à la ville, puisque de toutes façons seuls les Allemands en profiteraient. Le pays normand vivait entièrement sur lui-même, travaillant au ralenti pour produire moins, et les ripailles les plus extravagantes se succédaient à longueur d'année dans les fermes et les maisons bourgeois.

L'on voyait fréquemment sur les petites routes de silex et dans les chemins creux bordés de haies fleuries de braves gens qui s'en revenaient de quelque noce voisine, titubant en famille, la mine pivoine, la bedaine pointée en avant, et les yeux clignant sous le soleil trop vif. Ah, les fiers Vikings ! La terre bien grasse de Normandie les avait quelque peu boursouflés au cours des siècles, et l'on avait parfois l'impression dans les auberges d'assister à un interminable festin de cochons se régalant de leurs propres succulents jambons... Voluptueuse autophagie !... Mais quel contraste avec la grise mine des Parisiens sous-alimentés, et

avec les gens du Midi qui se nourrissaient de trois olives et d'un bol de soleil.

Mon affaire de caséine fut conclue en trois visites, et la marchandise réglée d'avance en louis d'or. Cela me donna le loisir d'accompagner mon mentor dans ses visites aux dames des châteaux, parfois en qualité de secrétaire, et parfois en qualité d'expert assermenté auprès des Tribunaux de Paris... L'expression « pouiller les vieilles », qu'Odilon employait affectueusement pour définir cet exercice, ne faisait guère justice à ses aspects mondains, voire poétiques. Alors que les paysans vivaient trop bien, les occupants des châteaux, eux, vivaient dans la noble misère de leurs souvenirs. Aussi, loin d'abuser de leur confiance, Odilon, qui était un brocanteur à l'esprit noble et au cœur généreux, leur donnait toujours un bon prix de leurs vieilleries plus ou moins précieuses, et il apportait de surcroît un air de fête, un moment privilégié dans la vie terne des vieilles marquises.

Quand nous arrivions dans la cour d'un château, nous la trouvions toujours vide et hostile. On observait l'intrus un bon moment, de derrière les fenêtres à meneaux, avant de décider, soit de lui ouvrir la porte, soit de lâcher les chiens sur lui. Odilon devait donc instantanément rassurer et séduire la châtelaine par sa seule apparition.

Rien de plus facile ! Il pénétrait dans cette cour comme on entre en scène, avec un large salut de mousquetaire adressé à la noble dame invisible, ce qui mettait en valeur la souplesse athlétique de son corps de danseur russe, sa gaieté, sa jeunesse bondissante. Moi, le secrétaire, j'observais de loin, clown triste et obséquieux. Ça ne ratait jamais, la porte s'ouvrait et quelque servante apparaissait, le plus souvent une redoutable maritorne.

Peu après nous comparaissions devant la vieille dame, à qui le baise-main à volutes d'Odilon rendait aussitôt un semblant de coquetterie. Il arrivait qu'on serve le thé dans les tasses de fine porcelaine ébréchée avant même que la marquise n'ait compris que nous n'étions que de vulgaires brocanteurs. Mais cette révélation passait toujours sans mal, car la conversation avait déjà pris un tour élevé. Odilon ne manquait pas de s'enquérir des poètes préférés de la marquise du jour, et c'était parfois José-Maria de Heredia, parfois Anna de Noailles, ou même

Emile Verhaeren — mais jamais Lautréamont ! Il arrivait qu'Odilon parvienne à convaincre la noble dame de s'asseoir à son épинette pour nous égrener un air de sa jeunesse. Et aucune marquise ne coupait au *Bateau Ivre*, thème et variations, après quoi, séduite, amollie, enchantée, ravie, elle nous conduisait tout naturellement à son grenier, et nous priait de la débarrasser de vieilleries qui, disait-elle, lui faisaient honte.

Au cours de l'été, nous renouvelâmes l'expérience des vacances à quatre — Marie-Paule, Odilon, Laurette et moi — dans le Midi, aux environs d'Agay, où les rochers rouges envahissent la mer bleue, tels les moutons de Panurge. La zone côtière était occupée par les Italiens, des bersaglieri désœuvrés et d'allure fort peu militaire, ce qui nous changeait agréablement de la lourde présence allemande que nous subissions à Paris. La guerre évoluait en faveur des Alliés et l'on se demandait déjà de quel côté étaient ces Italiens si aimables, si empressés de plaire aux populations qu'ils étaient censés occuper. Quoique officiellement vainqueurs, ils acceptaient déjà leur défaite future avec autant de fatalisme que de bonne grâce — tandis que moi, le vaincu dans la guerre d'amour, je ne parvenais pas à me résigner à ma défaite, malgré son caractère quasi institutionnel...

A mon retour d'Agay, et pour me consoler quelque peu de ma déroute, j'eus la joie de voir imprimé, après deux ans d'efforts acharnés, le livre le plus ambitieux réalisé jusque-là par les Editions du Chêne : *Delphes*, de Georges de Miré, composé essentiellement des photographies prises pendant l'année 1939.

Les fouilles menées depuis 1892 par l'Ecole Française d'Athènes en ce haut lieu de l'histoire ancienne, autrefois considéré comme le centre du monde, mais depuis longtemps oublié — effacé par l'accumulation des masures paysannes du village de Kastri —, ces fouilles avaient rendu vie au joyau de la civilisation Hellène.

Un sanctuaire primitif y avait d'abord été installé, consacré à Gâ, la noire, la souterraine, prototype des Déméter à la face de nuit, et sans doute aussi des vierges noires de l'Eglise Romaine ;

Apollon survint, et il s'empara du sanctuaire, amenant à sa suite Dionysos, son frère bien-aimé, et les dieux de l'Olympe.

Tous les colons, les explorateurs de terres nouvelles, consultaient l'oracle d'Apollon avant de s'embarquer. Or, chose curieuse, l'oracle, qui se laissait volontiers aller à divaguer en d'autres circonstances, se révélait clair, précis et efficace dès qu'il s'agissait de renseigner les pionniers. On a même supposé l'existence d'une sorte de centrale du renseignement qui aurait eu pour rôle d'encourager et de guider tous ceux qui partaient pour fonder des comptoirs, servant ainsi l'expansion hellénique dans le monde. Il est en tout cas certain que la politique expansionniste des Hellènes, rendue nécessaire par l'exiguïté et la sécheresse du sol national, devait beaucoup à l'oracle (ou à ceux qui le manipulaient). Aussi les cités nouvelles fondées par les Grecs loin de la mère patrie envoyaient fréquemment des délégations à Delphes, chargées de présents somptueux, en hommage à la terre de leurs ancêtres, et les grandes cités de la Grèce continentale y maintenaient chacune un trésor, contribuant à la gloire du site. En son centre se trouvait l'omphalos, une pierre qui figurait le nombril du monde, et qui symbolisait aussi le don de voyance, à côté de laquelle se dressait le trépied de la Pythie.

L'oracle était le cœur même du système tout entier, le lieu géométrique où se retrouvaient les deux mondes helléniques, celui du continent et celui de la Grande Grèce, immense diaspora qui s'étendait à la totalité du monde connu. Les cités de la vieille Grèce étaient toutes représentées au sein du conseil qui gouvernait Delphes, l'Amphictionie, cette institution était constamment soumise à leurs manœuvres. Le rôle de la Pythie, qui devait départager les clans rivaux, était plein de dangers, et la vieille femme qui le jouait, saoulée par les drogues et les vapeurs divinatoires, s'en tirait généralement, comme nous l'avons dit, par des divagations obscures que chacun était libre d'interpréter.

Ces Grecs de la grande époque, dont l'intelligence ordonnée se manifestait de façon si éclatante, ces Grecs qui écrasaient de leur supériorité tous les autres peuples, s'étaient ainsi inventé un gouvernement suprême qui reposait sur les éructations incompréhensibles d'une vieille folle, les malversations des prêtres et des bureaucrates qui l'encadraient, et, finalement, les intrigues politiques qui secouaient sans cesse l'équilibre précaire de

l'Amphictionie. Ce système absurde avait beau provoquer des guerres et des désordres tragiques, nul ne songeait à transformer l'institution, tous cherchant plutôt à la contrôler. Les uns par la corruption, tel le roi Crésus, au VI^e siècle avant notre ère, d'autres par le biais du jeu politique, tel Philippe de Macédoine, deux siècles plus tard, qui conquit la Grèce entière, grâce aux voix acquises au sein du conseil. Plus tard Alexandre, son héritier, exigea un oracle de la Pythie avant de partir à la conquête de l'Asie. Celle-ci se refusant à le lui donner, ce jour-là étant considéré comme un jour néfaste, le bouillant général obligea la vieille à prophétiser.

« Rien ne pourra donc jamais t'arrêter, mon fils ! », hurla la Pythie, hors d'elle.

« C'est ce que je voulais entendre de ta bouche, ô Pythie ! », répondit le conquérant, en lui lâchant le poignet.

On peut voir dans cet échange la genèse de toute politique : les grands principes solennellement invoqués pour autoriser des actions qui leur sont totalement contraires. Il est vrai qu'Alexandre n'était pas grec, mais un barbare de Macédoine ivre de pouvoir et de conquête, pour qui le sacrilège ne pesait pas lourd — n'avait-il pas déjà, en Egypte, forcé les prêtres de Saïs à le reconnaître et à proclamer son rang divin ?...

Etait-ce à cause de cette totale perversion de la fonction sacrée que le sanctuaire de Delphes avait été littéralement effacé de la surface de la terre ?

Ce furent les Français, aussi fiers de leur usage de la raison que les Grecs l'avaient été, et certainement tout aussi fous qu'eux, à qui revint l'honneur de faire resurgir de l'oubli tous ces fantômes de marbre et d'esprit que l'on avait extirpés un à un des profondeurs. Les photos prises sur le vif lors de la découverte de l'Antinoüs, de Cléobis et Biton, et surtout de l'Aurige dressé droit sur son char, le regard serein dans l'action — ces images avaient quelque chose de très troublant, comme si on avait exhumé, au prix d'un terrible sacrilège, des êtres enterrés vivants vingt-cinq siècles plus tôt. Les archéologues n'étaient-ils pas des sorciers inconscients ? Et en publiant ce livre, n'allais-je pas moi-même offenser les dieux ?

Le livre était fort réussi, il paraissait avoir l'imprimatur divin. De par son rôle centralisateur, Delphes était le lieu au monde où

l'art grec était le plus largement représenté, dans toute sa diversité, et sa disparition au début de l'époque moderne constituait en elle-même une énigme extraordinaire. Le livre présentait le premier recensement global des fouilles menées depuis cinquante ans par les Français, ce qui lui valait d'être publié sous le patronage de l'Ecole Française d'Athènes, le texte et les notices étant rédigés par son directeur, Pierre de La Coste-Messelière.

C'était là une entreprise sans compromis, qu'on pourrait même qualifier d'austère, et qui avait coûté très cher. Hachette, notre distributeur, l'avait qualifiée de folie complète, et soutenu qu'on ne vendrait pas le dixième du tirage, pourtant modeste, de 3 000 exemplaires, compte tenu du prix élevé : 3 000 francs. Pour rester dans cette note trinitaire, le livre pesait 3 kilos de papier couché — qualité d'avant-guerre... Les derniers restes du stock que j'avais acheté aux Laines du Pingouin, au début de l'Occupation, y étaient passés.

Les 3 000 exemplaires ont été vendus par souscription, avant même la publication, à la grande surprise du distributeur. J'étais engagé sur une pente fatale : non seulement je réussissais, mais je devenais affreusement respectable.

Le papier, encore le papier !

La situation s'était considérablement aggravée depuis les premiers temps de l'Occupation autant du fait des consignes de Goebbels, qui voulait absolument mettre fin à l'activité des éditeurs français, que de la lâcheté servile de ceux qui étaient censés défendre leurs intérêts.

Des éditeurs actifs, il en restait fort peu à Paris, les grandes maisons s'étant presque toutes provisoirement sabordées ou mises en veilleuse. Ayant débuté sous l'Occupation, j'étais considéré comme un personnage suspect et indésirable par les gens du Syndicat des Editeurs dont le rôle était alors essentiellement de défendre les priviléges des grands absents.

Or le Syndicat des Editeurs se trouvait doublé désormais, ou coiffé si l'on préfère, par un Comité d'Organisation du Livre, dirigé par un fonctionnaire de Vichy, Marcel Rives. Ce Comité d'Organisation était une invention satanique qui permettait au gouvernement français d'appliquer les consignes, secrètes ou

non, que lui transmettaient les autorités allemandes par le truchement de Vichy, au détriment de ce qui subsistait encore de l'économie française. Pour ce qui est de l'édition, ce n'étaient pas seulement des intérêts économiques qui étaient en jeu, mais la survie d'une culture qu'Hitler avait juré de faire disparaître à tout jamais de la mémoire du monde. Deux conceptions du rôle à tenir par les éditeurs français sous le régime de l'Occupation se trouvaient donc affrontées : ceux qui préféraient la fuite et le silence — pour ne pas dire la prudence — et ceux qui estimaient qu'une présence active, malgré les difficultés et les contraintes, était la seule ligne à suivre. Il s'agissait en définitive d'une question de tempérament : en avoir ou pas.

René Julliard, que j'avais rencontré à un dîner, me raconta ce qui se tramait : Marcel Rives venait de signer une certaine Directive 168 qui allait être diffusée incessamment, et par laquelle on se proposait non seulement de réglementer le prix de vente des livres, mais aussi, et surtout, la répartition entre les éditeurs dûment homologués de l'allocation minable de papier octroyée par l'Etat.

Je lui fis remarquer que les éditeurs encore actifs avaient appris à se débrouiller tout seuls depuis longtemps grâce au marché noir — Julliard comme les autres. Donc, quelle importance ?

« C'est vrai », répondit Julliard. « Le contingent de papier officiel qu'on va nous attribuer pour cette année 43 représente, paraît-il, moins de 3 000 tonnes, et on en consommait bien plus de 30 000 avant la guerre ! Surtout, selon ce qu'on m'a dit, 90 % de ce contingent sera automatiquement attribué aux éditeurs scolaires, c'est-à-dire à Larousse, qui tient le Syndicat des Editeurs — je ne sais d'ailleurs pas comment — sous son influence, et à Hachette qui appartient virtuellement aux Allemands. Les quelques grammes de papier qui resteront pour les éditeurs littéraires ne signifient rien, en effet.

« Ce n'est pas ça qui est grave, le vrai problème c'est que, avec la nouvelle réglementation, et sous prétexte d'une attribution de papier purement symbolique, nous devrons remplir un état détaillé pour chaque nouveau bouquin et le soumettre au Comité d'Organisation, avec les factures à l'appui. Ne tenons même pas compte de toute la paperasse inutile : ce qui importe c'est qu'avec ce système nous serons tous coincés, car nous ne

pourrons plus dissimuler nos achats au marché noir. Et c'est là le but recherché : imaginez la multitude de procès, la police économique collant des amendes à tours de bras, et l'arrêt total des maisons qui ne vivaient que grâce au marché noir ! Pour nous tous, c'est la fin. »

Cet aspect de la nouvelle manigance de M. Rives m'avait totalement échappé, et je demandai à Julliard ce qu'il comptait faire. Il eut l'air surpris.

« Je ne sais pas, vraiment, que peut-on faire ? Qui pourrait nous aider ? Pas la presse, quand même ! Personne ne voudra se mouiller. »

« Enfin, écoutez, ce n'est pas possible de se laisser aplatis comme des crêpes par ces salauds, hein ? » La colère montait en moi, irrésistiblement, et m'inspirait un projet fou. « Tout le monde n'est pas à plat ventre devant les Allemands, même à Vichy, et si nous organisions un mouvement de protestation avec des éditeurs comme vous et moi — en dehors du Syndicat, bien sûr —, ça pourrait quand même servir à quelque chose, il me semble ? »

Julliard me regardait d'un air un peu confus, un peu navré. Et pourtant je savais que, parmi les éditeurs installés, c'était l'un des rares qui n'avait pas abandonné.

« Ecoutez », me dit-il. « Moi, vous savez, je ne me sens pas de taille, franchement. Mais, pardonnez-moi de vous le dire, et n'y voyez aucun cynisme, vous qui êtes un jeune et qui avez déjà pris tant de risques, si vous vous engagiez dans cette bagarre, eh bien, je vous le jure, je vous suivrais. »

Curieuse situation ! En principe, je n'étais en rien concerné par ces attributions de papier aux éditeurs littéraires puisque les Editions du Chêne n'utilisaient que du papier couché, et ce papier nous nous le procurions grâce aux combines parallèles. La fameuse Directive 168 allait cependant me forcer, comme tous mes confrères, à remplir un état pour chaque nouveau livre imprimé, et ce document allait fournir au Comité d'Organisation et à la Police Economique la preuve que nous nous approvisionnions au marché noir. Cette réglementation scélérate mettrait donc inévitablement fin à notre activité, et nous exposerait en outre à des redressements fiscaux spectaculaires.

Et pourtant rien n'aurait pu fonctionner en France sans le

marché noir, y compris le gouvernement lui-même ! La police économique fermait les yeux, pour cette simple raison, sur une quantité infinie de trafics illégaux. Pourquoi les ouvrirait-elle tout d'un coup, et de façon si sélective, dès qu'il s'agissait de livres ? Il n'était pas difficile de déceler en cela un axe constant de la politique hitlérienne : anéantir la culture française, c'était clair. On le savait.

J'étais en réalité plus en péril que les éditeurs littéraires, car les livres des Editions du Chêne se vendaient tout bêtement au prix du catalogue alors que ceux de mes confrères littéraires se vendaient dans certains cas au marché noir, bien plus cher que le prix marqué. N'importe quel volume de la Pléiade, par exemple, atteignait facilement six ou huit fois son prix de catalogue, et certains bien davantage : l'éditeur littéraire avait donc la possibilité de financer ses achats de papier au marché noir grâce à ses ventes non déclarées de livres vendus à des prix artificiellement gonflés.

Il suffisait d'ailleurs d'établir la liste des titres pour lesquels il existait une demande telle que les prix « au noir » en étaient décuplés : par exemple *La Mousson* et *Autant en emporte le vent*, deux succès énormes dus de toute évidence aux deux grands films américains qui en avaient été tirés, juste avant la guerre. Deux livres de Camus, grande figure de la Résistance : *Le Mythe de Sisyphe* et *L'Etranger*. Mais aussi *Travelingue* de Marcel Aymé, *Les Beaux Draps* de Céline, et surtout *Les Amitiés Particulières* de ce vieux trou de serrure de Peyrefitte, gros succès de scandale, bien entendu. Avec quelques douzaines de n'importe lequel de ces romans vous pouviez vous payer une maison de campagne. Nul doute que l'idée de ces best-sellers clandestins à la gloire de l'Amérique, de la Résistance ou de la Pédérastie n'ait fortement énervé les services du Dr. Goebbels.

Dans mon domaine je ne pouvais compter sur ce rééquilibrage occulte de mes comptes d'exploitation, et je souffrais d'un handicap fiscal sérieux par comparaison avec les joyeuses spéculations du marché littéraire, alors que les Editions du Chêne n'avaient cessé de jouer un rôle positif dans le domaine qui était le leur, celui des livres d'art... En définitive, j'avais plus à perdre que mes confrères littéraires des suites de cette funeste Directive 168, la chose me paraissait évidente. Et j'en arrivais à

une conclusion hautement morale : il fallait à tout prix sauver le marché noir.

Après quelques jours d'incubation, ce qui n'avait été jusque-là qu'une sourde indignation se mua en frénésie sacrée. La fameuse Directive avait été officiellement promulguée, et le ton de ferme autorité de ce trop fameux texte m'avait mis hors de moi. Ce Monsieur Rives, il fallait absolument que je l'étripe.

Je me mis donc à téléphoner, à noircir du papier, à solliciter des entrevues au Syndicat des Editeurs, et même auprès de Rives en personne : je découvris à cette occasion qu'il portait un veston noir et un pantalon rayé, tel un chef de rayon dans un grand magasin. Je gardai mon calme, cependant, signe certain que j'étais vraiment déterminé à aller jusqu'au bout, à ne pas rater mon coup. Les dents serrées, je fixai dans ma mémoire les traits de cette tête d'idiot, de salaud, de larbin vindicatif et assoiffé de pouvoir, et je m'efforçai, par un prodigieux effort sur moi-même, à garder le calme.

De même je réussis à conserver un ton modéré dans la lettre que j'adressai aux éditeurs le 17 septembre 1943, envoyée au nom de tous ceux qui s'étaient déjà ralliés à notre mouvement, Grasset, Julliard, Denoël, Aubier, Gründ, Sorlot, Editions de France et une bonne dizaine d'autres. Certes, l'*Appel en faveur du Livre Français* qui accompagnait cette lettre était trop long, mais au moins tout y était.

La nouvelle réglementation limitait le bénéfice des éditeurs à 3,7 % du prix de vente au public, et je soulignai l'absurdité d'une mesure qui se fondait d'emblée sur l'hypothèse d'une vente instantanée à 100 % du tirage de chaque livre imprimé. Cette idée aberrante que le bénéfice de l'éditeur ne devait en aucun cas dépasser 3,7 % du prix de vente, comme si chaque ouvrage imprimé devait obligatoirement s'écouler intégralement dès sa parution, ne faisait que souligner la totale ignorance des réalités élémentaires de l'édition chez celui ou ceux qui avaient rédigé le texte. On traitait le livre, en somme, comme un produit lourd des industries de guerre dont l'écoulement est intégralement assuré dès livraison par un client unique : l'Etat.

Je tentai de mettre en évidence cette folie, comme celle du diktat qui fixait péremptoirement à 18,6 % la marge de frais généraux de l'éditeur. Aucune provision pour la publicité, pour

les invendus... je décortiquai tout cela, et insistai avec un malin plaisir sur le non-sens que représentait une réglementation restrictive du prix des livres dans un pays où les éditeurs devaient, de toute façon, payer de 85 à 90 % d'impôt sur leurs bénéfices...

Pour terminer, je portai l'estocade : si l'on prétendait faire du dirigisme économique dans un tel domaine, pourquoi ne pas commencer par observer ce qui se faisait dans le pays dont on était censé s'inspirer ? En Allemagne, en effet, il n'avait jamais été question de contrôler le prix des livres.

J'enfonçai joyeusement le clou à grands coups de marteau, tant et si bien que je finis par avoir tous les éditeurs littéraires de mon côté, les survivants du Radeau de la Méduse, à très peu d'exceptions près, dont celle de Gallimard : non seulement l'auguste maison n'aurait pu s'abaisser en participant à une campagne engagée par un nouveau venu, une quantité négligeable, un intrigant tel que moi, mais elle avait su négocier dans les coulisses un régime spécial qui la mettait à l'abri du besoin — la caution de Drieu la Rochelle, placé à la tête de la N.R.F. en prévision de telles contingences, y étant sûrement pour quelque chose...

Une réunion fut organisée dans les bureaux du Chêne, Place Vendôme, au cours de laquelle Julliard proposa qu'une délégation soit envoyée par notre groupe au ministre de la Production Industrielle, Bichelonne. Il suggéra que les éditeurs présents me chargent de mener cette délégation, et qu'on m'adjoigne pour cette démarche lui-même, Julliard, et Sorlot. Le choix de Sorlot, éditeur français de *Mein Kampf*, était habile puisqu'il était considéré comme un collabo notoire, et le fait de le joindre à notre protestation permettrait de diviser nos adversaires, et de répandre la confusion dans leurs rangs.

Une autre aide du même genre intervint de façon inespérée : un éditorial de Marcel Déat dans son affreux torchon, *L'Œuvre*. Je ne puis résister au plaisir de reproduire ci-après des extraits de ce texte, bien dans l'esprit du temps :

LE LIVRE FRANÇAIS EN PÉRIL

PAR MARCEL DÉAT

Gros émoi chez les éditeurs : en vertu de l'arrêté du Service des Prix numéro 6369 et de la Directive numéro 168 du Comité d'Organisation du Livre, tous les ouvrages devraient être désormais vendus selon de savants barèmes, automatiques et brutalement uniformes, dont les intéressés affirment et démontrent qu'ils signifieraient pour eux la ruine et, par conséquent, l'étranglement d'une des industries les plus nécessaires et les plus précieuses. (...) Nous saissons sur le vif le fonctionnement abusif de certaines méthodes et de certains organismes, et il s'agit d'une activité qui touche de singulièrement près au renom intellectuel de notre pays. Il ne nous reste pas tellement de secteurs où manifester ce qui fut le génie français, il vaudrait peut-être mieux ne pas procéder à un étouffement.

On dira que le mot est gros. Bien sûr il y a des éditeurs qui s'accommoderont de la réglementation nouvelle, ceux-là mêmes dont l'influence est le plus fâcheusement exercée au sein des Comités qui, à peu près souverainement, décident de la répartition du papier. Il est en effet assez évident que les livres classiques, les ouvrages techniques, de vente sûre, n'ont rien à craindre du nouveau système. Au contraire celui-ci représente un relèvement, d'ailleurs très nécessaire, des prix. Mais, sous prétexte de rétablir une marge bénéficiaire normale sur les ouvrages de ce genre, on aboutit à brimer ceux des éditeurs qui courrent des risques, et dont c'est d'ailleurs le métier de les courir. (...)

Impossible de continuer de telles entreprises avec la marge qui est prévue au barème. Pour un tirage de dix mille exemplaire, le bénéfice ne sera, en effet, réalisé que sur les dernières centaines. Or nul ne sait, au moment de la mise en vente, combien de volumes seront vendus, et en combien de temps. On organise le déficit et la faillite. Les conséquences sociales sont évidentes. Les répercussions intellectuelles ne le sont pas moins.

Je sais : nos éditeurs publient du pire, parmi le meilleur. Il est paru depuis trois ans une quantité ahurissante de navets littéraires,

d'ouvrages inutiles ou ridicules, un fatras pénible et envahissant de calembredaines et de sottises. Or le marché ne peut plus être libre, comme avant la guerre. Non seulement parce que les nécessités militaires exigent une censure préalable, mais parce que les matières premières, et d'abord le papier, font de plus en plus défaut. Une fois encore nous sommes aux prises avec la « rareté » et les réglementations qui en découlent. (...)

Comment concilier la difficulté du papier avec les droits du génie, ou tout au moins du talent ? Comment assurer la primauté des préoccupations culturelles et qualitatives sur les vues mercantiles ? On ferait bien de regarder d'un peu près comment l'Allemagne, par exemple, s'y est prise. Sans doute s'apercevra-t-on qu'il y a là-bas un Ministère puissant et bien organisé qui a pu assurer la représentation de tous les intérêts en présence, y compris ceux de l'art, de la science, de la pensée. Nous vivons dans l'inorganique et nous prétendons y suppléer par des règlements et des paperasses, qui, elles, ignorent la crise du papier. Mais aucune réglementation ne supprime la combine et la spéculation ; au contraire, de nouveaux domaines s'offrent à elles à chaque paragraphe des arrêtés et des directives. On en sortira comme on sortira de tous nos pataugeages, en construisant un Etat digne de ce nom, et en faisant une révolution qui en soit une.

René Julliard, qui entretenait des relations courtoises avec l'exquis lieutenant Heller, des services culturels de l'Ambassade d'Allemagne, le mit au courant de notre action, ce que Heller enregistra avec une surprise amusée. Gerhart Heller offrait l'image même du double jeu, celle d'un homme beaucoup trop intelligent et raffiné pour servir sans arrière-pensées la cause la plus brutale et la plus grossière du monde : Julliard avait misé juste. Sa démarche, renforcée par la prise de position inattendue de Déat et de la presse collabo (car six autres journaux avaient, à la suite, pris position en notre faveur), tout cela avait probablement suffi à désamorcer la réaction que nous aurions pu craindre de la part des Allemands.

Pour ma part, je m'employai à obtenir l'entrevue auprès de Bichelonne pour la soi-disant délégation des éditeurs contestataires. Après une bonne dizaine de coups de téléphone, j'eus

mon rendez-vous : là encore, l'éditorial de Déat avait sûrement facilité les choses.

Le jour dit, je retrouvai mes co-conspirateurs au comptoir d'un bougnat proche du ministère, l'élégant Julliard et Sorlot le lourdaud, avec sa mine de gratté-papier mal ficelé, et nous trinquâmes dans la bonne humeur. Après une courte attente dans les augustes antichambres, nous fûmes introduits auprès du ministre.

Il nous fit asseoir et prit lui-même place, tout sourires, sur une espèce de bergère, à demi allongé, de façon sans doute à mettre en valeur ses très belles chaussettes de soie bleu nuit à rayures rouges, visiblement originaires de chez Sulka, rue de Castiglione. Entre connaisseurs, n'est-ce pas, l'on ne peut se tromper sur la nature de ces choses.

En contemplant cette tête de technocrate mondain, sans doute bourrée de faux calculs et d'ambitions fades, car comment pourrait-on être ministre à Vichy en 1943 sans ce genre de tête-là, je me demandai si Bichelonne était un affilié de la Synarchie, comme Lehideux, Jardin, et les autres technocrates du gouvernement qui avaient tous la réputation de l'être... A l'image perverse qui soudain me traversa l'esprit, de ce Bichelonne confronté à l'inventeur de la Synarchie, Vivian du Mas lui-même, drapé dans sa belle toge rouge feu, je faillis éclater de rire. Deux images de mode ! Le style Vichy-British contre le style Occulto-Théâtral, quel beau tournoi de lingeries !...

Le ministre avait les yeux fixés sur les croquenots empoussiérés de Sorlot, étalés sans grâce sur son beau tapis Persan, qui visiblement le contrariaient. Julliard sut le ramener aux réalités en lui demandant d'une voix suave s'il trouvait encore le temps de jouer au golf. Le ministre sourit plaisamment, puis il me demanda si je connaissais bien Marcel Déat, et depuis quand. C'était l'occasion ou jamais de mentir avec aplomb, au diable les conséquences... Oui, Marcel, bien sûr, un homme remarquable... Le ministre soupira rêveusement, le regard perdu dans ses lambris. Il avait repéré ma cravate, j'avais senti son regard la caresser au passage, moi je n'appartenais pas à la secte de Sulka, mais plutôt à Boivin, à Charvet, parfois Hilditch & Kay, et cette manifestation d'autonomie plut au ministre, qui me sourit tout à coup fort gentiment. Mon feutre de ragondin noir de chez Gélot,

poids-plume, posé négligemment sur une chaise entre nous, attira son regard, de sa main il le souleva pour en éprouver la légèreté, le retourna pour scruter la marque du maître chapelier à l'intérieur, pendant un bref instant je crus qu'il allait l'essayer. Non, quand même pas... Mais nous étions devenus vraiment amis grâce à mon couvre-chef. L'atmosphère était paisible et raffinée devant la fenêtre grande ouverte sur les jardins, encore une belle journée de fin d'été... Oublié le Sorlot, et toute l'angoisse du monde.

Le ministre nous raccompagna très gentiment jusqu'à sa porte, nous serra la main, toujours perdu dans ses rêves de pouvoir et d'élégance, sauf à Sorlot dont il évita soigneusement la patte de garagiste largement ouverte. Ce qu'il murmura de façon indistincte au moment des adieux n'avait aucune importance, bien sûr, il avait du mal à articuler, il faut comprendre ces choses-là.

Dans la rue, Julliard me dit en riant : « Eh bien, ça n'a pas si mal marché, notre affaire ? »

« Eh », protesta Sorlot, « Il n'a rien dit ! »

« Vous verrez, mon ami », lui annonça Julliard. « Les discours, vous savez... Attendons la suite, vous verrez bien. »

Et le fait est qu'une semaine plus tard la Directive 168 avait été mise en bocal tel un fœtus monstrueux, grimaçant dans la saumure, et placée sur l'étagère appropriée au fin fond du ministère des Affreuses Bévues.

La vengeance est un plat qui se consomme froid, et si possible par écrit. La conclusion de la bataille du papier, je la rédigeai avec soin sous la forme d'une ultime circulaire à mes confrères éditeurs datée du 27 octobre 1943 :

Monsieur et Cher Confrère,

Après plusieurs semaines de négociations difficiles, la Directive 168 a été modifiée dans une assez large mesure : ainsi est en grande partie écarté l'un des plus graves dangers que nous ayons rencontré depuis l'armistice.

Cette nouvelle a été annoncée par M. Philippon, Président du Syndicat des Editeurs, au cours de la séance du 21 octobre.

Par la bouche de M. Philippon et de M. Gillon, Directeur de la Librairie Larousse, les éditeurs ont appris que c'était « grâce aux efforts persévérandts de M. Rives » qu'ils avaient obtenu satisfaction. Des interventions personnelles des éditeurs, il n'a pas été question.

Etant donné la responsabilité assumée par nous dans cette affaire, nous devons préciser les faits suivants : le 28 août, M. Rives nous écrivait :

« ...Dans l'état actuel des choses, il ne saurait être question de rapporter cet arrêté, et il vous faudra établir les prix en application de ma directive n° 168 qui donne, de cet arrêté, une interprétation approuvée par la Direction des Prix... »

Il semblait que notre cause était perdue puisque M. Rives lui-même considérait la Directive n° 168 comme définitive.

Malgré cela, nous avons sollicité l'appui de nos confrères, dont la presque totalité a approuvé notre action, et nous avons multiplié nos démarches tant auprès des autorités allemandes, qui ont bien voulu nous assurer de leur approbation dans la mesure où cette affaire les concernait, qu'auprès des autorités françaises, alertées par l'intervention vigoureuse de la Presse.

Nous avons fait part à M. Bichelonne, Ministre de la Production Industrielle, de l'émotion soulevée dans notre corporation par cette mesure. *M. Bichelonne nous a déclaré que c'est à la suite de nos premières interventions qu'il avait décidé l'annulation de la Directive 168.*

Ce n'est qu'après ces démarches que le Comité d'Organisation a décidé d'agir en notre faveur. Le résultat étant pratiquement déjà acquis, il lui a été facile d'en obtenir confirmation.

Si nous tenons à faire connaître ces faits à nos confrères, ce n'est pas dans un but de publicité personnelle, dont nous n'avons nul besoin ; c'est au contraire parce qu'il importe que tous nos confrères sachent *dans quelle mesure* nous sommes défendus par notre Comité d'Organisation, et par le Syndicat des Editeurs.

Nous souhaitons vivement que M. Bichelonne com-

prenne la délicate situation dans laquelle se trouve notre profession et fasse qu'elle ne soit pas seulement dirigée, mais aussi défendue.

Veuillez agréer, Monsieur et Cher Confrère, l'assurance de nos sentiments distingués.

Maurice Girodias

Il fallait en finir avec tous mes songes creux d'adolescent prolongé. Il fallait tailler dans le vif. Et d'abord mettre fin à mon esclavage sentimental, qui n'avait que trop duré : prendre une décision, quoi qu'il en coûte...

Ma séparation avec Laurette, je l'avais voulue. Non pas que j'eusse décidé de renoncer à elle, bien au contraire. Mais la mesure était comble. Je lui expliquai aussi objectivement que possible que je la soupçonnais de tricher. Elle me tenait prisonnier de ses caprices, gachait ma vie en même temps que la sienne. Que cherchait-elle au juste ?... Je la congédiai, la mis à la porte, tout simplement, avec l'indemnité de licenciement à laquelle elle avait droit en tant qu'employée. Un point, c'est tout.

Au fonds, j'étais en proie à la jalousie. Laurette avait quitté le boulevard Saint-Germain, en compagnie de Rolande, pour tenter la vie en communauté avec Georges, l'ami de Rolande, et deux autres garçons, René et Jacques : avec ces trois gaillards on était loin des délicatesses désincarnées propres aux milieux ésotériques.

Le vieux Darantière avait mis à leur disposition son hôtel particulier de la rue des Tournelles, près de la Bastille. De cette demeure fort belle, dont les plafonds avaient été peints, disait-on, par Fragonard, il avait fait un véritable musée en la meublant de ses trouvailles au cours des années. Il y avait donné des concerts de musique ancienne très prisés des Allemands, mélomanes parmi lesquels il comptait beaucoup d'amis, et sans doute aussi de petits amis.

Je connaissais bien la maison, et je me torturais sans cesse à imaginer les fêtes galantes qui s'y déroulaient. Ces chimères me plongeaient dans un désespoir insondable, et quand une bonne âme, qui était en relations fréquentes avec Laurette, vint me confier que celle-ci était follement éprise de René, la nouvelle me frappa avec la force de l'évidence. Mais bien sûr ! Cette révélation avait un caractère si logique, si inévitable, que je m'étonnais d'avoir été pris par surprise. Elle s'était si longtemps refusée à moi ! N'était-il pas conforme à la logique féminine qu'elle se donne à un autre ? Ma fureur était à son comble, il n'était plus question de discuter, de louvoyer : je lui avais donc signifié ma décision finale, sans appel. Adieu.

Mais quel droit avait-elle de me regarder avec ces grands yeux chavirés, noyés de larmes ?

« Vraiment, vraiment, je ne te comprends pas », protestait-elle. « Je me suis libérée de Vivian, c'est ce que tu voulais, n'est-ce pas ? Oui ou non ? Voyons ! »

Belle duplicité ! Cette façon de tout retourner, avec un air de candeur farouche, en plus ! J'étais hors de moi.

« Ecoute, ça fait combien d'années que tu me joues la comédie ? Chaque fois que tu penses que je m'intéresse à quelqu'un, tu me fais la grande scène de séduction... Séduction à blanc, bien entendu. Toujours à blanc. Mais tu n'es pas aussi naïve, hein ? Du temps de Vivian, tu avais tes raisons à toi de temporiser, de me raconter des histoires. Maintenant que tu ne l'aimes plus, que tu t'es libérée de lui, comme tu dis, ton refus n'a pas de sens... Tu ne comprends donc pas à quel point j'ai besoin de toi ?... Chaque nuit je rêve à toi, et le lendemain, quand je te revois, tu as l'air parfaitement au courant de ce que j'ai rêvé... Oh, bien sûr, tu ne dis rien, mais tu le sais, hein, combien je t'aime ? Si je voulais que tu quittes Vivian pour de bon, c'est que je te voulais pour moi : tu le savais, n'est-ce pas ? »

« Je ne peux pas t'écouter, Maurice. Ce que tu dis est affreux, cela me trouble beaucoup, je t'assure que tu commets une énorme erreur. Tu t'es tellement fixé sur cette question de sexe, tu ne vois rien d'autre... »

« Ecoute, ça suffit comme ça, je crois que tu vas me faire dire des bêtises. Restons-en là. Adieu, et que la vie te soit profitable. »

Elle se leva et partit. Après ce dernier échange, j'étais suffisamment convaincu de sa duplicité pour la haïr — ou presque... Aussitôt la porte refermée, je me laissai aller aux pires excès de la délectation morose. Enfin, enfin, j'avais tué mon amour. Et je mourrais avec lui...

« Pourquoi tricher avec la vérité, Maurice ? En entrant dans cette chambre, quand tu m'as vue, tu t'es dit : elle va mourir. »

Marina reposait, épaisse mais sereine, dans le lit de fer. La moiteur de la souffrance adoucissait encore son visage de cire, parfaitement lisse et beau, mais déjà mordu par la transfiguration envahissante. Je regardais avec désespoir tout ce qui l'entourait, le métal et le verre des objets d'hôpital qui luisaient faiblement dans la pénombre, et mon regard revenait toujours, malgré moi, vers sa main décharnée, relâchée sur le lit, avouant que la lutte était finie. Son corps allongé, rigide et sans mouvement sous le drap, était vidé de sa chair, réduit à un petit squelette enfantin.

« Ne regarde pas ce corps, mon chéri. »

Sa voix était rauque, râpeuse comme ses lèvres gercées, seul son regard restait le même.

« ...Pas de mauvais sang... Anita a été très bonne pour moi... Lorsque Ari rentrera d'Allemagne, ce sera trop tard... Ah... »

Elle ne put réprimer une crispation du visage qui lui ferma un moment les yeux.

« Ne parle plus », dis-je. « Tu n'a pas besoin de faire des mondanités, je... je voudrais... »

« Non, laisse, laisse-moi... », souffla-t-elle. « Je sais qu'il fait beau dehors, l'infirmière me l'a dit... en apportant tes belles fleurs... Ah, merci, toujours des fleurs, Maurice, que c'est gentil, j'aime mieux vivre dans les fleurs maintenant qu'après, tu sais... »

« Ne parle plus, je t'en prie. »

« Si, si. Une chose. Laurette, tu la vois ? »

« Non. »

« Il faut que tu l'épouses. Tu me promets ? »

« Marina ! »

« Non, pas *Marina*. C'est fini *Marina*. C'est elle maintenant. Sois heureux. »

« Monsieur », dit l'infirmière d'un air compassé. « Je regrette beaucoup, mais il faut la laisser se reposer. »

« Marina... »

Qu'avait-elle dit ? Ah oui, Laurette. C'est vrai qu'il faisait beau, quel contraste avec l'hôpital. Ces odeurs des couloirs d'hôpitaux, on n'arrive pas à s'en débarrasser... Ne plus penser à elle. Obéir à sa volonté, brûler son souvenir.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN MAI 1990
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE SZIKRA
90200 GIROMAGNY

Maurice Girodias, le plus célèbre des inconnus, sort soudain de l'ombre grâce à cette autobiographie monumentale et proliférante.

Editeur à vingt ans, ce conspirateur acharné contre l'ordre établi a consacré le plus clair de sa vie à la littérature alternative, aux écrivains maudits, et il a mené le combat contre la censure en France comme aux Etats-Unis — jusqu'à la victoire, et même au-delà.

Fondateur de la revue *Critique* et des Editions du Chêne, en guerre plus de dix ans Maurice Girodias a lancé aussi bien *Zorba le Grec* que *Lolita*, *Le Festin Nu qu'Histoire d'O...* Il a publié d'autres grands écrivains révolutionnaires de l'après-guerre : Henry Miller, Samuel Beckett, Georges Bataille, Jean Genet, J.P. Donleavy, Chester Himes, entre autres.

Provocateur cent fois poursuivi pour crime de pornographie, « interdit d'édition », chassé de France sous la pression de la police et des tribunaux, il a repris sa carrière aux Etats-Unis, d'où il a été expulsé en 1974 sur ordre de Henry Kissinger en personne. Parfois millionnaire, souvent clochard, jamais vaincu... Inventeur, entre autres surprises, de la boîte de nuit la plus somptueuse de Paris, l'éphémère *Grande Séverine*, où l'adaptation théâtrale du roman de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, fit scandale, entraînant la fermeture de la maison par le trop fameux préfet Papon.

Homme du défi, de passions et d'idées, il est avant tout un conteur hors pair, amoureux du langage et de la vie à tous ses instants, et de l'amour lui-même. Il nous montre ce que nous n'avions jamais vu, la face cachée de notre époque, en bravant joyeusement le scandale.

Ce premier tome d'Une Journée sur la Terre relate l'enfance et les débuts chahuteurs de Maurice Girodias, à l'ombre d'un père pour le moins marquant : natif de Manchester, fondateur à Paris de The Obelisk Press, Jack Kahane sera notamment le premier éditeur de Miller, Durrell et Nin, alors interdits dans leur propre pays. Après sa mort, Maurice Girodias reprend le flambeau : en pleine Occupation, à l'âge de vingt ans et sans un sou en poche, il fonce... Années de formation, années de guerre où se côtoient le monde politique et celui de la culture, cette « arrivée » de Maurice Girodias sur la Terre est aussi l'avènement de ce qui, durant toute sa vie, le passionnera le plus : l'univers féminin.



9 782729 105150 5.90/128 F